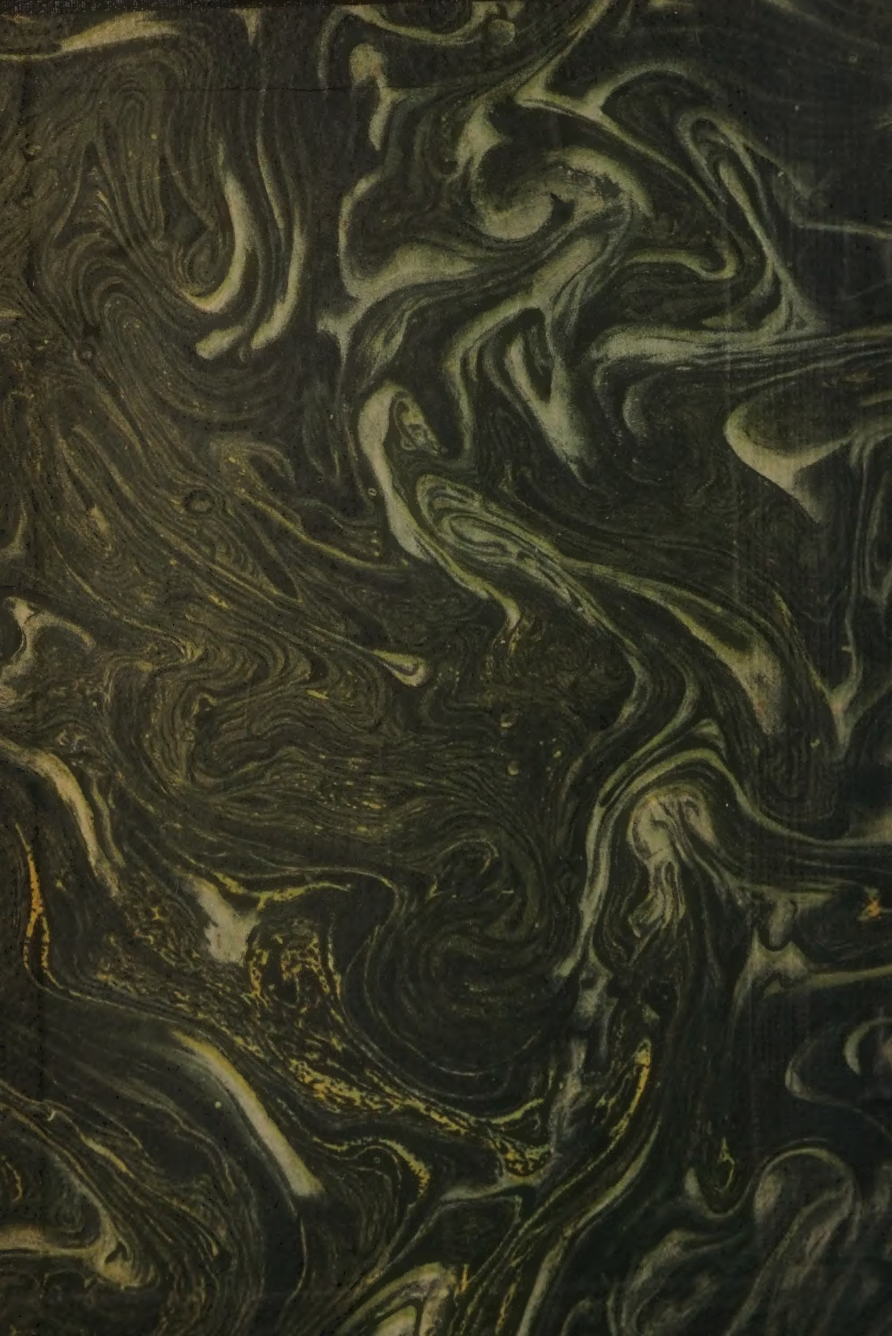
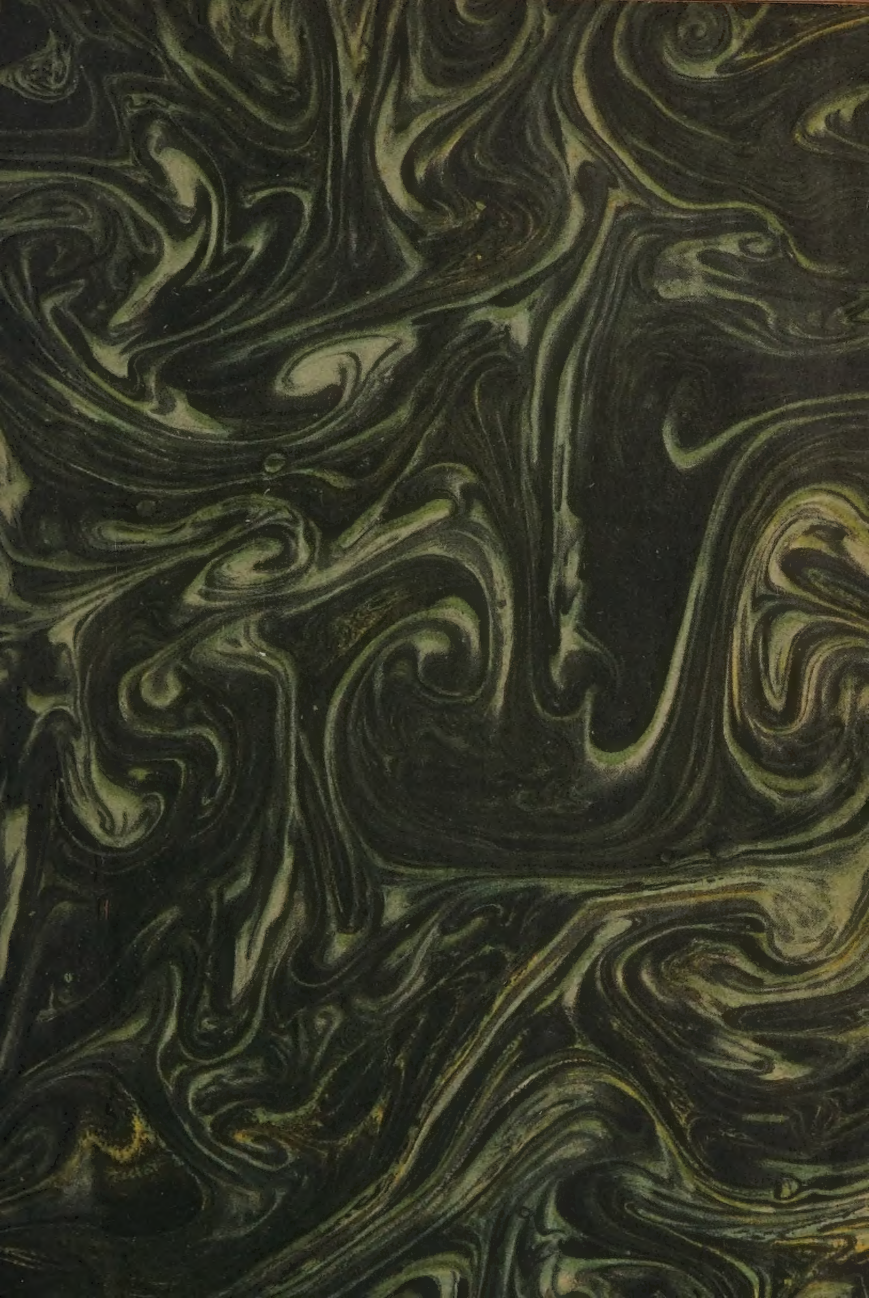
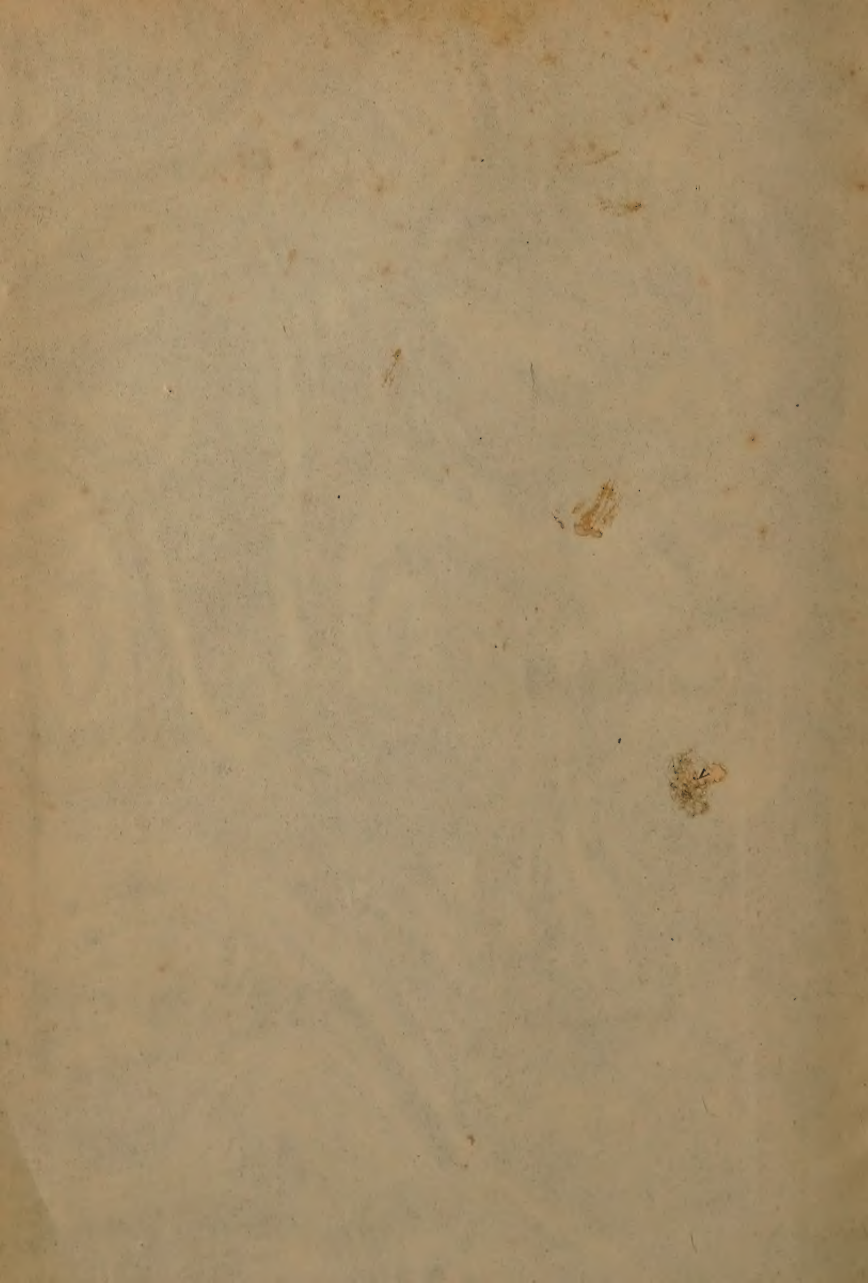








175 D. Mitchell 125
Pages

de

Littérature Française

(1800-1920)



BOIS de H. BROUTELLE.

... Ce cheval, là-bas, qui peine sous le joug
Au dur sillon, si tu le veux, peut tout à coup
Frappant d'un sabot d'or la motte qu'il écrase,
Aérien, ailé, vivant, être Pégase.

H. DE RÉGNIER.

Pages
de
Littérature Française
(1800-1920)

PAR

Ch.-M. DES GRANGES

PROFESSEUR DE PREMIÈRE AU LYCÉE CHARLEMAGNE

DOCTEUR ÈS LETTRES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE GRAVURES DOCUMENTAIRES
ET DE 40 BOIS PAR H. BROUTELLE



PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, Rue d'Assas, 8

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Copyright by A. Hatier, 1926.

INTRODUCTION

Le mouvement littéraire de 1800 à 1920.

I

Quand après la Révolution, la France eut été réorganisée par Napoléon, un observateur superficiel aurait pu croire que, dans ce pays où tant de choses avaient changé, la littérature seule était restée immobile.

La tragédie classique, avec Marie-Joseph Chénier, Lemercier, Jouy, Arnault, continuait à se débattre dans le cadre étroit des unités classiques. On imitait Voltaire, comme Voltaire avait imité Racine. La comédie en vers se modelait sur *le Méchant* de Gresset, ou sur *le Glorieux* de Destouches. La comédie en prose continuait à présenter les types marqués, depuis près d'un siècle, par Lesage, Dancourt et Marivaux. Seul Beaumarchais n'avait pu faire école, la censure veillant avec soin à ce que ni les institutions ni les opinions ne fussent discutées sur la scène. Un genre original s'était constitué, mais un genre dédaigné, populaire, le *mélodrame*, qui devait bientôt faire fortune sous le nom de drame romantique. La poésie lyrique d'un Écouchard Lebrun, d'un Delille, d'un Fontanes, n'était que l'écho du lyrisme de J.-B. Rousseau. La poésie didactique de Delille et de Fontanes continuait celle de Saint-Lambert et de Roucher. Les poètes épiques savaient par cœur *la Henriade* et en faisaient de pitoyables pastiches.

Cependant, au cœur et à l'intelligence du public, deux écrivains avaient parlé un langage nouveau. L'un, Chateaubriand, rapportait de ses voyages et de ses douloureuses expériences d'émigré, un don de *sentir*, une faculté de *voir* et de *peindre*, qui étonnaient et ravissaient des lecteurs saturés du pseudo-classicisme. L'autre, M^{me} de Staël, introduisait dans la critique l'intelligence des littératures étrangères, et

proposait au génie français d'autres modèles que les anciens. Mais, tous les deux suspects, leur influence fut retardée et ne devait s'exercer pleinement que sous la Restauration. Il se peut qu'en politique les émigrés « n'aient rien oublié ni rien appris ». Mais le fait est que c'est du jour seulement où l'ancienne société polie se reconstitua, avec une aristocratie en grande partie transformée par un long séjour à l'étranger, que la littérature, elle aussi, se renouvela. Quelque définition du *romantisme* que l'on adopte, — parmi les vingt ou trente qu'on en a données, — il faut en effet y distinguer d'abord trois éléments essentiels : le dégoût de la poésie pseudo-classique et rationaliste du XVIII^e siècle, le retour au christianisme, et la curiosité des littératures du Nord. Or, cela constitue proprement l'apport des *émigrés*. Il en résulta cette situation paradoxale : les *libéraux* (anciens révolutionnaires ralliés et bonapartistes) se posaient en champions des classiques, et les *royalistes*, formant l'avant-garde de la nouvelle école, s'écriaient : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! »

Mais tous, au fond, tous ceux pour qui la poésie n'est pas un simple jeu d'esprit, tous souhaitaient d'entendre une voix qui chantât, sur des rythmes nouveaux, les douleurs et les espoirs de l'heure présente.

Or, ce genre de lyrisme, qui est fait d'effusions spontanées, naïves, qui commence par une plainte ou par un regret, pour s'achever par la résignation ou par l'espérance, est celui qui convenait à la société de 1820, encore tout émue des catastrophes de la veille, saturée de mélancolie et de religiosité par la lecture de Chateaubriand, et attendant *un poète qui chanterait ses états d'âme*. Chateaubriand ne lui suffisait plus ; car, aux âmes sensibles et endolories, il faut le bercement de l'harmonie et l'imprécise volupté de la musique. Or, ce n'était pas André Chénier, dont les œuvres venaient d'être publiées par H. de Latouche en 1819, qui pouvait répondre à cette attente. Sa philosophie tout encyclopédique, son paganisme tranquille, sa plastique précision, en font un ancêtre des Parnassiens plutôt que des Romantiques. Et si vous cherchez parmi les poètes contemporains, qui trouvez-vous ? Casimir Delavigne et Béranger, qui mettent en strophes ou en couplets des articles de journaux libéraux.

A chaque génération convient une *musique* appropriée. Il est peu de mélodies ou de combinaisons harmoniques qui ne se démodent, parce que, au bout de quelques années, elles ne répondent plus au rythme des

cœurs et des corps. Alors, après une pénible période de tâtonnements, apparaît enfin une musique vraiment *adaptée*, où la génération nouvelle trouve avec ivresse une *concordance*, et qui à son tour cédera la place à une autre. Lamartine, certes, exprimait des sentiments profonds et vrais ; mais une grande part de l'enthousiasme qu'il excita était due à l'influence presque magnétique produite par l'harmonie de ses vers : c'était un *charme*.

Jamais poète, donc, ne parut plus à propos que Lamartine, et il devait survivre à son succès d'actualité, parce qu'il répondait moins à une mode qu'à un besoin profond et éternel de l'âme humaine, particulièrement vif à cette époque. — Deux jugements permettront d'évaluer cette opportunité et cette vérité. Le premier est de M^{me} Lamartine mère, qui écrit, le 7 novembre 1828 : « Alphonse m'a envoyé des vers qu'il vient de composer et qui m'ont bien émue ; il y dit précisément ce que je pense ; il est ma voix ; car je sens bien les belles choses, mais je suis muette quand je veux les dire, même à Dieu. J'ai, quand je médite, comme un grand foyer bien ardent dans le cœur, dont la flamme ne sort pas ; mais Dieu qui m'écoute n'a pas besoin de mes paroles ; je le remercie de les avoir données à mon fils. » Ainsi auraient pu parler toutes les femmes, qui accueillirent avec émotion les vers de Lamartine. — Et Cuvier, dans sa réponse au *Discours de réception* de Lamartine à l'Académie française : « Lorsque, dans un de ces instants de tristesse et de découragement qui s'emparaient quelquefois des âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante ; il sent vibrer de nouveau ces fibres que l'abattement avait détendues ; et si cette voix, qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui ; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend ; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit. Tel a été, Monsieur, l'effet que produisirent vos *Premières Méditations* sur un grand nombre de ces êtres sensibles que tourmente l'énigme du monde. » Jamais critique littéraire n'a mieux défini que ce savant la nature du lyrisme lamartinien et les raisons de son succès.

Lamartine lui-même a dit, dans la *Préface des Méditations* (écrite en 1849) : « Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on appelle la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes

de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. » Dans les *Destinées de la Poésie* (1834), il fait le tableau de la société impériale : « Rien ne peut peindre, dit-il, à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse stérilité de cette époque... Qui m'aurait dit alors que, quinze ans plus tard, la poésie inonderait l'âme de toute la jeunesse française?... Il me reste à remercier toutes les âmes tendres et pieuses de mon temps, tous mes frères en poésie, qui ont accueilli avec tant de fraternité et d'indulgence les faibles notes que j'ai chantées jusqu'ici pour eux.

Ajoutons que, précisément, ce lyrisme n'est jamais, des *Méditations* aux *Harmonies*, une poésie de virtuose. Lamartine n'est pas poète de profession; il s'en est toujours défendu, même avec un peu de fatuité. Il ne chante que pour exhaler, à de certaines heures, l'émotion ou l'enthousiasme qui l'oppressent. De là, sans doute, une certaine négligence d'expression et des inexpériences de *métier* qui gâtent ses vers, aux yeux des grammairiens et des Parnassiens. Mais de là, aussi, dans quelques pièces, une sincérité d'accent, une puissance d'inspiration, qui font oublier absolument le *poète*, pour céder toute la place à la *poésie*.

Aussi, ce charme s'est-il affaibli peu à peu, puis presque effacé, jusqu'au jour où la société s'est retrouvée dans des dispositions psychologiques et physiologiques analogues à celles de 1820. Lamartine, de nouveau, nous émeut et nous console. Et désormais, espérons-le, *l'Isolement*, *le Lac*, *le Vallon*, seront rangés parmi ces immortelles mélodies qui, après avoir subi la réaction d'un art différent, deviennent des *types* nécessaires et absolus.

Victor Hugo, à la même époque, contenait d'autres aspirations et parlait à une autre société. Malgré les succès que le parti royaliste avait faits à « l'enfant sublime », au chantre des *Vierges de Verdun* et de *Louis XVII*, c'est plutôt à la classe moyenne que s'adressait le style concret, vigoureux et sonore des *Orientales*, des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*. Il est sans doute très difficile d'enfermer dans une définition un génie aussi vaste et aussi varié que celui de Victor Hugo. Mais quand on le compare à Lamartine, on peut dire que si l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn* avait « spiritualisé » la poésie, jusqu'à la dissoudre dans le vague, Victor Hugo en avait exagéré, de son côté, la « matérialisation ». Le premier n'agissait que sur la sensibilité affinée d'une élite; le second pénétrait les plus durs épidermes. Hugo le

savait bien; et sa poésie se démocratisa de plus en plus avec ses opinions.

Si l'on veut essayer de définir le lyrisme de Victor Hugo, pour l'opposer à celui de Lamartine, il faut constater avant tout ceci : Lamartine représente en perfection une des formes du lyrisme moderne, l'expression spontanée des sentiments intimes, en particulier de l'amour, de la mélancolie et de l'espérance; il y mêle le sentiment de la nature. Victor Hugo est moins spontané, moins intime, mais plus varié. Il s'est défini lui-même une « âme de cristal » et un « écho sonore ». C'est dire qu'il a reflété, répercuté, multiplié, « orchestré » tous les thèmes lyriques. D'abord, il a chanté successivement toutes les impressions du siècle où il a vécu, depuis *la Naissance du duc de Bordeaux* jusqu'à *l'Année terrible*; c'est comme l'âme poétique du XIX^e siècle, qui revit dans ses vers. Puis, tous les sentiments ordinaires et normaux : l'amour légitime, la famille, les enfants, la patrie. Il y a ajouté le tourment philosophique, l'évolution religieuse, l'énigme de la mort et de l'inconnu, la foi dans un avenir de liberté et de progrès. Bref, il est comme l'encyclopédie lyrique de son temps. Voilà pour le fond.

Pour la forme, Victor Hugo n'a pas, comme Lamartine, donné d'un premier jet ses plus beaux chefs-d'œuvre. Son génie s'est dégagé lentement, et il y entre autant de volonté que d'inspiration. Il se perfectionne de jour en jour dans son *métier*. Semblable à un artiste qui devient peu à peu maître de son pinceau et de sa palette, et qui a le souci d'enrichir et de renouveler sa manière, Hugo, d'année en année, est de plus en plus un *voyant* et un *peintre*. *Voyant*, il l'est par la structure même de son œil, qui lui fait distinguer, jusque dans les choses banales, des contours, des profondeurs, des nuances. Son *imagination* s'empare de ce que son œil lui a révélé; elle le précise, le met au point, et le revêt, pour le *peindre*, de figures splendides. Par ces *figures*, elle donne au *réel* la profondeur et le mystère de la vision; elle donne au rêve et à l'abstrait la solidité et l'éclat du réel. Souvent aussi, cette imagination grossit, enfle, et dénature les choses, au point de fatiguer et de rebuter le lecteur.

Si on cherche à caractériser l'écrivain et le versificateur chez Hugo, le mot auquel on finit par s'arrêter est celui de *virtuose*, sans y attacher un sens défavorable. Il est impossible de posséder plus à fond les ressources et les secrets d'une langue et d'une métrique. Sa grammaire est impec-

cable; son vocabulaire est d'une étonnante richesse; il a tiré de l'alexandrin, sans le dénaturer jamais, des ressources infinies; il a usé de tous les rythmes et de toutes les strophes en grand musicien. Il n'a manqué que de sobriété et de mesure. Voilà pourquoi la postérité fera nécessairement un choix dans cette œuvre géniale et immense.

Tout à côté d'eux, non pas au-dessus ni au-dessous, mais à part, Alfred de Vigny prenait tout à fait au sérieux son rôle ou plutôt sa fonction de poète. C'est à l'intelligence seule, à « l'esprit pur » qu'il voulait parler. Dédaigneux des confidences sentimentales, qu'il réservait pour son *Journal*, il se tenait dans les régions froides de la philosophie, et formulait son stoïcisme en vers hautains et parfois sublimes. Mais les vers de ce genre, on peut les compter dans son œuvre. La facilité et l'éclat lui manquaient, et surtout la *musique*.

Quelle harmonie, au contraire, chez Alfred de Musset! harmonie tantôt pathétique comme le *bel canto* le plus passionné de l'opéra italien, et comme lui un peu emphatique, tantôt spirituelle et vive comme le bavardage d'une femme capricieuse. Musset est mort jeune; mais il avait donné le meilleur de lui-même. On avait pu lui pardonner de « faire de l'esprit » quand il avait vingt ans : après *les Nuits* et le *Souvenir*, son sourire serait devenu une grimace.

Musset n'est qu'à demi romantique. Sans doute, il a écrit les *Contes d'Espagne et d'Italie*, les *Marrons du feu*, etc.; mais son romantisme est d'un espiègle plein de talent, qui s'amuse à ramasser l'instrument d'autrui, et à en jouer pour mystifier le public. Peut-être, d'ailleurs, Musset se laissait-il prendre à son propre jeu; peut-être la *Ballade à la lune*, la *Coupe* et les *Lèvres*, *Rolla*, lui paraissaient-ils des chefs-d'œuvre, quand une crise terrible vint le secouer. Alors, adieu la « couleur locale », le pastiche, l'amour de mélodrame, la déclamation. « Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie! » Musset ne pense plus qu'à chanter son désespoir, ses douleurs, ses souvenirs. Il est devenu le plus grand poète de l'amour sincère et trompé. La crise passée, il n'est plus romantique du tout, pas même comme Lamartine, dont il se rapprochait dans *les Nuits*, *l'Espoir en Dieu* et le *Souvenir*. Il devient un poète presque classique, avant tout spirituel, d'une sensibilité discrète, un héritier de La Fontaine et de Marivaux. Il écrit sur le romantisme les ironiques et cruelles lettres de *Dupuis* et *Cotonet*. Les critiques classiques, comme Nisard, le tirent à eux; et il

est possible qu'un jour on le classe à part, comme un poète tout à fait indépendant.

Ces poètes, que l'on range, pour la commodité des examens, sous l'étiquette de *romantiques*, sont très différents l'un de l'autre. Cependant ils ont un trait commun : ils font de la poésie *personnelle, subjective*. Ils ne chantent pas (sauf exceptions) les événements du jour ; ils ne cherchent pas à ressusciter le passé ; ils ne racontent pas les exploits des héros ; leurs paysages sont « des états d'âmes » ; ils ne décrivent pas pour décrire, ou pour instruire ; mais ils nous apprennent comment ils ont été affectés par un souvenir attaché aux rives d'un lac, par la fraîcheur d'un vallon, par la splendeur d'un soleil couchant, par les voix mystérieuses qui s'élèvent de l'océan. La nature n'existe que par rapport à eux, à une certaine heure. Du monde extérieur ils se réfugient bien vite dans leur âme à eux. Ils nous disent qu'ils ont aimé, qu'ils ont souffert, qu'ils ont désespéré ; puis, que la paix est rentrée dans leur cœur, et qu'ils espèrent en la bonté de ce Dieu que leur révèle la nature. Ils protestent contre l'indifférence des hommes ; ils veulent quitter la ville et se réfugier sur la montagne, dans la maison du berger. Et bien qu'il n'y ait rien d'insupportable pour notre égoïsme et pour notre orgueil comme un homme qui ne nous parle que de lui et qui rapporte tout à lui, il arrive que, lorsque cet homme est Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, nous l'écoutons et nous l'aimons. C'est qu'en nous parlant de lui, il nous parle de nous-mêmes.

Mais rares sont de tels hommes. Et ce que nous goûtons avec délices chez ceux qui nous paraissent exprimer en des formules mélodieuses ou éclatantes ces sentiments latents que nous nous irritions de ne pouvoir cristalliser, nous devient intolérable de la part des esprits médiocres. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'une réaction se soit faite, et de bonne heure, contre les excès de la poésie personnelle et subjective. Déjà Théophile Gautier avait tourné les yeux vers le monde extérieur, et s'était appliqué à le décrire avec le sang-froid d'un artiste qui veut rester objectif et qui se soumet à son objet : il est le précurseur de l'école dite, beaucoup plus tard, *parnassienne*. Puis, à l'époque où Victor Hugo écrivait les *Châtiments* et la satire est la poésie personnelle par excellence), Leconte de Lisle donnait ses *Poèmes antiques*, avec une Préface qui était le manifeste de la nouvelle école.

Nous n'avons qu'à nous reporter à la préface des *Poèmes antiques*

(1852) pour y trouver la définition de cette poésie : « ... Bien que l'art puisse donner, dans une certaine mesure, un caractère de généralité à tout ce qu'il touche, *il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur une vanité et une profanation gratuites*. D'autre part, quelque vivantes que soient les passions politiques de ce temps, elles appartiennent au monde de l'action; le travail spéculatif leur est étranger. Ceci explique l'impersonnalité et la neutralité de ces études... Il faut *se réfugier dans la vie contemplative et savante, comme en un sanctuaire de repos et de purification*... L'art et la science, longtemps séparés par suite des effets divergents de l'intelligence, *doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre*. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure; l'autre en a été l'étude raisonnée et l'exposition lumineuse. Mais l'art a perdu cette spontanéité intuitive, ou plutôt il l'a épuisée; c'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées, qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. »

Il convient de distinguer, avec F. Brunetière, les trois inspirations de Leconte de Lisle : 1^o l'antiquité sous deux formes : gréco-latine (*Hypathie, la Vénus de Milo, Niobé, l'Enfance d'Héraklès*, etc., et les *Erinnyes*, drame en trois actes, imité de l'*Orestie* d'Eschyle), et indoue ou bouddhique (*Bhagavat, Surya, la Vision de Brahma*); — 2^o l'exotisme : son goût de savant pour le bouddhisme se combine avec ses souvenirs de voyages, et lui inspire ses paysages éclatants (*le Bernica, la Fontaine aux lianes*) et ses descriptions d'animaux (*le Rêve du jaguar, les Éléphants, la Panthère noire, le Sommeil du condor*); — 3^o le pessimisme, qui procède en lui du positivisme scientifique, du paganisme et du bouddhisme.

Dans les pièces comme *Midi, Nox*, le pessimisme de Leconte de Lisle se sépare franchement de celui de Vigny, en ce qu'il cherche une consolation ou un oubli dans la nature (*O mers, ô bois songeurs... Vous avez apaisé ma tristesse profonde*). Dans l'admirable pièce intitulée *Dies irae*, le poète chante l'anéantissement dans la mort, à laquelle il demande de nous rendre « le repos que la vie a troublé ».

En prenant ses sujets dans l'antiquité ou dans les pays exotiques, Leconte de Lisle continuait, en l'élargissant, l'œuvre de Théophile Gautier. Celui-ci avait fait des *émaux* et *camées*; l'auteur de *Baghavat* et du *Cyclope* savait aussi limiter ses tableaux; il agissait sur l'imagination du lecteur par l'intensité et par la concentration, au lieu de le fatiguer par

les prouesses d'une intarissable virtuosité. De plus, il réagissait contre la diffusion et la négligence de Lamartine et de Musset (Hugo restant toujours, même en ses développements les plus loquaces, un maître versificateur), en rendant à l'alexandrin plus de fermeté, de plénitude, de ressort, et en revenant, pour la rime, aux lois de Malherbe.

N'oublions pas toutefois que, cette école parnassienne une fois constituée, école dont le principe est l'*objectivité*, et la philosophie l'*impassibilité*, Victor Hugo n'en continuait pas moins à produire des chefs-d'œuvre. Car, de 1856 sont les *Contemplations*, et la *Légende des siècles* commence à paraître en 1859. Mais désormais Hugo suivait sa route à part; la jeune école parnassienne se développait en dehors de lui. D'ailleurs, tout en reconnaissant pour maître Leconte de Lisle, les poètes parnassiens se dégagèrent très vite, pour la plupart, des théories exprimées dans la préface des *Poèmes antiques*. Sully Prudhomme revient à la poésie subjective la plus délicate; F. Coppée est un impressionniste; Hérédia seul reste fidèle à l'*objectivité* et à l'exotisme; les autres n'étaient plus parnassiens que par leur correction, leur précision, leurs scrupules de langue et de versification.

Cependant on devait encore se fatiguer de ces qualités mêmes. Il semblait à quelques-uns qu'en s'attachant avec tant d'application à l'expression correcte et logique des sentiments, la poésie ne se distinguait plus de la prose. N'était-ce pas en oublier l'origine même et la nature essentielle? La poésie ne devait-elle pas se libérer à la fin d'une intellectualité trop méthodique où la raison opprime la rêverie, où la clarté supprime la nuance, et d'une versification dont les règles absolues ne laissent pas au poète la possibilité d'adapter sans cesse le rythme aux soubresauts de l'émotion. De là cette nouvelle réaction désignée sous le nom imparfait et incomplet de *Symbolisme*, et dont Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé furent, sans se concerter ni même se connaître, les inspireurs et les théoriciens. Il est très difficile de définir le Symbolisme. Voici comment Théodor de Wyzewa cherche à expliquer l'art de Mallarmé: «A chacun de ses vers il s'est efforcé d'attacher plusieurs sens superposés. Chacun de ses vers, dans son intention, devait être à la fois une image plastique, l'expression d'une pensée, l'énoncé d'un sentiment et un symbole philosophique; il devait être encore une mélodie et aussi un fragment de la mélodie totale du poème; soumis avec cela aux règles de la prosodie la plus stricte, de manière à former un parfait ensemble, et

comme la transfiguration artistique d'un état d'âme complet. » — Cette définition prouve la complexité d'une poésie à la fois laborieuse et vague, qui fuyait comme le pire des défauts la simplicité et la clarté. En tout cas, s'il a entraîné ses disciples vers une syntaxe obscure, s'il leur a enseigné le charme morbide de l'imprécision, Mallarmé leur avait donné l'exemple d'une fidélité obstinée aux règles classiques et parnassiennes du vers français.

Mais les nombreux jeunes gens qui se groupèrent autour de lui, et qui n'avaient pour la plupart ni son intelligence pénétrante, ni sa connaissance approfondie de la langue française, poussèrent ses doctrines jusqu'à l'exagération. Sous prétexte de prêter au vers plus de souplesse, ils lui ôtèrent son rythme et sa musique, et leur poésie ressemble souvent à une prose alambiquée, découpée par un artifice typographique en lignes inégales. Par crainte de la banalité, ils tombèrent dans une obscurité d'autant plus irritante que sous ces voiles mystérieux on ne trouve souvent que le vide. Leur vocabulaire est parfois aussi imprécis que celui d'un étranger qui saurait mal notre langue, et leur syntaxe défie la logique et le bon sens. On constate qu'un certain nombre de poètes *symbolistes* sont d'origine exotique, et c'est leur excuse.

L'équilibre entre les doctrines du Parnasse et les aspirations du Symbolisme semble s'être établi chez des poètes comme A. Samain et Henri de Régnier.

II

Le *roman* s'est développé, de 1800 à 1920, plus que tout autre genre ; au point qu'il est devenu le genre envahissant, et qu'il a absorbé tout à la fois l'épopée, l'histoire, la philosophie et la morale. Il n'est pas jusqu'à la science et la théologie qui n'aient trouvé dans le roman un cadre complaisant. Tandis que la poésie et le théâtre gardaient, en dépit de toutes les audaces, sinon des *règles*, du moins des *conditions d'existence*, le roman échappe, par sa nature même, à toute définition et à toute classification.

Il a pris toutes les formes, et aucune de ces formes ne s'est substituée complètement à une autre. Sans doute, à telle époque, le roman romantique et romanesque semble avoir dominé. Mais qui oserait dire que

Notre-Dame de Paris et les *Trois Mousquetaires* appartiennent à la même école? Avec Stendhal le réalisme s'introduit dans le roman : mais quelle n'est pas la part du romanesque dans *le Rouge et le Noir* et dans *la Chartreuse de Parme*? Balzac n'est-il pas à la fois l'auteur d'*Eugénie Grandet* et de *la Peau de Chagrin*? *Le Lys dans la Vallée* semble-t-il être de la même main que *la Cousine Bette*? Qui définira Balzac?

George Sand fait du roman psychologique, du roman social, du roman champêtre, du roman romanesque et mondain. *Lélia*, est-ce un roman, ou une divagation morale? *Le Compagnon du Tour de France* et *le Meunier d'Angibault* sont des romans à thèse, et comme une série d'entretiens sur les théories sociales de Pierre Leroux. Et qu'est-ce que *le Marquis de Villemer*, sinon un roman mondain dans le genre J. Sandeau et Octave Feuillet?

Bref, tandis que les écoles poétiques ou dramatiques réagissent les unes contre les autres, et que ce n'est point par un artifice que l'on y établit un ordre de succession, le roman se développe de la façon la plus capricieuse. Le public goûte à la même époque Flaubert et Octave Feuillet, Alphonse Daudet et Zola, Loti et Bourget, Mirbeau et Bazin, Boylesve et Pierre Benoît... Et pourquoi? sinon parce que de nos jours tout le monde lit, et qu'il en faut, comme on dit, pour tous les goûts.

Aussi est-ce une marée montante qui nous apporte, de plus en plus nombreuses, les couvertures jaunes, vertes, bleues, panachées, avec ou sans portrait de l'auteur, et souvent enguirlandées d'une bandé-réclame annonçant un nouveau chef-d'œuvre honoré du prix Goncourt, du prix Balzac, du prix de la *Vie heureuse* ou du Grand Prix du roman de l'Académie française! Il n'est pas jusqu'aux nègres et aux collégiens qui ne s'en mêlent, sans compter les femmes, de plus en plus nombreuses dans ce tourbillon de noircisseurs de papier. Ne nous étonnons donc pas que, au milieu d'une pareille concurrence, les auteurs de romans, toujours en quête de sujets nouveaux, aient annexé peu à peu à ce genre, si large et si complexe, tout ce qu'ils découvrent ou croient découvrir. Il s'agit de piquer ou de réveiller à tout prix des lecteurs déjà saturés. Passé et présent, armée et marine, salons et trottoirs, campagne et usines, France et colonies, ... sous chacuné de ces étiquettes, on citerait quelques centaines de romans, sans compter ceux qui ne relèvent d'aucun classement.

Une autre preuve de l'inconsistance du genre, c'est qu'il n'en est pas qui ait subi à tel point l'influence de l'étranger, — celle de l'Angleterre

(depuis W. Scott jusqu'à Dickens, George Eliot et O. Wilde), celle de la Russie (de Gogol à Tolstoï), celle de l'Italie (de Manzoni à d'Annunzio).

Est-ce à dire qu'il ne se dégage pas de là quelques chefs-d'œuvre? Assurément, un genre représenté par Stendhal, Balzac, George Sand, Alphonse Daudet, Loti, Bourget, etc., fait le plus grand honneur à notre littérature. Les réflexions précédentes n'ont qu'un objet : mettre le public en garde contre cette production exagérée et surtout contre la réclame (pourtant si maladroite!) qui essaie d'en provoquer et d'en soutenir le succès, comme s'il s'agissait de produits pharmaceutiques.

Nous ne citerons ici que des pages tirées de romans déjà rangés parmi les meilleurs, sans nous soucier de certaines célébrités encore douteuses. Le temps seul soumet les livres à une épreuve décisive, et nous aurons sans doute à enrichir de nouveaux extraits les éditions successives de cet ouvrage.

III

Si nombreux que soient les romanciers, dans notre littérature française, on peut se demander si la période que nous étudions n'est pas riche surtout en auteurs dramatiques, et s'il est un seul pays où le théâtre ait brillé d'un pareil éclat.

Quand nous parlons de la tragédie classique sous l'Empire et sous la Restauration, n'oublions jamais de mettre à part le *répertoire*, qui comprenait non seulement alors les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, mais encore quelques œuvres estimables du second ou troisième rang, que galvanisait le génie de Talma. Ce répertoire, qui devait forcément *s'éclaircir*, ne fut pas directement atteint par la Préface de *Cromwell* ou par *Hernani*. Victor Hugo en voulait surtout aux imitations de plus en plus ternes, aux épreuves de plus en plus effacées des clichés traditionnels. Sachons aussi que, parmi les tragédies nouvelles, toutes soumises aux trois unités, il en était un grand nombre qui prenaient leur sujet dans l'histoire nationale : on eut des *Jeanne d'Arc*, des *Saint Louis*, des *Brunehaut*. Mais, précisément, ces sujets auraient exigé, pour se développer à l'aise, plus d'un décor et plus de vingt-quatre heures. C'est alors que le mélodrame sévissait au « Boulevard

du crime ». La Porte Saint-Martin et l'Ambigu présentaient au public populaire des pièces historiques et romanesques, en cinq ou dix tableaux, où l'horreur se mêlait au grotesque. Et le jour où Dumas père écrivit sa *Christine* et son *Henri III*; le jour où Hugo donna *Hernani* et *Marion Delorme*, c'était le mélodrame qui passait des théâtres populaires à la Comédie-Française et à l'Odéon, et qui recevait ses lettres de noblesse. Le drame romantique n'est que le mélodrame parvenu.

De là, tant de résistances, qui aujourd'hui nous semblent inexplicables; de là, un retour offensif de la tragédie, en 1843, après l'échec des *Burgraves*, avec la *Lucrèce* de Ponsard. Mais le nouveau moule était créé. Et nous devions avoir désormais un drame en vers, d'allure plus ou moins libre, où le grotesque tiendrait fort peu de place, mais où la fantaisie poétique s'épanouirait à l'aise. Ce genre a trouvé ses « chefs-d'œuvre » dans la *Fille de Roland*, *Pour la Couronne*, *Cyrano de Bergerac*, *l'Aiglon*...

Tous les poètes romantiques (sauf Lamartine, dont le *Toussaint Louverture* ne compte guère) écrivirent pour le théâtre. Vigny, qui avait donné en 1829 la première traduction intégrale, mais assez pâle, d'*Othello*, n'obtint qu'un succès d'estime avec la *Maréchale d'Ancre*, et fut plus heureux avec *Chatterton*. Musset composa, sans songer aux conditions matérielles de la représentation, des œuvres à la fois pathétiques et exquises, les seules que nous puissions comparer aux comédies de Shakespeare. Quant à Dumas père, après *Henri III* et *Christine*, il abandonna pour un temps le drame historique, pour créer le drame moderne, avec *Antony*, *Richard d'Arlington*, ou pour retourner au pur mélodrame avec la *Tour de Nesle*, ou à la comédie historique avec *M^{lle} de Belle-Isle*.

Cependant, la comédie, elle aussi, se transformait et commençait à peindre les mœurs du jour. Un grand nom, souvent méconnu, domine la longue période qui va de 1820 à 1850, le nom de Scribe. C'est lui qui a renouvelé le *personnel* du genre, qui a résolument abandonné les types traditionnels et conventionnels dont se contentaient Picard et Étienne, et qui, doué d'une rare faculté d'observation, a introduit sur le théâtre, d'abord dans d'innombrables vaudevilles, puis dans des pièces plus sérieuses, des *individus* vivant de la vie contemporaine. On ne rend pas justice à Scribe quand on se contente d'admirer son entente de la scène et l'art de ses intrigues. *Le Mariage d'argent*, *la Camaraderie*, *la Ca-*

l'omnie, *Bertrand et Raton* valent aussi par la vérité relative des caractères.

La comédie en vers, moralisante, raisonneuse, et souvent spirituelle, était toujours à la mode. Le public se sentait encore flatté qu'on lui exposât en alexandrins les lieux communs de la morale mondaine, fût-ce par la bouche de personnages qui n'avaient par eux-mêmes rien de poétique. Quel succès ne fit-on pas à *l'Honneur et l'argent* de Ponsard, et à la *Gabrielle* d'Émile Augier!

Mais, vers cette époque, au début du Second Empire, la comédie commence à se créer des devoirs nouveaux. Elle devient sérieuse et prêchuse, elle pose et discute des thèses; et le personnage du *raisonneur*, que l'on croyait démodé, va se tailler une large place dans le dialogue. Jamais le théâtre ne se crut à ce point investi d'une mission; ce ne sont que plaidoyers, arrêts et sanctions. Famille, mariage, divorce, argent, éducation, religion, politique, quel est le thème qui ne soit abordé dans *les Lionnes pauvres*, *Ceinture dorée*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *le Demi-monde*, *les Idées de Madame Aubray*, *la Question d'argent...* Victorien Sardou lui-même, qui s'était annoncé avec *les Pattes de Mouche* et *Nos Intimes* comme un aimable disciple de Scribe, tient à collaborer à cette croisade sociale, et il écrit *la Famille Benoiton*.

Ce théâtre moralisant, sinon moralisateur, se prolonge après 1870; Dumas fils donnera encore avec grand succès des pièces à thèse : *la Princesse Georges*, *la Femme de Claude*, *l'Étrangère*, *Denise*. Mais ce ne sera pas fini, et il nous faudrait nommer un grand nombre de nos auteurs dramatiques, dont quelques-uns sont toujours vivants, pour épuiser la liste de ceux qui, après Augier et Dumas, ont fait du théâtre une chaire ou une tribune. Signalons en particulier Paul Hervieu, héritier direct de Dumas fils, et qui dans *les Tenailles* et *la Loi de l'homme* discute avec âpreté les droits réciproques du mari et de la femme; — Eugène Brieux, qui aborde avec franchise et bon sens les préjugés dont souffre notre société; — F. de Curel, qui choisit des problèmes plus rares, et dont le chef-d'œuvre est *la Nouvelle Idole*; — Émile Fabre, qui fustige les financiers et les politiciens; — Henri Lavedan, qui fouaille la noblesse en décadence.

Mais, parallèlement se développent la comédie psychologique, avec Jules Lemaitre, de Porto-Riche, Henry Bataille, Bernstein; — et la *comédie-rosse*, avec Henri Becque, et tous les écrivains mis en lumière par le Théâtre-Libre d'Antoine.

Si nous ajoutons que la comédie légère et satirique est représentée par Meilhac et Halévy, par Pailleron, par Alfred Capus; — que le vaudeville se renouvelle et s'agrandit avec Labiche; — et qu'il reste une foule d'auteurs très distingués et qui sont impossibles à classer, comme Maurice Donnay, Georges Courteline, Sacha Guitry... nous aurons donné une idée très imparfaite de la richesse et de la diversité de notre art dramatique entre 1800 et 1920.

IV

L'*histoire* et la *critique* ont, depuis Chateaubriand et M^{me} de Staël, suivi un développement parallèle. Nous citerons peu d'historiens, désireux que nous sommes de présenter surtout des pages de *littérature*. Mais Michelet, précisément parce qu'il est plutôt un poète, mérite de figurer ici à côté de Victor Hugo et de Lamennais; et Lavisser nous servira d'exemple parmi les historiens plus récents.

Les critiques nous fourniront un plus grand nombre de pages. Ce sont eux en effet qui, chacun avec son tempérament propre, dégagent les idées et les théories de leur époque. Et, contrairement à un préjugé très répandu, il n'est peut-être pas d'écrivains plus personnels et plus originaux que les critiques. On s'en convaincra en lisant les fines pensées d'un Joubert, les impressions si nuancées d'un Jules Lemaitre, les éloquentes et impétueuses discussions d'un Brunetière, les pénétrantes analyses d'un Faguet, les causeries familières de Francisque Sarcey; — et surtout Sainte-Beuve et Taine, leurs maîtres à tous.

Sainte-Beuve a dit lui-même qu'il voulait faire « l'histoire naturelle des esprits ». Il avait traversé tous les milieux, éprouvé tous les sentiments, sympathisé avec toutes les croyances; il était l'esprit « le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses ». — Revenu de tout, établi dans le scepticisme moral et le positivisme philosophique, il croit n'avoir d'autre passion que celle du *vrai*. Et, de fait, il a la passion de la recherche exacte; il n'épargne rien ni pour *connaître*, ni pour *comprendre*; il a des secrétaires qui vont consulter et copier des documents dans les bibliothèques; il n'hésite pas à interroger lui-même les témoins ou les auteurs. Biographie, milieu historique, idées ambiantes, philosophie, religion,

influences sociales ou particulières, tous ces éléments, il les analyse, quand il essaie de *définir* et de *classer* aussi bien Racine que M^{me} de Staël, Diderot que Franklin. Il remplit, sous ce rapport, toute sa définition : « Le critique est un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. » Sainte-Beuve *expliquant* Port-Royal ou la Pléiade, Boileau ou La Rochefoucauld, est vraiment le plus *intelligent* des critiques; il ne déplaît que par un excès de souplesse et de détachement, un air de « ne pas y tenir » qui dévoile, sous l'intelligence, l'absence de *caractère* et de grandeur morale.

Ce défaut s'aggrave quand il s'agit des contemporains. Dans les premiers articles qu'il a consacrés aux Romantiques, il est élogieux jusqu'à la complaisance; mais à mesure qu'il se sent inférieur à eux comme poète et comme romancier, et qu'il gagne en indépendance et en impunité comme critique, Sainte-Beuve devient à leur égard d'une clairvoyance plutôt malveillante. Son cours de Liège sur Chateaubriand, au lendemain de la mort d'un homme qu'il avait adulé, est un chef-d'œuvre de critique pénétrante, et une action discutable. Certains articles sur Lamartine, Vigny, Balzac ont quelque chose de mesquin; Sainte-Beuve s'y attache à tous les détails capables de rabaisser ou bien de ridiculiser ces grands hommes, et cela avec une affectation de sincérité scientifique dont personne ne pouvait être dupe.

La méthode de Taine est celle de Sainte-Beuve, mais poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques, sous l'influence de la philosophie positiviste. Son système est exposé dans la *Préface* de l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863). Les ouvrages sont, pour Taine, des manifestations de la façon de penser et de sentir d'une *race*, à un certain *moment*, dans un certain *milieu*. C'est ainsi qu'il étudie Shakespeare, Milton, Swift, Byron, types représentatifs du génie anglais aux xvi^e, xvii^e, xviii^e, xix^e siècles. La même méthode, il l'applique à La Fontaine dans sa thèse de doctorat, à Racine, à Balzac, à Stendhal, dans ses *Essais de critique*. C'est vraiment, beaucoup plus que chez Sainte-Beuve, « l'histoire naturelle des esprits ».

Taine apporte la même rigueur dans sa critique d'art. Son effort vise principalement à nous faire connaître le pays, les mœurs, les coutumes, parmi lesquels tel artiste s'est formé et développé, afin de nous expliquer comment les statues d'un Phidias, les tableaux d'un Raphaël, d'un Rembrandt, sont *conditionnés* par la *race*, le *moment* et le *milieu*. Cependant,

et presque malgré lui, Taine apporte dans ce genre de positivisme des préoccupations esthétiques et morales.

Trop systématique, trop absolu, Taine a le mérite éminent d'avoir donné plus de précision scientifique à la critique littéraire, et à la critique d'art, qui ont toujours une tendance à s'échapper vers le *dilettantisme* et vers la *dissertation morale*. De plus, il a présenté ses idées dans un style qui, pour être un peu tendu et volontaire, est aussi remarquable par la solidité que par l'éclat.

Bien que, comme nous le disons plus haut, nous citions peu d'historiens, nous voulons toutefois résumer ici les influences qui ont renouvelé l'histoire au XIX^e siècle. L'*histoire* se transforme sous des influences diverses :

La Révolution marque la fin d'un régime et d'une société, et donne à toute l'histoire antérieure du *recul* et de la *perspective*. Cette violente rupture avec le passé a des causes lointaines : elle est une conséquence et un point d'aboutissement. On sera tout naturellement amené à étudier et à critiquer les institutions politiques de la France monarchique. On ne tardera pas à s'apercevoir que les *mœurs*, tout autant que les *lois*, expliquent les *faits*, et que les mouvements qui se trahissent à la surface par des catastrophes soudaines et bruyantes, sont causés par les forces lentes et mystérieuses des masses profondes. Alors, on se portera de plus en plus vers la recherche et l'analyse des « dessous de l'histoire ». Peuple, bourgeoisie, vie municipale, vie privée, mémoires, lettres, documents financiers et administratifs, toute une poussière d'« infiniment petits » sera recueillie et soumise à des « réactions critiques ». Car, encore une fois, il faut expliquer comment la Révolution a été possible.

D'autre part, depuis Bayle et Fontenelle, l'esprit français abandonne de plus en plus la métaphysique et les sciences spéculatives, pour se tourner vers les sciences positives. Histoire naturelle, physique, chimie, jurisprudence historique, exégèse religieuse, etc., tels sont désormais les objets de la curiosité et de l'étude. L'esprit positif et scientifique triomphera dans l'État, dans la philosophie, dans la critique. L'histoire en bénéficiera. Mais elle profitera aussi de progrès qui l'intéressent et la touchent plus particulièrement, je veux dire des découvertes archéologiques et philologiques, de la création de certains musées, de la publication de grandes collections de documents historiques et paléographiques

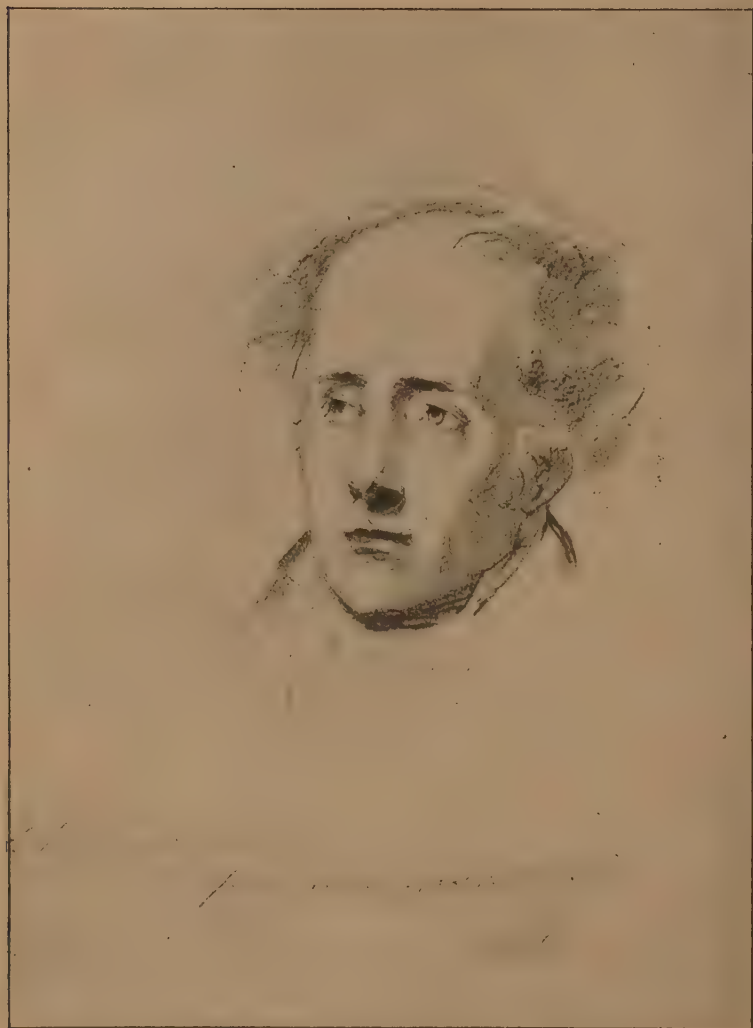
pour lesquelles on continue les admirables travaux des Bénédictins). Déjà, la découverte de Pompéi, les fouilles de Choiseul-Gouffier en Troade, celles du comte de Caylus, avaient amorcé les recherches des architectes, des artistes, des historiens. Champollion, en 1822, découvrait la signification des hiéroglyphes; Anquetil-Duperron, Abel Rémusat, Silvestre de Sacy et Burnouf donnaient aux études asiatiques un magnifique développement. La Commission des monuments historiques (Guizot, Salvandy, Vitet, Mérimée) veille désormais sur les richesses de notre architecture nationale. L'École d'Athènes est fondée; l'École des langues orientales (qui date de 1795) est réorganisée.

Une troisième influence se fait sentir sur l'histoire. Elle complète et, dans une certaine mesure, elle contredit les deux précédentes. C'est le *romantisme*. Le romantisme, en tant qu'il est l'imagination créatrice, la recherche et la divination de la couleur locale, vient au secours de l'érudition et vivifie la critique. Chateaubriand, M^{me} de Staël, W. Scott ont sur De Barante, A. Thierry, Michelet et sur Thiers lui-même, une influence profonde et utile. Mais le romantisme est aussi fantaisie artistique et utopie sociale; il tourne au romanesque et à la déclamation. Sous ce rapport, son influence, très puissante, a gâté certains historiens. Et tandis, par exemple, qu'un Augustin Thierry se dégage de plus en plus des défauts du romantisme, pour n'en conserver que les qualités, un Michelet et un Quinet perdent de plus en plus le sens du réel, pour s'enivrer de leur exaltation.

Enfin nous ferons une place à l'*éloquence*, religieuse et politique. Là, le choix est plus difficile, car rien ne se démode comme un discours qui a dû son succès à l'*actualité*, c'est-à-dire à une correspondance intime entre deux sensibilités : celle de l'orateur et celle des auditeurs, — équilibre bien vite rompu. Les orateurs religieux sont peut-être ceux qui ont le moins perdu, parce que leurs *thèmes* sont en eux-mêmes et, par excellence, des lieux communs. Lacordaire est sans doute trop romantique pour notre goût actuel; mais sa profonde sensibilité lui a souvent inspiré des pages d'une poésie durable, susceptibles de toucher les cœurs, et dignes d'être conservées et relues. Après lui, on peut en citer encore de M^{re} Freppel, de M^{re} d'Hulst et du Père Monsabré. — Parmi les orateurs politiques, au contraire, il en est peu dont les discours n'aient pas besoin d'un long commentaire historique; encore a-t-on quelque peine à reconstituer exactement l'atmosphère dans laquelle ils ont retenti. Nos

citations seront donc moins nombreuses; elles suffiront toutefois à caractériser l'éloquence parlementaire en France pendant le Second Empire et la Troisième République.

Ainsi ce volume, fort incomplet sans doute, contiendra des exemples de poésie et de prose qui donneront au lecteur une idée assez exacte de notre littérature française entre 1800 et 1920. Si nous nous sommes abstenus de citer quelques auteurs contemporains déjà célèbres, c'est qu'ils ne nous ont point paru, à tort ou à raison, assez *représentatifs* du pur génie français. D'ailleurs, ces *pages* restent ouvertes... et nous désirons avoir à y ajouter bien d'autres pages dans les éditions suivantes.



CHATEAUBRIAND.

Crayon d'Horace Vernet (collection de M^{me} André Delaroche-Vernet).



LE CHATEAU DE COMBOURG

D'après une lithographie de l'époque romantique.

CHATEAUBRIAND

1768-1848

François-René de Chateaubriand est né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, d'une très noble famille de Bretagne. Il fit ses études à Dol et à Rennes ; puis il passa deux années au château de Combourg, avec son père, sa mère et sa sœur cadette Lucile. Dans cette solitude, il sentit se développer ses dispositions à la mélancolie et au romanesque. Après un court séjour à Cambrai, comme sous-lieutenant, Chateaubriand fréquenta, de 1786 à 1791, la haute société parisienne et les médiocres écrivains du temps. Peut-être, si l'on en juge par quelques vers qu'il fit insérer dans l'*Almanach des Muses*, fût-il devenu lui-même un élégant pseudo-classique, si son humeur inquiète et curieuse ne l'avait poussé à entreprendre un grand voyage.

Il avait résolu de découvrir un passage au nord de l'Amérique. Parti de Saint-Malo le 7 avril 1791, il débarqua à New-York, visita la région des grands lacs, la chute du Niagara, et descendit dans la Floride. Il était de retour en France le 2 janvier 1792, sans avoir accompli son projet scientifique ; mais par contre

il rapportait, des forêts et des solitudes américaines, les sensations et les couleurs dont il devait enrichir, pour un siècle entier, notre littérature.

À son retour, il se maria; et il émigra. Blessé au siège de Thionville, il se réfugia à Bruxelles, puis à Londres, où il faillit mourir de faim. Là, cependant, il publia en 1797, l'*Essai sur les Révolutions*, ouvrage inspiré par la philosophie du XVIII^e siècle. Une lettre de sa sœur, lui annonçant la mort de sa mère, le ramena aux croyances religieuses de son enfance, et il écrivit le *Génie du Christianisme*.

Rappelé en France, il donna d'abord un fragment de son grand ouvrage, l'épisode d'*Atala* (1801); et, en 1802, le *Génie du Christianisme* parut en entier, au moment même où Bonaparte proclamait le Concordat. D'abord en faveur auprès du Premier Consul, qui le nomme secrétaire d'ambassade à Rome, Chateaubriand rompt avec lui au moment de l'exécution du duc d'Enghien (1804). Il entreprend un voyage en Italie, en Grèce et en Palestine, pour étudier sur place le décor de l'épopée qu'il prépare, et qu'il publie, en 1809, sous le titre des *Martyrs*. En 1811, il donne le récit du voyage lui-même, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

La Restauration fait Chateaubriand pair de France, ambassadeur à Berlin, puis à Londres, ministre des Affaires étrangères (1824), ambassadeur à Rome. Mais la révolution de juillet le rend à la vie privée.

Il écrit encore le *Voyage en Amérique* (1834), les *Études historiques* (1836), puis il se consacre presque exclusivement à la rédaction de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui ne devaient être publiés qu'après sa mort. Dans ses dernières années, il fréquentait surtout le salon de M^{me} Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, et il y voyait tous les jeunes écrivains l'honorer comme un ancêtre. — Il mourut à Paris, le 4 juillet 1848, et, selon son désir, il fut enseveli dans l'île du Grand-Bé, en face de Saint-Malo.

LA MÉLANCOLIE DE CHATEAUBRIAND

Les soirées du château de Combourg.

Chateaubriand, *père du romantisme*, s'est analysé dans tous ses écrits. Sa littérature, plus encore que celle de J.-J.-Rousseau, est toute *personnelle*, — surtout dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, où il raconte sa vie. — mais aussi dans *René*, court roman dont le cadre est la Bretagne, puis l'Amérique. — En étudiant les deux citations suivantes, on comprendra la *mélancolie* de Chateaubriand.

Le calme morne du château de Combourg¹ était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires du vent² de

1. Combourg, chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, à 41 kilomètres de Saint-Malo. Le château remonte au XII^e siècle. — 2. Aires du vent, expression empruntée au

l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingle¹. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur² habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourcelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et la domestique gisaient dans les caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest.

...À huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons de soleil, les premières étoiles. À dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée³; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine⁴ blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant

vocabulaire de la marine. En ce sens, *aire* est une fausse orthographe pour *erre*. *Aire*, signifie surface; *erre* (cf. le verbe *errer*) se dit de la *marche*, du *mouvement*.

1. *Espingle*, espèce de fusil très court en usage dans la marine (racine germanique, *Springen*, sauter). — 2. *Ma sœur*, il s'agit de Lucile de Chateaubriand, devenue M^{me} de Caud, et morte en 1804. — 3. *Siamoise*, étoffe de Siam (cf. *calicot*, *indienne*, etc.); — *flambée*, dont les fils de différentes couleurs donnent une impression de tremblement comme celui de la flamme. — 4. *Ratine*, étoffe de laine.

il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère, et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie... et s'avancait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie ! Le premier effet de notre désenchantement¹ se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle : sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma

1. Désenchantement. Au sens propre. Dans ce mot, *chant* est synonyme d'*incantation magique*.

sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle ; la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain :

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, I^{re} partie, livre III.)

René.

René, épisode détaché des *Natchez*, parut d'abord en 1802, dans le *Génie du Christianisme*, à la suite du chapitre : *Du Vague dans les passions*. — René s'est exilé dans le pays des Natchez. Il raconte à Chactas et à un missionnaire, le P. Souël, les aventures et les impressions de sa jeunesse. C'est Chateaubriand lui-même qui parle par la bouche de René : les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont le commentaire de ces pages.

... On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre. Hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit¹. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ?

... La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de la vie dans l'univers.

... Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions

1. Cf. LAMARTINE, *Premières Méditations*, I (*l'Isolément*) : *Quand pourrai-je... Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi?*...

dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert; on en jouit, mais on ne peut les peindre.



RENÉ.

D'après une composition de Staal.
(Bibliothèque Nationale.)

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur¹. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés

de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs².

1. Allusion aux légendes d'Ossian. *Ossian*, barde gaélique du 10^e siècle, sous le nom duquel l'Écossais Macpherson (1738-1796) publia deux poèmes épiques : *Fingal* (1762) et *Temora* (1763). Ces deux ouvrages, sans authenticité réelle, étaient habilement composés avec des fragments de poésies gaéliques originales. Le succès et l'influence en furent considérables dans tous les pays. 2. Sur cette comparaison du cœur humain avec la lyre, cf. la Préface de Lamartine à ses *Premières Méditations*.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille sèche que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur¹.

La nuit, lorsque l'aigle ébranlait la chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à un autre les transports que j'éprouvais !

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui².

Je luttais quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

(*Génie du Christianisme*, II^e part., liv. IV, René.)

1. Cf. l'*Isolément* de Lamartine : *Et moi je suis semblable à la feuille flétrie. Emportez-moi comme elle, orageux aigle !* — 2. *Ennui*, dans le sens très fort du XVII^e siècle.



DŒS DE H. BROUTELLE.

CHATEAUBRIAND VOYAGEUR

Chateaubriand a fait deux « beaux voyages ». En juin 1791, il s'est embarqué pour l'Amérique; il en est revenu en janvier 1792; — en juillet 1806, il partit pour Trieste, visita la Grèce, la Palestine, le Nord de l'Afrique et l'Espagne, et rentra à Paris en juin 1807. — En outre, il visita l'Italie, où il était secrétaire d'ambassade en 1803-1804, — une partie de la Suisse; — et, beaucoup plus tard, il alla saluer à Goritz, en Autriche, le roi exilé Charles X.

Peut-être n'a-t-il pas vu de ses propres yeux toutes les régions d'Amérique qu'il a décrites dans *Atala*, les *Natchez*, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, etc... En tout cas, il a rapporté de ces pays alors si nouveaux pour un Européen, des impressions poétiques d'une puissante et contagieuse originalité. D'autre part, il a raconté dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) son voyage en Orient, d'où il avait tiré en 1809 les « décors » des *Martyrs*.

Une nuit dans les forêts du Nouveau Monde.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou

formaient dans les cieus des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(*Génie du Christianisme*, 1802, 1^{re} partie, livre V, chap. xii.)

Prière à bord d'un vaisseau

Dans son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand aime à rappeler les spectacles dont il fut témoin, et qui peuvent concourir à prouver tout ensemble la vérité et la beauté de la religion chrétienne. Il a assisté, pendant son voyage en Amérique (1791-92), à cette prière, et la nouveauté du cadre et de la situation l'a vivement touché.

Un soir, nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie¹; toutes les voiles étaient pliées²; j'étais occupé

1. Virginie, région des États-Unis. — 2. On verra, au second paragraphe, l'importance de ce détail.

sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe¹ avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût pas reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque, leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes, qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots²! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant à travers l'immensité une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(*Génie du Christianisme*, 1802, 1^{re} partie, X, xii.)

1. **Château de poupe**, partie élevée du navire, à l'arrière. — 2. C'est dans cette phrase que les deux éléments narratifs : description du pont, description du soleil couchant, se rejoignent et se combinent, pour former l'impression finale.

Le Meschacébé.

Le prologue d'*Atala* contient une description dans laquelle Chateaubriand semble avoir réuni et combiné de nombreuses notes de son *Voyage en Amérique*.

Le Meschacébé¹, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacébé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacébé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs ; et la colonie, déployant aux vents ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez

1. Meschacébé, le Mississipi, qui se jette dans le golfe du Mexique.

pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle changé sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias ¹, les coloquintes ², s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier ³, du tulipier à l'alcée ⁴, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia ⁵ élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux ⁶ se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs ⁷, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piveris empourprés, des cardinaux ⁸ de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris ⁹ étincellent sur le jasmin des Florides ¹⁰ et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

(*Atala*, 1800, Prologue.)

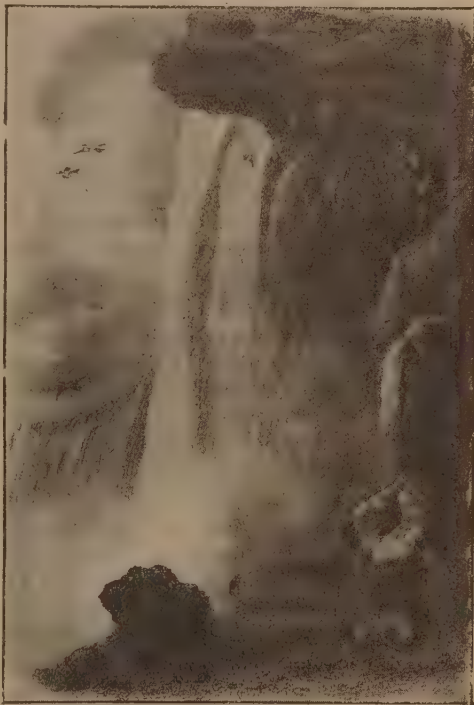
1. *Bignonia*, plante de Virginie, appelée aussi jasmin-trompette. — 2. *Coloquinte*, sorte de concombre. — 3. *Tulipier*, arbre de la famille des magnoliacées, d'une hauteur de 20 mètres. Il doit son nom à ses larges fleurs jaunes et vertes, qui ont la forme de tulipes. — 4. *Alcée* (d'un mot grec qui signifie *force*), rose trémière. — 5. *Magnolia*, cet arbre tire son nom de Pierre Magnol, botaniste français († 1715). — 6. *Cariboux*, rennes du Canada. — 7. *Oiseau-moqueur* petit oiseau siffleur qui ressemble au merle. — 8. *Cardinaux*, petits oiseaux au plumage écarlate. — 9. *Colibris*, oiseaux d'Amérique aux couleurs très vives. — 10. *Floride*, péninsule des États-Unis, près du golfe du Mexique. Il est à peu près démontré que Chateaubriand n'a pas visité la Floride.

La Cataracte du Niagara.

Du village indien à la cataracte, on comptait trois à quatre lieues : il nous fallut autant d'heures, à mon guide et à moi, pour y arriver. A six milles de distance, une colonne de vapeur m'indiquait déjà le lieu du déversoir. Le cœur me battait d'une joie mêlée de terreur en entrant dans le bois qui me dérobaît la vue d'un des plus grands spectacles que la nature ait offerts aux hommes.

Nous mîmes pied à terre. Tirant après nous nos chevaux par la bride, nous parvînmes, à travers des brandes et des halliers, au bord de la rivière Niagara, sept ou huit cents pas au-dessus du Saut. Comme je m'avançais incessamment, le guide me saisit par le bras; il m'arrêta au ras même de l'eau, qui passait avec la vélocité d'une flèche. Elle ne bouillonnait point, elle glissait en une seule masse sur la pente du roc; son silence

avant sa chute faisait contraste avec le fracas de sa chute même. L'Écriture compare souvent un peuple aux grandes eaux; c'était ici un peuple mourant, qui, privé de la voix par l'agonie, allait se précipiter dans l'abîme de l'éternité.



CHATEAUBRIAND A LA CHUTE DU NIAGARA.

D'après une composition de Staal.

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.)

Le guide me retenait toujours, car je me sentais pour ainsi dire entraîné par le fleuve, et j'avais une envie involontaire de m'y jeter. Tantôt je portais mes regards en amont, sur le rivage; tantôt en aval, sur l'île qui partageait les eaux et où ces eaux manquaient tout à coup, comme si elles avaient été coupées dans le ciel.

Après un quart d'heure de perplexité et d'une admiration indéfinie, je me rendis à la chute. On peut chercher dans « l'Essai sur les révolutions » et dans « Atala » les deux descriptions que j'en ai faites. Aujourd'hui de grands chemins passent à la cataracte; il y a des auberges sur la rive américaine et sur la rive anglaise, des moulins et des manufactures au-dessous du chasme ¹.

Je ne pouvais communiquer les pensées qui m'agitaient à la vue d'un désordre si sublime. Dans le désert de ma première existence, j'ai été obligé d'inventer des personnages pour la décorer; j'ai tiré de ma propre substance des êtres que je ne trouvais pas ailleurs, et que je portais en moi. Ainsi j'ai placé des souvenirs d'Atala et de René aux bords de la cataracte du Niagara, comme l'expression de sa tristesse. Qu'est-ce qu'une cascade qui tombe éternellement à l'aspect insensible de la terre et du ciel, si la nature humaine n'est là avec ses destinées et ses malheurs? S'enfoncer dans cette solitude d'eau et de montagnes, et ne savoir avec qui parler de ce grand spectacle! Les flots, les rochers, les bois, les torrents, pour soi seul! Donnez à l'âme une compagne, et la riante parure des coteaux, et la fraîche haleine de l'onde, tout va devenir ravissement: le voyage de jour, le repos plus doux à la fin de la journée, le passer sur les flots, le dormir sur la mousse tireront du cœur sa plus profonde tendresse. J'ai assis Velléda sur les grèves de l'Armorique, Cymodocée sous les portiques d'Athènes, Blanca dans les salles de l'Alhambra. Alexandre créait des villes partout où il courait: j'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie.

J'ai vu les cascades des Alpes avec leurs chamois et celles des Pyrénées avec leurs isards; je n'ai pas remonté le Nil assez haut pour rencontrer ses cataractes, qui se réduisent à des rapides: je ne parle pas des zones d'azur de Terni et de Tivoli, élégantes écharpes de ruines ou sujets de chansons pour le poète;

Et praeceps Anio ac Tiburis lucus.

« Et l'Anio rapide et le bois sacré de Tibur. »

1. Chasme, gouffre.

Niagara efface tout. Je contemplais la cataracte que révélèrent au vieux monde, non d'infimes voyageurs de mon espèce, mais des missionnaires qui, cherchant la solitude pour Dieu, se jetaient à genoux à la vue de quelque merveille de la nature et recevaient le martyr en achevant leur cantique d'admiration. Nos prêtres saluèrent les beaux sites de l'Amérique et les consacrèrent de leur sang; nos soldats ont battu des mains aux ruines de Thèbes et présenté les armes à l'Andalousie : tout le génie de la France est dans la double milice de nos camps et de nos autels.

Je tenais la bride de mon cheval entortillée à mon bras; un serpent à sonnettes vint à bruire dans les buissons. Le cheval effrayé se cabre et recule en approchant de la chute. Je ne puis dégager mon bras des rênes; le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittent la terre; accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus qu'à force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, volte en dedans par une pirouette. En quittant la vie au milieu des bois canadiens, mon âme aurait-elle porté au tribunal suprême des sacrifices les bonnes œuvres, les vertus des pères Jogues et Lallemant, ou des jours vides et de misérables chimères?

Ce ne fut pas le seul danger que je courus à Niagara : une échelle de lianes servait aux sauvages pour descendre dans le bassin inférieur; elle était alors rompue. Désirant voir la cataracte de bas en haut, je m'aventurai, en dépit des représentations du guide, sur le flanc du rocher presque à pic. Malgré les rugissements de l'eau qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et je parvins à une quarantaine de pieds du fond. Arrivé là, la pierre nue et verticale n'offrait plus rien pour m'accrocher; je demeurai suspendu par une main à la dernière racine, sentant mes doigts s'ouvrir sous le poids de mon corps; il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai. Ma main fatiguée lâcha prise; je tombai. Par un bonheur inouï, je me trouvai sur le redan¹ d'un roc où j'aurais dû me briser mille fois, et je ne sentis pas grand mal; j'étais à un demi-pied de l'abîme et je n'y avais pas roulé; mais lorsque le froid et l'humidité commencèrent à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché : j'avais le bras gauche

1. Redan, partie du rocher formant un angle saillant. — Se dit aussi d'un ouvrage de fortification, et de certaines découpures de la pierre dans l'architecture gothique.

cassé au-dessus du coude. Le guide qui me regardait d'en haut et auquel je fis des signes de détresse, courut chercher des sauvages. Ils me hissèrent avec des harts¹ par un sentier de loutres, et me transportèrent à leur village. Je n'avais qu'une fracture simple; deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, 1.)

M. Violet maître de danse chez les Iroquois.

Chateaubriand, si éloquent et si poétique, sait être, quand il le veut, un charmant humoriste. On trouvera dans ce passage un effet de contraste très spirituel entre les aspirations romantiques et utopiques de Chateaubriand et la réalité, des portraits d'une touche vive, précise, amusante, où l'on dirait que le *peintre* s'est changé en *caricaturiste*.

Lorsqu'après avoir passé le Mohawk², j'entrai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je fus pris d'une sorte d'ivresse d'indépendance; j'allais d'arbre en arbre, à gauche, à droite, en me disant : « Ici, plus de chemins, plus de villes, plus de monarchie, plus de république, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes. » Et pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou,

Hélas! je me figurais être seul dans cette forêt où je levais une tête si fière; tout à coup je viens m'énaser³ contre un hangar. Sous ce hangar, s'offrent à mes yeux ébaubis les premiers sauvages que j'aie vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet⁴, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche

1. **Harts**, la *hart* est une corde faite de bois souple, ici de lianes. — *Hart* a aussi le sens de corde qui sert à la pendaison. — 2. **Mohawk**, rivière des États Unis, qui se jette dans l'Hudson. — 3. **Énaser**, écraser le nez. — 4. **Droguet**, étoffe commune, de laine et de fil; peut-être dérive de *drogue*, à cause de son prix très bas.

et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours ; il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait aux Iroquois : « A vos places ! » Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.



M. VIOLET CHEZ LES IROQUOIS.
D'après un dessin de T. Johannot.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, I.)

CHATEAUBRIAND HISTORIEN

Combat des Francs et des Gallo-Romains.

Dans les *Martyrs*, Chateaubriand a donné les premiers modèles de ces narrations historiques où la *couleur locale*, déjà réclamée par Fénelon et par Voltaire, est vraiment réalisée. Il arrive à cet effet par le choix des détails pittoresques, dans le costume, la physionomie, la tactique, les chants de guerre, etc.... On peut dire que c'est, selon le mot de Michelet, une résurrection. — C'est ce passage que le jeune Augustin Thierry lut avec tant d'enthousiasme, et qui, selon lui, aurait déterminé sa vocation historique.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs¹ et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes

1. *Uroch* ou *auroch*, bœuf sauvage.

féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le museau des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée¹, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide : d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps deminus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire, ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie ; à leurs casques en forme de gueule ouverte, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond, et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp,

1. *Framée*, sorte de javelot.

semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston ¹ promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin s'échappant des replis d'un nuage d'or verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leurs crinières, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus ² :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ? »

Les Grecs répètent en chœur le pœan ³, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort ; ils serrent leurs boucliers contre leur bouche et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher : puis tout à coup poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit ⁴ à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; les corbeaux nageaient dans le sang des morts ; tout l'océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles : tous les vautours en ont gémé : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses

1. **Tuiston**, l'une des divinités des Germains. — 2. **Probus** fut empereur de 276 à 282 après J.-C., et remporta plusieurs victoires sur les Germains. — 3. **Pœan**, chant sacré et guerrier en l'honneur d'Apollon. — 4. **Bardit**, chant de barde, en général ; ici, plus spécialement *chant de guerre*.

dont le lait soit du sang. et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé; les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir. »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

... Mérovée, rassasié de meurtres contemplait immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent les flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière humectée d'une rosée de sang retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et les yeux à demi fermés. il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

(*Les Martyrs*, 1809, chant iv.)



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Sur l'îlot du Grand-Bé, près de Saint-Malo (d'après une lithographie de 1883).

M^{me} DE STAËL

1766-1817

Germaine Necker naquit à Paris, en 1766. Son père, qui devait jouer un rôle considérable pendant la Révolution, était alors un riche banquier venu de Genève à Paris. L'intelligence précoce et l'imagination naturellement exaltée de l'enfant et de la jeune fille se développèrent dans le salon de M^{me} Necker, que fréquentaient Raynal, Morellet, Suard, Thomas, Grimm, Buffon, Marmontel, La Harpe... Germaine allait à la Comédie-Française applaudir M^{lle} Clairon, lisait tout ce qui lui tombait sous la main, faisait à quinze ans un résumé de *l'Esprit des lois*, publiait à vingt-deux ans un ouvrage sur Jean-Jacques Rousseau, et causait sur tous les sujets avec une verve intarissable. On lui fit épouser le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris; elle devait



Cliché Archives photographiques.

M^{me} DE STAËL.

D'après un crayon d'Isabey. (Musée du Louvre.)

rester *cosmopolite* jusque dans son mariage, et n'être vraiment Française que par le talent.

M^{me} de Staël assiste au départ, au rappel de son père, le suit dans sa retraite à Coppet, près de Genève, où elle reste trois ans (1792-95). En 1797, elle revient à Paris, dans son hôtel de la rue du Bac, où elle commence à exercer une sérieuse influence sur la société; mais bientôt son salon est suspect à Bonaparte. En 1802, elle perd son mari. En 1803, elle reçoit l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de Paris; elle part, en décembre, avec ses enfants, pour visiter l'Allemagne. Francfort, Weimar, Berlin sont ses principales étapes: elle voit Goethe et Schiller, Fichte et G. de Schlegel. La mort de son père la ramène à Coppet en avril 1804. Forcée d'y demeurer, elle travaille à y attirer tous ceux qui, en France et à l'étranger, faisaient de l'opposition à Napoléon I^{er}. En 1807, M^{me} de Staël entreprend un second voyage en Allemagne; elle repasse par Weimar, visite Munich et Vienne. Elle peut alors écrire son livre *De l'Allemagne*, qu'elle fait imprimer en 1810 à Paris: le volume va paraître, quand la police en saisit tous les exemplaires, qui sont jetés au pilon. M^{me} de Staël, qui avait surveillé de Chaumont l'impression de son ouvrage, est de nouveau condamnée à un exil sévère, et Coppet est mis en interdit. En 1811, M^{me} de Staël se remarie avec un jeune officier suisse, Albert de Rocca. Mais l'année suivante, elle part pour Vienne et Saint-Petersbourg, passe en Suède, et de là en Angleterre: elle y publie *l'Allemagne*, et rentre en France en 1814. Après un nouveau voyage en Italie et un séjour à Coppet, elle reprend à Paris une vie mondaine et lieuse, rédige ses *Dir années d'exil*, ses *Considérations sur la Révolution française*, et meurt le 13 juillet 1817. Ses restes furent transportés et inhumés à Coppet.

Les Livres consolateurs.

M^{me} de Staël, avec une sensibilité toute féminine, aime les lettres; et elle exprime cet amour avec une rare justesse d'expression. Elle proteste, semble-t-il, contre ceux qui ne voient dans les livres ou bien que la science, ou bien qu'une distraction frivole. Elle pénètre jusqu'à l'influence mystérieuse, et vraiment *humaine*, des beaux et des bons livres: et, dans les dernières lignes de ce morceau, elle annonce, avec la clairvoyance d'un esprit vraiment critique, Chateaubriand et Lamartine.

Cette tristesse aride qui naît de l'isolement, cette main de glace, qu'apaisant sur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en sommes du moins préservés par les lettres. Elles élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles; elles créent pour nous une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons. Dans les déserts de l'exil, au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a

relevé peut-être une âme abattue : moi qui la lis, moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes ; et par des émotions semblables j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains si profondément la destinée. Dans le calme, dans le bonheur, la vie est un travail facile ; mais on ne sait pas combien, dans l'infortune, de certaines pensées, de certains sentiments qui ont ébranlé votre cœur font époque dans l'histoire de vos impressions solitaires. Alors que le criminel éprouve l'adversité, il ne peut se faire aucun bien à lui-même par ses propres réflexions, aucune parole douce ne peut se faire entendre dans les abîmes de son cœur. L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, est tout à coup généralement accusé, serait presque aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelque secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donnent l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendraient sur lui et le plaindraient avec affection s'il pouvait s'adresser à eux.

Qu'elles sont précieuses ces lignes toujours vivantes, qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie ! Dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière ! Alors du moins nos larmes seraient fécondes ¹ !

Le voyageur que la tempête a fait échouer sur des plages inhabitées grave sur le roc le nom des aliments qu'il a découverts, indique où sont les ressources qu'il a employées contre la mort, afin d'être utile un jour à ceux qui subiraient la même destinée. Nous, que le hasard de la vie a jetés dans l'époque d'une révolution, nous devons aux générations futures la connaissance intime de ces secrets de l'âme, de ces consolations inattendues, dont la nature conservatrice s'est servie pour nous aider à traverser l'existence ².

*(De la Littérature considérée dans ses rapports avec
les institutions sociales, 1800, Discours préliminaire.)*

1. Ce vou allait être réalisé, puisqu'*Atala* devait paraître en 1801, et le *Génie du Christianisme* en 1802. — 2. Ici, M^{me} de Staël semble annoncer les *Méditations* de Lamartine, parues vingt ans plus tard.

M^{me} de Staël part pour l'exil.

C'est au mois de septembre 1803 que M^{me} de Staël, devenue veuve l'année précédente, reçut son premier ordre d'exil. Elle pouvait rester en France, à quarante lieues de Paris : elle aima mieux voyager ; et nous devons à cette persécution l'*Allemagne*, un chef-d'œuvre de critique. M^{me} de Staël n'écrivit ses *Dix années d'exil*, dont le récit suivant est extrait, qu'après sa rentrée définitive à Paris, en 1814 ; l'ouvrage fut publié par les soins de son fils, Auguste de Staël.

J'étais à table avec trois de mes amis, dans une salle d'où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée ; c'était à la fin de septembre. A quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille et sonne ; je fus certaine de mon sort. Il me fit demander ; je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celle de la nature ! Cet homme me dit qu'il était le commandant de la gendarmerie de Versailles, mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme dans la crainte de m'effrayer. Il me montra une lettre signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris¹ et enjoignait de me faire partir dans les vingt-quatre heures, en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il prétendait que j'étais étrangère², et comme telle soumise à la police : cet égard pour la liberté individuelle ne dura pas longtemps, et bientôt après moi, d'autres Français et Françaises furent exilés sans aucune forme de procès. Je répondis à l'officier de gendarmerie que partir dans vingt-quatre heures convenait à des conscrits, mais non pas à une femme et à des enfants, et en conséquence je lui demandai de m'accompagner à Paris, où j'avais besoin de passer trois jours pour faire les arrangements nécessaires à mon voyage. Je montai dans ma voiture avec mes enfants et cet officier, qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des compliments sur mes écrits. « Vous voyez, lui dis-je, où cela me mène. d'être une femme d'esprit ; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion. »

1. Ce genre d'exil, fréquent déjà sous l'ancien régime, offrait surtout au gouvernement l'avantage d'une surveillance plus facile en province qu'à Paris. — 2 Étrangère. M^{me} de Staël était Suisse, par son père, Necker, et par sa mère, Suzanne Curchod, fille d'un pasteur vaudois. Mais elle était Parisienne de naissance.

J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

...Il fallut donc partir. Benjamin Constant¹ eut la bonté de m'accompagner; mais comme il aimait aussi beaucoup le séjour de Paris, je souffrais du sacrifice qu'il me faisait. Chaque pas des chevaux me faisait mal, et, quand les postillons se vantaient de m'avoir menée vite, je ne pouvais



LA BIBLIOTHÈQUE DU CHATEAU DE COPPET.

D'après une photographie.

m'empêcher de soupirer du triste service qu'ils me rendaient. Je fis ainsi quarante lieues sans reprendre la possession de moi-même. Enfin nous nous arrêtâmes à Châlons, et Benjamin Constant, ranimant son esprit, souleva, par son étonnante conversation, au moins pendant quelques instants, le poids qui m'accablait. Nous continuâmes, le lendemain, notre route jusqu'à Metz, où je voulais m'arrêter pour attendre des nouvelles de mon père. Là, je passai quinze jours, et je rencontrai l'un des hommes

1. Benjamin Constant (1767-1830) fut un des plus fidèles amis de M^{me} de Staël. Depuis le mois de mars 1802, il était devenu suspect à Bonaparte, qui l'élimina du Tribunat, et qui le contraignit à s'exiler. Il fut sous la Restauration un des chefs du parti libéral.

les plus aimables et les plus spirituels que puissent produire la France et l'Allemagne combinées, M. Charles Villers¹. Sa société me charmait, mais elle renouvelait mes regrets pour ce premier des plaisirs, un entretien, où l'accord le plus parfait règne dans tout ce qu'on sent et dans tout ce qu'on dit.

A Francfort, ma fille², alors âgée de cinq ans, tomba dangereusement malade. Je ne connaissais personne dans la ville; la langue m'était étrangère, le médecin même auquel je confiai mon enfant parlait à peine français. Oh! comme mon père³ partageait ma peine! quelles lettres il m'écrivait! que de consultations de médecins, copiées de sa propre main, ne m'envoya-t-il pas de Genève! On n'a jamais porté plus loin l'harmonie de la sensibilité et de la raison; on n'a jamais été, comme lui, vivement ému par les peines de ses amis, toujours actif pour les secourir, toujours prudent pour en choisir les moyens, admirable en tout enfin. C'est par le besoin du cœur que je le dis, car que lui fait maintenant la voix même de la postérité!

J'arrivai à Weimar⁴, où je repris courage, en voyant, à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles hors de France. J'appris à lire l'allemand; j'écoutai Goethe et Wieland, qui heureusement pour moi parlaient très bien français. Je compris l'âme et le génie de Schiller, malgré sa difficulté à s'exprimer dans une langue étrangère. La société du duc et de la duchesse de Weimar me plaisait extrêmement, et je passai là trois mois, pendant lesquels l'étude de la littérature allemande donnait à mon esprit tout le mouvement dont il a besoin pour ne pas me dévorer moi-même.

(Dix années d'exil, 1816, 83 à 86, passim.)

1. Villers (1765-1815) était un émigré; il s'occupa, en Allemagne, de philosophie et de littérature, et fut nommé professeur à l'Université de Göttingue. Il fut notre premier initiateur à la philosophie de Kant. — 2. Cette fille devait devenir la duchesse de Broglie. — 3. Necker, alors à Goppet, mourut l'année suivante, sans que sa fille ait pu le revoir. — 4. Weimar, ville de Saxe, résidence du duc de Saxe-Weimar, qui y avait attiré et retenu les plus grands esprits de l'Allemagne.

Schiller.

Voici un exemple de *portrait littéraire* tracé par M^{me} de Staël. Elle avait connu Schiller à son premier voyage en Allemagne (1803-1804) ; elle ne le revit pas lors de son second passage à Weimar : Schiller était mort prématurément en 1805. L'intérêt de ce portrait est moins dans la précision ou dans le pittoresque, que dans l'*émotion morale* ; M^{me} de Staël a rencontré un écrivain selon son cœur.

Schiller était un homme de génie rare et d'une bonne foi parfaite ; ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans un homme de lettres.

...Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller... Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même¹. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin ; et jamais aucune considération tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits, car ses écrits étaient lui ; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé.

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux² ; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible que le talent seul enflammait ; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité, animaient son génie ; et, dans l'analyse de ses ouvrages, il sera facile de montrer à quelle vertu ses chefs-d'œuvre se rapportent³. On dit beaucoup que l'esprit peut sup-

1. Schiller débute, en 1782, par les *Brigands*, et donna successivement au théâtre : *Fiesque* (1784), *Intrigue et amour* (1784), *Don Carlos* (1787), *Wallenstein* (1798-99), *Marie Stuart* (1800), *la Pucelle d'Orléans* (1801), *la Fiancée de Messine* (1803), *Guillaume Tell* (1804). Il a créé le véritable drame allemand et romantique, le seul qui puisse affronter, non pas soutenir, la comparaison avec le drame shakespearien. Poète lyrique, il a composé plusieurs pièces d'un sentiment profond et d'un rythme vibrant ; son chef-d'œuvre en ce genre est le *Chant de la Cloche*. Historien, il enseigna l'histoire à l'Université d'Iéna, et publia *la Révolte des Pays-Bas* (1788) et *la Guerre de Trente Ans* (1791-93). En 1811, M^{me} de Staël peut le juger sur sa carrière complète et achevée, tandis qu'elle n'a pu connaître tout Goethe, mort en 1832. — 2. Schiller avait épousé, le 20 avril 1790, Charlotte de Langefeld, d'une rare distinction d'intelligence et de cœur. — 3. Cette analyse, M^{me} de Staël la fait dans les chapitres XVII, XVIII, XIX, XX

pléer à tout; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar¹, en présence d'une société aussi éclairée qu'importante; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé. Je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres²; il ne se refusa point à me combattre, et sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots! je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. M^{me} de Wollzogen³, une amie

et XXIX de sa *seconde partie*. — 1. Schiller écrit à Kerner, le 4 janvier 1804 : « ... Voilà que le démon m'amène ici la *philosophe* française qui est bien, de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles. Mais c'est aussi la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes, et si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle. Tu peux penser combien une telle apparition, un tel esprit placé sur les sommets de la culture française, tout à fait opposée à la nôtre, et qui nous arrive subitement du fond d'un autre monde, doit contraster avec la nature allemande et différer absolument de la mienne. Elle éloigne de moi toute poésie et je m'étonne de pouvoir encore faire quelque chose. Je la vois souvent, et comme par-dessus le marché je ne m'exprime pas facilement en français, j'ai réellement de rudes heures à passer. On est obligé, pourtant, d'estimer et d'honorer hautement cette femme, pour sa belle intelligence, son esprit libéral et si ouvert de tant de côtés. » A MEZIERES, *Garthe*, II, 125, Hachette. — 2. Ici M^{me} de Staël agit plutôt en bonne Française qu'en critique; car, à en croire sa *Littérature*, elle n'en jugeait pas ainsi; et il est peu probable que son opinion se fût modifiée dans un sens favorable à notre tragédie, de 1800 à 1803. — 3. M^{me} de Wollzogen fut la première protectrice de Schiller. Après son départ ou plutôt sa fuite de Stuttgart, où il était chirurgien militaire, Schiller vécut d'abord à Maulheim, où l'on joua les *Bri-*

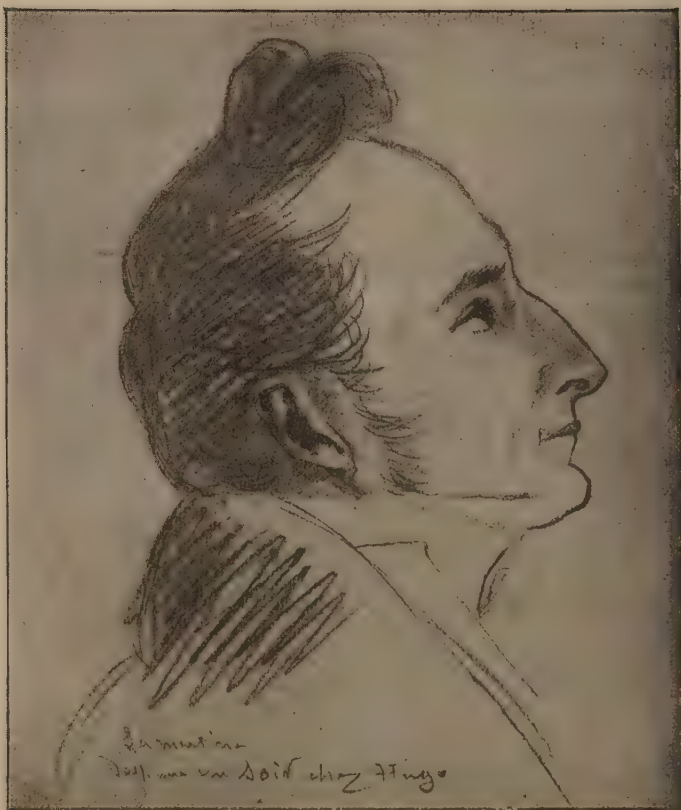
digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre ? n'approchait-il pas du séjour des justes ? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent ?

(*De l'Allemagne*, 1810, II^e partie, chap. VI, VII et VIII.)

gands, puis à Francfort, où il attendit la représentation de *Fiesque*. M^{me} de Wollzogen, mère d'un de ses camarades d'école, lui donna l'hospitalité pendant quelques mois à Bauerbach, près de Meiningen.



CUL-DE-LAMPE DE STYLE EMPIRE
Dessiné par Percier et Fontaine.

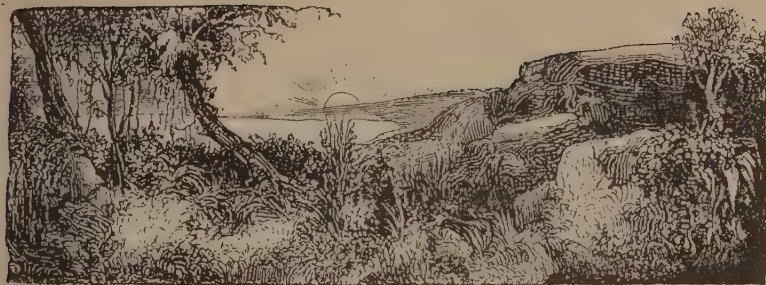


LAMARTINE INSPIRÉ.

Croquis de David d'Angers, exécuté en juin 1829, chez Victor Hugo.
(D'après l'original appartenant à Madame Henri Jouin.)

• ... Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit. Cependant, le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel, qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et, parfois, on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres... »

DAVID D'ANGERS.



FRISE DÉCORATIVE

Tirée d'une édition romantique des *Œuvres* de Lamartine.

LES POÈTES ROMANTIQUES

LAMARTINE

1790-1869

Alphonse de Lamartine est né à Mâcon, le 21 octobre 1790. Son père, gentilhomme de vieille souche, avait porté l'épée, et était un type de droiture et de probité; sa mère fut une des femmes les plus distinguées de son temps, par l'intelligence et par le cœur. Après la Révolution, toute la famille s'installa et vécut pendant plusieurs années dans la terre de Milly, près de Mâcon. Alphonse de Lamartine était l'aîné de six enfants, et seul fils. À l'âge de dix ans, on le mit en pension, d'abord à Lyon, puis à Belley, où il resta quatre ans et où il fit de très bonnes études. De 1807 à 1811, il partage de nouveau la vie de famille, à Milly et à Mâcon. C'est pour lui une époque féconde; il lit, il médite et il rêve; il écrit beaucoup de vers, dont sa *Correspondance* est pleine, et qui ressemblent plus ou moins à tout ce qui se rimait alors. Un voyage en Italie (1811-1812) vient ajouter des sensations colorées aux douces impressions du Mâconnais.

En 1814, à la première Restauration, Lamartine est garde du corps de Louis XVIII; mais, après les Cent Jours, il ne reprend pas de service. Il retombe dans le fécond désœuvrement du campagnard, du voyageur, de l'homme du monde. Alors, sous l'influence d'un profond amour brisé, il écrit les *Méditations*, publiées en 1820. Le succès en est immense. Louis XVIII nomme le poète secrétaire d'ambassade à Florence, en 1821. En 1823, paraissent les *Nouvelles Méditations* et *la Mort de Socrate*. Puis *le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* (1825) et *les Harmonies* (1830). La même année, Lamartine est reçu à l'Académie française.

Après la chute de Charles X, Lamartine démissionne. Il entreprend, en 1832, un voyage en Orient, dont il publie le récit en 1835. En 1833, il est nommé député de Bergues (Nord), et il commence sa vie politique. Cependant, il n'en continue pas moins à publier des vers : *Jocelyn* (1836), *la Chute d'un ange* (1838), *les Recueils* (1839). En 1847, il donne un ouvrage en prose, *l'Histoire des Girondins*. La révolution de 1848, qu'il a contribué à préparer, et qu'il essaye d'abord de diriger, le fait ministre des Affaires étrangères et membre du Gouvernement provisoire. Mais l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République (1851) le rend à la vie privée et aux lettres. Au milieu même des troubles politiques, en 1849, il avait publié *les Confidences*, *Graziella*, *Raphaël*. Puis, pour sortir d'embarras financiers créés à la fois par son désintéressement et par sa prodigalité, il se condamne, selon sa propre expression, aux « travaux forcés littéraires ». Il écrit, sans trêve, le *Cours familier de littérature*, *l'Histoire de la Restauration*, etc. Il sollicite, par voie de souscription à ses œuvres complètes, la générosité publique : mais la France a oublié les *Méditations*. Il faut que le gouvernement impérial vienne à son secours, et lui fasse accepter à titre de récompense nationale, un capital de 500.000 francs. —



FRONTISPICE DE LA 1^{re} ÉDITION COLLECTIVE
des *Œuvres* de Lamartine (1826).

Lamartine mourut, le 2 février 1869, à Paris ; il fut enseveli modestement à Saint-Point.

L'isolement.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux rhène.
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur :
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante ;
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend...

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire :
 Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
 Et ce bien idéal que toute âme désire,
 Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
 Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
 Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
 Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
 Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
 Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
 Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

(*Premières Méditations poétiques*, 1819, I.)

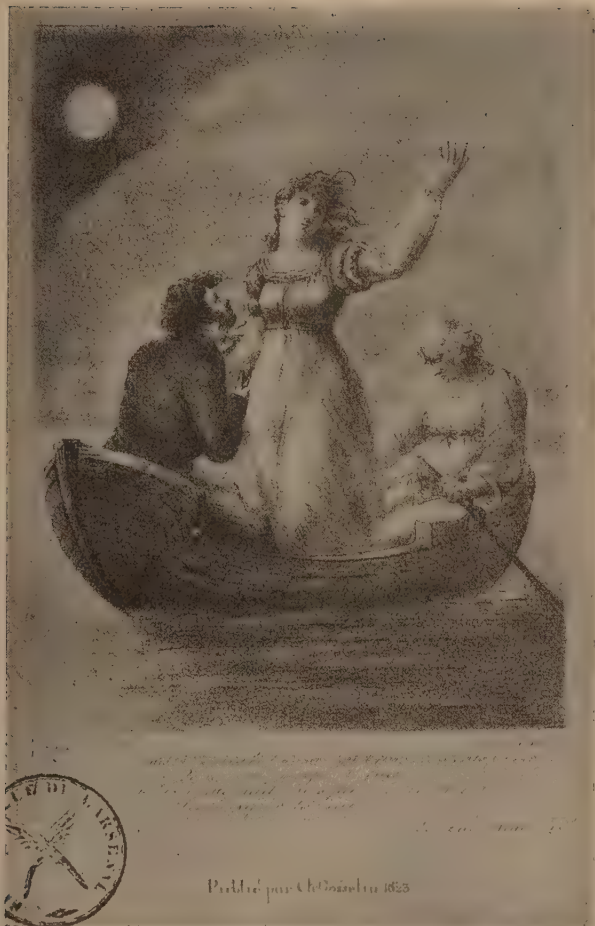
Le Lac.

C'est auprès du lac du Bourget, en Savoie, que Lamartine écrivit cette pièce célèbre. *Elvire* devait venir le rejoindre à Aix, en 1817 ; mais la maladie la retint à Paris, où elle mourut quelques mois après, sans qu'il l'ait revue. Dans son *Commentaire*, Lamartine fait allusion à la musique que Niedermeyer a composée sur le *Lac*, et il ajoute : « J'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment : de beaux vers portent en eux leur mélodie. »

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.



LE LAC.

Lithographie de Mendoze et Motte. Première illustration du *Lac*,
(9^e édition des *Méditations*, 1823.)

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

(*Premières Méditations*, 1817, X.)

Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance¹,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

1. « Ce vallon, dit Lamartine dans son *Commentaire*, est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du *Grand-Lemps* : il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu... Virieu a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur (de son château) en souvenir de nos jeunesse et de nos amitiés. »

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux, cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi les lieux où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence.
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de mes pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix ;

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'aube au penchant des coteaux.
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours...

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore ;
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aiglon ;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

(Premières Méditations, 1819, VI.)

Le Crucifix.

Après la mort d'*Elvire*, celle que le poète a chantée dans *le Lac*, un de ses amis, A. de Virieu, rapporta à Lamartine le petit crucifix de cuivre que celle-ci avait tenu pendant son agonie. En réalité, donc, Lamartine ne l'avait pas reçu directement du prêtre qui assistait Elvire à ses derniers moments. Mais c'est ce même crucifix que Lamartine mourant voulut garder entre ses mains.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

(Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée.
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi !

[[
A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines, . .
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ; . . .
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irréparable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage, sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour.



LAMARTINE A SAINT-POINT.

Tableau de Decaisne (*Musée de Mâcon*).

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
 Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
 Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
 De l'éternelle croix !

(*Nouvelles Méditations*, 1823, XIII.)

Milly, ou la terre natale.

La famille de Lamartine possédait à Milly, près de Mâcon, une maison de campagne, où le poète passa une partie de son enfance et où il aimait, après ses voyages à l'étranger et ses séjours à Paris, à retrouver les siens. C'est en Italie que Lamartine écrivit cette *Harmonie*. — La suite de la pièce fait allusion à la perte probable de Milly, que Lamartine fut obligé, en effet, de vendre après la mort de sa mère.

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie ?
 Dans son brillant exil¹ mon cœur en a frémi.
 Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
 Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
 Vallons que tapissait le givre du matin,
 Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
 Vieilles tours, que le soir dorait dans le lointain ;

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
 Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
 Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
 Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour ;

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
 Toits que le pèlerin aimait à voir fumer,
 Objets inanimés, avez-vous donc une âme
 Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
 Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
 Arrondir sur mon front dans leur arc infini

1. Brillant exil, Lamartine est alors (1829) secrétaire d'ambassade à Florence.

Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni ;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis ;
S'étendre dans le golfe en nappe de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil ;
Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite ;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérissier,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume, et leurs fleuves en poudre ;
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts, ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux ;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là !...

Mais il est sur la terre une montagne aride,
 Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide ;
 Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
 Et sous son propre poids jour par jour incliné,
 Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
 Garde à peine un buis sec qui montre ses racines ;
 Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
 Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
 ... Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
 Que la montagne seule abrite de son ombre,
 Et dont les murs, battus par la pluie ou les vents,
 Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
 Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
 Le hasard a planté les racines d'un lierre¹,
 Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
 Cache l'affront du temps sous ses bras enlacés,
 Et, recourbant en arc sa volute rustique,
 Fait le seul ornement du champêtre portique.
 Un jardin qui descend au revers d'un coteau
 Y présente au couchant son sable altéré d'eau...
 ... Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
 Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
 Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
 Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
 Seulement, répandus de distance en distance,
 De sauvages abris qu'habite l'indigence,
 Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
 Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés ;
 Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
 Dans son berceau de junc endort l'enfant qui pleure ;

1. **Lierre**, Lamartine, dans le *Commentaire* de cette pièce, raconte ceci : « Quand j'écrivis cette Harmonie, j'étais en Italie. Je l'envoyai à ma mère ; elle vit que j'avais parlé d'un lierre... C'était une erreur, le lierre n'existait pas... Ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule, souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire ; elle planta de ses propres mains un lierre à l'endroit où il manquait. » — 73. **Volute**, terme d'architecture, se dit d'ornements qui *s'enroulent* (latin *volvare*, *volutum*).

Enfin un sol sans ombre, et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!

(*Harmonies poétiques*, 1829, livre III, II.)

Le Chêne¹.

(*Suite de Jéhovah.*)

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né;
Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire,
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons;
Bientôt du nid désert, qu'emporte la tempête,
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main.
Celle poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

1. « Il y a aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à 80 pieds du sol : et ses bras, immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune. C'est assis sous ce chêne de Casciano que j'écrivis cette Harmonie, en 1826. » (*Commentaire de Lamartine sur le Chêne.*)

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer ;
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer.

Il vit, ce géant des collines ;
Mais avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui ;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui !

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile,
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit ! Le colosse superbe
Qui couvre un arpént tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier :
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours ;
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie,
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule ;
La tour monte, vieillit, s'écroule ;
L'hiver effeuille le granit ;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui ? Voyez, il rajeunit !

Son tronc que l'écorce protège,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds nouveaux ;
Ses bras, que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour ;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes ;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir !

La nef, dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre

Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables,
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil,
Cette intelligence divine
Qui presse, calcule, devine
Et s'organise pour la fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui,
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile,
Du bec de l'aigle ou du vautour;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi je dis : « Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil, dans sa masse et son éternité! »

(*Harmonies poétiques et religieuses*, 1826, X.)

La Retraite.

Réponse à Victor Hugo.

Lamartine a commenté ainsi cette pièce : « Je ne sais quel jour de quelle année, vers 1824, je vis arriver Victor Hugo à Saint-Point, accompagné de sa femme, alors dans la première fleur de sa beauté, d'un petit enfant, et de Charles Nodier, qui commençait déjà à vieillir. Ils allaient en Suisse ou en Italie. Ils s'arrêtèrent quelques jours dans ma retraite... » Victor Hugo avait remercié Lamartine; celui-ci répond à son tour, en l'invitant à quitter les luttes du monde et à chercher une *retraite* comme la sienne.

... Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là, jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser;
Jusqu'à ce qu'il s'achève,
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour;
Sa voix comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour.

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers.

C'est la pauvre orpheline,
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine,
Pendant qu'elle chemine,
Son fuseau déjà lourd;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé;
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur;
Le vieillard qui se presse;
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur...

(*Harmonies poétiques*, 1824, liv. III, xiii.)

Hymne de l'enfant à son réveil.

Cette pièce célèbre est une de celles où la poésie, tout en restant délicate et choisie, a su se plier à la naïveté de l'enfance. — Comparez, dans les chœurs de RACINE, les couplets : *O bienheureux mille fois... (Athalie)* et : *Il donne aux fleurs leur aimable peinture... (Esther)*.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait,

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur ;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté ;
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

Ton nom est écrit dans les cieux !
Je suis trop petit pour y lire ;
Ma mère en mes yeux le voit luire,
Et moi je le lis dans ses yeux.

Quand je suis bon, quand elle est tendre,
Nous sentons ta présence en nous ;
Je joins mes mains sur ses genoux :
T'aimer, n'est-ce pas te comprendre ?

Ah ! puisque tu veilles si loin
Pour exaucer notre tendresse,
Je veux te demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté ;

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,

Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit !

Mets ton saint nom dans ma mémoire,
Mets le pauvre sur mon chemin,
Mets l'abondance dans ma main
Pour que je la verse à ta gloire :

Et que mon cœur s'élève à toi
Comme cet encens en fumée,
Que balance une urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

(Harmonies poétiques, 1829, livre III, xiii.)

Les Laboureurs.

(Extrait de Jocelyn.)

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux ;
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
Ils ruminent en paix pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie ;
Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux ;

Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir ;
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir !
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Où germent les fruits et les fleurs ;
Comme l'enfant mord la mamelle
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs !

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncele et se brise,
Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent ;
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
Ses reptiles, ses vers par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés ;
L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts ;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ;
Les animaux courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse le pas, la femme suit à peine ;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine,
Ils s'arrêtent ; le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.



NEUVIÈME ÉPOQUE

À LA FIN DE LA NEUVIÈME ÉPOQUE.

O xiv dans la montagne où mon ame s'abrite!
 Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
 Comme le passereau sans ailes pour courir
 Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir;
 Oh! d'un peu de repos que mon ame pressée
 Y devançait de loin mes pas par ma pensée!
 Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
 Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux!

LES LABOUEURS.

Dessin de Marcke, 1^{re} édition illustrée de Jocelyn, 1841.

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin !
O terre ! tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein !
Il fut un Éden sans culture ;
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère
Cachés dans son premier sillon !

Oh ! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain !
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés,
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés,
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines,
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations !

(*Jocelyn*, 1836, IX^e Époque.)

La Tempête.

Un jour, nous partîmes de la Margellina¹ par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes², où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte, et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène³, avant que la mer lourde et dormante ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit; il tomba du sommet de l'*Epoméo*, immense montagne qui domine Ischia⁴, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit tout d'abord l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe⁵ et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla, murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida⁶. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolument dans le canal, et si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa⁷ et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame, où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route; puis, se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants! s'écria-t-il : il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent; s'il nous y devance, nous sommes perdus! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

1. Margellina, petite plage, près de Naples, au pied du mont Pausilippe, où se trouve le tombeau de Virgile. — 2. Cumes, ancienne ville d'Italie, en Campanie, aujourd'hui ruinée. La tradition poétique y fait aborder Énée (cf. VIRGILE, *Énéide*). — 3. Cap Misène, au nord du golfe de Naples; ainsi nommé, selon Virgile, du nom d'un des compagnons d'Énée. — 4. Ischia, petite île à l'entrée du golfe de Naples. — 5. Glèbe, du latin *gleba*, motte de terre. — 6. Procida, petite île située entre l'île d'Ischia et le cap Misène, dont elle est séparée par un canal de 2 kilomètres de large. — 7. Baïa ou Baies, à 17 kilomètres ouest de Naples, à 3 kilomètres du cap Misène. Célèbre à l'époque de Cicéron, et surtout sous les empereurs, comme villégiature mondaine des Romains. (Cf. LAMARTINE, *Premières Méditations*, XXIV.)

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et, tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et, en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait, avec des coups terribles, contre les rochers à pic du cap Misène, et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap, éclairé par sa colonne d'écume, un regard que je n'oublierai jamais, puis, faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti à prendre : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

Nous avançons peu; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les

nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal et pour leur demander, non leur secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et, de l'autre, élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent le plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tourner comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous, comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante, et pouvait la rendre plus lente à se relever, une fois entre deux lames. Une seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes même de grosse laine trempée d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée

par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages; les lames en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu, la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche; la madone nous a sauvés. »

(*Confidences*, 1849, épisode de *Graziella*.)



CUL-DE-LAMPE

Extrait de la 1^{re} édition illustrée de *Jocelyn* (1841).



LA CATHÉDRALE, dessin de Victor Hugo. (Musée Victor Hugo.)

VICTOR HUGO

1802-1885

Victor-Marie Hugo est né à Besançon, en 1802, « d'un sang breton et lorrain à la fois ». Son père, le commandant Léopold Sigisbert Hugo, était de Nancy; sa mère, Sophie Trébuchet, était de Nantes.

Le jeune Hugo suivit son père en Italie, en Corse, à l'île d'Elbe; puis en Espagne (1811), où il resta pendant un an, avec son frère Eugène, au Collège des Nobles de Madrid. En 1812, retour à Paris; séjour dans la maison de la rue des Feuillantines, où les deux frères lisent un peu à tort et à travers, et où ils ont pour maîtres « un vieux prêtre, un jardin et leur mère ». En 1815, Victor est élève de la pension Cordier, d'où il suit les cours du lycée Louis-le-Grand; il a un accessit de physique au concours général, et son père le destine à l'École polytechnique. Mais en 1817, il envoie des vers à l'Académie française; en 1819, il est lauréat des Jeux floraux, et, cette même année, il fonde avec son frère, Abel, et en collaboration avec Soumet et Vigny, *le Conservateur littéraire*, qui ne dura qu'un an. Il se marie en 1822. En 1823, il collabore à *la Muse française*.

Cependant, il réunit les pièces de vers qu'il a composées depuis 1818, et publie, en 1823, les *Odes*, augmentées, en 1826, des *Ballades*. *Cromwell* et sa *Préface* paraissent en 1827; puis, en 1829, les *Orientales*. *Hernani* en 1830, *Notre-Dame de Paris* en 1831. Laissons les drames et les romans, dont il sera question plus loin, pour ne citer que les recueils lyriques ou épiques. De 1831 à 1840, Hugo donne ses quatre plus beaux volumes de vers : *les Feuilles d'automne*, *les Chants du crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*. En 1841, il entre à l'Académie française.

Il avait chanté avec conviction les Bourbons; mais après les *ordonnances* et la révolution de Juillet, il s'était rallié à la monarchie de Louis-Philippe; celui-ci le nomma pair de France, en 1845. En 1848, Hugo est élu député à l'Assemblée constituante. C'est l'époque où il commence *les Misérables*, et où il écrit certaines pièces des *Contemplations*. Au coup d'État de décembre 1851, il se met dans l'opposition, est porté sur la liste des proscrits et exilé. De Bruxelles il se rend

à Jersey, puis à Guernesey. Il publie alors *les Châtiments* (1853), pamphlet contre l'Empire, *les Contemplations* (1856), la première série de *la Légende des siècles* (1859), *les Misérables* (1862), *William Shakespeare*, etc. Après le 4 sep-



POURTRAIT DE VICTOR HUGO, A TRENTÉ ANS
D'après la lithographie d'Achille Deveria (1800-1857).

tembre 1870, il rentre à Paris. Il écrit *l'Année terrible*, *l'Art d'être grand-père*, et surtout les deux dernières séries de *la Légende des siècles* (1877-1883). Élu député de Paris, puis sénateur inamovible, il ne cesse de produire; et *le Pape*, *la Pitié suprême*, *l'Ane*, *les Quatre Vents de l'esprit* viennent augmenter son œuvre déjà si considérable. Il meurt le 23 mai 1885. La France lui fait des funérailles nationales.



BOIS GRAVÉ par H. BROUTELLE.

L'Enfant grec.

Les Orientales furent inspirées à Victor Hugo par l'actualité : le mouvement philhellénique qui agitant l'Europe, et particulièrement la France, en faveur de la Grèce révoltée contre le joug des Turcs.

O horror! horror! horror!

SHAKESPEARE, *Macbeth*.

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.

Chio¹, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

Chio, qu'ombrageaient les charmillles,

Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,

Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois

Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,

Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,

Courbait sa tête humiliée.

Il avait pour asile, il avait pour appui

Une blanche aubépine, une fleur, comme lui

// Dans le grand ravage oubliée.

« Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !

Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus

Comme le ciel et comme l'onde,

Pour que dans leur azur, de larines orageux,

Passe le vif éclair de la joie et des jeux,

Pour relever ta tête blonde,

1. Chio, ou Chios, île de l'Archipel, près de l'Asie Mineure, célèbre par ses vins.

« Que veux-tu? bel enfant, que te faut-il donner
 Pour rattacher gaïment et gaïment ramener
 En boucles sur ta blanche épaule,
 Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
 Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
 Comme les feuilles sur le saule?

« Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
 Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
 Qui d'Iran¹ borde le puits sombre?
 Ou le fruit du tuba², de cet arbre si grand,
 Qu'un cheval au galop met toujours en courant
 Cent ans à sortir de son ombre?

« Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
 Qui chante avec un chant plus doux que les hautbois,
 Plus éclatant que les cymbales?
 Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
 — Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
 Je veux de la poudre et des balles. »

(*Orientales*, 1829, Hachette, éditeur.)

Pour les pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
 Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
 Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres³,
 Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
 Et la danse et la joie au front des conviés;
 Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures
 Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
 Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
 Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
 S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
 Aux vitres du salon doré?

1. Iran, pour la Perse. Ce puits, situé près du lac d'Ourniah, en Perse, a 300 pas de circonférence. — 2. Tuba, arbre merveilleux qui pousse dans le paradis mahométan.

3. Balustres, piliers en pierre ou en bois, et dont une rangée surmontée d'un appui forme une *balustrade*. On sent trop que le mot est mis ici pour la rime.



L'AUMONE, par Alf. Johannot (éd. Renduel, 1836).

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège,
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens !
A son large festin que d'amis se récient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
Oh ! que ce soit la charité !

... Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière :
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous ¹.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles :

1. Souvenir de la parabole du *Mauvais Riche*.

Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez, afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel,
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

(*Feuilles d'automne*, XXXII, 1830, Hachette, éditeur.)

L'Enfant.

Le toit s'égaie et rit. ANDRÉ CHÉNIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;

L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies.
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

...Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles.
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

(Feuilles d'automne. 1830, Hachette, éditeur.)

Oceano nox.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées !
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms, d'ombre couverts,
Aux pires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande : « Où sont-ils ? Sont-ils rois dans quelque île ? »
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? »
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

(*Les Rayons et les Ombres*, 1840,
Hachette, éditeur.)

Saison des semailles, le soir.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.



LE SEMEUR.

Lithographie de J.-F. Millet.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Les Chansons des Rues et des Bois, 1865, livre II.)

Waterloo.

Ce passage est extrait des *Châtiments*. Dans une pièce de ce recueil, intitulée *l'Expiation*, V. Hugo nous montre Napoléon I^{er} qui *expie quelque chose*, et à qui Dieu inflige désastres sur désastres : la *retraite de Russie*, *Waterloo*, *Sainte-Hélène*... Il meurt, il est ramené triomphant en France; il croit l'expiation terminée. Non, son *châtiment*, ce sera la restauration de l'Empire, parodie de son Empire à lui. Et le crime pour lequel il est châtié, c'est le 18 brumaire.

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête! hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands : ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait : la lutte était ardente et noire :
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,

1. Cf. dans la même pièce (*l'Expiation*) : « ... Les clairons à leur poste gelés, Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre ». — Et dans *les Soldats de l'an II* (*Châtiments*) : « ... Et soufflant dans des cuivres. Ainsi que des démons. »

Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : « Grouchy ! » — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient; où se couchaient, comme des épis mûrs,
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes;
Où l'on entrevoyait des blessures difformes.
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée.
« Allons ! faites donner la garde ! » cria-t-il.
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui entraînaient des tonnerres,
Portant le noir kolback² ou le casque poli;
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
/Hélas ! Napoléon sur sa garde penché,
Regardait et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons jetant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,

1. A Waterloo, le 18 juin 1815, Napoléon attendait l'armée du général Grouchy. Mais celui-ci, ou mal informé, ou trompé, laissa passer l'armée prussienne commandée par Bulow et par Blücher. Et tandis qu'il restait lui-même immobile, plus de 60.000 Prussiens opérèrent leur jonction avec le général anglais Wellington. —

2. Kolback, sorte de bonnet à poil, porté par l'artillerie.

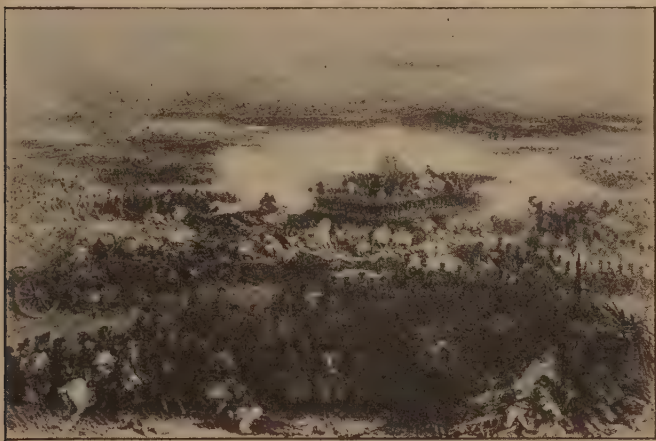
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
 Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
 Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
 Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
 Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
 Et regardait mourir la garde. — C'est alors
 Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
 La Déroute, géante à la face effarée,
 Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
 Changeant subitement les drapeaux en haillons,
 A de certains moments, spectre fait de fumées,
 Se lève grandissante au milieu des armées,
 La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
 Et, se tordant les bras, cria : « Sauve qui peut ! »
 Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
 Criaient. A travers champs, fous, éperdus, farouches,
 Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
 Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
 Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! En un clin d'œil,
 Comme s'envole au vent une paille enflammée,
 S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée ;
 Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
 Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
 Quarante ans¹ sont passés, et ce coin de la terre,
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
 Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants
 Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

(LES CHATIMENTS, 1853, *l'Expiation*, Hachette, éditeur.)

1. Quarante ans, en chiffres ronds. V. Hugo écrivant cette pièce en 1853, il y avait exactement trente-huit ans que la bataille de Waterloo avait été livrée.

Charge de cuirassiers.

Dans *les Misérables*, Victor Hugo a repris le même thème que dans le passage précédemment cité de *l'Expiation*, la bataille de Waterloo. Son imagination est particulièrement excitée par la charge des cuirassiers au Mont-Saint-Jean : il la décrit comme s'il y avait assisté. — On pourra comparer cette narration à celle de Thiers, dans *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. Les faits sont les mêmes; mais Hugo, prosateur, reste un poète épique.



LE BATAILLON CAIRÉ A WATERLOO.

(Épisode de la bataille de Waterloo, d'après la lithogr. de Raffet.)

Napoléon donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean¹.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec des pistolets d'arçon dans les fontes, et le long sabre-épée. Le

1. Plateau situé entre Mont-Saint-Jean et Waterloo. Wellington y était établi avec l'infanterie anglaise.

matin toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnait, toutes les musiques chantant : *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau de polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule,

couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frapement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre...

(*Les Misérables*, II^e partie, livre I^{er}, §§ 9 et 10, 1862,
Hachette, éditeur.)

Le Pain sec.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
// Mais on s'est récrié : — Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe,

On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh, bien, moi, je t'irai porter des confitures.

(*L'Art d'être grand-père*, 1877, Hachette, éditeur.)

Aymerillot.

Ce fragment épique de *la Légende des siècles* a été imité par Victor Hugo d'une de nos vieilles chansons de geste, *Aymeri de Narbonne* ; encore le poète n'a-t-il pas consulté le manuscrit original, non publié lorsqu'il a écrit Aymerillot (1859) ; il n'a pu s'inspirer que d'une adaptation en prose donnée par Achille Jubinal dans le *Musée des familles* de 1843. — Mais il a su, à travers la prose de l'adaptateur, retrouver le ton épique.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon ! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien.
Il a baisé sa femme au front et dit : « C'est bien. »
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines ;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui ;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans !

Cependant il chemine; au bout de trois journées
 Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
 Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant;
 Et sur une montagne, au loin, et bien avant
 Dans les terres, il voit une ville très forte,
 Ceinte de murs, avec deux tours à chaque porte.



CHARLEMAGNE DEVANT NARBONNE. (*Musée des familles*, 1813, t. X, p. 373.)

Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
 // Trente maîtresses tours avec des toits d'étain,
 Et des mâchicoulis de forme sarrasine
 Encor tout ruisselants de poix et de résine.

Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité
 On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
 Ses créneaux sont scellés de plomb; chaque embrasure
 Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
 Ses gargouilles font peur; à son faite vermeil
 Rayonne un diamant gros comme le soleil,

Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.
 Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
 Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons ¹.

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.
 « Mon sage conseiller, Naymes ², duc de Bavière,
 Quelle est cette cité près de cette rivière?
 Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
 Or, je suis triste et c'est le cas d'être joyeux.
 Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
 O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
 Mes enfants! mes lions! saint Denis m'est témoin
 Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin!... »

L'empereur offre successivement Narbonne : à Dreux de Montdidier, à Hugo de Cotentin, à Richer de Normandie, au comte de Gand, à Eustache de Nancy, à Gérard de Roussillon... Tous objectent qu'ils sont fatigués et qu'ils désirent rentrer chez eux.

... L'empereur fit le tour de tous ses capitaines :
 Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
 Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgieux,
 Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
 Garin ³, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
 Éporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
 Ernaut de Beauléande, Ogier de Danemark ⁴,
 Roger ⁵ enfin, grande âme au péril toujours prête,
 Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
 Se dressant tout debout sur ses grands étrières,
 Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
 Avec un âpre accent plein de sombres huées,
 Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,

1. **Dromon**, barque légère. Mot tiré peut-être du grec *dromos*, course. — 2. **Naymes** joue dans *la Chanson de Roland* le rôle d'un vieux conseiller plein de sagesse. On l'a comparé au Nestor de l'*Illiade*. — 3. **Garin de Montglane** est le grand-oncle d'Aymeri et le bisaïeul de Guillaume d'Orange. — 4. **Ernaut de Beauléande** est le père d'Aymeri. — **Ogier le Danois** est un des douze pairs. Il joue un rôle important dans *le Pèlerinage de Charlemagne*; il est le héros d'une chanson particulière. — 5. **Roger**, prince sarrasin converti, est devenu le héros du *Roland furieux* de l'Arioste.

Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté !
O comtes palatins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
Je ne sais point comment on porte les affronts !
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas !... Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en !
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne ;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
Je ne veux plus de vous ! retournez chez vos femmes !
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance !
Et quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais !
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur :

« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
« Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
« Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »
Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pères lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :
« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avancait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prîrent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut ?
— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne. »

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.
Le Gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire et dit aux restes de sa suite :
« Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon ?
— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.
— Aymeri. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine,
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,

Je sais lire en latin et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :

« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils ! »

Le lendemain, Aymery prit la ville.

(*La Légende des siècles*, 1^{re} série, IV, v, 1859, Hachette, éditeur.)



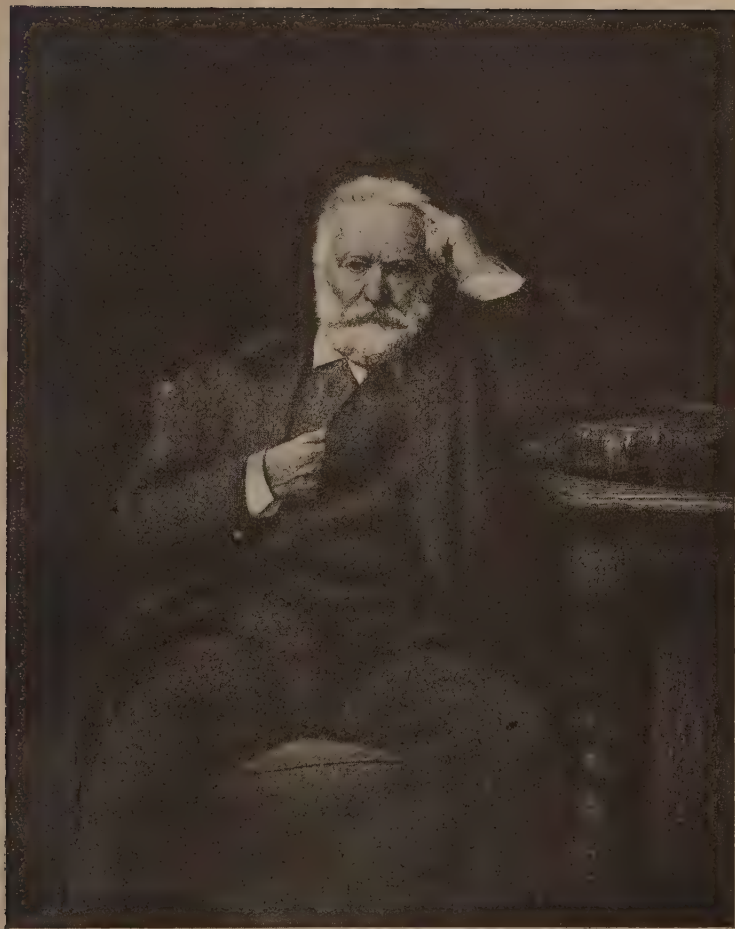
BOIS GRAVÉ PAR H. BROUTELLE.

Aux arbres.

Ce morceau est tiré des *Contemplations*. Nous y voyons V. Hugo regardant la nature non plus en rêveur ou en artiste, mais en frère. Plus que Chateaubriand, plus que Lamartine, il s'identifie avec elle,

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme.
Au gré des envieux, la foule loue et blâme;
Vous me connaissez, vous! — Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant;
Vous le savez, la pierre où court un scarabée,
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,
Un nuage, un roseau, m'occupent tout un jour.
La contemplation m'emplit le cœur d'amour.
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,
Et du même regard poursuivre en même temps,
Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,
L'étude d'un atome et l'étude du monde.
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu!

Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,
Clairière, vallons verts, déserts sombres et doux,
Vous savez que je suis calme et pur comme vous.
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence!
La haine sur mon nom répand en vain son fiel;
Toujours — je vous atteste, ô bois aimés du ciel! —
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère!
Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives!



VICTOR HUGO, par Bonnat.
Eau-forte de P. Rajon (publiée par *l'Art*).

Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

(*Les Contemplations*, 1856, I, 3, 24, Hachette, éditeur.)



CUL-DE-LAMPE

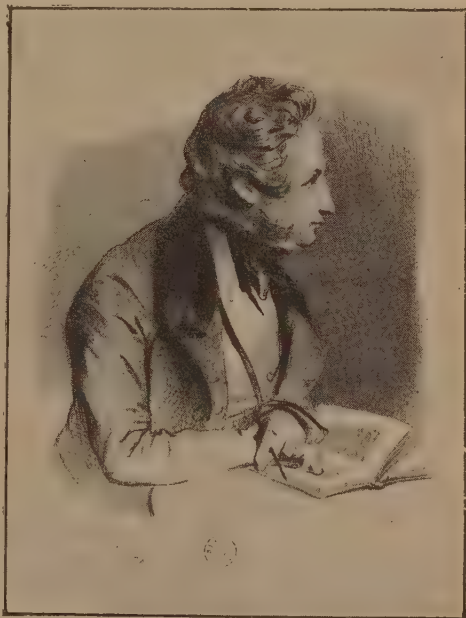
Dessiné par Georges Blanke.

ALFRED DE VIGNY

1797-1863

Le comte Alfred de Vigny occupe une place à part dans la poésie romantique. — Il se sentit d'abord porté vers la carrière militaire, où s'étaient illustrés son père et ses aïeux. Entré dans l'armée au moment où l'épopée impériale était close, il ne pouvait avoir, comme officier, que des déceptions. En 1823, cependant, il partit pour la guerre d'Espagne; [mais son régiment, laissé en observation à la frontière, ne prit part à aucun combat. Il ne rapporta de cette expédition que les vers du *Cor*, sur la mort de Roland. Aussi démissionna-t-il, en 1827, pour se retirer dans sa « tour d'ivoire ».

Depuis 1820, il s'était mêlé au mouvement romantique; il avait collaboré au *Conservateur littéraire* de Victor Hugo. En 1822, il publia son premier recueil. En 1826, il en fit une édition augmentée, sous le titre de *Poèmes antiques et modernes*. Puis il se tourna tout entier vers le roman et le théâtre. Il ne donna plus, comme poèmes, que *le Mont des Oliviers* et *la Maison du berger* (insérés dans



PORTRAIT D'ALFRED DE VIGNY

D'après la lithographie de Jean Gigoux.

la *Revue des Deux Mondes*). Après sa mort seulement, parut le livre intitulé *les Destinées*, et qui comprend, avec les deux pièces que nous venons de nommer, ses plus beaux poèmes : *la Colère de Samson*, *la Mort du loup*, *la Bouteille à la mer*, *l'Esprit pur*.

Le Cor.

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit, demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazon !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle ;

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher ;
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée,
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui,
 Il reste seul debout, Olivier près de lui² ;
 L'Afrique³ sur le mont l'entoure et tremble encore :
 « Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;
 « Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
 Il rugit comme un tigre et dit : « Si je me rends,
 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
 Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées..... »
 « — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
 Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cîme.
 — Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
 Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
 Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

1. Roland commandait l'arrière-garde de l'armée lorsque Charlemagne revint d'Espagne, en 776, après avoir abandonné le siège de Saragosse; dans le val de Roncevaux, les montagnards basques firent rouler sur cette arrière-garde des quartiers de rocher, et l'écrasèrent. La légende a fait de Roland le neveu de Charlemagne, et a transformé les Basques en une formidable armée de Sarrasins. (Cf. *Chanson de Roland*.)

— 2. Olivier, un des douze pairs de France, ami intime de Roland; le moyen âge opposait sa prudence à la témérité de Roland. — 3. L'Afrique, les Sarrasins.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu,
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici, l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée¹. »

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison², et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! Malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers ! repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

1. Obéron, personnage fantastique d'un vieux poème français, *Huon de Bordeaux*. Shakespeare l'a introduit dans le *Songe d'une nuit d'été*, et lui a donné pour épouse la fée Titania. 2. La trahison. En effet, dans la *Chanson de Roland*, il y a un traître, Ganelon.

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore ;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More :

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire ;
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

(*Poèmes antiques et modernes*, 1824.)

Moïse.

Il faut voir, dans ce Moïse qui exprime sa lassitude et qui aspire au *sommeil de la terre*, un symbole du penseur (c'est-à-dire de Vigny lui-même), à qui Dieu a confié une mission, et qui, pour l'accomplir, s'est isolé du reste des hommes ; il a souffert, il a été plus admiré et redouté qu'il n'a jamais été aimé ; il souhaite de mourir.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise ;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise.
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain ¹.

1. Cette *verge* est celle dont Moïse frappa le rocher, au désert, pour en faire jaillir l'eau ; le *livre* est le *Pentateuque*, composé de cinq parties : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo¹
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages;
J'ai fait pleuvoir du feu sur la tête des rois²;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations;
Hélas, je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà³.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe⁴,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix;
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite,
La terre alors chancelle et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux,

1. Le mont **Horeb**, en Arabie Pétrée. Dieu y apparut pour la première fois à Moïse (*Exode*, III, 1-2). — Le mont **Nébo** est en Palestine, à l'est du Jourdain, près de la mer Morte, dans le pays des Moabites. — 2. Allusion à la septième plaie d'Égypte : de la grêle mêlée de feu (*Exode*, IX, 25). — 3. Souvenir du *Libre de Job* (XXXV, III, 35). — 4. Allusion au passage du Jourdain (*Josué*, III, 1). Mais Moïse n'a été ni l'auteur ni le témoin de ce miracle.

POÈMES,

PAR M. LE COMTE

ALFRED DE VIGNY,

AUTEUR DE CINQ-MARS;

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



1601 INSCRIPTION

173 072



LA SÉRIEUSE

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX

RUE SAINT GERMAIN-DE-FRÈRE, 3. 51

URBAIN CANEL, RUE J.-J. ROUSSEAU, N° 16

LE VASSEUR, PALAIS ROYAL

M DCCC XXIX

TITRE DE LA 2^e ÉDITION DES *Poèmes* DE VIGNY, 1829.
(Bibliothèque Nationale.)

Et cependant. Seigneur, je ne suis pas heureux ;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire ;
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Sitôt que votre souffle a rempli le berger ¹,
 Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;
 Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
 Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
 Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
 Josué s'avavançait pensif et pâlisant,
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant².

(*Poèmes antiques et modernes*, 1824.)

La Mort du loup.

A. de Vigny raconte qu'il est parti, la nuit, avec plusieurs chasseurs pour traquer un loup. Aux rayons de la lune, il aperçoit les louveteaux dansant, puis la louve, puis le loup... Celui-ci, se sentant perdu, saisit un chien, et se laisse percer de coups, sans bouger ni crier. — Vigny tire de cette mort une leçon de stoïcisme.

Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;

1. Moïse était en effet berger, quand Dieu lui parla, du sein d'un buisson ardent (*Exode*, III, 1). — 2. *Deutéronome*, XXXIV. Josué succéda à Moïse, et introduisit les Hébreux dans la Terre promise.

Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré sa mâchoire de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné de son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri...
Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul, le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait: « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

(*Les Destinées*, 1843.)

La Nature et l'Homme.

Ces strophes sont tirées de la pièce intitulée *la Maison du berger*. Elles contiennent une théorie pessimiste d'autant plus frappante, que Vigny est en opposition avec tous les autres romantiques. Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset trouvent un refuge et une consolatrice dans la nature. Vigny la juge insensible, et la hait. Il semble réagir ainsi contre les excès d'une sentimentalité panthéiste qui finissait par avoir quelque chose d'énervant et qui détournait l'homme de son vrai devoir social.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parois d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
À côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations... »

... C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes ;
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.. !

(*Les Destinées*, 1844, *La Maison du Berger*.)



A. DE VIGNY EN COSTUME D'ACADÉMICIEN
D'après le dessin de Heim (*Musée du Louvre*).

ALFRED DE MUSSET

1810-1857

Né et mort à Paris, Alfred de Musset appartenait à une famille qui s'était



A. DE MUSSET. (Crayon de E. Lami.)

déjà distinguée dans les lettres, et qui comptait, dit-on, parmi ses ancêtres, la Cassandre de Ronsard. Tout jeune, il fréquenta le Cénacle de l'Arsenal, où il fut accueilli comme une sorte d'enfant terrible du romantisme. C'est alors qu'il composa la *Ballade à la lune*, *Mardoche*, etc. Vint ensuite le *Spectacle dans un fauteuil* (1832), comprenant la *Coupe et les Lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *Namouna*. — Tous les vers écrits de 1829 à 1835 formèrent le recueil des *Premières Poésies*.

A partir de 1835, Musset publie dans la *Revue des Deux Mondes* ses plus beaux morceaux : l'*Ode à la Malibran*, les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, le *Souvenir*, etc., qui forment le recueil des *Poésies nouvelles* (1836-1852). Il donnait en même temps des nouvelles, des comédies, que nous retrouverons au chapitre du Théâtre romantique, et un roman autobiographique : la *Confession d'un enfant du siècle*. Reçu à l'Académie française en 1852, il mourut prématurément en 1857.

Musset n'est qu'à demi romantique. Sans doute, il a écrit les *Contes d'Espagne et d'Italie*, les *Marrons du feu*, etc., mais son romantisme est d'un espion plein de talent, qui s'amuse à ramasser l'instrument d'autrui, et à en jouer pour mystifier le public. Peut-être, d'ailleurs, Musset

se laissait-il prendre à son propre jeu : peut-être la *Ballade à la lune*, la *Coupe*

et les *Lèvres*, *Rolla*, lui paraissaient-ils des chefs-d'œuvre, quand une crise terrible vint le secouer. Alors, adieu la couleur locale, le pastiche, l'amour de mélodrame, la déclamation. Musset ne pense plus qu'à chanter son désespoir, ses douleurs, ses souvenirs. « *Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie!* » Il est devenu le plus grand poète de l'amour sincère et trompé. La crise passée, il n'est plus romantique du tout, pas même comme Lamartine, dont il se rapprochait dans *les Nuits*, *l'Espoir en Dieu* et *le Souvenir*. Il devient un poète presque classique, avant tout spirituel, d'une sensibilité discrète, un héritier de La Fontaine et de Marivaux. Il écrit sur le romantisme les ironiques et cruelles lettres de *Dupuis et Cotonet*. Les critiques classiques, comme Nisard, le tirent à eux : et il est possible qu'un jour on le classe à part, comme un poète tout à fait indépendant.

La Nuit de Mai.

LA MUSE

Poète prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
 Viens; tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
 Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
 Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
 Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
 Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
 Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
 Éveillons au hasard les échos de ta vie,
 Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
 Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
 Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
 Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
 Voici la verte Écosse, et la brune Italie,
 Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux;
 Argos et Ptéléon¹, ville des hétacombes,
 Et Messa la divine, agréable aux colombes;
 Et le front chevelu du Pélion changeant;

1. Ptéléon, en Thessalie. — Messa, en Laconie. — Le Pélion, montagne de Thessalie.

Et le bleu Titarèse¹, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
 La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
 D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
 Prends ton luth! prends ton luth! je ne veux plus me taire!
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.
 Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
 Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie
 Et qu'une larme de mes yeux,
 Je te les donnerai sans peine;
 De nos amours qu'il te souviennne,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur,
 Hélas! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence
 Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
 Et pour qui la douleur est une goutte d'eau?
 O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne.
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

1. Titarèse, fleuve de Thessalie. — Oloossone, en Thessalie. — Camyre, dans l'île de Rhodes. Ces deux derniers vers sont un véritable pastiche d'André Chénier.



STATUE D'ALFRED DE MUSSET,
par Falguière (*Place du Théâtre-Français*).

Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican ¹, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte.
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant :
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;

1. Une légende très ancienne raconte que le pélican, lorsqu'il n'a pu se procurer de nourriture pour ses petits, les nourrit de son propre sang. Le symbolisme chrétien s'empara de bonne heure de cette tradition qui s'appliquait si bien au Christ versant son sang pour le salut et pour la vie éternelle du genre humain. — La légende s'explique par l'attitude du pélican nourrissant ses enfants : l'oiseau remplit de poissons la poche membraneuse qu'il porte sous le bec, et c'est en la pressant contre sa poitrine qu'il en fait sortir le contenu.

Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur,
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant ;
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

LE POÈTE

O muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aiglon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

(*Poésies nouvelles*, 1835.)

La Nuit d'Octobre.

La Nuit d'Octobre nous montre Musset brisé par une terrible épreuve : son amour a été trahi. La Muse revient, en consolatrice : le poète, qui se croit guéri, lui raconte ses malheurs, et se laisse emporter par ses souvenirs jusqu'à lancer des imprécations contre celle qu'il aimait. La Muse l'arrête, et l'apaise, en lui démontrant la nécessité et l'utilité de la douleur. C'est le thème que reprendra V. Hugo dans son admirable pièce : *A Villequier*, mais avec un sentiment plus religieux, plus profond et plus touchant.

LA MUSE

... Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine,
A défaut du pardon laisse venir l'oubli.

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
Et crois-tu donc distraire le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur viderais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaité ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?...
De quoi te plains-tu donc ? l'immortelle espérance

S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?...

(*Poésies nouvelles*, 1837.)

L'Étoile du soir.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant;
De ton palais d'azur au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi, que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit :

Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête;
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

(*Premières poésies. Le Saule*, 1830.)

L'âme est immortelle.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier, laisse venir l'aurore ;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière ;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

(Poésies nouvelles. Lettre à Lamartine, 1836.)

Une Soirée perdue.

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul ; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroît, qui fit un jour *Alceste*,
Ignore le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénouement bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode

Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.
J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer.
Et je me demandais : Est-ce assez d'admirer ?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci ?...
Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison...
Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts,
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrerait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il y trouverait mieux, pour émouvoir sa bile,
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet ;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous ! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter !
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation !...

Poésies nouvelles (Une soirée perdue, 1840).

Sur trois Marches de marbre rose.

.....Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux ! ô bergers ! ô rocailles !
Vieux satyres, Termes grognons,
Vieux petits ifs en rang d'oignons,
O bassins, quinconces, charmilles,
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches tout l'été,
Baillent tant d'honnêtes familles !
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées !
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes !
O marronniers ! n'ayez pas peur.....
... Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine ;
De Phébus je vois les effets :
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine.
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles,
Et l'on voit bien que vous dormez,
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi ;
Ce n'était, je crois, qu'à demi :
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
À gauche, en sortant du château ?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies !
Combien ce marbre est noble et doux ?
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies !
N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée !
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur ?...
Est-ce ton avis, marbre rose ?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là,
Ne t'avait pas fait pour cela.
Au pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles

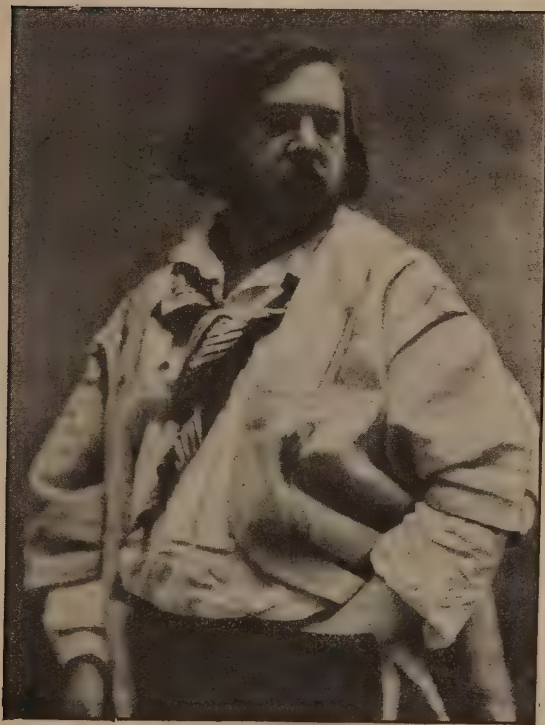
Qu'une pantoufle de satin.
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé ?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard insultait Praxitèle.
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers ?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli ?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire
Pour qu'il l'écrase sans façon ?
Est-ce que l'absurde vulgaire
Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon ?

(*Poésies nouvelles*, 1849.)

THÉOPHILE GAUTIER

1811-1872



THÉOPHILE GAUTIER

Cliché Nadar.

Théophile Gautier né à Tarbes, en 1811, mort à Neuilly en 1872, se crut d'abord la vocation de peintre; c'est comme *rapin*, élève de Rioult, qu'il prend part à « la bataille d'*Hernani* », et qu'il scandalise les « philistins » avec son

pourpoint rouge cerise, son pantalon vert d'eau, et son pardessus gris noisette. Il publie ses premiers vers à la fin de 1830, sans y révéler encore autre chose qu'une certaine sûreté dans la facture. En 1837, il entre à *la Presse* pour y faire a critique dramatique; puis, en 1845, il passe au *Moniteur*. Il n'en continue pas moins à publier des vers, parallèlement avec des romans : *la Comédie de la mort* (1838), *Émaux et Camées* (1852), *le Roman de la momie* (1856), *le Capitaine Fracasse* (1863); et des voyages : *Tra los montes* (Voyage en Espagne, 1839), *Italia* (1852), *Constantinople* (1854), *Voyage en Russie* (1866).

Théophile Gautier pratique le premier la théorie de *l'art pour l'art*. Il réagit contre l'« hypertrophie du Moi », contre les perpétuelles effusions sentimentales (Lamartine), contre les désespoirs de l'amour déçu (Musset), contre les prétentions philosophiques ou politiques du poète (Vigny, Hugo). Selon Gautier, le poète est un homme qui *voit le monde extérieur* et qui en exprime, en vers plastiques et colorés, les aspects divers. Ce n'est pas qu'il bannisse toute *idée* de la poésie; mais il n'en impose aucune à son lecteur; celui-ci, devant un tableau ou devant une silhouette, éprouvera tel ou tel sentiment comme devant la réalité. Aussi Gautier est-il avant tout un grand artiste, qui peut-être, en plein romantisme, a sauvé notre langue et notre versification d'une sorte de diffusion verbale et rythmique.

L'art.

Th. Gautier soutient, dans cette pièce célèbre, que l'œuvre d'art a d'autant plus de prix que l'artiste a dû triompher de plus grandes difficultés matérielles. L'effort que fait le poète, le sculpteur, le peintre, pour vaincre un rythme tyrannique ou une matière rebelle, l'oblige à prendre de plus en plus conscience de son idée et de son sentiment. Et d'ailleurs, c'est à ce prix seulement que l'œuvre dure.

Où, l'œuvre sort plus belle

D'une forme au travail

Rebelle,

Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses!

Mais que pour marcher droit

Tu chausse,

Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,

Comme un soulier trop grand,

Du mode

Que tout pied quitte et prend!

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit.

Lutte avec le Carrare,
Avec le Paros dur
Et rare,
Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
S'accuse
Le trait fier et charmant ;

D'une main délicate,
Poursuis dans un filon
D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur...

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité ;
Le buste
Survit à la cité,

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!
(*Emaux et Camées*, 1852, Fasquelle, éd.)

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

En 1831, le vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali fit don à la France d'un des deux obélisques de syénite rose qui s'élevaient devant le temple de Louqsor. Cet obélisque fut transporté à Paris et dressé sur la place de la Concorde, par les soins de l'ingénieur de la marine Lebas. — Th. Gautier suppose que, des deux obélisques frères, celui qui est exilé à Paris regrette l'Égypte, et que celui qui est resté à Louqsor est jaloux de la place que l'autre occupe en France.

L'Obélisque de Paris.

Sur cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé;
Neige, givre, bruine et pluie
Glacent mon flanc déjà rouillé;

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable
Mon pyramidion¹ vermeil,
Et de mon ombre, sur le sable,
Écrivant les pas du soleil !

1. Pyramidion, nom donné à la pointe de l'obélisque, taillée en pyramide.

Rhamsès ¹, un jour mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréçait,
Roula fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardiennne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique ²
Et la Chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis XVI ³,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaète
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,
Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux,

Le Nil, géant à barbe blanche
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons!

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois ⁴.

1. **Rhamsès**, nom d'une dynastie de rois égyptiens, dont le plus célèbre est Rhamsès II (Sésostris), qui régna au XIII^e siècle av. J.-C. — 2. L'église de la Madeleine. — 3. En 1793, l'échafaud était dressé en permanence sur la place de la Révolution, devenue place de la Concorde. — 4. Le dernier des rois : Louis-Philippe, qui, à la Révolution de 1848, quitta les Tuileries le 24 février, pour se rendre à Dreux, et de là en Angleterre.

Jadis, devant ma pierre antique,
 Le pschent ¹ au front, les prêtres saints
 Promenaient la bari ² mystique
 Aux emblèmes dorés et peints ;

.....

Je vois de janvier à décembre,
 La procession des bourgeois,
 Les Solons qui vont à la Chambre,
 Et les Arthurs qui vont au Bois.

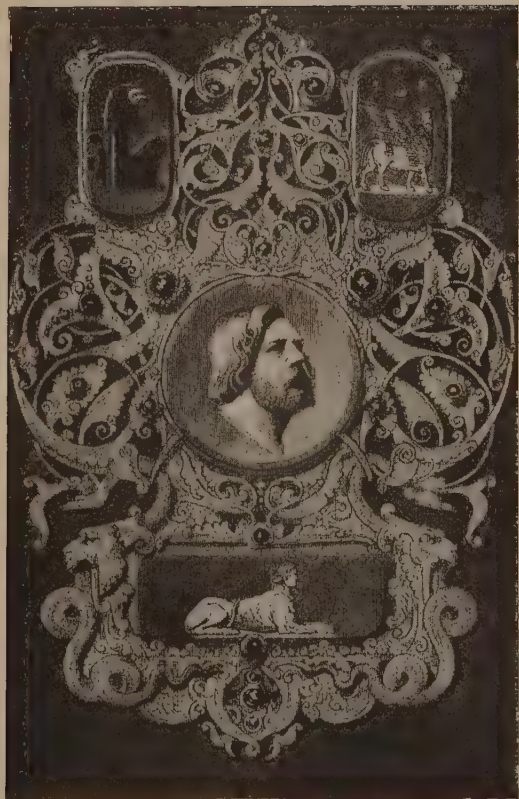
Oh ! dans cent ans quels laids squelettes
 Fera ce peuple impie et fou,
 Qui se couche sans bandelettes
 Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées ³
 A l'abri des corruptions,
 Dortoires où, par siècles rangées,
 Plongent les générations !

Sol sacré des hiéroglyphes
 Et des secrets sacerdotaux,
 Où les sphinx s'aiguisent les griffes
 Sur les angles des piédestaux ;

Où sous le pied sonne la crypte,
 Où l'épervier couve son nid.
 Je te pleure, ô ma vieille Égypte,
 Avec des larmes de granit !

1. **Pschent**, mitre pointue portée en Égypte par les rois, et par les statues des dieux.
 — 2. **Bari**, barque sacrée, conservée dans les temples, et qui était portée processionnellement par les prêtres, à certaines fêtes égyptiennes. — 3. **Hypogée** (du grec *upo*, sous ; et *gê*, terre), tombeau creusé dans les profondeurs des collines, ou placé à l'intérieur d'une pyramide.



FRONTISPICE D'ÉMAUX ET CAMÉES, par Duvau.
Édition Poulet-Malassis, 1858.)

II

L'Obélisque de Luxor.

Je veille, unique sentinelle
De ce grand palais dévasté,
Dans la solitude éternelle,
En face de l'immensité.

A l'horizon que rien ne borne,
Stérile, muet, infini,
Le désert sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni.

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hippopotame,
Sous un jour mat tombant d'aplomb.

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des flots,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grêle,
L'ibis, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot ¹.

L'hyène rit, et le chacal miaule,
Et, traçant des cercles dans l'air,
L'épervier affamé piaule,
Noire virgule du ciel clair.

1. Thot, dieu égyptien que les Grecs ont identifié avec Hermès.

Mais ces bruits de la solitude
Sont couverts par le bâillement
Des sphinx, lassés de l'attitude
Qu'ils gardent immuablement.

Produit des blancs reflets du sable
Et du soleil toujours brillant,
Nul ennui ne t'est comparable,
Spleen lumineux de l'Orient !

C'est toi qui faisais crier : Grâce !
A la satiété des rois
Tombant vaincus sur leur terrasse,
Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie
Une larme à l'œil sec des cieux,
Et le temps fatigué s'appuie
Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange
La face de l'éternité ;
L'Égypte, en ce monde où tout change,
Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amis,
Quand l'ennui me prend par accès,
J'ai les fellahs¹ et les momies
Contemporaines de Rhamsès ;

Je regarde un pilier qui penche,
Un vieux colosse sans profil,
Et les canges² à voile blanche
Montant ou descendant le Nil.

Que je voudrais, comme mon frère,
Dans ce grand Paris transporté,
Auprès de lui, pour me distraire,
Sur une place être planté !

1. **Fellahs**, sous ce nom, on désignait en Égypte les paysans et les ouvriers. —

2. **Canges**, sortes de barques à large voile servant à la navigation sur le Nil.

Là-bas, il voit à ses sculptures
S'arrêter un peuple vivant,
Hiératiques écritures,
Que l'idée épelle en rêvant.

Les fontaines juxtaposées
Sur la poudre de son granit
Jettent leurs brumes irisées;
Il est vermeil, il rajeunit!

Des veines roses de Syène¹
Comme moi cependant il sort,
Mais je reste à ma place ancienne;
Il est vivant et je suis mort!

(*Émaux et Camées*, 1852, Fasquelle, édit.).

Vieux de la Vieille.

(15 décembre.)

Les survivants de la grande armée faisaient un pèlerinage à la colonne Vendôme, le 15 décembre de chaque année; c'est à cette date en effet, en 1840, que les cendres de Napoléon avaient été ramenées en France et déposées aux Invalides.

Par l'ennui chassé de ma chambre
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard.

Et là je vis, spectacle étrange,
Échappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange
Passer des spectres en plein jour...

1. Syène, aujourd'hui *Assouan* (Égypte mérid.), ville célèbre par ses carrières de marbre.



LA PRIÈRE DU VIEUX SOLDAT, par Charlet. (1792-1845.)

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniformes de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet ¹ déifie,
Passent, criant : Napoléon !

1. **Raffet** (1804-1860), dessinateur, célèbre par ses lithographies consacrées à des sujets militaires de l'époque impériale. Th. Gautier fait ici allusion à une lithographie intitulée *la Revue nocturne*.

Ce n'était pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques vieux de la vieille
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi;
L'habit jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois!

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolbach fauve et pelé;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarades;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir, et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent !
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne, ils viennent,
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subits,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

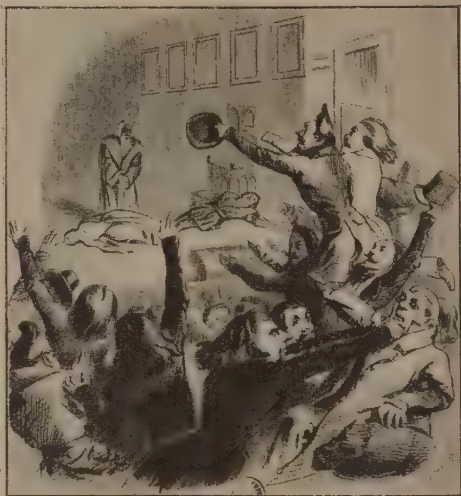
Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'Empire,
Passer comme un matin de bal ;

Et l'aigle de la grande armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée
Étend sur eux ses ailes d'or !

(*Émaux et Camées*, 1852, Fasquelle, édit.)

Première représentation d'Hernani.

Théophile Gautier, âgé de dix-neuf ans, était élève dans l'atelier du peintre Rioult, lorsqu'il assista, le 25 février 1830, à la première représentation du drame de Victor Hugo. Il faisait partie d'un groupe de jeunes gens enthousiastes que le poète avait recrutés dans les Ateliers et dans les Écoles, pour soutenir sa pièce contre la cabale classique. — Dans un chapitre qui précède notre citation, Gautier a décrit le costume qu'il portait ce soir-là : un gilet de satin cerise, un pantalon vert d'eau à bande de velours noir, un habit noir à revers de velours, et un pardessus gris doublé de satin vert.



LA BATAILLE D'HERNANI

25 février 1830! Cette date reste écrite dans le fond de notre passé en caractères flamboyants : la date de la première représentation d'*Hernani*! Cette soirée décida de notre vie! Là nous reçûmes l'impulsion qui nous pousse encore après tant d'années et qui nous fera marcher jusqu'au bout de la carrière. Bien du temps s'est écoulé depuis, et notre éblouissement est toujours le même. Nous ne rabattons rien de l'enthousiasme de notre jeunesse, et toutes les fois que retentit le son magique du cor, nous dressons l'oreille comme un vieux cheval de bataille prêt à recommencer les anciens combats.

Le jeune poète, avec sa fière audace et sa grandesse de génie, aimant mieux d'ailleurs la gloire que le succès, avait opiniâtrément refusé l'aide de ces cohortes stipendiées qui accompagnent les triomphes et soutiennent

les déroutes. Les claqueurs ont leur goût comme les académiciens. Ils sont en général classiques. C'est à contre-cœur qu'ils eussent applaudi Victor Hugo : leurs hommes étaient alors Casimir Delavigne et Scribe, et l'auteur courait risque, si l'affaire tournait mal, d'être abandonné au plus fort de la bataille. On parlait de cabales, d'intrigues ténébreuses ourdies, de guet-apens presque, pour assassiner la pièce et en finir d'un seul coup avec la nouvelle École. Les haines littéraires sont encore plus féroces que les haines politiques, car elles font vibrer les fibres les plus chatouilleuses de l'amour-propre, et le triomphe de l'adversaire vous proclame imbécile. Aussi n'est-il pas de petites infamies, et même de grandes, que ne se permettent, en pareil cas, sans le moindre scrupule de conscience, les plus honnêtes gens du monde.

On ne pouvait cependant pas, quelque brave qu'il fût, laisser *Hernani* se débattre tout seul contre un parterre mal disposé et tumultueux, contre des loges plus calmes en apparence mais non moins dangereuses dans leur hostilité polie, et dont le ricanement bourdonne si importun au-dessous du sifflet, plus franc, du moins, dans son attaque. La jeunesse romantique, pleine d'ardeur et fanatisée par la préface de *Cromwell*, résolue à soutenir « l'épervier de la montagne », comme dit Alarcon du *Tisserand de Ségovie*¹, s'offrit au maître, qui l'accepta. Sans doute tant de fougue et de passion était à craindre, mais la timidité n'était pas le défaut de l'époque. On s'enrégimenta par petites escouades dont chaque homme avait pour passe le carré de papier rouge timbré de la griffe Hierro². Tous ces détails sont connus, et il n'est pas besoin d'y insister.

On s'est plu à représenter dans les petits journaux et les polémiques du temps, ces jeunes hommes, tous de bonne famille, instruits, bien élevés, fous d'art et de poésie, ceux-ci écrivains, ceux-là peintres, les uns musiciens, les autres sculpteurs ou architectes, quelques-uns critiques et occupés à un titre quelconque de choses littéraires, comme un ramassis de truands sordides. Ce n'étaient pas les Huns d'Attila qui campaient devant le Théâtre-Français, malpropres, farouches, hérissés, stupides, mais bien les chevaliers de l'avenir, les champions de l'idée, les défenseurs de l'art libre; et ils étaient beaux, libres et jeunes. Oui, ils avaient des cheveux,

1. *Le Tisserand de Ségovie*, Don Fernando Ramirez, principal personnage du drame d'Alarcon qui porte ce titre. Don Ruiz de Alarcon y Mendoza, né au Mexique et contemporain de Lope de Vega, est un des plus grands poètes dramatiques de l'Espagne. — 2. *Hierro*, signature romantique de Victor Hugo; en espagnol : *fer*.

— on ne peut naître avec des perruques, — et ils en avaient beaucoup qui retombaient en boucles souples et brillantes, car ils étaient bien peignés. Quelques-uns portaient de fines moustaches et quelques autres des barbes entières. Cela est vrai, mais cela seyait fort bien à leurs têtes spirituelles, hardies et fières, que les maîtres de la Renaissance eussent aimé à prendre pour modèles.

Ces brigands de la pensée, l'expression est de Philothée O'Neddy¹, ne ressemblaient pas à de parfaits notaires, il faut l'avouer, mais leur costume où régnaient la fantaisie du goût individuel et le juste sentiment de la couleur, prêtait davantage à la peinture. Le satin, le velours, les soutaches, les brandebourgs, les parements de fourrures, valaient bien l'habit noir à queue de morue, le gilet de drap de soie trop court remontant sur l'abdomen, la cravate de mousseline empesée où plonge le menton, et les pointes des cols en toile blanche faisant œillères aux lunettes d'or. Même le feutre mou et la vareuse des plus jeunes rapins, qui n'étaient pas encore assez riches pour réaliser leurs rêves de costume à la Rubens et à la Velasquez, étaient plus élégants à coup sûr que le chapeau en tuyau de poêle et le vieil habit à plis cassés des anciens habitués de la Comédie-Française, horripilés par l'invasion de ces jeunes barbares shakespeariens. Ne croyez donc pas un mot de ces histoires.

Il aurait suffi de nous faire entrer une heure avant le public; mais dans une intention perfide et dans l'espoir sans doute de quelque tumulte qui nécessitât ou prétextât l'intervention de la police, on fit ouvrir les portes à deux heures de l'après-midi, ce qui faisait huit heures d'attente jusqu'au lever du rideau.

La salle n'était pas éclairée. Les théâtres sont obscurs le jour et ne s'illuminent que la nuit. Le soir est leur aurore et la lumière ne leur vient que lorsqu'elle s'éteint au ciel. Ce renversement s'accorde avec leur vie factice. Pendant que la réalité travaille, la fiction dort.

Rien de plus singulier qu'une salle de théâtre pendant la journée. A la hauteur, à l'immensité du vaisseau encore agrandies par la solitude, on se croirait dans la nef d'une cathédrale. Tout est baigné d'une ombre vague où filrent, par quelque ouverture des combles ou quelque regard de loge, des lueurs bleuâtres, des rayons blafards contrastant avec les tremblements rouges des fanaux de service disséminés en nombre sullisant, non

1. Poète romantique, aujourd'hui oublié. (Note de l'auteur.)

pour éclairer, mais pour rendre l'obscurité visible. Il ne serait pas difficile à un œil visionnaire, comme celui d'Hoffmann ¹, de trouver là le décor d'un conte fantastique. Nous n'avions jamais pénétré dans une salle de spectacle le jour, et lorsque notre bande, comme le flot d'une écluse qu'on ouvre, creva à l'intérieur du théâtre, nous demeurâmes surpris de cet effet à la Piranèse ².

On s'entassa du mieux qu'on put aux places hautes, aux recoins obscurs du cintre, sur les banquettes de derrière les galeries, à tous les endroits suspects et dangereux où pouvait s'embusquer dans l'ombre une clef forcée, s'abriter un claqueur furieux, un prud'homme épris de Campistron ³ et redoutant le massacre des bustes par des septembriseurs d'un nouveau genre. Nous n'étions là guère plus à l'aise que don Carlos n'allait l'être tout à l'heure au fond de son armoire; mais les plus mauvaises places avaient été réservées aux plus dévoués, comme en guerre les postes les plus périlleux aux enfants perdus qui aiment à se jeter dans la gueule même du danger. Les autres, non moins solides, mais plus sages, occupaient le parterre, rangés en bon ordre sous l'œil de leurs chefs et prêts à donner avec ensemble sur les philistins au moindre signe d'hostilité.

Six ou sept heures d'attente dans l'obscurité, ou tout au moins dans la pénombre d'une salle dont le lustre n'est pas allumé, c'est long, même lorsqu'au bout de cette nuit *Hernani* doit se lever comme un soleil radieux.

Les conversations sur la pièce s'engagèrent entre nous, d'après ce que nous en connaissions. Quelques-uns plus avant dans la familiarité du maître, en avaient entendu lire des fragments dont ils avaient retenu quelques vers, qu'ils citaient et qui causaient un vif enthousiasme. On y présentait un nouveau Cid; un jeune Corneille non moins fier, non moins hautain et castillan que l'ancien, mais ayant pris cette fois la palette de Shakespeare. On discutait sur les divers titres qu'avait dû porter le drame. Quelques-uns regrettaient *Trois pour une*, qui leur semblait un vrai titre à la Calderon ⁴, un titre de cape et d'épée, bien espagnol et bien romantique, dans le genre de *la Vie est un songe*, des *Matinées d'avril* et de

1. Hoffmann, écrivain allemand, auteur des *Contes fantastiques* (1776-1822). — 2. J.-B. Piranèse, célèbre graveur italien (Venise 1720 + Rome 1778). Ses gravures, d'une exécution très énergique, présentent souvent des effets de lumière éclatante dans des architectures étranges. (Note de l'auteur.) — 3. Campistron, poète tragique français (1656-1733). — 4. Calderon, poète espagnol (1600-1681).

*mai*¹; d'autres, et avec raison, trouvaient plus de gravité au titre ou plutôt au sous-titre *l'Honneur castillan*, qui contenait l'idée de la pièce.

Le plus grand nombre préférait *Hernani* tout court, et leur avis a prévalu, car c'est ainsi que le drame s'appelle définitivement, et que, pour nous servir de la formule homérique, il voltige, nom ailé, sur la bouche des hommes à la voix articulée.

.... La faim commençait à se faire sentir. Les plus prudents avaient emporté du chocolat et des petits pains, — quelques-uns — *proh pudor!* — des cervelas; des classiques malveillants disent à l'ail. Nous ne le pensons pas; d'ailleurs l'ail est classique, *Thestylis*² en broyait pour les moissonneurs de Virgile. La dinette achevée, on chanta quelques ballades d'Hugo, puis on passa à quelques-unes de ces interminables scies d'atelier, ramenant, comme les norias³ leurs godets, leurs couplets versant toujours la même bêtise; ensuite on se livra à des imitations du cri des animaux dans l'arche, que les critiques du Jardin des Plantes auraient trouvées irréprochables. On se livra à d'innocentes gamineries de rapins; on demanda la tête ou plutôt le gazon de quelques membres de l'Institut, on déclama des songes tragiques.

.... Cependant le lustre descendait lentement du plafond avec sa triple couronne de gaz et son scintillement prismatique; la rampe montait, traçant entre le monde idéal et le monde réel sa démarcation lumineuse. Les candélabres s'allumaient aux avant-scènes et la salle s'emplissait peu à peu. Les portes des loges s'ouvraient et se fermaient avec fracas. Sur le rebord de velours, posant leurs bouquets et leurs lorgnettes, les femmes s'installaient comme pour une longue séance. — Quoiqu'on ait reproché à notre école l'amour du laid, nous devons avouer que les belles, jeunes et jolies femmes furent chaudement applaudies de cette jeunesse ardente, ce qui fut trouvé de la dernière inconvenance et du dernier mauvais goût par les vieilles et les laides. Les applaudies se cachèrent derrière leurs bouquets avec un sourire qui pardonnait.

L'orchestre et le balcon étaient pavés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle, il était temps que la toile se levât : on en serait peut-être venu aux mains avant la pièce, tant l'animosité était grande de part et d'autre. Enfin les trois

1. Titres de deux chefs-d'œuvre de Calderon. 2. *Thestylis*, bergère de Virgile. — 3. *Noria*, puits servant à l'irrigation des terres, au moyen d'un chapelet d'augets qui montent et descendent par l'effet d'un treuil.

coups retentirent. Le rideau se replia lentement sur lui-même, et l'on vit, dans une chambre à coucher du xvi^e siècle, éclairée par une petite lampe, doña Josefa Duarte, vieille en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle la Catholique, écoutant les coups que doit frapper à la porte secrète un galant attendu par sa maîtresse :

Serait-ce déjà lui ? — C'est bien à l'escalier

Dérobé.

La querelle était engagée. Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même, semblait un spadassin de profession, un Saltabadil¹, allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel.

— Eh quoi ! dès le premier mot l'orgie en est déjà là : on casse les vers et on les jette par les fenêtres, dit un classique admirateur de Voltaire, avec le sourire indulgent de la sagesse pour la folie.

Il était tolérant d'ailleurs et ne se fût pas opposé à de prudentes innovations, pourvu que la langue fût respectée ; mais de telles négligences au début d'un ouvrage devaient être condamnées chez un poète, quels que fussent ses principes, libéral ou royaliste.

— Mais ce n'est pas une négligence, c'est une beauté, répliquait un romantique de l'atelier de Devéria², fauve comme un cuir de Cordoue et coiffé d'épais cheveux rouges comme ceux d'un Giorgione.

C'est bien à l'escalier

Dérobé.

Ne voyez-vous pas que ce mot *dérobé*, rejeté et comme suspendu en dehors du vers, peint admirablement l'escalier d'amour et de mystère qui enfonce sa spirale dans la muraille du manoir ! Quelle merveilleuse science architectonique ! Quel sentiment de l'art du xvi^e siècle ! Quelle intelligence profonde de toute une civilisation !

L'ingénieux élève de Devéria voyait sans doute trop de choses dans ce rejet, car ces commentaires, développés outre mesure, lui attirèrent des *chut* et des *à la porte*, dont l'énergie croissante l'obligea bientôt au silence.

Il serait difficile de décrire, maintenant que les esprits sont habitués à regarder comme des morceaux pour ainsi dire classiques les nouveautés

1. Saltabadil, rôle du spadassin dans *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo. — 2. Devéria : Achille Devéria, peintre français (1800-1857). — Son frère Eugène Devéria, peintre d'histoire (1805-1865).

qui semblaient alors de pures barbaries, l'effet que produisaient sur l'auditoire ces vers si singuliers, si mâles, si forts, d'un ton si étrange, d'une allure si cornélienne et si shakespearienne à la fois. Nous allons, cependant, l'essayer. Il faut d'abord bien se figurer qu'à cette époque, en France, dans la poésie et même aussi dans la prose, l'horreur du mot propre était poussée à un degré inimaginable. Quoi qu'on fasse, on ne peut concevoir cette horreur qu'au point de vue historique, comme certains préjugés dont les motifs ou les prétextes ont disparu.

Il suffisait de jeter les yeux sur ce public pour se convaincre qu'il ne s'agissait pas là d'une représentation ordinaire; que deux systèmes, deux partis, deux armées, deux civilisations même, — ce n'est pas trop dire, — étaient en présence, se haïssaient cordialement, comme on se hait dans les haines littéraires, ne demandant que la bataille, et prêts à fondre l'un sur l'autre. L'attitude générale était hostile, les coudes se faisaient anguleux, la querelle n'attendait pour jaillir que le moindre contact, et il n'était pas difficile de voir que ce jeune homme à longs cheveux trouvait ce monsieur à face bien rasée désastreusement crétin et ne lui cacherait pas longtemps cette opinion particulière.

En effet, de petits tumultes aussitôt étouffés éclataient aux plaisanteries romantiques de don Carlos, aux Saint-Jean d'Avila de don Ruy Gomez de Silva, et à certaines touches de couleur locale espagnole prise à la palette du Romancero ¹ pour plus d'exactitude. Mais, comme au fond, on sentait que ce mélange de familiarité et de grandeur, d'héroïsme et de passion, de sauvagerie chez Hernani, de rabâchage homérique chez le vieux Silva, révoltait profondément la portion du public qui ne faisait pas partie des salteadores ² d'Hugo ! ... « De ta suite — j'en suis » : qui termine l'acte, devint, nous n'avons pas besoin de vous le dire, pour l'immense tribu des glâbres, le prétexte des plus insupportables scies; mais les vers de la tirade sont si beaux, que dits même par ces canards de Vaucanson ³, ils semblaient encore admirables.

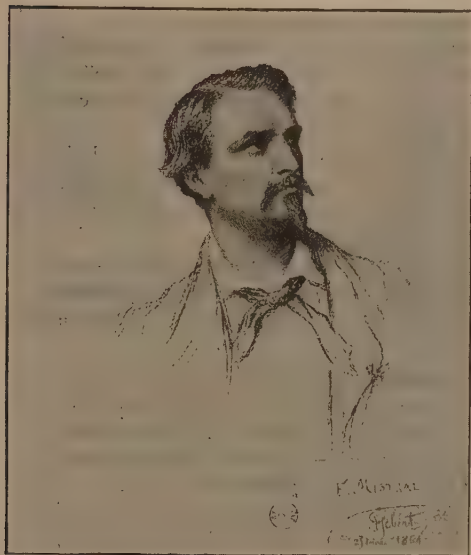
(*Histoire du romantisme*, Fasquelle, édit.)

1. **Romancero** : recueil de petits poèmes espagnols écrits en strophes et qui ont tous pour sujet quelque histoire héroïque ou touchante. — 2. **Salteador**, esp. : brigand. — 3. **Vaucanson**. On connaît ses automates, le Joueur de flûte, et surtout le fameux Canard qui prenait du grain avec son bec et le digérait (1709-1782).

FRÉDÉRIC MISTRAL

1830-1914

Bien qu'il ait écrit en provençal, Frédéric Mistral mérite d'être placé parmi



FRÉDÉRIC MISTRAL, par Hébert.

les grands poètes français. Si la traduction enlève quelque charme à son style, le fond n'en subsiste pas moins avec toute sa naïveté savoureuse, qui rappelle l'art à la fois primitif et savant d'Homère, de Théocrite et de Virgile. Mistral a publié *Mireille* en 1859, *Calendal* en 1867, puis les *Iles d'or* (1875), *Nerto* (1884). *Mireille* a été popularisée par l'opéra dont Gounod a écrit la musique en 1864.

La réputation de Mistral, d'abord localisée dans le Midi, se répandit dans les pays de *langue d'oïl*, après un article écrit par Lamartine dans son *Cours familier de littérature* (40^e Entretien); depuis cette époque, sa renommée n'a fait que grandir. Dans les dernières années de sa vie, Mistral est devenu une célébrité européenne, et

Mireille est aujourd'hui traduite dans toutes les langues.

Mireille.

Chant II. — LA CUEILLETTE.

Mireille cueille des feuilles de mûrier pour ses vers à soie. — Par hasard, Vincent, le raccommodeur de corbeilles, passe au sentier voisin. — La jeune

filles l'appelle. — Le gars accourt, et, pour l'aider, monte avec elle sur l'arbre. — Causerie des deux enfants. — Vincent fait le parallèle de sa sœur Vincenette et de Mireille.

Chantez, chantez, magnanarelles ! — car la cueillette aime les chants. — Beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment dans leur troisième somme² ; — les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

En défeuillant vos rameaux, — chantez, chantez, magnanarelles ! — Mireille est à la feuille, un beau matin de mai : — cette matinée-là, pour pendeloques, — à ses oreilles, la coquette — avait pendu deux cerises... — Vincent, cette matinée, passa là de nouveau.

A son bonnet écarlate, — comme en ont les riverains des mers latines, — il avait gentiment une plume de coq : — et en foulant les sentiers, — il faisait fuir les couleuvres vagabondes, — et des sonores tas de pierres — avec son bâton il chassait les cailloux.

« O Vincent ! lui cria Mireille, — du milieu des vertes allées, — pourquoi passes-tu si vite ? » Vincent aussitôt — se retourna vers la plantation, — et, sur un mûrier perchée — comme un gai cochevis³, — il découvrit la fillette, et vers elle vola, joyeux.

— « Eh bien ? Mireille, vient-elle bien, la feuille ? » — « Eh ? peu à peu tout (rameau) se dépouille. » — « Voulez-vous que je vous aide ? » — « Oui ? » Pendant qu'elle riait là-haut — en jetant de folâtres cris de joie. — Vincent, frappant du pied le trèfle, — grimpa sur l'arbre comme un loir. — « Mireille, il n'a que vous, le vieux Maître Ramon ! »,

« Faites les branches basses ! j'atteindrai les cimes, — moi, allez ! » Et de sa main légère, — celle-ci trayant la ramée : « Cela garde d'ennui, — de travailler (avec) un peu de compagnie ! — Seule, il vous vient un non-chaloir ! » — dit-elle. — « Moi de même, ce qui m'irrite, — répondit le gars, c'est justement cela. »

1. *Magnanarelles* (*magnanarello*). On désigne par ce mot les femmes préposées à l'éducation des vers à soie, *magnan*. — 2. Ils s'endorment de leur troisième somme (*s'endorment di tres*). Les vers à soie vivent à l'état de larve trente-quatre jours environ, et dans cet intervalle changent quatre fois de peau. A l'approche de chaque mue, ils s'engourdissent et cessent de manger, *dormon*. On dit *dourmi de la proumière*, *di dos*, *di tres*, *di quatre*, ce qui signifie littéralement dormir de la première (mue), des deux (mues), des trois (mues), etc. — 3. *Cochevis* (*coquihado*) (*alauda cristata*, *Linné*). Alouette huppée.

« Quand nous sommes, là-bas, dans notre hutte, — où nous n'entendons que le bruissement — du Rhône impétueux qui mange les graviers, — Oh ! parfois, quelles (heures) d'ennui ! — Pas autant l'été ; car, d'habitude, — nous faisons nos courses, — l'été, avec mon père, de métairie en métairie. »

« Mais quand le petit houx devient rouge (de baies) ; — que les journées sont hivernales — et longues les veillées ; autour de la braise à demi éteinte, — pendant qu'au loquet — siffle ou miaule quelque lutin, — sans lumière et sans grandes paroles. — il faut attendre le sommeil, moi tout seul avec lui !... »

La jeune fille lui dit promptement : — « Mais ta mère, où demeure-t-elle donc ? » — « Elle est morte !... » Le garçon se tut un petit moment, — puis reprit : « Quand Vincenette — était avec nous, et que, toute jeune, — elle gardait encore la cabane, — pour lors c'était un plaisir ! » — « Mais quoi ? Vincent, tu as une sœur ? » — « Et la jeune fille, — sage qu'elle est et faisant bien (les choses), — dit le tresseur d'osier ;... trop ; car, à la Fontaine-du-Roi, — là-bas en terre de Beaucaire, — elle était allée après les faucheurs ; — tant leur plut sa gentille adresse — que pour servante ils l'ont prise, et servante elle y est depuis lors. »

— « Lui ressembles-tu, à ta jeune sœur ? » — « Qui ? moi ?... Qu'il s'en faut ! Elle est blonde. — et je suis, vous le voyez, brun comme un cuceron... — Mais plutôt, savez-vous qui elle rappelle ? — Vous ! vos têtes éveillées, — comme les feuilles du myrte — vos chevelures abondantes, — on les dirait jumelles. »

« Mais pour serrer la toile claire — de votre coiffe, — Mireille, vous avez le fil !... Elle n'est pas laide, non plus, — ma sœur, ni endormie ; — mais vous, combien êtes-vous plus belle ! » — Là Mireille, à moitié cueillie — laissant aller sa branche : « Oh ! dit-elle, ce Vincent !... »

Chantez, chantez, magnanarelles ! — Des mûriers le feuillage est beau, — beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment de leur troisième (somme). — Les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles, — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

— « Ainsi, tu me trouves gentille — plus que ta sœur ? » la fillette — dit à Vincent. — « Beaucoup plus », répondit-il. — « Et qu'ai-je de plus ? » — « Mère divine ! — Et qu'a le chardonneret de plus — que le troglodyte grêle, — sinon la beauté même, et le chant, et la grâce ? »

— « Mais encore ? » — « Ma pauvre sœur, — tu n'auras pas le blanc du porreau ! — Comme l'eau de mer Vincenette a les yeux — bleus et limpides... — Les vôtres sont noirs comme jais ; — et quand sur moi ils étincellent, — il me semble que je bois une rasade de vin cuit¹. »

« De sa voix délicate et claire, — lorsqu'elle chantait la Peyronelle, — ma sœur, j'avais grand plaisir à entendre son doux accord ; — mais vous, la moindre petite parole — que vous me disiez, ô jouvencelle ! — plus que nulle chansonnette — enchante mon oreille et trouble mon cœur. »

« Ma sœur, en courant par les pâturages, — ma sœur, comme un rameau de dattes — s'est brûlé le cou et le visage au soleil ; — vous, belle, je crois que vous êtes faite — comme les fleurs de l'asphodèle ; — et la main hâlée de l'Été — n'ose caresser votre front blanc ! »

(*Mireille*. Chant II, 1859, Fasquelle, édit.)

1. **Vin cuit** (*vin cue*) : moût qu'au sortir de la fouloire on fait bouillir dans un chaudron, et qui étant cuit à point, rappelle, après un an de bouteille, la couleur et le goût des meilleurs vins d'Espagne. Les Provençaux le boivent dans les festins, et principalement au repas de Noël.



LES VANNIERS.

- Dessin de H. Broutelle.

LES PARNASSIENS

THÉODORE DE BANVILLE

1823-1891

Après 1860, se forme un groupe de poètes qui publient leurs vers dans un recueil intitulé *le Parnasse*. Ces poètes, qui devaient bientôt suivre chacun leur voie, sont unis momentanément par le besoin de réagir contre les excès du romantisme. Ils commencent par adopter la théorie de *l'art pour l'art*, énoncée par Th. Gautier, et par affecter une sorte d'indifférence morale. Ils y joignent la recherche de la *beauté plastique*; ils peignent le monde extérieur, archaïque et exotique.

Enfin ils protestent contre l'individualisme à outrance du romantisme.

Disciple de Théophile Gautier, Banville est un de ceux qui forment la transition entre les Romantiques et les Parnassiens. Il publia, en 1842, son premier recueil de vers, les *Cariatides*, suivi en 1846, des *Stalactites*. Dans ces deux volumes, il s'inspirait souvent de l'antiquité grecque et d'André Chénier, et il se montrait aussi *objectif* que devait l'être bientôt, d'une façon plus altière, Leconte de Lisle. De petits poèmes d'actualité, réunis sous le titre d'*Odes funambulesques* (1857), témoignèrent de la variété charmante d'un talent souple, précis, brillant. Plusieurs recueils s'y ajoutèrent, ainsi que des pièces de théâtre, dont quelques-unes, comme *Gringoire* (1866), *Florise* (1870), *le Baiser* (1900), *Riquet à la houppe* (1896), *Ésope* (1893), etc... ont été souvent reprises avec succès. Dans son *Petit traité de la poésie française* (1872), Banville a « codifié » la poésie parnassienne.



THÉODORE DE BANVILLE.
Portrait par Rochegrose.

L'Art serein.

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
 Un marbre sans défaut, pour en faire un beau vase.
 Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
 D'amours mystérieux ni de divins combats,
 Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée,
 Ni de Cypris naissant sur la terre embaumée :
 Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
 Ni de riant Bacchos attelant les lions
 Avec un frein tressé de pampres et de vignes.....
 Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,
 La verveine mêlée à des feuilles d'acanthé
 Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
 S'avancent deux à deux d'un pas sûr et charmant,
 Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
 Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

(*Les Stalactites*, 1846, Fasquelle, éditeur.)

Le Rythme et la Rime.

Banville a le culte de la rime et du rythme : il soutient, comme Th. Gautier, que cette contrainte est nécessaire à la beauté poétique.

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle,
 Qui sent un pouvoir plus fort que le sien,
 Donne l'harmonie enivrante et belle
 Au musicien.

Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure,
 Cède au cavalier, rare parmi nous,
 Dont aucun effort ne peut avant l'heure
 Lasser les genoux.

De même d'abord le Rythme farouche
 Devant la Pensée écume d'horreur,
 Et, pour se soustraire au Dieu qui le touche,
 Se cabre en fureur.

Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime,
Il marche en cadence, et comme par jeu
Son vainqueur lui met le mors de la Rime
Dans sa bouche en feu.
(*Odelettes*, à Léon Gatayes, Fasquelle, éd.)

Lapins.

Les petits lapins, dans le bois,
Folâtrement sur l'herbe arrosée
Et, comme nous le vin d'Arbois,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage :

« Nous sommes les petits lapins,
Gens étrangers à l'écriture,
Et chaussés des seuls scearpins
Que nous a donnés la nature.

N'ayant pas lu Dostoïeswsky,
Nous conservons des airs peu rogues,
Et certes, ce n'est pas nous qui
Nous piquons d'être psychologues.

Nous sommes les petits lapins.
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepins,
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons pas le Kant ;
Son idéale turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,



FRONTISPICE

des *Odes funambulesques* de Théodore de Banville.
Composition de Bracquemont.
Édition Poulet-Malassis (1857).

Il faut qu'on l'adore à genoux ;
Mais nous préférons qu'on se taise,
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

En dépit de Schopenhauer,
Ce cruel malade qui tousse,
Vivre et savourer le doux air
Nous semble une chose fort douce,

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les petits lapins
Assis sur leurs petits derrières. »

(*Sonnailles et Clochettes*, 1868, Fasquelle, éd.)



BOIS de H. BROUTELLE.

LECONTE DE LISLE

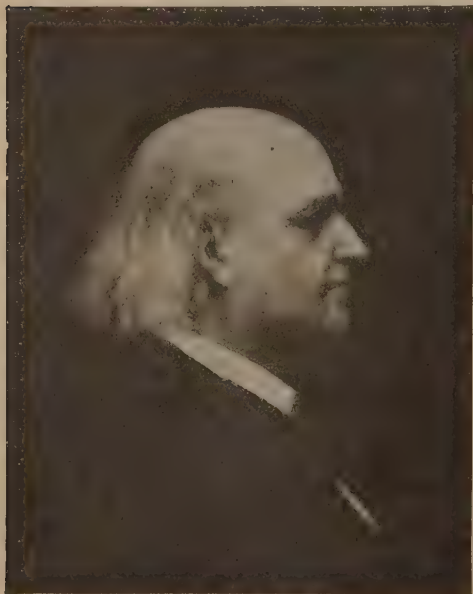
1818-1894

Né à la Réunion, Leconte de Lisle a, pendant sa jeunesse, voyagé aux Indes, et visité cet Orient dont les paysages et les croyances devaient plus tard se

transformer chez lui en une éclatante et profonde poésie. Puis il vécut pendant quelques années à Rennes, où il s'absorba dans l'étude féconde de l'histoire et des langues anciennes. Venu à Paris en 1846, il publia de remarquables traductions de l'*Illiade*, de l'*Odyssée*, des *Idylles de Théocrite*, des tragédies d'*Euripide*. C'est en 1852 qu'il donna au public son premier recueil de vers, les *Poèmes antiques*, avec une Préface qui était tout un programme de la nouvelle poésie. — En 1862, les *Poèmes barbares*, puisés aux sources bibliques, scandinaves, germaniques, espagnoles, etc...; — en 1886, les *Poèmes tragiques*; un an après sa mort, en 1895, parurent les *Derniers poèmes*. — Il ne fut élu à l'Académie française qu'en 1886; il y succéda à Victor Hugo.

Leconte de Lisle s'inspire : 1° de l'antiquité; —

2° de la nature *erotique* ; — 3° d'un *pessimisme* qui procède en lui du positivisme scientifique, du paganisme et du bouddhisme. Sa versification est robuste, parfois un peu dure, toujours sonore et plastique.



LECONTE DE LISLE,

par Benjamin Constant. (Collection de M^{me} J. Drouin.)



TERRE ANTIQUE. Peinture de René Ménéard.

Liché Bulloz.

L'Enfance d'Héraklès.

Orion ¹, tout couvert de la neige du pôle,
 Auprès du Chien ² sanglant montrait sa rude épaule;
 L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
 Alkmène ³ ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
 En un creux bouclier à la bordure haute,
 Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
 Et souriant leur dit : « Dormez, mes bien-aimés.
 Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez.
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
 Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines. »

Elle dit, caressa d'une légère main
 L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
 Et conjurant pour eux les sinistres présages.
 Alors, le doux Sommeil, en effleurant leurs yeux,
 Les berça d'un repos innocent et joyeux.

1. **Orion**, personnage mythologique, géant, fils de Neptune ou de la Terre, chasseur célèbre. Après sa mort, il forma une constellation de dix-sept étoiles, auprès du Taureau. Son lever a lieu au début du mois de mars. — 2. **Le Chien**, constellation, dont la principale étoile est Sirius, et proche d'Orion. **Sanglant** est une allusion aux reflets rouges de cette étoile. — 3. **Alkmène**, femme du Thébain Amphitryon, mère d'Héraklès (Hercule) et d'Iphiklès.

Ceinte d'astres, la Nuit au milieu de sa course,
Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
Les cris du misérable et le souci des rois;
Les Dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;
Mais, veillant seule, Héra¹, féconde en artifices,
Suscita deux dragons écaillés, deux serpents
Horribles, aux replis azurés et rampants,
Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
Dans son berceau guerrier l'Enfant de la Thébaine.
Ils franchissent le seuil et son double pilier,
Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier.
Iphiklès, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
Tremble. et son jeune cœur se glace, et, pâlisant
Dans sa terreur soudaine il jette un cri perçant,
Se débat, et veut fuir le danger qui le presse;
Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse,
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Leurs globes élargis sous l'étreinte subite
Jaillir comme une braise au delà de l'orbite.
Ils fouettent en vain l'air, musculeux et gonflés,
L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave.
Puis, il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.
Dors, Justicier futur, dompteur des anciens crimes,
Dans l'attente et l'orgueil de tes faits magnanimes;
Toi que les pins d'Oïta verront, bûcher sacré,
La chair vive, et l'esprit par l'angoisse épuré,
Laisser, pour être un Dieu, sur la cime enflammée,
Ta cendre et ta massue et la peau de Némée!

(*Poèmes antiques*, 1850, A. Lemerre, éditeur.)

1. Héra, nom grec de Junon. Jalouse d'Alcmène, elle a résolu de faire périr ses deux enfants.

Le Cœur de Hialmar.

Leconte de Lisle avait trouvé dans les *Chants populaires du Nord*, traduits par Xavier Marmier et publiés en 1842, un poème intitulé *Chant de mort de Hialmar*. Cette poésie héroïque scandinave le frappa vivement. Il transforma en un monologue farouche le dialogue original entre deux guerriers, où Hialmar mourant de ses blessures priait son compagnon (Ervarod de porter son anneau d'or rouge à sa fiancée; ici, c'est son cœur qu'il lui envoie. Le poète français a renchéri sur la barbarie du poète scandinave.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer et des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière ¹,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,

1. Upsal, ville de Suède, capitale de la province d'Upland, à 66 kil. de Stockholm.

A tire-d'aile vole, ô rôdeur de bruyère!
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême;
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira!

Moi, je mœurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre, et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil¹.

(*Poèmes barbares*, 1862, A. Lemerre, éditeur.)

Les Éléphants.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.

Siège d'une célèbre Université. Jarls ou Yarls anglais earl, comtes. — 1. Cette dernière strophe est empruntée par le poète à un autre *chant* scandinave, celui de Regnar Lodbrok, roi de Danemark, qui, prisonnier en Angleterre, composa ce *poème* dans le cachot où il mourut.

Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne pas dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importe la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
 Comme une ligne noire, au sable illimité.
 Et le désert reprend son immobilité
 Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

(*Poèmes barbares*, 1862, A. Lemerre, éditeur.)

Le Sommeil du condor.

Par delà l'escalier des roides Cordillières,
 Par delà les broillards hantés des aigles noirs,
 Plus hauts que les sommets creusés en entonnoirs
 Où bout le flux sanglant des laves familières,
 L'envergure pendante et rouge par endroits,
 Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
 Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
 Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
 La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages
 Sous les monts étagés s'élargissent sans fin;
 Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
 Et la mer Pacifique et l'horizon divin;
 Du continent muet elle s'est emparée :
 Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
 De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
 Le lourd débordement de sa haute marée.
 Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
 Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
 Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
 Elle arrive, déferle, et le couvre en entier.
 Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
 Sur les côtes du ciel son phare constellé.
 Il râle de plaisir, il agite sa plume,
 Il érige son cou musculeux et pelé.
 Il s'enlève en fouettant l'àpre neige des Andes,
 Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
 Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
 Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

(*Poèmes barbares*, 1862, A. Lemerre, éditeur.)

Midi.

Leconte de Lisle, malgré son impassibilité apparente, a vivement senti la poésie symbolique de la Nature. Il a exprimé cette poésie, et ses rapports avec les sentiments de l'âme, dans *Midi* et dans plusieurs morceaux magnifiques des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*. Mais on observera qu'il laisse à la Nature son mystère grandiose et troublant, et que son cœur n'y trouve pas, comme celui des romantiques, une consolation ou un apaisement. Sa philosophie de la Nature se rapproche plutôt de celle de Vigny, que de celle de Lamartine ou de Hugo. — Toutefois, la pièce intitulée *Nox*, que nous citons à la suite de *Midi*, semble indiquer une détente dans le stoïcisme farouche de Leconte de Lisle.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes ;
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

(*Poèmes antiques*, 1852, A. Lemerre, éditeur.)

Nox.

Sur la pente des monts les brises apaisées
Inclinent au sommeil les arbres onduleux ;
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins ;
La lune tristement baigne les noirs feuillages ;
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel !
Montez, et demandez aux étoiles sereines
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

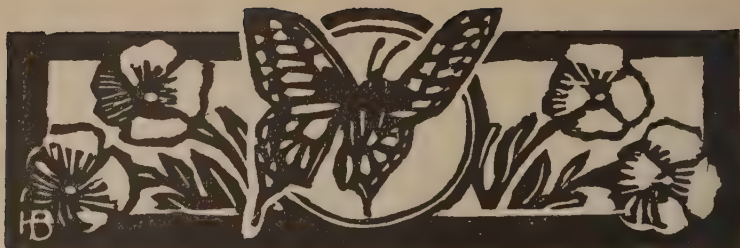
O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais ;
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais :

(*Poèmes antiques*, 1852, A. Lemerre, éditeur.)



JUPITER.

(Dessin d'Ingres, Musée du Louvre.)



BOIS de H. BROUTELLE.

FRANÇOIS COPPÉE

1842-1908

François Coppée est né à Paris, et il est resté toute sa vie le type du Parisien qui préfère le séjour et les impressions de la grande ville à toutes les beautés de la nature. Modeste employé au ministère de la Guerre, puis archiviste du Théâtre-Français, il publia à vingt-quatre ans ses premiers vers, *le Reliquaire* (1866), bientôt suivi des *Intimités* (1868). — En 1869, il obtint un grand succès au théâtre de l'Odéon, avec un petit acte, *le Passant*, dont le principal rôle fut créé par M^{me} Sarah Bernhardt, alors à ses débuts. — Parmi ses recueils de vers, signalons encore : *les Humbles* (1872), *le Cahier rouge* (1874), *l'Arrière-Saison* (1886), *les Paroles sincères* (1890); — et parmi les pièces de théâtre : *le Luthier de Crémone* (1876), *Severo Torelli* (1883), *Pour la Couronne* (1895).

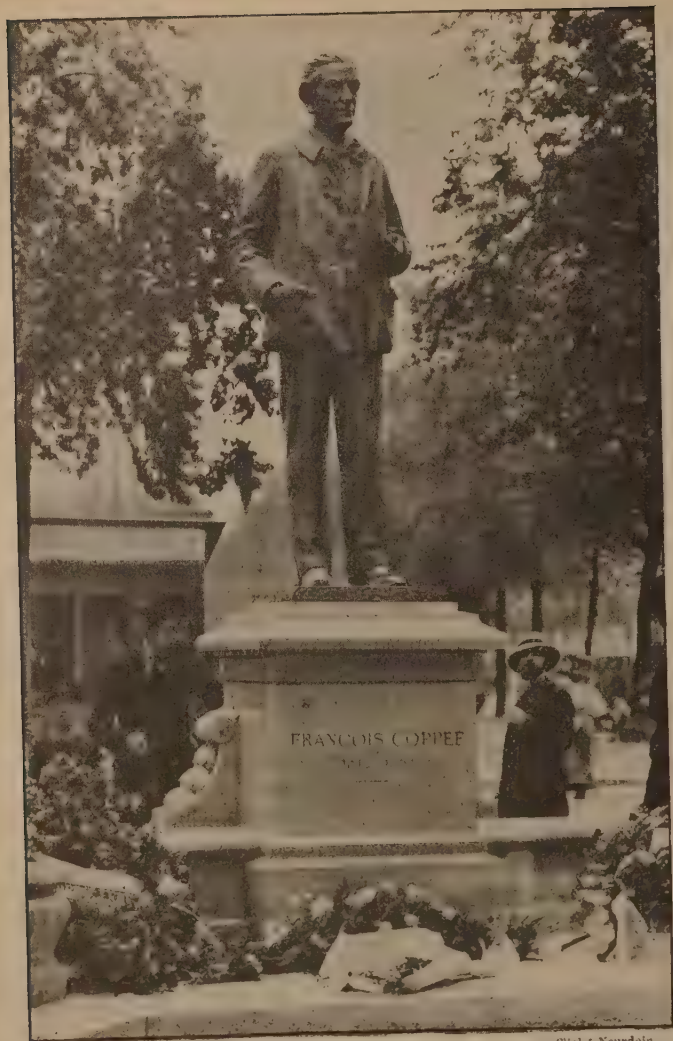
C'est dans *les Intimités* et dans *les Humbles* que F. Coppée a fait entendre sa note la plus originale. Il a su, par un art exquis, donner l'impression du naturel et de la simplicité; la perfection technique de ses vers n'ôte rien à la profondeur et à la sincérité du sentiment. Aussi est-il à la fois très populaire, et très estimé des critiques les plus exigeants.

Promenade.

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison

Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coté le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux, j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil ;
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.
Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
À distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboïement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

(*Les Intimités*, 1868, A. Lemerre, éditeur.)



Cliché Neudein.

STATUE DE FRANÇOIS COPPÉE, par A. de Chastenet.
(Boulevard des Invalides, à Paris.)

Promenades et Intérieurs.

I

Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
Je rentre lentement chez moi, je me délasse
Aux cris des écoliers qui sortent de la classe;
Je traverse un jardin, où j'écoute, en marchant,
Les adieux que les nids font au soleil couchant,
Bruit pareil à celui d'une immense friture.
Content comme un enfant qu'on promène en voiture,
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

II

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre ¹, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

III

Champêtres et lointains quartiers, je vous préfère
Sans doute par les nuits d'été, quand l'atmosphère

1. La Bièvre, rivière, affluent de gauche de la Seine, prend sa source près de Trappes en Seine-et-Oise, passe à Antony, à Arcueil, traverse à Paris les quartiers des Gobelins, Mouffetard et Saint-Victor, et se jette dans la Seine près de la gare d'Orléans. Dans Paris, son cours est souterrain. Dans la banlieue, elle suit une charmante vallée, et c'est là que Coppée aimait à la voir.

S'emplit de l'odeur forte et tiède des jardins;
 Mais j'aime aussi vos bals en plein vent, d'où, soudains,
 S'échappent les éclats de rire à pleine bouche,
 Les polkas, le hoquet des cruchons qu'on débouche,
 Les gros verres trinquant sur les tables de bois,
 Et, parmi le chaos des rires et des voix
 Et du vent fugitif dans les ramures noires,
 Le grincement rythmé des lourdes balançoires.

(*Promenades et Intérieurs*, 1868, A. Lemerre, éditeur.)

Le Régiment qui passe

D'après le tableau d'Édouard DETAILLE.

Ce tableau du peintre militaire Édouard Detaille a figuré au Salon de 1875, au moment où la France, se relevant des épreuves de 1870-71, était animée d'un vif enthousiasme patriotique, et où le peuple de Paris acclamait d'une voix unanime les soldats de la future revanche.

Par un temps de boue et de glace,
 Le peuple, toujours enfantin,
 Regarde un régiment qui passe
 Devant la Porte Saint-Martin.

C'est un régiment de la ligne;
 Astiqué comme aux anciens jours;
 Le tambour-major, d'un air digne,
 Précède les petits tambours.

Deux officiers, qui, pour les suivre,
 Maintiennent leurs chevaux au pas,
 Au delà des saxhorns¹ de cuivre
 Dominent les fronts; et, là-bas,

A travers la brume incertaine,
 Tels des pavots dans les épis,

1. Saxhorns, famille d'instruments à vent, en cuivre, usités dans les musiques militaires (bugle, tuba, saxophone, etc...), ainsi nommés du nom de leur inventeur, Adolphe Sax (1814-1894).



Autorisation Goupil et C^{ie}.

LE RÉGIMENT QUI PASSE.
Tableau d'Édouard Detaille (1875).

S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé ;
Un flot de gamins accélère
Sa marche à leur pas redoublé.

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.

Et, rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement ;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment ¹.

(*Poésies diverses*, 1875, A. Lemerre, éditeur.)

Menuet.

Marquise, vous souvenez-vous
Du menuet que nous dansâmes ?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes.

Aux bocages, le chalumeau
A ces notes pures et lentes ;
C'était un air du grand Rameau ²,
Un vieil air des *Indes galantes*.

1. Tous les détails donnés dans les strophes qui précèdent sont tirés du tableau lui-même. La dernière strophe dégage le sentiment révélé par l'expression et par les allures des divers personnages. — 2. Rameau (1682-1764). Les *Indes galantes*, ballet représenté en 1735. Les chefs-d'œuvre de Rameau sont les opéras intitulés *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*, *Dardanus*.

Triomphante, vous surpreniez
Tous les cœurs et tous les hommages,
Dans votre robe à grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.

Vous leviez, de vos doigts gantés
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules;

Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
A la reprise en *la* mineur ¹,
Vous manquâtes la révérence.

(*Le Cahier rouge*, 1874, A. Lemerre, éditeur.)

La Mort des oiseaux.

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

(*Promenades et Intérieurs*, 1868, A. Lemerre, éditeur.)

1. La reprise : quand, après le trio du menuet, on reprend le premier motif.

Les Larmes.

J'aurai cinquante ans tout à l'heure ;
Je m'y résigne, Dieu merci !
Mais j'ai ce très grave souci :
Plus je vieillis, et moins je pleure.

Je souffre pourtant aujourd'hui
Comme jadis, et je m'honore
De sentir vivement encore
Toutes les misères d'autrui.

Oh ! la bonne source attendrie
Qui me montait du cœur aux yeux !
Suis-je à ce point devenu vieux
Qu'elle soit près d'être tarie ?

Pour mes amis dans la douleur,
Pour moi-même, quoi ? plus de larme
Qui tempère, console et charme,
Un instant, ma peine et la leur !

Hier encor, par ce froid si rude,
Devant ce pauvre presque nu,
J'ai donné, mais sans être ému,
J'ai donné, mais par habitude ;

Et ce triste veuf, l'autre soir,
— Sans que de mes yeux soit sortie
Une larme de sympathie, —
M'a confié son désespoir.

Est-ce donc vrai ? Le cœur se lasse,
Comme le corps va se courbant.
En moi seul toujours m'absorbant,
J'irais, vieillard à tête basse ?

Non ! C'est mourir plus qu'à moitié !
Je prétends, cruelle nature,
Résistant à ta loi si dure,
Garder intacte ma pitié...

Oh ! les cheveux blancs et les rides,
Je les accepte, j'y consens ;
Mais au moins, jusqu'en mes vieux ans,
Que mes yeux ne soient pas arides !

Car l'homme n'est laid ni pervers
Qu'au regard sec de l'égoïsme,
Et l'eau d'une larme est un prisme,
Qui transfigure l'univers.

(*Les Paroles sincères*, 1890, A. Lemerre, éditeur.)



LOIS de H. BOUTRELLE.



J.-M. DE BÉRÉDIA, en conquistador.
Émail de Claudius Popelin (Collection du comte Gilbert de Voisins).

J.-M. DE HÉRÉDIA

1842-1905

Hérédia est né à Santiago de Cuba, d'un père espagnol et d'un mère française. Il fit ses études en France, fut élève de l'École des Chartes, et devint administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, où il succéda à Henri de Bornier. — Disciple et ami de Leconte de Lisle, il publia, un à un, dans des Revues, les *Sonnets* dont il forma, au bout de trente ans, le recueil intitulé *les Trophées*, et qui contient son œuvre complète.

Épigramme funéraire.

Les anciens donnaient le nom d'*épigramme* à une courte pièce de vers, que nous appellerions plutôt *inscription*, *dédicace*, etc... Parfois ces vers avaient un sens piquant ou ironique, comme l'*épigramme* des modernes : mais souvent aussi ils étaient élégiaques, patriotiques, etc.

Ici git, Étranger ¹, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé ²
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airielle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

(*Les Trophées*, 1894, A. Lemerre, éditeur.)

1. Étranger, dans les inscriptions funéraires, on s'adresse souvent à celui qui passe, à l'étranger, au voyageur. (Cf. *Sta, viator, heroem calcas* : arrête-toi, voyageur, tu foules aux pieds un héros.) — Voir ANDRÉ CHÉNIER, éd. Dimoff, *Bucoliques* (La Mort et les Tombeaux). — 2. Hellé, nom de jeune fille grecque.

Après Cannes.

Cannes est un petit village de l'Apulie, aujourd'hui province de *Bari*, près de l'Aufide (*Ofanto*), au sud-est de l'Italie, et non loin de l'Adriatique. C'est là qu'en 216 av. J.-C., Annibal infligea aux Romains le plus grand désastre de leur histoire.

Un des consuls tué, l'autre fuit vers Linterne ¹
 Ou Venuse ². L'Aufide a débordé, trop plein
 De morts et d'armes. La foudre au Capitolin ³
 Tombe, le bronze sue ⁴ et le ciel rouge est terne.

En vain le Grand Pontife a fait un lectisterne ⁵
 Et consulté deux fois l'oracle sibyllin;
 D'un long sanglot l'aïeul, la veuve, l'orphelin
 Emplissent Rome en deuil que la terreur consterne.

Et chaque soir la foule allait aux aqueducs ⁶,
 Plèbe, esclaves, enfants, femmes, vieillards caducs
 Et tout ce que vomit Subure et l'ergastule ⁷;

Tous anxieux de voir surgir, au dos vermeil
 Des monts Sabins où luit l'œil sanglant du soleil,
 Le chef borgne monté sur l'éléphant gétule ⁸.

(*Les Trophées*, 1894, A. Lemerre, éditeur.)

1. Les deux consuls étaient Lucius Emilius Paulus et Marcus Terentius Varro. Le premier fut tué; le second put s'enfuir, après la bataille, et gagna Linternum, ville de Campanie. — 2. **Venuse** ou **Venouse**, ville d'Apulie, où les débris de l'armée romaine trouvèrent un refuge. — Le poète Horace est né à Venouse, en 65 av. J.-C. — 3. **Capitolin**, pour **Capitole**, colline de Rome sur laquelle se trouvait le temple de Jupiter. La foudre tombant sur un temple était pour les Romains le plus terrible des présages. — 4. **Le bronze sue**. Parmi les présages qui annonçaient des calamités, les anciens ont souvent signalé celui-là : les statues d'airain semblaient couvertes de sueur. (Cf. VIRGILE, *Georg. I.*) — 5. **Lectisterne** (du latin *lectus*, lit; et *sternere*, coucher). Cérémonie en usage chez les Romains, au moment des grands dangers publics. On couchait les statues des dieux sur des lits de festin, et on leur servait pendant plusieurs jours de magnifiques repas. — 6. Cf. TITE-LIVE, *XXII, 44* et suivants. — 7. **Subure**, bas quartier de Rome, entre le Viminal et le Quirinal, habité par la lie de la population. — **Ergastule**, prison où l'on enfermait les esclaves. — 8. **Le chef borgne**. Annibal avait perdu un œil, à la suite d'une ophtalmie qu'il avait contractée pendant la traversée des marais Pontins. — **Gétule**. La Gétulie était une contrée de la Lybie, en Afrique, et faisait partie du royaume de Massinissa.

Les Conquérants.

En célébrant les conquérants, les *conquistadores* espagnols qui, aux xv^e et xvi^e siècles, allèrent chercher fortune dans le Nouveau Monde, Hérédia songe à ses ancêtres, dont l'un accompagna le célèbre Cortez en Amérique. Cf. le sonnet intitulé *l'Ancêtre*.

Comme un vol de gerfauts ¹ hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer ², routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango ³ mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alisés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles ⁴,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles ⁵.

(*Les Trophées*, 1894, A. Lemerre, éditeur.)

1. **Gerfaut**, oiseau de proie, sorte de faucon de grande taille. — 2. **Palos** est un port, situé près de **Moguer**, en Andalousie. C'est à Palos que Colomb mit à la voile, en août 1492, pour sa première expédition. — 3. **Cipango**, le Japon. — 4. **Caravelles**, navires de construction portugaise. — 5. **Des étoiles nouvelles**... des constellations qui ne sont visibles que dans l'hémisphère austral, comme la Croix du Sud.

Sur le livre des *Amours* de Pierre de Ronsard.

Le thème de ce sonnet a souvent été traité par les poètes : « C'est la poésie seule qui donne l'immortalité. Sans elle, les plus fameux héros et les plus belles héroïnes seraient tombés dans l'oubli. » (Cf. LAMARTINE, *Méditations*, A Elvire.)

Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourgueil ¹,
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre;
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil;
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre ²,
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre ³,
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,
— Les rosés et les lys n'ont pas de lendemain —

Si Ronsard sur la Seine ou sur la blonde Loire,
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

(*Les Trophées*, 1894, A Lemerre; éditeur.)

1. **Bourgueil**, village du département d'Indre-et-Loire, arrondissement de Chinon. On y voit encore les ruines d'une abbaye de Bénédictins fondée au x^e siècle. C'est à Bourgueil que vivait **Marie Dupin**, que Ronsard a célébrée dans le deuxième livre de ses *Amours*, et qu'il appelle le **Pin de Bourgueil**. — 2. **Rouvre** du latin *robur*, espèce de chêne. — **Quatre ais de rouvre**, quatre planches formant le cercueil. — 3. **Marie, Hélène, Cassandre**, Marie Dupin, Hélène de Surgeres, Cassandre Salviali, chantées par Ronsard dans ses trois livres intitulés *Amours*.

Le Récif de corail.

Il faut étudier particulièrement dans ce sonnet : 1^o Les mots *techniques*, grâce auxquels, par une théorie en contradiction avec celle de la *périphrase*, on arrive à un effet de poésie absolument neuve ; — 2^o Le choix des *couleurs*, et l'antithèse brillante du dernier tercet.

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins ¹
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones ², oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé ³ du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux ;
Dans l'ombre transparente, indolemment il rôde ;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

(*Les Trophées*, 1894, A. Lemerre, éditeur.)

1. *Abyssins*. On peut donner deux interprétations de ce mot : les coraux seraient dits *abyssins* parce qu'ils sont situés dans la mer voisine de l'Abyssinie ; — ou bien (et c'est là selon nous le sens que lui attribue Hérédia) *abyssin* viendrait du mot latin *abyssus*, qui signifie *abîme*. — 2. *Anémones*, sorte de zoophytes appelés aussi *actinies*. — 3. *Vermiculé*, strié de petites cavités qui semblent avoir été creusées par des vers (lat. *vermiculus*, ver). — *Madrépore*, polypes formés de cellules calcaires qui communiquent entre elles, et qui composent, comme le dit Hérédia, de véritables *forêts* sous-marines ; leur agglomération lente produit, quand elle affleure au niveau de la mer, des récifs et des îles.

SULLY PRUDHOMME

1839-1908



SULLY PRUDHOMME.
D'après un crayon de Louis Leloir.

Sully Prudhomme fit d'abord de fortes études scientifiques; il se destinait à l'École polytechnique, et sa santé l'ayant obligé à y renoncer, il fut pendant quelques années ingénieur au Creusot. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'une des qualités essentielles de son talent soit la recherche minutieuse et précise des

moindres nuances, dans la description comme dans l'analyse. Il publia en 1865 ses *Stances et Poèmes*; et bien qu'il fréquentât le Cénacle parnassien, il se sépara nettement de la nouvelle école en se préoccupant moins du monde extérieur que des sentiments les plus profonds de l'âme humaine; il n'était parnassien que par son respect de la forme. — Le second recueil de Sully Prudhomme, paru en 1866, contenait *les Solitudes*; en 1872 *les Épreuves*; en 1878, *les Vaines tendresses*; en 1875, un poème de circonstance, *le Zénith*. Cependant le poète ambitionnait de traiter des sujets plus élevés, et il donnait en 1878 *la Justice*, œuvre philosophique et morale, d'une doctrine sereine et pure, d'une forme admirablement équilibrée mais un peu laborieuse; — dix ans après, vient *le Bonheur*, autre poème philosophique. — Sully Prudhomme a également traduit le premier livre du poète latin Lucrèce, publié avec une *préface* d'une réelle valeur scientifique. On lui doit aussi une très belle étude sur *Pascal*; et il a réuni sous le titre de *Testament poétique* (1906) divers articles de critique.

Les Chaines.

Dans ces strophes, Sully Prudhomme a défini de la façon la plus heureuse l'impressionnabilité du vrai poète, dont l'âme vibre et souffre au moindre choc.

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil :
Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles;
Un trait d'or frémissant joint mon cœur au soleil
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime :
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

(*La Vie intérieure*, 1866, A. Lemerre, éditeur.)

Le Vase brisé.

Si connue que soit cette pièce, on ne peut se dispenser de la citer, ne fût-ce que pour protester contre certains dédains dont sa célébrité même l'a rendue victime. Le symbole en est simple et juste; l'idée en est exquise et profonde à la fois; la forme échappe à l'analyse par sa précision sans raideur et par sa discrète harmonie.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

(*La Vie intérieure*, 1866, A. Lemerre, éditeur.)

Les Yeux.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits plus douces que les jours
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(*La Vie intérieure*, 1866, A. Lemerre, éditeur.)

Première Solitude.

On voit dans les sombres écoles,
Des petits qui pleurent toujours ;
Les autres font des cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées,
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents :
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,
Et les gourmands sont leurs copains ;
Leurs camarades les croient riches,
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,
Son ombre les rend malheureux ;
Ces enfants n'auraient pas dû naître,
L'enfance est trop dure pour eux.

Oh ! la leçon qui n'est pas sue,
Le devoir qui n'est pas fini !
Une réprimande reçue,
Le déshonneur d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre ;
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir :

La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls des lits de fer ;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche ; ils veillent,
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguère
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissiez loin !
À ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut :
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.

(*Les Solitudes*, 1872, A. Lemerre, éditeur.)

Le Cygne.

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'Avril qui croulent au soleil;
Mais ferme, et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va, d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent, il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole, au clair de lune, luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

(*Les Solitudes*, 1872, A. Lemerre, éditeur.)

Le Zénith.



LA NACELLE DU « ZÉNITH » DANS LES HAUTES RÉGIONS
DE L'ATMOSPHÈRE.

Gravure publiée dans *la Nature*, n° du 1^{er} mai 1875.

Le 15 avril 1875, trois aéronautes, Gaston Tissandier, Crocé-Spinelli et Sivel, entreprirent une ascension scientifique avec le ballon *le Zénith*; ils montèrent jusqu'à 8.600 mètres. Quand le ballon redescendit, Crocé-Spinelli et Sivel étaient morts asphyxiés; Tissandier seul put être rappelé à la vie. Sully Prudhomme a célébré dans ce poème l'héroïsme de ces explorateurs de l'air. — Au début, il expose en termes magnifiques les raisons qui poussent l'homme à chercher la vérité, aux dépens même de sa vie; puis il décrit le dernier épisode de cette héroïque ascension.

.....
Ils montent! le ballon, qui pour nous diminue,
Fait pour eux s'effacer les contours de la nue,
S'abîmer la campagne, et l'horizon surgir
Grandissant... comme on voit, sur une mer bien lisse,
Que du bout de son aile une mouette plisse,
Autour du point troublé les rides s'élargir.

Les plaines, les forêts, les fleuves se déroulent,
Les monts humiliés en s'allongeant s'écroulent.
Le cœur semble se faire, à la merci des cieux,
Un berceau du péril dont pourtant il frissonne,
Et regarde sombrer tout ce qui l'emprisonne
Avec un abandon grave et délicieux...

Ils montent, épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure,
Par la fuite du lest au ciel précipités;
Et cette cendre éparse, un moment radieuse,
Retourne se mêler à la poudre odieuse
De nos chemins étroits que leurs pieds ont quittés.

Depuis que la pensée, affranchissant la brute,
A découvert l'essor dans les lois de la chute,
Et su déraciner les pieds humains du sol,
L'homme a hanté des airs que nul oiseau n'explore,
Mais il n'avait jamais osé donner encore
Une aussi téméraire envergure à son vol!

.....
Ils goûtent du désert l'horreur libératrice.
Mais, si vite arrachée à sa ferme nourrice,
La chair tressaille en eux par un instinct d'enfant;
Serrant l'osier qui craque et n'osant lâcher prise,
Il semble qu'elle étreigne un lien qui se brise,
Et pressente qu'en haut plus rien ne la défend.

Plus rien ne la défend, car elle n'est pas née
Pour une vagabonde et large destinée :

Il lui faut une assise, une borne, un chemin,
 La tiédeur des vallons, et des toits l'ombre chère
 Où la pensée aspire, elle est une étrangère ;
 Il lui faut l'horizon tout proche de la main.

Surtout il lui faut l'air ! L'air bientôt lui fait faute.
 Alors s'élève entre elle et son invisible hôte,
 Le génie aux destins de son argile uni,
 L'éternelle dispute, agonie incessante :
 La chair, au sol vouée, implore la descente,
 L'esprit ailé lui crie un « Sursum » infini...

Maître, dit-elle, assez, mon angoisse m'accable...

— Plus haut ! lui répond-il. — Et d'un long flot de sable
 L'équipage allégé se rue au ciel profond.

— O maître, quel tourment ta volonté m'inflige....

Je succombe ! — Plus haut ! — Pitié ! — Plus haut ! te dis-je.

Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

— Grâce ! mon sang déborde et je n'ai plus d'haleine !

— Plus haut ! — Arrêtons-nous ; maître, je vis à peine...

— Monte ! — Oh ! cruel, encor ? — Monte ! esclave. — Encore ? — Oui !

Mais épuisée enfin la chair plie et s'affaisse,

Et comme un feu sacré dont se meurt la prêtresse,

L'esprit abandonné s'abat évanoui.

.....

Un seul s'est réveillé de ce funèbre somme,

Les deux autres... ô vous, qu'un plus digne vous nomme,

Qu'un plus proche de vous dise qui vous étiez !

Moi, je salue en vous le genre humain qui monte,

Indomptable vaincu des cimes qu'il affronte,

Roi d'un astre, et pourtant jaloux des cieux entiers.

L'espérance a volé sur vos sublimes traces,

Enfants perdus, lancés en éclaireurs des races

Dans l'air supérieur, à nos songes trop cher,

Vous de qui la poitrine obstinément fidèle

Défiant l'inconnu d'un immense coup d'aile,

Brava jusqu'à la mort l'irrespirable éther.

Mais quelle mort ! la chair, misérable martyre,
Retourne par le poids où la cendre l'attire,
Vos corps sont revenus demander des linceuls ;
Vous les avez jetés, dernier lest à la terre,
Et, laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

Pensée, amour, vouloir, tout ce qu'on nomme l'âme,
Toute la part de vous que l'infini réclame,
Plane encor, sans figure, anéanti ? non pas !
Tel un vol de ramiers que son pays rappelle
Part, s'enfonce et s'efface dans la plaine éternelle,
Mais n'y devient néant que pour les yeux d'en-bas.

Mourir où les regards d'âge en âge s'élèvent,
Où tendent tous les fronts qui pensent et qui rêvent !
Où se règlent les temps graver son souvenir !
Fonder au ciel sa gloire, et, dans le grain qu'on sème,
Sur terre propager le plus pur de soi-même,
C'est peut-être expirer, mais ce n'est pas finir.

Non ! de sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,
C'est durer dans l'espèce en tout temps, en tout lieu ;
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu !

(*Le Zénith*, 1875, A. Lemerre, éditeur.)



BOIS de H. BRÛTELLE.

LES SYMBOLISTES

CH. BAUDELAIRE

1821-1867



Cliché Giraudon.

BAUDELAIRE,
par Courbet (1848) (*Musée de Montpellier*).

Les Parnassiens avaient attaché une importance peut-être excessive à la *forme*; quelques-uns d'entre eux, d'ailleurs, et en particulier Sully Prudhomme, n'en étaient pas moins des psychologues et des penseurs. Mais un autre mouvement, commencé par Baudelaire, inclinait la poésie vers la recherche de nuances plus subtiles, vers une complexité plus mystérieuse; et bientôt, sous l'influence de Verlaine, puis de Mallarmé, l'école symboliste arrivait à ce qu'il y a de plus rare et souvent de plus obscur dans l'*inconscient*. Enfin, les disciples de Mallarmé ne respectèrent plus comme lui les rythmes traditionnels du vers, et créèrent une versification nouvelle.

Nous n'avons de Baudelaire qu'un seul recueil de poésies, *les Fleurs du mal*, publié en 1857. Quelques pièces d'une singulière hardiesse firent scandale, et

la réputation du poète fut en grande partie fondée sur le procès qui suivit cette publication. Cependant Baudelaire vaut mieux que son équivoque popularité. Il a, comme l'a dit Victor Hugo, *doté l'art d'un frisson nouveau*, en introduisant dans la poésie, avant Verlaine et Mallarmé, certaines nuances parfois exquisés, parfois très réalistes. Il annonce le *symbolisme*; mais sa versification est aussi impeccable que celle des meilleurs *Parnassiens*.

L'Albatros.

On comparera ce sonnet allégorique et *symboliste* à celui de Mallarmé, intitulé *le Cygne*. Il restera toujours à Baudelaire l'avantage de la clarté.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Les Aveugles.

Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment affreux!
 Parcils aux mannequins; vaguement ridicules;
 Terribles, singuliers comme les somnambules;
 Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux¹.

1. Globes, au sens d'*yeux*. Cf. LECONTE DE LISLE, *l'Enfance d'Héraklès*.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel¹. O cité!
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir, jusqu'à l'atrocité,
Vois, je me traîne aussi! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au ciel, tous ces aveugles?

Spleen².

On trouve, dans cette pièce, une nouvelle définition de la *mélancolie*. Ce sentiment, qui garde chez les romantiques une allure poétique et séduisante, devient ici une des formes du désespoir.

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées,
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

1. A remarquer la *correspondance* entre le *noir* et le *silence*, son frère : c'est un trait essentiellement symboliste. — 2. *Spleen*, mot anglais qui signifie proprement *rate*; et, au figuré, *tristesse*, *mélancolie*.

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrément.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

L'Invitation au voyage.

C'est la poésie la plus célèbre de Baudelaire. On l'a mise en musique ; mais son rythme original lui suffit, et la musique ne peut rien y ajouter.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer à mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Harmonie du soir.

// Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !



BOIS de H. BROUTELLE.

PAUL VERLAINE

1844-1896

Paul Verlaine eut une vie douloureuse, celle d'une sorte de bohème qui sans cesse cherche sa voie, et qui tantôt s'abaisse aux pires excès, tantôt s'élève jusqu'aux sentiments les plus exquis et les plus mystiques. Nul ne fut plus sincère. Chacune de ses inspirations est instantanée, tirée de sa vie même; et il a su toujours adapter le rythme et le style de ses vers aux battements de son cœur, et aux élans de son âme. Il publia d'abord les *Poèmes saturniens* (1866), les *Fêtes galantes* (1869), puis *la Bonne chanson* (1870) et les *Romances sans paroles* (1874). Une crise religieuse lui inspira en 1881 le plus admirable de ses recueils, *Sagesse* (1881) : on y trouve la suavité de l'*Imitation* et l'angoisse de Pascal. — Il revint ensuite à des sujets plus profanes, mais avec des retours candides aux inspirations de *Sagesse*. Sa grande célébrité date de 1880 environ. Mais il n'atteignit jamais pendant sa vie aucune stabilité sociale ni morale, et il mourut, misérable, dans la triste chambre d'un garni.

Verlaine a réagi contre la thèse de l'art pour l'art; il a souvent écrit des vers *impairs* et des vers *libres*. Mais il a conservé de son passage dans l'école parnassienne le sens de la *facture*, et, toutes les fois qu'il l'a voulu, il a rivalisé de précision et d'harmonie avec les plus impeccables artistes.



P. VERLAINE ET A. RIMBAUD
D'après le tableau de Fantin-Latour. .

Chanson d'automne.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

(*Poèmes saturniens*, 1866, Fasquelle, éditeur.)

Art poétique.

Ce rythme impair dérouté d'abord l'oreille formée aux rythmes classiques, romantiques, et parnassiens : il a cependant son charme propre, et il faut travailler à tout comprendre, surtout dans le domaine de l'art. Ces vers se coupent après la 4^e syllabe, et forment deux hémistiches de 4 et 5 pieds.

A Charles Morice.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair ¹
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

1. L'impair. On pratique couramment certains vers impairs, ceux de 5 et de 7 pieds. Il s'agit ici de rythmes de *neuf* et de *onze* syllabes. — On trouve, au XVI^e siècle, plusieurs exemples de vers de 9 et de 11 pieds; il y en a d'exquis dans Ronsard.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sous quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encore,
Pas la couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Oh ! qui dira les torts de la Rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée,
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

(*Jadis et Naguère*, 1885, Fasquelle, éditeur.)

Dialogue mystique.

Dans le recueil intitulé *Sagesse* (1881), Paul Verlaine, qui venait de subir une crise douloureuse, a noté les étapes de sa conversion ou plutôt de son retour à la religion de son enfance. S'inspirant de l'*Imitation*, et du *Mystère de Jésus* de Pascal, il a développé, en plusieurs sonnets, un dialogue entre le Christ et lui; et il nous a donné ainsi le chef-d'œuvre de la poésie mystique. — Nous citons trois de ces sonnets, ceux qui nous paraissent les plus caractéristiques.

I

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne;
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains. Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

II

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme une flamme,

Vous, la source de paix que toute soit réclame,
Hélas ! voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

VIII

..... Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas : me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille, où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela !

(*Sagesse*, 1881, Sonnets 1, 2 et 8. Fasquelle, édit.)

STÉPHANE MALLARMÉ

1842-1898



(Hebéd Nadar.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Stéphane Mallarmé est considéré comme l'initiateur du Symbolisme en poésie. Professeur d'anglais au lycée Condorcet, il réunissait chez lui, rue de Rome, tous les mardis, un certain nombre de jeunes poètes, entre autres René Ghil, Gustave Kahn, Laurent Tailhade, Jules Laforgue, Viélé-Griffin, Henri de Régnier, etc... Sa conversation était charmante, sa personnalité ne cherchait pas à s'imposer; mais il donnait à tous le goût d'une poésie délicate, idéaliste,

respectueuse des rythmes parnassiens, souvent obscure par une recherche exagérée du symbole. Nous citons deux de ses pièces les plus célèbres.

L'Azur.

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde,
Avec l'intensité d'un remords atterrante,
Mon âme vide. Où fuir? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux¹, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez! Versez vos cendres monotones,
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens² et ramasse,
En t'en venant, la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon!

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Pêché
A ce martyr³ qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché.

1. **Lambeaux**, construit en apposition, équivaut à : *comme des lambeaux*. —
2. **Léthéens**, adjectif formé sur le substantif *Léthé*. Le Léthé était, dans les Champs-Élysées mythologiques, le fleuve dont les âmes, prêtes à revivre, buvaient l'eau pour oublier leur vie passée (Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre VI). — 3. **Ce martyr** est le poète.

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied du mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! L'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien, et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !

Le Tombeau d'Edgar Poe¹.

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

1. Edgar Poe. Edgar Allan Poe, poète et romancier américain (1811-1849), auteur de *Contes* (*le Meurtre de la rue Morgue, le Scarabée d'or, Gordon Pym*, etc.) et de *Poésies* (*le Corbeau, Lénore*, etc.). Son imagination étrange et puissante lui a valu, des admirations enthousiastes et des critiques sévères ; sa vie privée fut extravagante jusqu'à la folie. La meilleure traduction des *Contes* est due à Baudelaire.

Il est difficile de *commenter* vers par vers, et presque mot par mot, ce sonnet qui dans son ensemble, paraît indéchiffrable. Voici la *traduction* ou la *paraphrase* proposée par Jules Lemaitre :

1^{re} *quatrain* : « Redevenu vraiment lui-même, tel qu'enfin l'éternité nous le montre, le poète, de l'éclair de son glaive nu, réveille et avertit son siècle, épouvanté de ne s'être pas aperçu que sa voix étrange était la grande voix de la Mort. »

2^e *quatrain* : « La foule, qui d'abord avait sursauté comme une hydre en entendant cet ange donner un sens nouveau et plus pur aux mots du langage vulgaire, proclama très haut que le sortilège qu'il nous jetait, il l'avait puisé dans l'ignoble ivresse des alcools ou des absinthes. »

1^{re} *tercet* : « O crime de la terre et du ciel ! Si, avec les images qu'il nous a suggérées, nous ne pouvons sculpter un bas-relief dont se pare sa tombe éblouissante, »

2^e *tercet* : « Que du moins ce granit, calme bloc pareil à l'énérolithe qu'a jeté sur terre quelque désastre mystérieux, marque la borne où les blasphèmes futurs des ennemis du poète viendront briser leur vol noir. »

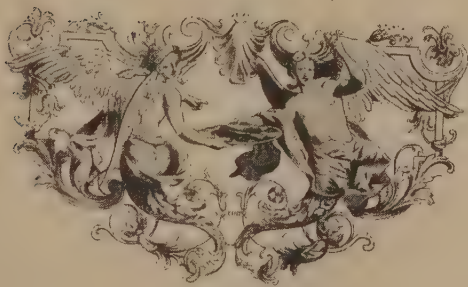
Et Jules Lemaitre avoue qu'il n'est pas bien sûr d'avoir saisi le sens...

(*Les Contemporains*, t. V, p. 43.)

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.



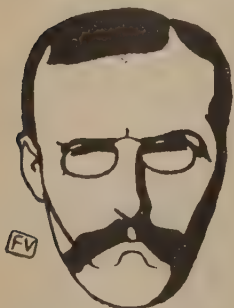
CUL-DE-LAMPE par Bernard Picart.

ALBERT SAMAIN

1858-1900

Poète parnassien, Samain a subi l'influence du Symbolisme. Mais il est resté toujours clair et, par là, bien français. — Dans la première des pièces citées, on voit surtout le disciple de Chénier, de Th. Gautier et de Leconte de Lisle; dans les deux autres, apparaissent quelques-unes des plus subtiles nuances de la poésie mallarméenne.

Ses principaux recueils sont : *Au jardin de l'Infante* (1893), *Aux Flancs du Vase* (1898), *le Chariot d'or* (1901). Il a donné au théâtre, un *Polyphème* en deux actes, joué à l'Œuvre en 1904, et repris à la Comédie-Française en 1906. Il avait contribué à la fondation du *Mercure de France*, dont il devint un des collaborateurs assidus. Sa modestie très sincère retarda sa notoriété, qui n'en devint que plus solide avec le temps. On apprécie chaque jour davantage la sobriété brillante et la profondeur lumineuse d'un poète qui sait unir au *métier* parnassien la clarté classique et la subtilité symboliste.



Masque d'Albert Samain par Valloton : tiré du « Livre des Masques » par R. de Gourmont. (*Mercure de France*.)

Le Repas préparé.

Ma fille, lève-toi ; dépose là ta laine.
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne,
Que recouvre la nappe aux plis étincelants,
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse au col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :
Les pêches qu'un velours fragile couvre encor,
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.

Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles;
Et puis ferme la porte, et chasse les abeilles.
Dehors, le soleil brûle et la muraille cuit;
Rapprochons les volets; faisons presque la nuit,
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.
Maintenant va chercher l'eau fraîche dans la cour
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

(*Aux flancs du Vase*, 1898.)

Soir.

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église:
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise ¹,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises ²;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises ³
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann ⁴ errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'ange va recueillir le rêve que tu pleures.

(*Au jardin de l'Infante*, 1893.)

1. *Se subtilise*, prend des nuances de plus en plus difficiles à saisir. — 2. *L'amour des brises*, pour : des brises dont les parfums les font rêver à l'amour. — 3. *Indécises*, ne s'applique pas au caractère des vierges, mais à leur silhouette, qui devient de moins en moins nette dans le crépuscule. — 4. *L'âme de Schumann*... On entend jouer ou chanter une mélodie de Schumann, musique triste qui s'accorde avec les impressions déjà indiquées.

Il est d'étranges soirs...

Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Où dans l'air énervé flotte du repentir,
Où sur la vague lente et lourde d'un soupir
Le cœur le plus secret ¹ aux lèvres vient mourir.
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Et ces soirs-là, je vais tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des gaités d'eaux vives dans les roches,
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches,
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins ², de roses se coiffant,
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours où, las de se connaître,
Le cœur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin ³,
Où le plus cher passé semble un décor déteint,
Où s'agite un vague et minable capotin.
Il est de mornes jours, las du poids de connaître,
Et, ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Où l'âme, au bout de la spirale descendue ⁴,
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,
Sent le vent de l'abîme et recule éperdue!
Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.

(*Au jardin de l'Infante*, 1893, Mercure de France, édit.)

1. **Le cœur le plus secret...** c'est-à-dire où le cœur qui, d'habitude, livre le moins ses secrets, est amené à exprimer ses peines. — 2. Le matin est personnifié, comme une fée qui porterait une couronne de roses. — 3. **Son butin.** Expression volontairement triviale, pour indiquer que le cœur méprise ce qu'il appelait auparavant son trésor. — 4. **La spirale,** semble indiquer un escalier tournant, par lequel l'âme est descendue jusqu'au fond d'elle-même. Victor Hugo a dit, dans la *Tristesse d'Olympio* :

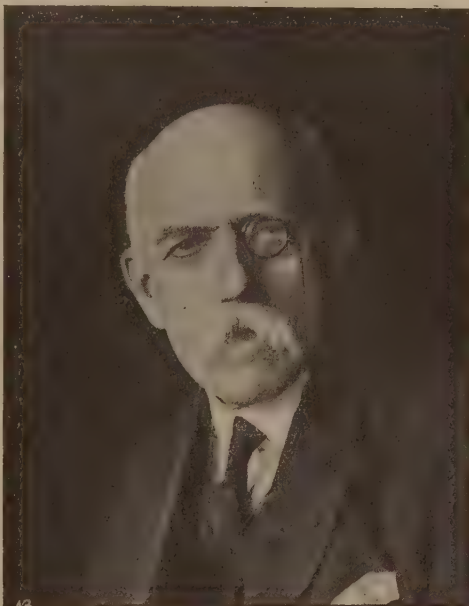
« Elle (l'âme) arrive à pas lents *par une obscure rampe*
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur. »

H. DE RÉGNIER

Né en 1864

M. Henri de Régnier, disciple à la fois des plus purs Parnassiens (surtout de Leconte de Lisle) et de Stéphane Mallarmé, a écrit des pièces dans les deux styles. Rien de plus ferme et de plus régulier que *le Feu*; rien de plus fantaisiste que l'*Odelette* sur le roseau : — quant au *Vase*, c'est un admirable exemple du parti qu'un grand poète peut tirer du *vers libre*, quand il sait l'accommoder à la nature du sujet et aux nuances de son émotion.

Les principaux recueils de H. de Régnier sont : *les Jeux rustiques et divins* (1897), *les Médailles d'argent* (1900), *la Cité des eaux* (1906), *la Sandale ailée* (1906). Il a également publié plusieurs romans, et il a collaboré à diverses revues littéraires. — M^{me} H. de Régnier, fille de J.-M. de Hérédia, s'est aussi révélée poète et romancière, sous le pseudonyme de Gérard d'Houville.



Photographie Benjamin.

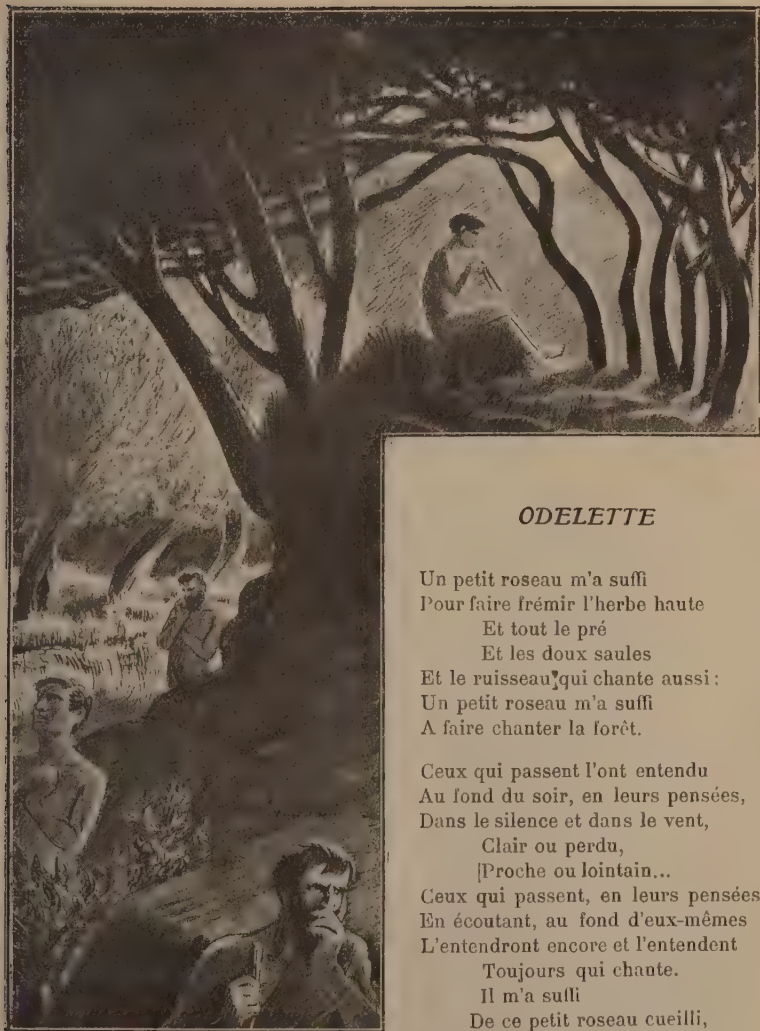
H. DE RÉGNIER.

Le Feu.

Rentre. Je ne vois plus ton visage. Rentrons.
Il est trop tard déjà pour s'asseoir au perron
Où la mousse est humide et la pierre mouillée.
La serrure tend à nos mains sa clef rouillée;

La porte s'ouvrira toute grande pour nous
Avec un bruit d'accueil que le soir fait plus doux ;
Plus tard le gond rétif et le loquet rebelle
Grinceront, car toute demeure garde en elle,
Taciturne, invisible et qui vit en secret,
Une âme que l'on blesse ou que l'on satisfait.
Obéis à son ordre et cède. Sois pieuse
A cette âme éloquente, humble et mystérieuse,
Qui t'appelle. Sais-tu si quelque esprit divin
N'habite pas la pierre où se tourmente en vain
Son angoisse ? Es-tu sûr encore qu'il ne vive
Plus rien de l'arbre dans la poutre et la solive
Qui craquent sourdement et semblent s'étirer ?
Quelqu'un t'attend dans l'ombre et te regarde entrer.
Va vers lui. L'âtre clair ébauche, dans son rire
Équivoque, le masque à demi d'un Satyre
Qui se crispe, s'efface et soudain reparaît.
Ce tison rouge, c'est sa bouche qui riait ;
Cette flamme lui mit aux tempes deux oreilles ;
La bûche chante avec un bruit rauque d'abeilles,
Et le feu tour à tour gronde et murmure et tord
Des pampres embrasés autour des cornes d'or.
La figure sylvestre, indécise et camuse,
Tour à tour se recule et tour à tour s'accuse.
La voici qui s'éteint, la voici qui décroît
Et qu'il n'en reste plus, éparse devant toi,
Qu'un peu de cendre grise où rougeoit une braise ;
Les abeilles ont fui et la ruche s'apaise.
Mais si tu veux revoir le masque qui t'a ri
Et que l'essaim bourdonne innombrable, il suffit,
Pour les faire sortir de la flamme nouvelle,
De jeter à la cendre où couve l'étincelle,
Une à une, dans l'âtre, en offrande au Sylvain,
Des écorces de hêtre et des pommes de pin.

Les Médailles d'argile, 1900, Mercure de France, édit.



DESSIN de H. BROUTELLE.

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi :
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées,
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
[Proche ou lointain...

Ceux qui passent, en leurs pensées,
En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.
Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli,

A la fontaine où vint l'Amour
 Mirer un jour,
 Sa face grave
 Et qui pleurait,
 Pour faire pleurer ceux qui passent
 Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
 Et j'ai, du souffle d'un roseau,
 Fait chanter toute la forêt.

(*Les Jeux rustiques et divins*, 1897, Mercure de France, édit.)

Le Vase ¹.

Mon marteau lourd sonnait dans l'air léger,
 Je voyais la rivière et le verger,
 La prairie et jusques au bois
 Sous le ciel plus bleu d'heure en heure,
 Puis rose et mauve au crépuscule ;
 Alors je me levais tout droit
 Et m'étais heureux de la tâche des heures,
 Gourd ² de m'être accroupi de l'aube au crépuscule
 Devant le bloc de marbre où je taillais les pans
 Du vase fruste encor, que mon marteau pesant,
 Rythmant le matin clair et la bonne journée,
 Heurtait, joyeux d'être sonore en l'air léger !

Le vase naissait dans la pierre façonnée.

Svelte et pur il avait grandi

Informe encore en sa sveltesse,

Et j'attendis,

Les mains oisives et inquiètes,

Pendant des jours, tournant la tête

1. Le thème de cette pièce est celui-ci : Un sculpteur se demande comment il va décorer un vase de marbre « informe encore en sa sveltesse ». En une sorte d'angoisse, celle de l'artiste qui attend l'inspiration, il écoute et regarde..... Des bruits lui viennent de la forêt, et bientôt il croit voir des Faunes, des Centaures, des Nymphes, qui peu à peu forment une ronde fantastique... Il les sculpte au passage... Puis son inspiration tombe quand la frise est achevée. — Il faut admirer ici combien la liberté du rythme, qui chez la plupart des symbolistes « ne rime à rien », correspond aux mouvements de l'âme, et donne à la description une vie intense. — 2. Gourd, mot archaïque pour *engourdi*. Signifie littéralement *enflé*.

A gauche, à droite, au moindre bruit,
Sans plus polir la panse¹ ou lever le marteau.

L'eau
Coulait de la fontaine comme haletante.

Dans le silence
J'entendais, un à un, aux arbres du verger,
Les fruits tomber de branche en branche;
Je respirais un parfum messager
De fleurs lointaines sur le vent;

Souvent,
Je croyais qu'on avait parlé bas,
Et, un jour que je ne rêvais pas — ne dormant pas —
J'entendis par delà les prés et la rivière
Chanter des flûtes.....

Un jour, encore,
Entre les feuilles d'ocre et d'or
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,
Danser un faune;
Je l'aperçus aussi, une autre fois,
Sortir du bois
Le long de la route et s'asseoir sur une borne
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

Une autre fois,
Un centaure passa la rivière à la nage;
L'eau ruisselait sur sa peau d'homme et son pelage;
Il s'avança de quelques pas dans les roseaux,
Flaira le vent, hennit, repassa l'eau;
Le lendemain, j'ai vu l'ongle de ses sabots
Marqué dans l'herbe....

Des femmes.....
Passèrent en portant des paniers et des gerbes,

1. La **panse**, se dit plutôt d'un animal, ou d'une outre. Ici, c'est pour opposer les flancs encore nus du vase à son pied et à ses anses. De plus, le mot *panse* donne l'idée d'une surface circulaire, assez étendue pour que l'artiste puisse y sculpter en bas-relief toute la vision qui suit.

Très loin, tout au bout de la plaine.
 Un matin, j'en trouvai trois à la fontaine,
 Dont l'une me parla...
 Elle me dit : Sculpte la pierre
 Selon la forme de mon corps en tes pensées,
 Et fais sourire au bloc ma face claire;
 Écoute autour de toi les heures dansées
 Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
 Entrelacée,
 Et tourne et chante et se dénoue....

Alors le verger vaste et le bois et la plaine ¹
 Tressaillirent d'un bruit étrange, et la fontaine
 Coula plus vive avec un rire dans ses eaux,
 Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
 Se prirent par la main et dansèrent; du bois
 Les faunes roux sortaient par troupes, et des voix
 Chantèrent par delà les arbres du verger
 Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
 La terre retentit du galop des centaures;
 Il en venait du fond de l'horizon sonore,
 Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
 Tenant des thyrses tors et des outres ventruës,
 Des satyres boiteux piqués par des abeilles....

Et la ronde immense et frénétique,
 Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
 Tournait éperdument autour de moi qui, grave,
 Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
 Le tourbillonnement des forces de la vie.

.....
 Le crépuscule vint et je tournai la tête;
 Mon ivresse était morte avec la tâche faite;
 Et sur son socle enfin, du pied jusques aux anses,
 Le grand Vase se dressait nu dans le silence,

1. Remarquez ici le changement de rythme. Aux vers brisés qui indiquaient les hésitations de l'artiste, et la succession rapide des impressions diverses, succèdent de larges alexandrins, au moment où la ronde des Faunes, des Centaures, et des Nymphes se met à tourner d'un mouvement continu.

Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins*, Mercure de France, édit.)



BOIS de H. BROUTELLE.

M^{me} DE NOAILLES

Madame de Noailles, née princesse de Brancovan, s'est révélée de bonne heure

poète et romancière. Sans appartenir à aucune école, elle a chanté, de la voix la plus naturelle et la plus pénétrante, ses impressions, ses inquiétudes, ses espérances. Il n'est pas, dans la période contemporaine, de poésie plus subjective, plus personnelle, et, par là, plus émouvante. C'est vraiment le cœur qui parle au cœur. — Ses principaux recueils sont : *le Cœur innombrable*, *l'Ombre des jours*, *les Eblouissements*, *les Vivants et les Morts*.

D'un livre à l'autre, il semble qu'une évolution psychologique et morale se soit faite chez Madame de Noailles. Nous avons choisi trois pièces, dont les deux premières expriment l'abandon presque total aux impressions les plus douces de la nature. La dernière est d'un sentiment plus profond, et saisit le cœur par un admirable mélange d'angoisse et de résignation.



Cliché Manuel.

M^{me} LA CONTESSE DE NOAILLES.

Le Verger.

Dans le jardin sucré d'œillet et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé,
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,
Sur l'effort généreux et prudent des semis,
Sur la salade vive et le buis des bordures,
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi.

La terre labourée où mûrissent les graines
Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
Le destin de la vigne et du froment enclos.

Des brugnons roussiront sur les feuilles, collées
Au mur où le soleil s'écrase chaudement,
La lumière emplira les étroites allées
Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement.

Un goût d'éclosion et de choses juteuses
Montera de la courge humide et du melon.
Midi fera flamber l'herbe silencieuse,
Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Et la maison, avec sa toiture d'ardoises,
Laisant sa porte sombre et ses volets ouverts,
Respirera l'odeur des coings et des framboises
Éparse lourdement autour des buissons verts.

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente
 Du feuillage flexible et plat des haricots
 Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
 Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume,
 Lasse comme un jardin sur lequel il a plu,
 Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume.
 Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus.

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
 Des peines de ma vie et de ma nation,
 J'écouterai chanter dans mon âme profonde
 L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,
 Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,
 A mon frère le pampre et ma sœur la groseille,
 Qui sont la jouissance aimable de l'été.

Je serai si sensible et si jointe à la terre
 Que je pourrai penser avoir connu la mort,
 Et me mêler, vivante, au reposant mystère
 Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps.

Et ce sera très bon et très juste de croire
 Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
 Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
 Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...

(*Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, édit.)

Éloge de la Rose ¹.

Quelle tranquillité dans un jardin, le temps
 Est là qui se repose;

1. On comparera à cet éloge de la rose les poésies de Ronsard et du moyen âge consacrées à cette même fleur. Remarquer ici l'effet obtenu par la répétition du mot *rose*, surtout à partir de la 6^e strophe.

Et des oiseaux sont là, insoucians, contents,
Amoureux de la rose,

De la rose charmante, à l'ombre du rosier
Si mollement ouverte,

Et qui semble la bouche au souffle extasié
De cette saison verte.

Il fait à peine jour, toute la maison dort
Sous son aile ardoisée,

Quand les fleurs du parterre ouvrant leur coupe d'or,
Déjeunent de rosée.

De blanches, jaunes fleurs! c'est un peuple divin
Parqué dans l'herbe calme,

Le mol acacia fait sur le gravier fin
Un bercement de palme.

Les fleurs du marronnier, cônes de parfum blanc,
Vont lentement descendre

Pour entourer les pieds du printemps indolent
D'aromatique cendre.

O douceur des jardins! beaux jardins dont le cœur
Avec l'infini cause,

Régnez sur l'univers par la force et l'odeur
De la limpide rose,

De la rose, dieu vif, petit Éros joufflu
Armé de courtes flèches,

A qui les papillons font un manteau velu
Quand les nuits sont plus fraîches.

Rose de laque rose, ô vase balancé
Où bout un parfum tendre,

Où le piquant frelon doucement convulsé
Sent son âme s'épandre ;

Rose, fête divine au reflet argenté
Sur la pelouse éclore,

Orchestre de la nuit, concert dans le jardin,
Feu de Bengale rose!

Rose qui, dans le clair et naïf paradis
De saint François d'Assise,
Seriez, sous le soleil tout ouvert de midi,
Près de sa droite assise!

Rose des soirs d'avril, rose des nuits de mai,
Rose de toute sorte,
Rêveuses sans repos qui ne dormez jamais
Tant votre odeur est forte,

Fleur des parcs écossais, des blancs cloîtres latins,
Des luisantes Açores,
Vous qui fûtes créée avant Ève, au matin
De la plus jeune aurore,

Rose pareille au ciel, au bonheur, au lac pur,
A toute douce chose.
Rose faite de miel, et faite d'un azur
Qui est rose, ma rose!...

(*Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, édit.)

Les vivants se sont tus !...

Les vivants se sont tus. mais les morts m'ont parlé ;
Leur silence infini m'enseigne le durable.
Loin du cœur des humains, vaniteux et troublé,
J'ai bâti ma maison pensive sur leur sable.

— Votre sommeil, ô morts déçus et sérieux,
Me jette, les yeux clos, un long regard farouche ;
Le vent de la parole emplît encor ma bouche,
L'univers fugitif s'insère dans mes yeux.

Morts austères, légers, vous ne sauriez prétendre
A toujours occuper, par vos muets soupirs,
La race des vivants, qui cherche à se défendre
Contre le temps, qu'on voit déjà se rétrécir ;

Mais mon cœur, chaque soir, vient contempler vos cendres,
Je ressemble au passé et vous à l'avenir.

On ne possède bien que ce qu'on peut attendre :

Je suis morte déjà, puisque je dois mourir...

(*Les Vivants et les Morts*, Calmann-Lévy, édit.)



CUL-DE-LAMPE, par Pierre Choffard (1730-1809).

FRANCIS JAMMES

Né en 1868

M. Francis Jammes occupe dans la poésie contemporaine une place exceptionnelle, en dehors des écoles, et sur laquelle il serait difficile de mettre une *désignation* précise. Le seul mot qui convienne pour le caractériser est *Poésie*, au sens le plus étendu, le plus libre de toute convention. Naïf, ingénu, mais grand artiste d'instinct et non de procédés, Francis Jammes ne décrit que des choses simples : chaque objet, chaque individu, chaque animal nous apparaît dans ses vers avec ses traits naturels et comme primitifs. Il a dit de lui-même : « Mon Dieu, j'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père, qui me les ont transmis. »



FRANCIS JAMMES.

Portrait publié par M. E. Montford dans *Vingt-cinq ans de Littérature française*, tome I. (Librairie de France, édit.)

Les citations qui suivent ont été choisies par M. Jammes lui-même, qui a bien voulu nous indiquer, dans les différents genres, ce qui lui paraît présenter les aspects si variés de son inspiration et de son style.

On lui doit également plusieurs ouvrages en prose, de la saveur la plus originale, entre autres : *le Roman du lièvre* et *le Rosaire au Soleil*.

Avec ton parapluie¹...

Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
Avec tes vêtements qui sentent le fromage,
Tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé
Sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier.
Tu suis le chien au poil dur et l'âne portant

1. Portrait d'un berger qui mène paître ses brebis dans les Pyrénées. L'attention doit se porter sur tous les détails *réalistes* de cette pièce, et la question qui se pose est celle-ci : comment expliquer que, de ces notations si simples et parfois si tri-

Les bidons ternes sur son dos saillant ¹.
 Tu passeras devant les forgerons des villages,
 Puis tu regagneras la balsamique montagne ²
 Où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs.
 Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.
 Là, volent des vautours au col pelé et s'allument
 Des fumées rouges dans les brumes nocturnes.
 Là, tu regarderas avec tranquillité
 L'esprit de Dieu planer sur cette immensité.
 (1897. Mercure de France, éditeur.)

Le vieux Village...

A André Gide.

Le vieux village était rempli de roses
 Et je marchais dans la grande chaleur
 Et puis ensuite dans la grande froideur
 De vieux chemins où les feuilles s'endorment.

 Puis je longeai un mur long et usé;
 C'était un parc où étaient de grands arbres,
 Et je sentais une odeur du passé,
 Dans les grands arbres et dans les roses blanches.

 Personne ne devait l'habiter plus...
 Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
 Et maintenant, comme s'il avait plu,
 Les ébéniers luisaient au soleil cru.

 Ah! des enfants dès autrefois, sans doute,
 S'amuserent dans ce parc si ombreux...
 On avait fait venir des plantes rouges
 Des pays loin, aux fruits dangereux.

viales, se dégage une si intense poésie? — 1. Francis Jammes a écrit une délicieuse *Prière pour aller au paradis avec les ânes*. — 2. **Balsamique**, qui exhale le parfum de la balsamine, plante des montagnes, Cf. ANDRÉ CHÉNIER : « ... Des jeunes rosiers le *balsamique* ombrage » (*Élég.* 10).

Et les parents, en leur montrant les plantes,
Leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
C'est du poison... elle arrive de l'Inde...
Et celle-là est de la belladone!

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
Vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit; tout petit,
Avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
Du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes;
Il arriva à cheval, par le fond
Du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
Couraient au parc où étaient de grands arbres,
Des noyers noirs avec des roses blanches,
Et des rires sous les noires charmillles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle!
Lui descendait avec son grand chapeau,
Du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils!... Dieu est bon...

Lui répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
En lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille?
A-t-elle existé? A-t-elle existé?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
Aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les éléniers luisent au soleil cru.

(Mercure de France, éditeur.)

Il va neiger.

A Léopold Bauby.

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
De l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
Au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce ?
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
Pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors je fume,
Je fume ma pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que tant de choses
Ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
De vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoidonc pensons-nous et parlons-nous ? c'est drôle ;
Nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas,
Et cependant nous les comprenons, et les pas
D'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
Qu'elles n'avaient pas besoin de nom, et les nombres
Qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
Passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
De l'an dernier ? A peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
Si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce ?

(1888. Mercure de France, éditeur.)

Élégie première.

*A Albert Samain*¹.

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore,
C'est la première fois que j'envoie à la mort
Ces lignes que t'apportera demain, au Ciel,
Quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.
Souris-moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :
« Je ne suis pas si malade que tu crois². »
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
Et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »
Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là³.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
Et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire.
Le soir vient. Nous marchons dans la lumière jaune
Qui fait les fins du jour ressembler à l'Automne.
Et nous longeons le gave. Une colombe rauque
Gémit tout doucement dans un peuplier glauque.
Je bavarde. Tu souris encore. Bonheur se tait.
Voici que nous rentrons sur les pauvres pavés,
Voici la route obscure au déclin de l'Été,
Voici l'ombre à genoux près des belles-de-nuit
Qui ornent les seuils noirs où la fumée bleuit.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
Où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,
C'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.
Ta lumière naquit de cette obscurité
Qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'Été

1. Sur A. Samain, cf. page 218. — 2. Samain fut longtemps malade et mourut jeune.
— 3. *Bonheur*, nom du chien de F. Jammes.

Où flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,
Sous les liserons noirs aboient les chiens de garde.

Je ne regrette pas ta mort. D'autres mettront
Le laurier qui convient aux rides de ton front.
Moi, j'aurais peur de te blesser, te connaissant.
Il ne faut pas cacher aux enfants de seize ans
Qui suivront ton cercueil en pleurant sur ta lyre
La gloire de ceux-là qui meurent le front libre.

Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.
Comme la voix du vent qui berce les lilas
Ne meurt point, mais revient après bien des années
Dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
Tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
Les enfants que déjà mûrissent nos pensées.

Sur ta tombe, pareil à quelque pâtre antique
Dont pleure le troupeau sur la pauvre colline,
Je chercherais en vain ce que je peux porter¹ :
Le sel serait mangé par l'agneau des ravines
Et le vin serait bu par ceux qui t'ont pillé.

Je songe à toi. Le jour baisse comme ce jour
Où je te vis dans mon vieux salon de campagne.
Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales.
Je songe à ce Versailles où tu me promenais²,
Où nous disions des vers, tristes et pas à pas.

Je songe à ton ami et je songe à ta mère.
Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,
En attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.
Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

(Mercure de France, éditeur.)

1. Allusion aux offrandes que, dans l'antiquité, on déposait sur les tombeaux. Cf. le sonnet de Ronsard *Sur la mort de Marie*. — 2. A. Samain, dans un de ses recueils, *le Chariot d'or*, a écrit une suite de sonnets sur Versailles.

La petite Vieille.

Une brebis perdue sur la mousse a bélé.
 Voici midi. C'est l'heure où il me faut aller
 Cueillir, pour composer des baumes salutaires,
 Les rameaux endormis des plantes vulnéraires.
 Leurs feuilles assombries dorment dans les fourrés
 Où la couleuvre lisse et froide s'est nouée.
 Le long du vif ruisseau sableux je cueillerai
 La menthe, dont l'odeur s'écrase sous les doigts¹.
 Dans la chaude prairie où le vent fait de l'ombre
 Poussent le lychnis² rose et l'oseille sauvage,
 Qui, pourpre et cannellée, berce sa tige longue.
 La grande-marguerite est une jeune fille.
 La renoncule est l'œil doré de la prairie,
 Et le myosotis est l'œil bleu du ruisseau.
 Le pissenlit est la quenouille du cri-cri.
 Les asphodèles sont les cierges du soleil.
 Les pervenches sont des étoiles qui ont poussé.
 L'iris est un oiseau penché sur la rivière.
 Les chèvrefeuilles sont les lèvres de la haie,
 Et l'églantier tremblant les joues de fiancées.

(Mercure de France, éditeur.)

1. Tour hardi pour : dont l'odeur se dégage quand on écrase la tige sous les doigts.
 — 2. *Lychnis*, plante des prés, appelée vulgairement *fleur de coucou*. — 3. *Asphodèles*, plante à fleurs disposées en grappes, appelée aussi *bâton de Jacob*.



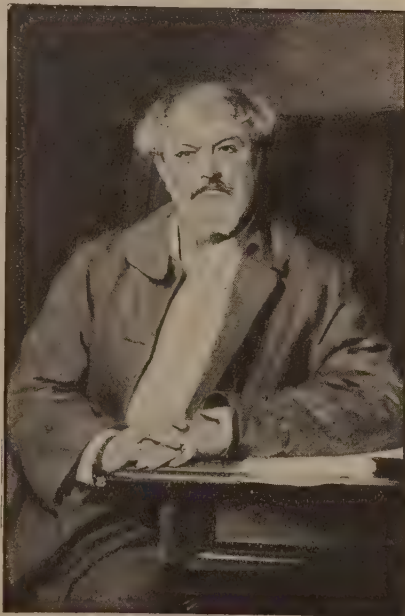
BOIS DE H. BROUTELLE

JEAN RICHEPIN

Né en 1849

Jean Richepin, après d'excellentes études classiques, passa par l'École Normale supérieure. Mais d'une nature trop indépendante pour se vouer à l'enseignement, il voyagea, — on pourrait même dire qu'il vagabonda. C'est en 1876 qu'il publia *la Chanson des Gueux*, le plus spontané et le plus original de ses recueils : jamais on n'avait encore si bien réussi à reconstituer à la fois la psychologie et le langage des miséreux. Parfois sans doute, Richepin a dépassé la mesure dans le réalisme ; mais ce n'est pas une raison pour refuser d'admirer ce qu'il y a de profond et de poétique dans les plus belles pièces de *la Chanson des Gueux*. On trouve également des morceaux de l'inspiration la plus franche dans *la Mer* (1886).

Au théâtre, Jean Richepin a donné avec grand succès *Nana-Sahib* (1883), *le Flibustier* (1888), *Par le Glaive* (1894), *le Chemineau* (1897), où l'on reconnaît la même veine que dans *la Chanson des Gueux*, et qui restera sans aucun doute le plus personnel de ses ouvrages dramatiques.



JEAN RICHEPIN

Par Marcel Baschet. (Musée de Bordeaux.)

Les Plantes, les Choses, les Bêtes.

I

La Flûte.

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau,
Aussi je végétais, si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie.
Maintenant je suis flûte et l'on me porte envie.

Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais.
 Un matin en passant m'arracha du marais,
 De mon cœur, qu'il vida, fit un tuyau sonore,
 Le mit sécher un an, puis, le perçant encore,
 Il y fixa la gamme avec huit trous égaux;
 Et depuis, quand sa lèvre aux souffles musicaux
 Éveille les chansons au creux de mon silence,
 Je tressaille, je vibre, et la note s'élance;
 Le chapelet des sons va s'égrenant dans l'air;
 On dirait le babil d'une source au flot clair;
 Et dans ce flot chantant qu'un vague écho répète
 Je sais noyer le cœur de l'homme et de la bête.

II

La Plainte du Bois.

Dans l'âtre flamboyant le feu siffle et détone,
 Et le vieux bois gémit d'une voix monotone.

Il dit qu'il était né pour vivre dans l'air pur,
 Pour se nourrir de terre et s'abreuver d'azur,
 Pour grandir lentement et pousser chaque année
 Plus haut, toujours plus haut, sa tête couronnée.
 Pour parfumer avril et ses grappes de fleurs,
 Pour abriter les nids et les oiseaux siffleurs.
 Pour jeter dans le vent mille chansons joyeuses.
 Pour vêtir tour à tour ses robes merveilleuses,
 Son manteau de printemps de fins bourgeons couvert,
 Et la pourpre en automne, et l'hermine en hiver.
 Il dit que l'homme est dur, avare et sans entrailles,
 D'avoir à coups de hache et par d'après entailles
 Tué l'arbre; car l'arbre est un être vivant.
 Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,

 Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols
 Et nous berçait la nuit aux chants des rossignols,

Et qu'ingrats, oubliant notre amour, notre enfance,
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

Et dans l'âtre en brasier le bois geint et se tord.

O bois, tu n'es pas sage et tu te plains à tort.

Nos mains en te coupant ne sont pas assassines.

Enchaîné, subissant l'entrave des racines,

Tu végétais au même endroit, sans mouvement,

Et conjoint à la terre inséparablement.

Toi qui veux être libre et qui proclames l'arbre

Vivant, tu demeureras planté là comme un marbre,

Captif en ton écorce ainsi qu'en un réseau,

Et tu ne devinais l'essor que par l'oiseau.

Nous t'avons délivré du sol où tu te rives

Et te voilà flottant sur l'eau, voyant des rives

Avec leurs bateliers, leurs maisons, leurs chevaux.

O les cieux différents, les horizons nouveaux !

Que de biens inconnus tu vas enfin connaître !

Quel souffle d'aventure étrange te pénètre !

Mais tout cela n'est rien. Car tu rampes encor.

Qu'on le fende et le brûle et qu'il prenne l'essor !

Et le feu furieux te dévore la fibre.

Ah ! tu vis maintenant, tu vis, te voilà libre.

Plus haut que les parfums printaniers de tes fleurs,

Plus haut que les chansons de tes oiseaux siffleurs,

Plus haut que tes soupirs, plus haut que mes paroles,

Dans la nue et l'espace infini tu t'envoles !

Vers ces roses vapeurs où le soleil du soir

S'éteint comme une braise au fond d'un encensoir,

Vers ce firmament bleu dont la gloire allumée

Absorbe avec amour ton âme de fumée.

Vers ce mystérieux et sublime lointain

Où viendra s'éveiller demain le frais matin,

Où luiront cette nuit les splendeurs sidérales,

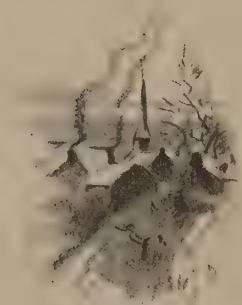
Monte, monte toujours, déroule tes spirales,

Monte, évanouis-toi, fuis, disparais ! Voici

Que ton dernier flocon flotte seul aminci,

Et se fond, se dissout, s'en va. Tu perds ton être ;
Aucun œil à présent ne peut te reconnaître,
Et toi qui regrettais le grand ciel et l'air pur,
O vieux bois, tu deviens un morceau de l'azur.

(*La Chanson des Gueux*, Fasquelle, édit.)



DESSIN de Ricardo Florès
pour *la Chanson des Gueux*, de Richépin.
(Arth. Fayard, édit.)

L'odyssée du Vagabond.



Un vieux Lapin.

DESSIN de Ricardo Florès. (Arth. Fayard, édit.)

A Henry Laurent.

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin.

Où va-t-il? D'où vient-il? Qu'importe!
Suivant le hasard qui l'emporte
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller,
Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans ce lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans halte ni trêve
Poursuivre un impossible rêve,
Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,
Meurt, sans qu'on lui presse la main,
Cet affamé du lendemain.

Étendu sur le dos dans l'herbe,
Il regarde le ciel superbe
Avec ses étoiles en gerbe.

Ah! là-haut, c'est peut-être là
Que son espérance exila
Le but qui toujours recula!

Ah! là-haut, c'est peut-être l'arche
Vers laquelle ce patriarce
Guidait son éternelle marche!

Quand le dimanche il défilait
Sous un portail son chapelet,
C'est là-haut que son cœur allait!

Là-haut, c'est la terre promise!
Là-haut, pour les gueux sans chemise
Le lit est fait, la table est mise!

Et sans doute ce vagabond
Va s'envoler là-haut d'un bond,
Et ce moment lui semble bon!

Eh bien! non. Tordu comme un saule,
Ce prisonnier tient à sa geôle,
Il ne veut pas mourir, le drôle!

Il lutte, il hurle, comme un fol,
Cambre ses reins, tourne son col,
Et de ses baisers mord le sol.

Il n'a point de céleste envie,
Et dans sa soif inassouvie
Il veut boire encore à la vic.

Sur ce lit de mort sans chevet
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait,

Que dans son enfance première
Il dormait chez une fermière
Près de l'âtre de la chaumière,

Que plus tard dans les verts sentiers
Il a passé des jours entiers
A déflourir les églantiers,

.
.
.

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin,

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse,

Et qu'il avait beau voyager,
Lui l'inconnu, lui l'étranger,
Chacun lui donnait à manger,

Et que les gens sont charitables
D'ouvrir au pauvre leurs étables,
De lui faire place à leurs tables,

Et que nulle part, même aux cieux,
Les misérables ne sont mieux
Que sur terre; et le pauvre vieux

Voudrait voir la prochaine aurore
Et ne pas s'en aller encore
Vers l'autre monde qu'il ignore;

Et la vie est un si grand bien,
Que ce vieillard, ce gueux, ce chien,
Regrette tout, lui qui n'eut rien.

(*La Chanson des Gueux*, Fasquelle, édit.)



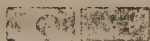
DESSIN de Ricardo Florè;
pour *la Chanson des Gueux*, de Richopin.
(Arth. Fayard, édit.)



LA CATHÉDRALE DE CHARTRES ET LA BEAUCE.

LUCIE BOURDEIN.

CHARLES PÉGUY



1873-1914

Charles Péguy, né à Orléans, fut reçu à l'École Normale supérieure, mais abandonna l'Université pour mettre son talent généreux et ardent au service de ses idées sociales, patriotiques et religieuses. Il est mort sur le champ de bataille, dans les premières semaines de la guerre. — Nous empruntons à ses œuvres une poésie d'une forme régulière, — et un morceau d'un rythme plus libre et plus original.

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres.

Étoile de la mer, voici la lourde nappe
 Et la profonde houle et l'océan des blés
 Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
 Voici votre regard sur cette immense chape,
 Et voici votre voix sur cette lourde plaine
 Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
 Voici le long de nous nos poings désassemblés
 Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale ¹.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire...

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et cé fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau ².

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets,
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate,

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

1. Il s'agit de meules de blé qui, dans la région de la Beauce, sont construites en forme de tours au toit pointu. 2. A Orléans (patrie de Péguy) la Loire, qui jusque-là suit une ligne du sud au nord, forme une *courbe*, et prend la direction de l'ouest.



BOIS de H. BROUTELLE.

Un homme de chez nous, de la glèble féconde
 A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
 Et d'une seule source et d'un seul portement ¹
 Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David ², voici votre tour beauceronne.
 C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
 Vers un ciel de clémence et de sérénité,
 Et le plus beau fleuron dedans ³ votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
 Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
 Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
 La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe de blé qui ne périra point,
 Qui ne fanera point au soleil de septembre,

1. *Portement* = action de porter. Ce mot n'est plus usité qu'en parlant des tableaux où le Christ est représenté portant sa croix. On dit : *Un portement de Croix*. Péguy reprend le mot dans son sens archaïque et étymologique. — 2. *Tour de David*, expression tirée des Litanies de la sainte Vierge. — 3. *Dedans*, pour *dans*, archaïsme. Aujourd'hui *dedans* est toujours adverbe ; *dans* est préposition.

Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus grande oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute...

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau ¹,
Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan ²,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râlements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur ³,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

La Tapisserie de Notre-Dame. (Nouvelle Revue française édit.)

1. Cf. VICTOR HUGO, *Tristesse d'Olympio* :... « L'un emportant son masque et l'autre son couteau » : — 2. *Saint-Chéron*, commune d'Eure-et-Loir, arrondissement de Dreux : — *Saint-Arnould*, commune de Loir-et-Cher, arrondissement de Vendôme : — *Dourdan*, chef-lieu de canton de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet.
3. *Refuge du pécheur*, expression tirée des Litanies de la sainte Vierge.

Le Porche de la deuxième vertu.

.....
Vraiment, dit Dieu, mon Fils m'a fait de très bons jardiniers
Depuis quatorze siècles qu'il ameublit cette terre d'âmes.
Depuis quatorze siècles que mon Fils laboure et cultive cette terre,
Il m'a fait de très bons laboureurs et cultivateurs,
Et des moissonneurs et des vignerons. Des fins vignerons.
Ces jours mauvais qui pleuvent et qui pleuvent et qui partout ailleurs
empoisonneraient des pays entiers.

Des nations, des peuples entiers, des créations entières.
Ces pluies et ces pluies qui partout ailleurs envahiraient,
Envaseraient d'un limon crasseux la terre végétale,
Noieraient toute pousse et bourgeonnement
Sous les varechs et les vers de vase.
Tous ces jours mauvais qui pleuvent et pleuvent
Partout ailleurs inonderaient, noieraient, de souillures, de bavures,
La bonne terre végétale.
Enliseraient, couvriraient de pestilences
Toute ma création.
Mais ici, dit Dieu, dans cette douce France, ma plus noble création,
Dans cette saine Lorraine;
Ici ils sont bons jardiniers.
C'est des vieux jardiniers finis, des fins jardiniers depuis quatorze
siècles qu'ils suivent les leçons de mon Fils.

Ils ont tout canalisé, tout ameubli dans les jardins de l'âme.
De l'eau qui sert à inonder, à empoisonner (*riant*) eux ils s'en servent
pour arroser.

Peuple de mon Fils, peuple plein de grâce, éternellement plein de jeu-
nesse et de grâce.

Les eaux mêmes du ciel, tu les détournes; pour tes merveilleux jardins.
Ma colère même, tu la détournes; pour tes mystérieux, pour tes mer-
veilleux jardins.

Les pestilences mêmes, tu les détournes et elles ne t'atteignent pas et
elles ne te servent que de fumier

Pour tes mystérieux, pour tes merveilleux jardins.

O peuple tu as bien appris les leçons de mon Fils
Qui était un grand Jardinier.
Peuple secrètement aimé c'est toi qui as le mieux réussi.
Peuple jardinier toujours une eau saine arrosera tes terres.
Peuples; peuple qui ne recules devant aucunes pestilences.
O mon peuple français, ô mon peuple lorrain. Peuple pur. peuple sain.
peuple jardinier.
Peuple laboureur et cultivateur.
Peuple qui laboures le plus profondément
Les terres et les âmes.
Toujours tes eaux seront des eaux vives.
Et tes sources toujours des fontaines jaillissantes.
Toujours tes rivières seront des eaux courantes et tes fleuves.
Et tes secrètes sources dans tes mystérieux,
Dans tes merveilleux, dans tes douloureux jardins.
Toujours une eau courante, une eau saine arrosera tes prés.
Toujours une eau saine montera dans ton Blé.
Toujours une eau saine montera dans ta Vigne.
Peuple qui fais le Pain, peuple qui fais le Vin.
O ma terre lorraine, ô ma terre française,
Peuple qui suis le mieux, qui as le mieux pris les leçons de mon Fils.
Peuple accointé à cette petite Espérance.
Qui jaillit partout dans cette terre.
Et dans les mystérieux,
Dans les merveilleux, dans les très douloureux jardins des âmes.
Peuple jardinier qui as fait pousser les plus belles fleurs
De sainteté.
Par la grâce de cette petite Espérance.
Peuple qui fais reculer les pestilences
Par l'ordre. Par la propreté, par la probité; par la clarté.
Par une vertu qui est en toi, par une vertu propre, par une vertu unique.
Peuple jardinier, qui laboures et qui herses.
Qui bêches et qui râtisses.
Qui ameublis la création même.
Et je le dis, dit Dieu, je le déclare : Rien n'est aussi profond qu'un
labour.
Et rien n'est aussi beau, je m'y connais,

Rien n'est aussi grand dans ma création.

Que ces beaux jardins d'âmes bien ordonnés comme en font les Français.

Toutes les sauvageries du monde, on peut m'en croire, je le sais peut-être.

Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin à la française.

Car c'est là qu'il y a le plus d'âmes et le plus de création.

C'est là qu'il y a de l'âme.

Jardins mystérieux, jardins merveilleux,

Jardins très douloureux des âmes françaises.

Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin français.

Honnête, modeste, ordonné.

C'est là que j'ai cueilli mes plus belles âmes.

Toutes les sauvageries du monde ne valent pas une belle ordonnance.

Peuple honnête, peuple de jardiniers c'est lui qui fait pousser les plus belles âmes

De sainteté.

Très douloureux jardins, des âmes ont poussé là

Qui ont souffert sans rompre l'alignement

Le plus dur martyre.

Et c'est ça qui est difficile ; c'est ça qui est rare,

Le plus recreusé martyre.

Sans rompre l'ordonnance.

Et ça je sais ce que ça coûte.

Très douloureux jardins, des âmes ont poussé là que j'ai cueillies

Douloureuses.

Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un bon jardin de presbytère,

Avec ses tournesols

Que les enfants appellent des soleils.

Et c'est des soleils, si je veux.

Un bon jardin de curé,

Bien requiet, bien requois.

C'est là que j'ai cueilli mes plus belles âmes

Silencieuses.

Les sauvages diront que ce jardin n'est pas grand et qu'il n'est pas profond.

Mais moi je sais (dit Dieu), que rien n'est grand comme l'ordre et que rien n'est profond comme le labour

Français.

Peuple honnête, plein de jeunesse,

Plein de ma jeunesse et de ma grâce.

Les eaux du ciel, tu n'en es point intimidé.

Tu n'en es point embarrassé, les eaux du ciel tu les détournes.

Les jours mauvais pleuvent et pleuvent, ils ne te corrompront point.

Au contraire, peuple qui assainis tout.

France ma fille aînée,

Les jours mauvais tu n'en fais point des corruptions et des pestilences,

Des eaux corrompues, des eaux mortes.

Les jours mauvais tu n'en fais pas des mortes eaux

Toutes glaireuses.

Mais jardinier, peuple jardinier tu en fais ces beaux ruisselets d'eau vive

Qui arrosent les plus beaux jardins

Qu'il y ait jamais eu au monde.

Qui arrosent les jardins de ma grâce, les éternels jardins.

Moi je sais, dit Dieu, jusqu'où un Français peut se taire,

Sans rompre l'alignement.

Je sais jusqu'où un Français peut ne pas rompre une ordonnance

Et ce qu'ils souffrent en dedans, et jusqu'où,

Quelles épreuves ils portent, sans bouger d'une ligne.

Comme un beau pont, comme une belle voûte bien juste.

Quels sacrifices ils m'apportent (en secret), nul sacrifice n'est si profond

Qu'un labour français.

Une eau pure, une eau saine, une eau courante monte

Dans les tiges de la loi du Pain.

Une eau saine, une eau courante monte, une eau rare

Dans les sarments de la loi du Vin.

Une eau lorraine, une eau française monte dans le bourgeonnement

De l'une et l'autre loi.

PAUL CLAUDEL

Né en 1868



PAUL CLAUDEL, par J.-E. Blanche.
(Musée de Rouen.)

Cliché Vallo.

II

M. Paul Claudel, actuellement ministre plénipotentiaire de France au Japon, est un des poètes symbolistes les plus originaux. Son lyrisme, d'une inspiration franchement catholique et mystique, s'élève et se berce sur des rythmes d'un charme secret, dans lesquels il ne faut plus rien chercher de la versification traditionnelle. Il a souvent adopté la forme dramatique, comme dans la *Jeune fille Violaine* (1910), *l'Otage* (1911), *l'Annonce faite à Marie* (1912). Au théâtre, comme dans l'ode, il se classe tout à fait à part, et il ne peut être entièrement compris et goûté que par les initiés.

La Sainte Face.

Tu ne saurais effacer de ton cœur une certaine image,
Et cette image n'est autre que celle imprimée sur le linge de la Véronique.

C'est une face fine et longue et la barbe entoure le menton d'une triple touffe.

L'expression en est si austère qu'elle effraie, et si sainte

Que le vieux péché, en nous organisé,

Frémit jusque dans sa racine originelle, et la douleur qu'elle exprime est si profonde

Qu'interdits, nous sommes comme des enfants qui regardent pleurer, sans comprendre, le père : il pleure !

Tu voudrais en vain, ô Ivors, déployer devant ces yeux la gloire et l'éclat de ce monde.

Ces yeux qui, en se levant, d'un regard ont créé l'Univers,

Sont maintenant baissés, et de sévères larmes en descendent ;

Du front suintent des gouttes de sang.

Mais considère, ô mon fils, la bouche de ton Dieu, la bouche, ô mon fils, du Verbe.

Car les lèvres au coin droit s'entr'ouvrent en un sourire atroce.

Comme il pleure de tout son être, laissant échapper la salive comme un enfant !

Il n'y a point de pain pour nous, ô mon fils, tandis qu'il nous restera cette douleur à consoler.

C'est la douleur du Fils de l'Homme qui a voulu goûter et revêtir notre crime.

C'est la douleur du Fils de Dieu

De ne pouvoir présenter à son Père tout l'homme dans le mystère de l'Ostension.

(*La Ville*, acte III. Édition du Mercure de France.)

Développement de l'église.

Du profond bois sacré, de la haute futaie primitive, telle que celle qui au Japon encore ombrage les cabanes sacrées de Nikko, le défrichement peu à peu a aminci le voile jusqu'à cette rangée unique, à cette colonnade

régulière qui des temples classiques enclôt le sanctuaire maçonné. Car, depuis le Paradis, et comme Jonas au jour de la pénitence de Ninive, comme Élie dans sa douleur, l'homme toujours a eu pour gardien de sa prière et pour protecteur de ses eaux l'arbre qui, pousse et végétation de l'unité, est l'expression de l'Attente dans le témoignage ; assis, agenouillé sous l'ombre. Mais cependant que le païen, impuissant à maîtriser l'arcane, en recherchait les ténèbres obreptices ¹ pour y cacher ses poupées, l'église chrétienne a absorbé le bois mystique, adaptant intérieurement à la congrégation humaine ses avenues et son chœur.

Le temple païen n'était, au vrai, que la prison et le contenant du dieu ; par la caisse où elle la tenait serrée, la tribu affirmait sa propriété de l'idole. La boîte, où la bande errante si longtemps avait promené sa part du trésor traditionnelle, maintenant élargie, superstition affermie sur une base permanente, il importait qu'on ne la trouvât point vide. Par son silence à défaut de parole, quelque statue signifiait l'occupation, objet antique et commun, et toute la foi et le culte consistaient dans l'excitation de l'amulette. — C'est ainsi qu'aujourd'hui encore le musulman vient faire sa prière devant la niche vide d'où il croit l'idole retirée. — Mais l'action cultuelle restait proprement extérieure au temple ; sous les colonnades, par les exèdres ², les cours, la procession et la théorie continuaient la recherche et l'exode. Jusqu'à ce que la révélation, formulant entre le Créateur et l'homme une relation légale, assurât l'exercice effectif et précis de la fonction religieuse, dont l'église fut désormais l'organe, la maison commune de Dieu avec l'homme introduit.

C'est pourquoi l'édifice nouveau n'emprunta au réceptacle païen aucun principe de son développement. Plus de chambre à mystère dont il fût sacrilège d'envahir sans purification la capacité oraculaire ; toutes relations, Dieu même y fût-il partie, se résolvent en une transaction et c'est pourquoi le sacrement désormais substitué au mystère, l'église fut la transformation du marché. Le toit ; établir, simplement, l'abri. On ferme, on enclôt le carrefour, la rue publique, telle que cette sombre route d'Emmaüs où les disciples forcèrent le Sauveur à s'arrêter, « parce que le

1. *Obreptices*, néologisme, formé par analogie sur *subreptices*. Ce mot doit signifier ici : ténèbres dans lesquelles on se glisse...

2. *Exèdre* (du grec *exedra*). Siège placé à l'extérieur, ou simplement siège : salle garnie de sièges. Ici, probablement, petit édifice, avec bancs ou sièges, avoisinant le temple et servant de lieu de repos ou d'abri.

soir venait et que le jour inclinait vers sa fin ». Au dedans les piliers, par la proportion de leur espacement, semblent imposer à tout par la mesure qui régla leur implantation. Ils conduisent, ils sont la rangée des témoins et leur chœur. Promenoir ténébreux, avenues pleines de silence propices aux guets-apens de la grâce.

Ainsi l'on ne voit jamais dans nos vieilles villes la Cathédrale se dégager nettement des maisons où elle est prise. Selon qu'aujourd'hui une chapelle est faite pour l'hôpital ou le couvent qu'elle dessert, de même, alors, le plus large vaisseau gonflé par le souffle humain, l'église, levait de la ville et la ville naissait de l'église, étroitement adhérente aux flancs et comme sur les bras de l'Ève de pierre. Quelles pensées n'entretient pas le voyageur, quand un moment, par un de ces soirs vineux de la France, avant que sa fuite ne l'emporte plus loin, dans le repli d'une lente rivière ou là-bas au sommet de quelque hutte urbaine, il voit se lever le vieux monstre noir, la Bête Évangélique capturée, attachée au milieu des âmes où elle paît par ses contreforts tels que d'énormes liens !

L'objet, donc, des constructeurs du moyen âge ne fut pas de dessiner par l'air un temple aux lignes arrêtées et précises comme une statue, mais de clore le marché mystique, de constituer à demeure de l'ombre. Tous les éléments de l'édifice, toute sa végétation pendant des siècles conspirèrent au royal exhaussement du baldaquin au-dessus de la croix creuse, du carrefour forme de la rencontre, image abstraite et sceau de la ville dans son milieu. Un dais aux longs voiles retombants et mal joints, à chaque coupure du vaisseau des portes semblables à l'écartement de deux rideaux, et le pignon, agrandissement de la porte, des tours enfin chargées de reproduire par l'espace extérieur tout le tonnerre de la forêt ensevelie avec le Christ, tels sont les principes de la Cathédrale.

(*Art Poétique*, Mercure de France, édit.)

PAUL FORT

Né en 1872.

M. Paul Fort s'occupa d'abord d'art dramatique; il fonda en 1890 le *Théâtre d'art*, où il représenta un grand nombre d'œuvres originales et de traductions. On lui doit d'avoir fait connaître à l'élite du public lettré des pièces qu'aucun théâtre n'eût réussi à monter. Sous ce rapport, il a rendu les mêmes services qu'Antoine, au Théâtre-Libre, et que Copeau, au Vieux-Colombier. — Quand il débuta dans la poésie, il y manifesta tout de suite une forte originalité, en prenant position entre les parnassiens, et les *vers-libristes*. Il créa une sorte de prose rythmée, très harmonieuse, pleine d'imprévus charmants, spirituels, pittoresques, — et tira en quelque sorte de notre langue une musique nouvelle, sans tomber dans la fatigante obscurité ou dans le jargon de certains symbolistes. Ses *Ballades françaises* lui ont valu le titre de *Prince des poètes*.

M. Paul Fort a mis au théâtre le *Louis XI, curieux homme*, dont nous citons la première version lyrique. L'Odéon a donné avec un vif succès une série de représentations de cette pièce, qui semble inaugurer un nouveau genre de drame historique, tout ensemble tragique et familier.

Louis XI.

A Pierre Louys.

Louis XI, gagne-petit, je t'aime, curieux homme. Cher marchand de marrons; que tu sus bien tirer les marrons de Bourgogne! Tu faisais le gentil, tu bordais ton chaperon de médailles de cuivre et d'images de



Cliché H. Manuël.

PAUL FORT.

plomb, — on te croyait bien occupé à patenôtres, — soudain tu te baissais, étendant tes longs bras, et tout doucement, sans froisser tes mitaines, tu chipais un marron, puis un, puis un, puis un, sous les mitaines du cousin.

Mais si, par aventure, ses gros poings s'abattaient sur ton dos, ton dos maigre, tu pouffais de rire, et lui rendais son bien que tu lui avais pris. N'y avait plus que les coques, les marrons étaient vides. Ta gentille industrie te valut de grands biens.

Ainsi moi, bon trouvère, quoique penseur nabot, je grappille ciel et terre, provinces de mon cerveau, sous les mains du Seigneur, toute lumière. Je dérobe à ses doigts les roses de l'aurore, les bagues de l'orage et le lys des nuits claires; et j'ai de petites images fort idéales sous mon chapeau.

Chiper menu mais sûr, doux Louis XI. ô rare homme! Que Dieu bon politique, ô rare entre les Louis, t'ait en sa bénie garde et que — comme jadis, ton lévrier chéri allongé sous tes grègues, tu jugeais de douceur, ayant bonne chaleur — tu sois, sur ses poulaines d'or au paradis, saint petit roi couchant, son plus chaud conseiller.

Et, pour t'avoir loué comme mes professeurs, avoir suivi ta loi si toute de candeur; quand ce sera mon jour, que ce sera mon tour, tire sa robe à Dieu : qu'il me place d'amour.

Quand Jean Le Damoisel et Pierre Crolavoine, suivis à pas fourrés de tout le Parlement, à la lumière de deux cents torches, eurent enrichi d'un nouveau corps royal la basilique de Saint-Denis, au bord de Charles VI fut placé Charles VII, et tout fut consommé de la cérémonie.

Puis, quand ce fut notoire et bien un point d'histoire, honnêtement crié par toutes les provinces, qu'au Royaume de France il était mort un prince, qu'il fut bien avéré qu'on l'avait enterré, tranquillement agile l'aimable dauphin Louis se glissa de l'exil, rêvant d'allier la gloire avec l'économie.

Argentant le pays de toute sa chevalerie, en superbe héritier de Bourgogne et des Flandres, Charles de Charolais, dit la Terreur du monde, précédait fougueusement son cousin vers Paris.

Plus délicatement, à petits pas dolents, juste le bercement pour sa réflexion, et faisant le grand tour dans un dessein charmant, Louis s'en

vint de Bourgogne entre vingt Bourguignons, noir et brun de son vêt, jaune et noire sa jument, qu'il eut l'idée gracieuse en apercevant Reims, d'alléger de son poids, juste le temps qu'il faut pour vous sacrer un prince, donnant de ce fait de coquettes fêtes, payées fort noblement par le vieux père de Charles, son oncle de Bourgogne qui le suivait ducal, — blanche barbe et violente au vent sous son pennon, — avec mille Bourguignons.

Ce fut trois jours d'été qu'on se jeta des fleurs et que Bacchus rémois répandit ses douceurs. On en parla longtemps sous l'ogive et le chaume et longtemps la Champagne, chauve du poil des lièvres, la forêt des Ardennes, vierge de sanglier, ne donnèrent plus à vivre à aucun braconnier.

Cependant le roi Louis, non plus Louis comme devant, roi sans royaume, roi cependant, sans d'un poids plus royal éclipser sa jument, reprit le bercement de ce petit pas lent, si justement idoine à sa réflexion.

— Roi sans royaume, roi cependant.... La triste aventure! songeait-il gravement.

— Sembler en son pays un petit roi d'exil... La pénible aventure! gravement songeait-il.

— Mon oncle par derrière, mon cousin par devant... L'ambulante prison...

— J'ai bien un peu l'air bête. Pâques-Dieu, dans ce pays, si mes benoîts parents y ont l'air en conquête. Réfléchis, dauphin Louis... non, Louis XI! Je m'y trompe. A qui ces blés-ci? A qui ces melons-là? — A leurs possesseurs. — Je les prends! — C'est au roi. — Où poussent les blés, cher oncle? — Beau neveu, dans la terre. — Et les melons, dans le ciel? — Nenni, semblablement. — Roi, sans royaume? Qui le disait donc? Moi? Pas plus bête, messire, que feu père Charles VII (Dieu l'ait en bénie garde, le digne homme! et pardonne à son fils qui le fit enrager, mais non plus qu'il ne fit lui-même à Charles VI) qui vous disait : Beau-frère que suis-je? Vous êtes roi! — mais, ce disant, mentait, ou ne le pensait pas.

Et soudain plus léger, lâchant la bride, en un pas allongé qui fit bien maugréer plus d'un gentil esprit, s'attardant au plaisir, en une marche lente, de se fraichir la langue aux tranches bien jutantes de melons coupés vif sous un soleil ardent. « Bah, consentons l'air bête et conquérons Paris, si l'oncle de Bourgogne veut bien payer la fête! » puis flattant son palefroi — sa jument, dois-je dire — : « Le cousin peut briller aux tour-

nois pour son roi. De cela peu me chaut... Mais bientôt à nous trois! » songeait le dauphin Louis — non, je veux dire, le Roi.

*Un chemin creux au soleil. — Le roi tire la langue.
Derrière lui, son valet savoure un melon exquís.*

— Pâques-Dieu, qu'il fait chaud! Philippe Pot, une tranche... Viens, mon gentil esprit, entretenir ton roi. Malgré ta basse extrace n'aie souci des distances. Je t'aime, Philippe Pot, tu aimes causer bas. — Que dis-tu du vieux renard qui me suit?

— Qu'il est vieux, et qu'un trop vieux renard n'en vaut pas un demi.

— Et du beau lion rouge qui me précède, qu'en dis-tu?

— De l'orgueil à revendre...

— C'est vendu!

— Et de la mauvaise foi.

— Cela, je lui en rachèterai sur sa mine, crois-moi. Paris n'aime guère les guerres, Philippe Pot. J'ai idée que mon cousin ne lui conviendrait pas.

Paris? Qui peut bien dire ce qu'il aimait hier, ce qu'il aime aujourd'hui...

— Bien dit! J'aime pour lui ce qu'il aimera demain. Toi, je t'aime, Philippe Pot, c'est parce que tu causes bien. Pâques-Dieu, qu'il fait chaud! Une tranche, Philippe Pot... Écoute et retiens. Viens près, c'est mystère... il s'agit du cousin. Sache que j'ai là! — où regardes-tu? — là! ce qu'il faut pour changer Terrible en Téméraire!... — et ce disant, il se frappe le front avec, il faut le dire, avec sa tranche de melon.

Et ce geste révélé, non sans gais commentaires, par ce bavard fieffé qu'était Philippe Pot, qui n'en avait pas l'air, — plus que ne fit folie pour le bon Charles VI, que ne fit Jeanne d'Arc pour le suivant monarque. et si nous voulons bien piquer tête en l'Histoire, autant que firent plus tard, avec ou sans victoires, la blancheur d'un panache pour un roi de Navarre, l'éclat d'un cheval noir pour un stratège blond¹, ce geste magnifique sut rendre populaire, fit plus que politique pour rendre populaire, et même, il faut le dire, parmi les Bourguignons, ce roi Louis, comme tant d'autres, — onzième de renom!

Rouge et or dans la nuit fut aperçu Paris.

1. Allusion au général Boulanger.

— Voyez plus près, cher oncle. Si votre enfant terrible ne fait signe, c'est bon signe.

Or, ce rouge et cet or, c'étaient les fleurs de fête, les drapeaux et les flammes, aux lueurs des feux de joie, c'étaient les torches d'or, les drapeaux et les fleurs que Paris, la bonne ville, agitaient vers son roi.

— Goûtez-vous pas, mon oncle, une telle nuit d'été?

Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus et c'étaient, les étoiles, comme un essaim d'abeilles, ailes bleues adorantes autour d'un lys doré.

— Ah! les gentils présages des soirs d'été, cher oncle! D'une hauteur de lune cela sent son espoir...

— Hé là, beau neveu, que dites-vous d'espérer? Êtes-vous dépité? N'êtes-vous pas heureux?

Très doux, le roi de France se mit à siffloter. — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté.

Le lendemain matin, au Palais des Tournelles.

— Louis XI est dans son lit.

— « Voici, comme il convient, mon pays bien charmé... Tout le monde est content, même le Parlement. Grand merci, chers parents, pour tout l'argent prêté. Si vous le revoyez, ce sera dans un songe. Mais je vous en saurai mieux gré dans l'autre monde, car voici qu'en mon cœur, ce cœur plein de candeur (tant il est vrai, mon Dieu, que je me connais mieux que ne me connaîtront les chroniqueurs, sourd le violent désir de ne jamais mourir (Pâques-Dieu, Dieu le veut! s'il veut qu'un petit neveu, Philippe comme mon oncle, ou Louis comme son neveu, ou même Louis-Philippe signe ce bel arrêt : Par la grâce de Dieu, Roi de tous les Français!), pour le vrai bien public, de ne jamais mourir avant de me ravir l'ouïe de ces mots divins : Bourgogné, notre bien.

« Mais prudence! place aux fêtes. — Tout ceci sera long. Mais nous y arriverons, mais nous y arriverons. »

Et sur les tours en fête, l'argenterie des clochettes, parmi leurs ritournelles, comptait Louis VI, Louis VII, Louis VIII, saint Louis, Louis X, tandis qu'y répondant, du beffroi des Tournelles, de l'ombre des couvents, le bronze des bourdons sonnait Louis XI, Louis XI, onze, onze, onze.....

(Ballades françaises, Mercure de France, éditeur.)

Ballade.

Du coteau qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au loin de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement, au penchant du coteau, des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons, avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un sillon, sous les prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher ; ici, des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur, où coule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel, remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière..... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

*(Ballade de la Montagne, des Glaciers et des Sources,
Mercure de France, éditeur.)*

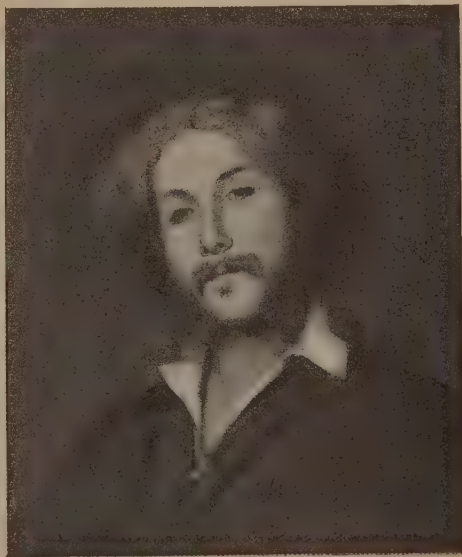


BOIS de H. BROUTELLE,

CH. LE GOFFIC

Né en 1863

M. Charles Le Goffic, né à Lannion, fit de fortes études à la Sorbonne et devint agrégé de l'Université. Mais la poésie le prit bientôt tout entier. Il publia en 1889 *Amour breton*; en 1902, *le Bois dormant*, et plusieurs autres recueils, qui lui donnèrent une des premières places parmi les « poètes du terroir ». Personne n'a jamais mieux chanté l'âme bretonne, dont il a su faire comprendre, en ses vers harmonieux et forts, la rêverie mélancolique et le culte du passé. Il est d'ailleurs resté fidèle aux règles de la versification classique, romantique et parnassienne; et il a prouvé que l'on peut encore être inspiré et original sans briser avec la tradition. Ch. Le Goffic s'est aussi distingué dans le roman; et la dernière guerre lui a inspiré deux livres connus de tous: *les Fusiliers marins* et *Dic-mude*.



CHARLES LE GOFFIC.

Au temps d'*Amour breton*. (Portrait par Ch. Corbineau.)

Soir d'Annonciation.

L'âme des étés morts errait sur les coteaux ;
On entendait chanter d'invisibles psallettes,
Et, dans ce pâle azur des ciels occidentaux,
Le soir d'automne ouvrait ses yeux de violettes.

Et raidis par l'extase à l'avant des bateaux,
Lougres au vol oblique et fines goélettes,
Les hommes d'Enez-Veur regardaient sur Men-Thos
Flamboyer dans le ciel d'étranges bandelettes ?

Leurs bordages craquaient ; leurs filets étaient vides ;
Et, ployés tout le jour au bord des eaux livides,
Ils n'en avaient levé que de vains géomons,

Mais le soir frémissait sur leurs têtes heureuses.
Ils regardaient le ciel, la lumière et les monts
Et, sans parler, joignaient les mains sur leurs vareuses.

Le Pardon de la reine Anne ¹.

Pour les Bretons de Paris.

« Mona, Mona, demain c'est l'aube douloureuse ;
Demain je m'en irai sur la route poudreuse,
Et la lande et l'enclos plein d'ombre et le palus,
Qui s'ouvre au vol lassé de la brune macreuse,
Et ta bouche et tes yeux, je ne les verrai plus.

« Je ne les verrai plus, Mona, douce lumière !
Ta bouche est comparable à la rose trémière ;
Les abeilles prendraient tes yeux pour des jasmins,
Mais les temps sont passés de ma vigueur première
Et l'aiguillon trop lourd s'échappe de mes mains.

1. C'est le nom donné par les Bretons de Paris à leur fête annuelle de Montfort l'Amaury (Seine-et-Oise). Montfort faisait partie de l'apanage des ducs de Bretagne jusqu'à la réunion de cette province à la France, par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, puis avec Louis XII.

« Regarde ! Dans un corps débile une âme veule,
Voilà ce qu'elle a fait de moi, la bonne aïeule,
La terre, qui jadis gonflait mon bras puissant.
Tous ses sucres sont taris. La Terre est morte, et seule,
La Ville fait aux siens des muscles et du sang.

« A la ville, du moins, tout travail vaut salaire.
Ici le grain qu'on sème est un grain de colère :
Les paysans sont las de peiner sans profits.
En vain ils ont crié vers toi, Dieu tutélaire :
Le vieux sol maternel ne nourrit plus ses fils ! »

II

Combien de vous, Bretons, ont tenu ce langage ;
Et combien sont partis, légers de tout bagage,
Vers la Cité d'or et de fer !
Sous les halls trépidants criait l'humaine angoisse :
Combien ont déserté leur tranquille paroisse
Pour s'engouffrer dans cet enfer !

J'ai vu dans les faubourgs passer vos troupeaux mornes.
Combien qui s'affaissaient, vaincus au coin des bornes !
Combien que guettait l'hôpital !
Combien qui, pour donner le change à leur misère,
Entre leurs doigts noueux roulaient un vieux rosaire,
Débris du mobilier natal !

D'autres, sur les comptoirs des marchands de vertige,
Tel l'épi que l'averse a couché sur sa tige,
Laisaient retomber leur front las,
Ou, quand tonnait la voix d'un tribun populaire,
Sous leurs noirs bourgerons fouillaient avec colère
Pour y tâter leur coutelas.

Mais tous, les révoltés, les croyants, les malades,
Le grabataire avec le tenteur d'escalades
Et l'alcoolique au rire amer,

Jeunes ou vieux, dans la prière ou dans l'orgie,
Tous sentaient par moment la même nostalgie
Monter en eux comme une mer,

Une mer de silence et d'ombre, mais si douce
Que leur âme y glissait mollement, sans secousse,
Comme une barque au fil de l'eau ;
Mer étrange, sans un remous, sans une lame,
Que ne troublait le battement d'aucune rame,
Qui ne mirait aucun falot...

Ah ! vers le paradis de leurs jeunes années,
Tandis que son courant, comme des fleurs fanées,
Les emportait avec lenteur,
Dieu sait les bleus, les doux paysages lunaires
Qui traversaient les yeux de ces visionnaires
Au fil du flot évocateur !

Des toits gris se massaient dans l'ombre ; un clocher svelte
Pointait. C'était le soir, un soir du pays celté,
Plein de langueur et d'abandon,
A cette heure ineffable entre toutes les heures
Où les vierges de Breiz regagnent leurs demeures
Et s'en reviennent du pardon.

Au rythme lent d'une très vieille cantilène,
Elles passaient, embaumant l'air de leur haleine,
Le long des genêts épineux,
Et, de voir onduler leurs coiffes de batiste,
Un biniou lointain, mystérieux et triste,
Tout bas se lamentait en eux.

III

Ce biniou plaintif et tendre,
Vous allez de nouveau l'entendre,
Mais non plus en rêve, non plus
Comme ces rumeurs étouffées
Que le vent chasse par bouffées
Sur les eaux mortes des palus.

O parias de la grand'ville,
Ployés sous un labeur servile
Dans les usines des faubourgs,
Terrassiers, chauffeurs, mercenaires,
Qui, dans les halls pleins de tonnerres,
Tanguez comme des bateaux lourds,

C'est dans l'aube d'un gai dimanche
Qu'elle va monter, claire et franche,
La voix du magique instrument,
La voix aux troublants sortilèges,
Dont les trilles et les arpèges
Pleurent et rient éperdument.

Levez-vous ! C'est aujourd'hui fête.

O fronts courbés par la défaite,
O cœurs abreuvés de dégoûts,
Puisque, rivés à votre baigne,
Vous n'alliez pas à la Bretagne,
La Bretagne est venue à vous.

Sur ce sol chanté par vos bardes,
Les binious et les bombardes
Peuvent s'en donner à plein cœur :
Tréhorys, laridés, pavaues
Sont ici chez eux comme à Vannes
Sous les hermines de Mercœur.

Car Montfort est terre bretonne.
Ces murs que le lierre festonne
Furent vôtres aux temps passés,
Aux temps où la belle Yolande
Mariait l'ajone de la lande
Avec le chardon écossais.

Il flotte encor sur cette terre
Un peu de l'âme héréditaire :
Monsieur saint Yves y tint ses plaids
Et l'on prétend qu'Anne la Brette
Plus d'une fois, sous la coudrette,
Y mena ses branles follets.

Sur ce perron tendu de mousse,
Qui la vit glisser blanche et douce,
Dans son justaucorps de lampas,
Filialement, d'âge en âge,
Vous viendrez en pèlerinage
Baiser la trace de ses pas.

Et quand, par les bleus crépuscules,
Dans la senteur des renoncules
Monteront vos derniers *Ave*,
Une voix de miel, sa voix même,
Vous dira la douceur suprême
Du pays enfin retrouvé;

Et les yeux brouillés, le cœur ivre,
Incertains de la route à suivre,
Là-bas, très loin, dans un vieux bourg
Où toute clarté s'est éteinte,
Vous croirez qu'une cloche tinte
Pour annoncer votre retour.

Membra Dei.

A Louis Le Cardonnel.

Jésus est parmi vous, chrétiens, je vous le dis.
Ne levez plus les yeux si haut : le paradis,
Où vous croyez qu'il trône à la droite du Père,
Lui plaît moins que notre humble et misérable sphère.
Nuit et jour, à la ville, aux champs, Jésus est là.
Tout à l'heure une voix doucement vous héla
Dans l'ombre, une voix sourde et comme agonisante :
C'était lui, mais non point comme on le représente
D'ordinaire, nimbé de gloire et de clarté.
Peut-être à votre insu, l'avez-vous rebuté,
Il est celui qu'on raille et celui qu'on malmène ;
Et, dans l'immensité de la misère humaine,
Son corps divin, que vous cherchez au firmament,
S'est comme dilué mystérieusement.

O chrétiens, apprenez enfin à le connaître !
Pareils à ces maisons qui n'ont pas de fenêtres,
Vous ne voulez pas voir qu'il vient sur le chemin,
Triste, traînant la guêtre, un bâton à la main,
Qu'il est légion, lui qui n'a pas un disciple,
Et que vous l'avez là présent, un et multiple,
Mieux qu'en sa gloire, mieux qu'en d'éclatants tissus,
Dans les pauvres, qui sont les membres de Jésus.

En Bretagne (Plon et Nourrit, édit.).

Soir de Saint-Jean.

I

A Jean Madeline.

Terre de la nuance et des métamorphoses !
Quel voile délicat s'est posé sur les choses
Et donne au ciel ce ton mourant des fleurs de lin ?
Est-ce à Saint-Gille, au Huelgoat, à Goudelin ?
Le paysage, avec sa lande et son église,
Dans l'air ambré du soir se spiritualise ;
Et vaporeux, atténué comme un pastel,
Semble flotter vraiment aux confins du réel.
Aucun souffle n'émeut cet impalpable tulle.
Et, cependant qu'à pas feutrés le crépuscule
Descend le chemin creux qui mène vers l'étang,
Le silence avec lui glisse, plane et s'étend.

ti

II

Est-ce à Gurunhuel, à Botmeur, à Crozon ?
Du soleil qui chavire au ras de l'horizon,
Tel un brick torpillé dont la membrure éclate,
L'adieu s'exhale en jets de soufre et d'écarlate.
Puis tout s'éteint et tout s'apaise par degrés.
Un fin croissant de lune argente les Arrhés

Et découpe en plein ciel leurs graves silhouettes,
 Qui rêvent dans le soir au bord des eaux muettes.
 Et c'est comme une attente, et c'est comme un secret.
 Les couples se sont tus sur la route : on dirait,
 A l'obscur langueur qui soudain les pénètre,
 Que quelque chose d'infiniment doux va naître.

III

On ne voit plus l'église, on ne voit plus la lande.
 Est-ce à Trédrez, à Guéradur, à l'Ile-Grande ?
 Un sel subtil se mêle à l'âcre odeur du foin.
 Maintenant c'est la nuit, la molle nuit de juin,
 Blonde comme un verger, tiède comme une alcôve.
 Vers l'ouest traîne un dernier lambeau de clarté mauve...
 Hosanna ! Car voici que sur les monts d'argent
 Pétillent, flambent, les torches de la Saint-Jean.
 Leurs feux jusqu'à Roscoff étoilent la campagne
 Et, priant ou chantant autour d'eux, la Bretagne
 Sent, en ce premier soir du solstice d'été,
 S'épanouir la fleur de sa mysticité.

En Bretagne (Plon et Nourrit, édit.).



BOIS DE H. BROUTELLE.

LOUIS MERCIER

Né en 1870

Louis Mercier a publié *Voix de la terre et du temps*, le *Poème de la maison*, *Lazare le ressuscité*. C'est un poète simple et fort, à la pensée profonde, à la facture sobre et pourtant imagée. Nous citons deux de ses meilleures pièces, empruntées à son premier recueil.

La Route.

I

Où l'on voit maintenant une route, autrefois
C'étaient des champs, des prés, des vignes et des bois.

Les arbres y versaient leur ombre et leurs murmures ;
Les blés couvraient les champs, qui, sous les moissons mûres,
Devenaient chaque été de la couleur du pain ;
Les vignes se tournaient du côté du matin
Pour prendre le meilleur soleil de la journée ;
Les prés donnaient, durant les mois clairs de l'année,
L'herbage qui remplit les mamelles de lait ;
Et si l'homme à la paix des choses se mêlait,
C'était pour s'acquitter d'une œuvre salutaire
En soumettant son âme et ses bras à la terre :
Les choses consentaient à sa présence, et rien
Ne s'offensait de son labeur quotidien,
Mais il se répandait une beauté suprême
Du geste qui moissonne et du geste qui sème.

Maintenant c'est la route, et le tumulte vain
Qu'elle a fait succéder au silence divin :
Gémissements d'essieux et grincements de pierres,
Coups de fouets et fracas de sonnaillles grossières,

Cris et chansons de l'homme, et plaintes quelquefois
De la bête qui souffre et ne sait pas pourquoi.
— Et les pas, et les pas multipliés qui laissent
Leurs vestiges confus dans la poussière épaisse,
Les pas des étrangers, les nôtres, ceux des gueux
Qui vont avec l'horreur de la faim dans les yeux,
Et, lourdement rythmés, les pas de ceux qui portent
Les morts que le troupeau des noirs vivants escorte,
Tout ce qui marche, tout ce qui peine et gémit,
En traversant le sol mystérieux, a mis,
A la place où vivait la Nature sereine,
Le bruit triste et brutal de l'existence humaine.

II

Oh! la route est étrange, le soir !
Ses détours incertains par les terres,
Sa blancheur qui se tord dans le noir,
Semble nous menacer d'un mystère.

D'où vient-elle? Où va-t-elle si tard?
Et qui sait l'ennemi qui nous guette
De derrière les halliers hagards
Où s'enfonce la route inquiète?

Mais voici qu'on distingue des pas.
Quelqu'un fait craquer les feuilles mortes...
Qui es-tu, toi que l'on n'attend pas,
Et qui viens quand on ferme les portes?

Il approche. Il porte de la nuit
Dans les plis de ses vêtements sombres ;
On dirait le berger qui conduit
La bande vagabonde des ombres.

1. Remarquez ici le changement de rythme. Du large alexandrin, nous passons au vers impair de 9 pieds, qui exprime l'inquiétude et l'angoisse. Plus loin, reprendra l'alexandrin.

C'est peut-être quelque hôte mauvais
Qui nous vient de la part des ténèbres ;
— Peut-être le messager qui sait
La nouvelle inconnue et funèbre...

Il passe outre. Il s'éloigne. Le chien
Le harcèle un moment sur la route,
Et revient en grondant. Puis plus rien
Que l'ombre qui grossit. Et j'écoute,

Dans la nuit frissonnante de peur,
Comme un pas de quelqu'un qui chemine,
— J'écoute le bruit sourd de mon cœur
Qui se hâte au fond de ma poitrine.

III

Nous n'habiterons pas au bord de la grand'route ;
Mais, afin que nos jours soient secrets et joyeux,
Et pour que notre seuil paisible ne redoute
Rien des passants, obscurs ni du soir anxieux,

Nous vivrons ignorés dans la maison ancienne
Où conduit un chemin qui ne va pas plus loin,
Un chemin paysan dont les arbres retiennent
Entre leurs branches la toison des chars de foin.

Celui-là ne vient pas des terres inconnues ;
Il traverse les champs qui nous sont familiers,
Et les sillons ouverts au soc de nos charrues
Où grandissent les blés qu'espèrent nos greniers.

Il¹¹ contourne l'enclos où nos bêtes pâturent ;
Il borde les vergers proches de la maison
Et dont les arbres vieux, inclinant leurs ramures,
Semblent nous saluer de loin quand nous passons.

C'est le chemin caché que seuls les nôtres savent.
— Il a vu les aïeux partir pour le labour
Et revenir au crépuscule, doux et graves
En songeant aux hasards que la récolte court.

C'est le chemin qu'on prend pour aller à la messe.
— Il a souri de voir les baptêmes nouveaux,
Comme il s'est assombri d'une douce tristesse
Au passage de ceux qui vont au grand repos.

Aussi, bien qu'il soit rude en gravissant la côte,
Et que souvent les pieds butent à ses cailloux,
Il est loyal et sûr, et jamais mauvais hôte
En suivant ce chemin n'est arrivé chez nous.

L'ombre, au déclin du jour, n'y cache point de piège.
Les âmes qui, peut-être, y reviennent parfois
Sont les âmes des bons anciens qui nous protègent,
Et leur souffle amical n'inspire aucun effroi.

— Mais il s'emplit, le soir, de rumeurs favorables;
Et le cahot des chars de gerbes, et le bruit
Qu'y font les bœufs tardifs en regagnant l'étable
Donnent une beauté bienveillante à la nuit.

(Voix de la terre et du temps, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Prière pour les voyageurs.

« ... Et conduisez les voyageurs... »

Je me souviens

Avec douceur de cette phrase familière,
Que j'ai entendu dire autrefois par les miens,
Certain soir qu'ils faisaient ensemble la prière,

Il y a bien longtemps. C'était un soir d'hiver,
Dans la vieille maison où sont nés les ancêtres;
La flamme d'un grand feu riait dans l'âtre clair,
Et l'on voyait la neige à travers la fenêtre.

La chambre était joyeuse : en un paisible accord
Les voix graves des miens confondaient leurs murmures;
Mais dehors il faisait noir et le vent du nord
Soufflait perfidement au trou de la serrure.

L'horloge balançait son cœur d'or ; au plafond
 La lampe suspendait son nimbe tutélaire,
 Et je me sentais plein d'un bonheur très profond
 En voyant sur le mur vivre des ombres chères.

*
 * *

« ... Et conduisez les voyageurs... »

Ah ! cette nuit,

Dans la neige couvrant les sentes et les routes,
 A travers le grand vent dont l'espace bruit¹,
 Combien de voyageurs se sont perdus sans doute !
 Combien de pauvres gens égarés dans les bois
 Que les ombres ont fait trébucher dans leurs pièges,
 Et qui, sentant venir la mort, songent aux toits,
 Aux bons toits des maisons qui fument dans la neige !

*
 * *

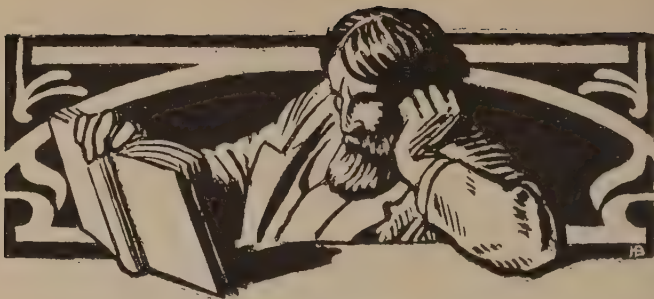
Ainsi rêvais-je en écoutant prier les miens,
 Et courir dans la nuit la bise de décembre.
 — Depuis, hélas ! j'ai vu partir les chers anciens
 Qui disaient la prière en commun dans la chambre.

Car leur porte s'étant ouverte au vent mauvais,
 Et la lampe dont les rayons les protégèrent
 Étant morte, eux aussi sont morts, et je ne sais
 Ce que le vent a fait de leurs âmes légères !

Que sont-ils devenus, les êtres que j'aimais ?
 Par quels chemins confus sont-ils errants dans l'ombre ?
 — O mon Dieu, conduisez au gîte pour jamais
 Ceux des nôtres qui font le voyage de l'ombre !

(*Voix de la terre et du temps*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. *Bruit* (du verbe *bruire*), compte pour deux syllabes.



BOIS de H. BROUTELLE.

FRÉDÉRIC PLESSIS

Né en 1851

Combien de jeunes gens s'imaginent que, pour être poète, il faut de toute nécessité mener une vie oisive et inutile, et que la Muse, jalouse, n'admet aucun partage! La vie et l'œuvre de Frédéric Plessis suffiraient à réfuter ce pitoyable sophisme. Frédéric Plessis a eue la plus belle carrière universitaire. Il a été successivement professeur aux Facultés de Poitiers, de Caen, de Bordeaux, de Lyon, — à l'École Normale supérieure, et enfin à la Sorbonne. Il a publié des éditions savantes, qui font autorité auprès des latinistes de France et à l'étranger; et même un *Traité de métrique grecque et latine*, ouvrage d'une érudition toute technique. Et c'est seulement lorsqu'il avait rempli tous les devoirs du maître et satisfait à toutes les exigences du savant, qu'il méditait à la lueur de la *lampe d'argile*, et qu'il accordait à la poésie et au roman quelques heures délicieuses.

Après la *Lampe d'argile* (1886), qui lui valut à l'Académie française le prix Archon Despérouse, il a publié *Vesper* (1897), *Gallica* (1904) et la *Couronne de lierre* (1921). C'est à ces deux derniers recueils que nous empruntons nos citations. — Plusieurs romans sont venus prendre place à côté des poésies. Signalons entre autres le *Chemin montant* (1905. Prix Montyon), et *Caroline Gevrot* (1923), ouvrages d'une haute moralité, mais aussi d'un charme séduisant.

Comme poète, Frédéric Plessis est resté fidèlement attaché à la versification classique et parnassienne, persuadé que toutes les nuances les plus délicates et les plus originales peuvent être notées avec le vers de Racine, de Chénier et de Sully Prudhomme. « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques. »

L'Académie française a décerné en 1909 à F. Plessis, le Prix Née pour l'ensemble de son œuvre.

Gallica.

*L'écolier.**A Maurice Souriau.*

Passant, celui qui dort sans bouquet d'immortelles
Sous cette croix, vivant fut un pauvre écolier,
Désireux de s'instruire, ennemi des querelles,
Mais victime d'un rêve amer et singulier.

Consumé d'un fervent amour de la justice,
Il ne comprenait pas en sa simplicité
Comme il se peut qu'en soi le Créateur unisse
Et la toute-puissance et la toute-bonté.

Il demeurerait surpris de voir des âmes dures,
Des cœurs, sous triple airain, fermés à la pitié;
Car il avait senti les maux des créatures,
Jusqu'aux plus bas destins s'étant humilié.

Le mal universel troublait cette âme douce,
Lui qui laisse les rois du jour indifférents,
Lui qui laisse dormir le sage sans secousse,
Sous les palmiers sacrés, à deux pas des torrents.

A deux pas des torrents dont il n'a rien à craindre,
Puisque leur bruit est fait du cri des malheureux,
Et que leur masse d'eau qui ne doit pas l'atteindre
Enchante son sommeil d'un murmure nombreux.

Mais du pâle écolier l'esprit plein de détresse
Ne pouvait, un instant, se détacher d'autrui,
Et, dans tout l'univers voyant souffrir sans cesse,
Ne s'attrister du mal que s'il frappait sur lui.

Un jour donc, il voulut pour éclaircir son doute
Consulter les docteurs sur le mal et le bien
Et, la besace au dos, devant lui prit sa route,
S'en rapportant à Dieu du pain quotidien.

Parmi des jeunes gens à l'attitude austère,
Il monta les parvis de ces palais dorés
Que les villes les plus fameuses de la terre
Se font gloire d'offrir aux maîtres consacrés.

Et le premier lui dit : « La douleur est un rêve.
Ce soir, je réunis chez moi des amis ; viens,
Cœur inquiet. Avant que le banquet s'achève,
Je t'aurai démontré qu'il n'est ni maux, ni biens ».

Un autre l'écouta, vieillard à tête fine,
Sans surprise, un léger sourire dans les yeux,
Puis le mena devant une antique vitrine
Pleine de ballons, peints de mots mystérieux.

« Jeune homme, le savoir aguerrit et console ;
Regarde : la réponse au doute, la voilà ».
Et ces ballons étaient des arguments d'école
Que l'écolier, d'un coup d'épingle, dégonfla.

Un troisième se mit promptement en colère :
« Tu ne raisonnes pas dans les règles, dit-il,
Et depuis si longtemps que le soleil m'éclaire,
Non, je ne vis jamais un esprit moins subtil ».

Le dernier se montra moins franc : « Le mal des autres !
A trop s'en occuper on finit sur la croix.
Pour inscrire ton nom parmi les noms d'apôtres,
Tu suivras un chemin plus doux, si tu m'en crois.

Amasse de l'or, l'or n'est pas chose si rare ;
On en découvre un peu partout en se baissant :
Aux bouches d'un égout, au fumier d'une mare,
Et parfois — que veux-tu ? — dans le sang innocent.

L'or, avec les honneurs, confère le génie
Et — n'est-ce pas à quoi tu vises ? — la vertu.
Tu seras un martyr sans subir d'avanie,
Tu seras un héros sans avoir combattu ».

Honteux, humilié, l'écolier, tête basse,
S'échappe de la ville et rentre en son chemin ;
Mais, auprès d'un calvaire, un vieux prêtre qui passe
A deviné sa peine et le prend par la main.

Il lui parle : « Dieu seul est au centre des choses ;
Ni toi, mon fils, ni moi n'en avons fait le tour,
Ni ces savants à qui les vérités sont closes
Plus encore qu'à toi, car ils ont moins d'amour.

La souffrance est le lot de toute créature,
La terre un lieu d'épreuve et de perversité,
Et si le mal partout règne dans la nature,
Hélas ! l'auteur en est la seule humanité.

L'humanité commit la faute originelle,
Qui pesa désormais sur l'astre douloureux ;
Les êtres innocents souffrent à cause d'elle
Sans qu'elle ait de remords ni pour soi, ni pour eux ».

Le vieillard dit encore : « Celui qu'un mauvais rêve
Opprime, se débat, s'épuise avec terreur
Contre de vains dangers ; mais quand l'aube se lève,
Il s'éveille, il respire, il connaît son erreur.

Après la mort, ainsi tout sans doute s'éclaire.
Va ! nous saurons pourquoi ce monde fut formé,
Sa part d'illusion, et comment Dieu tolère
La lutte entre Satan et son Fils bien-aimé.

Oui ! que ta volonté soit faite, et non la mienne,
Seigneur », dit le vieillard, « sur terre comme aux cieux !
J'attendrai que le jour de ta lumière vienne ;
Je ne jugerai pas ton œuvre par mes yeux ».

L'écolier aux accents de cette foi sévère,
Ému, sent tout à coup s'alléger son fardeau :
« Merci, mon père ! » Il court au rustique calvaire
Et tout haut, le front nu, récite le Credo.

(*Gallica*, de Boccard, édit.)



BOIS DE H. BROUTELLE.

Les Abeilles.

Évitez, mes enfants, pendant que je travaille,
La plate-bande en friche où, sous les néliers,
Les abeilles, autour de leur maison de paille,
Dans l'air ensoleillé se croisent par milliers.

Surtout sous un ciel lourd de chaleur orageuse,
Lorsque l'été triomphe, aux entours de midi :
Plus irritable alors, la brune travailleuse
Peut devenir fatale à tout jeune étourdi.

Elles ne veulent pas qu'on les trouble et les gêne;
Elles ont en horreur les gestes et le bruit.
Il est des animaux qu'elles prennent en haine,
Des gens que leur tenace inimitié poursuit.

Votre chien au poil noir pourrait bien leur déplaire :
Une couleur trop sombre excite leur courroux ;
Dans ce coin du jardin si vous voyez qu'il erre,
D'un prompt coup de sifflet rappelez-le vers vous.

Si quelqu'une jamais vous piquait au passage,
Gardez-vous de crier et d'agiter les bras ;
Le petit bois est proche où, sous l'épais feuillage,
Le reste de l'essain ne vous cherchera pas.

Pour être sûrement hors d'une grave atteinte,
Ne mettez à partir ni hâte, ni retard ;
Sous bois prenez l'abeille entre vos doigts, sans crainte,
Puisque dans la blessure elle a laissé son dard.

Elle n'aura causé qu'une douleur légère ;
Elle en mourra..... Jugez, et comparez vos maux,
Et, contre sa jeune ombre abjurant la colère,
Comme eût fait un Ancien, consacrez-lui ces mots :

« En frappant, elle s'est elle-même frappée ;
Guerrière au court destin, au beau zèle imprudent,
Qui n'usa qu'une fois de sa fragile épée
Et qui perdit son droit de vivre, en la perdant. »

(*La Couronne de lierre*, de Boccard, édit.)

Retour au Manoir.

A la « *Muse nouvelle* » de la Lampe d'argile.

O bienfait du retour ! montons sur la terrasse
Pour revoir l'horizon où s'attachaient mes yeux,
Quand mon âme, attentive à l'âme des aïeux,
Lui demanda les vers que je lègue à ma race.

Viens reposer enfin tes yeux las de Paris
Sur la ligne qu'en bas font les toits du village,
Par delà les pommiers et le mur de l'herbage
Où le vieux cheval blanc paît avec les brebis.

|| Aspire la fraîcheur de la mer dans la brise ;
Écoute les oiseaux dans le matin vermeil,
Et, sous le coq doré qui reluit au soleil,
Vois monter en plein ciel la flèche de l'église.

Au pied de ce clocher, dans la paix de la mort
Reposent ceux à qui nous devons cet asile ;
Aussi quand nous rentrons des champs ou de la ville,
Dès qu'il nous apparaît, notre cœur bat plus fort.

C'est là que ton aïeule eut près d'un siècle à vivre :
 Qu'un jour, à ses côtés, ma mère vint s'asseoir ;
 C'est là que tout à l'heure, à la table du soir,
 Nos enfants pencheront la tête sur leur livre.

C'est là que notre fille, en son vêtement blanc,
 Pour la première fois reçut la sainte hostie ;
 Là qu'un jour tu pleuras, de deuil anéantie,
 Dans l'ombre, agenouillée au velours bleu du banc.

Et si nous pénétrons par ces routes sablées
 Sous les ormes, le long des houx et des lilas,
 Les souvenirs partout se lèvent sur nos pas.....
 Et les parfums troublants des saisons en allées !

Saluons ces témoins de nos premiers aveux :
 L'église, le manoir, autour d'eux la nature.....
 Celui qui ne doit rien à nulle créature
 Nous combla de ces dons qu'il savait dans nos vœux.

Jours passés, jours vécus qui n'êtes plus qu'un rêve,
 Histoire de nos cœurs retombant à l'oubli,
 Vous l'avez empruntée à ce cadre embelli,
 Votre gloire présente, aussi douce que brève.

L'agrément de la muse à notre humble destin,
 Ne le devons-nous pas à ce décor d'idylle ?
 N'est-ce pas grâce à lui qu'un écho de Virgile
 Prête aux chants du foyer le noble accent latin ?

(*La Couronne de Verre*, de Boccard, édit.)



LA LAMPE D'ARGILE. Bois de H. Broutelle.



BOIS GRAVÉ pour l'édition originale des *Corneilles sur la tour*.

A.-P. GARNIER

Né en 1885

M. Auguste-Pierre Garnier s'est classé depuis quelques années parmi les premiers poètes de notre jeune école. Il ne se rapproche d'ailleurs des symbolistes que par un sens exquis des nuances les plus délicates du sentiment ou de la description. Pour la forme, il est plutôt, par la netteté brillante de l'expression et par le rythme à la fois musical et précis, un rival d'A. Samain. Ses vrais maîtres, d'ailleurs, sont André Chénier et Ronsard. — Il a publié en 1913 son premier recueil : *Sur la Colline*; puis *les Dicts d'amour* (1914), *la Geste de Jehanne d'Arc* (1914), *le Mystère de sainte Geneviève* (1916), *la Gloire et la terre* (1917), etc. Ses derniers volumes sont : *les Corneilles sur la Tour* (1920), *les Saisons Normandes* (1921), *le Jardin d'Amour* (1922), *le Soir Marin* (1924). Il est le directeur-fondateur de *la Minerve française* et de *la Muse française*; et il a collaboré à la *Revue critique des idées et des livres*, au *Mercure de France*, à la *Revue hebdomadaire*, etc...

La Muse française de A.-P. Garnier est devenue l'organe le plus important du mouvement poétique contemporain; elle travaille aussi à consacrer les gloires du passé, et l'on sait la part prépondérante qu'elle a prise à la célébration du centenaire de Ronsard.

Les Laveuses.

Près de l'arche du pont, non loin des abattoirs,
 Clapote tout le jour le fracas des battoirs.
 Des femmes, à l'abri sous un auvent de planches,
 Dans les eaux de savon déjà grasses et blanches,
 Essorent en causant tout le linge mouillé.
 Nul bras n'est engourdi. Nul gosier n'est rouillé.
 La laveuse, de la finaude à l'ingénue,
 Ajoute aux racontars et suppose, insinue...
 La main rougeaude claque au rebord du lavoir.
 Toutes ont dit, ont vu, chacune a cru savoir....
 Et l'on entend taper, pareils aux flots qui tanguent,
 Les forts coups de battoirs et les fins coups de langue.



Le Facteur.

Dans le bourg aux faux airs de ville, le facteur
 Qui sert à l'armée, est l'allègre porteur
 De la lettre attendue. On l'espère, on l'épie.
 Chacun connaît son heure et la route suivie.
 Il a sa part de joie et compatit aux deuils,
 S'intéresse aux absents dès la grille ou le seuil,
 Rit avec les plaisants, console les moroses,
 Mais pour être bavard, il connaît trop de choses.
 Tout bourgeois de jadis est un peu son ami,
 Et, brave homme, bonasse, il n'a qu'un ennemi
 Qu'exaspèrent le sac et le bâton de frêne :
 C'est le chien du logis que le devoir enchaîne.



Le Rouet.

Sur le pas de la porte ou dans l'âtre, le soir,
Chante, ô rouet ! La vieille en bonnet vient s'asseoir,
Lisse les écheveaux et file sa quenouille.
Un enfant curieux près d'elle s'agenouille...
Chante, ô rouet ! Déjà, pour filer le lin blanc,
Chacun te fait le vain reproche d'être lent.
Tu n'es plus aux salons qu'objet de fantaisie...
Chante, ô rouet ! Ta tâche est divine et choisie,
Puisque tu sais filer près de nous, sans orgueil,
La robe d'hyménée ou le voile de deuil.
Chante, ô rouet, et fais que ta chanson ne meure !
C'est autant du passé qui revit ou demeure.



La Table.

Fille aux doux yeux, laisse un instant aiguille et fil,
Donne aux serins dans leur cage le grain de mil,
Et, retroussant sur ton bras ferme et nu, ta manche,
Dresse la table amie et mets la nappe blanche.
La bonne odeur des fruits a rempli la maison.
Sur le dressoir de chêne, et selon la saison,
La corbeille aux flancs purs, la coupe aux saveurs fraîches.
Montrent l'or des raisins ou la pourpre des pêches.
Voici le pain, le vin et l'eau. Bien que frugal,
Le repas en famille y devient un régal,
Car on mélange aux mets le sel des causeries,
Et l'on sort du bahut les faïences fleuries.



BOIS GRAVÉ PAR MAURICE DE BECQUE,
pour l'édition originale de *Soir marin* de A.-P. Garnier.

Le Soir marin.

PRÉLUDE

Ode.

A mon fils Claude.

Chair de corail et front de rose,
L'enfant, la lèvre en fleur, repose
Sur la neige de l'oreiller.
La lumière du jour décline.
L'ombre grandit de la colline.
Le berceau reste ensoleillé.

Que les flots qui montent aux grèves,
A l'heure où les brises s'élèvent,
Caresses des derniers soirs chauds,
Une berceuse lui murmurent,
Égalant dans l'or des ramures
Le délice d'un chant d'oiseaux.

Rumeurs des vagues; puis silence.
A peine au jardin si commence
Une glycine de frémir,
Que pour l'enfant, soucis et charmes,
Je m'émeus du sourire aux larmes,
Et viens le regarder dormir.

Rêve-t-il des jeux de la plage?
Voit-il sa mère au doux visage
Dans la gloire du soir vermeil?
Sait-il l'avenir qui m'opprime,
L'émoi, l'inquiète tendresse?...
Il a souri dans le sommeil.

Puisse des flots l'âpre berceuse
Moduler en chant de fileuse
A l'enfant près d'eux endormi
Légendes et contes de fées,
Et que les vagues alternées
L'enivrent sous le ciel ami.

Qu'à son jeune cœur aux écoutes
Viennent tous les attrails des routes
Se briser à la paix d'un seuil,
Pour que jamais il ne se prenne
Aux lacs trompeurs de la sirène,
Aux voix de fallace et d'orgueil.

Courbé sous le vent des mâtures,
Il sied de fuir les aventures,
Non pour le péril et la mort,
Mais parce qu'en l'esprit résument,
Ville d'Ys et Thulé des brumes,
L'ennui, l'erreur ou le remords.

Avec en soi si grand délice,
Par vœu fatal ou fier caprice,
Anxieux des destins amers,
Combien s'en sont allés en quête
D'oubli, de butin ou de fête,
Coureurs de l'espace et des mers!
Insoucieux des cris, des larmes,
Troublés d'un inconnu de charmes,
Ils ont fui le seuil paternel,
Car jusqu'au creux d'un coquillage
Les jeunes attrails du voyage
Chantaient leur invincible appel.

Enfant, qui sur mes actes règues,
Se peut-il que pour toi je craigne
Des mers ou des cieux le complot,
Et que, de te savoir docile
Au songe attrayant qui t'exile,
Un jour je maudisse le flot ?

Sous d'autres cieux, vers d'autres grèves,
S'il t'advient, ébloui de rêves,
De partir sur l'aile du vent,
Aurais-je regret ou nuisance
D'avoir la maison de plaisance
Bâtie au bord du flot mouvant ?

Je sais, et l'âme s'en apaise,
Que, même en un cœur d'airain, pèse
L'exil volontaire ou brutal,
Et qu'il suffit dans la vallée
D'un filet montant de fumée
Pour rappeler le sol natal.

On voit un soir sous les étoiles
Fuir une barque à pleines voiles
Dans l'embellie ou les autans ;
Mais, viennent regrets ou fatigue,
Pour le retour du fils prodigue
La porte s'ouvre à deux battants.

Tristesse qui se cherche est vaine.
De me forger tracas ou peine
L'esprit l'impute à déraison,
Puisqu'il m'est loisible d'entendre,
Même quand la nuit va descendre
Rires d'enfants dans la maison.....

L'ombre vient, les jours diminuent.
Le vent pousse au large les nues.
Longtemps encor fera-t-il clair ?
Laissons ouverte la fenêtre,
Car ce soir il vous plaira d'être
Pensifs à regarder la mer.



BOIS GRAVÉ PAR MAURICE DE BECQUE,
pour l'édition originale de *Soir marin*, de A.-P. Garnier.

Finale.

D'une heure exquise et fugitive,
Pour qu'un peu de beauté revive
Et soit le charme des hivers,
J'ai, par cet art royal des vers,
Voulu, d'un temps au bord des grèves,
Dire l'enchantement, les rêves,
Et, propice aux vertus du cœur,
Un soir de grâce et de splendeur...

Vanité des mots, ô faiblesse !
Le plus pur poème ne laisse
Qu'un mince sillage en son cours.
Comme un vol sans nombre, ivre et lourd,
D'oiseaux issus blancs des écumes
Neige sur le fleuve des brumes,
Des chants, tout amour et soleil,
Décroissent dans le jour vermeil,
Et, porteurs du divin sur terre,
Mèlent la lumière au mystère...
Le beau dans le cœur consumé
Meurt ou demeure inexprimé.
Couchants, ciels de nuances brèves,
Flammes des jours et qui s'achèvent

Au cœur des nuits, rumeur des flots
Qui sont chants, soupirs et sanglots,
Bruits des vagues et leurs silences,
Vents lourds chargés de somnolences,
Nuages d'or au ciel serein,
Étoiles, ô pur soir marin.
Où des étés le sang rutile,
Soir qui nous rends la mer docile,
Soir marin, je t'ai mal chanté.
Mes vers ont trahi la beauté;
Mais fier dessein, simple caprice,
Don de l'esprit et du délice,
Le Poète, avec les seuls mots,
Comme un peintre avec ses pinceaux,
Suscite palais ou mirages ;
Et, riche du trésor des sages,
Par de mystérieux accents,
Qu'il veut purs de rythme et de sens,
Éternise, l'âme ravie,
D'uniques instants de la vie,
Et, sous les nuits, dans les matins,
Suivant fortunes et destins,
Sur la nef que le vent secoue
Il reste le veilleur de proue.



BOIS GRAVÉ PAR MAURICE DE BECQUE,
pour le titre de l'édition originale de *Soir marin*
de A.-P. Garnier.



FRONTISPICE ROMANTIQUE
tiré d'une édition de Chateaubriand (1822).

LOUIS LE CARDONNEL

Né en 1862

L'abbé Louis le Cardonnel, né à Valence, fit d'abord partie du groupe des poètes symbolistes et fut un des habitués du salon de Stéphane Mallarmé. Puis il abandonna le monde, fut ordonné prêtre en 1896, entra à l'abbaye bénédictine de Ligugé, et devint ensuite vicaire dans le diocèse de Valence. Il s'est retiré à Assise, en Ombrie, où il a écrit son dernier recueil : *Carmina Sacra*.

[1]

L'Attente mystique.

I

O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer,
Où j'ai laissé mon cœur, et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer.

Mon ivresse est tombée et ma superbe est morte ;
 L'universel ennui creuse son vide en moi ; 5
 L'Espoir, sans s'arrêter, passe devant ma porte :
 Le jour, quand il renaît, m'inspire de l'effroi ;
 La nuit roule sur moi pleine d'horreur glacée ;
 Je marche comme en rêve et sans savoir pourquoi.
 Ah ! qui l'emportera dans le ciel, ma pensée ? 10
 Qui fera s'égayer au doux soleil mon front ?
 Qui la délivrera, ma poitrine oppressée ?
 Enguirlandés de fleurs les printemps passeront ;
 Puis les étés ardents, puis les automnes graves :
 Mais, sans charmer mon âme, ils se succéderont. 15
 Abandonné, lié de toutes parts d'entraves,
 Sur le rivage mort où je suis exilé,
 Je n'apercevrai plus, partout, que mes épaves.
 Mon Dieu, venez remplir ce néant désolé !

II

Je cherche vos desseins, ô Maître, avec angoisse, 20
 Me demandant toujours où vous me conduisez,
 Parcil à ce feuillage errant que le vent froisse.
 Ah ! qu'ils sont, par moments, terribles, vos baisers !
 Pour me posséder mieux, dans votre jalousie,
 Tous mes appuis anciens vous les avez brisés... 25
 Moi qui me nourrissais de libre fantaisie,
 J'ai traversé l'épreuve, ainsi qu'un âpre hiver,
 Où s'est glacée en moi même la poésie.
 Quels supplices nouveaux trouverez-vous, quel fer
 Déchirera demain mon âme qui tressaille, 30
 O tyrannique Amour, dont les soins coûtent cher !
 Vous ne pouvez pourtant me faire à votre taille,
 Vous le grand Bafoué, le divin Méconnu :
 Et cependant voyez, comme vous on me raille !...

Plus d'un m'avait aimé, qui n'est pas revenu ; 35
Les sages, inquiets, de côté me regardent :
Mon cœur est insulté quand je le mets à nu.
Et seul je crois encore à vos desseins, qui tardent.

III

Je veux me reposer sur les collines saintes,
Car j'ai longtemps marché par les sentiers humains : 40
Seigneur, emmenez-moi parmi vos térébinthes !

Lassé, le roi David allait prendre les pains
Gardés dans l'ombre, près de l'Arche d'alliance¹,
Vous seul, ô Pain vivant, vous apaisez nos faims.

Oh ! calme enivrement du Ciel goûté d'avance, 45
Brûlante effusion, et pleurs dans le secret,
Extase dans la mort, ardeurs dans le silence !

Simplicité de cœur si grande qu'on dirait,
Dans son dépouillement, notre âme devenue
Comme l'oiseau qui chante au fond de la forêt. 50

Voici qu'en nous, déjà, tremble une aile inconnue :
L'ineffable Beauté nous attire, et parfois
Passe l'auguste éclair de la Vérité nue.

Ah ! qu'elle est pénétrante, ô mon Dieu, votre voix !
Doux Abîme, de Vous mon âme est altérée, 55
Époux, je ne vivrai que penché sous vos lois.

II Dieu jaloux, cachez-moi dans votre nuit sacrée.

(*Poèmes*, Mercure de France, éditeur.)

1. Allusion à un épisode de la jeunesse de David (*Les Rois*, I, ch. 21). David fuyant la colère de Saül, va trouver le grand-prêtre Achimelech, à qui il demande à manger. Celui-ci lui permet de prendre les cinq pains sanctifiés, que l'on conservait dans le tabernacle.

Prière du soir d'été.

Le soir qui remplaça l'énervant crépuscule
Lui-même va mourir : et peu à peu, sans bruit,
Remplissant l'air fiévreux d'une haleine qui brûle,
Se glissera vers nous l'insidieuse Nuit.

Afin que nous soyons vainqueurs de ses prestiges, 5
Assiste-nous, ô Reine au manteau constellé,
Vierge toujours clémente et féconde en prodiges,
Qui foule le Dragon d'un pied immaculé.

Que par tes soins, avec le sommeil taciturne,
Les songes et l'oubli descendent bienfaisants, 10
Et que le rampement de la Chose nocturne
N'entoure pas nos cœurs de ses anneaux pesants.

Fais qu'il retombe au fond de son Frère sombre,
Le vieux Serpent jaloux de l'homme racheté,
Le subtil Ennemi qui travaille dans l'ombre, 15
Le Tentateur puissant des lourdes nuits d'été.

Ainsi, jusqu'au matin, sans péril et sans craintes,
Aux douleurs d'ici-bas nous fermerons nos yeux :
Puis, le cœur retrempé par les batailles saintes,
Dressés, dès le réveil, dans un élan joyeux, 20

Nous te dirons merci, grande Vierge, qui passes
En beauté la blancheur des sommets et des lis,
Tandis que s'épandra dans les profonds espaces
L'éclatante lumière, image de ton Fils.

(*Poèmes*, Mercure de France, éditeur.)



BOIS DE H. BROUTELLE.

MAURICE LEVAILLANT

Né en 1883

Ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé des lettres, Maurice Levailant, actuellement professeur au lycée Condorcet, n'est pas un poète de métier. Il s'est mis à écrire en vers, parce que la poésie lui paraissait la forme nécessaire de sa pensée et de sa sensibilité, et il a pris rang, sans aucun effort, parmi les plus spontanés et les plus harmonieux. Il a publié en 1906, *le Miroir d'étain*; en 1910, *le Temple intérieur*; en 1921, *Des Vers d'amour*, et plusieurs autres recueils. L'Académie française lui a décerné les plus hautes récompenses qu'elle réserve aux poètes. M. Levailant n'en reste pas moins attaché aux études de critique et d'érudition; il a donné des articles d'histoire littéraire dans la *Revue des Deux Mondes*, et une remarquable édition des *Œuvres choisies* de Lamartine.

O mon père.

O mon père, qui dors, depuis vingt ans bientôt,
Dans la tombe creusée aux pentes du coteau
Sous les sapins devant le vallon solitaire
D'où monte, chaque soir, le soupir de la terre,
O toi que j'ai connu si peu, mais dont je sens
Dans mon haleine errer les souffles frémissants,
Père qui ne fus pas heureux pendant ta vie
Et qui m'as confié ton âme inassouvie,
Je songe très souvent, avec un grave émoi,
Que tu dois, quelque part, être content de moi.

Dans les frissons obscurs que le mystère épanche,
Ton rêve indéfini sur mes rêves se penche,
Et, quand je sors de l'ombre avec moins de langueur,
Joyeux de l'espérance avivée en mon cœur,
C'est que, pareille au vent qui précède l'aurore
Et caresse les fleurs sans les courber encore,
Impalpable et furtive, avec sérénité,
La forme de ta main sur ma tête a flotté ;
Car, dans notre ignorance et parmi nos mensonges,
Pour nier que nos morts s'inclinent sur nos songes,
Nous, qu'un fuyant reflet des vérités conduit,
Qu'est-ce que nous savons des choses de la nuit?...

(Le Temple Intérieur, 1910.)

Mars.

Candeur d'un premier jour de printemps aux banlieues!...
Dimanche clair après tant de mornes dimanches!...
Tout brille : les oiseaux dansent au bord des branches
En lissant d'un bec vif les plumes de leurs queues...

On part au fin matin pour avaler des lieues ;
Mais bientôt l'on s'arrête en des guinguettes blanches ;
Les femmes montrent des bras roses sous leurs manches,
Et l'on se sent des cœurs légers, des âmes bleues...

Par l'échancrure des coteaux, l'on voit Paris
Dressant, sur l'océan figé de ses toits gris,
Comme un doigt, en appel, sa tour arachnéenne...

Un phonographe rauque éparpille un flon-flon...
Au ciel, où l'ouate des nuages tremble à peine,
Bourdonne et tangué un grand aéroplane blond...

(Des Vers d'amour... 1921.)

Pour les fastes de l'aile.

En 1913, Chavez accomplit en avion la première traversée des Alpes et des Pyrénées; Roland Garros accomplit la première traversée de la Méditerranée.

Janvier mil neuf cent treize : en deux jours, deux montagnes !
Les Alpes, dominant de si loin les campagnes
Que, du haut de leurs pics, la terre étroite fuit
Dans un abîme froid de silence et de nuit...
Puis, ce rugueux amas de splendeurs enchaînées,
Aux sommets qu'on dirait d'airain : les Pyrénées...
Tous ces monts, familiers de l'astre et du zénith,
Géants casqués de neige et gainés de granit,
Voient, sur leurs majestés qu'ils croyaient éternelles
Sinuer le reflet de l'homme et de ses ailes...

Septembre. Un matin d'or et de langueur : les flots,
Ayant dans un murmure assourdi leurs sanglots,
Dorment en échangeant de fluides caresses.
Des souvenirs obscurs d'orgueil et de prouesses
Les bercent; souriants, ils songent aux matins
Où, dieux qu'on implorait avec des mots latins,
Ils faisaient, sourds aux vœux ainsi qu'aux anathèmes,
Pâlir les dictateurs aux poupes des trirèmes;
Jours de victoire où les mortels les adoraient,
Où les Olympiens dans leur sein se miraient :
On leur jetait des fleurs et le vin d'une amphore...

||
Ainsi les flots rêvaient, l'autre jour, à l'aurore.
Mais, brusque, un long frissonnement les a dressés :
L'un à l'autre, inquiet, chuchote : Ils sont passés !
— Où ? — Dans l'azur. — Qui donc ? — L'homme... l'homme et son aile !...
Mais avant que chacun ait connu la nouvelle
Et cherche, hérissé dans la brume et le vent,
A voir planer sur lui le point d'ombre mouvant,
Le point d'ombre mouvant devenait dans la brume
Moins gros qu'une fumée ou qu'un flocon d'écume...

Il fuyait, il fuyait vertigineusement :
L'homme et l'aile n'étaient qu'un éblouissement,
Une flamme ruée à travers la matière,
Une âpre volonté de trouer la lumière,
De monter, d'enfoncer l'horizon comme un mur ;
Un monstre aux membres teints de vermillon et d'azur,
Pétris de chair, de bois, de sang, d'acier, de toiles,
Où le soleil béant accrochait des étoiles ;
Flèche d'or qu'au-dessus d'un gouffre rayonnant
Un continent lançait à l'autre continent !

C'est ainsi qu'aveuglant la mort par son audace
Le météore humain raye la nue et passe,
Et nargue, aux cieux surpris de n'être plus déserts,
Les flots figés des monts, les flots mouvants des mers !...

Or, nous avons besoin de ces nouveaux prodiges.
Lorsque fragile, et lourde encore de vertiges,
La première aile au bras de l'homme se tendit,
Débordants d'un effroi sacré, nous avons dit :
— Les jours sont revenus des vieilles épopées !
Nos paupières de pleurs d'amour se sont trempées ;
Vers un magique espoir nos cœurs ont pris l'essor ;
Et nous avons senti renaître sans effort
L'enthousiasme heureux qui, dans les temps antiques,
Aux pieds des demi-dieux jetait les fanatiques...

Mais quoi ! l'on ne vit pas du seul extravagant !
Toujours lever les yeux au ciel, c'est fatigant !
Chacun de nous, ployé par un souci vulgaire,
Recommença bientôt de regarder la terre,
Quand une aile en l'azur promenait son flambeau,
Nous affirmions, déjà moins ardents : — Oui, c'est beau !...
Nul pourtant ne quittait son livre ou son enclume...
Car l'homme malgré lui, se lasse ou s'accoutume,
Et le miracle même, on ne le voit plus bien
Lorsque le fabuleux se fait quotidien.

Mais ces vols inouïs, cette fuite en rafale
Sur cette mer qui fut jadis impériale
Et qui roule les os d'Icare dans ses fonds,
Mais ces bondissements rapides sur les monts
Qui virent, à leurs flancs d'où le vautour s'écarte,
Haleter Hannibal et blêmir Bonaparte,
Tous ces essors dominateurs, tous ces vols fous
Propagent dans les cœurs de si puissants remous
Qu'ils doivent, ô railleurs des grandes espérances,
Balayer vos dédains et vos indifférences;
Car ces adolescents qui, provoquant le sort,
Hasardent aux enjeux ou la gloire ou la mort,
Ces insensés toujours épris du formidable,
Forçant après l'inaccessible, l'insondable,
Chaque jour pour le vaincre inventant un péril,
Si vous ne les trouvez pas grands, que vous faut-il?

(*La Porte d'Azur*, 1925.)

Marines.

Beaux arbres qui sonnez au vent comme des lyres
Sous d'invisibles doigts,
Peupliers qui, bravant l'orage et ses délires,
Restez minces et droits,

Je viens vous visiter au soir de mes journées
Sur le grand coteau clair,
D'où vous n'apercevez, loin de nos cheminées
Que la lande et la mer...

Et, tandis que la brise agite encor vos branches
D'un frémissement doux,
Qu'à vos pieds le soleil couchant teint les pervenches
D'un or fluide et roux,

Que les vagues au loin tombent, que sur la sente
Un rayon glisse et meurt,
Appuyant sur vos troncs ma tête bruissante
D'une lourde rumeur,
Je viens vous demander, Arbres, quel sortilège
Vous fait harmonieux
En ne tirant de vous, qu'il soleille ou qu'il neige,
Qu'un hymne vers les cieux,
Et comment, quel que soit l'âpre vent qui l'opprime,
Dans l'ombre ou sous l'azur,
L'homme peut, comme vous, n'exhaler de sa cime
Qu'un chant sonore et pur...

II

Ennui, vieux compagnon qui geignais dans la cale,
Que dis-tu, ce matin, de la mer et des vents?...
Tandis que le soleil sort des flots décevants,
Monte; et rêvons ensemble à la prochaine escale...
La voile s'enfle aux souffles frais de l'Orient...
Quelle ville bientôt, verrons-nous apparaître
Blanche et rose, et, comme une belle à sa fenêtre,
Accoudée aux coteaux, et de loin nous riant?
Ses quais fleuriront-ils le poivre et le gingembre?
Ses toits seront-ils d'or et ses jardins vermeils?
Des jets d'eau parfumés, pour bercer nos sommeils.
Chanteront-ils dans leurs bosquets en plein décembre?
Dans ses bazars profonds errerons-nous le soir,
Frôlés par les regards des pâles odalisques?
Connaitrons-nous sous les palmiers et les lentisques
Le grand secret d'amour que nul n'a pu savoir?...
Qu'en dis-tu, vieil Ennui, compagnon d'infortune?
Tu souris; un éclair dans ton ciel a flambé;
Tu guettes avec moi, grave, et le front courbé,
Que le cri : Terre! Terre! ait jailli de la hune...

Mais quoi ! Je te connais, dès qu'à l'horizon clair
La ville rose aura grandi parmi l'écume,
Tu toucheras mon bras avec ta main de brume...
Sans avoir débarqué nous reprendrons la mer...

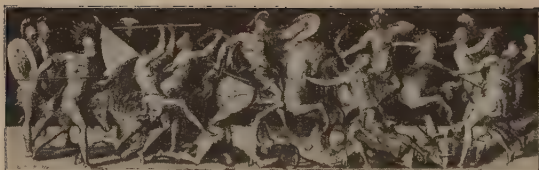
Sur notre vieux bateau courant vers tous les phares,
Pointant sans aborder vers tous les horizons,
L'un à l'autre riviés par d'obscures raisons,
Moi le Désir et toi l'Ennui, marins bizarres,

Nous roulerons sans fin du ponant au levant,
Jusqu'à ce qu'une nuit de calme et de mystère,
Nous sombrions ensemble à dix brasses de terre,
Par une mer sans fond, sans astres et sans vent...

(1921, *Revue des Deux Mondes*.)



BOIS GRAVÉ par H. BROUTELLE.



FRISE DÉCORATIVE, par Étienne Delaulne (1518-1585).

P. DE NOLHAC

Né en 1859

Ancien élève de l'Ecole française de Rome, Pierre de Nolhac devint directeur à l'Ecole des Hautes-Études, à la Sorbonne, puis conservateur du Palais de Versailles. C'est un véritable *humaniste*, au sens où ce mot était entendu au xvi^e siècle; son érudition est vaste et impeccable; son sens de la beauté est exquis. Il a consacré des études à la Renaissance, en Italie et en France; à la société du xvi^e siècle, etc... Ses vers, qui sont d'un disciple de Pétrarque et de Ronsard, et tout ensemble d'un moderne très affiné, ont été publiés dans les recueils intitulés *Paysages d'Auvergne* et *Paysages de France et d'Italie*.

Sur un portrait de Pétrarque.

Maître, sur le feuillet jauni du parchemin,
J'ai reconnu les traits de ton calme visage,
Tels qu'un jour, à Padoue, un peintre, en ton vieux âge,
Se plut à les tracer d'une rustique main.

De ta docte maison aima-t-il le chemin?
Connut-il le secret du poète et du sage?
Ou bien, artiste obscur, fixa-t-il au passage
La grave majesté de ton profil romain?

Je ne sais. Mais l'ennui dont ta grande âme est pleine
Ride ton front serré sous la cape de laine.
Le regret d'une femme a fait tristes tes yeux;

Et tu sembles songer à la pure lumière
De son regard, étoile éteinte dans les cieux,
Car la méchante Mort l'a prise la première.

(*Paysages de France et d'Italie*, Lemerre, éditeur.

Sonnet pour Hélène.

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères,
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
D'Amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste qu'elle fût belle
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir ;
— Mais, elle, souriait, se sachant immortelle.

(Paysages de France et d'Italie, Lemerre, éditeur.)

L'Échafaud de la Reine¹.

Sur le chemin funèbre, ô Reine ! où ton pied glisse,
Nulle fange, du moins, ne l'a plus effleuré.
Hélas ! bien que tes yeux aient déjà tant pleuré,
Il faut encor qu'une œuvre horrible s'accomplisse ;

Il faut que la victime épuise le calice
Que les crimes d'autrui pour elle ont préparé.
Quel mal lointain s'expie en ton cœur déchiré !
Quelles mains ont dressé les bois de ton supplice !

1. Marie-Antoinette.

Mais ton âme héroïque et royale a grandi
Sous l'insulte jetée et le glaive brandi :
L'échafaud d'un prestige immortel t'a parée.

Le bourreau qui te frappe a proclamé tes droits,
Et nous te saluons, tête pâle et sacrée,
O fleur sanglante éclore au vieux jardin des Rois !

(Paysages de France et d'Italie, Lemerre, éditeur.)

Vana Gloria.

Seras-tu de ceux-là que la Patrie honore
Du laurier d'or posé sur les fronts blanchissants ?
Ton nom s'unira-t-il aux noms retentissants
Que jette aux quatre vents la trompette sonore ?

Pour confirmer ta force et t'exalter encore,
Aimeras-tu braver la haine des puissants,
Et verras-tu monter à toi, comme un encens,
L'hommage printanier des âmes près d'éclore ?

Quand les dieux bienveillants t'auront fait ce destin,
N'enclos point ton génie en un rêve hautain ;
La gloire, dont la voix t'enivre et te caresse,

Vainement te proclame heureux et triomphant,
Si la bonté n'a pas, en un jour de tendresse,
Gravé ton souvenir dans le cœur d'un enfant.

(Paysages de France et d'Italie, Lemerre, éditeur.)

Vœu d'écrivain.

Nos livres les plus beaux n'ont qu'un sort incertain ;
Parmi les vains débris dont le passé s'encombre,
Comment garder l'espoir d'avoir conçu dans l'ombre
L'œuvre que le passé mettra dans son butin !

Toi qui croyais servir l'honneur du nom latin,
Qui remplissais d'un long labeur des jours sans nombre,
Vois : de tant de travaux l'un après l'autre sombre :
Un seul survivra-t-il pour un meilleur destin ?

Parfois, un simple chant gravé sur une stèle
Rend le poète cher à la muse immortelle;
Un cri jailli du cœur illustre le tribun...

Ah! puissé-je à mon tour inscrire en ta mémoire
O Patrie! et sauver du naufrage commun
Une page d'amour écrite pour ta gloire!

(Vers pour la Patrie, 1914-1918.)



CUL-DE-LAMPE

Par Étienne Delaulne (1518-1585).

LES POÈTES BELGES

ÉMILE VERHAEREN

1855-1916

Né à Saint-Amand, près d'Anvers, Émile Verhaeren fit d'excellentes études



Cliché Druet.

ÉMILE VERHAEREN.
Portrait par Théo Van Rysselberghe.

à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles et au collège Sainte-Barbe de Gand. Il entra d'abord dans les bureaux d'un de ses oncles, qui possédait une usine, puis il alla faire son droit à Louvain, et fut inscrit comme avocat au barreau de Bruxelles. A partir de 1883, il publia plusieurs recueils de vers, entre autres : *les Soirs*, *les Moines*, *les Campagnes hallucinées*, *les Villes tentaculaires*, *les Forces tumultueuses*. L'œuvre de Verhaeren est inégale, mais toujours vigoureuse, sincère, animée d'un lyrisme à la fois farouche et élevé ; par l'inspiration comme par la forme, elle est vraiment d'une originalité toute moderne. Émile Verhaeren a fait représenter au Théâtre-Français une pièce en trois actes et en vers : *le Cloître*.

La guerre de 1914-1918 lui a inspiré de très beaux élan patriotiques. Il a chanté sa patrie et la France qu'il unissait dans un même amour ; et il croyait au prochain triomphe de la Justice ; mais il mourut sans avoir pu saluer la délivrance de la Belgique.

Rentrée des Moines.

Pendant son enfance, Verhaeren accompagnait souvent son père dans un couvent de Bernardins, situé à Bornhem, près de Saint-Amand. Plus tard, il fit une retraite au monastère de Forges, près de Chimay, pour raviver ses souvenirs; et c'est alors qu'il écrivit le recueil intitulé *les Moines*.

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.
Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave, avec une onde lente.
A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé¹ les ornières;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.
Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé.
Là le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.
Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien. Le site vêtu d'une paix métallique,
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires²,

1. **Lamé**. Le verbe *lamer* est un néologisme, formé sur le substantif *lame*, pris dans le sens particulier et technique de *nappe d'eau dans l'intérieur d'une mine*. — 2. **Grabataires**, se dit des malades, en particulier des paralytiques, qui ne peuvent quitter leur *grabat*; et *grabat* désigne plutôt le lit d'un misérable, comme l'expliquent les vers suivants.

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne.
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères arides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller¹ là-bas vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
Un sourd appel, qui, long, parmi l'écho, ricoche².

Il proclame que c'est l'instant justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Car les voici priant, tous ceux dont la journée
S'est consumée au dur hersage, en pleins terreaux³,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux⁴,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu,

1. **Se béquiller** se transporter sur leurs béquilles. — 2. Remarquer l'harmonie imitative de ce vers. — 3. Allusion aux travaux des champs auxquels s'adonnent certains ordres religieux, comme les Trappistes, les Bernardins, etc. — 4. **Les textes préceptoraux**, les textes des livres sacrés, ou des Pères de l'Eglise, qui contiennent les préceptes de la loi.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux, disent à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(*Les Moines*, Mercure de France, éditeur.)

Novembre.

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés

A l'infini, par les allées.
Arbres et vents pareils aux pèlerins,
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches.

Arbres qui combattez au nord
Et vents qui déchirez le monde,
O vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes !

Voici novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu ;
Oh ! tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu,
Oh ! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh ! tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire ;
Oh ! tous ces bras invocatoires,
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel Christ aux horizons pendu.

Voici novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre,
Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh ! l'identique et affolant cortège
Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige ;
Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux battants
A coup de bonds dans les bourdons,
Écartèlent leur deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume avec des mains d'espoir, la lampe

Qui brûlera, combien de soirs, l'hiver ;
Et novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendre le cœur mécanique des heures !
Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tords
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini parmi les plaines,
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois !

(Poèmes, III^e série, *les Vignes de ma muraille*,
Mercure de France, éditeur.)

L'Effort.

Groupes de travailleurs, fiévreux et haletants,
Qui vous dressez et qui passez au long des temps
Avec le rêve au front des utiles victoires,
Torses carrés et durs, gestes précis et forts,
Marches, courses, arrêts, violences, efforts,
Quelles lignes fières de vaillance et de gloire
Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire !
Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteurs
De hennissants et clairs et pesants attelages,
Et vous bûcherons roux des bois pleins de senteurs,
Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages,
Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins
Et qui jettes la semence d'une ample main
D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière,
Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre ;
Et vous aussi, marins qui partez sur la mer
Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles,
Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles
Et que vibrent les mâts et les cordages clairs ;



LES VILLES TENTACULAIRES.
bois original de Brangwyn (Helleu et Sergent, édit.).

Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules
Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils.
Les navires qui vont et vont sous les soleils
S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles ;

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux,
En des plaines de gel, sur des grèves de neige.
Au fond des pays blancs où le froid vous assiège
Et brusquement vous serre en son immense étau ;
Et vous encor, mineurs, qui cheminez sous terre,
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents.
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

Et vous enfin, batteurs de fer, forgers d'airain,
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,
Autour des grands brasiers et d'énormes enclumes,

Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel
Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels!

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts.
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons
De l'un à l'autre bout des pays de la terre!
O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté,

Ces bras toujours ardents. et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines,
Et recréer les monts et les mers et les plaines,
D'après une autre volonté.

(*La Multiple Splendeur*, Mercure de France, éditeur.)

Le Vent.

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent.
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort dans leurs mélancolies.

Le vent raffe, le long de l'eau,
Les feuilles vertes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre;
 Le vent mord dans les branches
 Des nids d'oiseaux;
 Le vent râpe du fer,
Et peigne au loin les avalanches,
— Rageusement — du vieil hiver,
 Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
 De vitre et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre! —
Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
 Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes à cropetons,
Autour de leurs clochers d'église,
Sont soulevés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et leurs auvents
 Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
 Tombent comme un grand vol,
Rabattu noir, contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,
 Le vent,
L'avez-vous rencontré le vent,
Au carrefour des trois cents routes;

L'avez-vous rencontré le vent,
Celui des peurs et des déroutes ;
L'avez-vous vu cette nuit-là
Quand il jeta la lune à bas,
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient comme des bêtes
Sous la tempête ?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

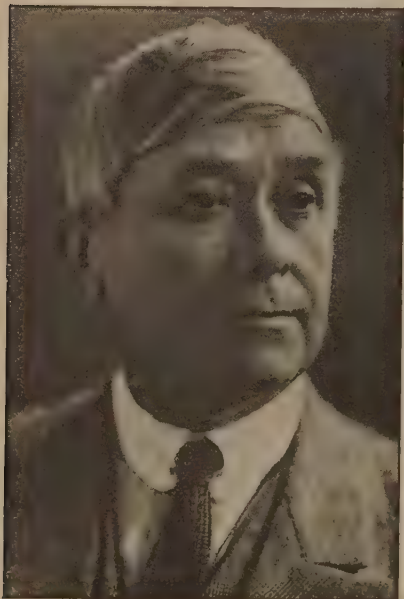


CUL-DE-LAMPE de Perrichon,
pour les *Heures*, de Verhaeren (Helleu et Sergent, édit.).

MAETERLINCK

Né en 1862

M. Maurice Maeterlinck est aujourd'hui le plus connu, le plus *européen* des écrivains contemporains de la Belgique. Nous ne pouvons citer ici que quelques fragments de son œuvre lyrique; nous avons choisi des morceaux où le poète, en une langue d'une savante simplicité, exprime des nuances de délicate et troublante tristesse. Mais ces *Chansons* ne peuvent donner qu'un des aspects de son génie si varié. Son théâtre contient peut-être encore plus de personnalité. Quand on représenta pour la première fois à Paris *Pelléas et Mélisande*, sous sa forme originale et sans la musique de Cl. Debussy, la critique et le public se sentirent en présence d'un art vraiment nouveau. *L'Oiseau bleu*, joué avec un succès plus « populaire », témoignait d'une imagination ravissante. Enfin des pièces comme *la Mort de Tintagiles* nous ramènent aux légendes exquis et douloureuses. — Ajoutons que Maeterlinck, prosateur, n'est pas moins intéressant; son livre sur les *Abeilles* est à la fois d'un maître de la langue et d'un savant.



Cliché Manuel.

MAURICE MAETERLINCK.

Heures ternes.

Voici d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent;
Voilà les jours d'espoir passés!

En qui faut-il fuir aujourd'hui,
Il n'y a plus d'étoile aucune;
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sur la lune.

Encor des sanglots pris au piège,
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige;
Ayez pitié de tout, mon Dieu!

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace!

Vieilles Chansons.

I

Elle l'enchaîna dans une grotte,
Elle fit trois signes sur la porte.
La vierge oublia la lumière
Et la clef tomba dans la mer.

Elle attendit les jours d'été,
Elle attendit plus de sept ans.
Tous les ans passait un passant.

Elle attendit les jours d'hiver
Et ses cheveux en attendant
Se rappelèrent la lumière.

Ils la cherchèrent, ils la trouvèrent,
Ils se glissèrent entre les pierres
Et éclairèrent les rochers.

Un soir un passant passe encore,
Il ne comprend pas la clarté
Et n'ose pas en approcher.

Il croit que c'est un signe étrange,
Il croit que c'est une source d'or,
Il croit que c'est un jeu des anges,
Il se détourne et passe encore.

II

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur,
Et partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur
Et partout où coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

III

Les sept filles d'Orlamonde,
Quand la fée est morte,
Les sept filles d'Orlamonde
Ont cherché les portes.

Ont allumé leurs sept lampes,
Ont ouvert les tours,
Ont ouvert quatre cents salles,
Sans trouver le jour...

Arrivent aux grottes sonores,
Descendent alors ;
Et sur une porte close.
Trouvent une clef d'or.

Voient l'océan par les fentes,
Ont peur de mourir,
Et frappent à la porte close,
Sans oser l'ouvrir...

IV

Et s'il revenait un jour
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur.
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

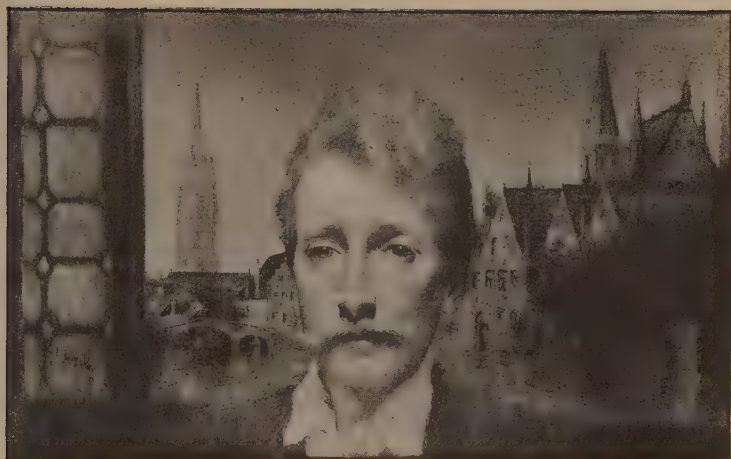
V

Les trois sœurs aveugles
(Espérons encore)
Les trois sœurs aveugles
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour
(Elles, vous et nous)
Montent à la tour
Attendent sept jours...
Ah ! dit la première
(Espérons encore)
Ah ! dit la première,
J'entends nos lumières...
Ah ! dit la seconde,
(Elles, vous et nous)
Ah ! dit la seconde,
C'est le roi qui monte...
Non, dit la plus sainte
(Espérons encore)
Non, dit la plus sainte,
Elles se sont éteintes...

VI

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
Où s'est-il caché ?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher...
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las,
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...
L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez vos sandales,
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...
Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici,
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...
(*Poésies complètes*, Mercure de France, édit.)



PORTRAIT DE RODENBACH
 Par Lévy-Dhurmer. (*Musée du Luxembourg.*)

Gliché Bulloz.

G. RODENBACH

1855-1898

Né à Tournai (Belgique), Georges Rodenbach appartenait à une famille qui s'était déjà distinguée dans les lettres et dans les sciences. Il fit ses études à Gand, fut inscrit comme avocat au barreau de Bruxelles, mais abandonna bientôt le droit pour la littérature. De 1887 jusqu'à sa mort, il vécut le plus souvent à Paris; c'est là qu'il publia ses principaux recueils de vers : *la Jeunesse Blanche*, *le Règne du Silence*, *les Vies encloses*, etc., et son célèbre roman, *Bruges la morte*. Ce roman est de ceux dont l'influence a renouvelé un genre qui sombrait et s'étiolait dans le réalisme. Il a fait rentrer la poésie dans les descriptions et dans l'analyse des sentiments, poésie discrète, souvent symbolique, mais toujours claire, pleine de nuances mélancoliques et subtiles. Non seulement la France, mais l'Angleterre et l'Italie, ont produit des romans dans le style de *Bruges la morte*. — « Georges Rodenbach, a dit Verhaeren, se classe parmi les poètes du rêve..., parmi les évocateurs... Il est de ceux qui suggèrent, à l'encontre de ceux qui constatent... C'est un recueilli. »

Béguinage Flamand¹.

I

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur les murs des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderoles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

.

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvrier aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

1. *Béguinage*, communauté religieuse de femmes, sorte de couvent où l'on ne prononce pas de vœux. Ces établissements sont nombreux en Belgique, et le plus célèbre est le *Grand Béguinage* de Gand, qui contient dix-huit couvents, et forme tout un quartier.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant,
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane,
Avec un pointillé de taches de rousseur,
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

.....

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies,
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges,
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges.

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encore les *Ave* de l'Église ;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

(*La Jeunesse Blanche*, A. Lemerre, éditeur.)

O Ville, toi ma sœur¹.

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
 Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux,
 Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Nous sommes tous les deux la ville en deuil, qui dort
 Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer.
 Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or;
 Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
 Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
 Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
 Circule comme pour les étendre en linceul..
 Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
 Toi, ville! toi, ma sœur douloureuse qui n'as
 Que du silence et le regret des anciens mâts;
 Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort!

*
* *

Qu'importe! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
 Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
 Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
 Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
 — Au lieu des vaisseaux vains qui s'agitent en elles, —
 De refléter les grands nuages voyageant,
 De redire en miroir les choses éternelles,
 D'angéliser d'azur leur nonchaloir changeant,
 Et de répercuter en mirage sonore
 La mort du jour pleuré par les cuivres du soir!
 Or, c'est pour être ainsi souples à son vouloir
 Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
 Et décalque dans nous ses jardins de douceur,
 O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma sœur!

1. Cette ville est Bruges. Cf. le roman de ROEMER, *Bruges la morte*.



Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence
Et qui n'arrive là flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
— Barque de clair de lune et gondole de soie —
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,
— Dédaignant le voyage et la mer navigable —
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles ¹!

(Le Règne du Silence, Fasquelle, éditeur.)

Le Malade souvent...

Le malade souvent examine ses mains,
Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats
Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.
Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe!
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler;
Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.

1. Cf. SULLY PRUDHOMME, *le Cygne* : « ... Dort, la tête sous l'aile, entre deux frimements ».

Elles font sur l'air des taches surnaturelles,
Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entrait par la fenêtre et se posait sur elles.
Or, la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes;
Il ne reconnaît plus ces mains pâles pour siennes;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.
Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul!
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus en nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite?

(*Les Vies ençloses*, l'asquelle, éditeur.)



En Flandre. — Le Passeur.
(DESSIN DE H. BROUTELLE.)

FERNAND SEVERIN

Né en 1867

Si Verhaeren s'inspire des spectacles du monde extérieur, Fernand Severin est un poète tout intime : c'est dans ses souvenirs d'enfance, dans ses rêveries, dans les impressions et les aspirations d'une âme essentiellement délicate, qu'il trouve les thèmes de ses chants. Mélancolie, harmonie, nuances fines et pénétrantes, tels sont les caractères originaux de son talent, qui évoque pour nous les noms de Lamartine et de Sully Prudhomme.

Les Iles en fleur.

« Bien des jours avaient fui depuis l'heure fatale
Où, reniant enfin l'obscurité natale,
J'étais entré, joyeux, dans l'inconnu des flots !

Et souvent, devant l'essor de mes galères,
J'avais interrogé les lointains solitaires
Que le désir peuplait de mes eldorados.

C'était en vain ! Malgré mon attente éperdue,
La mer, la vaste mer, emplissait l'étendue,
Où descendait bientôt l'anxiété du soir...

1 Mais, un jour, le parfum d'une terre prochaine
1 Nous arrivait, avec la douceur d'une haleine,
Enivrant nos vingt ans d'un radieux espoir.

Et, tandis que la houle écumait sous l'étrave,
J'aspirais, exaucé, ce grand souffle suave
Qui s'était promené sur des îles en fleur... »

Tel tu parlais, ravi dans un songe de gloire ;
Et nous, nous qu'enchantait la merveilleuse histoire,
Un immortel regret nous étreignait le cœur...

Quel impérieux charme était dans ta parole
Pour qu'elle révélât à l'étranger frivole
Tout ce que son destin a d'obscur et d'amer?...

O voyageur! Voici qu'au soir de ma jeunesse,
Je les évoque avec une étrange tristesse,
Ces îles qu'annonçait un parfum sur la mer...

Le Portrait.

C'est une jeune femme en costume ancien...
Grande et frêle, les yeux voilés de rêverie,
Et qui sourit, d'un air de tendresse infinie,
Avec une fierté simple dans le maintien...

Tout s'efface... Déjà le temps a mis son ombre
Sur ces traits, où sourit un immortel amour :
A peine en reste-t-il un vague et doux contour,
Un reflet aussi vain que l'image d'une ombre...

N'importe... Ton regard ne quitte qu'à regret
Son profil, dont la grâce était presque enfantine ;
Il semble qu'à la voir si fragile et si fine,
Tu sentes mieux le prix du don qu'elle t'a fait...

Une compassion tardive te pénètre :
Peu à peu, tu ne sais quel repentir confus
Te saisit, en rêvant à celle qui n'est plus ;
Et tu comprends enfin toute la douceur d'être!...

O rêveur! Si ta chair a tressailli parfois
Des plus nobles élans de la tendresse humaine,
Bénis-en ce grand cœur que tu connus à peine :
Tout ce que tu contiens de bon, tu le lui dois...

Car un esprit sublime habitait ce corps frêle ;
Et ton cœur, sur qui veille un ange familier,
Ignorerait encor la divine pitié,
Si ce don souverain ne t'était venu d'elle.

Il gémit chaque jour, ce cœur tendre et fervent,
D'un monde où tout contact le déflore ou le blesse;
C'est qu'il a conservé le pli de sa caresse;
Car, vois-tu, malgré toi, tu restes son enfant ..

La voici, maintenant, dans sa grâce suprême,
Fragile, délicate et telle qu'une fleur;
Dis-toi bien que tu fus sa joie et sa douleur,
Et qu'il n'est rien resté d'elle, hormis toi-même...

Les Nuages.

O nuages aimés! Vous vers qui, tout enfant,
Je bondissais saisi d'une joie éperdue,
Fleurs de l'azur, voiliers légers de l'étendue,
Clairs troupeaux que rassemble et disperse le vent!

Vous qui montez, ainsi qu'un chœur d'Océanides,
Du seuil tumultueux des flots ensoleillés
Dans le grand ciel rempli d'effluves printaniers;
Vous qui portez la vie en vos formes splendides!

Virginité des jours sereins, blancs vagabonds,
Ondoyantes vapeurs que la vallée exhale,
Vous qu'entraîne à son gré la brise matinale
Et dont les clairs lambeaux flottent aux flancs des monts.

Vous entre tous, amour des âmes nostalgiques,
Beaux nuages ardents de notre arrière-été,
Qui, le soir, évoquez, dans la calme clarté,
On ne sait quel pays aux profondeurs magiques!

Vous enfin, messagers paisibles du soleil,
Duvet aérien qu'un premier reflet dore,
Effeuillement lointain des roses de l'aurore,
Flocons de pourpre épars dans l'orient vermeil!

Passants légers vêtus d'azur, d'or ou de flammes,
Que suivaient autrefois mes rêves ingénus,
Un jour viendra peut-être, ô divins inconnus,
Où votre grâce seule enchantera les âmes!

La terre, que vêtit, en des temps fortunés,
L'immense et virginal frisson de la verdure,
Dépouille peu à peu son antique parure ;
Un jour brutal descend dans ses flancs profanés.

Quand rien ne restera de ses splendeurs sauvages,
Et que l'homme, gardant son rêve de beauté,
Verra partout l'horreur d'un monde dévasté,
Ses yeux se lèveront vers vous, libres nuages !



Phot. Giraudon.

MINERVE.

(Patère d'argent du trésor d'Hildesheim.)



PRISE TIRÉE D'UN LIVRE ROMANTIQUE.

LE ROMAN

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

1803-1870

Il faudrait plusieurs pages pour énumérer les romans d'Alex. Dumas, qui, d'ailleurs, est moins un romancier qu'un prodigieux *conteur*. Son ouvrage le plus populaire est : *les Trois Mousquetaires* (1844), où d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis représentent, d'une façon assez sommaire mais assez juste, quatre tempéraments différents ; leurs valets, appropriés chacun à son maître, les complètent. Les quatre amis sont mêlés à l'histoire de Richelieu et de Mazarin, histoire aussi peu exacte que possible, mais vive et pittoresque. — Dans *Vingt ans après* (1845), Dumas nous promène avec les mêmes personnages en Angleterre, où nous assistons à la mort de Charles I^{er}, puis il nous ramène à Paris, en pleine Fronde. — Le succès des *Mousquetaires* n'étant pas encore épuisé, Dumas en tire *le Vicomte de Bragelonne* (1847), où apparaît la figure mélancolique de M^{lle} de la Vallière. — Citons encore *Monte-Cristo* (1845), *le Chevalier de Maison rouge* (1848), etc. — A la condition de ne chercher dans Alex. Dumas ni histoire, ni psychologie, et de le lire pour « passer le temps », on est vraiment amusé par cette verve intarissable, qui rappelle celle de La Calprenède au xvii^e siècle. Dumas père eut de nombreux collaborateurs qui, soit pour l'invention, soit pour la rédaction, l'aidaient à suffire aux exigences des éditeurs et des journaux. Le plus distingué d'entre eux fut *Auguste Maquet*.

Il a aussi laissé plusieurs volumes d'*Impressions de voyage*, où l'on trouve en abondance de charmants contes, tels que celui que nous citons.

Le Pont du diable.

La *Reuss*¹, qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur, entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les Grisons et les gens d'Uri². Plusieurs ponts furent bâtis à frais communs, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du xiv^e siècle, et l'hiver presque fini donnait l'espoir que le pont, cette fois, résisterait à toutes les attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

« Il n'y a que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un. »

Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'un domestique annonça : Messire Satan !

« Faites entrer », dit le bailli.

Le domestique se retira et fit place à un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations, dont les crevés laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait par ses ondulations une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, ils étaient arrondis du bout, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, semblait destiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les compliments d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

« Hé bien ! mon brave ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi ?

— J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

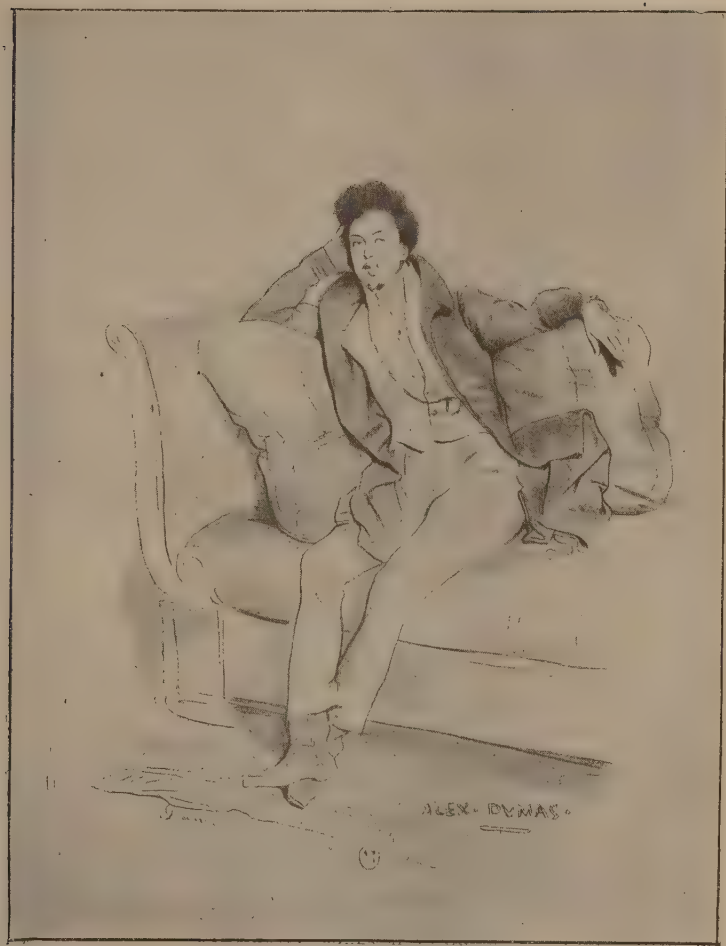
— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ? Il vous est bien nécessaire ?

— Nous ne pouvons nous en passer. Tenez, soyez bon diable ; faites-nous-en un.

— Je venais vous le proposer.

— Hé bien ! il ne s'agit donc que de nous entendre... sur... »

1. *Reuss*, rivière, affluent de l'Aar, en Suisse. — 2. *Grisons*, *Uri*, noms de deux cantons suisses.



ALEXANDRE DUMAS PÈRE.
D'après un crayon de Devéria.

Le bailli hésita.

— « Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, reprit Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en afilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Cela me rassure, dit le bailli. Le dernier nous a coûté soixante mares d'or ; nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Et quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez. » Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. Tendez la main », dit-il au bailli qui hésitait, et il lui mit entre les doigts un lingot d'or le plus pur et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et le retourna en tous sens ; puis il voulut le lui rendre. « Non, non, gardez, reprit Satan ; c'est un cadeau que je vous fais. — Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot dans son escarcelle, que, si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paye avec une autre monnaie ; mais, comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même. »

Satan réfléchit un instant. « Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, répondit-il. — Soit, dit le bailli. — Rédigeons l'acte, continua Satan. — Dicter vous-même. » Le bailli se prépara à écrire. Cinq minutes après, un sous-seing, privé, en bonne forme était signé par Satan en son propre nom, et par le bailli, comme fondé de pouvoir de ses paroissiens. Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer cinq cents ans ; le magistrat de son côté concédait, en payement de ce pont, l'âme du premier individu qui passerait.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti. Le bailli, de bon matin, vint vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée, il aperçut Satan assis sur une borne, attendant le prix de son travail nocturne.

« Vous voyez que je suis un homme de parole, dit Satan. — Et moi aussi, répondit le bailli. — Comment ! reprit le diable stupéfait, vous

dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés ? — Pas précisément », continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit à dénouer les cordons... Un chien, traînant une poêle à sa queue, en sortit tout épouvanté, et traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

« Eh ! dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur ! »

Satan était furieux ; il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner si la chose n'eût pas été faite. Au moment où, pour se venger, il se préparait à lancer sur son œuvre un rocher aussi gros que les tours de Notre-Dame, il aperçut le clergé de Goschenen qui venait, croix en tête et bannière déployée, consacrer à Dieu le pont du diable. Quant au bailli, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal ; seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts.

(*Voyage en Suisse*, 1850, Calmann-Lévy, éditeurs.)

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

Le Cimetière du château d'If.

Pour s'évader de la prison du château d'If, Edmond Dantès, injustement détenu, essaie de se substituer à un de ses compagnons de captivité, l'abbé Faria, qui vient de mourir. Il espère qu'il pourra, une fois enseveli, se dégager et s'échapper.

Sur le lit, couché dans le sens de la longueur, et faiblement éclairé par un jour brumeux qui pénétrait à travers la fenêtre, on voyait un sac de toile grossière, sous les larges plis duquel se dessinait confusément une forme longue et raide : c'était le dernier linceul de Faria, ce linceul qui, au dire des guichetiers, coûtait si peu cher. Ainsi tout était fini. Une séparation matérielle existait déjà entre Dantès et son vieil ami ; il ne pouvait plus voir ses yeux qui étaient restés ouverts comme pour regarder au delà de la mort, il ne pouvait plus serrer cette main industrieuse qui avait soulevé pour lui le voile qui couvrait les choses sacrées. Faria, l'utile, le bon compagnon auquel il s'était habitué avec tant de force, n'existait plus que dans son souvenir. Alors il s'assit au chevet de ce lit terrible, et se plongea dans une sombre et amère mélancolie.

Seul : il était redevenu seul, il était retombé dans le silence, il se retrouvait en face du néant.

Seul : plus même la vue, plus même la voix du seul être humain qui l'attachait encore à la terre. Ne valait-il pas mieux, comme Faria, s'en aller demander à Dieu l'énigme de la vie, au risque de passer par la porte lugubre des souffrances ?

L'idée du suicide, chassée par son ami, écartée par sa présence, revint alors se dresser comme un fantôme près du cadavre de Faria.

— Si je pouvais mourir, dit-il, j'irais où il va, et je le retrouverais certainement. Mais comment mourir ? C'est bien facile, ajouta-t-il en riant ; je vais rester ici, je me jetterai sur le premier qui va entrer, je l'étranglerai et l'on me guillotinerà.

Mais comme il arrive que, dans les grandes douleurs comme dans les grandes tempêtes, l'abîme se trouve entre deux cimes de flots, Dantès recula à l'idée de cette mort infamante, et passa précipitamment de ce désespoir à une soif ardente de vie et de liberté.

— Mourir ! oh non ! s'écria-t-il, ce n'est pas la peine d'avoir tant vécu, d'avoir tant souffert, pour mourir maintenant : Mourir ! c'était bon quand j'en avais pris la résolution, autrefois, il y a des années : mais maintenant, ce serait véritablement trop aider à ma misérable destinée. Non, je veux vivre, je veux lutter jusqu'au bout ; non, je veux reconquérir ce bonheur qu'on m'a enlevé ! Avant que je meure, j'oubliais que j'ai mes bourreaux à punir, et peut-être bien aussi, qui sait ? quelques amis à récompenser, mais à présent on va m'oublier ici, et je ne sortirai de mon cachot que comme Faria.

Mais à cette parole Edmond resta immobile, les yeux fixes, comme un homme frappé d'une idée subite, mais que cette idée épouvante : tout à coup il se leva, porta la main à son front comme s'il avait le vertige, fit deux ou trois tours dans la chambre et revint s'arrêter devant le lit...

— Oh ! oh ! murmura-t-il, qui m'envoie cette pensée ? est-ce vous, mon Dieu ? Puisqu'il n'y a que les morts qui sortent librement d'ici, prenons la place des morts.

Et sans prendre le temps de revenir sur cette décision, comme pour ne pas donner à la pensée le temps de détruire cette résolution désespérée, il se pencha vers le sac hideux, l'ouvrit avec le couteau que Faria avait fait, retira le cadavre du sac, l'emporta chez lui, le coucha dans son lit, le coiffa du lambeau de linge dont il avait l'habitude de se coiffer lui-même,

le couvrit de sa couverture, baisa une dernière fois ce front glacé, essaya de refermer ces yeux rebelles qui continuaient de rester ouverts, effrayants par l'absence de la pensée, tourna la tête le long du mur afin que le geôlier en apportant son repas du soir, crût qu'il était couché comme c'était souvent son habitude, rentra dans la galerie, tira le lit contre la muraille, rentra dans l'autre chambre, prit dans l'armoire l'aiguille, le fil, jeta ses haillons pour qu'on sentît bien sous la toile les chairs nues, se glissa dans le sac éventré, se plaça dans la situation où était le cadavre, et referma la couture en dedans.

On aurait pu entendre battre son cœur si par malheur on fût entré en ce moment.

Dantès aurait bien pu attendre après la visite du soir, mais il avait peur que d'ici là le gouverneur ne changeât de résolution et qu'on enlevât le cadavre.

Alors sa dernière espérance était perdue.

En tout cas, maintenant son plan était arrêté.

Voici ce qu'il comptait faire.

Si, pendant le trajet, les fossoyeurs reconnaissaient qu'ils portaient un vivant au lieu de porter un mort, Dantès ne leur donnait pas le temps de se reconnaître ; d'un vigoureux coup de couteau il ouvrait le sac depuis le haut jusqu'en bas, profitait de leur terreur et s'échappait ; s'ils voulaient l'arrêter, il jouait du couteau.

S'ils le conduisaient jusqu'au cimetière et le déposaient dans une fosse, il se laissait couvrir de terre ; puis, comme c'était la nuit, à peine les fossoyeurs avaient-ils le dos tourné qu'il s'ouvrait un passage à travers la terre et s'enfuyait ; il espérait que le poids ne serait pas trop grand pour qu'il pût le soulever.

S'il se trompait, si au contraire la terre était trop pesante, il mourait étouffé, et, tant mieux ; tout était fini.

Dantès n'avait pas mangé depuis la veille, mais il n'avait pas songé à la faim le matin, et il n'y songeait pas encore. Sa position était trop précaire pour lui laisser le temps d'arrêter sa pensée sur aucune autre idée.

Le premier danger que courait Dantès, c'était que le geôlier, en lui apportant son souper de sept heures, s'aperçût de la substitution opérée ; heureusement, vingt fois, soit par misanthropie, soit par fatigue, Dantès avait reçu le geôlier couché ; et dans ce cas, d'ordinaire, cet homme déposait son pain et sa soupe sur la table et se retirait sans lui parler.

Mais, cette fois, le géolier pouvait déroger à ses habitudes de mutisme, parler à Dantès, et voyant que Dantès ne lui répondait point, s'approcher du lit et tout découvrir.

Lorsque sept heures du soir s'approchèrent, les angoisses de Dantès



Edmond Dantès s'est dégagé du sac où il a été enfermé, et aborde sur un récif. (*Écho des Feuillettons*, 1846.)

commencèrent véritablement. Sa main, appuyée sur son cœur, essayait d'en comprimer les battements, tandis que de l'autre il essuyait la sueur de son front qui ruisselait le long de ses tempes. De temps en temps des frissons lui couraient par tout le corps et lui serraient le cœur comme dans un étai glacé. Alors il croyait qu'il allait mourir. Les heures s'écoulèrent sans amener aucun mouvement dans le château, et Dantès comprit qu'il avait échappé à ce premier danger; c'était d'un bon augure. Enfin, vers l'heure fixée par le gouverneur, des pas se firent entendre dans l'escalier. Edmond comprit que le moment était venu; il rappela tout son courage, retenant son haleine; heu-

reux s'il eût pu retenir en même temps, et comme elle, les pulsations précipitées de ses artères.

On s'arrêta à la porte, le pas était double. Dantès devina que c'étaient les deux fossoyeurs qui le venaient chercher. Ce soupçon se changea en certitude, quand il entendit le bruit qu'ils faisaient en déposant la civière.

La porte s'ouvrit, une lumière voilée parvint aux yeux de Dantès. Au travers de la toile qui le couvrait, il vit deux ombres s'approcher de son lit, une troisième à la porte, tenant un falot à la main. Chacun des deux hommes, qui s'étaient approchés du lit, saisit le sac par une de ses extrémités.

— C'est qu'il est encore lourd, pour un vieillard si maigre, dit l'un d'eux en le soulevant par la tête.

— On dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os, dit l'autre en le prenant par les pieds.

— As-tu fait ton nœud ? demanda le premier.

— Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile, dit le second, je le ferai là-bas.

— Tu as raison ; partons alors.

— Pourquoi ce nœud ? se demanda Dantès.

On transporta le prétendu mort du lit sur la civière. Edmond se raïssait pour mieux jouer son rôle de trépassé. On le posa sur la civière ; et le cortège éclairé par l'homme au falot, qui marchait devant, monta l'escalier.

Tout à coup, l'air frais et âpre de la nuit l'inonda. Dantès reconnut le mistral. Ce fut une sensation subite, pleine à la fois de délices et d'angoisses.

Les porteurs firent une vingtaine de pas, puis ils s'arrêtèrent et déposèrent la civière sur le sol.

Un des porteurs s'éloigna, et Dantès entendit ses souliers retentir sur les dalles.

— Où suis-je donc ? se demanda-t-il.

— Sais-tu qu'il n'est pas léger du tout, dit celui qui était resté près de Dantès en s'asseyant sur le bord de la civière.

Le premier sentiment de Dantès avait été de s'échapper, heureusement il se retint.

— Éclaire-moi, animal, dit celui des deux porteurs qui s'était éloigné, ou je ne trouverai jamais ce que je cherche.

L'homme au falot obéit à l'injonction, quoique, comme on l'a vu, elle fût faite en termes peu convenables.

— Que cherche-t-il donc ? se demanda Dantès. Une bêche sans doute.

Une exclamation de satisfaction indiqua que le fossoyeur avait trouvé ce qu'il cherchait.

— Enfin, dit l'autre, ce n'est pas sans peine.

— Oui, répondit-il, mais il n'aura rien perdu pour attendre.

A ces mots, il se rapprocha d'Edmond, qui entendit déposer près de lui un corps lourd et retentissant; au même moment, une corde entourait ses pieds d'une vive et douloureuse pression.

— Eh bien! le nœud est-il fait? demanda celui des fossoyeurs qui était resté inactif.

— Et bien fait, dit l'autre; je t'en réponds.

— En ce cas, en route.

Et la civière surélevée reprit son chemin.

On fit cinquante pas à peu près, puis on s'arrêta pour ouvrir une porte, puis on se remit en route. Le bruit des flots se brisant contre les rochers sur lesquels est bâti le château, arrivait plus distinctement à l'oreille de Dantès à mesure que l'on avançait.

— Mauvais temps! dit un des porteurs, il ne fera pas bon d'être en mer cette nuit.

— Oui, l'abbé court grand risque d'être mouillé, dit l'autre, — et ils éclatèrent de rire.

Dantès ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais ses cheveux ne s'en dressèrent pas moins sur sa tête.

— Bon, nous voilà arrivés! reprit le premier.

— Plus loin, plus loin, dit l'autre, tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur les rochers, et que le gouverneur nous a dit le lendemain que nous étions des fainéants.

On fit encore quatre ou cinq pas en montant toujours, puis Dantès sentit qu'on le prenait par la tête et par les pieds et qu'on le balançait.

— Une, dirent les fossoyeurs.

— Deux.

— Trois!

En même temps Dantès se sentit lancé, en effet, dans un vide énorme, traversant les airs comme un oiseau blessé, tombant, tombant toujours avec une épouvante qui lui glaçait le cœur. Quoique tiré en bas par quelque chose de pesant qui précipitait son vol rapide, il lui sembla que cette chute durait un siècle. Enfin, avec un bruit épouvantable, il entra comme une flèche dans une eau glacée qui lui fit pousser un cri étouffé à l'instant même par l'immersion.

Dantès avait été lancé dans la mer, au fond de laquelle l'entraînait un boulet de trente-six attaché à ses pieds.

La mer est le cimetière du château d'If.

(*Monte-Cristo*, tome I^{er}, Calmann-Lévy, édit.)



CUL-DE-LAMPE ROMANTIQUE.



FRISE TIRÉE DE *Notre-Dame de Paris*, édition Perrotin (1814).

VICTOR HUGO

1802-1885

Victor Hugo a publié en 1831 *Notre-Dame de Paris*, roman dont l'action se passe à la fin du ^{xv}^e siècle. Sous l'influence de Chateaubriand, qui avait, selon l'expression de Th. Gautier, « restauré la cathédrale gothique », Hugo s'était épris du moyen âge. C'est dans la reconstitution, plus ou moins fidèle mais toujours évocatrice et pittoresque, du vieux Paris et de sa basilique, que réside encore pour nous l'intérêt de ce roman. Plus tard, Hugo, subissant une nouvelle influence, écrivit un roman social, *les Misérables* (1862). Puis, son séjour à Guernesey lui inspira *les Travailleurs de la mer* (1866) ; et il donna encore *l'Homme qui rit* (1869), et *Quatre-vingt-treize* (1872).

Quasimodo et les cloches de Notre-Dame.

Dans *Notre-Dame de Paris*, le sonneur de cloches est Quasimodo, borgne, sourd, infirme, difforme. Pour épigraphe du chapitre où il nous présente Quasimodo avec ses cloches, Hugo choisit un vers tiré des *Georgiques* de Virgile : *Immanis pecoris custos, immanior ipse*. Le poète latin parle de Protée, le dieu marin, gardien des troupeaux de phoques : « Gardien d'un troupeau monstrueux, plus monstrueux lui-même. » Ainsi en est-il de Quasimodo et des cloches de Notre-Dame.

Ce qu'il aimait avant tout dans l'édifice maternel, ce qui réveillait son âme, et lui faisait ouvrir ses pauvres ailes qu'elle tenait si misérablement reployées dans sa caverne, ce qui le rendait parfois heureux, c'était les cloches. Il les aimait, les caressait, leur parlait, les comprenait. Depuis

le carillon de l'aiguille de la croisée. jusqu'à la grosse cloche du portail, il les avait toutes en tendresse. Le clocher de la croisée, les deux tours, étaient pour lui comme trois grandes cages, dont les oiseaux, élevés par lui, ne chantaient que pour lui. C'était pourtant ces mêmes cloches qui l'avaient rendu sourd; mais les mères aiment souvent le mieux l'enfant qui les a fait le plus souffrir.

Il est vrai que leur voix était la seule qu'il pût entendre encore. A ce titre, la grosse cloche était sa bien-aimée. C'est elle qu'il préférerait dans cette famille de filles bruyantes qui se trémoussaient autour de lui, les jours de fêtes. Cette grande cloche s'appelait Marie. Elle était seule dans la tour méridionale, avec sa sœur Jacqueline, cloche de moindre taille, enfermée dans une cage moins grande à côté de la sienne. Cette Jacqueline était ainsi nommée du nom de la femme de Jean Montagu, lequel l'avait donnée à l'église; ce qui ne l'avait pas empêché d'aller figurer sans tête à Montfaucon. Dans la deuxième tour il y avait six autres cloches, et enfin les six plus petites habitaient le clocher sur la croisée avec la cloche de bois, qu'on ne sonnait que depuis l'après-dîner du jeudi saint, jusqu'au matin de la veille de Pâques. Quasimodo avait donc quinze cloches dans son séraïl; mais la grosse Marie était la favorite.

On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée. Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit : « Allez ! », il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entrait tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche; il la considérait un moment avec recueillement et amour; puis il lui adressait doucement la parole; il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir. Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi, de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait; toute la tour tremblait; charpente, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux tréfles

du couronnement. Quasimodo alors bouillait à grosse écume ; il allait, venait ; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche déchaînée et furieuse présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze, d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte ; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui, et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendit, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup, la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons, et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui ; et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame ni Quasimodo : c'était un rêve, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche, une espèce d'Astolphe horrible, emporté sur un prodigieux hippogriffe de bronze vivant¹.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les mille statues des galeries et des portails. Et de fait, la cathédrale semblait une créature docile et obéissante sous sa main ; elle attendait sa volonté pour élever sa grosse voix, elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un génie familier. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y

1. *Astolphe*, personnage du *Roland furieux* de l'Arioste, qui monte un cheval ailé.

était partout en effet, il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut d'une des tours un nain bizarre qui grimpait, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait dehors sur l'abîme, sautillait de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée : c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère vivante, accroupie et renfrognée : c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde : c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'angélus. Souvent, la nuit, on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside : c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisins, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible ; des yeux et des bouches s'y ouvraient çà et là ; on entendait aboyer les chiens, les guivres, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte autour de la monstrueuse cathédrale. Et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche, qui semblait râler, appelait les fidèles à la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple ; le moyen âge l'en croyait le démon : il en était l'âme.

A tel point que, pour ceux qui savent que Quasimodo a existé, Notre-Dame est aujourd'hui déserte, inanimée, morte. On sent qu'il y a quelque chose de disparu. Ce corps immense est vide ; c'est un squelette : l'esprit l'a quitté, on en voit la place, et voilà tout. C'est comme un crâne où il y a encore des trous pour les yeux, mais plus de regard.

(*Notre-Dame de Paris*, 1831, Livre IV, ch. 3, Hachette, éditeur.)



QUASIMODO A CHEVAL SUR LA CLOCHE.
Notre-Dame de Paris,
édition Perrotin, 1841.

La Mort de Claude Frollo.

Du haut des tours de Notre-Dame, l'archidiacre Claude Frollo assiste au supplice de la Esmeralda, qu'il a fait condamner à être pendue. Derrière lui, Quasimodo suit avec anxiété toutes les phases de cette exécution.

.....
Au moment où c'était le plus effroyable, un rire de démon, un rire qu'on ne peut avoir que lorsqu'on n'est plus homme, éclata sur le visage livide du prêtre. Quasimodo n'entendit pas ce rire, mais il le vit. Le sonneur recula de quelques pas derrière l'archidiacre, et tout à coup se ruant sur lui avec fureur, de ses deux grosses mains il le poussa dans l'abîme sur lequel dom Claude était penché.

Le prêtre cria : — Damnation ! et tomba.

La gouttière au-dessus de laquelle il se trouvait l'arrêta dans sa chute. Il s'y accrocha avec des mains désespérées, et au moment où il ouvrait la bouche pour jeter un second cri, il vit passer au rebord de la balustrade, au-dessus de sa tête, la figure formidable et vengeresse de Quasimodo. Alors il se tut.

L'abîme était au-dessous de lui. Une chute de plus de deux cents pieds et le pavé. Dans cette situation terrible, l'archidiacre ne dit pas une parole, ne poussa pas un gémissement. Seulement il se tordit sur la gouttière avec des efforts inouïs pour remonter ; mais ses mains n'avaient pas de prise sur le granit, ses pieds rayaient la muraille noireie, sans y mordre. Les personnes qui ont monté sur les tours savent qu'il y a un renflement de la pierre immédiatement au-dessous de la balustrade. C'est sur cet angle rentrant que s'épuisait le misérable archidiacre. Il n'avait pas affaire à un mur à pic, mais à un mur qui fuyait sous lui.

Quasimodo n'eût eu, pour le tirer du gouffre, qu'à lui tendre la main : mais il ne le regardait seulement pas. Il regardait la Grève. Il regardait le gibet. Il regardait l'Égyptienne. Le sourd s'était accoudé sur la balustrade à la place où était l'archidiacre le moment auparavant, et là, ne détachant pas son regard du seul objet qu'il y eût pour lui au monde en ce moment, il était immobile et muet comme un homme foudroyé, et un long ruisseau de pleurs coulait en silence de cet œil qui jusqu'alors n'avait encore versé qu'une seule larme.

Cependant l'archidiacre haletait. Son front chauve ruisselait de sueur,



MORT DE CLAUDE FROLLO,
Notre-Dame de Paris, édition Perrotin, 1844.

ses ongles saignaient sur la pierre, ses genoux s'écorchaient au mur. Il entendait sa soutane, accrochée à la gouttière, craquer et se découdre à chaque secousse qu'il lui donnait. Pour comble de malheur cette gouttière était terminée par un tuyau de plomb qui fléchissait sous le poids de son corps. L'archidiacre sentait ce tuyau ployer lentement. Il se disait, le misérable, que quand ses mains seraient brisées de fatigue, quand sa soutane serait déchirée, quand ce plomb serait ployé, il faudrait tomber, et l'épouvante le prenait aux entrailles. Quelquefois il regardait avec égarement une espèce d'étroit plateau formé, à quelque dix pieds plus bas, par des accidents de sculpture, et il demandait au ciel, dans le fond de son âme en détresse, de pouvoir finir sa vie sur cet espace de deux pieds carrés, dût-elle durer cent années. Une fois, il regarda au-dessous de lui, dans l'abîme; la tête, qu'il releva, fermait les yeux et avait les cheveux tout droits.

C'était quelque chose d'effrayant que le silence de ces deux hommes. Tandis que l'archidiacre à quelques pieds de lui agonisait de cette horrible façon, Quasimodo pleurait et regardait la Grève.

L'archidiacre, voyant que tous ses soubresauts ne servaient qu'à ébranler le fragile point d'appui qui lui restait, avait pris le parti de ne plus remuer. Il était là, embrassant la gouttière, respirant à peine, ne bougeant plus, n'ayant plus d'autres mouvements que cette convulsion machinale du ventre qu'on éprouve dans les rêves quand on croit se sentir tomber. Ses yeux fixes étaient ouverts d'une manière malade et étonnée. Peu à peu, cependant, il perdait du terrain, ses doigts glissaient sur la gouttière; il sentait de plus en plus la faiblesse de ses bras et la pesanteur de son corps. La courbe du plomb qui le soutenait s'inclinait à tout moment d'un cran vers l'abîme. Il voyait au-dessous de lui, chose affreuse, le toit de Saint-Jean-le-Rond, petit comme une carte ployée en deux. Il regardait l'une après l'autre les impassibles sculptures de la tour, comme lui suspendues sur le précipice, mais sans terreur pour elles ni pitié pour lui. Tout était de pierre autour de lui : devant ses yeux, les monstres béants; au-dessous, tout au fond, dans la place, le pavé; au-dessus de sa tête, Quasimodo qui pleurait.

Il y avait dans le Parvis quelques groupes de braves curieux qui cherchaient tranquillement à deviner quel pouvait être le fou qui s'amusaient d'une si étrange manière. Le prêtre leur entendait dire, car leur voix arrivait jusqu'à lui, claire et grêle : — Mais il va se rompre le cou !

Quasimodo pleurait.

Enfin l'archidiacre écumant de rage et d'épouvante comprit que tout était inutile. Il rassembla pourtant tout ce qui lui restait de force pour un dernier effort. Il se roidit sur la gouttière, repoussa le mur de ses deux genoux, s'accrocha des mains à une fente des pierres, et parvint à regimper d'un pied peut-être; mais cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb sur lequel il s'appuyait. Du même coup, la soutane s'éventra. Alors sentant tout manquer sous lui, n'ayant plus que ses mains roides et défaillantes qui tenaient à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba.

Quasimodo le regarda tomber.

Une chute de si haut est rarement perpendiculaire. L'archidiacre, lancé dans l'espace, tomba d'abord la tête en bas et les deux mains étendues; puis il fit plusieurs tours sur lui-même; le vent le poussa sur le toit d'une maison où le malheureux commença à se briser. Cependant il n'était pas mort quand il y arriva. Le sonneur le vit essayer encore de se retenir au pignon avec les ongles; mais le plan était trop incliné, et il n'avait plus de force. Il glissa rapidement sur le toit comme une tuile qui se détache, et alla rebondir sur le pavé. Là, il ne remua plus.

Quasimodo alors releva son œil sur l'Égyptienne, dont il voyait le corps, suspendu au gibet, frémir au loin sous sa robe blanche des derniers tressaillements de l'agonie; puis il le rabassa sur l'archidiacre, étendu au bas de la tour, et n'ayant plus forme humaine, et il dit avec un sanglot qui souleva sa profonde poitrine : — Oh! tout ce que j'ai aimé!

(*Notre-Dame de Paris*, 1834, Liv. XI, Hachette, éditeur.)



CUL-DE-LAMPE

D'après une édition romantique de *Notre-Dame de Paris*.

STENDHAL

1783-1842

Ce pseudonyme désigne Henry Beyle. Fils d'un avocat au Parlement de Grenoble, il fut successivement soldat, auditeur au Conseil d'État, consul de France à Civita-Vecchia, etc. Homme d'un caractère insupportable, aussi prétentieux



STENDHAL, par Sodermack.

Cliché Giraudon.

que vulgaire, affichant le paradoxe en art, en littérature, en politique, en religion, il était doué d'un sens d'observation très aigu. Il sut regarder et pénétrer les hommes, et son réalisme est tout psychologique. C'est à démêler et à noter les secrets motifs de nos actions qu'il s'applique; il en saisit les nuances avec une sûreté qui fait l'admiration des philosophes. Taine a dit de lui : « Nul n'a mieux enseigné à ouvrir les yeux et à regarder. » D'ailleurs, c'est en son *moi*, comme Montaigne, qu'il étudie l'âme humaine; être ondoyant et divers, très curieux, il enregistre en lui des impressions qu'il attribue à ses personnages fictifs.

Stendhal publia d'abord des livres de voyages et de critique : *Rome, Naples et Florence* (1814), *Vie de Haydn* (1814); *Histoire de la peinture*

en Italie (1817). Puis il se fit psychologue dans *l'Amour* (1822); critique romantique dans *Racine et Shakespeare* (1824); « reporter » dans ses *Promenades dans Rome* (1820). C'est en 1831 qu'il donna son premier roman, *le Rouge et le Noir*, chronique de 1830. L'analyse minutieuse des caractères, en un style ferme et précis, ironique et cruel dans sa froideur, fait tout le prix de ce roman, dont l'intrigue est peu cohérente.

En 1839, parut *la Chartreuse de Parme* : l'action se passe dans cette Italie qui était devenue la patrie d'adoption de Stendhal. C'est la peinture d'une petite cour italienne en 1815. Le héros, Fabrice, commence par être soldat, et il assiste à la bataille de Waterloo; puis il revient en Italie, se mêle à toutes sortes d'intrigues, et entre dans les ordres.

Stendhal avait écrit : « J'aurai du succès vers 1880. » Il sentait, en effet, combien, au milieu du tintamarre romantique, sa fine psychologie et son ironie à fleur de peau étaient condamnées à passer inaperçues, tandis que les *réalistes* devaient le considérer comme leur maître.

La Bataille de Waterloo (1839).

Fabrice, jeune Italien venu en France, veut prendre part à une bataille. Il a suivi, à cheval, l'armée française; arrivé aux environs de Waterloo, au moment où le combat est engagé, il rencontre une cantinière, montée dans sa petite voiture; il entame la conversation avec elle; celle-ci le détourne de son projet.

Ici, ce n'est pas une bataille vue à vol d'oiseau, considérée dans son plan général ou dans ses plus brillants épisodes; avec Fabrice, nous ne voyons que quelques coins de cette bataille, et c'est bien ainsi qu'un simple soldat peut avoir assisté à Waterloo.

« ... Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche ¹. »

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

« Pauvre petit! il va être tué tout de suite, vrai comme Dieu! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais je veux me battre.

1. A cette époque, le fusil se chargeait par l'ouverture du canon. Le soldat portait des cartouches contenant la charge de poudre; il déchirait la cartouche avec ses dents, et versait la poudre dans son fusil. Puis il mettait une bourre, la balle, et une deuxième bourre.

— Tu te battras aussi; va, le 6^e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment ?

— Dans un quart d'heure tout au plus. »

« Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. » A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre.

« C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton », dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois, bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que la rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : « Ça n'est pas de notre division. » Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

« Ha! ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan! »

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

« Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête. »

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert,

« Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra. »

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de son cheval et prit la main du cadavre, qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

« La vivandière va me croire lâche », se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux ; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait ; il put remonter sur sa rosse et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

« Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin, aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite », s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière.

Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue ; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton¹.



La vivandière lui présente, sans mot dire, un petit verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un trait.

LA CHARTREUSE DE PARMÉ.

Illustration de Bertall, tirée de l'édition Barba, de 1853.

1. Cette comparaison, tirée de la musique, rappelle que Stendhal était un dilettante passionné ; il a écrit la *Vie d'Haydn* et la *Vie de Rossini*.

Dans ce moment, la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle, courant à toutes jambes; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. « Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche! » Il s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

« Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant tout essoufflée vers sa petite voiture... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirais : Pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. » Fabrice ne se le fit pas dire deux fois, il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à battre son cheval à tour de bras; la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. « Arrête-toi donc, arrête! » criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arrivant au bord de la plaine, ils entendirent un tapage effroyable; le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules très touffus; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

« Si je savais seulement où est le régiment! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Patrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer. »

A ce moment, la cantinière aperçut les quatre soldats dont nous venons de parler : ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

« Voilà ton affaire, dit-elle à Fabrice. Holà, ho! cria-t-elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie.

Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6^e léger? cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules; même que le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi?

— Cinq francs! tu ne plaisantes pas mal, petite mère, un cheval d'officier que je vais vendre cinq napoléons¹ avant un quart d'heure.

— Donne-m'en un de tes napoléons, dit la vivandière à Fabrice.

Puis s'approchant du soldat à cheval :

— Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon.

Le soldat descendit. Fabrice sauta en selle gaiement, la vivandière détachait le petit porte-manteau qui était sur la rosse.

« Aidez-moi donc, vous autres! dit-elle aux soldats : c'est comme cela que vous laissez travailler une dame! »

Mais à peine le cheval de prise sentit le porte-manteau, qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

... A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

« Tiens, voilà le brutal qui s'avance », lui dit le soldat en prenant ses vingt francs.

Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. « F'h bien, soit! » se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux brodés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard, son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice

1. Le mot *napoléon* avait succédé au mot *louis*, pour désigner la pièce d'or de 20 francs. Au changement d'effigie correspondait un changement de nom.

avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal, ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant : « Au diable la fichue bête ! » Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure.

...Le tapage devint tellement fort en ce moment, que Fabrice ne put lui répondre. Nous avouerons que notre héros était fort peu un héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne : il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà de ce canal, et ce champ était jonché de cadavres.

« Les habits rouges ! les habits rouges ! » criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur : il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mit les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta; Fabrice, qui ne faisait pas assez attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

« Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! » lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la géôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

— Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin ?

— Pardi, c'est le maréchal !

— Quel maréchal ?

— Le maréchal Ney, bête ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ? »

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'était deux hussards qui tombaient atteints par les boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

« Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout.

(La Chartreuse de Parme, 1839.)



BALZAC

1799 - 1850

D'abord clerc d'avoué, puis clerc de notaire, Balzac fut entraîné par une vocation irrésistible vers la littérature. Il commença par écrire d'absurdes romans d'aventures, puis il se fit imprimeur, fut obligé de liquider son fonds en 1827, et se trouva dès ce moment tellement endetté que, malgré un labeur héroïque, il n'arriva jamais à se libérer. Sa moyenne de travail était de quatorze heures par jour. Il ne dormait guère que de 7 heures du soir à 1 heure du matin : il buvait sans cesse ou mâchait du café pour se tenir éveillé. La correction de ses *épreuves* lui prenait plus de temps encore que la rédaction de son roman ; car ce roman, il l'augmentait, il le surchargeait, il l'étouffait par les additions écrites aux immenses marges de ses huit ou dix épreuves successives. Homme candide, exultant d'un orgueil naïf qui désarme, vivant avec ses héros imaginaires, il était aussi « chimérique » dans sa vie pratique que réaliste dans ses romans. Il avait fréquemment, pour payer ses dettes, des *idées* dont l'exécution le ruinait un peu plus. Il mourut à la peine, âgé de cinquante et un ans ; il venait d'épouser la comtesse Hanska, qu'il aimait de loin depuis seize ans, et avec laquelle il a échangé d'admirables lettres.

Laissons de côté ses nombreux romans de début, pour ne nous occuper que de la série considérable composée de 1829 à 1850, qu'il a intitulée lui-même : *la Comédie humaine*, et qu'il a subdivisée en *Scènes de la vie privée*, *Scènes de la vie de Province*, *Scènes de la vie parisienne*, *Etudes philosophiques*, etc. Les œuvres les plus remarquables sont : *Eugénie Grandet*, *le Lys dans la vallée*, *le Père Goriot*, *la Cousine Bette*, *le Cousin Pons*, *les Chouans*, *le Médecin de campagne*, *les Paysans*, *la Peau de chagrin*, *la Recherche de l'absolu*. Bien que ces romans ne soient pas les épisodes d'une même histoire, Balzac y fait cependant revenir souvent les mêmes types : Eugène de Rastignac, le jeune *arriviste* ; des financiers comme le baron de Nucingen, l'usurier Gobseck ; le parvenu Philippe Bridau ; le journaliste Lucien de Rubempré ; le médecin Horace Bianchon ; le forçat évadé Vautrin, etc. Parmi ses plus belles créations, il faut citer Grandet, l'avare ; le cousin Pons, le collectionneur fanatique ; Goriot, type renouvelé du père faible, qui s'est dépouillé de tout pour ses enfants et qui meurt sur un grabat ; César Birotteau, parfumeur, type du grand négociant de 1840 ; l'illustre Gaudissart, le commis voyageur, Balthazar Claes, l'inventeur ; M^{me} de Mortsaulf, la femme héroïque ; M^{me} de Nucingen, la grande dame vaniteuse et dépensière..., etc. Balzac excelle encore à donner la vie aux moindres figures ; c'est tout un caractère que la *maman Vauquier* qui tient la *pension* où loge le père Goriot.

Balzac est peut-être, avec Molière, osons dire avec Shakespeare lui-même, le



HONORÉ DE BALZAC.
Sépia de Louis Boulanger. (*Musée de Tours.*)

plus grand « créateur d'âmes ». Tous ces personnages, il semble les avoir vus, dans leur milieu particulier, hôtel princier ou bouge infect, boulevard mondain ou ruelle sinistre, avec leur costume, leurs gestes. Il les a entendus parler, chacun avec son accent, son style, ce style qui est l'homme même, ses figures et images caractéristiques, son accent provincial ou étranger.

Quand Balzac décrit, analyse, ou fait parler, il est excellent écrivain : on voit, on entend; ce n'est pas du Balzac, c'est la vie. Où il est moins bon, c'est lorsqu'il développe ses idées sociales, morales, littéraires, en son propre nom. Alors il s'embarrasse, il reste pris dans ses phrases, il fait péniblement de l'esprit ou de l'éloquence.

Pension bourgeoise.

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Genève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases de faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : *Maison Vauquier*, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres...* Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes, dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de M^{me} Vauquier et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que M^{me} Vauquier, quoique née de Conflans¹, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts, flanqué d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des

1. M^{me} Vauquier, propriétaire de cette pension bourgeoise, se prétend née de parents nobles.

œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornements des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et du fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtré de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Genève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de peste.



LE PÈRE GORIOT.

Dessin de Daumier, édition Raçon, 1852.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtré. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un

escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon, meublé de fauteuils et de

chaises en étoffes de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne¹, décorée de ce cabaret² en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'*Ulysse* par *Calypso*. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position



MADAME VALQUIER (*Le Père Goriot*).

Illustration de Bertall, édition Raçon, 1852.

en se moquant du diner auquel la misère les condamne. Le cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne se s'y fait de feu

1. Marbre gris veiné de blanc. — 2. Il s'agit ici d'un ensemble de tasses à café ou à thé réunies sur un plateau. On dit aussi un *cabaret à liqueurs*, comme une *care à liqueurs*.

que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a diné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures excrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand¹ où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style², des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défectueuses, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les

1. La lampe à huile, à modérateur, fut inventée vers 1870 par Argand. On l'a nommée *quinquet*, du nom du fabricant. — 2. *Style*, poinçon en métal dont les anciens se servaient pour écrire sur des tablettes enduites de cire.

misées en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trou ni haillons, elle va tomber en pourriture.

(*Le Père Goriot*, 1834.)

Une Revue sous le premier Empire.

Les régiments de la vieille garde qui allaient être passés en revue remplissaient ce vaste terrain, où ils figuraient en face du palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à défilér sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le faite duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régiments, placée au bas des galeries du Louvre, était masquée par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements de ces corps silencieux, dont les masses disposées avec la symétrie de l'art militaire réfléchissaient les rayons du soleil dans les feux triangulaires de dix mille baïonnettes. L'air, en agitant les plumets des soldats, les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par les hauts bâtiments majestueux dont l'immobilité semblait imitée par les chefs et les soldats. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre. Le soleil du printemps, qui jetait profusément sa lumière sur les murs blancs bâtis de la veille et sur les murs séculaires, éclairait pleinement ces innombrables figures basanées, qui toutes racontaient des périls passés et attendaient gravement des périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques. Puis, derrière les masses de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un

champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant. La bise du printemps, qui passait sur le bonnet à longs poils des grenadiers, attestait l'immobilité des soldats, de même que le sourd murmure de la foule



G. Buloz.

UN JOUR DE REVUE SOUS LE PREMIER EMPIRE (1810).

D'après le tableau de H. Bellangé et Dauzats.

accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou quelque léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse et répété par les échos du palais impérial, ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage. Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait, cette fois, pour l'Empire français, d'être ou de ne pas être. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient également silencieuses dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces

soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur, adressaient au Ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leur haine en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger Napoléon était toute la France. L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment les bourdonnements de la foule cessèrent, et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant.

Un petit homme assez gras, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté. L'homme fut aperçu par tous les yeux, et à la fois, de tous les points de la place. Aussitôt les tambours battirent aux champs, les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée par tous les instruments depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la grosse caisse. A ce belliqueux appel, les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de : « Vive l'empereur ! » furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin, tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ces vieux palais semblaient crier aussi : « Vive l'empereur ! » Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une image fugitive. L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant un grand maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir.

(*La Femme de trente ans*, 1835.)

Les Ravages de l'idée fixe.

Balthazar Claes, à la recherche de la *pierre philosophale*, a déjà causé la ruine et la mort de sa femme. Sa fille a reçu de sa mère mourante une somme d'argent qu'elle doit conserver à tout prix. Claes l'a surprise en train de compter cet argent, et il veut se le faire donner.

Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claes dit à sa fille :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Ne prenez pas de détours, mon père. Vous voulez cette somme, vous ne l'aurez point.

Elle se mit à rassembler les ducats, son père l'aida silencieusement à les ramasser et à vérifier la somme qu'elle avait semée, et Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre défiance. Les deux mille ducats remis en piles, Balthazar dit d'un air désespéré :

— Marguerite, il me faut cet or !

— Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Écoutez, mon père ; il vaut mieux nous tuer d'un seul coup, que de nous faire souffrir mille morts chaque jour. Voyez, qui de vous, qui de nous doit succomber.

— Vous aurez donc assassiné votre père, reprit-il.

— Nous aurons vengé notre mère, dit-elle en montrant la place où madame Claes était morte.

— Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Écoute, je vais t'expliquer le problème... Mais tu ne me comprendras pas ! s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne ! crois une fois en ton père. Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère ; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorants, ma fortune et dilapidé la vôtre ; que vous travailliez tous pour ce que tu nommes une folie ; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc ! Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir ; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le tuteur de mes enfants, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère ! dit-il en versant des larmes.

Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et Claes se jeta aux genoux de sa fille en croyant qu'elle allait céder.

— Marguerite, Marguerite ! donne, donne ! Que sont soixante mille francs

pour éviter des remords éternels ! Vois-tu, je mourrai, ceci me tuera. Écoute-moi ! ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux, je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune et rapporter à mes enfants ce que la Science leur aura pris.

Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant :

— Sois une dernière fois tendre et dévouée ! Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou ! tu me nommeras mauvais père ! enfin tu me diras que je suis un ignorant ! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserais les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux, et quand tu me frapperas, je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang !

— S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle, mais puis-je laisser égorger par la Science mon frère et ma sœur ? non ! Cessez, cessez ! dit-elle en essayant ses larmes et repoussant les mains caressantes de son père.

— Soixante mille francs et deux mois, dit-il en se levant avec rage, il ne me faut plus que cela ; mais ma fille se met entre la gloire, entre la richesse et moi. Sois maudite ! ajouta-t-il. Tu n'es ni fille, ni femme, tu n'as pas de cœur, tu ne seras ni une mère, ni une épouse ! ajouta-t-il. Laisse-moi prendre ! dis, ma chère petite, mon enfant chérie, je t'adorerai, ajouta-t-il en avançant la main sur l'or par un mouvement d'atroce énergie.

— Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et le grand Claes vous voient ! dit Marguerite en montrant le portrait.

— Eh bien, essaye de vivre couverte du sang de ton père, cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur.

Il se leva, contempla le parloir, et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant, et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif.

— Adieu, ma fille, dit-il avec douceur, tâchez de vivre heureuse.

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre, elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes, et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève le voile étendu sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des

pas que faisait son père en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche, et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet.

— Prenez tout! lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

Elle tomba sur un fauteuil. Balthazar la voyant pâle se mit à pleurer comme pleurent les vieillards; il redevint enfant, il la baisa au front, lui dit des paroles sans suite, il était près de sauter de joie...

— Assez! assez, mon père, dit-elle, songez à votre promesse! Si vous ne réussissez pas, vous m'obéirez!

— Oui.

O ma mère, dit-elle, en se tournant vers la chambre de M^{me} Claes, vous auriez tout donné, n'est-ce pas?

— Dors en paix, dit Balthazar, tu es une bonne fille.

— Dormir! dit-elle, je n'ai plus les nuits de ma jeunesse; vous me vieillissez, mon père, comme vous avez lentement flétri le cœur de ma mère.

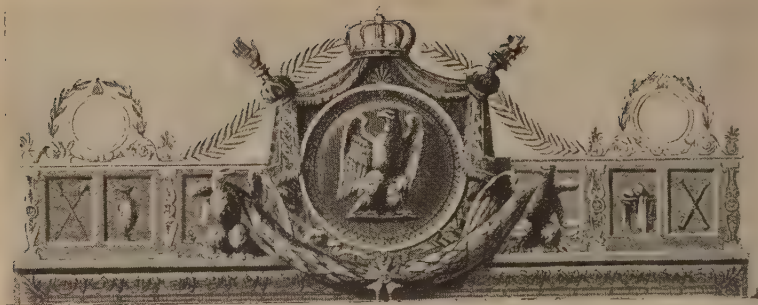
— Pauvre enfant, je voudrais te rassurer en t'expliquant les effets de la magnifique expérience que je viens d'imaginer, tu comprendrais.

— Je ne comprends que notre ruine, dit-elle en s'en allant.

(*La Recherche de l'Absolu*, 1852.)



CUL-DE-LAMPE par Bernard Picart (1673-1733).

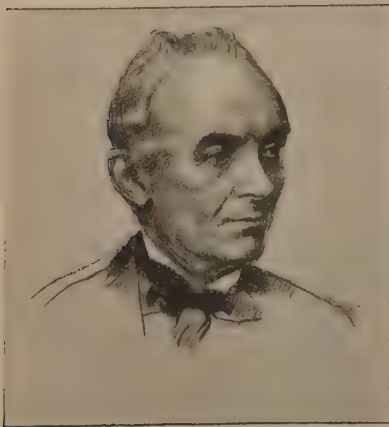


FRISE ORNEMENTALE dessinée par Perrier et Fontaine.

PROSPER MÉRIMÉE

1803-1870.

A l'œuvre grandiose et touffue de Balzac, il faut opposer celle de Mérimée, qui se distingue, en plein romantisme, par une recherche excessive de la concision et de la froide réalité. Prosper



PROSPER MÉRIMÉE.

Pointe sèche de Marcellin Desboutin (B. N. E.).

Mérimée commença par mystifier les romantiques en publiant son *Théâtre de Clara Gazul* (1825), et la *Guzla*, prétendu *choix de poésies illyriques* (1827). Il avait en suite « travaillé » dans le genre du roman historique, à la Vigny, et donné sa *Chronique du règne de Charles IX* (1829), qui n'est pas le meilleur de ses ouvrages. Puis il publia (de 1829 à 1840), à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue de Paris*, une série de *nouvelles*, dont les plus célèbres sont : *l'Enlèvement de la redoute*, *la Partie de trictrac*, *la Vénus d'Ille*, *Matteo Falcone*. Ce sont encore des *nouvelles*, que *Colomba* (1840) et *Carmen* (1847), mais auxquelles l'auteur a donné tout leur développement.

Mérimée fut inspecteur des monuments historiques, et nous lui devons la conservation de trésors archéologiques. Il avait connu intimement la famille de Montijo, à laquelle appartenait

l'impératrice Eugénie; aussi fut-il très mêlé à la vie de la cour sous le Second Empire; et sa correspondance est pleine de détails intéressants sur cette période de notre histoire.

Le Voleur bienfaisant (1840).

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier, un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, rencontre le vinaigrier; et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire : « Quelle haridelle as-tu là, camarade ! s'écrie-t-il. Sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte ? » Et les rires ne cessaient pas.

« Monsieur, répondit tristement l'ânier piqué au vif, cette bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

— Comment ! s'écria le rieur, c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim ? mais elle sera crevée avant une semaine. Tiens, continua-t-il en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre ; il en veut 1.500 réaux, les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchandé pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme José Maria, je vous jeterai tous les deux dans un précipice. »

L'ânier, resté seul, le sac à la main, croyait rêver. Les 1.500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de José Maria, et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera, est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure. « Allons, vite, ton argent ! — Hélas ! mes bons seigneurs, je n'ai pas un cuarto chez moi.

— Tu mens ; tu as vendu hier un mulet de 1.500 réaux que t'a payés un tel, de Campillo. » Ils avaient des arguments tellement irrésistibles, que les 1.500 réaux furent bientôt donnés, ou, si l'on veut, rendus.

(Correspondance, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Un Duel au Pré-aux-Cleres.

Mergy et son frère entrèrent dans un bateau et traversèrent la Seine. Le batelier, qui devina sur leur mine le motif qui les conduisait au Pré-aux-Cleres, fit fort l'empresé, et, tout en ramant avec vigueur, il leur raconta très en détail comment, le mois passé, deux gentilshommes, dont l'un s'appelait le comte de Comminges, lui avaient fait l'honneur de louer son bateau pour s'y battre tous les deux à leur aise, sans crainte d'être interrompus. L'adversaire de M. Comminges, dont il regrettait de n'avoir pas su le nom, avait été percé d'outre en outre, et de plus il avait été culbuté dans la rivière, d'où lui, batelier, n'avait jamais pu le retirer.

Au moment où ils abordèrent, ils aperçurent un bateau chargé de deux hommes et traversant la rivière quelque cent pieds plus bas.

— Voici nos gens, dit le capitaine, reste-là.

Et il courut au-devant du bateau qui portait Comminges et le vicomte de Béville.

— Eh ! te voilà ! s'écria ce dernier. Est-ce toi, ou bien ton frère, que Comminges va tuer ?

En parlant ainsi, il l'embrassait en riant.

Le capitaine et Comminges se saluèrent gravement.

— Monsieur, dit le capitaine à Comminges aussitôt qu'il se fut débarrassé des embrassades de Béville, je crois qu'il est de mon devoir de faire encore un effort pour empêcher les suites funestes d'une querelle qui n'est pas fondée sur des motifs touchant à l'honneur ; je suis sûr que mon ami (il montrait Béville) réunira ses efforts aux miens.

Béville fit une grimace négative.

— Mon frère est très jeune, poursuivit Georges, sans nom comme sans expérience aux armes, il est obligé par conséquent de se montrer plus susceptible qu'un autre. Vous, monsieur, au contraire, votre réputation est faite, et votre honneur n'aura rien qu'à gagner si vous voulez bien reconnaître devant M. de Béville et moi que c'est par mégarde...

Comminges l'interrompit par un grand éclat de rire.

— Plaisez-vous, mon cher capitaine, et me croyez-vous homme à traverser la Seine, le tout pour faire des excuses à un morveux.

— Vous oubliez, monsieur, que la personne dont vous parlez est mon frère, et c'est insulter...

— Quand il serait votre père, que m'importe? Je me soucie peu de toute la famille.

— Eh bien! monsieur, avec votre permission, vous aurez à faire avec toute la famille. Et, comme je suis l'aîné, vous commencerez par moi, s'il vous plaît.

— Pardonnez-moi, monsieur le capitaine; je suis obligé, suivant toutes les règles du duel, de me battre avec la personne qui m'a provoqué d'abord. Votre frère a des droits de priorité imprescriptibles, comme l'on dit au Palais de Justice; quand j'aurai terminé avec lui, je serai à vos ordres.

— Cela est parfaitement juste! s'écria Béville, et je ne souffrirai pas, pour ma part, qu'il en soit autrement.

Mergy, surpris de la longueur du colloque, s'était rapproché à pas lents. Il arriva justement à temps pour entendre son frère accabler Comminges d'injures, jusqu'à l'appeler lâche, tandis que celui-ci répondait avec un imperturbable sang-froid :

— Après monsieur votre frère, je m'occuperai de vous.

Mergy saisit le bras de son frère :

— Georges, dit-il, est-ce ainsi que tu me sers, et voudrais-tu que je fisse pour toi ce que tu prétendais faire pour moi? Monsieur, dit-il en se tournant vers Comminges, je suis à vos ordres; nous commencerons quand vous voudrez.

— A l'instant même, répondit celui-ci.

— Voilà qui est admirable, mon cher, dit Béville en serrant la main de Mergy. Si je n'ai aujourd'hui le regret de t'enterrer ici, tu iras loin, mon garçon.

Comminges ôta son pourpoint et défit les rubans de ses souliers, pour montrer par là que son intention était de ne pas reculer d'un seul pas. C'était une mode parmi les duellistes de profession. Mergy et Béville en firent autant; le capitaine seul n'avait pas même jeté son manteau.

— Que fais-tu donc, Georges, mon ami? dit Béville; ne sais-tu pas qu'il va falloir en découdre avec moi? Nous ne sommes pas de ces seconds qui se croisent les bras pendant que leurs amis se battent, et nous pratiquons la coutume d'Andalousie.

Le capitaine haussa les épaules.

— Tu crois donc que je plaisante? Je te jure sur ma foi qu'il faut que tu te battes avec moi. Le diable m'emporte si tu ne te bats pas!

— Tu es un fou et un sot, dit froidement le capitaine.

— Parbleu ! tu me feras raison de ces deux mots-là, ou tu m'obligeras à quelque...

Il levait son épée, encore dans le fourreau, comme s'il eût voulu en frapper Georges.

— Tu le veux, dit le capitaine, soit.

En un instant il fut en chemise.

Comminges, avec une grâce toute particulière, secoua son épée en l'air, et d'un seul coup fit voler le fourreau à vingt pas. Béville en voulut faire autant ; mais le fourreau resta à moitié de la lame, ce qui passait à la fois pour une maladresse et pour un mauvais présage. Les deux frères tirèrent leurs épées avec moins d'apparat, mais ils jetèrent également leurs fourreaux, qui auraient pu les gêner. Chacun se plaça devant son adversaire, l'épée nue à la main droite et le poignard à la gauche. Les quatre fers se croisèrent en même temps.

Georges le premier, par cette manœuvre que les professeurs italiens appelaient alors « *liscio di spada è cavare alla vita* »¹ et qui consiste à opposer le fort au faible de manière à écarter et à rabattre l'arme de son adversaire, fit sauter l'épée des mains de Béville, et lui mit la pointe de la sienne sur la poitrine ; mais au lieu de le percer, il baissa froidement son arme.

— Tu n'es pas de ma force, dit-il, cessons, n'attends pas que je sois en colère.

Béville avait pâli en voyant l'épée de Georges si près de sa poitrine. Un peu confus, il lui tendit la main, et tous les deux, ayant planté leurs épées en terre, ne pensèrent plus qu'à regarder les deux principaux acteurs de cette scène.

Mergy était brave et avait du sang-froid. Il entendait assez bien l'escrime, et sa force corporelle était bien supérieure à celle de Comminges, qui paraissait d'ailleurs se ressentir des fatigues de la nuit précédente. Pendant quelque temps il se borna à parer avec une prudence extrême, rompant la mesure quand Comminges s'avancait trop, et lui présentant toujours à la figure la pointe de sa rapière, tandis qu'avec son poignard il se couvrait la poitrine. Cette résistance inattendue irrita Comminges. On le vit pâlir. Chez un homme si brave, la pâleur n'annonçait qu'une excessive colère.

1. Froisser le fer et dégager le corps. Tous les termes d'escrime étaient alors empruntés à l'italien.

Il redoubla ses attaques avec fureur. Dans une passe, il releva avec beaucoup d'adresse l'épée de Mergy, et, se fendant avec impétuosité, il l'aurait infailliblement percé d'outre en outre, sans une circonstance qui fut presque un miracle, et qui déranger le coup : la pointe de la rapière rencontra le reliquaire d'or poli, qui la fit glisser et prendre une direction un peu oblique. Au lieu de pénétrer dans la poitrine, l'épée ne perça que la peau, et, en suivant une direction parallèle à la cinquième côte; ressortit à deux pouces de distance de la première blessure. Avant que Comminges pût retirer son arme, Mergy le frappa de son poignard à la tête avec tant de violence, qu'il en perdit lui-même l'équilibre et tomba à terre. Comminges tomba en même temps sur lui, en sorte que les seconds les crurent morts tous les deux.

Mergy fut bientôt sur pied, et son premier mouvement fut de ramasser son épée, qu'il avait laissé échapper dans sa chute. Comminges ne remuait pas. Béville le releva. Sa figure était couverte de sang; et, l'ayant essuyée avec son mouchoir, il vit que le poignard était entré dans l'œil et que son ami était mort sur le coup, le fer ayant pénétré sans doute jusqu'à la cervelle.

Mergy regardait le cadavre d'un œil hagard.

— Tu es blessé, Bernard, dit le capitaine en courant à lui.

— Blessé, — dit Mergy; — et il s'aperçut alors seulement que sa chemise était toute sanglante.

— Ce n'est rien, dit le capitaine; le coup a glissé. Il étancha le sang avec son mouchoir, et demanda celui de Béville pour achever son pansement. Béville laissa retomber sur l'herbe le corps qu'il tenait, et donna sur-le-champ son mouchoir ainsi que celui de Comminges, qu'il alla prendre dans son pourpoint.

— Tudieu! l'ami, quel coup de poignard! Vous avez là un furieux bras. Mort de ma vie! que vont dire messieurs les raffinés de Paris, si de la province leur viennent des lurons de votre espèce! Dites-moi de grâce, combien de duels avez-vous eus déjà?

— Hélas! répondit Mergy, voici le premier. Mais au nom de Dieu! allez secourir votre ami.

— Parbleu! de la façon dont vous l'avez accommodé, il n'a pas besoin de secours; la dague est entrée dans le cerveau, et le coup était si bon et si fermement asséné que... Regardez son sourcil et sa joue, la coquille du poignard s'y est imprimée comme un cachet dans de la cire.

Mergy se mit à trembler de tous ses membres et de grosses larmes coulaient une à une sur ses joues.

Béville ramassa la dague, et considéra avec attention le sang qui en remplissait les cannelures.

— Voici un outil à qui le frère cadet de Comminges doit une fière chandelle. Cette belle dague-là le fait héritier d'une superbe fortune.

— Allons-nous-en... Emmène-moi d'ici, dit Mergy d'une voix éteinte, en prenant le bras de son frère.

— Ne t'afflige pas, dit Georges, en l'aidant à prendre son pourpoint. Après tout, l'homme qui est mort n'est pas trop digne qu'on le regrette.

— Pauvre Comminges, s'écria Béville. Et dire que tu es tué par un jeune homme qui se bat pour la première fois, toi qui t'es battu près de cent fois ! Pauvre Comminges.

Ce fut la fin de son oraison funèbre.

(*Chronique du règne de Charles IX, 1829. Calmann-Lévy, éditeurs.*)

L'Enlèvement de la Redoute.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B..., il changea de manières ; et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit :

— Mon lieutenant est mort hier...

Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais, ce soir-là, elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune.

— Elle est bien rouge, dit-il ; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute !

J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais, comme une espèce de cuirasse, le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et, quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine, nous

les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeais au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de M^{me} B..., rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole :

— Eh bien, vous allez en voir de grises pour votre début.

Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets; car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi.

— Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, vous en voilà quitte pour la journée.

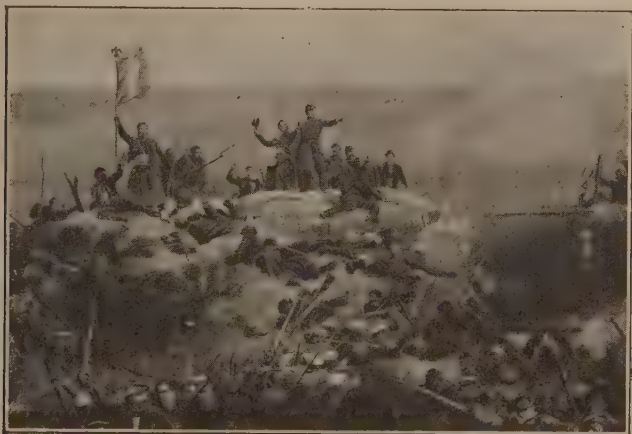
Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome « non bis in idem » trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako.

— C'est faire saluer les gens sans cérémonie, dis-je aussi gaiement que je pus.

Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente.

— Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, leurs noms commençaient toujours par un P.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques.



LA PRISE DE MALAKOFF.

(D'après le tableau d'Yvon. — Musée de Versailles.)

Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge: les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit :

souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit.

— A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avançons au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux, et sans tirer.

— Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine : cela ne nous présage rien de bon.

Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de « Vive l'empereur ! » plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat. L'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil levé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue.

— Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir !

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant : « Vive l'empereur ! » Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai

presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse, que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier : « Victoire ! » et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressèrent autour de lui; je m'approchai :

— Où est le plus ancien capitaine? demandait-il à un sergent.

Le sergent haussa les épaules d'une façon très expressive.

— Et le plus ancien lieutenant?

— Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme.

Le colonel sourit amèrement.

— Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C... va vous faire soutenir.

— Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé?

— F..., mon cher, mais la redoute est prise!

(*La Mosaïque*, Calmann-Lévy, éditeurs.)



BOIS de H. BROUTELLE.

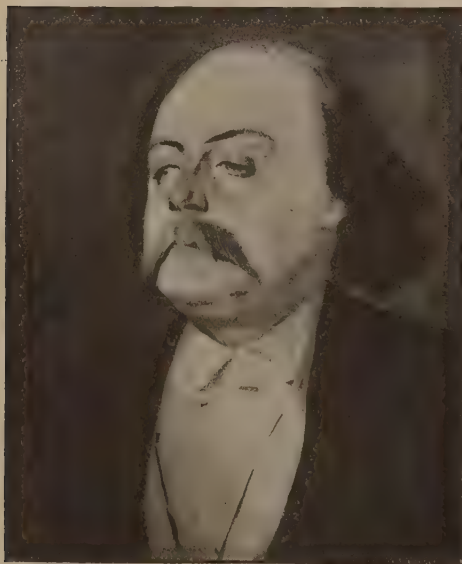


GUSTAVE FLAUBERT

1821-1880

Fils d'un chirurgien de l'hôpital de Rouen, Gustave Flaubert a peut-être hérité de son père un certain tour d'esprit scientifique, et ce sang-froid avec lequel il analyse les pires états d'âme. Indépendant par sa situation de fortune, il fit quelques beaux voyages, avec son ami Maxime du Camp, en Grèce, en Syrie, en Égypte; puis il se fixa dans sa maison de campagne de Croisset, où il écrivit la plupart de ses romans.

Madame Bovary, publiée dans la *Revue de Paris* en 1857, est l'histoire très simple et très navrante d'une femme incomprise, sentimentale et criminelle, qui finit par s'empoisonner. Mais Flaubert qui s'était montré réaliste absolu dans *Madame Bovary*, écrivit ensuite un roman historique, archéologique et exotique : *Salammô* (1862). Le cadre, magnifique, est formé par la Carthage des guerres puniques et par le pays envi-



cliché Giraudon.

GUSTAVE FLAUBERT,
par Giraud (Musée de Versailles).

ronnant, où se déroule la révolte des mercenaires d'Hamilcar. La lecture de ce roman, d'une intense et éblouissante exactitude archéologique, enchante d'abord, et fatigue vite. D'ailleurs l'impassibilité, qui sied à des sujets modernes et vulgaires comme *Madame Bovary*, devient, dans *Salammbô*, un parti pris de brutalité choquante.

L'Éducation sentimentale (1869) nous ramène au réalisme, à l'observation à la fois pénétrante et indifférente des mœurs bourgeoises et aristocratiques. Déjà le réalisme de Flaubert tournait à la monomanie malade; on le vit bien quand parut après sa mort (en 1881) le premier volume de *Bouvard et Pécuchet*, ouvrage qu'il avait, heureusement, laissé inachevé. Deux plats imbéciles font connaissance, et, amalgamant leur nullité, se livrent, en collaboration, à l'agriculture, au jardinage, puis passent en revue toutes les connaissances humaines. Devant cette analyse si consciencieuse de la bêtise, c'est l'auteur que l'on finit par prendre en pitié.

Dans le genre romantique, Flaubert avait encore donné la *Tentation de saint Antoine* (1874).

Flaubert restera surtout un grand écrivain, au sens technique du mot. Il a laborieusement construit d'impeccables phrases.

Hamilcar sauve le petit Hannibal.

L'action de *Salammbô* se passe à Carthage, au III^e siècle avant Jésus-Christ. La ville est terrorisée par la révolte des soldats mercenaires. Aussi décide-t-on d'offrir un sacrifice sanglant au dieu Moloch; à cet effet, le prêtre fait rechercher tous les enfants des plus nobles familles. Hamilcar sauve de la mort son fils Hannibal en lui substituant un enfant d'esclave.

Ils arrivèrent chez Hamilcar tout à coup, et le trouvant dans ses jardins : « Barca! nous venons pour la chose que tu sais... ton fils! » Ils ajoutèrent que des gens l'avaient rencontré un soir de l'autre lune, au milieu des Mappales¹, conduit par un vieillard.

Il fut d'abord comme suffoqué. Mais bien vite comprenant que toute dénégation serait vaine, Hamilcar s'inclina; et il les introduisit dans la maison de commerce. Des esclaves accourus d'un signe en surveillaient les alentours.

Il entra dans la chambre de Salammbô tout éperdu. Il saisit d'une main Hannibal, arracha de l'autre la ganse d'un vêtement qui traînait, attacha ses pieds, ses mains, en passa l'extrémité dans sa bouche pour lui faire

1. Mappales, chemin, bordé de tombeaux, qui conduisait de la mer aux Catacombes de Carthage. — 2. Salammbô, fille d'Hamilcar.

un bâillon, et il le cacha sous le lit de peaux de bœuf, en laissant retomber jusqu'à terre une large draperie.

Mais il frappa trois fois dans ses mains. Giddenem parut.

Ensuite il se promena de droite et de gauche; il levait les bras, il tournait sur lui-même, il se mordait les lèvres. Puis il resta les prunelles fixes et haletant comme s'il allait mourir.

« Écoute! dit-il, tu vas prendre parmi les esclaves un enfant mâle de huit à neuf ans avec les cheveux noirs et le front bombé! Amène-le! hâte-toi! »

Bientôt Giddenem rentra, en présentant un jeune garçon.

C'était un pauvre enfant, à la fois maigre et bouffi; sa peau semblait grisâtre comme l'infect haillon suspendu à ses flancs; il baissait la tête dans ses épaules, et du revers de sa main frottait ses yeux tout remplis de mouches.

Comment pourrait-on jamais le confondre avec Hannibal! et le temps manquait pour en choisir un autre! Hamilcar regardait Giddenem, il avait envie de l'étrangler.

« Va-t'en! cria-t-il! » le maître des esclaves s'enfuit.

Donc le malheur qu'il redoutait depuis si longtemps était venu, et il cherchait avec des efforts démesurés s'il n'y avait pas une manière, un moyen d'y échapper.

Abdalonim, tout à coup, parla derrière la porte. On demandait le suffète¹. Les serviteurs de Moloch s'impatientsaient.

Hamilcar retint un cri, comme à la brûlure d'un fer rouge; et il recommença de nouveau à parcourir la chambre, tel qu'un insensé. Puis il s'affaissa au bord de la balustrade et, les coudes sur ses genoux, il serra son front dans ses deux poings fermés.

La vasque de porphyre contenait encore un peu d'eau claire pour les ablutions de Salammô. Malgré sa répugnance et tout son orgueil, le suffète y plongea l'enfant, et, comme un marchand d'esclaves, il se mit à le laver et à le frotter avec des strigilles et de la terre rouge. Il prit ensuite, dans les casiers autour de la muraille, deux carrés de pourpre, lui en posa un sur la poitrine, l'autre sur le dos, et il les réunit contre ses clavicules par deux agrafes de diamant. Il versa un parfum sur sa tête, il passa autour de son cou un collier d'electrum, et il le chaussa de sandales à

1. Suffète, magistrat suprême de la ville. C'est Hamilcar qui remplit cette charge.

talons de perles, — les propres sandales de sa fille! Mais il trépignait de honte et d'irritation; Salammbô, qui s'empressait à le servir, était aussi pâle que lui. L'enfant souriait, ébloui par ces splendeurs, et même, s'enhardissant, il commençait à battre des mains et à sauter quand Hamilcar l'entraîna.

Il le tenait par le bras, fortement, comme s'il avait eu peur de le perdre; et l'enfant, auquel il faisait mal, pleurait un peu tout en courant près de lui.

A la hauteur de l'ergastule¹, sous un palmier, une voix s'éleva, une voix lamentable et suppliante. Elle murmurait : « Maître! Oh! Maître! »

Hamilcar se retourna, et il aperçut à ses côtés un homme d'apparence abjecte, un de ces misérables vivant au hasard dans la maison. — « Que veux-tu? dit le suffète. L'esclave, qui tremblait horriblement, balbutia : « Je suis son père! »

Hamilcar marchait toujours; l'autre le suivait, les reins courbés, les jarrets fléchis, la tête en avant. Son visage était convulsé par une angoisse indicible, et les sanglots qu'il retenait l'étouffaient, tant il avait envie tout à la fois de le questionner et de lui crier : « Grâce! »

Enfin il osa le toucher d'un doigt, sur le coude, légèrement. — « Est-ce que tu vas le...? » Il n'eut pas la force d'achever, et Hamilcar s'arrêta, tout ébahi de cette douleur.

Il n'avait jamais pensé — tant l'abîme les séparant l'un de l'autre se trouvait immense — qu'il pût y avoir entre eux rien de commun.

Cela même lui parut une sorte d'outrage et comme un empiétement sur ses privilèges. Il répondit par un regard plus froid et plus lourd que la hache d'un bourreau; l'esclave s'évanouissant tomba dans la poussière, à ses pieds. Hamilcar enjamba par-dessus.

Les trois hommes en robe noire l'attendaient dans la grande salle, debout contre le disque de pierre. Tout de suite il déchira ses vêtements et il se roulait sur les dalles en poussant des cris aigus :

« Ah! mon pauvre petit Hannibal! oh! mon fils! ma consolation! mon espoir! ma vie! Tuez-moi aussi; emportez-moi. Malheur! malheur! » Il se labourait la face avec ses ongles, s'arrachait les cheveux et hurlait comme les pleureuses des funérailles. « Emmenez-le donc! Je souffre trop! allez-vous-en! tuez-moi comme lui. » Les serviteurs de Moloch s'éton-

1. Ergastule, partie du palais réservée aux esclaves.

naient que le grand Hamilcar eût le cœur si faible. Ils en étaient presque attendris.

On entendit un bruit de pieds nus avec un râle saccadé, pareil à la respiration d'une bête féroce qui accourt; et sur le seuil de la troisième galerie, entre les montants d'ivoire, un homme apparut, blême, terrible, les bras écartés; il s'écria : « Mon enfant! »

Hamilcar, d'un bond, s'était jeté sur l'esclave; et en lui couvrant la bouche de sa main, il criait encore plus haut : « C'est le vieillard qui l'a élevé! il l'appelle mon enfant! il en deviendra fou! assez! assez! » Et chassant par les épaules les trois prêtres et leur victime, il sortit avec eux, et un grand coup de pied referma la porte derrière lui.

Hamilcar tendit l'oreille pendant quelques minutes, craignant toujours de les voir revenir. Il songea ensuite à se débarrasser de l'esclave pour être bien sûr qu'il ne parlerait pas; mais le péril n'était pas complètement disparu. et cette mort, si les dieux s'en irritaient, pouvait se retourner contre son fils. Alors, changeant d'idée, il lui envoya par Taanach les meilleures choses de cuisine : un quartier de bouc, des fèves et des conserves de grenades. L'esclave, qui n'avait pas mangé depuis longtemps, se rua dessus; ses larmes tombaient dans les plats.

(*Salammbô*, 1862. Calmann-Lévy, éditeurs.)

Une vieille Servante

Le réalisme de Flaubert atteint souvent à l'émotion par sa vérité simple et humaine. — Dans le fragment qui suit, nous sommes au Comice agricole d'Yonville (en Normandie). Un conseiller de préfecture, représentant le préfet empêché, préside la cérémonie avec Tuvache, le maire du bourg, et fait l'appel des récompenses. Il arrive à l'attribution des médailles aux vieux serviteurs.

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent du prix de vingt-cinq francs!

« Où est-elle Catherine Leroux? » répéta le conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

« Vas-y.

— Non.

— A gauche.

- N'aie pas peur.
- Ah! qu'elle est bête!
- Enfin y est-elle? s'écria Tuvache
- Oui!... la voilà!
- Qu'elle approche donc! »

Alors, on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de main-



Cliché Syndicat propriété artistique.

UNE VIEILLE SERVANTE. (Tableau de Brispot.)

tien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin¹ sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales, quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter d'elles-

1. Béguin, petite coiffe de femme (mot d'origine flamande).

mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi les examinateurs¹ lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

(*Madame Bovary*, VIII, Fasquelle, éditeur.)

1. Examinateurs, les membres du jury des récompenses, alignés sur l'estrade.



CUL-DE-LAMPE de Perrichon.
(Helleu et Sergent, éditeurs.)



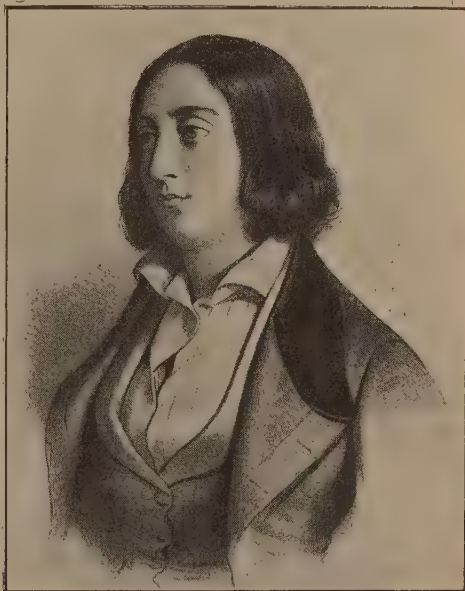
BOIS de H. BROUTELLE.

GEORGE SAND

1804-1876

George Sand est le pseudonyme de Lucile-Aurore Dupin, qui avait épousé le baron Dudevant. Bientôt séparée de son mari, elle débuta dans les lettres en 1831, avec *Indiana*.

Il faut distinguer quatre périodes dans la production de George Sand : 1^o De 1831 à 1840 environ, elle publie des romans romanesques et romantiques, où l'amour glorifié est en lutte avec les lois et les préjugés : *Indiana* (1831), *Valentine* (1832), *Lélia* (1834), *Mauprat* (1837), etc. — 2^o De 1840; à 1845 environ, c'est la période des romans socialistes et mystiques, écrits sous l'influence des idées de Lamennais et de Pierre Leroux : *Spiridion* (1840), *le Compagnon du Tour de France* (1840), *Consuelo* (1842), *le Meunier d'Angibault* (1845), etc. — 3^o Les romans champêtres. Déjà, en 1844, George Sand avait publié *Francois le Champi*. Elle donna ensuite : la



GEORGE SAND EN COSTUME D'HOMME
D'après une lithographie de Julien.

Marc au diable (1848), *la Petite Fadette* (1848), *les Maîtres Sonneurs* (1852).
 4^e Enfin, George Sand revint au roman romanesque et mondain, mais allégé des théories passionnelles et féministes qui caractérisaient ses premiers ouvrages. Elle fit paraître alors *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858), *le Marquis de Villemer* (1860), des *Contes*, et sa biographie un peu complaisante, *Histoire de ma vie*.

Tous les romans de George Sand sont animés par un idéalisme où se fondent, dans des proportions diverses selon les époques : *l'amour-passion, la philanthropie sentimentale, la nature*. Sa conception de l'amour est exaltée, dangereuse, mais est basée sur ce fait que, dans bien des mariages (et le sien était de ceux-là), on a trop songé aux intérêts et pas assez à l'amour. — Son socialisme humanitaire est plus démodé. Les revendications actuelles des ouvriers et des paysans ont, de nos jours, un caractère moins sentimental et plus pratique. — Où elle reste supérieure, incomparable parfois, c'est dans la description de la nature. Elle la regarde avec tendresse et ravissement, et loin d'y jeter son orgueilleuse personnalité et de lui prêter son âme, elle se laisse envahir et bercer par l'âme de la nature. Cependant, rien de plus net que ses descriptions de l'Auvergne et du Berry. L'attendrissement de son cœur ne nuit ni à sa sérénité, ni à sa sûreté d'artiste. Peut-être a-t-elle trop embelli le paysan. Elle n'a fait que le simplifier; et elle a trouvé dans la réalité tous les traits qu'elle idéalise.

Les Laboureurs

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. Le paysage était vaste et enca-drait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard poussait grave-ment son *areau*¹ de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux tra-vailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens

1. *Areau*, sorte de charrue (du latin *arare*, labourer).

qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte et grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jugs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le



DESSIN de Tony Johannot. (Édition de *la Mare au diable*, de 1857.)

bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim ¹. »

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

1. Souvenir de VIRGILE, *Géorgiques*, III, v. 515-519.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage, et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler à un petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible, et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce; le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté, et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se retournait pour lui sourire.

(*La Mare au diable*, 1848, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Le Cornemuseux inspiré.

G. Sand a représenté le paysan non pas dans sa vérité *naturaliste*, mais dans sa vérité *poétique*. C'est son âme enfantine, primitive, mystérieuse aussi, en contact avec ce qu'il y a de plus profond et de plus grand, la nature, qu'elle cherche à pénétrer et à peindre. Elle y réussit de façon exquise dans ses romans champêtres. Mais son chef-d'œuvre en ce genre, c'est le type du *cornemuseux* Joset, être faible, chétif, et inspiré.

... Un mois environ après ce jour-là, Joseph vint me trouver à la maison.

— Le temps est arrivé, me dit-il avec un regard net et une parole sûre, où je veux que les deux seules personnes en qui j'ai confiance connaissent mon flûter ¹. Je veux donc que Brulette vienne ici demain soir, parce que nous y serons tranquilles tous les trois. Je sais que tes parents partent le matin pour aller en pèlerinage, rapport à ² la fièvre de ton frère cadet; tu seras donc seul dans ta maison, qui est si bien éloignée dans la campagne que nous ne risquons pas d'être entendus. J'ai averti Brulette, elle est consentante à sortir du bourg à la nuit; je l'attendrai dans le petit chemin, et nous viendrons ici te trouver sans que personne s'en avise. Brulette compte sur toi pour ne jamais parler de ça, et ton grand-père, qui veut tout ce qu'elle souhaite, y est consentant aussi, moyennant ta parole, que j'ai donnée d'avance.

À l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries ³ pour que les passants (s'il en passait) me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Brulette et de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très épais. Il faisait de bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait

1. Le verbe *flûter*, jouer de la flûte, est pris ici substantivement. — 2. **Rapport à.** Nous allons trouver dans ce morceau un certain nombre de termes archaïques, empruntés par George Sand au *parler* berrichon; ainsi, plus loin : *consentante à*. Ces expressions, employées par les paysans, ne sont pas du *mauvais français*, mais de l'*ancien français* qui n'a pas évolué et qui, loin d'être ridicule, garde pour nous une saveur piquante. — 3. **Huisseries**, dérive local de *huis*, ancien mot français signifiant *porte*. Un *huissier* est proprement celui qui est préposé à la porte d'une maison. On appelait aussi *huissier*, au moyen âge, un navire ayant des portes latérales, et destiné au transport des chevaux (voir Villehardouin et Joinville).

s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand'peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des maisons s'éteindre une à une dans le bourg; et environ dix minutes après que la dernière fut soufflée, je vis arriver devant moi le jeune couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur les herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je ne les avais ni vus ni entendus approcher. Je les fis entrer chez nous, où j'avais allumé la lampe, et quand je les vis tous deux, elle toujours si coquettement coiffée et si quîètement ¹ fière, lui toujours si froid et si pensif, je me représentai mal mes deux amoureux enflammés de tendresse.

Pendant que je causai un peu avec Brulette pour lui faire les honneurs de ma demeure ², qui était assez gentille et dont j'aurais souhaité qu'elle prit envie, Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chênévottes ³ dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chênévottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette.

— Vous aurez beau penser, lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son soul, je sais, moi, qu'il a en lui et autour de lui quelque secret qu'il ne nous dit pas.

— Bah! fit-elle en riant, parce que Vêret le sabotier s'imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme Râteau?

— Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je; mais moi je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.

— Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet? dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu? Tu as vu celui qui est mon ami, et que je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.

Là-dessus il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me

1. Quîètement, tranquillement. 2. Demeurance, maison, endroit où l'on demeure.

3. Chênévottes, brins de chanvre sous écorce (dérivé de *chênéris*).

parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota¹ de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie², et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet³ au-dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joseph faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh! oh! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien une musique enragée! Où diantre prends-tu tout ça? à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là?

Il ne me fit point réponse, et il sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette, qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains; mais au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait de grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut auprès d'elle, et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais pas t'en rendre compte, répliqua Brulette.

1. *Décota*. *Cessa de...* (n'est plus français). — 2. *Mie* s'employait jadis avec la négation *ne*, comme *pas*, *point*, *goutte*. Il vient du latin *mica*, miette de pain. Je n'en reux mie, signifiait donc : je n'en reux miette. — 3. *Grelet*, nom vulgaire du grillon, qui a la voix grêle.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse¹ bien clairement; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des herbes courantes; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulaies² remplis d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

— C'est bien! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi! Merci, Brulette! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui oui! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête; ça parle, ce méchant bout de roseau; ça dit ce qu'on pense; ça montre comme avec les yeux, ça raconte comme avec les mots; ça aime comme avec le cœur; ça vit, ça existe! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent. Joset l'ébervigé³, tu peux bien retomber dans ton imbécillité; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre!

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

(*Les Maîtres Sonneurs, 4^e veillée*, 1852, Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. Ouïsse, subjonctif imparfait de *ouïr*, entendre. — 2. *Saulaies*, plantations de saules. — 3. *Ebervigé*, étourdi, effaré, distrait (Cf. *Glossaire du centre de la France*, par JOUBERT, etc. (1864), qui cite précisément cet exemple de G. Sand).

Beauté de l'hiver.

J'ai toujours aimé passionnément l'hiver à la campagne et je n'ai jamais compris le goût des riches, qui a fait de Paris le séjour des fêtes dans la saison de l'année la plus ennemie des bals, des toilettes et de la dissipation. C'est au coin du feu que la nature nous convie en hiver à la vie de famille, et c'est aussi en pleine campagne que les rares beaux jours de cette saison peuvent se faire sentir et goûter. Dans les grandes villes de nos climats, cette affreuse boue puante et glacée ne sèche presque jamais. Aux champs, un rayon de soleil ou quelques heures de vent rendent l'air sain et la terre propre. Les pauvres prolétaires des cités le savent bien, et ce n'est pas pour leur agrément qu'ils restent dans ce cloaque. La vie factice et absurde de nos riches s'épuise à lutter contre la nature. Les riches Anglais l'entendent mieux, ils passent l'hiver dans leurs châteaux.

On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers — on est convenu de l'appeler comme cela — est le plus vif et le plus brillant de l'année. Quand il dissipe les brumes, quand il se couche dans la pourpre étincelante des soirs de grande gelée, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Même dans nos contrées froides, et fort mal nommées *tempérées*, la création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure. Les grandes plaines fromentales¹ se couvrent de ces tapis courts et frais, sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les prés se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins mêmes ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette et la rose de Bengale rient sous la neige. Certaines autres fleurs, grâce à un accident de terrain, à une disposition fortuite, survivent à la gelée et vous causent à chaque instant une agréable surprise. Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le bord des eaux ! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige, lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux

1. Fromentales, où pousse le froment.

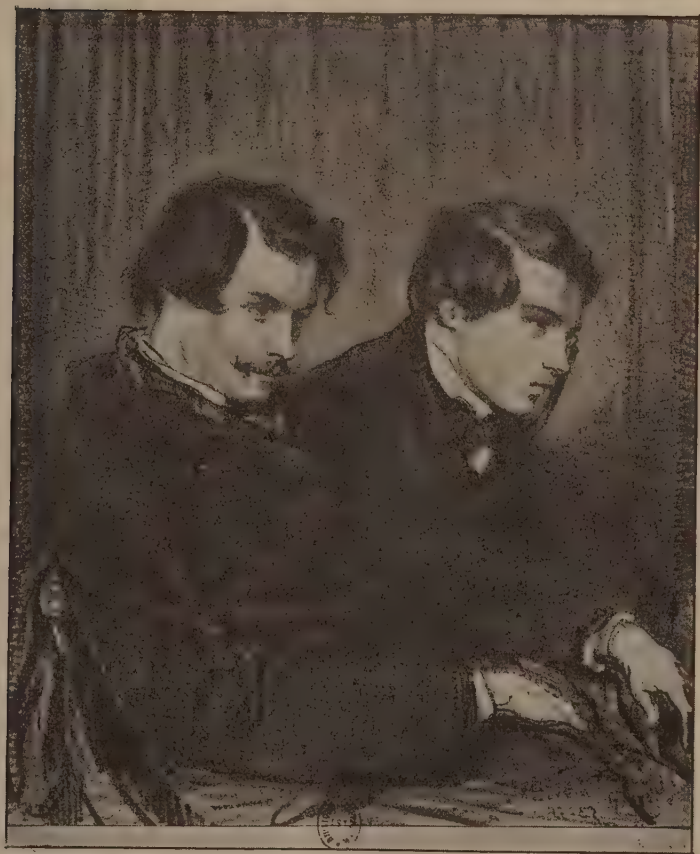
arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal? Et quel plaisir n'est-ce pas de se sentir en famille, auprès d'un bon feu, dans ces longues soirées de campagne, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir, où la vie devient toute morale et tout intellectuelle en se retirant en nous-mêmes?

(*Histoire de ma vie*, 1854, III, 47-48, Calmann-Lévy, éditeurs.)



BOIS de H. BROUTELLE.

EDMOND et JULES DE GONCOURT
1822-1896 — 1830-1870



EDMOND et JULES DE GONCOURT, Lithographie de A. Devéria.

Les frères de Goncourt ont composé en collaboration des romans, des ouvrages d'histoire, et des études de critique d'art : *Charles Demailly* (1860), *Sœur*.

Philomène (1861), *René Mauperin* (1864); — *M^{me} de Pompadour* (1860): *Histoire de l'art français au XVIII^e siècle* (1859-1870), etc. — Après la mort de son frère Jules, Edmond de Goncourt donna seul *les Frères Zemganno* (1879), *M^{lle} Clairon* (1890), etc. — De 1887 à 1895, a été publié leur *Journal*, souvenirs de leur vie d'hommes de lettres. — Les amis des Goncourt se réunissaient chaque semaine à Auteuil, boulevard Montmorency; cette réunion, que l'on appelait *le grenier d'Auteuil*, est devenue l'Académie Goncourt, qui comprend seulement dix membres, et qui, chaque année, décerne un prix « au meilleur roman ».

Le Duel (1864).

Henri Mauperin, avocat, a demandé et obtenu légalement l'autorisation de joindre à son nom celui de Villacourt, d'un domaine qu'il a acheté. Il a besoin de cetitre pour conclure un beau mariage. — Sa sœur, Renée, voudrait qu'il conservât le nom de sa famille; et, pour faire échouer ses prétentions nobiliaires, elle prévient un M. de Villacourt, gentilhomme campagnard à qui ses ancêtres ont légué ce nom. Renée espère que ce gentilhomme fera opposition, devant le Conseil d'État, aux prétentions de son frère. Mais M. de Villacourt se contente de provoquer brutalement Henri Mauperin. Celui-ci est assisté dans ce duel par ses amis Denoisel et Dardouillet.

Denoisel courait prévenir un jeune chirurgien de ses amis. Il allait retenir chez un loueur une voiture douce et bonne à ramener un blessé. Il passait chez Henri, qui était sorti. Il courait au tir, et l'y retrouvait s'amusant à tirer sur de petits paquets de quatre ou cinq allumettes pendues à une ficelle, qu'il allumait en touchant le soufre avec sa balle.

« Oh ! ça ne signifie rien, dit-il à Denoisel, je crois que ça s'enflamme par le vent de la balle, mais tiens. »

Et il lui montra un carton dans le premier cercle duquel il venait de mettre une douzaine de balles.

« C'est ce soir... à quatre heures... comme tu voulais, lui dit Denoisel.

— Bon, fit Henri en rendant son pistolet au garçon, et bouchant avec les doigts deux trous dans le carton, un peu éloignés des autres : — Voistu, sans ces deux écarts-là, ce serait un carton à encadrer. Ah ! je suis content que ce soit pour aujourd'hui... »

Et il leva le bras avec le geste d'un habitué de tir qui se prépare à tirer, et agita un instant sa main pour en faire descendre le sang.

« Figure-toi, reprit-il, que ça ne m'a fait de l'effet, l'idée de me battre, que ce matin dans mon lit... Cette diable de pose horizontale... Je crois que ça n'est pas bon pour le courage... »

On déjeuna chez Denoisel; puis on se mit à fumer. Henri était gai, expansif, parlait beaucoup. Le chirurgien arriva. Ils montèrent tous les quatre en voiture.

A mi-chemin, on avait gardé le silence jusque-là, Henri jeta, avec un mouvement d'impatience, son cigare par la portière.

« Donne-moi un cigare, Denoisel, un bon... Vous ne savez pas que c'est important pour tirer, un bon cigare? Pour bien tirer, il ne faut pas être nerveux... C'est la première condition. J'ai commencé par prendre un bain ce matin... Si vous avez le moindre ébranlement... Tenez! de conduire, c'est détestable... Les chevaux vous scient la main... Je vous défie après ça de tirer en ligne... vous avez toujours un coup de doigt... Les romans sont stupides avec leurs duels où l'on arrive en jetant les guides à son domestique... Si je vous disais qu'il y a besoin d'un système rafraichissant? Mais c'est positif... Je n'ai jamais vu si bien tirer qu'un Anglais... mais il se couche à huit heures... jamais d'excitants... Il fait tous les soirs une petite promenade à la papa... Toutes les fois que j'ai été au tir dans une voiture dure, mes cartons s'en ressentaient... Au fait, elle est très bonne, ta voiture, Denoisel... Eh bien, le cigare, c'est la même chose : un cigare qui se fume mal, vous êtes là à le travailler, à tout moment il faut porter le bras à la bouche, ça vous tracasse la main; au lieu qu'un bon cigare, demandez à un tireur, c'est apaisant, ça vous met les nerfs en bon état... Il n'y a rien de meilleur que cette cadence du bras qui lôte et le remet en mesure. C'est lent; c'est régulier... »

On était arrivé.

M. de Villacourt et ses témoins attendaient sur la chaussée entre les deux étangs.

La terre était blanche de la neige tombée toute la matinée. Le bois dressait dans le ciel des branches dépouillées, et au loin des filées d'arbres tout noirs rayaient un rouge coucher de soleil d'hiver.

On alla jusqu'au chemin du Montalet. Les pas furent comptés, les pistolets de Denoisel chargés, les adversaires mis en ligne. Deux cannes posées sur la neige marquèrent la limite des dix pas que chaque adversaire pouvait faire.

Au moment où Denoisel conduisait Henri à la place que le sort lui avait désignée, comme il lui rentrait un coin de son col de chemise, qui dépassait sa cravate : « Merci, lui dit Henri à voix basse, le cœur me bat un peu sous l'aisselle... mais tu seras content... »

M. de Villacourt dépouillait sa redingote, arrachait sa cravate, jetait tout cela au loin. Sa chemise, largement ouverte, laissait voir sa forte et rude poitrine toute couverte de poils noirs et blancs.

Les adversaires armés, les témoins s'éloignèrent et se rangèrent du même côté.

« Marchez ! » cria une voix.

A ce mot, M. de Villacourt s'avança, marchant presque sans s'effacer. Henri, demeurant immobile, lui laissa faire cinq pas. Au sixième, il tira...

M. de Villacourt tomba, assis par terre.

Les témoins virent alors le blessé poser son pistolet, appuyer avec force ses deux pouces sur le double trou que la balle lui avait fait en lui labourant le ventre, puis renifler ses pouces.

« Ça ne sent pas!... Je suis raté!... A votre place, monsieur ! » cria-t-il d'une voix forte à Henri qui, croyant tout fini, avait fait un mouvement pour s'en aller; et ramassant son pistolet, il se mit à faire les quatre pas qui lui restaient jusqu'à la canne, en se traînant sur les mains et sur les jambes. Sur la neige, derrière lui, il laissait de son sang...

Arrivé à la canne, il appuya le coude à terre, ajusta lentement et longuement...

« Tirez donc ! » cria Dardouillet.

Henri, effacé, se masquant le visage avec son pistolet, attendait. Il était pâle, avec un regard fier. Le coup partit; il oscilla une seconde, puis tomba à plat, le visage contre terre, et ses mains, au bout de ses bras étendus, un moment fouillèrent la neige de leurs doigts crispés.

(Renée Mauperin, Fasquelle, éditeur.)

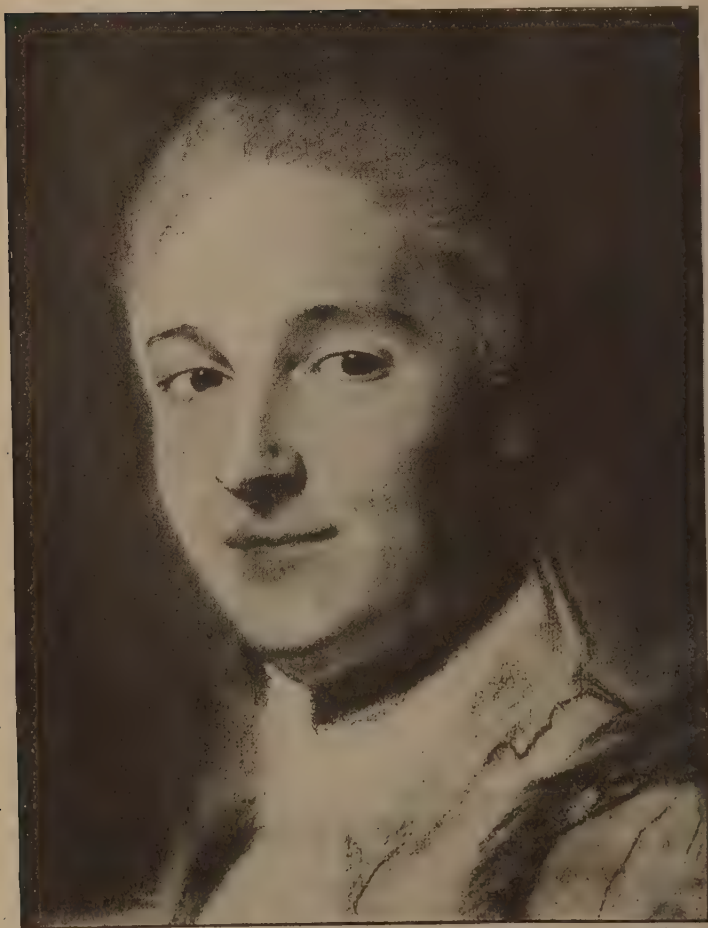
Les Têtes de La Tour.

Dans leur ouvrage sur *l'Art au XVIII^e siècle*, les Goncourt étudient les pastels de Quentin La Tour (1704-1788). Ces pages sont parmi les plus précises que l'on ait écrites dans le genre difficile de la critique d'art.

Ces têtes de La Tour ne vivent pas seulement par la vérité de leur construction, la réalité de leur dessin, l'illusion matérielle du physique de l'individu; le peintre observateur saisit le moral de la ressemblance. Il fait, en prodigieux physionomiste, le portrait du caractère dans le

portrait de l'homme. Ses visages pensent, parlent, s'avouent, se livrent. A tous, La Tour donne cet esprit et cette âme des yeux, le *mens oculorum*, l'expression part où sort et jaillit la personnalité. Les contemporains disaient justement : Qu'on ôte à Mondeville son violon, il restera la figure de l'enthousiasme musical; qu'on dépouille Manelli de son costume théâtral, qu'on le décoiffe de sa perruque ridicule, ce sera toujours le type du bouffon ultramontain; et qu'on regarde le portrait de M. de la Condamine, on sentira, on verra la surdité. Diderot méconnaît ce grand côté du talent de La Tour, quand un jour il ne veut reconnaître en lui qu'un grand praticien, un machiniste merveilleux. La Tour est plus que cela. Il disait lui-même de ses modèles : Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, et je les remporte tout entiers. Voilà ce qui, chez le portraitiste, dépasse le praticien; c'est l'effort et l'ambition d'être, avec ses crayons, un confesseur d'humanité. Entrer dans la peau de ceux qu'il peint par la fréquentation et un pénétrant commerce, les sortir d'eux-mêmes par la conversation, les tirer à lui, les accoucher du fond et du secret d'eux-mêmes, les « remporter tout entiers », comme il dit, c'est là ce qu'il lui faut pour ses portraits : embrasser toute l'individualité d'un personnage, signifier tout l'homme par le dedans comme par le dehors, par la pose habituelle, le mouvement de nature, le geste échappé, l'attitude révélatrice, caractériser jusqu'à l'homme social par les marques de l'état ou les signes du métier, tels furent la haute idée, le grand rêve poursuivi par La Tour, et qui élèvent sa vue et sa gloire d'artiste au-dessus de celle d'un simple grand ouvrier d'art. Écoutez-le lorsqu'il en parle : Il n'y a dans la nature, ni par conséquent dans l'art, aucun être oisif. Mais tout être a dû souffrir plus ou moins de la fatigue de son état. Il en porte l'empreinte plus ou moins marquée. Le premier point est de bien saisir cette empreinte, en sorte que s'il s'agit de peindre un roi, un général d'armée, un ministre, un magistrat, un prêtre, un philosophe, un portefaix, ces personnes soient le plus de leur condition qu'il est possible. Mais comme toute altération d'une partie a plus ou moins d'influence sur les autres, le second point est de donner à chacun la juste portion d'altération qui lui convienne, en sorte que le roi, le magistrat, le prêtre ne soient pas seulement roi, magistrat, prêtre de la tête ou du caractère, mais soient de leur état depuis la tête jusqu'aux pieds...

Comme l'homme, La Tour peint la femme du temps en la pénétrant.



MARIE LECZINSKA, Reine de France.
(D'après le pastel de Quentin La Tour.)

Chêne-Bellay.

Dans les portraits qu'il fait d'elle, il exprime les pensées et les réflexions qui occupent la tête de ces « liseuses de Newton ». Il lui donne la profondeur, la diversité et la complexité de sa physionomie. Tout en lui gardant sa poudre, ses mouches et ses modes, il l'élève au-dessus de ce joli de convention dont abusent les portraitistes d'alors. Il lui ôte ces airs de poupée éveillée qui font d'elle, dans la peinture courante, le type vide, creux, et fripon, qu'on imaginerait à une « caillette » d'Angola. Le peintre de Marie Leczinska et de la Dauphine de Saxe sait donner à la femme la douceur attentive, la bonté réfléchie, le sérieux de la grâce, les plus délicates significations du visage féminin au repos. J'ai là sous les yeux, un portrait de femme inconnue, au collier de ruban bleu, au corsage de velours et de dentelles et de cygne : dans ses yeux clairs, aux paupières un peu abaissées et presque clignotantes, il y a le plus doux recueillement d'idées que l'on puisse imaginer, et sur la lèvre sérieuse glisse le plus méditatif des sourires. A côté de ce pastel, voici une préparation : la Dangeville; l'expression ici est tout autre : c'est la mystérieuse et énigmatique expression d'une Joconde des Menus-Plaisirs. Dans ce carton entr'ouvert, cette image de la Sylvia, est-ce la folâtre et piquante figure qu'on attend d'une comédienne italienne? Non, dans ces traits fins, ce regard perçant, ce masque délicat de perspicacité, on croirait voir le portrait d'un diplomate habillé en femme. Et comparez tous les sourires de femmes de La Tour, aucun n'est banal; chacun est personnel, appartient à la personne, dessine et souligne un peu de son caractère, de son humeur, de son intelligence, de son âme, de son cœur. Voyez par exemple, à Saint-Quentin, l'opposition de ces deux femmes qui sourient à côté l'une de l'autre. — Là, comme dans tous ses portraits de femmes, La Tour se montre le dessinateur le plus exquis de la plus fine expression féminine : de la bouche.

(*Histoire de l'Art français au XVIII^e siècle*, Fasquelle, éditeur.)



CUL-DE-LAMPE.

(Emprunté aux *Œuvres de Voltaire*, édition de 1746.)



ALPHONSE DAUDET.

Cliché Nadar.

ALPHONSE DAUDET

1840-1897

A. Daudet est né à Nîmes. Il eut une jeunesse pénible, dont il a raconté quelques épisodes dans *le Petit Chose*. Il publia d'abord des vers; mais son premier succès date des *Lettres de mon moulin* (1866).

Daudet est réaliste, mais il a l'imagination romanesque et crée d'amusantes intrigues. Son œil, contrairement à celui de Flaubert, aperçoit de préférence le pittoresque, la couleur, la vibration des lumières, des silhouettes originales, les unes ridicules, les autres sympathiques; il possède à la fois une exquise sensibilité et un esprit vif et piquant. Ce sont des chefs-d'œuvre d'observation et de poésie que *le Petit Chose* (1868), *Jack* (1876), *le Nabab* (1879). Daudet a créé le type de *Tartarin*, dont *Numa Roumestan* (1880) est l'héritier. Nul n'a su, comme lui, enfermer dans de courtes nouvelles, un tableau, une situation, un sentiment; il a donné à la prose l'éclat et la solidité de la poésie, dans ces *riens* qui s'intitulent : *la Chèvre de M. Séguin*, *les Vieux*, *le Sous-Préfet aux Champs*, *l'Élixir du P. Gaucher*. Il est moins réaliste qu'impressionniste : c'est notre Dickens.

Ajoutons qu'il a toujours respecté la morale, et que, sans *prêcher* la vertu, il a stigmatisé avec vigueur les lâchetés et les vices de la société contemporaine.

Tartarin de Tarascon.

Le Jardin du Baobab.

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort!...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin!

Oh! le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France; rien que des plantes exotiques, : des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab ¹, des nopals, des cactus ², des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (arbre géant, *arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda; mais c'est égal! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique!... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas; toutes les armes de tous les pays du monde: carabines, rilles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lassos mexicains, est-ce que je sais!

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu partout, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie ³. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas!

ou :

Armes chargées, méfiez-vous.

1. Le **baobab** est un des plus gros arbres d'Afrique. Daudet va donc obtenir un effet d'antithèse comique avec celui de Tartarin. — 2. **Nopal** et **cactus**, plantes grasses des pays tropicaux. — 3. **Yataganerie**, néologisme bouffon, formé de *yatagan*.

Sans ces écrivains, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc. Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

(*Tartarin de Tarascon*, 1872, Fasquelle, éditeur.)

Le Petit Chose.

Histoire de Bamban.

Dans *le Petit Chose*, Daudet fait une sorte d'autobiographie, comme Dickens dans *David Copperfield*. Il se représente, sous les traits du *Petit Chose*, un jeune homme, presque un enfant, obligé, par les malheurs de sa famille, de se faire maître d'études au collège de Sarlande. Tant qu'il surveille les *petits*, il en vient à bout en leur racontant, pendant l'étude, des histoires de son invention.

... Si j'avais quelques bonnes heures, j'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Les trois études s'y rendaient séparément ; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître, qui était toujours moi. Mes deux collègues allaient se faire régaler par des grands

dans les guinguettes voisines, et, comme on ne m'invitait jamais, je restais pour garder les élèves... Un dur métier dans ce bel endroit!

Il aurait fait si bon s'étendre sur cette herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet, en écoutant chanter la petite source!... Au lieu de cela, il fallait surveiller, crier, punir... J'avais tout le collège sur les bras. C'était terrible...

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la prairie, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits. Les autres divisions emboîtaient le pas à merveille et sonnaient des talons comme de vieux grognards! cela sentait la discipline et le tambour. Mes petits, eux, n'entendaient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et jacassaient le long de la route. J'avais beau leur crier : « Gardez vos distances ! » ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient la tunique, mais à la queue, quel gâchis! quel désordre! Une marmaille folle, des cheveux ébouriffés, des mains sales, des culottes en lambeaux! Je n'osais pas les regarder.

*Desinit in piscem*¹, me disait à ce sujet le souriant M. Viot², homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande en pareil équipage, et le dimanche, surtout! Les cloches carillaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des pensionnats de demoiselles qui allaient à vêpres, des modistes en bonnet rose, des élégants en pantalon gris perle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Quelle honte!

Parmi tous ces diabolins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton, si petit que c'en était ridicule; avec cela, disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal.

1. *Desinit in piscem* (HORACE, *Art. Poët.*, v. 4). Ces mots peuvent se traduire par l'expression populaire : ... *finit en queue de poisson*. — 2. M. Viot est le surveillant général du collège de Sarlande. Il porte toujours un gros trousseau de clefs, qui fait *frine, frine*.



DANIEL EYSSETTE (*Le Petit Chose*), MAITRE D'ÉTUDE.
(Composition d'Ed. Adam, édition Houssiaux, Paris, 1899-1901.)

Jamais pareil élève, s'il est permis toutefois de donner à ça le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. C'était à déshonorer un collège.

Pour ma part, je l'avais pris en aversion; et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à grands coups de botte pour l'honneur de ma division.

Bamban, — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique. Cela se voyait sans peine à ses manières, à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui faisaient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montrant au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi, je ne riais pas, et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement mes rapports restaient sans réponse et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues, en compagnie de M. Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes... un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment, on l'avait fait très beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore roide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y avait tant de ruisseaux avant d'arriver au collège!...

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant, comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

Je lui criai : « Va-t'en ! »

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire. Il se croyait très beau, ce jour-là!

Je lui criai de nouveau : « Va-t'en! va-t'en! »

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsque, au sortir de la ville, des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

À quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

« Doublez le pas », dis-je aux deux premiers.

Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche au bancal, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps, on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route; au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

Cet enragé-là arriva à la *Prairie* presque en même temps que nous. Seulement il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement.

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du Petit Chose au collège de Lyon,

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et dans moi-même je me disais : « Misérable, tu n'as pas honte? Mais c'est toi, c'est le Petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi. » Et, plein de larmes intérieures, je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai... Je lui achetai une orange... J'aurais voulu lui laver les pieds.

À partir de ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes...

C'était le fils d'un maréchal ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait les quatre membres, le pauvre homme! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collège. Mais hélas! Bamban n'était pas fait pour le collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant : « Fais des bâtons ! » Et depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu !... tortus, sales, boiteux, clopinant, des bâtons de Bamban !

Personne ne s'occupait de lui. Il ne faisait spécialement partie d'aucune classe ; en général, il entrait dans celle qu'il voyait ouverte. Un jour, on le trouva en train de faire ses bâtons dans la classe de philosophie... Un drôle d'élève ce Bamban !...

Je le regardais quelquefois à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu traverser la table... A chaque bâton, il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne, il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

Bamban travaillait de meilleur cœur maintenant que nous étions amis...

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de graver ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant : « C'est très bien ! » C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu les bâtons commençaient à marcher plus droit, la plume crachait moins, et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelque chose ; malheureusement, la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège. Comme la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

D'abord, les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis, il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant... Comment serait pour eux le rhétoricien à barbe ?... Qu'allait devenir Bamban ? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits se désolaient de me voir partir.

Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban ?

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention. Pauvre Bamban !

(*Le Petit Chose*, 1868, Fasquelle, éditeur.)

Le Sous-Préfet aux champs.

M. le sous-préfet est en tournée.

Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées.

Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre...

Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré, il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées... « Messieurs et chers administrés... »

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite... « Messieurs et chers administrés... » la suite du discours ne vient pas. La suite du discours ne vient pas. Il fait si chaud dans cette calèche!.... À perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre.

Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe : « Venez donc par ici, Monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours, vous serez bien mieux sous mes arbres... »

M. le sous-préfet est séduit ; il saute en bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes et des sources sous l'herbe fine.

Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter; les sources n'ont plus osé faire du bruit et les violettes se sont cachées dans le gazon. Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent. Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre. « C'est un artiste ! dit la fauvette. — Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste ! puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince.

C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. — Ni un artiste ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est, c'est un sous-préfet ! » Et tout le petit bois va chuchotant : « C'est un sous-préfet ! C'est un sous-préfet ! » — « Comme il est chauve ! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : « Est-ce que c'est méchant ? Est-ce que c'est méchant ? » demandent les violettes. Le vieux rossignol répond : « Pas du tout ! » Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de ce tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : « Messieurs et chers administrés », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque.

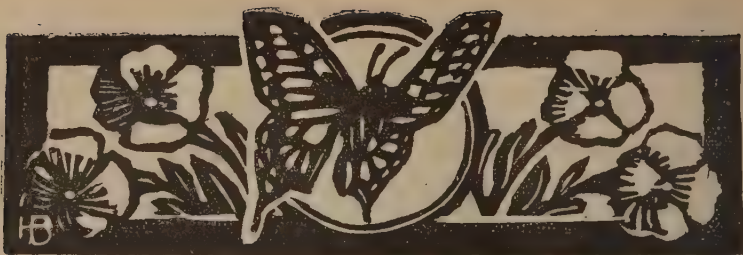
Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours ; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin : « A quoi bon ? — Comment ! à quoi bon ? » dit le sous-préfet qui devient rouge ; et chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : « Messieurs et chers administrés. Messieurs et chers administrés », a repris le sous-préfet de plus belle ; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? » Et les sources lui

font sous la mousse une musique divine, et dans les branches au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours. Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois « Messieurs et chers admi... Messieurs et chers... » Puis il envoie les administrés au diable, et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face. Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles !.. Lorsqu'au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur. M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son bel habit bas, et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

(*Lettres de mon moulin*, 1866, Fasquelle, éditeur.)



BOIS DE H. BROUTELLE.



BOIS de H. BROUTELLE.

EUGÈNE FROMENTIN

1820-1876

Peintre célèbre, Eugène Fromentin mérite aussi une place éminente parmi les écrivains. Il a su décrire en un style pittoresque et nuancé les paysages africains (*Un été dans le Sahara, Un hiver dans le Sahel*). Il a laissé un roman d'une exquise délicatesse, *Dominique*. Enfin il s'est affirmé le plus pénétrant et le plus compétent des critiques d'art, avec *les Maîtres d'autrefois*.

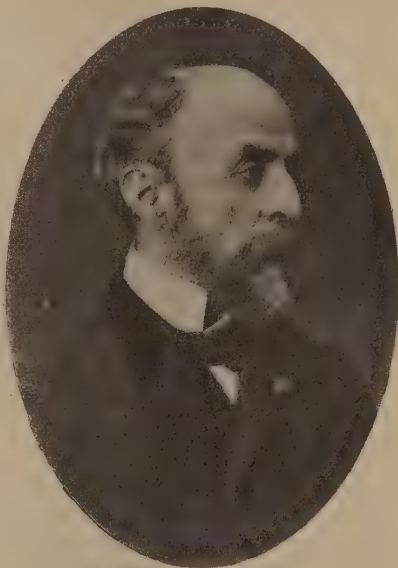
Dominique.

C'était un homme d'apparence encore jeune, quoiqu'il eût alors passé la quarantaine, assez grand, à peau brune, un peu nonchalant de tournure, et dont la physionomie paisible, la parole grave et la tenue réservée ne manquaient pas d'une certaine élégance sérieuse. Il portait la blouse et les guêtres d'un campagnard chasseur. Son fusil seul indiquait l'aisance, et ses deux chiens avaient au cou un large collier garni d'argent sur lequel on voyait un chiffre. Il serra courtoisement la main du docteur et nous quitta presque aussitôt pour aller, nous dit-il, rallier ses vendangeurs, qui, ce soir-là même, achevaient sa récolte.

On était aux premiers jours d'octobre. Les vendanges allaient finir; il ne restait plus dans la campagne, en partie rendue à son silence, que deux ou trois groupes de vendangeurs, ce que dans le pays on appelle des brigades; et un grand mât surmonté d'un pavillon de fête, planté dans la vigne même où se cueillaient les derniers raisins, annonçait en effet que la brigade de M. Dominique se préparait joyeusement à manger

l'oie, c'est-à-dire à faire le repas de clôture et d'adieu, où, pour célébrer la fin du travail, il est de tradition de manger, entre autres plats extraordinaires, une oie rôtie.

Le soir venait. Le soleil n'avait plus que quelques minutes de trajet pour atteindre le bord tranchant de l'horizon. Il éclairait longuement, en y traçant des rayures d'ombre et de lumière, un grand pays plat, tristement coupé de vignobles, de guérets et de marécages, nullement boisé, à peine onduleux, et s'ouvrant de distance en distance, par une lointaine échappée de vue, sur la mer. Un ou deux villages blancs, avec leurs églises à plates-formes et leurs clochers saxons, étaient posés sur un des renflements de la plaine, et quelques fermes, petites, isolées, accompagnées de maigres bouquets d'arbres et d'énormes meules de fourrage, animaient seules ce monotone paysage, dont l'indigence pittoresque eût paru complète sans la beauté singulière qui lui venait du climat, de l'heure et de la saison. Seulement, à l'opposé de Villeneuve, et dans un pli de la plaine, il y avait quelques arbres un peu plus nombreux qu'ailleurs et formant comme un très petit parc autour d'une habitation de quelque apparence. C'était un pavillon de tournure flamande, élevé, droit, percé de rares fenêtres irrégulières et flanqué de tourelles à pignons d'ardoise. Aux abords étaient agglomérées quelques constructions plus récentes, maison de ferme et bâtiment d'exploitation, le tout au surplus très modeste. Un brouillard bleu qui s'élevait à travers les arbres indiquait qu'il y avait exceptionnellement dans ce bas-fond du pays quelque chose au moins



EUGÈNE FROMENTIN.

(Document communiqué par M^{me} Billotte.)

comme un cours d'eau ; une longue avenue marécageuse, sorte de prairie mouillée bordée de saules, menait directement de la maison à la mer.

« Ce que vous voyez là, me dit le docteur en me montrant cet îlot de verdure isolé dans la nudité des vignobles, c'est le château des Trembles et l'habitation de M. Dominique. »

Cependant M. Dominique allait rejoindre ses vendangeurs et s'éloignait paisiblement, son fusil désarmé, suivi cette fois de ses chiens à bout de forces ; mais à peine avait-il fait quelques pas dans le sentier labouré d'ornières qui menait à ses vignes, que nous fûmes témoins d'une rencontre qui me charma.

Deux enfants dont on entendait les voix riantes, une jeune femme dont on voyait seulement la robe d'étoffe légère et l'écharpe rouge venaient au-devant du chasseur. Les enfants lui faisaient des gestes joyeux et se précipitaient de toute la vitesse de leurs petites jambes ; la mère arrivait plus lentement et de la main agitait un des bouts de son écharpe couleur de pourpre. Nous vîmes M. Dominique prendre à son tour chacun de ses enfants dans ses bras. Ce groupe animé de couleurs brillantes demeura un moment arrêté dans le sentier vert, debout au milieu de la campagne tranquille, illuminé des feux du soir et comme enveloppé de toute la placidité du jour qui finissait. Puis, la famille au complet reprit le chemin des Trembles, et le dernier rayon du couchant accompagna jusque chez lui ce ménage heureux.

Le docteur m'apprit alors en quelques mots que M. Dominique de Bray — on l'appelait M. Dominique tout court en vertu d'un usage amical adopté par les familiarités du pays — était un gentilhomme de l'endroit, maire de la commune, et qui devait cette charge de confiance moins encore à l'influence personnelle, car il ne l'exerçait que depuis peu d'années, qu'à l'ancienne estime attachée à son nom ; qu'il était très secourable aux malheureux, très aimé et fort bien vu de tous, quoiqu'il n'eût de ressemblance avec ses administrés que par la blouse, quand il en portait.

« C'est un aimable homme, ajouta le docteur, seulement un peu sauvage, excellent, simple et discret, qui se répand beaucoup en services, peu en paroles. Tout ce que je puis vous dire de lui, c'est que je lui connais autant d'obligés qu'il y a d'habitants dans la commune. »

La soirée qui suivit cette journée champêtre fut si belle et si parfaitement limpide, qu'on aurait pu se croire encore au milieu de l'été. Je m'en

souviens encore à cause d'un certain accord d'impression qui fixe à la fois les souvenirs, même les moins frappants, sur tous les points sensibles à la mémoire. Il y avait de la lune, un clair de lune éblouissant, et la route crayeuse de Villeneuve, avec ses maisons blanches, en était éclairée comme en plein midi, d'un éclat plus doux, mais avec autant de précision. La grande rue droite qui traverse le village était déserte. On entendait à peine, en passant devant les portes, des gens qui soupaient en famille derrière leurs volets déjà clos. De distance en distance, partout où les habitants ne dormaient pas, un étroit rayon de lumière s'échappait par les serrures ou par les châtières, et jaillissait comme un trait rouge à travers la blancheur froide de la nuit. Les pressoirs seuls restaient ouverts pour donner de l'air au plancher des treuils, et d'un bout à l'autre du village une moiteur de raisins pressés, la chaude exhalation des vins qui fermentent, se mêlaient à l'odeur des poulaillers et des étables. Dans la campagne, il n'y avait plus de bruit, hormis la voix des coqs qui se réveillaient de leur premier sommeil, et chantaient pour annoncer que la nuit serait humide. Des grives que le vent d'est amenait, des oiseaux de passage qui émigraient du nord au sud, traversaient l'air au-dessus du village et s'appelaient constamment, comme des voyageurs de nuit. Entre huit et neuf heures, une sorte de rumeur joyeuse éclata dans le fond de la plaine et fit aboyer subitement tous les chiens de ferme des environs : c'était la musique aigre et cadencée des cornemuses jouant un air de contredanse.

« On danse chez M. Dominique, me dit le docteur. Bonne occasion pour lui faire visite dès ce soir, si vous le voulez bien, puisque vous lui devez des remerciements. Lorsqu'on danse au biniou chez un propriétaire qui fait vendanges, sachez que c'est presque une soirée publique. »

Nous prîmes le chemin des Trembles, et nous nous acheminâmes à travers les vignes, doucement émus par l'influence de cette nuit magnifique. Le docteur, qui la subissait à sa manière, se mit à regarder les rares étoiles que le vif éclat de la lune n'eût pas éclipsées, et se perdit dans des rêveries astronomiques, les seules rêveries qu'un pareil esprit se crût permises.

On dansait devant la grille de la ferme sur une esplanade en forme d'aire, entourée de grands arbres, et parmi des herbes mouillées par l'humidité du soir, comme s'il avait plu. La lune illuminait si bien ce bal improvisé, qu'on pouvait se passer d'autres lumières. Il n'y avait guère,

en fait de danseurs, que les vendangeurs de la maison, et peut-être un ou deux jeunes gens des environs que le signal de la cornemuse avait attirés. Je ne saurais dire si le musicien qui jouait du biniou s'en acquittait avec talent, mais il en jouait du moins avec une violence telle, il en tirait des sons si longuement prolongés, si perçants, et qui déchiraient avec tant d'aigreur l'air sonore et calme de la nuit, que je ne m'étonnais plus, en l'écoutant, que le bruit d'un pareil instrument nous fût parvenu de si loin ; à une demi-lieue à la ronde on pouvait l'entendre, et les jeunes filles de la plaine devaient, sans contredit, rêver contredanses dans leur lit. Les garçons avaient seulement ôté leurs vestes, les filles avaient changé de coiffes et relevé leurs tabliers de ratine ; mais tous avaient gardé leurs sabots, disons comme eux leurs bots, sans doute pour se donner plus d'aplomb et pour mieux marquer, avec ces lourds patins, la mesure de cette lourde et sautante pantomime appelée la bourrée. Pendant ce temps, dans la cour de la ferme, des servantes passaient, une chandelle à la main, allant et venant de la cuisine au réfectoire, et quand l'instrument s'arrêtait pour reprendre haleine, on distinguait les craquements du treuil où les hommes de corvée pressaient la vendange.

C'est là que nous trouvâmes M. Dominique, au milieu de ce laboratoire singulier, plein de charpentes, de madriers, de cabestans, de roues en mouvement, qu'on appelle un pressoir. Deux ou trois lampes dispersées dans ce grand espace, encombré de volumineuses machines et d'échafaudages, l'éclairaient aussi peu que possible. On était en train de couper la treuillée, c'est-à-dire qu'on équarrissait de nouveau la vendange écrasée par la pression des machines, et qu'on la reconstruisait en plateau régulier pour en exprimer tout le jus restant. Le moût, qui ne s'égouttait plus que faiblement, descendait avec un bruit de fontaine épuisée dans les auges de pierre, et un long tuyau de cuir, pareil aux tuyaux d'incendie, le prenait aux réservoirs et le conduisait dans les profondeurs d'un cellier où la saveur sucrée des raisins foulés se changeait en odeur de vin, et aux approches duquel la chaleur était très forte. Tout ruisselait de vin nouveau. Les murs transpiraient, humectés de vendanges. Des vapeurs capiteuses formaient un brouillard autour des lampes. M. Dominique était parmi ses vigneron, montés sur les étais du treuil, et les éclairant lui-même avec une lampe de main qui nous fit le découvrir dans ces demi-ténèbres. Il avait gardé sa tenue de chasse, et rien ne l'eût distingué des hommes de peine, si chacun d'eux ne l'eût appelé Monsieur notre maître.

« Ne vous excusez pas, dit-il au docteur qui lui demandait grâce pour l'heure et le moment choisi de notre visite, sans quoi j'aurais trop moi-même à m'excuser. »

Et je crois bien, tant il fut parfaitement aisé et poli en nous faisant, sa lampe à la main, les honneurs de son pressoir, qu'il n'éprouva d'autre embarras que celui de nous faire asseoir commodément en pareil lieu.

(*Dominique*, 1883, I, Plon et Nourrit, éditeurs.)

Ruysdaël.

Ruysdaël¹ peint comme il pense, sainement, fortement, largement. La qualité extérieure du travail indique assez bien l'allure ordinaire de son esprit. Il y a dans cette peinture sobre, soucieuse, un peu fière, je ne sais quelle hauteur attristée qui s'annonce de loin, et de près vous captive par un charme de simplicité naturelle et de noble familiarité tout à fait à lui. Une toile de Ruysdaël est un tout, où l'on sent une ordonnance, une vue d'ensemble, une intention maîtresse, la volonté de peindre une fois pour toutes un des traits de son pays, peut-être aussi le souvenir d'un moment de sa vie. Un fond solide, un besoin de construire et d'organiser, de subordonner le détail à des ensembles, la couleur à des effets, l'intérêt des choses au plan qu'elles occupent, une parfaite connaissance des lois naturelles et des lois techniques, avec cela un certain dédain pour l'inutile, le trop agréable ou le superflu, un grand goût avec un grand sens, une main fort calme avec le cœur qui bat, tel est à peu près ce qu'on découvre à l'analyse dans un tableau de Ruysdaël.

En général on remarque dans les tableaux hollandais, j'entends les tableaux de plein air, un parti pris de force sur des clairs qui leur donne beaucoup de relief, et, comme on dit dans la langue des peintres, une particulière autorité. Le ciel y joue le rôle de l'aérien, de l'incolore, de l'infini, de l'impalpable. Pratiquement il sert à mesurer les valeurs puissantes du terrain, et par conséquent à découper d'une façon plus ferme et plus tranchée la silhouette du sujet.

1. RUYSDAEL, peintre hollandais (1628-1682), célèbre par ses paysages et ses *marines*, fut presque méconnu par ses contemporains et mourut dans la misère. Il est considéré aujourd'hui, avec son élève Hobbema, comme le plus grand paysagiste de l'école hollandaise.

Que le ciel soit en or comme chez Cuyp, en argent comme chez Van de Velde ou Salomon Ruysdaël, floconneux, grisâtre, fondu dans des buées légères comme dans Isaac Ostade, Van Goyen ou Waynants, il fait trou dans le tableau, conserve rarement une valeur générale qui lui soit propre, et presque jamais ne se met avec l'or des cadres dans des relations bien décisives. Je vous citerai tels tableaux dont on oublie ainsi l'atmosphère, et tels fonds aériens qu'on pourrait repeindre après coup sans que le tableau, terminé d'ailleurs, y perdît. Il est même à remarquer, sauf quelques exceptions, que je n'ai point à signaler, si je suis bien compris, que notre école moderne dans son ensemble paraît avoir pour principe que, l'atmosphère étant la partie la plus vide et la plus insaisissable du tableau, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elle en soit la partie la plus incolore et la plus nulle.

Ruysdaël a senti les choses différemment et fixé une fois pour toutes, un principe bien autrement audacieux et vrai. Il a considéré l'immense voûte qui s'arrondit au-dessus des campagnes ou de la mer, comme le plafond réel, compact, consistant, de ses tableaux. Il le courbe, le déploie, le mesure, il en détermine la valeur par rapport aux accidents de lumière semés dans l'horizon terrestre ; il en nuance les grandes surfaces, les modèle, les exécute, en un mot, comme un morceau de premier intérêt. Il y découvre des arabesques qui continuent celles du sujet, y dispose des taches, en fait descendre la lumière et ne l'y met qu'en cas de nécessité.

Ce grand œil bien ouvert sur tout ce qui vit, cet œil accoutumé à la hauteur des choses comme à leur étendue, va continuellement du sol au zénith, ne regarde jamais un objet sans observer le point correspondant de l'atmosphère, et parcourt ainsi sans rien omettre le champ circulaire de la vision. Loin de se perdre en analyses, constamment il synthétise, et résume. Ce que la nature dissémine, il le concentre en un total de lignes, de couleurs, d'effets. Il encadre tout cela dans sa pensée, comme il veut que cela soit encadré dans les quatre angles de sa toile. Son œil a la propriété des chambres noires : il réduit, diminue la lumière et conserve aux choses l'exacte proportion de leurs formes et de leurs coloris. Un tableau de Ruysdaël, quel qu'il soit, — les plus beaux bien entendu sont les plus significatifs, — est une peinture entière, pleine et forte, en son principe grisâtre en haut, brune ou verdâtre en bas, qui s'appuie solidement des quatre coins aux cannelures chatoyantes du cadre, qui paraît obscure de loin, qui se pénètre de lumière quand on s'en approche, belle en soi

sans aucun vide avec peu d'écarts, comme qui dirait une pensée haute et soutenue, et pour langue une langue du plus fort tissu.

.....La vue d'une rivière, du musée Van-der-Hop, est la dernière expression de cette manière hautaine et magnifique. Ce tableau serait encore mieux nommé le Moulin à Vent, et sous ce titre il ne permettrait plus à



EUGÈNE DALLON.

RUYSDAEL. Vue d'une Rivière. (Musée Van-der-Hop, à Amsterdam.)

personne de traiter sans désavantage un sujet qui, sous la main de Ruysdaël, a trouvé son expression typique incomparable.

En quatre mots, voici quelle est la donnée : un coin de la Meuse probablement ; à droite, un terrain étagé avec des arbres, des maisons, et pour sommet le noir moulin, ses bras au vent, montant haut dans la toile ; une estacade contre laquelle vient onduler assez doucement l'eau du fleuve, une eau sourde, molle, admirable ; un petit coin d'horizon perdu, très ténu et très ferme, très pâle et très distinct, sur lequel s'enlève la voile blanche

d'un bateau, une voile plate, sans aucun vent dans sa toile, d'une valeur douce et tout à fait exquise. Là-dessus un grand ciel chargé de nuages avec trouées d'un azur effacé, des nuées grises montant directement en escalade jusqu'au haut de la toile; pour ainsi dire pas de lumière nulle part dans cette tonalité puissante, composée de bruns foncés et de couleurs ardoisées sombres : une seule lueur au centre du tableau; un rayon qui de toute distance, vient comme un sourire, éclairer le disque d'un nuage. Grand tableau carré, grave (il ne faut pas craindre d'abuser du mot de Ruysdaël), d'une extrême sonorité dans le registre le plus bas, et mes notes ajoutent merveilleux dans l'or. Au fond, je ne vous le signale et n'insiste que pour arriver à cette conclusion, qu'outre le prix des détails la beauté de la forme, la grandeur de l'expression, l'intimité du sentiment, c'est encore une tâche singulièrement imposante à la considérer comme simple décor.

Voilà tout : de hautes allures, peu de charme, sinon par hasard un grand attrait, une intimité qui se révèle à mesure, une science accomplie, des moyens très simples. Imaginez-le conforme à sa peinture, tâchez de vous représenter sa personne à côté de ses tableaux, et vous aurez, si je ne me trompe, la double image très concordante d'un songeur austère, d'une âme chaude, d'un esprit laconique et d'un taciturne.

(*Les maîtres d'autrefois*, 1876, Plon et Nourrit, éditeurs.)



DESSIN de H. BROUTELLE.

GUY DE MAUPASSANT

1850-1893

Après de bonnes études au lycée de Rouen, Maupassant occupa au ministère de la Marine un emploi qui lui laissait des loisirs. Gustave Flaubert, très lié avec sa famille, l'encouragea à écrire, le reçut souvent à Croisset, et lui fit faire la connaissance de tous les romanciers de l'école réaliste. Entre 1880 et 1891 Maupassant ne cessa de publier des Contes et des Romans, remarquables par la fermeté du style et la sincérité du fond : mais son réalisme va souvent jusqu'à la vulgarité brutale. Le conte que nous citons, *la Ficelle*, est une peinture aussi exacte que spirituelle des paysans normands.



LA FICELLE

BOIS de A. LAGRANGE. Durassié, éditeur.

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue, qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés, qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide,

par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmonté d'un bonnet.

Puis un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mêlés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois le grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur. dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince et il se disposait à le rouler avec soin quand il remarqua, sur le seuil de sa porte maître Malandain le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol autrefois et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi par son ennemi cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose

qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiait l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles, qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

« C'est dit, mait' Anthine. J' vous l'donne. »

Puis, peu à peu la place se dépeupla, et l'Angélus sonnant midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innombrables, jaunes de crotte, déformés, rapiécés, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dineurs attablés, l'immense cheminée pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez Mait' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes, on prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contre temps :

« Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître l'fortuné Houlbrière, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense. »

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin des battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrière de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva. On finissait le café, quand le brigadier de la gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda : « Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ? »

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit : « Me v'là. »

Et le brigadier reprit : « Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie ? M. le maire voudrait vous parler. »

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva, et plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

« Me v'là, me v'là. »

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

« Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrière de Manneville. »

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

« Mé, mé, j'ai ramassé ça portafeuille ? »

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandain, le bourrelier. »

Alors le vieux se rappela, comprit, et rougissant de colère : « Ah ! i m'a vu, ça manant ! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire. »

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire incrédule remuait la tête.

« Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille. »

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant : « C'est pourtant la vérité du Bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l répète. »

Le maire reprit : « Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée. »

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

« Si on peut dire!... Si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme! Si on peut dire!... »

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla sur sa demande maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse et goguenarde, mais où n'entrât aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait : « Vieux malin, va! »

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde, et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules. Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille

et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route; mais ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

« C'qui m'faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie. »

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant, il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait, sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer : Pourquoi ? Il aborda un fermier de Criquetot qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure : « Gros malin, va ! » Puis, lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria : « Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle ! »

Hauchecorne balbutia :

« Puisqu'on l'a retrouvé ce portefeuille ! »

Mais l'autre reprit : « Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille. »

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la

confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable avec sa finaudeur de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon. Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels, qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

« Ca, c'est des raisons d' menteux », disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita. Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

« Une'tite ficelle... une'tite ficelle... t'nez la voilà, m'sieu le maire. »

(*Miss-Harriett*, Ollendorf, édit.)



BOIS de A. LAGRANGE. Durassié, éditeur.

EMILE ZOLA

1840-1903

Après une jeunesse pénible et laborieuse, Émile Zola devait arriver assez



Emile Zola.

E. ZOLA, tableau de E. Manet.

rapidement à la célébrité, en publiant une série de romans dont le titre général est : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, les *Rougon-Macquart*. Les principaux sont : *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Terre*, *la Bête humaine*, *la Débâcle*... Zola voulait faire du roman expérimental, ou naturaliste. Il prétendait que les hommes, obéissant à des lois fatales, sont les produits rigoureusement scientifiques de l'hérédité et du milieu. Ses *Rougon-Macquart* sont les victimes inconscientes d'une hérédité alcoolique. Zola semble n'avoir distingué dans la réalité que ce qu'elle a de plus triste et souvent de plus honteux. Mais on ne peut lui refuser une grande puissance d'imagination, et une certaine force dans le style.

Le Déraillement.

Les minutes s'écoulèrent, Flore ¹ ne bougeait pas. Enfin, lorsque, à

1. Flore Misard veut se venger de Séverine, dont elle est jalouse. Sachant que celle-ci est partie du Havre par l'express, elle tente de faire dérailler le train.

sept heures cinquante-cinq, Misard ¹, de deux sons de trompe, signala l'*omnibus* du Havre, sur la voie montante, elle se leva, ferma la barrière et se planta devant, le drapeau au poing. Déjà, au loin, le train se perdait, après avoir secoué le sol ; et on l'entendit s'engouffrer dans le tunnel, où le bruit cessa. Elle n'était pas retournée sur le banc, elle demeurait debout, à compter de nouveau les minutes. Si, dans dix minutes, aucun train de marchandises n'était signalé, elle courrait là-bas, au delà de la tranchée faire sauter un rail. Elle était très calme, la poitrine seulement serrée, comme sous le poids énorme de l'acte. D'ailleurs, à ce dernier moment, la pensée que Jacques ² et Séverine approchaient, qu'ils passeraient là encore, si elle ne les arrêtait pas, suffisait à la raidir, aveugle et sourde, dans sa résolution, sans que le débat même recommençât en elle : c'était l'irrévocable, le coup de patte de la louve qui casse les reins au passage. Elle ne voyait toujours, dans l'égoïsme de sa vengeance, que leurs deux corps mutilés, sans se préoccuper de la foule, du flot de monde qui défilait devant elle, depuis des années, inconnu. Des morts, du sang, le soleil en serait caché peut-être, ce soleil dont la gaieté tendre l'irritait.

Encore deux minutes, encore une, et elle allait partir, elle partait, lorsque de sourds cahots, sur la route de Bécourt, l'arrêtèrent. Une voiture, un fardier, sans doute. On lui demanderait le passage ; il lui faudrait ouvrir la barrière, causer, rester là ; impossible d'agir, le coup serait manqué. Et elle eut un geste d'enragée insouciance, elle prit sa course, lâchant son poste, abandonnant la voiture et le conducteur, qui se débrouillerait. Mais un fouet claqua dans l'air matinal, une voix cria gaiement :

« Eh ! Flore ! »

C'était Cabuche. Elle fut clouée au sol, arrêtée dès son premier élan, devant la barrière même.

« Quoi donc ? continua-t-il, tu dors encore, par ce beau soleil ? Vite, que je passe avant l'express ! »

En elle, un écroulement se faisait. Le coup était manqué, les deux autres iraient à leur bonheur, sans qu'elle trouvât rien pour les briser là. Et tandis qu'elle ouvrait lentement la vieille barrière à demi pourrie, dont

1. Misard, père de Séverine, est le garde-barrière. Il vient de perdre sa femme. —

2. Jacques, le mécanicien de l'express.

les ferrures grinçaient dans leur rouille, elle cherchait furieusement un obstacle, quelque chose qu'elle pût jeter en travers de la voie, désespérée à ce point, qu'elle s'y serait allongée elle-même, si elle était d'os assez durs pour faire sauter la machine hors des rails. Mais ses regards venaient de tomber sur le fardier, l'épaisse et basse voiture, chargée de deux blocs de pierre, que cinq vigoureux chevaux avaient de la peine à traîner. Énormes, hautes et larges, d'une masse géante à barrer la route, ces blocs s'offraient à elle; et ils éveillèrent, dans ses yeux, une brusque convoitise, un désir fou de les prendre, de les poser là. La barrière était grande ouverte, les cinq bêtes suantes, soufflantes, attendaient.

« Qu'as-tu, ce matin? reprit Cabuche. Tu as l'air tout drôle. »

Alors Flore parla.

« Ma mère est morte hier soir. »

Il eut un cri de douloureuse amitié. Posant son fouet il lui serrait les mains dans les siennes.

« Oh! ma pauvre Flore! Il fallait s'y attendre depuis longtemps, mais c'est si dur tout de même!... Alors, elle est là, je veux la voir, car nous aurions fini par nous entendre sans le malheur qui est arrivé. »

Doucement il marcha avec elle jusqu'à la maison. Sur le seuil, pourtant, il eut un regard vers ses chevaux. D'une phrase elle le rassura.

« Pas de danger qu'ils bougent! Et puis, l'express est loin. »

Elle mentait. De son oreille exercée, dans le frisson tiède de la campagne, elle venait d'entendre l'express quitter la station de Barentin. Encore cinq minutes, et il serait là, il déboucherait de la tranchée, à cent mètres du passage à niveau. Tandis que le carrier, debout, dans la chambre de la morte, s'oubliait, songeant à Louissette, très ému, elle restée dehors, devant la fenêtre, continuait d'écouter, au loin, le souffle régulier de la machine, de plus en plus proche. Un des chevaux se mit à hennir, tandis que la machine, au delà de la tranchée, soufflait très haut, en personne pressée qui accourt.

« Je vais les faire tenir tranquilles, dit Flore à Cabuche. N'aie pas peur. »

Elle s'élança, prit le premier cheval par le mors, tira, de toute sa force décuplée de lutteuse. Les chevaux se raidirent; un instant, le fardier, lourd de son énorme charge, oscilla sans démarrer; mais, comme si elle se fût attelée elle-même, en bête de renfort, il s'ébranla, s'engagea sur la voie. Et il était en plein sur les rails, lorsque l'express, là-bas, à cent

mètres, déboucha de la tranchée. Alors, pour immobiliser le fardier, de crainte qu'il ne traversât, elle retint l'attelage, dans une brusque secousse, d'un effort surhumain, dont ses membres craquèrent. Elle qui avait sa légende, dont on racontait des traits de force extraordinaires, un wagon lancé sur une pente, arrêté à la course, une charrette poussée, sauvée d'un train, elle faisait aujourd'hui cette chose, elle maintenait, de sa poigne de fer, les cinq chevaux, cabrés et hennissants dans l'instinct du péril.

Ce furent à peine dix secondes d'une terreur sans fin. Les deux pierres géantes semblaient barrer l'horizon. Avec ses cuivres clairs, ses aciers luisants, la machine glissait, arrivait de sa marche douce et foudroyante, sous la pluie d'or de la belle matinée. L'inévitable était là, rien au monde ne pouvait plus empêcher l'écrasement. Et l'attente durait.

Misard, revenu d'un bond à son poste, hurla, les bras en l'air, agitant les poings, dans la volonté folle de prévenir et d'arrêter le train. Sorti de la maison au bruit des roues et des hennissements, Cabuche s'était rué, hurlant lui aussi, pour faire avancer les bêtes. Mais Flore, qui venait de se jeter de côté, le retint, ce qui le sauva; il croyait qu'elle n'avait pas eu la force de maîtriser ses chevaux, que c'étaient eux qui l'avaient traînée. Et il s'accusait, il sanglotait, dans un râle de terreur désespérée; tandis qu'elle, immobile, grandie, les paupières élargies et brûlantes, regardait. Au moment même où le poitrail de la machine allait toucher les blocs, lorsqu'il lui restait un mètre peut-être à parcourir, pendant ce temps inappréciable, elle vit très nettement Jacques, la main sur le volant du changement de marche. Il s'était tourné, leurs yeux se rencontrèrent dans un regard, qu'elle trouva démesurément long.

..... Du Havre à Barentin, l'express avait marché à sa vitesse réglementaire, sans incident; et ce fut Henri¹ qui, le premier, du haut de sa cabine de vigie, au sortir de la tranchée, signala le fardier en travers de la voie. Le fourgon de tête se trouvait bondé de bagages, car le train, très chargé, amenait tout un arrivage de voyageurs débarqués la veille d'un paquebot. À l'étroit, au milieu de cet entassement de malles et de valises, que faisait danser la trépidation, le conducteur-chef était debout à son bureau, classant des feuilles; tandis que la petite bouteille d'encre, accrochée à un clou, se balançait, elle aussi, d'un mouvement continu. Après les stations

1. Conducteur-chef de l'express.

où il déposait les bagages, il avait pour quatre ou cinq minutes d'écritures. Deux voyageurs étant descendus à Barentin, il venait donc de mettre ses papiers en ordre, lorsque, montant s'asseoir dans sa vigie, il donna, en arrière et en avant, selon son habitude, un coup d'œil sur la voie. Il restait là, assis dans cette guérite vitrée, toutes ses heures libres, en surveillance. Le tender lui cachait le mécanicien; mais, grâce à son poste élevé, il voyait souvent plus loin et plus vite que celui-ci. Aussi le train tournait-il encore, dans la tranchée, qu'il aperçut, là-bas, l'obstacle. Sa surprise fut telle, qu'il douta un instant, effaré, paralysé. Il y eut quelques secondes perdues, le train filait toujours hors de la tranchée, et un grand cri montait de la machine, lorsqu'il se décida à tirer la corde de la cloche d'alarme, dont le bout pendait devant lui.

Jacques, à ce moment suprême, la main sur le volant du changement de marche, regardait sans voir, dans une minute d'absence. Il songeait à des choses confuses et lointaines, d'où l'image de Séverine elle-même s'était évanouie. Le branle fou de la cloche, le hurlement de Pecqueux¹, derrière lui, le réveillèrent. Pecqueux, qui avait haussé la tige du cendrier, mécontent du tirage, venait de voir, en se penchant, pour s'assurer de la vitesse. Et Jacques, d'une pâleur de mort, vit tout, comprit tout, le fardier en travers, la machine lancée, l'épouvantable choc, tout cela avec une netteté si aiguë, qu'il distingua jusqu'au grain des deux pierres, tandis qu'il avait déjà dans les os la secousse de l'écrasement. C'était l'inévitable. violemment, il avait tourné le volant du changement de marche, fermé le régulateur, serré le frein. Il faisait machine arrière, il s'était pendu, d'une main inconsciente, au bouton du sifflet, dans la volonté impuissante et furieuse d'avertir, d'écarter la barricade géante, là-bas. Mais, au milieu de cet affreux sifflement de détresse qui déchirait l'air, la *Lison*² n'obéissait pas, allait quand même, à peine ralentie. Elle n'était plus la docile d'autrefois, depuis qu'elle avait perdu dans la neige sa bonne vaporisation, son démarrage si aisé, devenue quinteuse et revêche maintenant, en femme vieillie, dont un coup de froid a détruit la poitrine. Elle soufflait, se cabrait sous le frein, allait, allait toujours, dans l'entêtement alourdi de sa masse. Pecqueux, fou de terreur, sauta. Jacques, raidi à son poste, la main droite crispée sur le changement de marche, l'autre restée au sifflet, sans qu'il le sût, attendait. Et la *Lison*, fumante, soufflante, dans ce rugissement aigu

1. Le chauffeur.. — 2. Nom de la locomotive qui traîne l'express.

qui ne cessait pas, vint taper contre le fardier, du poids énorme de treize wagons qu'elle trainait.

Alors, à vingt mètres d'eux, du bord de la voie où l'épouvante les clouait, Misard et Cabuche les bras en l'air, Flore les yeux béants, virent cette chose effrayante : le train se dresser debout, sept wagons monter les uns sur les autres, puis retomber avec un abominable craquement, en une débâcle informe de débris. Les trois premiers étaient réduits en miettes, les quatre autres ne faisaient plus qu'une montagne, un enchevêtrement de toitures défoncées, de roues brisées, de portières, de chaînes, de tampons, au milieu de morceaux de vitre. Et, surtout, l'on avait entendu le broiement de la machine contre les pierres, un écrasement sourd terminé en un cri d'agonie. La *Lison*, éventrée, culbutait à gauche, par-dessus le fardier ; tandis que les pierres, fendues, volaient en éclats, comme sous un coup de mine, et que, des cinq chevaux, quatre, roulés, traînés, étaient tués net. La queue du train, six wagons encore intacts, s'étaient arrêtés, sans même sortir des rails.

(*La Bête humaine*, Fasquelle, édit.)



BOIS de F. BROUTELLE.



Cliché Gervaux

MAURICE BARRÈS, par J.-E. Blanche. (*Musée de Rouen.*)

MAURICE BARRÈS

1862-1923

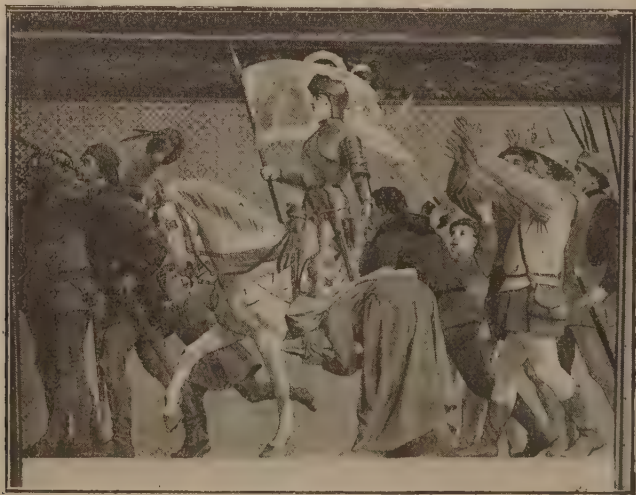
Maurice Barrès a, dans ses premiers romans, développé la théorie qu'il a lui-même nommée le *culte du moi* : *Sous l'œil des Barbares* (1888), *Un homme libre* (1889), *le Jardin de Bérénice* (1891). Et là, il se montre surtout un fin et délicat psychologue de l'âme contemporaine. Puis il a passé à l'action, et sous le titre de *Roman de l'énergie nationale*, il a donné *les Déracinés* (1897) où il proteste contre les excès de la centralisation, *l'Appel au soldat* (1900) sur le boulangisme, et *Leurs Figures* (1902) sur le scandale du Panama. — Puis il se fit de plus en plus le champion du nationalisme, avec *Colette Baudoche* (1909), *la Colline inspirée* (1913), et la dernière guerre le trouva toujours sur la brèche pour la défense du patriotisme et de l'union sacrée : ses principaux articles ont été réunis dans *l'Ame française et la guerre*.

Jeanne d'Arc.

Arrivés dans l'exquise vallée de la Meuse serpentante, où les peupliers frissonnent, et la rivière traversée, nous laissâmes d'abord le précieux petit village de Domrémy pour gagner par un chemin à flanc de coteau le clocher blanc de la basilique.

Sur cette faible colline que couronne encore le fameux « Bois Chenu », on foule un sol, qui, du fond des temps celtiques, nous arrive chargé de mystères et de pressentiments. Ici semblait déposée une pensée profonde qui se dévoilerait à l'heure propice. « Il y avait des prophéties disant que vers un Bois-Chesnu devait venir une Pucelle qui ferait des merveilles ». (10^e séance du procès.) De ce point l'on embrasse tout le théâtre de la formation de Jeanne. Voici, sur notre droite en montant, le vignoble de ses parents. La fameuse Fontaine des Groseilliers, qui l'avoisinait, a disparu, mais plus haut la source est toujours vivante, dont Jeanne disait : « Les malades de la fièvre y vont chercher de l'eau pour se guérir; cela, je l'ai vu, mais j'ignore s'ils se guérissent ou non. » Au près de là s'élevait l'antique et mystérieux arbre dont « les branches toutes rondes rendaient, dit un témoin du procès de 1455, une belle et grande ombre pour s'abriter

dessous, comme presque l'on ferait au couvert d'une chambre ». « Cet arbre est bien ancien, — affirme Mengette, l'amie d'enfance de Jeanne, devenue la femme du laboureur Jayart. — De mémoire d'homme on l'a toujours vu où il est, et c'est une merveille de la nature. Chaque année, au printemps, particulièrement le dimanche de *Laetare*, *Jerusalem*, dit le Dimanche des



JEANNE D'ARC. (Fresque de Lenepveu, au Panthéon.)

« Les populations entières étaient à genoux autour d'elle. Ceux qui n'étaient pas assez heureux pour s'en approcher et pour baiser ses mains et ses vêtements, baisaient la terre des pas de son cheval (1429). »

Fontaines, cet arbre était un lieu de rendez-vous. Filles et garçons, nous venions en troupe, apportant des petits pains que nous mangions sous l'arbre: puis nous allions boire de l'eau à la Fontaine aux Groseilliers, que l'on nomme aussi Bonne Fontaine des Fées Notre-Seigneur. Ensuite, on jouait, on dansait. Que de fois nous avons mis la nappe sous l'arbre et mangé joyeusement ensemble! Les choses se passent encore de même, et nos enfants font aujourd'hui ce que nous faisons alors ». « La beauté de l'Arbre des Fées — dépose Béatrix, veuve d'Estellin, laboureur de Dom-

rémy, qui avait quatre-vingts ans lorsqu'elle fit sa déposition, — attirait sous son ombre nos seigneurs et leurs dames; bien des fois je m'y suis promenée en leur compagnie dans ma jeunesse. D'après ce que j'ai ouï conter, les femmes qu'on appelle fées y venaient autrefois. mais, pour nos péchés, elles n'y viennent plus. La veille de l'Ascension, quand les croix sont portées par les champs, le curé va sous le grand l'au et y chante l'Évangile. Il va aussi à la Fontaine aux Groseilliers et aux autres fontaines pour chanter l'Évangile (l'Évangile de saint Jean); ce sont faits que j'ai vus ». « Jeannette allait faire ses fontaines comme ses compagnes, — ajoute un camarade d'enfance, Michel Leluin, — mais je ne crois pas qu'elle ait été à l'Arbre d'autres fois et pour une autre cause, car elle était toute bonne ».

Toute bonne, quel mot délicieux, qui vêt et fleurit de soleil la petite fille! Quel enchantement parmi tous ces détails! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. Dans ce paysage qui n'a pas bougé, si l'on médite ces vieux textes, on s'enrichit d'une intelligence qui ne diffère pas de l'amour.

C'est à ces lieux que la vierge pensait quand elle dit telle parole qui nous mène, à mon jugement, le plus près de son âme. Elle était prisonnière; les durs légistes la tenaillaient de leurs subtils arguments, car ils eussent voulu qu'elle mourût en doutant d'elle-même et désespérée. Ses apparitions, disaient-ils, étaient diaboliques et l'avaient trompée, puisqu'elles l'abandonnaient. D'un élan sublime de simplicité, elle répondit à ces tentateurs : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix ».

Quel silence nous courbe après un tel éclair! Nous sommes contraints de méditer. Ce n'est point Jeanne seule qu'il illumine. Il nous aide à discerner parmi d'épais nuages le caractère et la formation des faveurs surnaturelles. « Si j'étais au milieu des bois... » Cette parole s'empare de nous, saisit notre cœur et notre intelligence pour toujours. Ce n'est point, comme tant de mots où nous nous définissons, une lointaine traduction, c'est de l'âme nue sous les yeux. La vierge a révélé son secret et les moyens de son ascension. Il semble que par une fissure nous voyons sourdre la source. Voilà donc comment s'émeut la part divine, pour ainsi parler, qu'il y a dans l'homme. Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie!

Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privée de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmente si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène aux trésors mystérieux, aux réserves de la nature. Dans ces paroles de Jeanne fraîchissent les nappes souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. Le pauvre oiseau captif, qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébète au collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : « Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais bien mes voix. »

(*Les Amitiés françaises*, Plon et Nourrit, éditeurs.)

Au Tombeau de Napoléon.

..... Si quelqu'un des étrangers qui visitaient la coupole eût examiné ce groupe de jeunes gens tous divers, mais chauffés au degré impérial, chaque observateur les eût interprétés d'une façon différente, comme les commentaires varient sur tous les poèmes, mais chacun en eût été ému. C'est que, littéralement, ils évoquaient les morts.

Quand le héros de l'*Odyssée*, selon les rites de la vieille nécromancie, a versé le sang chaud des brebis, les âmes des trépassés montent en essaim de l'abîme : jeunes femmes, adultes, vieillards, toutes ces ombres se pressent et voltigent autour de lui avec une immense clameur. Par la seule vertu de la fièvre que Napoléon met dans leurs veines, Sturel, Roemerspacher, Suret-Lefort peuplent de fantômes les fastueux espaces des Invalides. D'abord les membres de sa famille ensevelis dans les pays les plus divers selon des coutumes différentes : au premier rang, ces êtres tragiques : le duc de Reichstadt à Schoenbrunn, Napoléon III à Chislehurst, le Prince Impérial qui tomba dans le kraal d'Ityotosy.

Et sans nul doute, par la puissance du lien et par la contagion qui sous le nom de « napoléonite » sera classée parmi les principaux ferments de notre siècle, tout adolescent placé dans cette atmosphère se fût enfiévré comme ceux-ci, aurait eu leur geste de fierté, de tête levée, leur regard confiant sur l'avenir, quand Sturel leur jeta :

— Ce n'était d'abord qu'un jeune homme dépourvu!...

Instinctivement ils l'entraînèrent plus à l'écart, dans la chapelle du roi Jérôme et lui dirent :

— On sait sa biographie d'empereur, sa gloire, mais sa formation ? Et sa candidature à la gloire, comment la posa-t-il ?

— Dans leur île, à la fin du dernier siècle, les Bonaparte, mes amis, c'était une famille de petite noblesse, sans moyens d'action, mais tenace et ardente à se maintenir et augmenter. La mère, une femme magnifique de caractère et selon la grande tradition corse. Dans les rudes sentiers du Monte-Rotondo, la jeune femme héroïque, âgée de vingt ans, est enceinte de Napoléon, quand elle fuit avec des patriotes qui ont essayé de défendre leur indépendance contre l'envahisseur français. Paoli, qui symbolisait devant l'Europe le héros vertueux, le sage qui tenta de réformer sa patrie en se conformant aux mœurs traditionnelles, cédait à la fortune et se réfugiait en Angleterre. Les Bonaparte s'accommodèrent des conditions nouvelles, et ils tiraient tout le possible des vainqueurs de leur pays. Pour Napoléon, quand il eut neuf ans, ils obtinrent une bourse à l'École de Brienne, et toute la famille, une foule d'amis solidaires l'accompagnèrent sur le môle avec orgueil, parce qu'il allait devenir un officier. Il connaissait le sentiment de l'honneur.

« Ah ! se disaient les jeunes Lorrains écoutant Sturel, quand on nous a conduits au lycée, notre père, notre mère étaient seuls, par une triste soirée, et nous ne nous sentions délégués d'aucun clan, mais soumis à des nécessités lointaines, mal définies et qui nous échappaient... »

— A neuf ans au collège d'Autun, puis, de sa dixième à sa quinzième année, écolier à Brienne, il tressaillit et trembla de rage, dans son isolement d'étranger qu'on raillait, et il prenait tout avec exaltation, jusqu'à vomir quand ses camarades ou ses maîtres le voulaient humilier. Mais il supportait sans médiocrité cette épreuve ; elle ajoutait encore à l'image qu'il se formait de sa patrie ; et il s'efforçait d'être digne de l'injure de « Corse ».

« Nous aussi, pensent ces anciens élèves de Nancy, on nous raillait ; nous souffrîmes de l'isolement ; mais nous n'avons pas su dégager notre idéal et nous tendions à nous renier pour devenir pareils à nos insulteurs... »

— A quinze ans, continue Sturel, le jeune Bonaparte, élève de l'École militaire à Paris, par sa raideur prétend signifier à ses camarades, de

grandes familles, que la fortune ni la naissance ne lui imposent. Petit noble, sans argent ni relations, il juge tout et tous, et il affiche du mépris pour l'esprit et les frivolités. En même temps qu'il s'affirme devant les autres, en secret et avec passion il se découvre dans Rousseau et dans les chroniques de la Corse. — A seize ans, il fut officier... Chambres de Valence, d'Ajaccio, de l'Hôtel de Cherbourg à Paris, de Seurre et d'Auxonne, cabinets de lecture où s'amassait l'esprit révolutionnaire, promenades fiévreuses de la route des Sanguinaires, vous connûtes ces mêmes tempêtes dont les bois de Combourg venaient d'être témoins ! C'est René, ce petit officier qui assiste avec toutes les souffrances des nobles adolescences à la formation de son génie. Dans l'hiver de sa dix-huitième année, il écrit la page sublime sur le suicide : « Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la sincérité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort.

« O notre Bonaparte, — songeaient-ils, d'un même élan, — c'est nous tous que tu tuerais avec toi !... »

— A nulle époque la nature ne produisit en plus grand nombre le type bien connu, le César, l'animal né pour la domination. Qu'à se faire reconnaître il trouve trop d'obstacles, sa plainte sera le principe du romantisme. Bonaparte pouvait être l'un de ces enfants divins qui exprimèrent avec une force contagieuse ce délire mélancolique des grandeurs. Sans doute, Corse francisé, il ne disposait pas des moyens héréditaires d'expression d'un Byron, d'un Chateaubriand, mais la vigueur de son âme aurait bien su imposer un rythme à ses rédactions.

« D'ailleurs, un Bonaparte est un plus bel animal que les Byron et les Chateaubriand. Ce sont des frères nourris par le sol riche et puissant des provinces, à la fin du dix-huitième siècle, et issus de races féodales analogues ; leurs trois noms fameux sont représentatifs d'états d'esprit également nobles ; mais tout de même le nom de Bonaparte évoque un système d'idées infiniment plus logiques et réalistes que ne furent jamais les caprices passionnés de René et le byronisme. Quelle qu'ait été la sincérité de Byron et de Chateaubriand, leurs sentiments déjà nous semblent artificiels. Ils se disaient isolés, se plaignaient des hommes, se cherchaient à travers le monde une patrie. A la fois aristocrates, révolutionnaires, utopistes et nihilistes, ils apparaîtront, de plus en plus, à mesure que l'humanité cessera de produire leur genre de sensibilité,

comme un incompréhensible amas de contradictions. Bonaparte, lui, n'était pas homme à flotter. Ce grand homme naturellement créait de l'ordre ; il usa de ses propres passions suivant la méthode scientifique qui, en présence de caractères constatés, les ordonne et les relie par une forte hypothèse, de manière à constituer une unité.

« Jeune et solitaire, il se persuada qu'il ne devait pas à quelque qualité mystérieuse de l'âme sa répugnance à s'accommoder de sa vie, mais qu'il serait heureux seulement dans la Corse libre et après avoir accompli le relèvement national rêvé par Paoli. Grâce à cette interprétation patriotique qu'il se donnait de son vague, il devint sur le sol français un véritable exilé, tandis que Byron et Chateaubriand sont des exilés imaginaires. Ce personnage d'insulaire mécontent, qu'il faisait de toute bonne foi, lui fut des plus favorables. Cet heureux expédient laisse déjà pressentir l'homme d'État doué pour installer les hommes dans une situation ou dans une opinion qui leur facilite de vivre. En effet, dès qu'il devint à ses yeux un exilé, il put appliquer son esprit à des réalités ; sa mélancolie, loin d'être un épuisant, le stimula ; son amour pour son pays lui fit un centre où tous ses sentiments se rattachaient. Tandis que Chateaubriand et Byron, à chercher partout le bonheur, usent et dégradent leur énergie, lui, l'affermir autour de son idée fixe. Habitant comme eux du monde idéal, il n'y caresse pas des chimères sans forme : il cherche à soutenir son clan, à organiser sa patrie.

« La force du rêve chez lui peut dès l'abord se transformer en action. Plus tard, sans doute, cédant à cet orgueil d'occuper les hommes que nous avons reconnu au principe de la mélancolie romantique, Chateaubriand confessa le catholicisme, et Byron le libéralisme ; mais eux-mêmes douteront toujours de leur mission, d'autant plus qu'ils sont énervés de la tristesse des débauchés, cette première sauvagerie qui faisait leur ressort... Bonaparte, lui, ayant su trouver le but le plus convenable à son ardeur, s'y réserva tout entier, jusqu'à se refuser de distraire en faveur de l'amour rien de sa résistance secrète.

« Sa passion ainsi concentrée, il la munit des expériences de l'histoire, pour connaître le caractère des hommes et les lois des sociétés. Enfin, ayant un métier, il se préoccupe d'y exceller et il analyse les campagnes des grands capitaines pour se familiariser avec le génie. On possède la liste des travaux que méthodiquement il s'imposa. Ils valent non point par l'étendue, mais par la puissance de sa réflexion utilisée

avec constance dans le même dessein. Une méthode au service d'une passion, voilà Napoléon à vingt ans!

« S'attacher à des réalités! Se placer dans des conditions vitales! » se répètent ces jeunes gens subitement éclairés sur l'art de vivre. Et, dans cet examen, dans cette vision concrète du jeune Bonaparte, leur vigueur trouve sa prise comme s'ils sortaient des sables mouvants où ils s'épuisaient pour mettre pied sur le vrai sol.

« 1789! La tempête soulève l'aigle, le force à s'élever. De grands rôles pouvaient devenir disponibles : il se jeta en Corse, son milieu naturel, le seul où il eût sa raison d'être. C'est lui qui, à vingt ans, distribua la cocarde tricolore à Bastia... Redoublons ici d'attention...

« Trouver un but à son âme, lui fournir un idéal où elle relie tous ses désirs, et qui leur donne du ressort, voilà une besogne nécessaire. Mais ne soyons pas dupes de nos inventions! Profondément, une âme n'a pas d'autre but qu'elle-même. Il ne faut pas que nous désertions notre propre service pour nous attacher à nos idoles. On a vu des esprits notables, égarés ainsi dans l'artificiel, se dévouer à une cause qui n'était plus la leur et, soit par goût du succès, soit par impuissance de réflexion, contredire leur principe. C'est pour avoir su toujours se conformer à sa destinée, se ramener sous sa loi, que Napoléon est un magnifique enseignement.

« Il avait été amené à diviniser Rousseau et Paoli, et il s'était résolu de collaborer à leur œuvre, mais il sut voir un jour que, pour rester fidèle à sa nature, à soi-même, il devait s'écarter de ces deux maîtres, se différencier du premier et même combattre le second. Vers sa vingt-deuxième année, il fit ce suprême effort de sa formation psychique. L'apprentissage se terminait.

« En s'associant à Paoli, que suivait la Corse entière, il eût manqué sa destinée. Il retira de ce chef populaire son idéal, pour le réincarner dans la France. Notre pays, jusqu'alors, aux yeux de Bonaparte, avait été l'ennemi, parce que l'ensemble de nos institutions entravait ses aptitudes au commandement, tandis que la Corse, où Paoli avait régné, se prêtait à la dictature bienfaisante d'un compatriote; aujourd'hui, en face de la France qui aspire à s'organiser, et de la Corse qui se fait conservatrice, Bonaparte, fidèle à ses besoins, n'hésite pas à bouleverser les habitudes de son esprit. Il se résigne à être « voué à l'exécration » par sa patrie et par son héros Paoli. Bien qu'il ne goûte pas la démagogie

jacobine, il se range avec ce parti qui possède alors la France. — A ce signe, reconnais César ! Il a fait le geste des Maîtres... Il nous donne la suprême leçon d'énergie que tant de fois, dorénavant, il répétera : dans une situation déterminée, il n'y a pas à subir, mais toujours à délibérer. La fortune, elle aussi, dans un tel homme, reconnaît l'espèce qu'elle aime à servir. Quand, le 13 juin 1792, n'ayant pas vingt-quatre ans, il débarque avec les siens, tous proscrits de Corse, ruinés et honnis, elle l'attendait au rivage de Toulon.

(*Les Déracinés*, 1897. Au tombeau de Napoléon, Plon et Nourrit, édit.).

Le général Boulanger quitte Paris pour aller prendre le commandement du XIII^e Corps d'armée à Clermont-Ferrand.

Ce jour-là, par grand hasard, Sturel et Roemerspacher ¹ doivent dîner avec leurs anciens camarades, le journaliste Renaudin et l'avocat Suret-Lefort, qui depuis l'exécution de Racadot et la disparition de Moucheffrin, font, avec Saint-Phlin, toute la survie du petit groupe issu de la classe de Bouteiller. Ils ont mis peu de hâte à reprendre des conversations dont ils craignent de n'avoir plus le fil. Un voyage de Saint-Phlin à Paris les a décidés.

Les deux jeunes gens, traversant vers sept heures du soir la place du Carrousel, entendirent une rumeur immense : rue de Rivoli, des milliers de personnes s'arrêtaient aux cris de : « Vive Boulanger ! » ; un omnibus, le conducteur et les voyageurs, debout, leur faisaient écho. Cohue vaste et joyeuse qui attendait devant l'Hôtel du Louvre le départ du Général pour la gare de Lyon. Sturel et Roemerspacher voyaient pour la première fois une de ces manifestations alors si fréquentes ; l'âme des foules immédiatement les posséda. Du café de la Régence, où ils avaient rendez-vous à sept heures moins le quart, ils se réjouissaient parce que, de minute en minute, le flot des commis se hâtait après leur journée vers l'hôtel du Général. De loin, ils aperçurent Gallant de Saint-Phlin ², qui avait un peu grossi. Il paraissait insensible à cette animation des rues, mais il boutonnait ses gants et regardait sa montre avec inquiétude, car c'était déjà sept heures moins dix. Il s'excusa de ce

1. Deux jeunes Lorrains, dont M. Barrès a raconté les débuts à Paris dans *les Déracinés*. — 2. Même observation.

retard. Quand il sut la cause de ce tumulte populaire, lui non plus ne put penser à rien d'autre. A sept heures Suret-Lefort arriva, que, dans le premier moment, Saint-Phlin ne savait plus tutoyer. Mais le jeune avocat, dans sa redingote serrée, avec sa jolie taille, sa voix élégante, fut aussi courtois et s'exprima mieux que son compatriote, qu'il complimenta sur sa propriété et sur les sympathies dont l'entourait le pays de



LE GÉNÉRAL BOULANGER A LA GARE DE LYON. (Illustration du 16 juillet 1887.)

Varennès. Il s'exerçait continuellement à soigner ses attitudes et à dissimuler ses préoccupations; dans cette minute il pensait : si Boulanger rentre au ministère, le parti radical prendra une immense importance et je serai député.

— Eh bien ! criait Renaudin à ses amis par-dessus la tête des consommateurs, qu'il bousculait pour arriver, vous la voyez notre petite manifestation... Papa Grévy comprendra que les Parisiens tiennent à leur Boulange !

Des groupes considérables ne cessaient de traverser la place de

l'Hôtel du Louvre. Il y avait là, en très grand nombre, le petit télégraphiste bleu qui méprise la dépêche, au fond de sa sacoche, avec son frère, le petit mitron blanc, qui méprise le vol-au-vent, là-haut, sur sa tête.

— Sans reproche, continuait Renaudin, faut-il que vous soyez provinciaux de choisir un jour où la vraie fête sera gare de Lyon!... Je vous ai traités en vieux amis, je vous préfère au Général. Est-il encore à son hôtel? En vingt minutes nous pouvons être fixés. Le train de Clermont part à huit heures sept. Si à huit heures moins le quart, sa voiture n'a pas défilé, nous n'aurons qu'à dîner.

Renaudin parlait haut. On l'écoutait. Le garçon, debout, ses bouteilles d'apéritif entre les doigts, se déclara ligueur, ami de Paul Déroulède :

— Je suis pour le général Boulanger et je ne crains pas de le dire. Ce sont les Allemands qui veulent le faire partir de Paris; eh bien! il ne partira pas, c'est moi qui vous en donne ma parole. Aujourd'hui, rapport à mon service, je ne vais pas à la gare de Lyon. Mais dimanche, à la revue, personne ne m'empêchera de crier : « A bas l'erron-la-llonte! »

— Très bien, — dit Renaudin, et il se présenta : Renaudin... du XIX^e siècle... Ami personnel et défenseur du général Boulanger.

— Ah! vous êtes M. Renaudin, Alfred Renaudin, celui qui...

Ils se serrèrent la main, et le brave garçon la tendit aussi à Sturel, Saint-Phlin lui glissa cent sous de pourboire. Plusieurs consommateurs se mêlèrent à la conversation : tous soutenaient le général. Suret-Lefort, debout sur le trottoir, fit un petit discours très sec et très optimiste :

— Le cabinet imposé par l'Allemagne ne peut pas durer contre l'opinion publique. S'il tombe, c'est le général Boulanger, nécessaire à la sécurité nationale, qui revient au pouvoir.

Une vingtaine de personnes les suivent. L'important Renaudin exprima son ennui de ne pas voir de police :

— J'aime les manifestations où les flics assurent l'ordre et barrent les passages. Je les flétris dans mon compte rendu, mais, sans eux, à quoi bon un coupe-file?

Exactement à sept heures et demie, un immense cri de : « Vive Boulanger! » féroce, violent, retentit, tandis que toutes les mains agitaient des chapeaux. La voiture du Général sortait de l'Hôtel du Louvre; elle traversa difficilement le trottoir, et avant qu'elle eût pris son tournant

dans la rue, un essaim formidable l'arrêta, cramponné au cheval, aux roues. Dix mille personnes entonnèrent le chant fameux :

Il reviendra quand le tambour battra;
Quand l'étranger m'naç'ra notre frontière,
Il sera là et chacun le suivra;
Pour cortège il aura la Franc'entière!

On entraîne les chevaux à supporter le bruit du canon. Il faut un dressage pour que les hommes ne s'excitent pas trop au bruit des acclamations. Le froid Suret-Lefort en tête, Renaudin, Sturel, Saint-Phlin et Roemerspacher lui-même foncèrent sur cette foule vers la voiture. Maintenant, on criait : « Partira pas ! Partira pas ! » Une vitre de la voiture s'abaissa. « Le voilà ! Le voilà ! Il est en civil avec le général Yung », disait Renaudin à Sturel, qui distingua un monsieur blond riant et se penchant pour saluer. Ce fut une vision d'une seconde. Ils devinèrent qu'il parlait, mais ils ne le voyaient plus. Chacun retenait son haleine, et l'on affirma qu'il demandait le passage. La foule s'y fût opposée, mais, plus disciplinés, les hommes du premier rang, des ligueurs, disait-on, firent d'eux-mêmes un couloir vociférant où la voiture se précipita, suivie de trois fiacres pleins d'officiers et d'amis. Comme une débâcle, tout les poursuivit, entraînant les cinq jeunes gens.

— A la gare de Lyon ! dix francs ! cria Sturel à un cocher.

— Vous nous retrouverez, si vous voulez, chez Lucas : je vais y dîner avec Saint-Phlin, dit Roemerspacher.

— Sturel, Renaudin, Suret-Lefort, debout, font une conversation fraternelle et cahotée avec leur cocher, qui, dans son enthousiasme boulangiste, abrutit de coups son cheval. Les cris continus qu'ils traversent les excitent à ne pas se laisser distancer par le coupé dont le dos miroite à vingt pas devant eux, comme un gibier précieux qu'ils chassent. Sturel voudrait revoir la figure du Général et, le plus près possible, l'acclamer. C'est aussi le désir du cocher et de ce long peuple au galop. Ils ont suivi la rue de Rivoli et la rue Saint-Denis. A l'avenue Victoria, les premières centaines de coureurs, essoufflés, s'essaient. D'autres enthousiastes surgissent de toutes parts. Les quais de l'Hôtel-de-Ville et des Célestins, les boulevards Morland et Diderot, grouillent de gestes, retentissent d'acclamations sans une note hostile. Les quatre voitures, comme un train soulève et entraîne des menus objets dans un courant d'air, détachent de

ces berges humaines tous les impulsifs qui, par leurs frénétiques efforts de jarret, de poitrine et de larynx, dont ils suent, ajoutent encore à la fièvre générale qui les propulse. Deux cents mètres avant la gare, il fallut aller au pas. La volonté de cette manifestation se dégagca : le peuple s'opposait au départ. On commença de dételer ses chevaux. De leur voiture immobilisée, les jeunes gens, découverts, la bouche pleine de cris, suivaient tous ces mouvements, quand soudain, loin derrière eux, ils virent une violente poussée les gagner, les dépasser et prolonger ses remous jusqu'au coupé de Boulanger. En même temps, de tels cris éclataient qu'ils crurent à une charge de police. Une bande d'hommes, à coups de pied, à coups de poing, se frayaient un passage et criaient : « Partira pas!... A l'Elysée!... A bas Grévy! »

— Des agents provocateurs ! dit Renaudin à Sturel, qui allait les admirer.

Un petit homme les guidait, vêtu d'un chapeau déformé et d'habits bourgeois, ignoble de misère. Tous trois reconnurent Mouchefrin, le complice de l'assassin de Racadot. Protégé par ses poings fermés et ses bras en bouclier, il marchait à grands pas autant que le permettait cette muraille humaine que fendaient ses brutaux compagnons. Ses joues étaient creuses, tout son visage affreusement vieilli, sa bouche grande ouverte.

Avec les sentiments mêlés d'un chien qui court à son maître, d'un vieux soldat quand le drapeau chancelle et d'un pauvre qui voit une pièce d'or, à l'instant où le Général apparut hors de sa voiture et, soutenu par des agents, commença de marcher, Renaudin s'était élancé.

Si maigre, famélique, ardent, brutal, et ne s'arrêtant jamais de pousser des « Vive Boulanger ! » il fut de la première vague qui se heurta contre les portes de la gare, rapidement refermées sur le précieux voyageur. Sous le choc, elles ne servirent qu'à marquer un temps : une seconde poussée les brisa et la nappe humaine, en deux secondes, s'épandit sur les vastes quais intérieurs.

Boulanger, essoufflé, mais qui, dans cet abri, commençait de reconnaître les cinquante radicaux venus pour le mettre en wagon, parut alors, plutôt qu'un triomphateur, un gibier que rejoint la meute. Ignorant les détours de la gare et l'emplacement du train de Clermont, il resta un instant à tourner sur lui-même. A chaque seconde, des centaines d'enthousiastes étaient projetés avec force des étroits boyaux où ils se déchiraient en

passant, et, comme un étang rompu, le boulevard se vidait dans la gare de Lyon. Les voyageurs, les brouettes de bagages, les trains en partance, tout, comme de bas récifs quand monte la marée, fut enveloppé, recouvert. Les employés de la gare le guidaient en courant sur la voie, entre les trains. La foule le dépiste; elle le poursuit, le devance, le cerne. Tous chemins barrés, il se réfugie au hasard dans un compartiment de troisième classe, dont le jeune député Georges Laguerre s'épuise à maintenir la portière, jusqu'à ce que des agents le viennent suppléer en chassant du marchepied les trop zélés partisans. Alors la foule, son siège installé, entonne : « Il reviendra quand le tambour battra... » puis : « C'est Boulange! Boulange! Boulange! C'est Boulanger qu'il nous faut... » et souvent elle s'interrompt pour jurer à grands cris qu'« il ne partira pas ».

Chaque fois qu'un Andrieux, un Déroulède, en se nommant, a pu forcer ce blocus et se glisse par la portière qu'on entr'ouvre, la masse, aveuglément, s'écrase pour saisir l'objet de son amour, le rapporter dans Paris. « Le voilà, le grand ami du peuple, et il détruira les ennemis du peuple! » L'imagination populaire simplifie les conditions du monde réel; elle suppose que, pour faire son bonheur, il suffit d'un homme de bonne volonté. « Ne sommes-nous pas le nombre? Affirmons par la violence et la multiplicité de nos acclamations qu'en lui seul est notre confiance! » Formidable sérénade d'une foule, à la fenêtre d'un wagon, pour un général dont elle aime si fort le caractère français qu'elle le voudrait Espagnol...

Mais quel est celui-là, très grand, décoré, qui se penche par la portière? Les ligueurs épars l'acclament, le nomment à leurs voisins un peu défiants qui disent : — Ce grand-là, que veut-il? — C'est Paul Déroulède, son meilleur ami! — Silence! plus haut! — Il annonce qu'au nom de la Ligue il a remis au Général deux grandes médailles ayant à la face l'une le portrait de Chanzy, l'autre le portrait de Gambetta. Gambetta! Chanzy! ses modèles! — Bravo! Vive Boulanger!

Dans cette crise d'idéalisme, Renaudin s'est glissé jusqu'au wagon et demande à Laguerre la consigne :

— L'Élysée ou Clermont?

— Le Général partira.

Sur l'autre marchepied, un employé supérieur de la gare :

— Mon Général, si vous voulez sortir dans la cour, je puis faire un chemin.

Il s'irrite :

— Je veux partir, coûte que coûte.

Quelle chaleur sous ce hall où le jour baisse. Sur les marchepieds, sur les toits des wagons, et puis là-bas, la foule heureuse, s'occupe à chanter la Marscillaise, et dans la pause qui suit « arrose nos sillons ! » on entend régulièrement le cri aigu du Mouchefrin : « A l'Élysée ! » N'osant plus tenter de saisir son prisonnier, elle lui jette ses chants, ses cris, ses gestes violents, elle se jette elle-même vers lui et ne sait pas par quelle invention prouver l'intensité de son amour. — A la manière de cet humble, mentionné par les hagiographes, qui chaque matin faisait une culbute en l'honneur de la Vierge Marie, un gymnaste, éperdu d'enthousiasme, se hisse par-dessus les têtes le long d'une ferme de fer et, devant la portière du Général, exécute de brillants rétablissements.

Neuf heures ! Depuis une heure le train devrait être parti. La gare, pleine de nuit maintenant, retentit du long sifflet des convois en souffrance. De main en main, une bouteille de bière et des verres s'en vont vers le Général, qui a demandé à boire. Puis on se bat pour obtenir ces objets consacrés. Un employé a pu s'approcher :

— Mon Général, si vous tenez absolument à partir, il n'y a qu'un moyen : consentez-vous à monter sur une locomotive ?

Du compartiment, quelqu'un se penche :

— Le Général étouffe ; il demande qu'on le laisse descendre et faire quelques pas.

L'intimité est grande entre le héros et la foule. Tous crient : « A Paris ! » se découvrent, voudraient, à la fois, s'effacer et l'approcher. L'immense tourbillon ! Un cri s'éleva qu'il était par terre. L'anonyme qui venait de tomber bénéficia de cette épouvante. Cette folie, cependant, avec des zigzags brutaux, arrivait à la hauteur d'une locomotive qui siffla et s'enveloppa de fumée. Dans ce nuage, le Général, avec l'aide des employés, soudain se dégage et monte auprès du mécanicien. Les quelques centaines de fanatiques qui le serrent assez pour voir, se jettent devant la machine comme aux naseaux d'un cheval. Quelques-uns se couchent sur les rails, mais le monstre les épouvante de sa vapeur précipitée, de ses sifflets, de sa masse qui déjà s'ébranle. Dix mille personnes qui n'ont pas compris la manœuvre reprennent en chœur : « Vive Boulanger ! » Il s'évade de leurs compromettantes amours. Les plus énergiques des idéalistes et des habiles qui composent cette foule ne luttent plus que pour s'accrocher à ce grandiose remorqueur. Leur grappe aventureuse couvre les étroites plates-

formes, les marchepieds, tous les espaces; la lumière du gros fanal de front est demi-voilée par le corps de l'aide de camp Driant, qui l'étreint, et qui, dans cette position à faire frémir, se laisse emporter pour ne pas quitter son chef.

C'était neuf heures quarante. A dix heures, le formidable essaim boulangiste qui est venu si étrangement s'abattre en pleine gare de Lyon, privé de ses frelons, consent enfin à se disperser. Blanquistes, ligueurs, simples curieux, vont raconter à Paris combien ils étaient enthousiastes, et par leurs récits ils multiplieront encore les enthousiastes.

(*L'Appel au soldat*, 1900, Plon et Nourrit, éditeurs.)



LE GÉNÉRAL BOULANGER.
(1837-1891.)

OCTAVE FEUILLET

1822-1890

Le roman romanesque et mondain est représenté, dans la seconde moitié du xix^e siècle, par de nombreux écrivains, entre lesquels se distingue particulièrement Octave Feuillet. D'abord trop sentimental et quelque peu artificiel dans *le Roman d'un jeune homme pauvre* (1858), Feuillet, qui continua à prendre ses sujets et ses personnages dans le grand monde aristocratique, devint plus profond dans *M. de Camors* (1867), dans *Julia de Trécœur* (1872), etc... Il a donné également, avec grand succès, de petites pièces dans le genre des *proverbes* de Musset (*la Crise, le Village*, etc.) et quelques grands drames, entre autres *Dalila* (1857).

En dépit de ses *intrigues* romanesques, Octave Feuillet est cependant un psychologue réaliste. Ses héroïnes incarnent des passions humaines qui, sous des dehors élégants, vont jusqu'à l'extrême violence. Il serait donc tout à fait injuste de le ranger parmi les auteurs démodés; quelques-uns de ses ouvrages resteront des documents sur la vie mondaine et intime de notre société française pendant quarante ans.

M^{me} Octave Feuillet avait elle-même un réel talent d'écrivain. Elle a laissé, sous le titre de *Quelques années de ma vie*, un charmant volume de souvenirs.



OCTAVE FEUILLET en 1855.
(Plon et Nourrit, éditeurs.)

Sibylle.

La petite Sibylle de Férias, restée orpheline presque à sa naissance, est élevée par son grand-père et par sa grand-mère paternels, le marquis et la marquise de Férias.

Le comte et la comtesse de Vergnes, aïeuls maternels de Sibylle, qui demeuraient à Paris et y tenaient un grand état de maison, ne firent aucune

difficulté de souscrire à la convention qui leur fut proposée par les Férias à la suite de l'événement qui plongeait dans le deuil leurs deux familles. Sibylle dut être élevée à la campagne pour venir habiter l'hôtel de Vergnes quand arriverait le moment de polir son éducation, de la présenter dans le monde et de songer à son mariage. La comtesse de Vergnes, en particulier, femme très mondaine, encore jeune et qui croyait l'être un peu plus qu'elle ne l'était, accepta avec empressement une combinaison qui ajournait son rôle de grand'mère et en éloignait les apparences sensibles.

Nous sommes forcés d'avouer que les premières années de Sibylle-Anne de Férias n'offrirent rien de très remarquable. L'enfant était jolie ; elle avait des grands yeux d'azur habituellement doux et sérieux, mais qui prenaient une teinte plus foncée quand elle se livrait à ces bruyantes et mystérieuses colères qui s'apaisent dans les vagues incantations des nourrices. Sibylle, pour dire la vérité, était assez prodigue de ces transports, qui ne sont pas le charme principal de son âge. Un soir d'été, comme on venait de la poser dans son berceau, en face d'une fenêtre qu'on laissait ouverte à cause de l'extrême chaleur de la journée, elle fut prise d'un accès de fureur si véhément, si prolongé, que le marquis et la marquise accoururent en même temps dans sa chambre. La nourrice avait épuisé toutes les ressources sédatives et déclarait n'y rien comprendre ; la marquise chanta, le marquis gronda : l'enfant criait toujours et se pâmait.

— C'est réellement à n'y pas y tenir ! dit le marquis. Il faut qu'il y ait une épingle dans ses langes ; voyez, nourrice !

— Non, mon ami, dit la marquise, ce n'est pas cela ; elle veut quelque chose.

— Mais que veut-elle, ma chère ? Tâchez de le découvrir, je vous en supplie, car, je le répète, on n'y tient pas !

— Mon ami, reprit la marquise, qui avait étudié avec la supériorité de son instinct maternel la direction des regards et des bras de l'enfant exaspérée, je sais ce qu'elle veut : elle veut une étoile.

— Dieu me pardonne, je crois que vous avez raison... Oui, cela est clair... elle veut une étoile !

— Alors, dit la nourrice, il faut allumer un papier, monsieur le marquis, et le lui mettre dans la main.

— Non, non, dit le marquis, je n'entends point cela. Outre qu'il ne faut jamais mentir aux enfants, je ne céderai pas à ce caprice. Nourrice, ajouta-t-il d'un ton sévère, fermez la fenêtre.

Ce coup d'Etat fait, et la fenêtre close, Sibylle-Anne, après un moment de réflexion, prit le parti de s'endormir, et rêva probablement qu'elle tenait son étoile dans son petit poing fermé.

Quand Sibylle put joindre la parole au geste, il n'y eut plus de moyen de douter que cette jeune personne n'eût reçu de quelque méchante fée oubliée à sa naissance le don fatal de concevoir les fantaisies les moins raisonnables, et d'en exiger la satisfaction avec une ardeur impérieuse qui, devant l'obstacle, s'irritait jusqu'à la frénésie. Cette disposition vicieuse, malignement observée par la bonne madame de Beaumesnil, lui faisait le plus grand plaisir; elle désespérait en revanche la marquise de Férias.

— Convenez, mon ami, disait-elle en soupirant à son mari, qu'il y a un démon dans cet ange.

— Non, ma chère, répondait le vieux marquis, c'est de quoi je ne deviendrai pas. Il est certain que cet enfant voudra passionnément ce qu'elle voudra; mais tant mieux, si elle le veut bien. Je vous vois souvent, ma chère, admirer les ongles rosés et transparents de cette petite fille; je vous prierai de remarquer que, si vous n'en preniez soin, ils se tourneraient bientôt en griffes hideuses. Il en est de même des facultés qui nous sont départies par le ciel : ce sont des armes à deux tranchants, également propres au bien et au mal. Plus ces facultés sont déterminées et puissantes, plus le don est riche : le tout est de les régler et de les diriger convenablement; ce sera le devoir de Sibylle vis-à-vis d'elle-même le jour où elle sera entrée en possession de sa liberté morale; jusque-là, c'est le nôtre. J'ai toujours considéré les parents, et tous ceux à qui échoit la tâche sacrée d'élever des enfants, comme responsables pour moitié des destinées qu'ils préparent. Je me fais cette idée de la justice de Dieu, qu'elle daigne remonter jusqu'à la source de nos fautes, les rechercher dans leurs premiers germes, et démêler avec une délicatesse d'équité suprême la part de tous dans la vie de chacun. Cette solidarité dont nous rendrons compte, est un lourd fardeau sans doute, mais d'autre part, ma chère, il est doux de penser que notre influence sur l'avenir et sur le bonheur de nos enfants ne s'arrête pas à cette vie, et qu'elle se prolonge dans l'éternité. Quant à Sibylle, sans briser en elle l'instrument précieux de la volonté, qui est une faculté d'élite et une arme sans égale en ce combat de la vie, j'userai de tout mon courage pour la ployer dans le sens du vrai, du raisonnable et du possible, bien que j'eusse préféré que cette lutte pénible eût été épargnée à ma vieillesse; car j'avoue mon faible extrême pour cette enfant et je serais désespéré

qu'elle prit son grand-père, — son unique père, — pour un homme dur et insensible. Dieu sait pourtant que je ne le suis pas!

— Dieu et moi! dit la marquise en levant vers son mari son clair regard empreint d'une tendresse infinie.

L'entretien de ces deux dignes vieillards fut interrompu soudain par des cris aigus qui venaient des jardins, et qui appelèrent immédiatement M. de Férias à la pratique de ses théories. Il se rendit sur-le-champ, le cœur oppressé, à son cruel devoir, et il aperçut sa petite-fille soutenant des pieds et des mains un combat acharné contre sa fidèle nourrice, laquelle avait été promue depuis deux ou trois ans aux fonctions de gouvernante. Cette scène déplorable se passait au bord d'un étang sur lequel trois ou quatre cygnes superbes promenaient sans bruit leur gracieuse majesté. A l'approche de son grand-père, Sibylle cessa de crier et l'attendit, l'œil enflammé, les lèvres serrées, dans une attitude résolue.

— Qu'y a-t-il donc, s'il vous plaît? dit M. de Férias.

— Je veux monter sur le cygne! dit brièvement Sibylle.

— Comment, monter sur le cygne! reprit le marquis. Quelle est cette plaisanterie?

La nourrice expliqua alors que Mademoiselle, après avoir distribué du pain aux cygnes avec beaucoup de gentillesse, avait tout à coup exprimé le désir énergique de monter à cheval sur un de ces oiseaux, et de faire en cet équipage le tour de l'étang.

— N'est-ce pas, Monsieur le marquis, qu'elle se noierait?

— Cela n'est pas douteux, dit le marquis, et elle mériterait qu'on lui en laissât faire l'expérience.

— Le cygne ne se noie pas! dit Sibylle.

— Le cygne a reçu de Dieu le don de nager, et vous ne l'avez pas.

— Je veux monter sur le cygne! reprit Sibylle frémissante.

— Vous allez monter à votre chambre, dit le marquis, puisque vous n'entendez pas la raison. Emmenez-la, nourrice.

Sibylle se débattant avec un redoublement de cris, M. de Férias la saisit par le corsage, l'enleva de terre, et, marchant à grands pas vers le château, alla la déposer dans une salle basse où il l'enferma: puis il revint vers la marquise, et, se laissant tomber tout tremblant dans un fauteuil:

— Ce qui me console, ma chère, dit-il, c'est que je souffre plus qu'elle.

Il y a des lecteurs qui n'ont pas d'enfants, et nous ne devons pas l'oublier. Nous nous garderons donc de suivre pas à pas le marquis de

Férias dans l'application douloureuse et méritoire de son système d'éducation. Il nous suffira de dire qu'après un assez bon nombre d'exécutions analogues à celle que nous venons de raconter, Sibylle comprit à merveille que la nature des choses et la raison supérieure de son grand-père pouvaient et devaient, en beaucoup de cas, arrêter le torrent de sa volonté, en attendant qu'elle connût les lois morales qui devaient en contenir le cours et en diriger le penchant. Un jour arriva où il suffisait que M. de Férias lui dît en souriant : « Sibylle, vous voulez monter sur le cygne ! » pour faire tomber aussitôt l'orage d'un caprice déraisonnable. Bref, elle ne garda de ses instincts impérieux que la fermeté persévérante et passionnée dans les aspirations permises.

.....

M. de Férias avait hérité de son père une autre tradition qu'il maintenait avec la même fidélité. A l'heure de l'Angélus, il assemblait dans le salon du château ses domestiques et les ouvriers résidents de sa ferme et faisait à haute voix la prière du soir, ajoutant aux formules du rituel quelques paroles empruntées à l'humble condition de ceux qui l'écoutaient et à ses malheurs particuliers. Le demi-jour dans lequel se passait cette scène de famille, le bruit sourd qui marquait l'entrée et la sortie des subalternes respectueux, les larmes qui coulaient sur les joues pâles de M^{me} de Férias, les allusions émues et réservées du vieux marquis, tout cela faisait encore pour Sibylle, de cette solennité quotidienne, une heure bénie, pleine d'un charme pénétrant et mystérieux.

Elle avait des plaisirs moins sévères. M^{me} de Férias, après son mari et sa petite-fille, aimait avec passion deux choses : les fleurs et les poules rares. On ignore si elle avait réellement ces deux manies, ou si elle se les était données pour procurer au marquis l'ineffable douceur de les satisfaire. Quoi qu'il en soit, il ne se passait guère de semaine où la marquise, à son lever, n'eût l'heur d'apercevoir sous sa fenêtre une cage ou une jardinière tombée du ciel pendant la nuit. M. de Férias, cependant, discrètement caché dans le feuillage d'un massif, et Sibylle blottie à ses pieds, surveillaient avec des palpitations de cœur l'effet de ces surprises sur l'esprit de M^{me} de Férias. Il arrivait assez habituellement que M^{me} de Férias n'avait jamais vu ni même imaginé qu'il pût se rencontrer dans l'univers des fleurs d'un si riche éclat, ni des poules d'une beauté aussi phénoménale. De ces attentions, fidèlement répétées depuis tant d'années, il

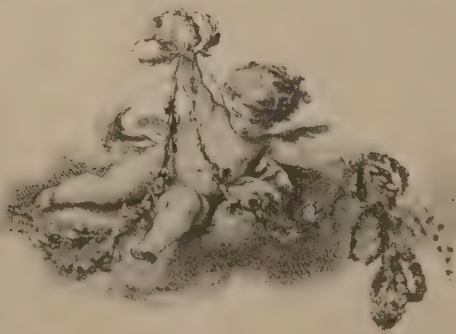
était résulté que la basse-cour et les serres de Férias étaient des merveilles qu'on signalait aux voyageurs. La marquise passait une bonne partie de sa douce existence dans ces lieux de délices, où elle bénissait le ciel et son mari, et où elle pleurait aussi quelquefois; mais pour Sibylle, ce paradis était sans mélange : tout ce pays de fleurs et d'oiseaux, dont sa grand'mère lui semblait être la reine, l'enchantait. Elle croyait vivre dans un de ces contes de fées dont on l'avait bercée. Son grand-père, créateur de ces riantes magies, lui paraissait, sous son nuage de poudre, un être presque divin. M^{me} de Férias, au reste, ne considérait pas son mari d'un œil moins favorable. Sibylle, la voyant un jour penchée, dans une attitude d'extase, hors du vitrage de la serre, se pencha à son tour et aperçut M. de Férias écussonnant un rosier au soleil du matin.

— Mon Dieu, ma mignonne, dit la marquise, voyez comme votre grand-père est beau! Que je le trouve beau!

Sibylle partit de son pied léger, et, s'approchant du vieux marquis, elle lui interpréta ce message affectueux dans sa langue un peu fière :

— Grand-père, la marquise de Férias m'envoie vous dire qu'elle vous trouve beau. Le marquis sourit. — Quelle folie! Allez lui dire que c'est elle qui est charmante. Puis, la rappelant : — Portez-lui cette fleur, ajouta-t-il.

(*Histoire de Sibylle*, 1862, 1^{re} partie, ch. III, Calmann-Lévy, éditeurs.)



CUL-DE-LAMPE par PIERRE CHOFFARD (1730-1800).



BOIS de MAURICE BECQUE (Garnier frères, éditeurs).

La Mort de Julia de Trécœur.

Julia de Trécœur a vu sa mère se remarier avec M. de Lucan, qu'elle espérait épouser elle-même. Devenue la femme du comte de Moras, cet amour romanesque ne cesse de la tourmenter, et elle finit, dans un accès de folie, par chercher la mort.

La soirée de famille se passa comme de coutume. Julia, pâle, soucieuse et hautaine, travailla en silence à sa tapisserie. Lucan remarqua qu'elle embrassait sa mère, en la quittant, avec une effusion extraordinaire.

Il ne tarda pas à se retirer lui-même. Assailli des plus redoutables appréhensions, il ne se coucha pas. Vers le matin seulement, il se jeta sur son lit. Il était environ cinq heures, et l'aube naissait à peine quand il crut entendre marcher avec précaution sur le tapis du corridor et de l'escalier. Il se releva. Les fenêtres de sa chambre ouvraient sur la cour. Il vit Julia la traverser, habillée comme pour monter à cheval. Elle entra dans les écuries, et en sortit quelques instants après. Un domestique lui amena son cheval et l'aïda à y monter. Cet homme, habitué aux allures un peu excentriques de la jeune femme, ne vit apparemment rien d'alarmant dans ce caprice de promenade matinale.

M. de Lucan, après quelques minutes de réflexions agitées, prit sa résolution. Il se dirigea vers la chambre du comte de Moras. A sa vive surprise, il le trouva levé et habillé. Le comte, en voyant entrer Lucan, parut frappé d'étonnement. Il attacha sur lui un regard pénétrant et visiblement troublé.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-il enfin d'une voix basse et émue.

— Rien de sérieux, j'espère, répondit Lucan, je suis inquiet... Julia vient de sortir à cheval... Vous l'avez sans doute vue et entendue comme moi, puisque vous êtes debout ?

— Oui, dit Moras, qui avait continué de regarder Lucan avec un air d'indicible stupeur ; oui, répéta-t-il, se remettant avec peine, et je suis vraiment aise, très aise, de vous voir, mon ami.

En prononçant ces simples paroles, la voix de Moras s'embarrassa ; un voile humide passa devant ses yeux.

— Où peut-elle aller à cette heure ? reprit-il avec sa fermeté d'accent accoutumée.

— Je ne sais... quelque fantaisie nouvelle, je pense ; mais enfin elle m'a paru plus étrange depuis quelque temps, plus sombre, et je suis inquiet. Essayons de la suivre, si vous voulez.

— Allons, mon ami, dit le comte d'un ton froid, après une pause d'hésitation bizarre.

Ils sortirent tous deux du château, emportant leurs fusils de chasse pour laisser croire qu'ils allaient, suivant une habitude assez fréquente, tirer des oiseaux de mer. Au moment de prendre une direction, M. de Moras consulta Lucan du regard.

— Je ne vois de danger, dit Lucan, que du côté des falaises ;... quelques paroles qui lui ont échappé hier me font craindre que le péril ne soit là ; mais avec son cheval elle est forcée de faire un long détour... En traversant les bois, nous y serons avant elle.

Ils s'engagèrent sous la futaie, à l'ouest du château, et y marchèrent en silence d'un pas rapide. Ce chemin les conduisait directement sur le plateau des falaises qu'ils avaient visité la veille. Les bois poussaient de ce côté une pointe irrégulière dont les derniers arbres touchaient presque au bord même de la falaise. Comme ils approchaient, en accélérant le pas fébrilement, de cette lisière extrême, Lucan s'arrêta tout à coup :

— Écoutez ! dit-il.

Le bruit du galop d'un cheval sur un sol dur se faisait entendre distinctement. Ils coururent.

Un talus d'une faible élévation séparait le bois du plateau. Ils le franchirent à demi en s'aidant des branches pendantes ; masqués eux-mêmes par les broussailles et le feuillage, ils eurent alors sous les yeux un spectacle saisissant : à peu de distance, sur leur gauche, Julia arrivait d'une course folle ; elle longeait la ligne oblique des bois, paraissant se diriger en

droite ligne vers le bord de la falaise. Ils crurent d'abord le cheval emporté; mais ils virent qu'elle lui cravachait les flancs pour hâter encore son allure.

Elle était alors à une centaine de pas des deux hommes, et elle allait passer devant eux. Lucan s'élançait pour se précipiter de l'autre côté du talus, quand la main de M. de Moras s'abattit violemment sur son bras et le maintint... Ils se regardèrent... Lucan fut stupéfait de la profonde altération qui avait subitement contracté le visage du comte et creusé ses yeux; il lut en même temps dans son regard fixe une douleur immense, mais une résolution inexorable. — Il comprit qu'il n'y avait plus de secret entre eux. — Il obéit à ce regard, qui n'avait d'ailleurs pour lui, il le sentit, qu'une expression de confiance et de supplication amicale. Il saisit de sa main crispée la main de son ami, et resta immobile. Le cheval passa à quelques pas comme un trait, le poitrail blanc d'écume, tandis que Julia, belle, gracieuse et charmante encore à ce moment terrible, bondissait légèrement sur la selle.

A quelques pieds de la falaise, le cheval, sentant l'abîme, se déroba brusquement et marqua un demi-cercle. Elle le ramena sur le plateau, reprit du champ, et, le poussant de la cravache et de la voix, elle le lança de nouveau vers l'effrayant précipice. L'animal refusant encore ce formidable obstacle, la jeune femme, les cheveux dénoués, l'œil étincelant, la narine ouverte, le retourna et le fit reculer peu à peu vers l'arête de la falaise. Le cheval, fumant, cabré, se levait presque droit et se dessinait de toute sa hauteur sur le ciel gris du matin.

Lucan sentit les ongles de M. de Moras entrer dans sa chair.

Enfin, le cheval fut vaincu : ses deux pieds de derrière quittèrent le sol et rencontrèrent l'espace. Il se renversa, ses jambes de devant battirent l'air convulsivement.

L'instant d'après, la falaise était vide. Aucun bruit ne s'était fait. Dans ce profond abîme, la chute et la mort avaient été silencieuses.

(*Julia de Trécœur*, 1872, ch. vii, Calmann-Lévy, éditeurs.)



MELCHIOR DE VOGÜÉ

1848-1910

Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé fut d'abord un de nos diplomates les plus distingués. La Syrie, la Grèce, la Russie, où il représenta la France, lui inspirèrent divers ouvrages descriptifs et critiques.



Cliché Benque.

MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Son chef-d'œuvre en ce genre est le *Roman russe* (1886), où il révélait au public français Gogol, Dostoïevsky, Tourguenef, Tolstoï. Non seulement il expliquait ces écrivains restés très obscurs pour la plupart des lecteurs de notre pays, mais encore il déterminait tout un mouvement d'idées sociales et mystiques. Ce fut une des plus sérieuses réactions contre le réalisme positiviste.

Devenu député en 1893, M. de Vogüé a jugé le monde parlementaire dans un roman intitulé *les Morts qui parlent* (1899). Signalons encore : *Jean d'Agrève* (1898) et *le Maître de la mer* (1903), romans de la plus fine psychologie, écrits en un style qui tourne volontiers à l'éloquence : chacun de ces livres, en effet, contient une thèse morale ; et l'auteur plaide avec autant de courage que de talent.

Les Morts qui parlent.

Après une séance à la Chambre, Jacques Audarran, qui s'est fait récemment élire député, rencontre dans les couloirs le socialiste Ferroz, son ancien professeur, et lui demande quelques explications sur ce qu'il vient de voir et d'entendre.

« Cher maître, je ne comprends rien à ces logogriphes : je ne vous demande pas de m'expliquer tout, ce serait trop long ; mais, de grâce,

éclairez-moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la plupart, qui causaient familièrement dans ces couloirs, tout à l'heure, qui se racontaient des histoires drôles; sceptiques, comme nous le sommes tous aujourd'hui; faisant bon marché de leurs étiquettes politiques, à telles enseignes que je suis tombé de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la République par des républicains avérés, les princes par des monarchistes notoires. Cette porte franchie, ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont s'entre-dévorer; ils se replongent dans le bain de haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pure comédie, effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la peau de son personnage sous les yeux du public? Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine; elle m'envahissait moi-même, je me surprénais à haïr je ne sais qui, par contagion. »

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index qui marque les points de démonstration sur un cadavre.

« D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez vu leur addition en une personne collective, l'assemblée, monstre nouveau, très différent des unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit, autrement que ses composantes. Nos contemporains ont sans cesse à la bouche ce grand mot : la science, et ils continuent de se gouverner au mépris des découvertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au Parlement comme au théâtre, une mentalité collective et temporaire; elle a ses mouvements, son niveau, presque toujours médiocres; rarement elle s'élève à la hauteur des meilleurs, le plus souvent elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. Cette queue règle les impulsions de tout le corps.

— Soit, fit Andarran. Mais me direz-vous pourquoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les attendrait le moins, sur le propos des questions religieuses? S'il existe un sentiment commun entre tous ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup sûr l'indifférence en matière religieuse. Il n'y a pas ici cinquante personnes qui aillent à la messe. Parmi ces messieurs de la droite que le bon ton y retient, il n'y en a peut-être pas dix qui l'entendent avec une foi assurée. De l'autre côté, nous ne trouverions pas trois individus fortement attachés à un système philosophique; et, hormis quelques vieillards, l'âge de nos collègues les libère de certains souvenirs irritants, des rancunes que nourrissaient naguère ceux qui avaient traversé les périodes où le clergé était puissant et tracassier. Est-il

possible que tous ces sceptiques se passionnent pour ou contre les choses de l'Église? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des indévots?

— C'est là où vous voyez mal, répartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles, pénétrez-vous de cet axiome : il n'y a ici qu'une question, la question religieuse.

« Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle se cache d'habitude sous d'autres enseignes ; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques.

« Ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandant leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité ils nous enveloppent, ils nous oppriment, nous étouffant sous leur poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle, et surtout quand les grandes idées, les grandes passions, entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran ; ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions, sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur ? Il écumait. S'il eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles éternés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentils-hommes croyants et combatifs, qui se démenaient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Boutevierge, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas ? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche de les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères,

austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours geignant sous la dime abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes ? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernement de ce pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint d'entendre à ses trousses les pas des dragons de Villars.

— Bah ! c'est une feinte bien connue : crier à la persécution pour mieux dominer.

— Pas toujours. Cette peur atavique est souvent sincère : lorsqu'elle les reprend, la haine contre vous se réveille en leur cœur. »

Jacques secoua tristement la tête :

« Ainsi, non seulement les morts parleraient, mais ils combattraient, ils haïraient !

— Oui, et c'est le problème insoluble de notre vie nationale. Vous savez comment les terres vierges suent la fièvre et tuent les premiers défricheurs qui les éventrent. Notre vieille terre, faite de la poussière des morts, est autrement empoisonnée ; nous l'avons remuée de fond en comble pour y bâtir à neuf : elle exhale les miasmes accumulés par nos divisions séculaires ; nous mourons de cette malaria.

— Ah ! cher maître, laissez-moi croire que votre théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé, qui dissipent ces miasmes. Liberté, science, progrès, nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souffrances supportées en commun, que faites-vous de ces révolutions où ont fusionné les éléments réfractaires de ces forces généreuses qui nous transforment sans cesse et nous acheminent vers un avenir meilleur ?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elles agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas trop profondément leur vieux sol, qui savent faire un choix judicieux dans les traditions du passé.

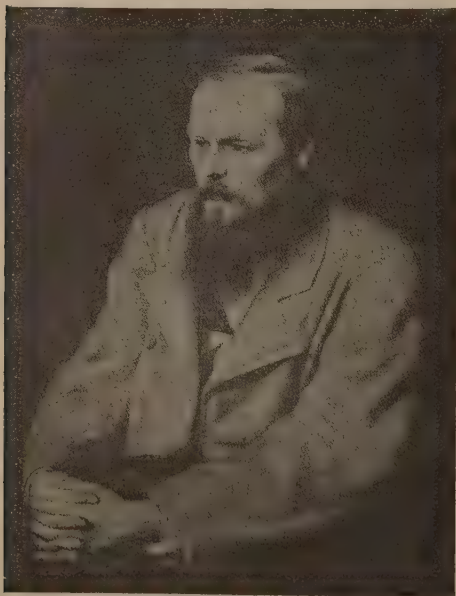
« Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris, quand on le démolit aveuglément. »

(*Les Morts qui parlent*, 1899, Plon et Nourrit, éditeurs.)

Dostoïevsky.

Dans le *Roman russe*, un des plus beaux et des plus importants ouvrages de la critique moderne, de Vogüé étudie les principaux romanciers du xix^e siècle : Gogol, Tourguenef, Tolstoï. Il est particulièrement attiré par la figure étrange de Dostoïevsky, l'auteur de *Crime et Châtiment*, des *Possédés*, et des *Souvenirs de la maison des morts*.

Le hasard m'a fait rencontrer souvent Féodor Michailovitch¹ durant les



DOSTOÏEVSKY (1821-1881).

(Cliché communiqué par la librairie Bossard.)

trois dernières années de sa vie. Il en était de sa figure comme des scènes capitales de ses romans : on ne pouvait plus l'oublier quand on l'avait vue une fois. Oh ! que c'était bien l'homme d'une telle œuvre et l'homme d'une telle vie ! Petit, grêle, tout de nerfs, usé et voûté par soixante mauvaises années ; flétri pourtant plus que vieilli, l'air d'un malade sans âge, avec sa longue barbe et ses cheveux encore blonds ; et malgré tout, respirant cette « vivacité de chat » dont il parlait un jour. Le visage était celui d'un paysan russe, d'un vrai moujik de Moscou ; le nez écrasé, de petits yeux clignotant sous l'arcade, brillant d'un feu tantôt sombre, tantôt doux ; le front large, bossué

1. En Russie, on désigne le plus souvent les personnes par leur prénom suivi du prénom de leur père ; ce dernier prénom est accompagné de la désinence *vitch*, qui signifie : *fils de*. Dostoïevski est donc appelé Féodor, fils de Michel.

de plis et de protubérances, les tempes renforcées comme au marteau; et tous ces traits tirés, convulsés, affaissés sur une bouche douloureuse. Jamais je n'ai vu sur un visage humain pareille expression de souffrance amassée; toutes les transes de l'âme et de la chair y avaient imprimé leur sceau; on y lisait mieux que dans un livre, les souvenirs de la maison des morts, les longues habitudes d'effroi, de méfiance et de martyre.

Tout était peuple dans cet homme, avec l'inexprimable mélange de grossièreté, de finesse et de douceur qu'ont fréquemment les paysans grands-russiens, — et je ne sais quoi d'inquiétant, peut-être la concentration de la pensée sur ce masque de prolétaire. Au premier abord, il éloignait, avant que son magnétisme étrange eût agi sur vous. Habituellement taciturne, quand il prenait la parole, c'était d'un ton bas, lent et volontaire, s'échauffant par degrés, défendant ses opinions sans ménagements pour personne. En soutenant sa thèse favorite sur la prééminence du peuple russe, il lui arrivait parfois de dire à des femmes, dans les cercles mondains où on l'attirait : « Vous ne valez pas le dernier des moujiks. » Les discussions littéraires finissaient vite avec Dostoïevsky; il m'arrêtait d'un mot de pitié superbe : « Nous avons le génie de tous les peuples, et en plus, le génie russe; donc nous pouvons vous comprendre et vous ne pouvez nous comprendre. » — Que sa mémoire me pardonne; j'essaye aujourd'hui de lui prouver le contraire.

Malheureusement pour son dire, il jugeait des choses d'Occident avec une naïveté amusante. Je me rappelle toujours une sortie qu'il fit sur Paris, un soir que l'inspiration le saisit; il en parlait comme Jonas devait parler de Ninive, avec un feu d'indignation biblique; j'ai noté ses paroles : « Un prophète apparaîtra une nuit au Café Anglais, il écrira sur le mur les trois mots de flamme; c'est de là que partira le signal de la fin du vieux monde, et Paris s'écroulera dans le sang et l'incendie, avec tout ce qui fait son orgueil, ses théâtres et son Café Anglais... » — Dans l'imagination du voyant, cet établissement inoffensif représentait l'ombilic de Sodome, une caverne d'orgies infernales et attirantes, qu'il fallait maudire pour n'en pas trop rêver. Il vaticina longtemps et fort éloquentement sur ce thème.

Bien souvent Féodor Michailovitch m'a fait penser à Jean-Jacques; il me semble avoir connu ce cuistre de génie depuis que j'ai pratiqué l'ombrageux philanthrope de Moscou. Chez tous deux, mêmes humeurs, même alliage de grossièreté et d'idéalisme, de sensibilité et de sauvagerie; même fond d'immense sympathie humaine, qui leur assura à tous deux l'audience de

leurs contemporains. Après Rousseau, nul ne porta plus loin que Dostoïevsky les défauts de l'homme de lettres : l'amour-propre effréné, la susceptibilité, les jalousies et les rancunes ; nul non plus ne sut mieux gagner le commun des hommes, en leur montrant un cœur tout plein d'eux. Cet écrivain, d'un commerce si maussade dans la société, fut l'idole d'une grande partie de la jeunesse russe ; non seulement elle attendait avec fièvre ses romans, son journal, mais elle venait à lui comme à un directeur spirituel, pour chercher une bonne parole, un secours dans les peines morales ; durant les dernières années, le plus grand travail de Fédor Michailovitch fut de répondre aux monceaux de lettres qui lui apportaient l'écho de souffrances inconnues.

Il faut avoir vécu en Russie pendant ces années troublées pour s'expliquer l'ascendant qu'il exerça sur tout ce monde des « pauvres gens » en quête d'un idéal nouveau, sur toutes les classes qui ne sont plus le peuple et ne sont pas encore la bourgeoisie. Le prestige littéraire et artistique de Tourguenef avait subi une éclipse fort injuste ; l'influence philosophique de Tolstoï ne s'adressait qu'aux intelligences ; Dostoïevsky prit les cœurs, et sa part de direction dans le mouvement contemporain est peut-être la plus forte. En 1880, à cette inauguration du monument de Pouchkine, où la littérature russe tint ses grandes assises, la popularité de notre romancier écrasa celle de tous ses rivaux ; on sanglota tandis qu'il parlait, on le porta en triomphe, les étudiants prirent d'assaut l'estrade pour le voir de plus près, pour le toucher et l'un de ces jeunes gens s'évanouit d'émotion en arrivant jusqu'à lui. Ce courant le soulevait si haut, qu'il eût eu une vie difficile, s'il eût vécu quelques années de plus. Dans la hiérarchie officielle de l'empire, comme dans le jardin de Tarquin, il n'y a pas de place pour les plantes de trop vive poussée, pour le pouvoir d'un Goethe ou d'un roi Voltaire ; malgré la parfaite orthodoxie de sa politique, l'ancien déporté eût risqué d'être compromis par ses séides et désigné aux suspicions. On n'aperçut sa grandeur et son danger que le jour de sa mort. Bien qu'il me répugne d'achever par des tableaux funèbres une étude déjà si sombre, je dois parler de cette apothéose, je dois consigner ici l'impression que nous eûmes tous alors ; mieux qu'une longue critique, elle fera voir ce que fut cet homme dans ce pays.

Le 10 février 1881, des amis de Dostoïevsky m'apprirent qu'il avait succombé la veille à une courte maladie. Nous nous rendîmes à son domicile pour assister aux prières que l'église russe célèbre deux fois par

jour sur les restes de ses enfants, depuis l'heure où ils ont fermé les yeux jusqu'à celle de l'ensevelissement. Féodor Michailovitch habitait une maison de la ruelle des Forgerons, dans un quartier populaire de Saint-Petersbourg. Nous trouvâmes une foule compacte devant la porte et sur les degrés de l'escalier ; à grand'peine nous nous frayâmes un passage jusqu'au cabinet de travail où l'écrivain prenait son premier repos ; pièce modeste, jonchée de papiers en désordre et remplie par les visiteurs qui se succédaient autour du cercueil.

Il reposait sur une petite table, dans le seul coin de la chambre laissé libre par les envahisseurs inconnus. Pour la première fois je vis la paix sur ces traits, libérés de leur voile de souffrance ; ils ne gardaient plus que de la pensée sans douleur et semblaient enfin heureux d'un bon rêve, sous les roses amoncelées ; elles disparurent vite, la foule se partagea ces reliques de fleurs. Cette foule augmentait à chaque minute, les femmes en pleurs, les hommes bruyants et avides de voir, s'écrasant par de brusques remous. Une température étouffante régnait dans la chambre, hermétiquement close comme le sont les pièces russes en hiver. Tout à coup, l'air manquant, les nombreux cierges qui brûlaient vacillèrent et s'éteignirent ; il ne resta que la lumière incertaine de la petite lampe appendue devant les images saintes. A ce moment, à la faveur de l'obscurité, une poussée formidable partit de l'escalier, apportant un nouveau flot de peuple ; il sembla que toute la rue montait ; les premiers rangs furent jetés sur le cercueil, qui pencha. La malheureuse veuve, prise avec ses deux enfants entre la table et le mur, s'arc-bouta sur le corps de son mari et le maintint en jetant des cris d'effroi ; pendant quelques minutes, nous crûmes que le mort allait être foulé aux pieds ; il oscillait, battu par ces vagues humaines, par cet amour ardent et brutal qui se ruait d'en bas sur sa dépouille.

...Deux jours après, nous eûmes de nouveau cette vision agrandie et plus complète. La date du 12 février 1881 est restée célèbre en Russie ; sauf peut-être à la mort de Skobélef, jamais on ne vit dans ce pays de funérailles plus imposantes, plus significatives. Je serais embarrassé de dire qui eut les plus belles, du héros de l'action ou du héros de la pensée russe. Dès le matin, toute la ville était debout sur la Perspective, cent mille personnes faisaient la haie sur le long trajet que devait parcourir le cortège jusqu'au monastère de Saint-Alexandre Nevsky ; on évaluait à plus de vingt mille le nombre de celles qui le suivaient. Le gouvernement était inquiet, il craignait une manifestation retentissante ; on savait que les

éléments subversifs projetaient d'accaparer ce cadavre, on avait dû réprimer des étudiants qui voulaient porter derrière le char les fers du forçat sibérien. Les timorés insistaient pour qu'on interdît ces pompes révolutionnaires. C'était, qu'on se le rappelle, au plus fort des grands attentats nihilistes, un mois avant celui qui devait coûter la vie au tsar, et pendant l'essai libéral de Loris-Mélikoff. Tout fermentait alors en Russie, et le moindre incident pouvait amener une explosion. Loris jugea qu'il fallait mieux s'associer au sentiment populaire que l'étouffer. Il eut raison; les mauvais desseins de quelques-uns furent noyés dans les regrets de tous. Par une de ces fusions inattendues dont la Russie a le secret, quand une idée nationale l'échauffe, on vit tous les partis, tous les adversaires, tous les lambeaux disjoints de l'empire rattachés par ce mort dans une communion d'enthousiasme.

Qui a vu ce cortège a vu le pays des contrastes sous toutes ses faces : les prêtres, un clergé nombreux qui psalmodiait des prières, les étudiants des universités, les petits enfants des gymnases, les jeunes filles des écoles de médecine, les nihilistes, reconnaissables à leurs singularités de costume et de tenue, le plaid sur l'épaule pour les hommes, les lunettes et les cheveux coupés ras pour les femmes; toutes les compagnies littéraires et savantes, des députations de tous les points de l'empire, de vieux marchands moscovites, des paysans en touloupe, des laquais et des mendiants; dans l'église attendaient les dignitaires officiels, le ministre de l'Instruction publique, et de jeunes princes de la famille impériale. Une forêt de bannières, de croix et de couronnes dominait cette armée en marche; et suivant que passait un de ces tronçons de la Russie, on distinguait des figures douces ou sinistres, des larmes, des prières, des ricanelements, des silences recueillis ou farouches. Chez les spectateurs du cortège, les impressions mobiles se succédaient; chacun jugeait par ce qu'il voyait dans l'instant et croyait voir, tour à tour, l'avènement des classes nouvelles entrant dans l'histoire, la marche triomphale de la révolution dans la capitale de Nicolas, la célébration du génie de la patrie, la douleur de tout un peuple. Chacun jugeait imparfaitement; ce qui passait, c'était toujours l'œuvre de cet homme, formidable et inquiétante, avec ses folies et ses grandeurs; aux premiers rangs sans doute et les plus nombreux, ses clients préférés, les « pauvres gens », les « humiliés », les « offensés », les « possédés » même, misérables heureux d'avoir leur jour et de mener leur avocat sur le chemin de gloire; mais avec eux et les enve-

loppant, tout l'incertain et la confusion de la vie nationale, telle qu'il l'avait dépeinte, toutes les espérances vagues qu'il avait remuées chez tous. Comme on disait des anciens tsars qu'ils « rassemblaient » la terre russe, ce roi de l'esprit avait rassemblé là le cœur russe.

La foule se tasse dans la petite église de la Laure, toute comblée de fleurs, et dans les sépulcres plantés de bouleaux qui l'entourent; la mêlée des conditions et des partis s'acheva dans une Babel de paroles. Devant l'autel, l'archimandrite parla de Dieu et des espérances éternelles; d'autres prirent le corps pour le porter dans la fosse et y parler de gloire. Discoureurs officiels, étudiants, comités slavophiles et libéraux, lettrés et poètes, chacun vint expliquer son idéal, réclamer pour sa cause l'esprit qui s'enfuyait et, comme il est d'usage, servir son ambition sur cette tombe. Tandis que le vent de février emportait cette éloquence avec les feuilles séchées et la poussière des neiges retournées par la bêche, je m'efforçais de juger en toute équité la valeur morale de cet homme et de son action. J'étais aussi perplexe que lorsqu'il faut prononcer sur sa valeur littéraire. Il avait épanché sur ce peuple et réveillé en lui de la pitié, de la piété même : mais au prix de quels excès d'idées, de quels ébranlements moraux ! Il avait jeté son cœur à la foule, ce qui est bien, mais sans le faire précéder de la sévère et nécessaire compagne du cœur, la raison.

J'aurais cherché longtemps mon jugement, si je n'avais revu soudain toute la suite de cette vie, née dans un hôpital, étreinte au début par la misère, la maladie et le chagrin, continuée en Sibérie dans les bagnes, les casernes, pourchassée depuis sur toutes les routes par la détresse matérielle et morale, toujours écrasée et ennoblie par un travail rédempteur. Alors je compris que cette âme persécutée échappait à notre mesure, fausse parce qu'elle est unique; je remis le jugement à Celui qui a autant de poids divers qu'il y a de cœurs et de destinées. Et quand je m'inclinai sur ce refuge de boue qu'il avait eu tant de peine à gagner, en y poussant à mon tour de la neige sur les couronnes de laurier entassées, je ne trouvai d'autre adieu que les mots de l'étudiant à la pauvre fille, les mots qui résumaient toute la foi de Dostoïevsky et devaient lui revenir : « Ce n'est pas devant toi que je m'incline; je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité. »

(*Le Roman russe*, 1886, ch. v, Plon et Nourrit, éditeurs.)

ERNEST PSICHARI

1883-1914

Ernest Psichari, petit-fils de Renan, ne se destinait pas tout d'abord à la carrière militaire. Il avait passé sa licence de philosophie, quand il fit une année de service, comme dispensé; et c'est une fois à la caserne qu'il se



ERNEST PSICHARI.

(Cliché communiqué par M^{me} Noëmi Renan.)

sentit la vocation de soldat. Réengagé en 1904, il fut affecté à l'artillerie coloniale, et partit pour le Congo, avec la mission Lenfant. Revenu en 1908, il entra à l'École de Versailles, d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie; et c'est avec ce grade qu'il retourna en Mauritanie en 1909 : il devait y rester jusqu'en 1912. — La vie militaire et coloniale lui inspira d'abord un livre pittoresque : *Terres de soleil et de sommeil* (1908). Mais en 1913, il donnait *l'Appel des armes*, œuvre où le sentiment patriotique le plus pur, et presque mystique, est en lutte avec le sophisme de l'intellectualisme. — Cependant Ernest Psichari avait senti de plus en plus l'action de la grâce; il se convertissait, et exposait, dans le *Voyage du Centurion*, les étapes de sa marche à la foi. Il avait manifesté l'intention de se faire dominicain; mais le 3 août 1914 il quitta Cherbourg avec l'artillerie du

2^e régiment d'infanterie coloniale pour arrêter la marche de l'ennemi à la frontière de Belgique. Le 22 août, près de Neufchâteau, sa batterie, cernée par l'ennemi, résista pendant douze heures; le soir, ses canons broyés, ses canonnières hors de combat, son capitaine tué à ses côtés, E. Psichari tomba frappé d'une balle à la tempe.

L'Appel des armes.

.....

Comme on approchait de la mi-octobre, Nangès avait quitté sa garnison de Cherbourg pour venir à Crécy tirer quelques perdrix et y mieux goûter ainsi les charmes d'un automne finissant. Il chassait en brave homme, en paysan, de gros souliers aux pieds, la pipe à la bouche. Il aimait les joies saines de la vie, les beaux chevaux, la chasse, le mouvement. A quarante ans, il n'avait d'autre ambition que de conserver son étonnante vigueur physique et que ses jours fussent beaux et unis comme le vol tendu des grands oiseaux de mer. Il s'était installé dans une sorte de félicité intérieure, austère et sérieuse.

Elle lui venait surtout de l'exercice passionné de son métier, où il apportait une sorte de mysticisme singulier, et autant peut-être de l'ardeur qu'il mettait à saisir les faces changeantes et diverses de la vie. Ainsi, en même temps c'était un soldat d'autrefois, un homme que toute idée moderne blessait, et en même temps un homme profondément attaché à son siècle, en ce sens, qu'il en avait toutes les inquiétudes, tout le trouble, le sombre tourment... M. Nangès avait d'ailleurs quelques biens, mais, trop replié sur lui-même, trop intérieur, il ne savait pas en tirer de grandes joies. Il avait eu un beau passé au Soudan, mais n'en avait jamais attendu de récompense dans le monde. Il existe encore aujourd'hui de tels hommes.

Timothée avait d'ordinaire comme compagnon de chasse un jeune garçon dont le visage lui plaisait extrêmement. Il se nommait Maurice Vincent. Il était le fils de l'instituteur du village. Le capitaine Nangès aimait son regard qui s'essayait sur la vie, son impatience; il trouvait du bonheur à être près de lui, dans la campagne familière.

Ils enfonçaient dans la terre chaude et marneuse. Le silence était adorable, mystérieux comme s'il était fait de bruits lointains qu'on n'entendait pas. Alternativement, ils sifflaient le chien, le vieux setter Briquet...

Le dernier jour, celui du départ de Nangès pour sa garnison de Cherbourg, ils sortirent de bonne heure. Il tombait une bruine fine. Tous deux ne parlaient guère. Le capitaine n'était pas bavard. Comme ils marchaient depuis une heure, il dit simplement :

— Voici un temps qui n'est pas défavorable. Les longues nuits et les pluies vont aider la terre à retenir le fumet du gibier. Les courants vont pouvoir travailler.

— Eh oui, Monsieur Timothée, répondit le jeune homme, vous partez au mauvais moment. Et voici le temps encore où les bécasses vont arriver...

Tous deux aimaient la terre et la connaissaient, non point en artistes ni en poètes, mais dans le détail : non dans son lyrisme, mais dans sa vie journalière ; non poétiquement, mais humblement, fraternellement. Tous deux, à des degrés divers, avaient reçu une forte nourriture intellectuelle. Le père de Maurice, esprit fumeux, théoricien diffus, et non dépourvu d'ambition, avait de bonne heure envoyé son fils au lycée de Meaux. Dépasant de beaucoup la culture assez simple de M. Vincent, l'enfant s'était pris d'amour pour les beaux livres, la belle prose, la belle langue, pour les idées. Mais il avait gardé le goût enfantin de la campagne. Il sentait qu'il valait mieux dans une prairie mouillée d'automne que dans une salle d'étude. L'odeur sordide des classes le poursuivait. C'était un avertissement confus qu'il serait plus en sûreté dans le vallon natal que dans les mornes académies de nos pédagogues d'aujourd'hui. Alors il rejoignait le capitaine Nangès qui avait pris les mêmes chemins, mais plus consciemment, en haine de ce qu'on nomme de nos jours l'intellectualisme, par opposition sans doute avec l'intelligence.

Les deux chasseurs passèrent sur un grand plateau qu'un vent humide emplissait de détresse. Le capitaine tua quatre pluviers qui s'étaient égarés sur une éteule, et comme il était tard, ils allèrent déjeuner dans une auberge campagnarde qu'ils connaissaient.

Dans une sorte de fièvre, qui se contenait, travaillait à se modérer, ivre d'odeurs et de brises, le capitaine, pendant le repas, conta d'autres chasses au Soudan, puis une guerre africaine, de grandes misères d'autrefois. Et l'enfant voyait des plaines mornes, du soleil, des gens qui marchaient accablés. Mais il était le fils de l'instituteur Vincent, et il n'avait jamais entendu ce langage-là. Parmi les échos nouveaux, l'on devine quel pouvait être le trouble de ses pensées.

Il faut qu'un Français raisonne et cherche partout des preuves. L'émoi que Maurice ressentait, en écoutant ces récits, il voulait le mesurer, savoir ce qu'en valait l'aune. Les imaginations guerrières qu'il se faisait, toutes ces agréables résonances lointaines, il ne les acceptait que sous bénéfice d'inventaire. Il n'était pas de ceux qui consentent bénévolement à cette

dualité : que le cœur soit touché sans que la raison le soit. Or, quelle était la situation de Maurice Vincent devant le capitaine Nangès ?

D'abord, il s'exaltait. Il retrouvait en lui des ardeurs qu'il croyait éteintes, car ses maîtres lui avaient appris les douces romances de l'humanitarisme. Il frémissait aux grands battements d'ailes de la Gloire ; n'entendait-il pas parler d'une épopée ? Mais aussitôt il se reprenait ; s'indignait de ce mouvement du cœur et, en bon élève, maudissait la guerre.

Pour mieux s'expliquer ce petit combat intérieur, il faut rappeler que l'on était au temps du plus grand triomphe des pacifiques. On réprouvait tout emploi de la violence, toute action de la force. Il fallait — dans le monde de Maurice, c'est une obligation — rabaisser l'armée tout entière, et surtout quand elle fait œuvre d'armée, aux colonies. Il fallait détester les fusils, et surtout quand ils servent à tirer. C'était là en quelque sorte le thème de l'époque, le motif principal, et comme une de ses nécessités sociales. Il y avait des variantes. Les uns — et le père de Maurice était du nombre — maudissaient les soldats et leur drapeau. Les autres rêvaient d'une sorte d'armée qui fût comme un prolongement de l'école laïque, obligatoire et primaire, une œuvre post scolaire, selon le mot en faveur ; enfin, par une contradiction singulière, un instrument même de pacifisme. Mais, très généralement, dans le peuple, comme dans la bourgeoisie, on s'accordait à trouver désuètes, indignes de notre temps, les vieilles vertus conquérantes de la race et à désirer un repos qui était celui des consciences honnêtes et apeurées. Quel moyen pour un jeune garçon d'échapper à son siècle et de ne pas professer des sentiments aussi bien portés ? Mais qu'un passant survienne, évoque une campagne lointaine, des herbes où des soldats rampent, le fusil au poing, les cris d'un assaut dans la lumière tremblante d'un beau jour, le vieux fonds reparait. Ce qui dormait s'éveille, et si le jeune homme a quelque sincérité, tout est remis en question.

Ainsi, c'est une sorte de drame minuscule qui se jouait dans cette auberge de la Bric, pendant que deux chasseurs se délassaient en buvant du vin d'Avallon, neuf et léger.

Dans son trouble, voici, si l'on veut, ce que pensait le jeune homme et ce qu'il n'osait exprimer :

L'armée est une bien belle chose, et c'est trop, je le sens bien, que d'en médire comme fait mon père. Cependant, pourquoi ces conquêtes, ces abus de la force inique, dont je vois bien que le capitaine Nangès a goûté l'ivresse malsaine ? Je ne veux pas me laisser toucher par ses actions

glorieuses qui me donnent assurément une grande idée de leur auteur, mais qui sentent un peu le moyen âge. Peut-être l'armée atteindrait-elle à une beauté plus sobre et plus moderne, si elle voulait se faire la modeste éducatrice de la nation et renoncer aux jeux coûteux et peu honorables de la guerre. Car si...

C'était un compromis. Mais le débat n'était-il pas passionnant qui mettait aux prises tant de forces contraires et égales, dont l'accord insensé constituait précisément la maladie de notre siècle? Au vrai, Maurice Vincent ne voulait pas de cet accord. « Il faut parier, dit Pascal. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. » Maurice était honnête. Il ne voulait pas retirer des récits de Nangès d'agréables émotions et en même temps refuser de le suivre jusqu'où il voulait l'entraîner, prendre tout et ne rien donner. Dans une semblable dispute, il comprenait qu'il ne s'agissait pas d'être pour jusqu'à un certain point, ou contre jusqu'à un certain point. Il était parfaitement intolérable que le cœur assignât une limite et la raison une autre limite, que l'imagination trouvât son compte, mais que la pure doctrine trouvât le sien aussi. Entre ces deux points extrêmes, la place était intenable. Il fallait aviser.

Et c'est ce qu'exprima justement le capitaine Nangès lorsqu'il eut payé l'hôtesse et que, sur la route départementale de Melun, il eut retrouvé son ami.

— Toutes ces agitations — c'était d'une campagne saharienne qu'il parlait — toutes ces agitations ne sont rien sans l'idée qui leur donne un sens. Ce n'est pas un grand honneur, mon cher Maurice, que de mourir de soif dans un désert. Mais c'en est un que d'avoir une idée, ou, si tu veux, bien que le mot soit condamné, une foi. On nous accuse d'être une force du passé. C'est vrai. Il n'y a point d'accommodements possibles avec nous, point d'adaptations ni de transactions d'aucune sorte. Un soldat est un homme d'une simplicité merveilleuse. Notre livre ne se compose que de quelques théorèmes qui suffisent à nos besoins. Mais là, par exemple, rien à retrancher ni à ajouter. Si l'on retranche ou si l'on ajoute, si peu que ce soit, on détruit tout. La moindre adjonction, la moindre suppression, amènent une déviation infinie. Je ne demande pas...

Ah! combien cette première position était habile dans sa candeur, et justement par cette candeur même. le capitaine ne parlait pas souvent ainsi. Seulement, il faut le dire, pendant les longues promenades des derniers jours, le jeune Maurice Vincent l'avait prodigieusement intéressé.

Non pas, nous l'avons dit, qu'ils eussent échangé beaucoup de mots. Mais Maurice lui semblait un type essentiel, ou, comme dit Emerson, « un homme représentatif ».

Il avait manifestement les vertus de la race; l'esprit orné et latin, mais attaché à la terre, tout près du sol. Il excellait à la chasse et s'y montrait tout entier, hardi, décidé, plein de bon sens et de finesse, ingénieux. La chasse est moins en France le sport du grand seigneur que celui des gens de la classe même de Vincent : paysans riches, petits bourgeois, demi-bourgeois, petits fonctionnaires, humbles hobereaux campagnards. Maurice Vincent en pantalon de velours, en jambières de toile grise, la veste ouverte sur un tricot de grosse laine, avec son air réfléchi, son parler lent, un peu traînant, est typique. Il est, en effet, une représentation éminente, et qui peut prendre, dans ce décor de l'Île-de-France, toute sa valeur. Et ce que Nangès a cru remarquer chez lui dans ses promenades, c'est une sorte de gravité, un certain ton élevé, le besoin d'un système, joint à une spontanéité naïve, mais le besoin, tout de même, d'un système d'idées, d'une logique idéale.

C'est une chose merveilleuse en France que l'on puisse toucher le plus humble jeune homme par de la foi, et pourvu que des raisons supérieures soient mises en jeu.

— Je ne demande pas, continuait Nangès, que tu entendes tout ce que je dis. Beaucoup de soldats, hélas ! ne l'entendent pas. On se révolte contre certaines mesquineries. Ceux-mêmes qui ne blâment pas l'ensemble, blâment le détail, la rudesse des caporaux, l'inutilité de certaines « vexations » ou de certaines fatigues imposées sans qu'on en voie bien la raison, le mépris que l'on a souvent à la caserne pour le « bachelier » ou l'« intellectuel », telle dureté qui broie trop l'individu. A un degré supérieur, d'autres qui ne blâment pas le principe, blâment l'application du principe; son utilisation éventuelle, et c'est alors l'armée conquérante que l'on vise. Tous ont tort. Il faut choisir. C'est un tout immuable : chaque chose y a sa place, ou il n'est rien « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » Tu as beaucoup lu, mon cher enfant, et les propos de tes aînés ont mis en toi le trouble de la conscience moderne. Mais dans ce qui m'occupe maintenant, les lectures sont peu de chose. L'armée est un article de foi. Je ne te requiers pas, si encore tu me suis jusqu'ici, de rester toute ta vie dans l'armée. Mais j'aimerais qu'en allant au service, tu eusses l'idée préconçue de trouver tout bien. Je te citerai encore ce grand Pascal. Il voulait que l'on fit les gestes de la religion avant même que l'on crût, et il écrivait la phrase célèbre :

« Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? Qu'avez-vous à perdre? Pour ma part, je ne redoute pas de telles extrémités. »

Peut-être, ce coup-là, M. Nangès allait-il un peu loin. Mais il se trouva justement qu'il disait ce qu'il fallait dire. C'était une utile réponse aux tièdes leçons de M. Vincent.

Tirailé entre ces deux partis, Maurice devait écouter son cœur. Il avait la conscience du danger. Suivre l'instituteur, c'était tout perdre, et la vraie conscience de lui-même, et l'utilisation de ses facultés normales. Ses vertus naturelles ne trouveraient plus leur emploi.

Un dernier trait montrera comme il entendait cette confiance, et sa candeur délicate.

Comme ils arrivaient, le capitaine et lui, à hauteur des premières maisons de Voulangis et qu'ils semblaient, après être allés si loin eux-mêmes, se recueillir, ils virent venir d'un sentier à travers champs une assez jolie jeune fille, presque une enfant, et fraîche, et que suivait une chèvre enrubannée,

— Ah! Monsieur Timothée, dit gaiement le jeune homme, vous n'avez pas encore vu ma petite amie. Elle s'appelle Claire Monestier. Elle est jolie, n'est-ce pas?

Il s'approcha de la jeune fille, lui prit la main et lui dit, avec un peu d'orgueil enfantin, qu'elle faisait la connaissance du capitaine Nangès, de l'artillerie coloniale.

Le ton sur lequel il fit cette présentation n'échappa nullement à Timothée. Ce lui fut une nouvelle indication. Et plus loin, comme ils allaient vers la diligence de Crécy :

— Nous ne sommes pas encore fiancés. Mais nous nous marierons un jour.

Cette simplicité amoureuse charma le capitaine. Il apercevait là, plutôt qu'une grande passion, un sentiment fin, aimable, de bonne et durable qualité. Point de curiosité d'amour ni d'impatience. Rien qu'un regard ferme et clair où brillait une sorte de volonté...

(L'Appel des armes, 1913, Louis Conard, éditeur.)



E. PSICHARI AU MILIEU DE SES PARTISANS (*Mauritanie*, 1912).
(Cliché communiqué par M^{me} Noémi Renan.)

Le Voyage du centurion.

I

*Inter mundanas varietates*¹.

Maxence était le fils d'un colonel lettré, voltairien et pis, traducteur d'Horace, excellent et honnête vieillard, homme enfin de belles façons. Son point de départ il le trouvait dans ces heures de jeunesse passées en la compagnie d'Homère et de Virgile, auxquels l'initiait le colonel. Admiration coup d'archet pour débiter dans une vie qui prétend à quelque harmonie ! Pendant toute son enfance, Maxence s'était habitué à la manière de penser latine et quand il faisait son bilan intérieur, c'était là le seul souvenir qu'il pût mettre à son actif. Mais après, dans ses années d'adolescence, quelles n'avaient pas été sa misère et sa déréliction ! Son père avait nourri son esprit, mais non son âme. Les premiers troubles de la jeunesse la trouvèrent démunie, sans défense contre le mal, sans protection contre les sophismes et les piperies du monde.

1. *Inter mundanas varietates*, parmi les vicissitudes du monde.

A vingt ans, Maxence errait sans conviction dans les jardins empoisonnés du vice, mais en malade, et poursuivi par d'obscurs remords, troublé devant la malignité du mensonge, chargé de l'affreuse dérision d'une vie engagée dans le désordre des pensées et des sentiments. Son père s'était trompé : Maxence avait une âme. Il était né pour croire, et pour aimer, et pour espérer. Il avait une âme, faite à l'image de Dieu, capable de discerner le vrai du faux, le bien du mal. Il ne pouvait se résoudre à ce que la Vérité et la Pureté ne fussent que de vains mots, sans nul soutien. Il avait une âme, ô prodige, et une âme qui n'était pas faite pour le doute, ni pour le blasphème, ni pour la colère. Pourtant, cet homme droit suivait une route oblique, une route ambiguë, et rien ne l'en avertissait, si ce n'est ce battement précipité du cœur, cette inquiétude lorsque, amoncelant des ruines, l'on se retourne, et que l'on contemple l'œuvre maléfique du sacrilège.

Maxence avait été élevé loin de l'Église. Il était donc un malade qui ne pouvait en aucune façon connaître le remède. Dégoûté de tout, il ignorait la cause même de son dégoût, bien plus encore le moyen de redonner à sa vie un peu de ton. Pendant huit ans, de sa vingt-deuxième année, à sa sortie de Saint-Cyr, jusqu'à sa trentième, il avait erré à travers le monde et jeté à tous les ciels sa malédiction. Ainsi la bouche pleine d'injures, ignorant tout de l'onction chrétienne, mais pourtant reniflant dans la France qu'il connaissait, le mensonge et la laideur, il fuyait de continent en continent, d'océan en océan, sans qu'aucune étoile le guidât à travers les variétés de la terre.

Cette fois-ci, le destin conduisait le jeune officier vers le désert. Mot prestigieux, dont on a rêvé longtemps, sur lequel on s'est égaré, dans ces heures de spleen où le bruit fait mal, où il faut de la solitude et du silence. A peine a-t-il tourné le coin, et quitté les berges du Sénégal, Maxence frissonne d'impatience à cette belle chose qui est là-bas, derrière les mimosas du pays brackna, et dont il se fait mille images étranges et magnifiques. L'air pur emplit ses poumons, il aspire les chaudes bouffées qui viennent de l'est en vagues pressées. C'est la trêve. Il n'entendra plus parler la langue de sa patrie, il n'en saura plus rien, il oubliera toutes les misères, toutes les folies dont il a été le témoin. L'espace s'ouvre devant lui, il s'y engouffre et la porte derrière lui se referme, sur un grand coup de vent nocturne.

Là, Maxence se trompait. Ce désert est plein de la France, on l'y trouve

à chaque pas. Mais ce n'est plus la France que l'on voit en France, ce n'est plus la France des sophistes et des faux savants, ni des raisonneurs dénués de raison. C'est la France vertueuse, pure, simple, la France casquée de raison, cuirassée de fidélité. Nul ne la peut comprendre pleinement s'il n'est chrétien. Pourtant, sa vertu agit, pour peu que dans la fièvre on ait gardé le goût de la santé!

Une des premières étapes de Maxence était le poste d'Aleg, petit fortin crénelé qui couronne une faible hauteur rocheuse. Tout proche du fleuve, il appartient déjà au désert par l'aridité qu'il domine, par cet air de pauvreté fière qui est la marque du Sahara. De loin, le jeune officier vit le drapeau français qui flottait sur le toit le plus élevé. Devant le mur d'enceinte, alors qu'il allait pénétrer dans le réduit, le tirailleur de garde se redressa, présenta l'arme. Autrefois, à l'époque de ses premiers voyages, Maxence frémissait de joie à de tels spectacles. Il se rappelait ses surprises joyeuses quand, aux confins de la Chine, après de longs jours de route, il découvrait, dans l'ombre chaude des flamboyants, le signe bien-aimé de la fraternité française. Mais devant le drapeau d'Aleg, il se sentait gêné. La France qu'il symbolisait ressemblait si peu à celle qu'il venait de quitter! Et puis, dans sa sombre ardeur à s'enfouir dans le grand tombeau saharien, il s'irritait d'avoir encore à se mettre, avec des camarades, en frais de conversation.

Le soir, ayant repris la route du Nord, il se sentit plus à l'aise. Décidément la France, la France de sa misère, s'éloignait; les amarres, une à une, se rompaient. La petite colonne dépassa le puits de Tankassas, et, comme il faisait pleine lune, elle ne s'arrêta que dans le milieu de la nuit, quelque part, dans la solitude silencieuse.

Tandis que les tirailleurs s'étendaient sur le sable, enroulés dans leurs couvertures, leur jeune chef, debout au milieu du carré que formait ce camp d'un soir, saluait, le rêve au cœur, la nuit de la délivrance. Des souffles frais circulaient parmi les mimosas épineux. Tout reposait dans la clarté exquise de la lune claire, et sur le ciel blanc, les sentinelles, baïonnettes au canon, faisaient de vives découpures immobiles.

Ah! il la reconnaissait enfin, Maxence, cette odeur de l'Afrique, cette odeur qu'il avait tant aimée! Il la reconnaissait, cette brise vivifiante qui exalte ce qu'il y a de meilleur en nous, et il se reconnaissait lui-même, tel qu'il avait été en ses années d'adolescence, lorsque, traversant d'autres solitudes, il les appelait auxiliatrices et voulait que leur force portât

remède à sa faiblesse. O vous tous qui souffrez d'un mal inconnu, qui êtes désemparés et dégrésés, faites comme Maxence, fuyez le mensonge des cités, allez vers ces terres incultes qui semblent sortir à peine, fumantes encore, des mains du Créateur, remontez à votre source, et, vous carrant solidement au sein des éléments, tâchez d'y retrouver les linéaments de l'immuable et très tranquille Vérité!

Maxence avait vécu bien des nuits semblables à celle-ci. Il devait en vivre bien d'autres. Ce qu'il voulait ce soir-là, ce premier soir, c'est que l'Afrique retrouvée lui donnât d'utiles conseils. « Puisse chaque étape, se disait-il, être utile à mon cœur! » Il n'était pas en lui de volonté plus arrêtée, de plus ferme propos que d'aller à travers le monde, tendu sur lui-même et décidé à se conquérir lui-même par la violence, que de demander sans répit à la terre de toutes les vertus la force, la droiture, la pureté du cœur, la noblesse et la candeur. Parce qu'il savait que de grandes choses se font par l'Afrique, il pouvait tout exiger d'elle, et tout, par elle, exiger de lui. Parce qu'elle est la figuration de l'éternité, il pouvait donc lui demander le vrai, le beau, le bien, et toute l'éternité véritable.

Ces longues errances, à qui Maxence allait donner trois années de sa vie, et les plus belles, commençaient bien. Déjà il connaissait la frugalité de la vie nomade. Levé avant l'aube, il parcourait plusieurs lieues le matin, à la tête de ses gens. Vers dix heures, on dressait sa tente, il mangeait son riz avec la viande des biches que l'on avait tuées le matin, puis il recevait les Maures, se renseignait sur les affaires du pays, ou bien vaquait aux mille soins qu'exige en pays désertique le commandement d'une troupe de quelque importance. Il ne savait pas à quoi lui pourrait bien servir cette austérité. Mais il était ainsi fait de la préférer aux cornes d'abondance que lui présentait sa patrie. Il sentait qu'une vie spirituelle est parfaitement possible au Sahara, et peut-être aussi, dans son obscur désir de pardon, espérait-il qu'il pourrait, par cette misère, se racheter de bien des misères.

II

Déjà les champs sont blancs pour la moisson.

.....Un nouveau soir est venu. On a marché tout le jour, et voici une plaine blanche, poudrée de clartés, et nul ne sait son nom. Il y a des dunes faites d'un sable si léger, que nulle herbe n'a pu s'y fixer. Le monde est dans

l'attente de la nuit. Le soleil lui-même s'est tu. Et plus grand, plus lourd encore est le silence de la fatigue humaine. Maxence veille, étant celui qui est toujours debout, et que toujours l'on voit dressé comme un pilier puissant au-dessus de la terre. Alors l'immense action de grâces s'échappe de sa poitrine : « Je suis content, ô terre, de me retrouver parmi toi. Qu'il est beau de baigner dans la vie, et d'être parmi elle, comme la barque, sur un fleuve débordé, lutte contre le courant, et chante ! Qu'il est beau, le ciel, vu du rivage de la terre ! O grâce mystérieuse de la vie, je te bénis ; ô source profonde, ô principe essentiel, je te loue, je t'exalte et je te loue ! Je suis, je respire profondément tout ce sol, j'ai ma place sous le soleil ! O miracle ! J'ai la permission formidable d'être un homme ! »

A qui parle donc ce Maxence, ce grand abandonné ? Il parle à son Père, à son Dieu qu'il ne connaît pas, et lui-même, il ne cesse pas d'être le lutteur qui a sa place marquée dans la mêlée. Il parle à son Père, mais il sait ce que peut son bras. Sa place n'est pas parmi les pacifiques, mais au contraire il a l'audace et toute la mâle vertu de la jeunesse. Il est celui qui forcera le ciel, il est ce violent qui ravira de haute main l'éternité. Il est celui à qui tout est permis. Ne s'est-il donc pas affronté avec la mort ? Tous ses soirs ne sont ils pas des soirs de bataille ?

Mais il parle à son Père, il sait qu'il a un maître et que ce maître peut tout, et que lui ne peut rien. Adorable contradiction ! L'effort de cette âme est vain, s'il n'y a pas la soumission, mais qu'est-ce qu'une soumission qui ne laisserait pas de place à l'effort ? Maxence entrevoit que le plus haut état de la conscience humaine est là, dans cet accord suprême de l'effort avec la soumission, de la liberté avec la servitude, et que cet accord ne se fait nulle part ailleurs qu'en Jésus-Christ. En effet, on peut avoir le désir d'élargir sa vie morale en dehors de Dieu. Ainsi les stoïciens, les huguenots. Mais alors vient l'orgueil qui gâte tout, et qui est mensonge. Car nous savons bien au-dedans de nous que cette voix sonne faux et que cette pourpre de l'orgueilleux est le vêtement de la plus affreuse misère. Au lieu qu'en Jésus-Christ, l'homme désire monter intiniment haut, tout en se sachant infiniment bas. Et cela est vrai, puisque nous sommes dans la liberté autant que dans la servitude : « La misère se concluant de la grandeur, dit Pascal, est la grandeur de la misère. » Et : « Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, qui nous prennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Et encore : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît

misérable. » Ainsi nos misères ne cessent de nous toucher, elles sont présentes, il suffit d'ouvrir les yeux... Mais en même temps, un instinct est en nous, qui nous avertit de notre dignité et de la place privilégiée que nous tenons dans le monde. Car, jusqu'au plus profond de notre corps, il y a la nature et il y a la grâce.

O la douce, la pénétrante lumière ! Qu'il est heureux l'inquiet soldat, quand il aperçoit ce bel équilibre de la raison chrétienne, cette mesure suprême où tout est pesé, cette tranquille harmonie où toute chose en nous a été envisagée selon la juste évaluation et la règle exacte ! Tout est lié désormais en lui, et hors de lui. Il se connaît et il connaît Dieu. Il s'est taillé sa part dans l'héritage de la Croix, et ce champ où il se promène, il est sa possession dans l'éternité.

Le centurion de César, s'il commande à ses hommes, il obéit à César. Et certes, la puissance est en lui de commander, et d'inventer ce qui est utile dans le moment opportun, et il a la signature dans la portion humaine où il a été délégué. Mais en même temps, il est le serviteur sous les yeux du maître, et l'esclave de la plus étroite dépendance. Or Maxence est exactement ce centurion de César, connaissant la puissance de sa parole sur les hommes, et l'immense impuissance de la servitude. Qu'il considère pourtant, non plus le centurion de César, mais le centurion du Christ Jésus, et il reconnaîtra, non pas un autre homme, mais le même exactement. Car le Maître lui a donné la volonté puissante et le cep de vigne de la domination sur la matière, et il l'a envoyé pour combattre avec les armes de l'esprit intérieur. Mais en même temps sa main n'a pas cessé d'être au-dessus de lui pour la bénédiction des travaux de la terre. Il s'est manifesté dans sa puissance, afin que l'homme connût sa place, et il a fait sentir sa douce présence dans les batailles amères de la vie. Mais entre tous les hommes, c'est le soldat qu'il a choisi, afin que la grandeur et la servitude du soldat fussent la figuration, sur la terre, de la grandeur et de la servitude du chrétien.

(*Le Voyage du centurion*, 1914, Louis Conard, éditeur.)



MOSAÏQUE DE POMPEÏ

LOUIS HÉMON

1880-1913

Fils de Félix Hémon, inspecteur général de l'Université, Louis Hémon avait fait d'excellentes études classiques, était devenu licencié ès lettres, diplômé de l'École des Langues orientales pour l'annamite, et élève de l'École coloniale. Pris du désir de voyager, il séjourna d'abord en Angleterre, puis au Canada : c'est là qu'il mourut d'un accident de chemin de fer, le 8 juillet 1913. — En Angleterre, il avait observé de très près les mœurs de la classe moyenne et du peuple,

comme le prouvent les nouvelles réunies sous le titre de *La Belle que Voilà*, publiées par la librairie Grasset dans la collection des *Cahiers verts*. La même collection renfermait déjà *Maria Chapdelaine*, ouvrage que Louis Hémon avait écrit au cœur même du Canada, à Péribarke, près du lac Saint-Jean, où il passa dix-huit mois. Jamais ouvrage ne fut plus simple, et en même temps plus pénétrant et plus suggestif. On peut dire « qu'il est fait », comme tant de chefs-d'œuvre, « avec rien ».

L'intrigue tient en deux mots : Maria Chapdelaine, d'une vieille famille canadienne française, aime François Paradis, à qui elle se fiancé et qui est digne de son amour. François Paradis, qui veut venir la voir au nouvel an, reste enseveli dans les neiges. — Nous citons le passage où Eutrope Gagnon, un brave garçon qui aimait aussi Maria, vient annoncer la mort du fiancé. — Maria est ensuite tentée d'épouser Lorenzo Surprenant, qui vit à la ville, et qui l'arrachera au désert de neige où elle s'étiolo. Mais elle sent que son devoir l'attache à la tradition de ses pères, et, résignée, elle épousera Eutrope Gagnon.

Louis Hémon est mort trop tôt pour réaliser toutes les promesses que donnait son pur et puissant talent. Mais il nous a laissé un beau livre, qui est en même temps un bon livre, d'où sort une admirable leçon de profonde piété religieuse et filiale.



LOUIS HÉMON.

Photographie communiquée par BERNARD GRASSET.

Maria Chapdelaine.

Le jour de l'an n'amena aucun visiteur. Vers le soir, la mère Chapdelaine, un peu déçue, cacha sa mélancolie sous la guise d'une gaieté exagérée.

— Quand même il ne viendrait personne, dit-elle, ce n'est pas une raison pour nous laisser pâtir. Nous allons faire de la tire.

Les enfants poussèrent des cris de joie et suivirent des yeux les préparatifs avec un intérêt passionné. Du sirop de sucre et de la cassonade furent mélangés et mis à cuire; quand la cuisson fut suffisamment avancée, Télésphore rapporta du dehors un grand plat d'étain rempli de belle neige blanche. Tout le monde se rassembla autour de la table, pendant que la mère Chapdelaine laissait tomber le sirop en ébullition goutte à goutte sur la neige, où il se figeait à mesure en éclaboussures sucrées, délicieusement froides.

Chacun fut servi à son tour, les grandes personnes imitant plaisamment l'avidité gourmande des petits; mais la distribution fut arrêtée bientôt, sagement, afin de réserver un bon accueil à la vraie tire, dont la confection ne faisait que commencer. Car il fallait parachever la cuisson, et, une fois la pâte prête, l'étirer longuement pendant qu'elle durcissait. Les fortes mains grasses de la mère Chapdelaine manièrent cinq minutes durant l'écheveau succulent qu'elles allongeaient et repliaient sans cesse; peu à peu leur mouvement se fit plus lent, puis une dernière fois la pâte fut étirée à la grosseur du doigt et coupée avec des ciseaux, à grand effort, car elle était déjà dure. La tire était faite.

Les enfants en mâchaient déjà les premiers morceaux quand des coups furent frappés à la porte.

— Eutrope Gagnon, fit le père. Je me disais aussi que ce serait bien rare s'il ne venait pas veiller avec nous, ce soir.

C'était Eutrope Gagnon, en effet. Il entra, souhaita le bonsoir à tout le monde, posa son casque de laine sur la table.... Maria le regardait, une rougeur aux joues. La coutume veut que le jour de l'an les garçons embrassent les filles, et Maria savait fort bien qu'Eutrope, malgré sa timidité, allait se prévaloir de cet usage; elle restait immobile près de la table et attendait, sans ennui, mais pensant à cet autre baiser qu'elle aurait aimé recevoir.

Pourtant le jeune homme prit la chaise qu'on lui offrait et s'assit, les yeux à terre.

— C'est toi toute la visite que nous avons eue aujourd'hui, dit le père Chapdelaine. Mais je pense bien que tu n'as vu personne non plus... J'étais bien certain que tu viendrais veiller.

— Comme de raison... Je n'aurais pas laissé passer le jour de l'an sans venir. Mais en plus de ça j'avais des nouvelles que je voulais vous répéter.

— Ah!

Sous les regards d'interrogation convergeant sur lui il continuait à baisser les yeux.

— A voir ta face je calcule que ce sont des nouvelles de malchance.

— Ouais.

La mère Chapdelaine se leva à moitié avec un geste de crainte.

— Ce serait-il les garçons?

— Non, madame Chapdelaine. Esdras et Da'Bé sont bien, si le Bon Dieu le veut. Les nouvelles que je parle ne viennent pas de ce bord-là; ce n'est pas un parent à vous, mais un garçon que vous connaissez.

Il hésita un instant et prononça le nom à voix basse.

— François Paradis...

Son regard se leva un instant sur Maria, pour se détourner aussitôt; mais elle ne remarqua même pas ce coup d'œil chargé d'honnête sympathie. Un grand silence s'était appesanti non seulement dans la maison, mais sur l'univers entier; toutes les créatures vivantes et toutes les choses restaient muettes et attendaient anxieusement cette nouvelle qui était d'une si terrible importance, puisqu'elle touchait le seul homme au monde qui comptât vraiment.

— Voilà comment ça s'est passé... Vous avez peut-être eu connaissance qu'il était foreman dans un chantier en haut de la Tuque, sur la rivière Vermillon. Quand le milieu de décembre est venu, il a dit tout à coup au boss qu'il allait partir pour venir passer les fêtes au lac Saint-Jean, icitte... Le boss ne voulait pas, comme de raison; quand les hommes se mettent à prendre des congés de dix et quinze jours en plein milieu de l'hiver, autant vaudrait casser le chantier de suite. Il ne voulait pas et il le lui a bien dit; mais vous connaissez François: c'était un garçon malaisé à commander, quand il avait une chose en tête. Il a répondu qu'il avait dans son cœur d'aller au grand lac pour les fêtes, et qu'il irait. Alors le boss l'a laissé faire, par peur de le perdre, vu que c'était un homme capable hors de l'ordinaire, et accoutumé dans les bois...

Il parlait avec une facilité singulière, lentement, mais sans chercher ses

mots, comme s'il avait tout préparé d'avance. Maria songea tout à coup, au milieu de son angoisse : « François a voulu venir icitte pour les fêtes... me voir », et une joie fugitive effleura son cœur comme une hirondelle rase l'eau.

— Le chantier n'était pas bien loin dans le bois, seulement à deux jours de voyage du Transcontinental, qui descend sur la Tuque : mais ça s'adonnait qu'il y avait eu un accident à la « track », qui n'était pas encore réparée, et les chars ne passaient pas. J'ai eu connaissance de tout ça par Johnny Niquette, de Saint-Henri, qui est arrivé de la Tuque il y a deux jours passés.

— Ouais?

— Quand François Paradis a su qu'il ne pourrait pas prendre les chars, il a fait une risée et dit comme ça que tant qu'à marcher il marcherait tout le chemin, et qu'il allait gagner le grand lac en suivant les rivières, la rivière Croche d'abord, et puis la rivière Ouatchouan, qui tombe près de Roberval.

— C'est correct, dit le père Chapdelaine, ça peut se faire. J'ai passé par là.

— Pas dans cette saison icitte, M. Chapdelaine, sûrement pas dans cette saison icitte. Tout le monde là-bas a dit à François que ça n'avait pas de bon sens de vouloir faire ce voyage-là en plein hiver, au temps des fêtes, avec le froid qu'il faisait, peut-être bien quatre pieds de neige dans le bois, et seul. Mais il n'a fait que rire d'eux et leur dire qu'il était accoutumé dans le bois, et qu'un « peu de misère » ne lui faisait pas peur, parce qu'il était décidé d'aller en haut du lac pour les fêtes, et que là où les sauvages passaient lui passerait bien. Seulement, vous connaissez bien ça, M. Chapdelaine, — quand les sauvages font ce voyage-là, c'est plusieurs ensemble, et avec des chiens. François est parti seul, à raquette, avec ses couvertes et des provisions sur une petite traîne...

Personne n'avait dit un mot pour le hâter ou l'interrompre ; on l'écoutait comme on écoute quelqu'un qui conte une histoire, quand le dénouement approche, visible, mais inconnu, pareil à un homme qui vient en se cachant la figure.

— Vous vous rappelez bien le temps qu'il a fait la semaine avant Noël : il est tombé de la neige en masse, et puis le norouà a pris. Ça c'est adonné que pendant la tempête François Paradis était dans les

grands brûlés, où la petite neige poudre terriblement et fait des falaises. Dans des places comme celles-là, même un homme capable n'a pas grande chance quand il fait ben fret et que la tempête dure. Et si vous vous rappelez, le norouâ a soufflé trois jours de suite, dur à vous couper la face...

— Oui, Eh bien ?

Le monologue qu'il avait préparé n'allait pas plus loin sans doute, ou bien il hésitait à prononcer les paroles nécessaires, car il ne répondit qu'après quelques instants de silence à voix basse :

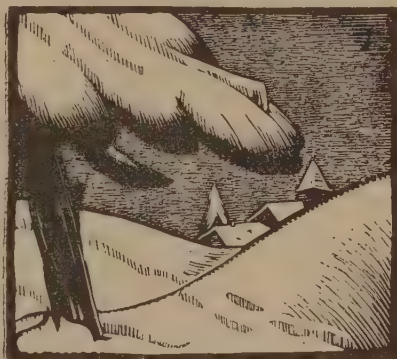
— Il s'est écarté...

Des gens qui ont passé toute leur vie à la lisière des bois canadiens savent ce que cela veut dire. Les garçons téméraires que la malchance atteint dans la forêt et qui se trouvent écartés — perdus — ne reviennent guère. Parfois une expédition trouve et rapporte leurs corps, au printemps, après la fonte des neiges... Le mot lui-même, au pays de Québec et surtout dans les régions lointaines du nord, a pris un sens sinistre et singulier, où se révèle le danger qu'il y a à perdre

le sens de l'orientation, seulement un jour, dans ces bois sans limites.

— Il s'est écarté... La tempête l'a surpris dans les brûlés et il s'est arrêté un jour ; on sait ça à cause que des sauvages ont trouvé l'abri en branches de sapin qu'il s'était fait, et ils ont vu aussi ses pistes. Il est reparti parce qu'il n'avait guère de provisions et qu'il avait hâte d'arriver, je pense : mais le temps était encore méchant, la neige tombait, le norouâ soufflait dur, et probablement qu'il ne pouvait pas voir le soleil ni parquer son chemin, car les sauvages ont dit que ses pistes s'éloignaient de la rivière Croche, qu'il avait suivie, et s'en allaient dret vers le nord.

Personne ne parlait encore, ni les deux hommes qui écoutaient en hochant parfois la tête, comprenant tous les détails de la tragique aven-



FRONTISPICE gravé
pour l'édition de *Maria Chapdelaine*
(BERNARD GRASSET, éditeur).

ture; ni la mère Chapdelaine, dont les mains s'étaient jointes sur ses genoux comme pour une imploraison tardive, ni Maria.

— Quand on a su ça, des hommes d'Ouatchouan sont partis, après que le temps s'était adouci un peu. Mais la neige avait couvert toutes les pistes et ils sont revenus en disant qu'ils n'avaient rien vu, voilà trois jours passés. Il s'est écarté...

Tous se redressèrent avec des soupirs; l'histoire était terminée, et en vérité il ne restait plus rien à dire. Le sort de François Paradis était aussi lugubrement certain que s'il avait été enterré dans le cimetière de Saint-Michel de Mistassini, au milieu des chants avec la bénédiction des prêtres.

Un lourd silence pesa sur la maisonnée. Le père Chapdelaine se pencha en avant, les coudes sur ses genoux, cognant machinalement une de ses mains fermées contre l'autre avec une moue grave.

— Ça montre que nous ne sommes que des petits enfants dans la main du Bon Dieu, fit-il. François était un des meilleurs hommes de par icitte pour vivre dans les bois et trouver son chemin; des étrangers l'engageaient comme guide et il les ramenait toujours sans malchance. Et voilà qu'il s'est écarté. Nous ne sommes que de petits enfants... Il y en a qui se croient pas mal forts et qui pensent qu'ils peuvent se passer de l'aide du Bon Dieu quand ils sont dans leur maison ou sur leur terre; mais dans le bois...

Il secoua la tête, et répéta encore d'une voix grave :

— Nous ne sommes que de petits enfants.

— C'était un bon homme, dit Eutrope Gagnon, un vrai bon homme, fort et vaillant et sans malice.

— Comme de raison. Je ne veux pas dire que le Bon Dieu avait des raisons pour le faire mourir, lui plutôt qu'un autre. C'était un bon garçon, un travaillant, et je l'aimais bien. Mais ça vous montre...

— Personne n'a jamais rien eu contre lui, reprit Eutrope avec une sorte de généreux entêtement. C'était un homme rare pour l'ouvrage, pas peureux de rien, et serviable, avec ça. Tous ceux qui l'ont connu avaient de l'amitié pour lui. C'était un homme « dépareillé ».

Il leva les yeux sur Maria et répéta avec force :

— C'était un bon homme, un homme dépareillé.

— Quand nous étions à Mistassini, dit la mère Chapdelaine, voilà de ça sept ans, ça n'était encore qu'une jeunesse, mais fort et adroit pas

mal, déjà aussi grand comme il est là..., je veux dire comme il était..., l'été dernier, quand il est venu icitte. Et toujours de bonne humeur, avec ça. C'était difficile de ne pas l'aimer.

Ils regardaient tout droit devant eux en parlant, et cependant tout ce qu'ils disaient semblait s'adresser à Maria, comme si son secret d'amour avait été naïvement visible. Mais elle ne dit rien ni ne bougea, les yeux fixés sur la vitre de la petite fenêtre que le gel rendait pourtant opaque comme un mur.

Eutrope Gagnon s'en alla bientôt; les Chapdelaine restés seuls, furent longtemps sans parler. Enfin le père dit d'une voix hésitante :

— François Paradis n'avait quasiment pas de famille; alors, comme nous avions tous de l'amitié pour lui, on pourrait peut-être faire dire une messe ou deux... Eh, Laura?

— Sûrement trois grand'messes avec chant; et quand les garçons reviendront du bois, en bonne santé, s'il plaît au Bon Dieu, trois autres pour le repos de son âme, pauvre garçon! Et tous les dimanches nous dirons un chapelet pour lui.

— Il était comme tous les autres, reprit le père Chapdelaine, pas parfait, comme de raison, mais sans malice et propre dans sa vie. Le Bon Dieu et la Sainte Vierge auront pitié de lui.

Encore le silence. Maria sentait bien que c'était pour elle qu'ils disaient cela, parce qu'ils avaient deviné son chagrin et cherchaient à l'adoucir; mais elle ne pouvait parler, ni pour louer le mort, ni pour se plaindre. Une main s'était glissée dans sa gorge, l'étouffant, dès que le dénouement du récit tragique était devenu clair pour elle, et maintenant cette main avait pénétré jusqu'en sa poitrine et lui serrait durement le cœur. Les élancements et la douleur déchirante viendraient plus tard peut-être; mais pour le moment, ce n'était encore que cela : la poigne cruelle de cinq doigts fermés sur son cœur.

D'autres paroles furent prononcées, qu'elle n'entendit guère; puis ce fut le remue-ménage ordinaire du soir, les préparatifs du coucher, le père Chapdelaine, sortant pour aller faire une dernière visite à l'étable et rentrant dans la maison très vite, la peau rougie par le froid, fermant en hâte derrière lui la porte par où une colonne de buée froide s'engouffrait.

— Viens, Maria.

Sa mère l'appelait très doucement, en lui posant une main sur l'épaule. Elle se leva et alla s'agenouiller avec les autres pour la prière. Pendant

dix minutes, les voix se répondirent, étouffées et monotones, murmurant les paroles sacrées. Quand ils furent arrivés à la fin du chapelet, la mère Chapdelaine murmura :

— Encore cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de ceux qui ont eu de la malchance dans les bois...

Et les voix s'élevèrent de nouveau, un peu plus étouffées encore qu'auparavant, avec parfois un frémissement qui ressemblait à un sanglot.

Lorsqu'elles se turent et que tous se relevèrent après le dernier signe de croix, Maria se détourna de suite et retourna près de la fenêtre. Le gel avait fait des vitres autant de plaques de verre dépoli, opaques, qui abolissaient le monde du dehors; mais Maria ne les vit même pas, parce que les larmes avaient commencé à monter en elle et l'aveuglaient. Elle resta là quelques instants, immobile, et les bras pendants, dans une attitude d'abandon pathétique; puis son chagrin tout à coup se fit plus poignant et l'étourdit; machinalement elle ouvrit la porte et sortit sur les marches du perron de bois.

Vu du seuil, le monde figé dans son sommeil blanc semblait plein d'une grande sérénité; mais dès que Maria fut hors de l'abri des murs, le froid descendit sur elle comme un couperet, et la lisière lointaine du bois se rapprocha soudain, sombre façade derrière laquelle cent secrets tragiques, enfouis, appelaient et se lamentaient comme des voix.

Elle se recula avec un gémissement, referma la porte et s'assit près du poêle, frissonnante. La stupeur première du choc commençait à se dissiper, son chagrin s'aiguisa, et la main qui lui serrait le cœur se mit à inventer des pincements, des déchirures, vingt tortures rusées et cruelles.

Comme il a dû pâtir là-bas dans la neige ! songe-t-elle, sentant encore sur son visage la morsure rapide de l'air glacé. Elle a bien entendu dire, par des hommes que le même destin a effleurés, que c'était une mort insensible et douce, au contraire, toute pareille à un assoupissement; mais elle n'arrive pas à le croire, et les souffrances que François a peut-être endurées avant de s'abandonner sur le sol blanc, défilent dans sa pensée à elle comme une procession sinistre.

Point n'est besoin de voir le lieu; elle connaît assez bien l'aspect redoutable des grands bois en hiver, la neige amoncelée jusqu'aux premières branches des sapins, les buissons d'aunes enterrés presque en entier, les bouleaux et les trembles dépouillés comme des squelettes et tremblant sous le vent glacé, le ciel pâle se révélant à travers le fouillis des aiguilles

vert sombre. François Paradis s'en est allé à travers les troncs serrés, les membres raides de froid, la peau râpée par le norouâ impitoyable, déjà mordu par la faim, trébuchant de fatigue; ses pieds las n'ont plus la force de se lever assez haut et souvent ses raquettes accrochent la neige et le font tomber sur les genoux.

Sans doute dès que la tempête a cessé il a reconnu son erreur, vu qu'il marchait vers le Nord désert, et de suite il a repris le bon chemin, en garçon d'expérience qui a toujours eu le bois pour patrie. Mais ses provisions sont presque épuisées, le froid cruel le torture encore; il baisse la tête, serre les dents et se bat avec l'hiver meurtrier, faisant appel aux ressources de sa force et de son grand courage. Il songe à la route à suivre et à la distance, calcule ses chances de survivre, et par éclairs pense aussi à la maison bien close et chaude où tous seront contents de le revoir; à Maria qui saura ce qu'il a risqué pour elle et lèvera enfin sur lui ses yeux honnêtes pleins d'amour.

Peut-être est-il tombé pour la dernière fois tout près du salut, à quelques arpents seulement d'une maison ou d'un chantier. C'est souvent ainsi que cela arrive. Le froid assassin et ses acolytes se sont jetés sur lui comme une proie, ils ont raidi pour toujours ses membres forts, couvert de neige le beau visage franc, fermé ses yeux hardis sans pitié ni douceur; fait un bloc glacé de son corps vivant... Maria n'a plus de larmes; mais elle frissonne et tremble ainsi qu'il a dû trembler et frissonner, lui, avant que l'inconscience miséricordieuse vienne; et elle se serre contre le poêle avec une grimace d'horreur et de compassion comme s'il était en son pouvoir de le réchauffer aussi et de défendre sa vie contre les meurtriers.

Oh! Jésus-Christ, qui tendais les bras aux malheureux, pourquoi ne l'as-tu pas relevé de la neige avec tes mains pâles? Pourquoi, Sainte Vierge, ne l'avez-vous pas soutenu d'un geste miraculeux quand il a trébuché pour la dernière fois? Dans toutes les légions du ciel, pourquoi ne s'est-il pas trouvé un ange pour lui montrer le chemin?

Mais c'est la douleur qui parle ainsi avec des cris de reproche, et le cœur simple de Maria craint d'avoir été impie en l'écoutant. Bientôt une autre crainte lui vient : peut-être François Paradis n'a-t-il pas su tenir assez exactement les promesses qu'il lui avait faites. Dans les chantiers, au milieu d'hommes rudes, il a peut-être eu des moments de faiblesse, blasphémé, profané les noms saints, et il s'en est allé vers la mort en état de péché, accablé du courroux divin.

Ses parents ont dit tout à l'heure qu'ils allaient faire dire des messes. Comme ils ont été bons ! Ayant deviné son secret, comme ils ont su se taire ! Mais elle aussi peut aider de ses prières la pauvre âme en peine. Son chapelet est resté sur la table : elle le reprend, et tout naturellement ce sont les phrases de l'Ave qui montent à ses lèvres : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

Aviez-vous douté d'elle, mère du Galiléen ? Parce qu'elle vous avait, huit jours auparavant, supplié par mille fois et que vous n'aviez répondu à sa prière qu'en vous figeant dans une immobilité vraiment divine pendant que s'accomplissait le destin, pensiez-vous qu'elle allait, elle, douter ou de votre pouvoir ou de votre bonté ? C'eût été mal la connaître. Comme elle vous avait demandé votre protection pour un homme, voici qu'elle vous demande votre pardon pour une âme, avec les mêmes mots, la même humilité, la même foi sans limites.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. »

Seulement elle se serre contre le grand poêle de fonte, et bien que la chaleur du feu la pénètre elle continue à frissonner en pensant au pays glacé qui l'entoure, au bois profond, à François Paradis qu'elle ne peut encore imaginer insensible, et qui doit avoir si froid dans son lit de neige.....

(*Maria Chapdelaine*, Bernard Grasset, édit.)

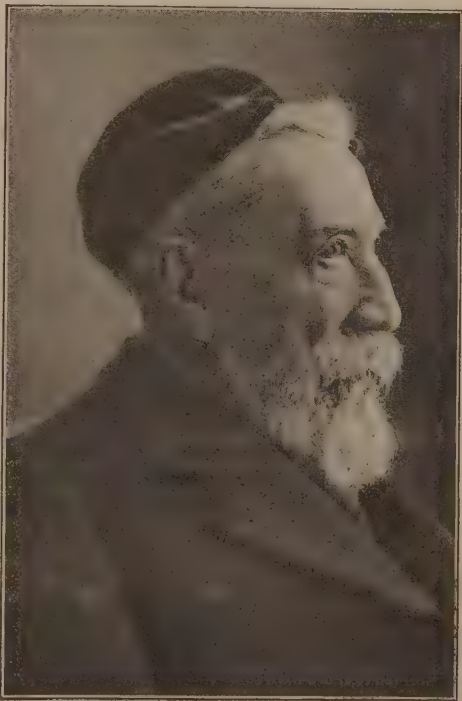


BOIS de H. BROUTELLE.

ANATOLE FRANCE

1844-1924

Anatole France a d'abord publié des vers : *les Poèmes dorés* (1873) et *les Noces corinthiennes* (1876). Puis il pratiqua la critique en rédigeant dans le journal *le Temps* la chronique intitulée *la Vie littéraire*. Mais, quelles que soient ses qualités de poète et de critique, c'est par le roman qu'Anatole France est devenu un des écrivains les plus célèbres de notre temps. Il publia : *le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), *Thais* (1890), *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* (1893), *le Lys rouge* (1894). D'ailleurs, Anatole France n'adopte la forme du roman que pour se donner un cadre, dans lequel il développe moins une intrigue que des idées ou des impressions ; il est essentiellement *subjectif*. Il a analysé sa propre formation : familiale, scolaire, sociale, dans *le Livre de mon ami*, *le Petit Pierre* et *la Vie en fleurs*. Nous n'avons pas à discuter ici la philosophie d'Anatole France ni ses opinions politiques ; les morceaux que nous citons appartiennent à la littérature. On en appréciera tout à la fois la finesse exquise et le style essentiellement français.



Cliché H. Manuel.

ANATOLE FRANCE.

La Révélation de la poésie.

Mademoiselle Lefort, qui tenait dans le faubourg Saint-Germain une pension pour des enfants en bas âge, consentit à me recevoir de dix heures à midi et de deux heures à quatre heures. Je m'étais fait par avance une idée affreuse de cette pension, et quand ma bonne m'y traîna pour la première fois, je me jugeai perdu.

Aussi je fus extrêmement surpris, en entrant, de voir dans une grande chambre cinq ou six petites filles et une douzaine de petits garçons qui riaient, faisaient des grimaces et donnaient toute sorte de signes de leur insouciance et de leur espièglerie. Je les jugeai bien endurcis.

Je vis, par contre, que mademoiselle Lefort était profondément triste. Ses yeux bleus étaient humides et ses lèvres entr'ouvertes.

De pâles boucles à l'anglaise pendaient le long de ses joues, comme au bord des eaux les branches mélancoliques des saules. Elle regardait sans voir et semblait perdue dans un rêve.

La douceur de cette demoiselle affligée et la gaieté des enfants m'inspirèrent de la confiance ; à la pensée que j'allais partager le sort de plusieurs petites filles, peu à peu, toutes mes craintes s'évanouirent.

Mademoiselle Lefort, m'ayant donné une ardoise avec un crayon, me fit asseoir à côté d'un garçon de mon âge qui avait les yeux vifs et l'air fin.

— Je m'appelle Fontanet, me dit-il, et toi ?

Puis il me demanda ce que faisait mon père. Je lui dis qu'il était médecin.

Le mien est avocat, répondit Fontanet ; c'est mieux.

— Pourquoi ?

Tu ne vois pas que c'est plus joli d'être avocat ?

— Non.

— Alors c'est que tu es bête.

Fontanet avait l'esprit fertile. Il me conseilla d'élever des vers à soie et me montra une belle table de Pythagore qu'il avait faite lui-même. J'admirai Pythagore et Fontanet. Moi, je ne savais que des fables.

En partant, je reçus de mademoiselle Lefort un bon point dont je ne pus parvenir à découvrir l'usage. Ma mère m'expliqua que n'avoir point d'utilité était le propre des honneurs. Elle me demanda ensuite ce que j'avais fait dans cette première journée. Je lui répondis que j'avais regardé mademoiselle Lefort.

Elle se moqua de moi, mais j'avais dit la vérité. J'ai été enclin de tout temps à prendre la vie comme un spectacle. Je n'ai jamais été un véritable observateur; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue, le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis né spectateur, et je conserverai, je crois, toute ma vie cette ingénuité des badauds de la grande ville, que tout amuse et qui gardent dans l'âge de l'ambition, la curiosité désintéressée des petits enfants. De tous les spectacles auxquels j'ai assisté, le seul qui m'ait ennuyé est celui qu'on a dans les théâtres en regardant la scène. Au contraire, les représentations de la vie m'ont toutes diverti, à commencer par celles que j'eus dans la pension de mademoiselle Lefort.

Je continuai donc à regarder ma maîtresse et, me confirmant dans l'idée qu'elle était triste, je demandai à Fontanet d'où venait cette tristesse. Sans rien affirmer de positif, Fontanet l'attribuait au remords et croyait bien se rappeler qu'elle fut subitement imprimée sur les traits de mademoiselle Lefort, au jour, déjà ancien, où cette personne lui confisqua sans nul droit une toupie de buis et commit presque aussitôt un nouvel attentat; car pour étouffer les plaintes de celui qu'elle avait spolié, elle lui enfonça le bonnet d'âne sur la tête.

Fontanet concevait qu'une âme souillée de ces actes eût perdu à jamais la joie et le repos; mais les raisons de Fontanet ne me suffisaient pas et j'en cherchais d'autres.

Il était difficile, à vrai dire, de chercher quelque chose dans la classe de mademoiselle Lefort, à cause du tumulte qui y régnait sans cesse. Les élèves s'y livraient de grands combats devant mademoiselle Lefort, visible, mais absente. Nous nous jetions les uns aux autres tant de catéchismes et de croûtes de pain, que l'air en était obscurci et qu'un crépitement continu remplissait la salle. Seuls, les plus jeunes enfants, les pieds dans les mains, et la langue tirée hors de la bouche, regardaient le plafond avec un sourire pacifique.

Soudain mademoiselle Lefort, entrant dans la mêlée d'un air de somnambule, punissait quelque innocent; puis elle rentrait dans sa tristesse comme dans une tour. Faites réflexion, je vous prie, à l'état d'esprit d'un petit garçon de huit ans qui, au milieu de cette agitation incompréhensible, écrit depuis six semaines sur une ardoise :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

C'était là ma tâche. Par moments, je me pressais la tête dans les mains pour contenir mes idées ; mais une seule était distincte : l'idée de la tristesse de mademoiselle Lefort. Je m'occupais sans cesse de ma désolée maîtresse. Fontanet augmentait ma curiosité par d'étranges récits. Il constatait qu'on ne pouvait passer le matin devant la chambre de mademoiselle Lefort sans entendre des cris lamentables, mêlés à des bruits de chaînes.

— Je me rappelle, ajouta-t-il, qu'il y a longtemps, un mois peut-être, elle lut à toute la classe, en sanglotant, une histoire qu'on croit être en vers.

Il y avait dans le récit de Fontanet une expression d'horreur qui me pénétra. J'eus lieu de penser, dès le lendemain, que ce récit n'était pas imaginaire, du moins quant à la lecture à haute voix : car pour ce qui est des chaînes qui faisaient pâlir Fontanet, je n'en ai jamais rien su et je suppose aujourd'hui que le bruit de ces chaînes était en réalité un bruit de pelles et de pincettes. Le lendemain, voici ce qui eut lieu : Mademoiselle Lefort frappa sur la table avec une règle pour obtenir le silence, toussa, et dit d'une voix sourde :

— Pauvre Jeanne !

— Après une pause, elle ajouta :

Des vierges du hameau Jeanne était la plus belle.

Fontanet me donna un coup de coude dans la poitrine en lançant un rire en fusée. Mademoiselle Lefort lui jeta un regard indigné ; puis, d'une voix plus triste que les psaumes de la pénitence, elle continua l'histoire de la pauvre Jeanne. Il est probable et même certain que cette histoire était en vers d'un bout à l'autre ; mais je suis bien forcé de la conter comme je l'ai retenue. On reconnaîtra, j'espère, dans ma prose, les membres épars du poète dispersé.

Jeanne était fiancée ; elle avait engagé sa foi à un jeune et vaillant montagnard. Oswald était le nom de cet heureux pasteur. Déjà tout est préparé pour l'hyménée, les compagnes de Jeanne lui apportent le voile et la couronne. Heureuse Jeanne ! Mais une langueur l'envahit. Ses joues se couvrent d'une pâleur mortelle. Oswald descend de la montagne. Il accourt et lui dit : « N'es-tu pas ma compagne ? » Elle répond d'une voix éteinte : « Cher Oswald, adieu ! Je meurs ! » Pauvre Jeanne ! Le tombeau fut son lit nuptial et les cloches du hameau, qui devaient sonner pour son hymen, sonnèrent pour ses funérailles.

Il y avait dans ce récit un grand nombre de termes que j'entendais pour la première fois et dont je ne savais pas la signification ; mais l'ensemble m'en sembla si triste et si beau que je ressentis, à l'entendre, un frisson inconnu ; le charme de la mélancolie m'était révélé par une trentaine de vers dont j'aurais été incapable d'expliquer le sens littéral. C'est que, à moins d'être vieux, on n'a pas besoin de beaucoup sentir. Des choses obscures peuvent être des choses touchantes, et il est bien vrai que le vague plaît aux jeunes âmes.

Les larmes jaillirent de mon cœur trop plein et Fontanet ne put, ni par ses grimaces, ni par ses moqueries, arrêter mes sanglots. Pourtant je ne doutais pas alors de la supériorité de Fontanet. Il a fallu qu'il devint sous-secrétaire d'État pour m'en faire douter. Mes larmes furent agréables à mademoiselle Lefort : elle m'appela auprès d'elle et me dit :

— Pierre Nozière, vous avez pleuré ; voici la croix d'honneur. Apprenez que c'est moi qui ai fait cette poésie. J'ai un gros cahier rempli de vers aussi beaux que ceux-là ; mais je n'ai pas encore trouvé d'éditeur pour les imprimer. Cela n'est-il pas horrible et même inconcevable ?

— Oh ! mademoiselle, lui dis-je, je suis bien content. Je sais maintenant la cause de votre chagrin. Vous aimiez la pauvre Jeanne qui est morte dans le hameau, et c'est parce que vous pensez à elle, n'est-ce pas, que vous êtes triste et que vous ne vous apercevez jamais de ce que nous faisons dans la classe ? Malheureusement, ces propos lui déplurent ; car elle me regarda avec colère et dit : — Jeanne est une fiction. Vous êtes un sot. Rendez cette croix et retournez à votre place.

Je retournai à ma place en pleurant. Cette fois, c'est sur moi que je pleurais, et j'avoue que ces nouvelles larmes n'avaient point cette espèce de douceur qui s'était mêlée à celles que la pauvre Jeanne m'avait tirées. Une chose augmentait mon trouble : je ne savais pas du tout ce que c'était qu'une fiction ; Fontanet ne le savait pas davantage. Je le demandai à ma mère, quand je fus de retour à la maison.

— Une fiction, me répondit ma mère, c'est un mensonge.

— Ah ! maman, lui dis-je, c'est un malheur que Jeanne soit un mensonge.

— Quelle Jeanne ? demanda ma mère.

Des vierges du hameau Jeanne était la plus belle.

Et je contai l'histoire de Jeanne telle qu'elle me restait dans l'esprit.

Ma mère ne me répondit rien ; mais je l'entendis qui disait à l'oreille de mon père :

— Quelles pauvretés on apprend à cet enfant !

— Ce sont en effet de grandes pauvretés, dit mon père. Que voulez-vous aussi qu'une vieille fille entende à la pédagogie ? J'ai un système d'éducation que je vous exposerai un jour. D'après ce système, il faut apprendre à un enfant de l'âge de notre Pierre les mœurs des animaux auxquels il ressemble par les appétits et par l'intelligence. Pierre est capable de comprendre la fidélité d'un chien, le dévouement d'un éléphant, les malices d'un singe : c'est cela qu'il faut lui conter ; et non cette Jeanne, ce hameau et ces cloches, qui n'ont pas le sens commun.

— Vous avez raison, répondit ma mère ; l'enfant et la bête s'entendent fort bien, ils sont tous deux près de la nature. Mais, croyez-moi, mon ami, il y a une chose que les enfants comprennent mieux encore que les ruses des singes ; ce sont les belles actions des grands hommes. L'héroïsme est clair comme le jour, même pour un petit garçon ; et si l'on raconte à Pierre la mort du chevalier d'Assas, il la comprendra, avec l'aide de Dieu, comme vous et moi.

— Hélas ! soupira mon père, je crois, au contraire, que l'héroïsme s'entend de diverses façons ; selon les temps, les lieux, et les personnes. Mais il n'importe ; ce qui importe dans le sacrifice, c'est le sacrifice même. Si l'objet pour lequel on se dévoue est une illusion, le dévouement n'en est pas moins une réalité ; et cette réalité est la plus splendide parure dont l'homme puisse décorer sa misère morale. Chère amie, votre générosité naturelle vous a fait comprendre ces vérités mieux que je ne les comprenais moi-même avec le secours de l'expérience et de la réflexion. Je les ferai entrer dans mon système.

Ainsi disputaient le docteur et ma mère.

Huit jours après, j'écrivais pour la dernière fois sur mon ardoise, au milieu du tumulte :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Fontanet et moi, nous quittâmes ensemble la pension de mademoiselle Lefort.

(*Le Livre de mon ami*, 1884, Calmann-Lévy, édit.)

« Jamais de la vie ! »

Je revois avec une singulière précision une poupée qui, lorsque j'avais huit ans, s'étalait dans une méchante boutique de la rue de Seine. Comment il arriva que cette poupée me plut, je ne sais. J'étais très fier d'être un garçon; je méprisais les petites filles et j'attendais avec impatience le moment (qui, hélas ! est venu) où une barbe piquante me hérissierait le menton. Je jouais aux soldats et, pour nourrir mon cheval à bascule, je ravageais les plantes que ma pauvre mère cultivait sur sa fenêtre. C'était là des jeux mâles, je pense ! Et pourtant j'eus envie d'une poupée.

Celle que j'aimais était-elle belle, au moins ? Non. Je la vois encore. Elle avait une tache de vermillon sur chaque joue, des bras mous et courts, d'horribles mains de bois. Sa jupe à fleurs était fixée à la taille par deux épingles. C'était une poupée de mauvais ton, sentant le faubourg.

Je me rappelle bien que, tout bambin que j'étais, et n'ayant pas encore usé beaucoup de culottes, je sentais, à ma manière, mais très vivement, que cette poupée manquait de grâce, de tenue; qu'elle était grossière, qu'elle était brutale. Mais je l'aimais malgré cela, je l'aimais pour cela. Je n'aimais qu'elle. Je la voulais.

J'imaginai des rases de sauvage pour obliger Virginie, ma bonne, à passer avec moi devant la petite boutique de la rue de Seine. J'appuyais mon nez à la vitre, et il fallait que ma bonne me tirât par le bras. « Monsieur Sylvestre, il est tard, et votre maman vous grondera. »

M. Sylvestre se moquait bien alors des gronderies. Mais sa bonne l'enlevait comme une plume, et M. Sylvestre cédait à la force.

Enfin, un jour, jour que je n'oublierai jamais, ma bonne me conduisit chez mon oncle, le capitaine Victor, qui m'avait invité à déjeuner. J'admirais beaucoup mon oncle, le capitaine, tant parce qu'il avait brûlé la dernière cartouche à Waterloo que parce qu'il apprêtait de ses propres mains, à la table de ma mère, des chapons à l'ail, qu'il mettait ensuite dans la salade de chicorée. Je trouvais cela très beau.

Mon oncle Victor m'inspirait aussi beaucoup de considération par ses redingotes à brandebourgs et surtout par une certaine manière de mettre toute la maison sens dessus dessous dès qu'il y entrait. Encore aujourd'hui, je ne sais trop comment il s'y prenait, mais j'affirme que, quand mon oncle Victor se trouvait dans une assemblée de vingt personnes, on ne voyait, on n'entendait que lui.

Le capitaine me gorgea de gâteaux et de vin pur. Il me parla des nombreuses injustices dont il avait été victime. Il se plaignit surtout des Bourbons, et comme il négligea de me dire qui étaient les Bourbons, je m'imaginai, je ne sais trop pourquoi, que les Bourbons étaient des marchands de chevaux établis à Waterloo. Au dessert, je crus entendre dire au capitaine que mon père était un homme que l'on menait par le bout du nez; mais je ne suis passûr d'avoir compris. J'avais des bourdonnements dans les oreilles, et il me semblait que le guéridon dansait.

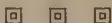
Mon oncle mit sa redingote à brandebourgs, prit son chapeau tromblon, et nous descendîmes dans la rue, qui m'avait l'air extraordinairement changée. Il me semblait qu'il y avait très longtemps que je n'y étais pas venu. Toutefois, quand nous fûmes dans la rue de Seine, l'idée de ma poupée me revint à l'esprit et me causa une exaltation extraordinaire. Ma tête était en feu. Je résolus de tenter un grand coup.

Nous passâmes devant la boutique; elle était là, derrière la vitre, avec ses joues rouges et sa jupe à fleurs. « Mon oncle, dis-je avec effort, voulez-vous m'acheter cette poupée? » Et j'attendis.

« Acheter une poupée à un garçon, sacrebleu? s'écria mon oncle, d'une voix de tonnerre. Tu veux donc te déshonorer! Demande-moi un sabre, un fusil, je te les payerai, mon garçon, sur le dernier écu blanc de ma pension de retraite. Mais te payer une poupée, mille tonnerres! pour te couvrir de honte! Jamais de la vie! Si je te voyais jouer avec une margoton ficelée comme celle-là, monsieur le fils de ma sœur, je ne vous reconnaîtrais plus pour mon neveu. »

En entendant ces paroles, j'eus le cœur si serré que l'orgueil, un orgueil diabolique, m'empêcha seul de pleurer. Mon oncle, subitement calmé, revint à ses idées sur les Bourbons; mais moi, resté sous le coup de son indignation, j'éprouvais une honte indicible. Ma résolution fut bientôt prise. Je me promis de ne pas me déshonorer; je renonçai fermement et pour jamais à la poupée aux joues rouges. Ce jour-là, je connus l'austère douceur du sacrifice.

(*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, 1831. Calmann-Lévy, édit.)



Collégien.

C'était le jour de la rentrée. J'étais admis, cette année-là, comme externe au collège, après avoir fréquenté quelque temps cette institution Saint-Joseph où j'expliquais l'*Épître* au chant des moineaux.

Devenu collégien, je sentais cet honneur avec quelque inquiétude et craignais qu'il ne fût lourd. Je n'avais nulle envie de briller sur ces bancs tachés d'encre, car, à dix ans, j'étais sans ambition. Je n'en avais d'ailleurs nul espoir. A l'école préparatoire, je m'étais fait remarquer surtout par une expression perpétuelle de surprise, qui ne passe pas, à tort ou à raison, pour une marque de grande intelligence et me faisait juger un peu simple : jugement injuste. J'étais aussi intelligent que la plupart de mes camarades, mais je l'étais autrement. Leur intelligence leur servait dans les circonstances ordinaires de la vie. La mienne ne me venait en aide que dans les rencontres les plus rares et les plus inattendues. Elle se manifestait inopinément dans des promenades lointaines ou dans des lectures étranges. J'étais résigné à n'être pas un élève brillant et je me disposais, dès mon entrée au collège, à chercher ce qui pouvait, dans ma nouvelle existence, me donner quelque distraction. Tels étaient mon naturel et mon génie, et je n'ai jamais changé. J'ai toujours su me distraire ; ce fut tout mon art de vivre. Petit et grand, jeune et vieux, j'ai constamment vécu le plus loin possible de moi-même et hors de la triste réalité. J'éprouvais, en ce jour de rentrée, un désir d'autant plus vif d'échapper aux circonstances environnantes, que ces circonstances me semblaient particulièrement disgracieuses. Le collège était laid, sale, malodorant ; mes camarades brutaux, les maîtres tristes. Notre professeur nous regardait sans joie et sans amour, et il n'était ni assez exquis ni assez pervers pour affecter les dehors d'une tendresse qu'il n'éprouvait pas. Il ne nous fit pas de discours et, nous ayant observés un moment, il nous demanda nos noms, qu'il inscrivait, à mesure que nous les prononcions, dans un grand registre ouvert sur son pupitre. Je le trouvais vieux et machinal. Sans doute n'était-il pas aussi âgé qu'il me semblait. Quand il eut recueilli nos noms, il les mâcha quelque temps en silence, pour s'en pénétrer. Et je crois qu'aussitôt il les posséda tous. Son expérience lui avait enseigné qu'un maître ne tient ses élèves qu'autant qu'il tient leur nom et leur figure.

— Je vais, nous dit-il ensuite, vous dicter la liste des livres que vous devrez vous procurer le plus tôt possible.

Et il nous dénombrâ d'une voix lente et monotone des titres rébarbatifs tels que lexiques et rudiments (ne les pourrait-on nommer avec plus de douceur à de très jeunes enfants?), les fables de Phèdre, une arithmétique, une géographie, le *Selectae e profanis...*, que sais-je encore? Et il termina sa liste par cette mention nouvelle pour moi : *Esther et Athalie*.

Aussitôt je vis devant moi, dans un vague délicieux deux femmes gracieuses, vêtues comme sur les images, qui se tenaient par la taille et qui se disaient des choses que je n'entendais pas, mais que je devinais touchantes et jolies. La chaire et le professeur, le tableau noir, les murs gris avaient disparu. Les deux femmes marchaient lentement dans un étroit sentier entre des champs de blé fleuris de bleuets et de coquelicots, et leurs noms chantaient à mes oreilles : *Esther et Athalie*.

Je savais déjà qu'*Esther* était l'aînée. Elle était bonne. *Athalie*, plus petite, avait des nattes blondes, autant que je pouvais le discerner. Elles habitaient la campagne. Je devinais un hameau, des chaumières qui fumaient, un berger, des villageois dansant; mais tous les traits de ce tableau restaient incertains, et j'étais avide de connaître les aventures d'*Esther* et d'*Athalie*. Le professeur, en m'appelant par mon nom, me tira de ma rêverie.

— Dormez-vous? Vous êtes dans la lune. Allons! Allons! soyez attentif et écrivez.

Le maître nous dictait les devoirs et les leçons pour le lendemain : un thème latin à faire, une fable de Fénelon à réciter.

Rentré à la maison, je remis à mon père la liste des livres qu'il fallait se procurer le plus tôt possible. Mon père parcourut cette liste d'un regard paisible et me dit qu'il fallait demander ces ouvrages à l'économet du collège.

— Ainsi, me dit-il, tu auras de chaque livre l'édition adoptée par ton professeur et possédée par la plupart de tes condisciples : même texte, mêmes notes. Cela vaudra beaucoup mieux.

Et il me rendit ma liste.

— Mais, lui dis-je, *Esther et Athalie*?

— Eh bien, mon enfant, l'économet te remettra *Esther et Athalie* avec les autres livres.

J'étais déçu. J'aurais voulu avoir tout de suite *Esther et Athalie*. J'en

attendais une grande joie. Je tournais autour de la table où mon père était occupé à écrire.

— Papa, Esther et Athalie ?...

— Ne musarde pas : va travailler et laisse-moi tranquille !

Je fis mon thème latin assis sur un talon, sans goût, et mal.

Pendant le diner, ma mère m'adressa diverses questions sur mes professeurs, sur mes condisciples, sur les classes.

Je répondis que mon professeur était vieux, sale, se mouchait en trompette, se montrait toujours sévère, quelquefois injuste. Quant à mes camarades, je vantai les uns à l'excès, je dépréciai les autres sans mesure. Je ne possédais pas le sentiment des nuances et ne me résignais pas encore à reconnaître l'universelle médiocrité des hommes et des choses.

Je demandai soudain à ma mère :

— Esther et Athalie, c'est joli, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mon enfant, mais ce sont deux pièces.

J'accueillis ces paroles d'un air si stupide que mon excellente mère jugea utile de me donner des explications très claires.

— Ce sont deux pièces de théâtre, mon enfant, deux tragédies, Esther est une pièce, Athalie en est une autre.

Alors gravement, tranquillement, résolument, je répondis :

— Non.

Ma mère stupéfaite me demanda comment je pouvais nier ainsi sans raison ni civilité.

Je répétais que non, que ce n'était pas deux pièces. Qu'Esther et Athalie c'était une histoire, que je la savais, qu'Esther était une bergère.

— Eh ! bien, dit ma mère, c'est une Esther et Athalie que je ne connais pas. Tu me montreras le livre dans lequel tu as lu cette histoire.

Je gardai quelques instants un sombre silence, puis je repris, l'âme toute brouillée d'amertume et de mélancolie :

— Je te dis qu'Esther et Athalie, c'est pas deux pièces de théâtre.

Ma mère essayait de me persuader, quand mon père la pria de me laisser dans mon outrecuidance et ma stupidité.

— Il est idiot, ajouta-t-il.

Et ma mère soupira :

Le lendemain, à huit heures, Justine, ma bonne, me conduisit au collège. J'avais quelque sujet d'être soucieux. Mon thème latin ne me contentait pas et me semblait de nature à ne contenter personne. Son seul

aspect révélait un ouvrage imparfait et fautif. L'écriture, assez appliquée et fine au commencement, s'altérait et grossissait par un progrès rapide, jusqu'à devenir informe aux dernières lignes. Mais je renfonçais ce souci dans les obscures profondeurs de mon âme; je le noyais. A dix ans, j'étais déjà sage au moins sur un point : Je concevais qu'il ne faut rien regretter de ce qui est irréparable, qu'en un mal sans remède, comme dit Malherbe, il n'en faut pas chercher, et que se repentir d'une faute, c'est ajouter proprement à un mal un mal pire encore. Il faut se pardonner beaucoup à soi-même pour s'habituer à pardonner beaucoup à autrui. Je me pardonnai mon thème. En passant devant la boutique de l'épicier, je vis des fruits confits dans leur boîte, comme des bijoux dans un écrin de velours blanc.

Les cerises faisaient des rubis, l'angélique des émeraudes, les prunes de grosses topazes, et comme, de tous les sens, c'est la vue qui me procure les impressions les plus fortes et les plus profondes, je fus séduit et je déplorai que mes moyens ne me permissent pas d'acheter une de ces boîtes. Mais je n'avais pas assez d'argent. Les plus petites valaient un franc vingt-cinq.

..... Ce matin-là, nous marchions tous deux sur la voie du collègue tenant chacun par un côté la courroie de ma gibecière, et tirant par à-coups très secs, au risque de me faire trébucher; mais nous étions solides. D'habitude, je retournais à Justine tout ce que mes professeurs m'avaient dit de pénible ou même d'injurieux dans la journée. Je l'interrogeais sur des sujets difficiles, comme j'avais été moi-même interrogé. Elle ne répondait pas ou répondait mal, et je lui disais ce qu'on m'avait dit : Vous êtes un âne. Vous avez un mauvais point. N'avez-vous pas honte de votre paresse? Ce matin-là, donc, je lui demandai si elle connaissait Esther et Athalie.

« Mon petit monsieur, me répondit-elle, Esther et Athalie, c'est des noms.

— Justine, cette réponse mérite une punition.

— C'est des noms, mon petit maître. Nathalie, c'est le nom de ma sœur de lait.

— C'est possible, mais tu n'as pas lu dans le livre l'histoire d'Esther et d'Athalie. Non, tu ne l'as pas lue. Eh! bien, je vais te la conter. »

Et je la lui contai.

« Esther était fermière à Jouy-en-Josas. Un jour qu'elle se promenait

dans la campagne, elle rencontra une petite fille presque évanouie de fatigue, au bord du chemin. Elle la fit revenir à elle, lui donna du pain, du lait, lui demanda son nom. »

Je contai ainsi jusqu'à la porte du collège. J'étais sûr que cette histoire était vraie, et que je la trouverais toute semblable dans mon livre. Comment me l'étais-je persuadé ? Je n'en sais rien. Mais j'en étais sûr.



Cl. L. Grevaux.

A. FRANCE AU MILIEU DE SES DISCIPLES, peinture d'Henri Martin (Sorbonne)

..... Le jour suivant était un mercredi, jour de congé. L'économe ne nous remit nos livres que le jeudi. Il nous fit signer un reçu, ce qui nous donna une haute idée de nos personnes civiles. Nous respirâmes nos livres avec plaisir : ils sentaient la colle et le papier. Ils étaient tout frais. Nous inscrivîmes nos noms sur le titre. Certains d'entre nous firent un pâté sur la couverture de quelque grammaire ou dictionnaire, et ils en gémirent. Et pourtant ces bouquins étaient destinés à recevoir plus de

taches d'encre que les vitres de l'épicier de la rue des Saints-Pères ne reçoivent de taches de boue en hiver. Ces considérations, pour peu qu'on les poussât, nous mèneraient loin des grammaires et des dictionnaires. Quant à moi, je cherchai tout de suite dans mon paquet de livres *Esther* et *Athalie*. Par un coup du sort, qui me fut cruel, cet ouvrage manquait; l'économe, auquel je réclamai, me dit que je l'aurais en temps utile et que je n'avais pas à m'inquiéter.

Ce fut seulement quinze jours plus tard, le jour des Morts, que je reçus *Esther* et *Athalie*. Un petit volume cartonné à dos de toile bleue, qui portait sur le plat ce titre en papier gris : *Racine, Esther et Athalie*, tragédies tirées de l'Écriture sainte, édition à l'usage des classes. Ce titre ne m'annonçait rien de bon. J'ouvris le livre : c'était pis qu'on n'eût pu craindre. *Esther* et *Athalie* étaient en vers ! On sait que tout ce qui est écrit en vers se comprend mal et n'intéresse pas, *Esther et Athalie* formaient deux pièces distinctes et tout en vers. En grands vers. Ma mère avait cruellement raison. Alors *Esther* n'était pas fermière, *Athalie* n'était pas une petite mendicante, *Esther* n'avait pas rencontré *Athalie* au bord du chemin. Alors j'avais rêvé ! Rêve charmant ! Que la réalité était triste et ennuyeuse auprès de mon songe ! Je fermai le livre et me promis bien de ne jamais le rouvrir. Je ne me suis pas tenu parole.

O doux et grand Racine ! le meilleur, le plus cher des poètes, telle fut ma première rencontre avec vous. Vous êtes maintenant mon amour et ma joie, tout mon contentement et mes plus chères délices. C'est peu à peu, en avançant dans la vie, en faisant l'expérience des hommes et des choses, que j'ai appris à vous connaître et à vous aimer. Corneille n'est près de vous qu'un habile déclamateur, et je ne sais si Molière lui-même est aussi vrai que vous, ô maître souverain, en qui réside toute vérité et toute beauté ! Dans ma jeunesse, gâté par les leçons et les exemples de ces barbares romantiques, je n'ai pas compris tout de suite que vous étiez le plus profond comme le plus pur des tragiques ; mes regards manquaient de force pour contempler votre splendeur. Je n'ai pas toujours parlé de vous avec assez d'admiration ; je n'ai jamais dit que vous avez créé les caractères les plus vrais qui aient été mis au jour par un poète ; je n'ai jamais dit que vous étiez la vie même et la nature même. Vous avez seul offert en spectacle de véritables femmes. Que sont les femmes de Sophocle et de Shakespeare, auprès de celles que vous avez animées ? Des poupées ! Les vôtres ont seules des sens et

cette chaleur intime que nous appelons l'âme. Les vôtres seules aiment et désirent; les autres parlent. Je ne veux pas mourir sans avoir écrit quelques lignes au pied de votre monument, ô Jean Racine, en témoignage de mon amour et de ma piété. Et si je n'ai pas le temps d'accomplir ce devoir sacré, que ces lignes négligées, mais sincères, me servent de testament.

Mais je n'ai pas dit qu'ayant refusé d'apprendre la prière d'Esther: « O mon souverain roi... » (et ce sont là les plus beaux vers de la langue française), mon professeur de huitième me fit copier cinquante fois le verbe: je n'ai pas appris ma leçon. Mon professeur de huitième était un mortel profane. Ce n'est pas ainsi qu'on venge la gloire d'un poète. Aujourd'hui, je sais Racine par cœur, et il m'est toujours nouveau. Quant à toi, vieux Richou (c'était le nom de mon professeur de huitième), je déteste ta mémoire. Tu profanais les vers de Racine en les faisant passer par ta bouche épaisse et noire. Tu n'avais pas le sens de l'harmonie. Tu méritais le sort de Mar-syas. Et je m'approuve d'avoir refusé d'apprendre *Esther*, tant que tu fus mon régent. Mais vous Marie l'avart, vous Sarah, vous Bartet, vous Weber ¹, soyez bénies pour avoir fait couler de vos lèvres divines, comme le miel et l'ambroisie, les vers d'*Esther*, de *Phèdre* et d'*Iphigénie*!

(*Petit-Pierre*, 1912, chap. xxxiv, Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. Noms des artistes du Théâtre-Français qui, depuis Rachel, ont interprété, de la façon la plus personnelle et la plus classique à la fois, les rôles de femmes des tragédies de Racine.



CUL-DE-LAMPE dessiné par Bernard Picart et gravé par P. Yver.



BOIS de H. BROUTELLE.

PIERRE LOTI

1850-1923

Nous connaissons par le *Roman d'un enfant*, par le *Livre de la pitié et de la mort* et par le *Journal intime*, les premières impressions de Pierre Loti



PIERRE LOTI.

Cl. de Bonique.

(pseudonyme de Julien Viaud). Après une enfance rêveuse et déjà tourmentée d'une sorte de nostalgie poétique, il devint officier de marine. Et c'est au cours de ses croisières, qu'il se mit, pour occuper ses heures de désœuvrement, à noter ce qu'il voyait et ce qu'il sentait. Il n'imitait personne; il n'avait presque rien lu; il *réagissait* directement sous les spectacles de la nature exotique. Pour donner un cadre à ses confidences, il inventait des intrigues très simples, à peine romanesques, et dont il était toujours, sous un nom ou sous un autre, le principal héros. Jamais littérature ne fut plus *personnelle*. Ne cherchez pas

dans ces romans une description fidèle d'un pays quelconque, mais seulement

ceci : comment Loti a-t-il vu et compris le Japon, la Syrie, la Perse, l'île de Tahiti, etc... ? Il se dégage donc tout d'abord de ses livres une poésie intense, aux couleurs très variées, qui l'apparente à Bernardin de Saint-Pierre et à Chateaubriand. Mais de ces tableaux pittoresques et des actions passionnées qui s'y déroulent, sort bientôt une philosophie désolée, une sorte de nihilisme universel et total, parce que l'auteur, qui a perdu la foi (et qui en gémit, cf. *La Galilée*) ne sent plus que l'ironie suprême de ces choses à la fois magnifiques et changeantes. Ses romans les plus connus sont : *Azyadé*, qui se passe à Constantinople (1879); *le Mariage de Loti*, à Tahiti (1880); *Mon frère Yves*, en Bretagne (1883), ainsi que *Pêcheur d'Islande* (1886); *Madame Chrysanthème*, au Japon (1887); *les Désenchantées*, à Constantinople (1900); *Vers Ispahan*, en Perse (1904); *la Mort de Philae*, en Égypte (1900).

Impressions d'enfance.

« J'ai promené à travers le monde changeant, mon
âme changeante. » P. LOTI.

Je voudrais essayer de dire maintenant l'impression que la mer m'a causée, lors de notre première entrevue, qui fut un bref et lugubre tête à tête.

Par exception, celle-ci est une impression crépusculaire; on y voyait à peine, et cependant l'image apparue fut si intense qu'elle se grava d'un seul coup pour jamais. Et j'éprouve encore un frisson rétrospectif, dès que je concentre mon esprit sur ce souvenir.

J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer, mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de dunes me la cachait, à cause de ma petite taille) et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappai seul dehors. L'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait, ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel couvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites, comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois, je partis d'un pas ferme...

Puis, tout à coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant de peur. Devant moi quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruisant qui

avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel... évidemment c'était ça; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement que ce fût ainsi, non, rien que de l'épouvante; je reconnaissais et je tremblais. C'était d'un vert obscur presque noir; ça semblait instable, perfide, engloutissant; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus, s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé comme un manteau lourd.

Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizon, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune.....

Pour la reconnaître ainsi, la mer, ne l'avais-je pas déjà vue?

Peut-être, inconsciemment, lorsque, vers l'âge de cinq ou six mois, on m'avait emmené dans l'île, chez une grand'tante, sœur de ma grand'mère. Ou bien avait-elle été si souvent regardée par mes ancêtres marins, que j'étais né ayant déjà dans la tête un reflet confus de son immensité.

Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné par elle. Dès cette première entrevue sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle finirait un jour par me prendre, malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés qui essaieraient de me retenir... Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil... Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et ses cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de l'embrasser, de me serrer contre elle, de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes.

Je vais dire le jeu qui nous amusa le plus, Antoinette et moi, pendant ces deux mêmes délicieux étés.

Voici : au début, on était des chenilles; on se traînait par terre, péniblement, sur le ventre et sur les genoux, cherchant des feuilles pour manger. Puis bientôt on se figurait qu'un invincible somme vous engourdissait les sens et on allait se coucher dans quelque recoin sous des

branches, la tête recouverte de son tablier blanc : on était devenu des cocons, des chrysalides.

Cet état durait plus ou moins longtemps et nous entrions si bien dans notre rôle d'insecte en métamorphose, qu'une oreille indiscreète eût pu saisir des phrases de ce genre, échangées entre nous sur un ton de conviction complète :

— Penses-tu que tu t'envoleras bientôt?

— Oh! je sens que ce ne sera pas long cette fois; dans mes épaules, déjà... ça se déplie... (Ça, naturellement, c'était les ailes).

Enfin on se réveillait; on s'étirait, en prenant des poses, et sans plus rien se dire, comme pénétré du grand phénomène de la transformation finale...

Puis, tout à coup, on commençait des courses folles, très légères, en petits souliers minces toujours; à deux mains on tenait les coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes; on courait, on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant en courbes brusques et fantasques; on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continuuel empressement des phalènes; et on imitait leur bourdonnement aussi, en faisant : « Hou ou ou!... » la bouche à demi fermée, les joues bien gonflées d'air...

Deux jours par semaine, pendant les cours d'histoire, j'étais mêlé aux élèves des cours de marine, qui portaient des ceintures rouges pour se donner des airs de matelots et qui dessinaient sur leurs cahiers des ancres ou des navires.

Je ne songeais point à cette carrière-là pour moi-même; à peine deux ou trois fois y avais-je arrêté mon esprit, mais plutôt avec inquiétude : c'était la seule cependant qui pût m'attirer par tout son côté de voyages et d'aventures; mais elle m'effrayait aussi plus qu'aucune autre, à cause de ses longs exils que la foi ne m'aiderait plus à supporter comme au temps de ma vocation de missionnaire.

S'en aller comme mon frère; quitter pour des années ma mère et tous ceux que j'aimais; pendant des années, ne pas voir ma chère petite cour reverdir au printemps, ni les roses fleurir sur nos vieux murs, non, je ne me sentais pas ce courage.

Surtout, il me semblait établi a priori, à cause sans doute de mon genre

d'éducation, qu'un tel métier, si rude, ne pouvait être pour moi. Et je savais très bien d'ailleurs, par quelques mots prononcés en ma présence, que si l'idée folle m'en venait jamais, mes parents repousseraient cela bien loin, n'y consentiraient à aucun prix.

.....

Et une des parties où j'étais le plus nul était assurément la narration française; je rendais généralement le simple « canevas » sans avoir trouvé la moindre « broderie » pour l'orner. Dans la classe, il y en avait un qui était l'aigle de ce genre et dont on lisait toujours à haute voix les élucubrations. Oh! tout ce qu'il glissait là-dedans de jolies choses! (Il est devenu, dans un village de manufactures, le plus prosaïque des petits huissiers.) Un jour que le sujet proposé était : « Un naufrage », il avait trouvé des accents d'un lyrisme!... et j'avais donné, moi, une feuille blanche avec le titre et ma signature. Non, je ne pouvais pas me décider à développer les sujets du Grand-Singe¹ : une espèce de pudeur instinctive m'empêchait d'écrire des banalités courantes, et quant à mettre des choses de mon cru, l'idée qu'elles seraient lues, épluchées par ce croquemitaine, m'arrêtait net.

Cependant j'aimais déjà écrire, mais pour moi tout seul par exemple, et en m'entourant d'un mystère inviolable. Pas dans le bureau de ma chambre, que souillaient mes livres et mes cahiers de collège, mais dans le très petit bureau ancien qui faisait partie de mon musée, existait déjà quelque chose de bizarre qui représentait mon journal intime, première manière. Cela avait des aspects de grimoire de fée ou de manuscrit d'Assyrie; une bande de papier sans fin s'enroulait sur un roseau; en tête, deux espèces de sphinx d'Égypte, à l'encre rouge, une étoile cabalistique et puis cela commençait, tout en longueur comme le papier, et écrit en cryptographie de mon invention. Un an plus tard seulement, à cause des lenteurs que ces caractères entraînaient, cela devint un cahier d'écriture ordinaire; mais je continuai de le tenir caché, enfermé sous clef comme une œuvre criminelle. J'y inscrivais moins les événements de ma petite

1. C'est par ce sobriquet que les élèves de troisième du lycée de Rochefort désignaient leur professeur.

existence tranquille, que mes impressions incohérentes, mes tristesses des soirs, mes regrets des étés passés et mes rêves de lointains pays... J'avais déjà ce besoin de noter, de fixer des images fugitives, de lutter contre la fragilité des choses et de moi-même, qui m'a fait poursuivre ainsi ce journal jusqu'à ces dernières années... Mais, en ce temps-là, l'idée que quelqu'un pourrait un jour y jeter les yeux m'était insupportable ; à tel point que, si je partais pour quelque petit voyage dans l'île ou ailleurs, j'avais soin de le cacher, et d'écrire solennellement sur l'enveloppe : « C'est ma dernière volonté que l'on brûle ce cahier sans le lire. »

Mon Dieu, j'ai bien changé depuis cette époque ! Mais ce serait beaucoup sortir du cadre de ce récit d'enfance, que de conter par quels hasards et par quels revirements dans ma manière, j'en suis venu à chanter mon mal et à le crier aux passants quelconques, pour appeler à moi la sympathie des inconnus les plus lointains, et appeler avec plus d'angoisse à mesure que je pressens davantage la finale poussière... Et, qui sait ? en avançant dans la vie, j'en viendrai peut-être à écrire d'encore plus intimes choses, qu'à présent on ne m'arracherait pas, et cela pour essayer de prolonger, au delà de ma propre durée, tout ce que j'ai été, tout ce que j'ai pleuré, tout ce que j'ai aimé...

Une de mes grandes admirations, moins justifiée peut-être, fut ensuite pour ces vers de Virgile :

*Hinc adeo media est nobis via; namque sepulchrum
Incipit apparere Bianoris*¹...

Depuis le commencement de l'églogue, du reste, je suivais avec intérêt les deux bergers cheminant dans la campagne antique. Et je me la représentais si bien, cette campagne romaine d'il y a deux mille ans : chaude, un peu aride, avec des broussailles de phyllireas et de chênes verts, comme ces régions pierreuses de la Limoise, auxquelles précisément je trouvais un charme pastoral, un charme d'autrefois.

Ils s'acheminaient, les deux bergers, et maintenant ils s'apercevaient que la moitié de leur route était faite, parce que le tombeau de Bianor leur apparaissait là-bas... Oh ! comme je le vis surgir, ce tombeau de Bianor ! Ses vieilles pierres marquaient une tache blanche sur les chemins roux

1. VIRGILE, *Églogue IX*, v. 60-61.

couverts de petites plantes un peu brûlées, serpolets ou marjolaines, avec çà et là des arbustes maigres au feuillage sombre... Et la sonorité de ce mot *Bianoris*, finissant la phrase, évoqua pour moi, tout à coup, une extraordinaire magie, l'impression des musiques que les insectes devaient faire autour des deux voyageurs, dans le silence d'un midi très chaud, éclairé par un soleil plus jeune, dans la sereine tranquillité d'un mois de juin antique. Je n'étais plus en classe; j'étais dans cette campagne, en la société de ces bergers, marchant sur des fleurettes un peu brûlées, sur des herbes un peu roussies, par une journée d'été très lumineuse, mais cependant atténuée et vue dans un certain vague, comme regardée avec une lumière d'approche au fond des âges passés...

(*Le Roman d'un enfant*, 1890, Calmann-Lévy, éditeurs.)

La Mort de Sylvestre.

Sylvestre est un jeune Breton, qui s'est engagé, et qui est parti pour le Tonkin. Il a été blessé grièvement dans une reconnaissance. On le ramène; mais il meurt en route.

A bord de ce transport qui allait partir, on le coucha dans l'un des petits lits de fer alignés à l'hôpital, et il recommença en sens inverse sa longue promenade à travers les mers. Seulement, cette fois, au lieu de vivre comme un oiseau dans le plein vent des hunes, c'était dans les lourdeurs d'en bas, au milieu des exhalaisons de remèdes, de blessures et de misères.

Les premiers jours, la joie d'être en route avait amené en lui un peu de mieux. Il pouvait se tenir soulevé sur son lit avec des oreillers, et de temps en temps il demandait sa boîte. Sa boîte de matelot était le coffret de bois blanc, acheté à Paimpol pour mettre ses choses précieuses; on y trouvait les lettres de grand'mère Yvonne, celles d'Yann et de Gaud¹, un cahier où il avait copié des chansons du bord, et un livre de Confucius² en chinois, pris au hasard d'un pillage, sur lequel, au revers blanc des feuillets, il avait inscrit le journal naïf de sa campagne.

Le mal pourtant ne s'améliorait pas et, dès la première semaine, les médecins pensèrent que la mort ne pouvait plus être évitée.

... Près de l'équateur maintenant; dans l'excessive chaleur des orages.

1. Yann et Gaud sont les deux principaux personnages de *Pêcheur d'Islande*. -
2. Confucius (VI^e siècle avant Jésus-Christ), philosophe et historien, dont les ouvrages sont devenus les livres sacrés des Chinois.

Le transport s'en allait toujours vite, sur une mer remuée, tourmentée encore comme au renversement des moussons.

Depuis le départ d'Ha-Long¹, il en était mort plus d'un, qu'il avait fallu jeter dans l'eau profonde, sur ce grand chemin de France; beaucoup de ces petits lits s'étaient débarrassés déjà de leur pauvre contenu.

Et ce jour-là, dans l'hôpital mouvant, il faisait très sombre : on avait été obligé, à cause de la houle, de fermer les mantelets de fer des sabords, et cela rendait plus horrible cet étouffoir de malades.

Il allait plus mal, lui; c'était la fin. Couché toujours sur son côté percé, il le comprimait des deux mains, avec tout ce qui lui restait de force, pour immobiliser cette eau, cette décomposition liquide dans ce poumon droit, et tâcher de respirer seulement avec l'autre. Mais cet autre aussi, peu à peu, s'était pris par voisinage, et l'angoisse suprême était commencée.

Toutes sortes de visions du pays hantaient son cerveau mourant; dans l'obscurité chaude, des figures aimées ou affreuses venaient se pencher sur lui; il était dans un perpétuel rêve d'halluciné, où passaient la Bretagne et l'Islande.

Le matin, il avait fait appeler le prêtre, et celui-ci, qui était un vieillard, habitué à voir mourir des matelots, avait été surpris de trouver sous cette enveloppe si virile la pureté d'un petit enfant.

Il demandait de l'air, de l'air; mais il n'y en avait nulle part; les manches à vent n'en donnaient plus; l'infirmier qui l'éventait tout le temps avec un éventail à fleurs chinoises, ne faisait que remuer sur lui des buées malsaines, des fadeurs déjà cent fois respirées, dont les poitrines ne voulaient plus.

Quelquefois, il lui prenait des rages désespérées pour sortir de ce lit, où il sentait si bien la mort venir; d'aller au plein vent là-haut, essayer de revivre... Oh! les autres, qui couraient dans les haubans, qui habitaient dans les hunes;... Mais tout son grand effort pour s'en aller n'aboutissait qu'à un soulèvement de sa tête et de son cou affaibli, — quelque chose comme ces mouvements incomplets que l'on fait pendant le sommeil. — Eh! non, il ne pouvait plus, il retombait dans les mêmes creux de son lit défait, déjà englué là par la mort; et chaque fois, après la fatigue d'une telle secousse, il perdait pour un instant conscience de tout.

Pour lui faire plaisir, on finit par ouvrir un sabord, bien que ce fût

1. Ha-Long, ou Along, baie près d'Haiphong, au Tonkin.

encore dangereux, la mer n'étant pas assez calmée. C'était le soir, vers six heures. Quand cet auvent de fer fut soulevé, il entra de la lumière seulement, de l'éblouissante lumière rouge. Le soleil couchant apparaissait à l'horizon avec une extrême splendeur, dans la déchirure d'un ciel sombre; sa lueur aveuglante se promenait au roulis, et il éclairait cet hôpital en vacillant, comme une torche que l'on balance.

De l'air, non, il n'en vint point; le peu qu'il y en avait dehors était impuissant à entrer ici, à chasser les senteurs de la fièvre. Partout, à l'infini, sur cette mer équatoriale, ce n'était qu'humidité chaude, que lourdeur irrespirable. Pas d'air nulle part, pas même pour les mourants qui haletaient.

... Une dernière vision l'agita beaucoup : sa vieille grand'mère, passant sur un chemin, très vite, avec une expression d'anxiété déchirante; la pluie tombait sur elle, de nuages bas et funèbres; elle se rendait à Paimpol, mandée au bureau de la marine pour y être informée qu'il était mort.

Il se débattait maintenant; il râlait. On épongeait aux coins de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages; par le trou de ce sabord ouvert entraît une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

... A ce moment, ce soleil se voyait aussi, là-bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de la durée sans fin; là, pourtant, il avait une couleur très différente; il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Yvonne, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi, à cette même minute de mort. Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement dans un fiord où dérivait la *Marie*, et son ciel était cette fois d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la *Marie*, semblait plaqué sur un même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude au milieu de ces aspects lunaires.

Au moment où cette trainée de feu rouge, qui entraît par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché...

(*Pêcheur d'Islande*, 1886, Calmann-Lévy, éditeurs.)

La Douleur d'une grand'mère.

On vient de lire la mort de Sylvestre. Voici maintenant comment la nouvelle est annoncée à sa grand'mère, la vieille Yvonne Moan :

Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisines lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'Inscription maritime.

C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr; mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des gens de mer, on a souvent affaire à l'*Inscription*; elle donc, qui était fille, femme, mère, et grand'mère de marins, connaissait ce bureau depuis tantôt soixante ans.

C'était au sujet de sa délégation, sans doute; ou peut-être un petit décompte de la *Circé* à toucher au moyen de sa procure. Sachant ce qu'on doit à M. le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

Trottinant assez vite et menu dans ces sentiers de falaise, elle s'acheminait vers l'aimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettres.

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses il n'y avait toujours que les ajoncs ras, aux fleurs jaune d'or; mais, dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre l'âpre vent de mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon. Elle ne voyait guère tout cela, elle, si vieille, sur qui s'étaient accumulées les saisons fugitives, courtes à présent comme des jours.

Autour des hameaux croulants aux murs sombres, il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et, jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attiraient les premiers papillons blancs.

En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit où tombait le soleil, donnant le bonjour à d'autres vieilles, ses contemporaines, assises à leur fenêtre. Intriguées de la voir, elles disaient :

« Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour sur semaine? »

M. le commissaire de l'Inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau. Étant trop malvenu pour faire un pêcheur, il avait reçu de l'instruction et passait ses jours sur cette même chaise, en fausses manches noires, grattant son papier.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup... qu'est-ce que cela voulait dire? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort.

Il les étalait devant la pauvre vieille qui commençait à trembler et à voir trouble. C'est qu'elle avait reconnu deux de ces lettres que Gaud écrivait pour elle à son petit-fils, et qui étaient revenues là, non décachetées... Et ça s'était passé ainsi vingt ans auparavant pour la mort de son fils Pierre : les lettres étaient revenues de la Chine chez M. le commissaire, qui les lui avait remises.....

Il lisait maintenant, d'une voix doctorale : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé à bord du *Bien-Hoa*, le 14... ».

— Quoi?... qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon Monsieur?...

— Décédé!... Il est décédé, reprit-il.

Mon Dieu, il n'était sans doute pas méchant, ce commis ; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence de petit être incomplet. Et voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

— *Marw eo!*...

— *Marw eo!*... (Il est mort.....)

Elle répéta après lui, avec son chevrottement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente.

C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait

trembler seulement ; à présent que c'était certain, ça n'avait plus l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir s'était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait pas tout de suite. Et puis quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres : elle en avait tant perdu, de fils !.. Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées, déjà obscurcies par l'approche sombre de l'enfance.

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur : est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand-mère la mort de son petit-fils !... Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres mains gercées de laveuse.

Et comme elle se sentait loin de chez elle !... Mon Dieu ! tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire déceimment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer — comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir. C'est pour cela aussi qu'elle s'efforçait de ne pas trop penser, de ne pas encore trop bien comprendre, épouvantée surtout d'une route si longue !

On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre ; puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement elle prit tout cela, avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles ; — et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée ; de temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux. Et elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée...

« La vieille Yvonne qui est soûle ! »

Elle était tombée, et les gamins lui couraient après.

C'était justement en entrant dans la commune de Ploubazlanec, où il y

a beaucoup de maisons le long de la route. Tout de même elle avait eu la force de se relever et, clopin-clopant, se sauvait avec son bâton.

« La vieille Yvonne qui est soûle ! »

Et de petits effrontés venaient la regarder sous le nez en riant. Sa coiffe était tout de travers.

Il y en avait, de ces petits, qui n'étaient pas bien méchants dans le fond — et quand ils l'avaient vue de près, devant cette grimace de désespoir sénile, s'en retournaient tout attristés et saisis, n'osant plus rien dire.

Chez elle, la porte fermée, elle poussa son cri de détresse qui l'étouffait, et se laissa tomber dans un coin, la tête au mur. Sa coiffe lui était descendue sur les yeux; elle la jeta par terre — sa pauvre belle coiffe, autrefois si ménagée. Sa dernière robe des dimanches était salie, et une mince queue de cheveux, d'un blanc jaune, sortait de son serre-tête, complétant ce désordre de pauvresse...

(*Pêcheur d'Islande*, 1886. Calmann-Lévy, éditeurs.)



BOIS de H. BROUTELLE.

Nazareth.

... Il y a une demi-heure environ que nos chevaux montent, lorsque Nazareth, encore un peu lointaine, se découvre à nous. Une bourgade mélancolique, étagée à mi-côte et enfermée, presque sans vue, dominée de partout par des hauteurs pierreuses. Des monastères, des églises, des cyprès : sur les maisons beaucoup plus de toitures en tuiles rouges que de terrasses arabes, Nazareth, contrairement à Djéninn, étant surtout peuplée de chrétiens. La plaine d'Esredon, la mer d'herbages que nous avons laissée au-dessous de nous, pénètre jusqu'ici comme dans une sorte de petit golfe fermé et vient étendre au pied de cette patrie de Jésus une immobile nappe verte. Et, depuis des siècles, c'est tout ce que regarde l'antique Nazareth, ces bas-fonds tapissés d'orges, ces champs resserrés entre d'arides collines.

Au bord du chemin, un rocher s'avance comme un toit, forme une sorte de petite caverne qui, depuis des temps incalculables probablement, sert aux passants d'abri contre la pluie et le soleil ; la voûte en est toute noircie par les feux des bergers. Nous nous arrêtons là, nous aussi, pour y prendre, à l'ombre, le dîner du milieu du jour, en attendant que passent nos mulets de charge, attardés dans les terres molles de la plaine. Et, sitôt que nos tapis d'Orient sont étendus sur le sol de la grotte, cela devient un charmant lieu de repos et de songe ; les contours de l'espèce de haie de pierre sont tout liserés d'anémones rouges qui, vues de l'ombre où nous sommes, éclatent au soleil comme du feu ; et, par cette ouverture bordée de fleurs, nous dominons un pays de fleurs, des lointains de fleurs ; un revêtement de lin rose est jeté sur les tranquilles montagnes qui s'étendent devant nous, immuables depuis les âges historiques — et jadis sans doute longuement contemplées par Jésus...

Nos mulets tardent deux heures — deux heures exquises que nous passons là à les attendre, errant au hasard, nous asseyant sur des pierres, nous étendant sur des lits d'herbes, aux environs de la grotte où notre quartier général est établi. Des roches nous cachent à peu près Nazareth, qui demeure assez lointaine, assez imprécise encore, et auréolée à distance de toute la magie de son nom. Rien que le paysage seul, le paysage presque éternel, qui fut familier à l'enfance du Christ...

Au fond de ce golfe sans eau, que Nazareth regarde si tristement, le velours uni des blés et des orges est d'un vert intense. Mais partout

ailleurs, sur les régions hautes d'alentour, une même teinte discrète est répandue; des affleurements de pierrailles grises alternent avec les plantes délicates des lieux secs : lins roses, ou fleurs pâles couleur de soufre, au-dessus desquelles des myriades de très fines graminées jettent comme un immense voile de mousseline. Et pas un arbre ne vient rompre la monotonie de ces plans de montagnes, qui n'ont du reste aucune forme heurtée, dont les courbes sont adoucies comme les nuances. Au delà des nappes vertes qui simulent à nos pieds une eau profonde, sur le versant de la haie opposé au nôtre, paissent des troupeaux de chèvres : lentes traînées noires — dirait-on d'où nous sommes — qui se déplacent en ondulant, qui peu à peu descendent toutes, comme si elles coulaient vers les orges d'en-bas. De temps à autre les bergers les appellent et nous entendons au loin l'écho prolongé de leurs cris; ou bien ils jouent du pipeau, et alors une petite ritournelle sauvage, un petit turlututu naïvement plaintif monte jusqu'à nous, au milieu du silence de ce lieu presque saint. Le Thabor élève là-bas sa cime un peu bleuie par la distance et, à l'extrême horizon, s'esquissent les monts de Galaad. L'air est suave et léger. De tout petits souffles passent, sans froid et sans chaleur, idéalement purs....

Et c'est en ce recoin pastoral de la terre que Jésus, il y aura tantôt deux mille ans, « croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». Il a connu le printemps d'ici, les tièdes avrils pareils à celui qui nous charme à cette heure, les mêmes tapis de lin rose et de fines graminées. Notre pensée, en ce moment et en ce lieu, est hantée par le mystère de sa rêveuse enfance — mystère encore plus fermé peut-être à notre pénétration humaine que celui de sa vie d'homme, dont un reflet au moins a été transmis jusqu'à nous par les évangélistes. De cette enfance insondable, saint Luc est le seul qui nous ait dit quelques mots vagues, comme osant à peine en effleurer l'énigme : après avoir conté l'étrange anecdote du temple de Jérusalem, la fuite de ce petit Jésus de douze ans pour aller interroger les docteurs, puis l'inquiétude et les reproches tendres de sa mère, il ajoute, adorablement simple : « Il s'en alla ensuite avec ses parents, et revint à Nazareth; et il leur était soumis. Or sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses. » (Luc, II, 51, 52.)

En esprit, nous voyons maintenant apparaître, se préciser sur ce vieux immuable sol de pierres et de fleurs, un enfant... non plus blond et rose

comme celui dont le moyen âge nous a légué la tradition, mais brun et pâle, ayant les longs yeux noirs de sa race, dans lesquels déjà se mêlent et resplendent ensemble le grand amour et la grande angoisse... Il différerait peu, sans doute, cet enfant qui fut le Christ, de ces petits pâtres, de ces petit garçons solitaires au regard grave, comme on en rencontre dans les champs de Palestine et qui semblent réfléchir à des choses profondes.

... La lumière du ciel, à mesure que le jour s'avance, va de plus en plus s'adoucisant. Un soleil atténué éclaire les tranquilles montagnes sur lesquelles tant de lin rose et de fleurs jaune pâle tracent à l'infini leurs marbrures de deux teintes exquises, fondues sous le voile roux des graminées. Et il y a un tel recueillement partout, en nous-mêmes comme dans le temple immense de la campagne, que, sur la fin de nos heures d'attente, la petite ritournelle antique des chalumeaux de bergers, toujours intermittente et grêle dans l'air silencieux, arrive à nous sembler une musique religieuse.

Quand nos mulets sont enfin passés et ont pris assez d'avance pour que nous espérions trouver en y arrivant nos tentes montées, nous nous décidons à entrer à Nazareth.

Et, là, c'est d'abord la déception dont nous avons peur. Une petite ville semi-orientale, trop modernisée, où les couvents, les églises ont à peine l'air ancien. Nous y pénétrons par une rue assez large, qui sépare le quartier des Latins de celui des musulmans; sur les murs de quelques maisonnettes à contrevents bleus ou verts se lisent des enseignes d'hôtellerie; une caravane est là arrêtée, et il y a même deux ou trois attelages de touristes, venus par la route à peu près possible qui relie Nazareth à Khaïfa; c'était imprévu, ces voitures, pour nous qui arrivions à travers champs, par les vénérables chemins de Sichem et de Béthel familiers à l'enfance de Jésus lors de ses pèlerinages annuels à Jérusalem.

... Notre campement est au-dessus du quartier des Grecs, au bord de la route de Tibériade et au milieu des vergers enclos de cactus, sur un sol couvert de graminées courtès, sur un terrain sec, très propice aux nomades. Nous dominons là les tranquilles maisonnettes et les jardins verts, les couvents et les cyprès; alentour et au loin se déploient les montagnes unies et pareilles sous leurs minces tapis de fleurs... Et le délicieux soir descend sur nous, le crépuscule commence, à la fois limpide et indécis, fondant comme avec une estompe les détails transitoires de la terre, n'en

laissant que les grandes lignes immuables. L'instant présent, le siècle autant que l'heure nous semblent bientôt perdus dans une sorte de vague synthèse comme en doivent concevoir ces choses quasi éternelles qui sont les montagnes, les roches, les pierres des temples antiques ou les souches des plantes renouvelées indéfiniment... Et, dans cette fusion des âges, alors c'est l'époque du Grand Souvenir qui s'impose et qui prime; le Christ peu à peu nous réapparaît, comme tantôt dans les champs de fleurs jaune pâle et de lin rose; de nouveau il se précise humainement aux yeux de notre esprit attentif.

Souvent, dans ses rêveries des soirs, il a dû se tenir ici sur ces hauteurs couronnant sa bourgade isolée, et contempler ces mêmes horizons, promener longuement sa vue sur ces mêmes aspects.... Les aimait-il? Est-ce qu'il y eut place pour l'attachement humain au sol natal, dans son âme emplie de conceptions tellement plus vastes que nos idées de patrie qui nous paraissent grandes?... La Nazareth de son temps, qui fut pour lui aveuglement dure, parce qu'il était un enfant du pays, et qui le chassa, sans doute il ne pouvait pas s'y être attaché, mais à ces montagnes, peut-être, à ces mélancoliques étendues, veloutées d'herbe et de lin....

D'ailleurs, le mystère des sentiments terrestres de Jésus demeure enseveli pour nous sous des cendres profondes, et parce qu'il nous a embrassés tous dans le même immense amour et la même infinie pitié, nous ne savons pas nous le représenter particularisant, comme chacun de nous, son affection sur des êtres ou sur des choses.

... Nous savons aussi qu'il recherchait le calme des campagnes, qu'il allait se recueillir et prier sur les cimes solitaires; alors, comment ne se serait-il pas attaché à celles d'ici — qui en ce moment même s'assombrissent de tous côtés sous nos yeux. Lui, il est vrai, qui entrevoyait au delà de sa durée terrestre des survivances et des gloires infinies, ne pouvait éprouver notre mélancolique et presque maladif amour pour le recoin natal, pour les lieux toujours connus ou habités longuement — car cet amour-là n'est qu'une forme du sentiment de notre fragilité, suite de la détresse où nous jette la loi de passer si vite et de finir. Mais qui sait pourtant?... Au Gethsémani, sur le Golgotha, quand vint l'heure d'épouvante où tout ce qui était humain en lui s'angoissa devant l'ancantissement prochain, peut-être revit-il, dans sa rêverie dernière — comme eût fait le moindre d'entre nous — les montagnes familières à son

enfance, le triste golfe d'herbages au bord de la plaine d'Esredon, et les hauts pâturages tranquilles, où s'entendait, pendant les soirs d'autrefois comme aujourd'hui, le rappel des chèvres au chalumeau des bergers — toutes les choses, enfin, que nous contemplons là devant nous, de plus en plus obscurcies, réduites à des silhouettes d'ombre, et sans âge à présent, pareilles à ce qu'elles devaient être il y a deux mille années...

La nuit tout à fait tombée, quand nous sommes assis sous nos tentes, des Nazaréens et des Nazaréennes arrivent, les uns après les autres, soulevant discrètement notre porte de toile après avoir demandé la permission d'entrer. Les hommes, pour nous vendre des vases de verre irisé trouvés dans les tombeaux; les femmes, toutes jolies, pour nous offrir des petits voiles de mousseline, brodés par elles, d'après les traditions de dessin particulières à ce pays. Ils sont chrétiens, les vendeurs et les vendeuses, et il y a dans leurs manières je ne sais quoi d'aimable, de franc, de presque fraternel, pourrait-on dire, qui nous change des continuels marchandages et duperies chez les juifs des bazars levantins.

Cependant une clarté de plus en plus blanche resplendit au dehors, et, nous sortons pour voir un peu, avant de nous endormir, la grande pleine lune éclairer la campagne. Elle est tout en argent et rayonne avec une tranquillité infinie... Une fois de plus, elle est venue, avec sa régularité d'horloge, apporter à ce pays cet éclat périodique très spécial, cet aspect à la fois vague et étrangement précis, qui, au temps du Christ, était déjà connu des hommes depuis des millénaires sans nombre... De Nazareth, endormie à nos pieds, monte vers nous la clameur des chiens errants, qui est le bruit continu des nuits dans les villes de l'Orient. Mais nous n'entendons pas chanter les muezzins, car nous sommes ici sur une terre presque chrétienne.

(*La Galilée*, 1895, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Le Dîner de M^{me} Chrysanthème.

Les repas de Chrysanthème sont une invraisemblable chose.

Cela commence le matin, au réveil, par deux petits pruneaux verts des haies, confits dans du vinaigre et roulés dans de la poudre de sucre. Une tasse de thé complète ce déjeuner presque traditionnel au Japon, le même que l'on mange en bas chez madame Prune, le même que l'on sert aux voyageurs dans les hôtelleries.

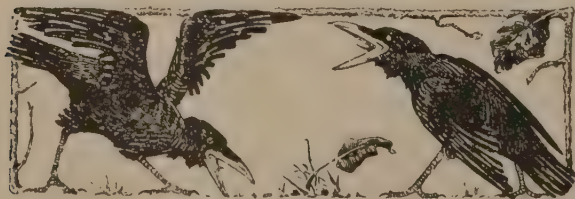
Cela se continue dans le courant du jour par deux dinettes très drô-

lement ordonnées. De chez madame Prune, où ces choses se cuisinent, on les lui monte sur un plateau de laque rouge, dans de microscopiques tasses à couvercle : un hachis de moineau, une crevette farcie, une algue en sauce, un bonbon salé, un piment sucré... A tout cela, Chrysanthème goûte du bord des lèvres, à l'aide de ses petites baguettes, en relevant le bout de ses doigts avec une grâce affectée. A chaque mets elle fait une grimace, — en laisse les trois quarts et s'essuie les ongles après avec horreur.

Ces menus varient beaucoup, suivant l'inspiration de madame Prune. Mais ce qui ne change jamais, ni chez nous ni ailleurs, ni au sud de l'empire, ni au nord, c'est le dessert et la façon de le manger : après tant de petits plats pour rire, on apporte une cuve en bois cerclée de cuivre, une cuve énorme, comme pour Gargantua, et contenant jusqu'au bord du riz cuit à l'eau pure. Chrysanthème en remplit un très grand bol (quelquefois deux, quelquefois trois), en salit la blancheur neigeuse avec une sauce noire, au poisson, qui est contenue dans une fine burette bleue ; — brasse ces choses ensemble ; — porte le bol à ses lèvres et enfourne tout ce riz, en le poussant avec ses deux baguettes jusqu'au fond de son gosier.

Ensuite on ramasse les petites tasses et les petits couvercles, les dernières miettes tombées sur ces nattes si blanches dont rien ne doit ternir jamais l'irréprochable netteté. La dinette est terminée.

(*Madame Chrysanthème*, 1887. Calmann-Lévy, éditeurs.)



CUL-DE-LAMPE tiré des *Corneilles sur la tour* (Garnier frères, éditeurs).

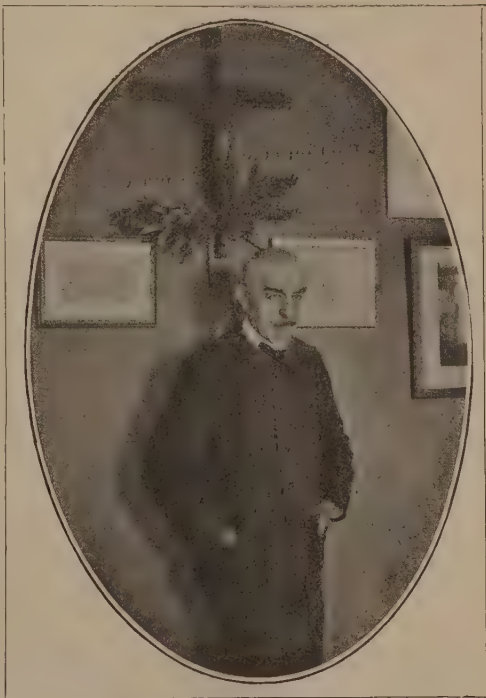
J.-K. HUYSMANS

1848-1907

Joris Karl Huysmans, né à Paris en 1848, appartenait à une très ancienne famille de peintres hollandais. Il fit des études classiques au lycée Saint-Louis, entra au ministère de l'Intérieur, et se retira comme chef de bureau, après une présence de trente-deux ans. Il habita longtemps dans un ancien couvent de Prémontrés de la rue de Sèvres, aujourd'hui démolie; puis quelques années après sa conversion, il s'établit dans un ermitage qu'il s'était fait construire à Ligugé, en Poitou, près du monastère bénédictin célèbre depuis Rabelais. C'est là qu'il mourut, en 1907.

Huysmans a d'abord appartenu à l'école naturaliste de Zola; et dans ce genre il a publié *Marthe, les Sœurs Vataré, A vau l'eau*. Puis, attiré par le mystère, il donna *A rebours* et *Là-bas*, et, dans ce dernier livre surtout, il manifestait une curiosité sympathique pour le catholicisme. En 1892, à l'âge de quarante-cinq ans, il se sentit touché par la grâce, pendant une retraite à la Trappe d'Igny; et il a raconté les étapes de sa conversion dans

En route. Il écrivit ensuite *la Cathédrale*, *l'Oblat* et *la Vie de sainte Lydwine*.



J.-K. HUYSMANS.

(L'Illustration, 7 mai 1907.)

Psychologie d'une conversion.

Je cherche vainement à me retracer les étapes par lesquelles j'ai passé; sans doute, je peux relever sur la route parcourue, çà et là, quelques bornes : l'amour de l'art, l'hérédité, l'ennui de vivre ; je peux même me rappeler des sensations oubliées d'enfance, des cheminements souterrains d'idées suscitées par mes stations dans les églises ; mais ce que je ne puis faire, c'est relier ces fils, les grouper en faisceau ; ce que je ne puis comprendre, c'est la soudaine et la silencieuse explosion de lumière qui s'est faite en moi. Quand je cherche à m'expliquer comment, la veille incrédule, je suis devenu, sans le savoir, en une nuit, croyant, eh bien ! je ne découvre rien, car l'action céleste a disparu, sans laisser de traces.

... Par contre, si j'ignore la marche et les relais de ma conversion, je puis au moins deviner quels sont les motifs qui, après une vie d'indifférence, m'ont ramené dans les parages de l'Église, m'ont fait errer dans ses alentours, m'ont enfin poussé par le dos pour m'y faire entrer.

Et il¹ se disait sans ambages, il y a trois causes :

D'abord un atavisme d'ancienne famille pieuse éparse dans les monastères ; et des souvenirs d'enfance lui revenaient, de cousines, de tantes, entrevues dans des parloirs, des femmes douces et graves, blanches comme des oublies, qui l'intimidaient, en parlant bas, qui l'inquiétaient presque lorsqu'en le regardant, elles demandaient s'il était sage.

Il éprouvait une sorte de peur, se réfugiait dans les jupes de sa mère, tremblant quand, en partant, il fallait apporter son front au-devant de lèvres décolorées pour subir le souffle d'un baiser froid.

De loin, alors qu'il songeait maintenant, ces entrevues, qui l'avaient tant gêné dans son enfance, lui semblaient exquises. Il y mettait toute une poésie de cloître, enveloppait ces parloirs si nus d'une odeur effacée de boiseries et de cire ; et il revoyait aussi les jardins qu'il avait traversés dans ces couvents, des jardins embaumant le parfum amer et salé du buis, plantés de charmillles, semés de treilles dont les raisins toujours verts ne mûrissent point, espacés de bancs dont la pierre rongée gardait des anciennes ondées des yeux d'eau ; et mille détails lui revenaient de ces allées de tilleuls si tranquilles, de ces sentiers où il courait dans la guipure

1. Huysmans se dépeint sous le nom de Durtal, dont il analyse les impressions. Tout le livre est une sorte de monologue au style indirect.

noire que dessinait sur le sol l'ombre tombée des branches. Il conservait de ces jardins qui lui paraissaient devenir plus grands à mesure qu'il avançait en âge, un souvenir un peu confus où tremblait l'image embrouillée d'un vieux parc aulique¹ et d'un verger de presbytère, situé au Nord, resté, même quand le soleil l'échauffait, un peu humide.

Il n'était pas surprenant que ces sensations déformées par le temps eussent laissé en lui des infiltrations d'idées pieuses qui se creusaient alors qu'il les embellissait, en y songeant; tout cela pouvait avoir sourdement fermenté pendant trente années et se lever maintenant.

Mais les deux autres causes qu'il connaissait avaient dû être encore plus actives.

C'était son dégoût de l'existence et sa passion de l'art : et ce dégoût s'aggravait certainement de sa solitude et de son oisiveté.

.....
Ah! reprenait-il, quand je songe à cette horreur, à ce dégoût de l'existence qui s'est, d'années en années, exaspéré en moi, comme je comprends que j'aie forcément cinglé vers le seul port où je pouvais trouver un abri, vers l'Église.

Jadis, je la méprisais parce que j'avais un pal qui me soutenait lorsque soufflaient les grands vents d'ennui; je croyais à mes romans, je travaillais à mes livres d'histoire, j'avais l'art. J'ai fini par reconnaître sa parfaite insuffisance, son inaptitude résolue à rendre heureux. Alors j'ai compris que le Pessimisme était tout au plus bon à reconforter les gens qui n'avaient pas un réel besoin d'être consolés; j'ai compris que ses théories, alléchantes quand on est jeune et riche et bien portant, deviennent singulièrement débiles et lamentablement fausses, quand l'âge s'avance, quand les infirmités s'annoncent, quand tout s'écroule!

Je suis allé à l'hôpital des âmes, à l'église. On vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne; on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre!

Enfin Durtal avait été ramené à la religion par l'art. Plus que son dégoût de la vie même, l'art avait été l'irrésistible aimant qui l'avait attiré vers Dieu.

1. Aulique (du latin aula, cour). Ce parc a l'air majestueux d'une promenade destinée à un roi et à sa cour.

Le jour où, par curiosité, pour tuer le temps, il était entré dans une église et, après tant d'années d'oubli, y avait écouté les vêpres des morts tomber lourdement, une à une, tandis que les chœurs alternaient et jetaient, l'un après l'autre, comme des fossoyeurs, des pelletées de versets, il avait eu l'âme remuée jusque dans ses combles. Les soirs où il avait entendu les admirables chants de l'octave des trépassés, à Saint-Sulpice, il s'était senti pour jamais capté; mais ce qui l'avait pressuré, ce qui l'avait asservi mieux encore, c'étaient les cérémonies, les chants de la semaine sainte.

Il les avait visitées les églises, pendant cette semaine!

Elles s'ouvraient ainsi que des palais dévastés, ainsi que des cimetières ravagés de Dieu. Elles étaient sinistres avec leurs images voilées, leurs crucifix enveloppés d'un losange violet, leurs orgues taciturnes, leurs cloches muettes. La foule s'écoulait, affairée, sans bruit, marchait par terre, sur l'immense croix que dessinent la grande allée et les deux bras du transept et, entrée par les plaies que figurent les portes, elle remontait jusqu'à l'autel, là où devait poser la tête ensanglantée du Christ, et elle baisait avidement, à genoux, le Crucifix qui barrait la place du menton, au bas des marches.

Et cette foule devenait elle-même, en se coulant dans ce monde cruciel de l'église, une énorme croix vivante et grouillante, silencieuse et sombre.

A Saint-Sulpice, où tout le séminaire assemblé pleurait l'ignominie de la justice humaine et la mort d'un Dieu, Durtal avait suivi les incomparables offices de ces jours luctueux¹, de ces minutes noires, écouté la douleur infinie de la Passion, si noblement, si profondément exprimée à Ténèbres par les lentes psalmodies, par le chant des Lamentations et des Psaumes : mais quand il y songeait, ce qui le faisait surtout frémir, c'était le souvenir de la Vierge arrivant le jeudi, dès que la nuit tombait.

L'Eglise, jusqu'alors absorbée dans son chagrin et couchée devant la Croix, se relevait et se mettait à sangloter en voyant la mère.

Par toutes les voix de sa maîtrise, elle s'empressait autour de Marie, s'efforçait de la consoler, en mêlant les larmes du *Stabat* aux siennes, en gémissant cette musique de plaintes endolories, en pressant sur la blessure de cette prose qui rendait de l'eau et du sang comme la plaie du Christ.

1. *Luctueux*, de deuil (latin *luctuosus*).

Durtal sortait, accablé, de ces longues séances, mais ses tentations contre la Foi disparaissaient; il ne doutait plus; il lui semblait qu'à Saint-Sulpice, la Grâce se mêlait aux éloquentes splendeurs des liturgies et que des appels passaient pour lui dans l'obscurité afflictive des voix; aussi éprouvait-il une reconnaissance toute filiale pour cette église où il avait vécu de si douces et de si dolentes heures!

Et cependant, dans les semaines ordinaires, il ne la fréquentait point; elle lui paraissait trop grande et trop froide et elle était si laide! Il lui préférait des sanctuaires plus tièdes et plus petits, des sanctuaires où subsistaient encore des traces du moyen âge.

Alors, il se réfugiait, les jours de flâne, en sortant du Louvre où il s'était longuement évagué devant les toiles des Primitifs, dans la vieille église de Saint-Séverin, enfouie en un coin du Paris pauvre.

Il y apportait les visions des toiles qu'il avait admirées au Louvre et il les contemplait à nouveau, dans ce milieu où elles se trouvaient vraiment chez elles.

Puis, c'étaient des moments délicieux qu'il y écoulait emporté dans ces nuées d'harmonie que sillonne l'éclair blanc de la voix enfantine jailli du tonnerre roulant des orgues.

Là, sans même prier, il sentait glisser en lui une langueur plaintive, un discret malaise; Saint-Séverin le ravissait, l'aidait mieux que les autres à se suggérer, certains jours, une indéfinissable impression d'allégresse et de pitié.

... Là, il s'installait, derrière le maître-autel, dans cette mélancolique et délicate abside, plantée, ainsi qu'un jardin d'hiver, de



RUE SAINT-SÉVERIN.

Bois de A. Lepère, pour l'ouvrage de Huysmans : *La Bièvre et Saint-Séverin* (Société du livre d'art, 1901).

bois rares et un peu fous. On eût dit d'un berceau pétrifié de très vieux arbres tout en fleurs mais défeuillés, de ces futaies de piliers carrés ou taillés à larges pans, creusés d'entailles régulières près de leurs bases, côtelés sur leurs parcours comme des pieds de rhubarbe, cannelés comme des céleris.

Aucune végétation ne s'épanouissait au sommet de ces troncs qui arquaient leurs rameaux dénudés le long des voûtes, les rejoignaient, les aboutaient, assemblant à leurs points de suture, à leurs nœuds de greffe, d'extravagants bouquets de roses blasonnés de fleurs armoriées, et fouillées à jour; et depuis près de quatre cents ans ces arbres immobilisaient leur sève et ne poussaient plus. Les hampes à jamais courbées restaient intactes; la blanche écorce des piliers s'effritait à peine, mais la plupart des fleurs étaient flétries; des pétales hiéraldiques manquaient; certaines clefs de voûtes ne gardaient plus que des calices stratifiés, ouverts comme des nids, troués comme des éponges, chiffonnés comme des poignées de dentelles rousses.

Et au milieu de cette flore mystique, parmi ces arbres lapidifiés, il en était un, bizarre et charmant, qui suggérait cette chimérique idée que la fumée déroulée des bleus encens était parvenue à se condenser, à se coaguler en pâissant avec l'âge, et à former, en se tordant, la spirale de cette colonne qui tournoyait sur elle-même et finissait par s'évaser en une gerbe dont les tiges brisées retombaient du haut des cintres.

Ce coin où se réfugiait Durtal était à peine éclairé par des verrières en ogive, losangées de mailles noires, sorties de minuscules carreaux obscurcis par la poussière accumulée des temps, rendus plus sombres encore par les boiseries des chapelles qui les ceinturaient jusqu'à mi-corps.

Cette abside, elle était bien, si l'on voulait, un massif gelé de squelettes d'arbres, une serre d'essences mortes, ayant appartenu à la famille des palmifères, évoquant encore le souvenir d'in vraisemblables phoenix, d'inexacts lataniers, mais elle rappelait aussi, avec sa forme en demi-lune et sa lumière trouble, l'image d'une proue de navire plongée sous l'onde. Elle laissait, en effet, filtrer au travers de ses hublots, aux vitres treillisées d'une résine noire, le murmure étouffé, — que simulait le roulement des voitures ébranlant la rue, — d'une rivière qui tamiserait dans le cours saumâtre de ses eaux des lueurs dédorées de jour.

(*En Route*, II, 1895, Stock, éditeur.)

Le Roman et le Gothique.

Il est à peu près certain pour moi, poursuivit Durtal, que l'homme a trouvé dans les bois l'aspect si discuté des nefs et de l'ogive. La plus étonnante cathédrale que la nature ait, elle-même, bâtie, en y prodiguant l'arc brisé de ses branches, est à Jumièges. Là, près des ruines magnifiques de l'abbaye qui a gardé intactes ses deux tours et dont le vaisseau décoiffé et pavé de fleurs rejoint un chœur de frondaisons cerclé par une abside d'arbres, trois immenses allées, plantées de troncs séculaires, s'étendent en ligne droite; l'une, celle du milieu, très large, les deux autres, qui la longent, plus étroites; elles dessinent la très exacte image d'une nef et de ses bas-côtés, soutenus par des piliers noirs et voûtés par des faisceaux de feuilles. L'ogive y est nettement feinte par les ramures qui se rejoignent, de même que les colonnes qui la supportent sont imitées par les grands troncs. Il faut voir cela, l'hiver, avec la voûte arquée et poudrée de neige, les piliers blancs tels que des fûts de bouleaux, pour comprendre l'idée première, la semence d'art qu'a pu faire lever le spectacle de semblables avenues, dans l'âme des architectes qui dégrossirent, peu à peu, le Roman et finirent par substituer complètement l'arc pointu à l'arche ronde du plein cintre.

Et il n'est point de pares, qu'ils soient plus ou moins anciens que le bois de Jumièges, qui ne reproduisent avec autant d'exactitude les mêmes contours; mais ce que la nature ne pouvait donner, c'était l'art prodigieux, la science symbolique profonde, la mystique éperdue et placide des croyants qui édifièrent les cathédrales.

Sans eux, l'église restée à l'état brut, telle que la nature la conçut, n'était qu'une ébauche sans âme, un rudiment; elle était l'embryon d'une basilique, se métamorphosant, suivant les saisons et suivant les jours, inerte et vivante à la fois, ne s'animant qu'aux orgues mugissantes des vents, déformant le toit mouvant de ses branches, au moindre souffle; elle était inconsistante et souvent taciturne, sujette absolue des brises, serve résignée des pluies; elle n'était éclairée, en somme, que par le soleil qu'elle tamisait dans les losanges et les cœurs de ses feuilles, ainsi qu'entre des mailles de carreaux verts. L'homme, en son génie, recueillit ces lueurs éparses, les condensa dans les rosaces et dans des lames, les reversa dans les allées des futaies blanches; et même par les temps les

plus sombres, les verrières resplendirent, emprisonnèrent jusqu'aux dernières clartés des couchants, habillèrent des plus fabuleuses splendeurs le Christ et la Vierge, réalisèrent presque sur cette terre la seule parure qui pût convenir aux corps glorieux, des robes variées de flammes!

Elles sont surhumaines, vraiment divines quand on y songe, les cathédrales!

Parties, dans nos régions, de la crypte romane, de la voûte tassée comme l'âme par l'humilité et par la peur, se courbant devant l'immense Majesté dont elles osaient à peine chanter les louanges, elles se sont familiarisées, les basiliques, elles ont faussé d'un élan le demi-cercle du cintre, l'ont allongé en ovale d'amande, ont jailli, soulevant les toits, exhaussant les nefs, babillant en mille sculptures autour du chœur, lançant au ciel, ainsi que des prières, les jets fous de leurs piles!

Elles ont symbolisé l'amicale tendresse des oraisons; elles sont devenues plus confiantes, plus légères, plus audacieuses envers Dieu. Toutes se mettent à sourire dès qu'elles quittent leur ossature chagrine et s'effilent.

Le Roman, je me figure qu'il est né vieux, poursuit Durtal après un silence. Il demeure, en tout cas, à jamais ténébreux et craintif. Encore qu'il ait étreint, à Jumièges, par exemple, avec son énorme arc doubleau qui s'ouvre en un porche géant dans le ciel, une admirable ampleur, il reste quand même triste. Le plein cintre est en effet incliné vers le sol, car il n'a pas cette pointe qui monte en l'air, de l'ogive.

Ah! les larmes et les dolents murmures de ces épaisses cloisons, de ces fumeuses voûtes, de ces arches basses pesant sur de lourds piliers, de ces blocs de pierre presque tacites, de ces ornements sobres racontant en peu de mots leurs symboles! le Roman, il est la Trappe de l'architecture; on le voit abriter des ordres austères, des couvents sombres, agenouillés dans de la cendre, chantant, la tête baissée, d'une voix plaintive, des psaumes de pénitence. Il y a de la peur du péché, dans ces caves massives, et il y a aussi la crainte d'un Dieu dont les rigueurs ne s'apaisèrent qu'à la venue du Fils. De son origine asiatique, le Roman a gardé quelque chose d'antérieur à la Nativité du Christ; on y prie plus l'implacable Adonai que le charitable Enfant, que la douce Mère. Le Gothique, au contraire, est moins craintif, plus épris des deux autres Personnes et de la Vierge; on le voit abritant des ordres moins rigoureux et plus artistes; chez lui, les dos terrassés se redressent, les yeux baissés se relèvent, les voix sépulcrales se séraphisent.

Il est, en un mot, le déploiement de l'âme dont l'architecture romane énonce le repliement. C'est là, pour moi, du moins, la signification précise de ces styles, s'affirma Durtal.

Ce n'est pas tout, reprit-il; l'on peut encore déduire de ces remarques une autre définition.

Le Roman allégorise l'Ancien Testament, comme le Gothique le Neuf.

Leur similitude est, en effet, exacte, quand on y réfléchit. La Bible, le livre inflexible de Jéhovah, le code terrible du Père, n'est-il pas traduit



ÉGLISE NOTRE-DAME-LA-GRANDE A POITIERS.
(Architecture romane, 1^{re} moitié du XII^e siècle.)

par le Roman dur et contrit? et les Évangiles, si consolants et si doux, par le Gothique plein d'effusions et de câlineries, plein d'humbles espoirs?

Si tels sont ces symboles, il semble alors que ce soit bien souvent le temps qui se substitue à la pensée de l'homme pour réaliser l'idée complète, pour joindre les deux styles, ainsi que le sont, dans l'Écriture Sainte, les deux Livres; et certaines cathédrales nous offrent encore un spectacle curieux. Quelques-unes austères, dès leur naissance, s'égaient, se prennent à sourire dès qu'elles s'achèvent. Ce qui subsiste de la vieille église abbatiale de Cluny est, à ce point de vue, typique. Elle est à coup sûr, avec celle de Paray-Le-Monial restée entière, l'un des plus magni-

figes spécimens de ce style roman Bourguignon qui décèle malheureusement avec ses pilastres cannelés, l'affligeante survie d'un art grec importé par les Romains en France. Mais en admettant que ces basiliques, dont l'origine peut se placer entre 1000 et 1200, soient, en suivant les théories de Quicherat qui les cite, purement romanes, leurs contours se mélangent déjà et les liesses de l'ogive, en tout cas, y naissent.

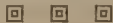
Là, ce n'est plus ainsi qu'à Notre-Dame la Grande de Poitiers la façade romane, minuscule et festonnée; flanquée, à chaque aile, d'une courte tour surmontée d'un cône pesant de pierre taillé à facettes comme un ananas. A Paray, la puérile décoration et la lourde richesse de Poitiers ne sont plus. La robe barbare de ce petit joujou d'église qu'est Notre-Dame la Grande, est remplacée par le suaire d'une muraille plane; mais l'extérieur ne s'atteste pas moins singulièrement imposant, avec la simplesse solennelle de ses formes. Ne sont-elles pas admirables ces deux tours carrées, percées d'étroites fenêtres, dominées par une tour ronde qui pose si placidement, si fermement, sur une galerie ajourée de colonnes unies par la faucille d'un cintre, un clocher tout à la fois noble et agreste, allègre et fort?

Et l'auguste simplicité de cet extérieur d'église se répercute dans l'intérieur de ses nefs.

Là pourtant, le Roman a déjà perdu son allure souffrante de crypte, son obscure physionomie de cellier persan. La puissante armature est la même; les chapiteaux gardent encore l'enroulement des flores musulmanes, le fabuleux alibi des contours assyriens, le rappel des arts asiatiques transférés sur notre sol, mais déjà le mariage des baies différentes s'opère, les colonnes s'efforcent, les piliers se haussent, les grands arcs s'assouplissent, décrivent une trajectoire plus rapide et moins brève; et les murs droits, énormes et déjà légers, ouvrent, à des altitudes prodigieuses, des trous ménagés de jour.

A Paray, le plein cintre s'harmonise déjà avec l'ogive qui s'affirme dans les cimes de l'édifice et annonce, en somme, une ère d'âme moins plaintive, une conception plus affectueuse, moins rêche, du Christ, qui prépare, qui révèle déjà le sourire indulgent de la Mère.

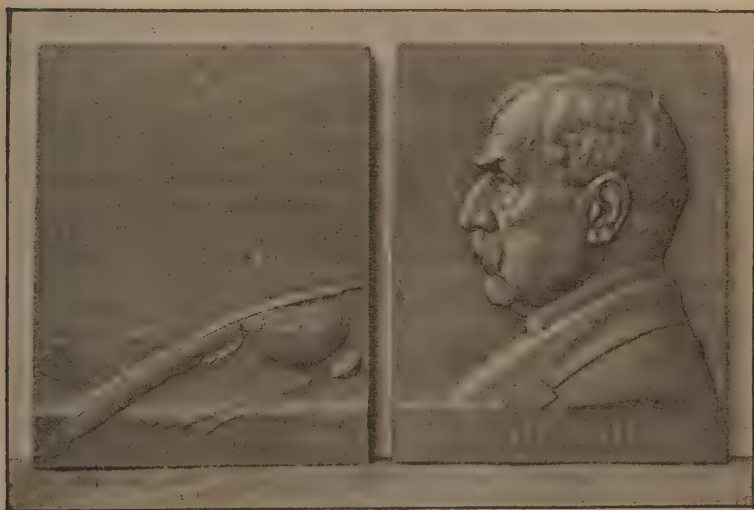
(*La Cathédrale*, Stock, éditeur.)



PAUL BOURGET

Né en 1852

M. Paul Bourget est le maître actuel du roman psychologique. Fils d'un professeur à la Faculté des Sciences de Clermont, il a, tout enfant, reçu de son père d'excellentes *leçons de choses* (Cf. *le Disciple*). Après des études classiques qu'il a poursuivies à la Sorbonne et à l'École des Hautes-Études jusqu'au grade de licencié ès lettres, il a été quelque temps professeur. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait débuté par la critique. Ses *Essais de psychologie contem-*



PAUL BOURGET.

Plaquette de P. ROUSSEL offerte à Paul Bourget par ses amis.

poraine, parus en 1883, annonçaient un disciple, très averti, de Sainte-Beuve et de Taine. Mais déjà il avait publié quelques vers, et, en 1885, il donna son premier roman, *Cruelle énigme*. Le succès en fut immédiat; et les ouvrages suivants : *Un Crime d'amour* (1886), *Mensonges* (1887), *Un Cœur de femme* (1890), *Cosmopolis* (1896), continuèrent à poser M. Paul Bourget comme un pénétrant psychologue.

Cependant, un de ses romans publié en 1889 annonçait autre chose qu'un peintre de la vie mondaine; *le Disciple* touchait à une des plus graves

questions de philosophie sociale. L'auteur s'efforçait d'y prouver qu'un maître est responsable des conséquences criminelles qu'on peut tirer logiquement de ses doctrines. On sait quelles polémiques surgirent autour de cette thèse, et avec quelle ardeur F. Brunetière rompit des lances en faveur de Paul Bourget. Dès lors, ce fut une série de romans, où la morale, la sociologie, la religion tiennent la plus grande place : *l'Étape* (1903), *Un divorce* (1904), *l'Émigré* (1907), *le Démon de midi* (1914), *le Sens de la mort* (1915), *Némésis* (1918). Sans doute, ces romans ne sont pas de ceux qu'on peut lire à la hâte, comme une simple distraction : le style en est sévère, et l'on y trouve quelques lenteurs ; mais ils font penser et ils fixent l'attention sur des problèmes actuels : ils nous arrachent à notre paresse intellectuelle, à notre indifférence politique. C'est pourquoi M. Paul Bourget occupe un rang à part dans notre littérature contemporaine. Romancier, il a l'autorité d'un philosophe ; et ce genre si souvent frivole a reçu de lui ses lettres de haute noblesse.

La Société cosmopolite.

« Rome pour moi ce n'est pas Cosmopolis comme vous dites, c'est Métropolis, c'est la ville mère¹. Vous oubliez que je suis catholique comme je respire, et je suis chez moi ici, dans ma patrie d'âme. J'y suis encore parce que je suis monarchiste, parce que je crois à la vieille France comme vous croyez au monde moderne, et je la sers, ma vieille France, à ma façon, qui n'est pas bien efficace, mais c'en est une tout de même. Cette place d'administrateur de Saint-Louis que j'ai acceptée à Corcelle, c'est ma faction à moi et je la monte comme autrefois en guerre, le mieux que je peux... Ah ! cette vieille France, comme on sent sa grandeur ici, et quelle part elle avait su se tailler dans la chrétienté !... C'est cette corde-là que je voudrais entendre vibrer dans un écrivain éloquent comme vous, et non pas ce paradoxe toujours et toujours ce sophisme. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres qui d'atez d'hier et qui vous en vantez, insista-t-il presque douloureusement, qu'il tienne des siècles de votre histoire dans les moindres coins de cette ville ? Est-ce que le cœur vous bat de voir sur la façade de cette église de Saint-Louis la salamandre de François I^{er} et les lis ? Est-ce que vous savez seulement pourquoi cette rue Borgognona s'appelle ainsi et qu'il y a à deux pas Saint-Claude des Bourguignons, notre église ? Avez-vous visité, vous qui êtes des Vosges, celle de votre province, Saint-Nicolas des Lorrains ? Et Saint-Yves des Bretons, le con-

1. Ici parle le marquis de Montfaucon, vieux gentilhomme qui vit à Rome depuis de longues années. Il a pour interlocuteur un jeune romancier, Julien Dorsenne.

naissez-vous?... Mais, cette fois son accent redevint gai, vous vous êtes payé ma tête, comme vous dites dans votre abominable argot boulevardier, en me faisant charger à fond ce scélérat de Hafner. Je vous l'ai tendue sans la marchander, puisque je viens de vous parler, comme je sens, avec tout mon cœur, quand il ne s'agit pour vous que d'un badinage..... Vous allez en être puni, car je ne vous lâche plus... Je vous y emmène, dans cette France d'autrefois. Vous déjeunerez avec moi, à midi, et d'ici là nous aurons fait le tour de ces églises que je viens de nommer. Pendant cette heure, nous vivrons à cent cinquante ans en arrière, dans ce monde où il n'y avait ni cosmopolites, ni dilettantes, ni gentilshommes de coullise non plus. — C'était le vieux monde, mais il était robuste, et la preuve, c'est qu'il a vieilli, c'est-à-dire duré, au lieu que votre société issue de la Révolution, regardez où elle en est après cent ans, en France, en Italie, en Angleterre bientôt, grâce à ce détestable Gladstone dont l'orgueil fait un nouveau Nabuchodonosor... Elle est comme la Russie, cette société, d'après le seul beau mot de l'obscène Diderot, pourrie avant d'être mûre!... Allons, venez-vous?

— Ce ne serait pas de refus, répondit l'écrivain, car vous vous trompez en croyant que je ne l'aime pas, votre vieille France, ce qui ne m'empêche pas de goûter beaucoup la nouvelle. On aime bien le bordeaux et le champagne à la fois. Mais je ne suis pas libre. Je dois visiter ce matin l'exposition du palais Castagna...

— Vous ne ferez pas cela, s'écria le fougueux Montfanon, dont le rude visage exprima derechef une de ces contrariétés qu'il soulageait par des tirades passionnées, quand il était avec quelqu'un qu'il aimait comme il aimait Dorsenne. Vous ne seriez pas allé voir assassiner le roi en 93, que diable? Et c'est presque aussi tragique, cette mise à l'encan de la vieille demeure du pape Urbain VII, le successeur de Sixte-Quint!... C'est le commencement de l'agonie de cette autre très grande chose qui fut la noblesse romaine... Je sais. Je sais. Ils ont tout mérité, puisqu'ils ne se sont pas fait tuer jusqu'au dernier sur les marches du Vatican quand les Italiens ont pris la ville. Nous l'eussions fait, nous qui n'avions pas de papes parmi nos grands-oncles, si nous n'eussions été occupés à nous battre ailleurs... Ce n'en est pas moins une pitié que de voir le marteau des commissaires-priseurs levé sur un palais où il tient des siècles d'histoire. Jour de ma vie! Si j'étais né prince d'Ardea, si j'avais hérité le sang, la maison, les titres des Castagna, et qu'il me fallût penser que je ne laisse-

rais rien après moi de ce qu'avaient amassé mes pères, je vous jure, Dorsenne, j'en mourrais de douleur. Et si vous songez que ce malheureux garçon est un enfant de vingt-huit ans entouré de flatteurs, sans parents, sans amis, sans conseillers, qu'il est allé jouer son patrimoine à la Bourse contre des bandits de la loyauté du sieur Hafner, que tous les trésors amassés par cette suite de papes, de cardinaux, d'hommes de guerre, de diplomates, auront servi à enrichir des boursicotiers véreux et d'ignobles brasseurs d'affaires, eh bien, vous trouverez cette aventure trop lamentable, pour vous y mêler, même comme spectateur... Allons, je vous emmène à Saint-Gaude...

— Et moi je vous répète que je suis attendu, répondit Dorsenne en dégageant son bras que son despotique ami avait déjà saisi de la main, c'est même très plaisant que je vous aie rencontré sur la route, ayant le rendez-vous que j'ai. Moi qui raffole des contrastes, je n'aurai pas non plus perdu ma matinée. Avez-vous la patience d'écouter l'énumération des personnes que je m'en vais rejoindre de ce pas? Ce ne sera pas très long, mais ne m'interrompez pas. Vous vous indignerez ensuite, si vous survivez au coup que je vous porte... Ah! vous ne voulez pas que j'appelle votre Rome une Cosmopolis, et que direz-vous de la compagnie avec laquelle je visiterai, dans vingt minutes, le vieux palais d'Urbain VII?... Nous aurons votre belle ennemie Fanny Hafner d'abord, et son baron de père pour représenter un peu d'Allemagne, un peu d'Autriche, un peu d'Italie, et un peu de Hollande. Mais oui. Car il paraît que la mère du baron était de Rotterdam. N'interrompez pas. Nous aurons la comtesse Steno pour représenter Venise, et sa charmante fille Alba pour représenter un petit coin de la Russie, car la chronique prétend que la comtesse l'a eue de Verekiev, André, vous savez, celui qui s'est tué à Paris, il y a cinq ou six ans, en se jetant à la Seine, peu aristocratiquement, du haut du pont de la Concorde? Nous aurons un peintre, le célèbre Lincoln Maitland, pour représenter l'Amérique. Nous aurons la femme de ce peintre, Lydia Maitland, et le frère de cette femme, Florent Chapron, pour représenter un peu de France, un peu d'Amérique et un peu d'Afrique. Car leur grand-père était ce fameux colonel Chapron dont il est parlé dans le *Mémorial*, et qui s'en est allé après 1815 faire le planteur dans l'Albana... N'interrompez pas, c'est presque fini. Nous aurons pour représenter l'Angleterre, catholique encore et mariée à la Pologne, M^{me} Gorka, la femme de Boleslas, et enfin Paris sous la forme de votre serviteur. C'est moi maintenant qui vais essayer de

vous entraîner, car si vous vouliez vous joindre à notre troupe, vous, le féodal, ce serait complet... Voulez-vous ?...

— C'est pour le coup que vous vous la payeriez, ma pauvre tête grise, n'est-ce pas ? répliqua Montfanon. Et il a du talent, le malheureux, s'écria-t-il en parlant de Dorsenne comme si ce dernier n'eût pas été là, et il a écrit dix pages sur Rhodes qui valent du Chateaubriand, et il a reçu de Dieu les plus beaux dons : la poésie, l'esprit, le sens de l'histoire, et voilà dans quelle société il se délecte ! Mais, là, voyons, une fois pour toutes, expliquez-moi le plaisir qu'un homme de votre valeur peut trouver à fréquenter cette bohème internationale plus ou moins dorée, chez laquelle il n'y a pas un être qui soit à sa place, dans sa tradition et dans son milieu. Je ne vous parle pas de ce forban de Hafner et de sa cabotine de fille, puisque vous avez pour elle, tout romancier d'analyse que vous êtes, les yeux de monseigneur Guerillot. Mais cette comtesse Steno, à quarante ans qu'elle doit avoir, avec cette grande fille à côté d'elle, est-ce qu'elle ne devrait pas se tenir tranquille et vivre dans son palais de Venise, honnêtement, bravement, au lieu de tenir ici cette espèce de salon-passage, où défilent tous les rastaquouères d'Europe ? Et ce Maitland, pourquoi n'a-t-il pas obéi au seul bon sentiment qu'ait son pays, à cette aversion pour le sang noir qui fait que vous ne trouveriez pas deux de ses compatriotes pour faire ce qu'il a fait, pour épouser cette octavonne, avec dix fois plus de millions et une demi-douzaine de maréchaux de Bonaparte à la clef ?...

... Et cette pauvre Alba Steno, cette enfant de vingt ans que l'on promène à travers ces intrigues !... Et ce Florent Chapron, pourquoi ne met-il pas le holà ? Je le connais, lui. Il est venu me voir, à l'occasion d'un monument qu'il a fait élever à Saint-Louis en souvenir d'un sien cousin. Il respecte les morts, et cela m'avait plu. C'est encore une dupe dans cette sinistre comédie à laquelle vous assistez, vous qui savez tout, sans que le cœur vous lève...

— Mais, pardon, pardon, interrompit Dorsenne, il ne s'agit pas de cela, homme inhabitable... Vous allez, vous allez, vous allez, et vous oubliez votre question... Quel plaisir je trouve à cette mosaïque humaine que je vous ai détaillée, je vais vous le dire, et nous ne parlerons pas morale, si vous voulez bien, quand il s'agit uniquement d'intellect. Je ne me pique pas de juger la vie, moi, monsieur le ligueur, j'aime à la regarder et à la comprendre, et parmi tous les spectacles qu'elle peut donner, je n'en connais pas beaucoup de plus suggestifs, de plus parti-

culiers et de plus modernes que celui-ci : vous vous trouvez dans un salon, à une table de dîner, à une partie comme celle où je vais ce matin. Vous êtes avec une dizaine de personnes qui toutes parlent la même langue, sont habillées par les mêmes fournisseurs, ont lu le même journal le matin, croient avoir les mêmes idées et les mêmes sentiments... Seulement, ces personnes sont celles que je viens de vous énumérer, des créatures arrivées des points divers du monde et de l'histoire. Vous les étudiez avec tout ce que vous savez de leur origine et de leurs hérédités, et, petit à petit, sous le vernis du cosmopolite vous démêlez la race, l'irrésistible, l'indestructible race!..... Sous la maîtresse de maison très élégante, très cultivée et très accueillante qu'est une M^{me} Steno, vous découvrez l'héritière des doges, la patricienne du x^v^e siècle, avec une physiologie de reine des mers, une énergie dans le désir, et une candeur dans l'immoralité incomparables, tandis que chez un Florent Chapron ou chez une Lydia vous découvrez l'esclave primitif, le noir hypnotisé par le blanc, l'être inaffranchissable qu'ont fabriqué des siècles de servitude, tandis que chez une M^{me} Gorka vous reconnaissez sous l'amabilité souriante, le fanatisme de vérité qui a fait les Puritains anglais, tandis que derrière les raffinements d'artiste d'un Lincoln Maitland vous retrouvez le squatter invinciblement robuste et brutal, comme dans Boleslas Gorka toute l'irritabilité nerveuse du Slave qui a ruiné la Pologne... Ces linéaments de la race sont à peine visibles dans le civilisé qui parle couramment trois ou quatre langues, qui a vécu à Paris, à Nice, à Florence, ici, de cette même vie élégante, si banale en apparence et si monotone. Mais que la passion donne son coup de pousse, que l'homme soit touché bien à fond, et c'est alors des conflits de caractères, et presque d'espèces, d'autant plus étonnants lorsque les gens mis ainsi face à face les uns des autres sont venus de plus loin. Ce sont alors des drames qui font tenir dans un angle de salon de véritables batailles de races... Et voilà pourquoi, conclut-il en riant, j'ai passé six mois à Rome sans presque voir de Romains, tout occupé à observer ce petit clan qui vous révolte si fort. C'est le vingtième peut-être que j'étudie ainsi, et j'en étudierai sans doute vingt autres, car étant tous produits par le hasard des rencontres, aucun d'eux ne ressemble à un autre... êtes-vous plus indulgent pour moi, maintenant que vous vous êtes, vous aussi, payé ma tête, en me faisant disserter sur ce coin de place, comme un héros de roman russe?... Allons, adieu... »

Montfanon avait eu pour écouter ce petit discours une mine impayable. Dans la solitude pieuse où il achevait de mourir, comme il disait, nul plaisir n'était plus vif pour lui que les discussions d'idées. Mais il y apportait la flamme d'un homme qui sent avec une ardeur extrême, et quand il se heurtait au dilettantisme à moitié ironique de Dorsenne, il en restait déconcerté parfois jusqu'à la souffrance, d'autant plus que l'écrivain et lui avaient quelques théories communes, notamment un souci extrême de l'hérédité et de la race. Mais ils en éprouvaient une émotion si différente que cette communauté de doctrine irritait le vieux gentilhomme autant qu'elle l'attirait. Une espèce de grimace mécontentée crispa son visage trop expressif. Il fit claquer sa langue avec une mauvaise humeur non dissimulée, et il dit :

« Une question encore?... Et le résultat de tout cela, le but?... Enfin, à quoi toute cette observation vous mène-t-elle?...

— A quoi voulez-vous qu'elle me mène? A comprendre, comme je vous ai dit, répondit Dorsenne.

— Et ensuite?

— Il n'y a pas d'ensuite à la pensée, répondit le jeune homme, c'est une débauche comme une autre, et c'est la mienne...

— Mais parmi ces gens que vous regardez vivre ainsi, continua Montfanon après un silence, il y en a pourtant que vous aimez et que vous haïssez, que vous méprisez et que vous estimez? Vous n'avez pas l'idée qu'avec votre grande intelligence vous avez quelques devoirs envers eux, que vous devez les aider à valoir davantage?...

— Ça, dit Dorsenne, c'est un autre sujet de discussion, que nous reprendrons un autre jour, car j'ai peur maintenant d'être en retard... Adieu.

— Adieu », dit le marquis avec un visible regret de se séparer de son interlocuteur. Puis brusquement : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant, car au fond vous incarnez, vous aussi, un des vices d'esprit qui me fait le plus horreur, ce dilettantisme, mis à la mode par les disciples de M. Renan, et qui est au fond du fond de la décadence. Mais vous en guérirez, j'en ai bon espoir. Vous êtes si jeune!... » Puis, redevenu jovial et moqueur : « Amusez-vous bien dans votre descente de la Courtille. »

(*Cosmopolis*, 1893. Plon et Nourrit, éditeurs.)

Un Divorce.

La Consultation.

M^{me} Albert Darras est divorcée et remariée. Au moment où sa fille va faire sa première communion, elle éprouve des scrupules et des remords; elle voudrait revenir à la religion, et elle va consulter, sur sa situation difficile, un religieux qui fut jadis camarade de M. Darras à l'École polytechnique.

Quand M^{me} Albert Darras eut tourné la rue de Vaugirard pour entrer dans la rue Servandoni, l'aspect sévère de cet étroit couloir de vieilles maisons, si voisin pourtant de la rue du Luxembourg où elle habitait, augmenta encore son appréhension. Ses courses l'avaient fait passer là des centaines de fois, sans qu'elle observât jamais le triste aspect de ce coin de Paris, qui, tout d'un coup, et dans la disposition d'esprit où elle était, la saisit de surprise. Elle s'arrêta une minute pour regarder le délabrement des façades tassées, affaissées sur elles-mêmes, la solitude du mince trottoir sans promeneurs, presque sans boutiques, le haut mur gris de Saint-Sulpice, au fond, et, sur ce décor de silence, la pesée d'un ciel froid de mars, tendu et noir. Au moment d'oser une démarche très grave, qui risquait de bouleverser son existence intime, cette femme tourmentée sentit de nouveau faiblir une résolution, bien réfléchie pourtant et nourrie pendant des jours, à travers tant de luttes secrètes! Un dernier combat d'idées crispa son visage, qui demeurerait, à quarante ans passés, joli encore par la finesse préservée des traits, la délicatesse intacte du teint. Même en proie au souci qui la contractait, cette physionomie n'avait pas son âge. La taille mince, la démarche alerte, le port souple de la tête s'accordaient avec cet air de jeunesse que démentaient à peine les fils d'argent mêlés à l'or des cheveux et le cercle bleuâtre des paupières, comme meurtries de lassitude. Qu'elle eût d'ailleurs la conscience et l'entente de sa beauté, l'élégance, effacée à la fois et soulignée, de sa mise, le révélait. Visiblement, elle avait voulu obtenir un savant effet d'harmonies sobres et chaudes. Une touffe de violettes de Parme relevait son chapeau de loutre, sa jaquette de la même fourrure retombait sur une jupe de drap de couleur pensée. Certaines toilettes, à Paris, par le fini de leur détail et la ligne de leur ensemble, classent une femme aussi certainement qu'un officier son uniforme et ses galons. Depuis les bracelets qui luisaient sur les poignets au bord du manchon, jusqu'aux fines chaussures apparues



UN DIVORCE.
M^{me} Albert Darras chez le Père Euvrard (*Dessin de Pierre Fontaine*).

sous la jupe à longs plissés, tout, chez Gabrielle Darras, dénonçait une personne de la haute bourgeoisie française; de cette classe à la fois comblée et discrète, où se perpétue, malgré l'envahissement de l'exotisme, le goût traditionnel de notre pays. Hélas! si le caractère un peu paré de cette toilette décelait chez celle qui l'avait combinée un désir de plaire et de garder son rang, trop naturel — la suite de cette histoire le démontrera — dans une situation anormale, cette coquetterie et cet orgueil appartenaient déjà au passé, comme aussi les années de bonheur qui avaient pu seules lui conserver longtemps cette fleur de jeunesse dans son automne commençant. Le présent, c'était l'anxiété qui l'immobilisait sur le pavé de la vieille rue. C'était l'hésitation dernière avant une visite, peut-être irréparable pour son repos. C'était la détresse d'une agonie morale, arrivée à un période aigu, et qui, soudain, se résolut dans une détermination violente. M^{me} Darras esquissa un geste d'impatience révoltée; elle se répéta à mi-voix, comme pour suggestionner sa défaillante énergie, ces mots de volonté :

« Demain, rien n'aura changé, rien, rien, rien... A quoi bon attendre? »

Et, d'un pas devenu maintenant ferme, elle commença d'aller, la tête levée, regardant les numéros les uns après les autres jusqu'à celui de la maison qu'elle cherchait et dont la vétusté la fit de nouveau frissonner. Cette bâtisse, orientée vers le nord et sinistrement humide, datait d'une époque où la rue, habitée longtemps par un fossoyeur de Saint-Sulpice, s'appelait encore rue des Fossoyeurs. Rien n'avait changé depuis cent ans dans cette construction, édifiée en deux fois, lors du Directoire, puis sous l'Empire, sur les débris de quelque jardin de couvent, par un de ces entrepreneurs au rabais qui foisonnèrent alors. Ils n'avaient à leur service, grâce à l'universel désarroi des guerres, que de mauvais apprentis sans éducation technique. Aussi ceux de leurs ouvrages que la réfection du Paris moderne a épargnés offrent-ils des exemplaires minables de maçonnerie gâchée et d'ignorante architecture. L'ensemble de cette maison-ci se composait d'un premier corps de logis, haut de deux étages, que des ailes en retour rattachaient à une sorte d'hôtel à fronton, édifié évidemment en premier lieu et que décorait une prétentieuse rangée de bustes copiés sur l'antique : un Antinoüs, un Apollon, une Diane. Des X en fer affleuraient partout sur le crépi lézardé, les murs ne tenant plus que par la force des clefs. La disposition actuelle des bâtiments en faisait une petite cité, desservie par des escaliers distincts. Ils prenaient leur point de départ sur une cour pavée, au centre de laquelle l'industrie du concierge aménageait un fantastique

jardin. Des arbustes plantés à même des bacs poussaient, dans cette atmosphère sans soleil, un maigre feuillage. Des récipients de métal, jadis bidons de pétrole ou boîtes à conserves, étaient là, garnis de terre. Des plantes grimpantes devaient en surgir, puis s'élancer à un treillis de bois et de fil de fer érigé en une petite tonnelle. L'ingénieux personnage était justement occupé à compliquer encore ce rustique appareil lorsque M^{me} Albert Darras, après avoir vainement frappé au carreau de la loge vide, poussa la porte à claire-voie qui séparait la voûte et la cour. A l'appel du timbre, le jardinier amateur tourna la tête, sans d'ailleurs se déranger de sa besogne, et sa voix se fit presque brutale pour répondre à la question de la visiteuse, formulée d'un accent étouffé :

— M. l'abbé Euverd est-il chez lui?...

— Je n'en sais rien... Le plus sûr est que vous montiez y voir. L'escalier à gauche, au second étage, la porte à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper... Sonnez fort. C'est un grand savant, à ce qu'on dit, et les grands savants sont toujours dans la lune...

La rudesse de cet homme prouvait simplement qu'il gérait un immeuble peuplé de petits locataires trop nombreux et qu'il recevait peu de pourboires. M^{me} Albert Darras rougit comme d'un affront personnel. Quoique sa démarche auprès du vieux prêtre, peu considéré de son concierge, ne fût en aucune façon compromettante, elle la hasardait pourtant à l'insu de tout son entourage, notamment de son mari. Il lui sembla, dans son remords de son action clandestine, que le regard insolent du rustre interprétait sa présence ici d'une manière insultante. Ce fut donc en se hâtant et baissant la tête qu'elle s'engagea, par la porte indiquée, dans la cage d'un pauvre escalier de bois sans tapis, aux marches bien souillées, bien déjetées. Si elle avait été capable de réflexions pareilles, à cette minute, elle eût été frappée du contraste entre ce misérable gîte où s'était réfugié celui qu'elle cherchait et l'endroit où elle était allée le demander quelques jours auparavant. Rendons dès maintenant au P. Euverd l'appellation à laquelle lui donne droit sa qualité d'oratorien. Il figurait sous ce titre, sur l'*Annuaire* de l'Institut, comme membre libre de l'Académie des sciences...

Déjà la terreur des conflits futurs agitait si fortement les nerfs de cette femme, qu'arrivée sur le palier de ce second étage, et quand elle eut sonné à la porte de droite, suivant les instructions du concierge, elle dut s'appuyer à la rampe. Des pas se rapprochaient, venant de l'intérieur. Ils lui retentissaient physiquement au cœur. C'étaient ceux du prêtre, qui

demeura, une seconde, interloqué, la porte une fois ouverte, devant cette visite inattendue. Le coup de sonnette l'avait surpris au tableau noir, où il travaillait. Il tenait encore à la main un morceau de craie blanche. Sa soutane défraîchie, sa barbe de trois jours, les ailes trop longues de sa chevelure roussâtre, à peine grisonnante à soixante ans, dénonçaient l'incurie du savant pour qui le monde extérieur et sa propre personne existent peu. Avec cela, une petite taille, un torse exigü, et un visage rose, presque poupin, lui auraient donné un air vaguement comique, n'eût été la noble coupe du front perpendiculaire et rayé de rides droites, — un de ces fronts que Lavater appelait « scrutateurs », — n'eût été surtout l'extraordinaire beauté de ses yeux bleus. Leurs prunelles gaies gardaient la fraîcheur et la transparence de celles d'un enfant ! Le regard, volontiers étonné, exprimait à cet instant l'ahurissement à demi somnambulique d'un géomètre que la chimère du calcul vient d'emporter à mille lieues sur ses puissantes ailes. Comme M^{me} Darras se taisait, décontenancée de son côté, devant une apparition par trop différente de l'image qu'elle s'était faite du célèbre oratorien, il rompit le premier le silence :

— Vous devez vous être trompée de porte, Madame, dit-il simplement.

— Non, fit-elle, vous êtes bien M. Euvrard, le R. P. Euvrard?... — Et sans lui laisser le temps de répondre, autrement que par un signe :

— Mon Père, insista-t-elle, je vous demande de me recevoir. Je viens à vous sans recommandation, parce que j'ai entendu vanter si souvent votre grand esprit et votre grand cœur, et j'ai tant besoin d'un appui!...

En parlant de la sorte, elle s'était avancée dans l'étroit couloir. Le prêtre obéit presque machinalement à la suggestion qui émanait de ce geste. Il introduisit l'inconnue dans le réduit qui lui servait de bibliothèque. Sa physionomie ne put toutefois dissimuler une contrariété qui ne venait pas simplement de sa méditation interrompue. La toilette de cette femme et sa beauté, son énervement et son insistance, lui donnaient l'idée qu'il avait devant lui une personne du monde, prise dans quelque aventure de passion. Homme d'étude et de cabinet, ayant à peine exercé le ministère depuis qu'à sa sortie de l'École polytechnique il était entré en religion, la perspective de jouer un rôle de conseiller dans une histoire si étrangère au train accoutumé de sa pensée le désorientait déjà. Cependant, comme il était prêtre, ce manque de charité lui fit honte. Il avait eu, pour débarrasser de ses papiers son unique fauteuil, un mouvement de véritable impatience, qu'il justifia de son mieux. Il rejeta cette gêne sur l'état de

désordre où se trouvait la pièce. Son déménagement remontait à deux semaines, et il n'avait pas encore rangé ses livres, posés par tas sur les planches de bois blanc qui garnissaient les murs entre des liasses de notes et des cartons. Un tapis d'occasion couvrait une partie du carreau. Quatre chaises de paille, un bureau d'angle, un prie-Dieu achevaient le mobilier de cette cellule. Deux fenêtres l'éclairaient, auxquelles le savant avait cloué de ses mains et de guingois des rideaux de vitrage achetés tout faits et trop courts. Le marbre de la cheminée sans feu supportait, près d'une lampe à esprit-de-vin, une casserole, un filtre en terre et les débris du déjeuner : deux œufs à la coque et une tasse de café. L'hôte de ce pauvre campement préparait lui-même ses repas avec un stoïcisme dont témoignait le tableau noir posé sur son chevalet entre les croisées et couvert de griffonnages cabalistiques, son opium intellectuel. Il les montrait du geste en avançant le siège, et il disait :

— Je rougis, Madame, de vous recevoir dans un taudis pareil. Mais puisque vous connaissez mon nom, vous savez que je suis un proscrit. Il paraît que je faisais courir un danger à l'État en traçant ces formules dans une maison où d'autres Pères travaillaient l'histoire, l'archéologie et l'hébreu ! Espérons que ce pauvre État est sauvé maintenant...

Il rit de cette innocente épigramme, son unique vengeance contre ses persécuteurs. Puis, ses propres paroles l'ayant, par une naturelle association, ramené à sa première idée :

— Quelques-uns, parmi ces Pères, s'occupaient aussi de direction. Ils s'en occupent encore. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous indique l'adresse de l'un d'entre eux. Si vous avez un conseil pratique à demander, un géomètre n'est guère qualifié pour vous le donner. Notre science...

— C'est précisément votre réputation de savant, interrompit M^{me} Darras, qui m'a déterminée à cette démarche... Je vous ai dit que j'avais souvent entendu parler de vous, par mon mari d'abord. Il est un ancien élève de l'École polytechnique, comme vous, paraît-il... Certes, il n'est pas suspect de partialité envers l'habit que vous portez. A cause de cela, je vous demanderai de ne pas vous dire mon nom. Ses collègues et lui tiennent vos ouvrages dans une telle estime !... Et puis, vous avez eu le fils d'une de mes amies comme élève à Juilly. Je savais votre grande bonté... Quand j'ai cherché un prêtre auquel m'adresser dans une heure solennelle de ma vie, votre nom m'est venu à la pensée, pour ce double motif. Ma situation est si exceptionnelle que j'ai redouté un ecclésiastique ordinaire et son

étroitesse d'esprit. Il y en a tant qui semblent n'avoir comme idéal que d'éloigner les âmes de Dieu!...

— Je suis à votre disposition, Madame, répondit l'oratorien. Vous n'avez pas à me dire votre nom. Je préfère même l'ignorer...

L'énigmatique dernière phrase de sa singulière interlocutrice avait confirmé ses soupçons. Persuadé qu'il allait recevoir la confidence d'un remords en voie de repentir, le prêtre acheva de se réveiller dans le mathématicien. La profonde phrase de l'Apôtre : *Omnibus omnia factus sum*, sera toujours la devise d'un cœur véritablement sacerdotal. M^{me} Darras vit une expression de gravité attentive remplacer, sur ce masque soudain transformé, le désarroi un peu falot qui l'avait déconcertée.

(*Un Divorce*, 1904, chap. 1^{er}, Plon-Nourrit et C^{ie}, éditeurs.)



CUL-DE-LAMPE de PERRICHON.
(Helleu et Sergent, édit.)



BOIS de MAURICE DE BECQUE. (Garnier, édit.)

RENÉ BAZIN

Né en 1853

M. René Bazin, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers, membre de l'Académie française, est un des écrivains qui ont le plus contribué à relever le niveau moral du roman, comme Paul Bourget. Tout en restant un grand *artiste* (la preuve en est dans ses admirables descriptions), il croit qu'un livre doit signifier quelque chose, et que le romancier peut traiter dans ses ouvrages quelques-unes de ces questions sociales dont il importe de rechercher les origines et d'étudier la solution. C'est ainsi que dans le roman intitulé *De toute son âme*, René Bazin nous présente un tableau réaliste et sympathique du monde des ouvriers; — dans *les Oberlé*, il a exposé la douloureuse situation des Alsaciens qui restèrent fidèles à la France; — dans *la Terre qui meurt*, il a abordé un des plus graves problèmes de l'heure présente, la dépopulation des campagnes. — Ces trois ouvrages, et d'autres encore, ont donné à René Bazin un des premiers rangs parmi les moralistes de notre temps.



RENÉ BAZIN.

(Cliché H. Manuel)

La Sortie de l'usine.

Ils sortaient des ateliers et des usines de la Ville-en-Bois, les mains et le visage rouillés par la fumée, par les débris du fer, du cuivre, du tan, par la poussière qui vole autour des poulies en marche: Sept heures sonnaient encore à des horloges en retard, et c'était vers la fin de mai. Une douceur était dans l'air. Ils sortaient. Le ronflement des machines diminuait; au-dessus des cheminées de brique, les spirales de charbon en poudre commençaient à s'amincir; des voix s'élevaient entre les murs de la rue de la Hautière et du vieux chemin de Couëron, dans la partie haute de Nantes, voisine de Chantenay.

Heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville. Recrues, vétérans, filles, femmes, petits auxquels on aurait donné dix ans, si le timbre de leur voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes, ils se divisaient au delà des portes des usines, montaient, descendaient, coupaient par les ruelles, vers le gîte où la soupe les attendait. Les groupes se formaient en route. Les femmes retrouvaient leur mari, les frères, les amants, les camarades logés dans le garni se rejoignaient, sans hâte, sans plaisir apparent. Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards; le poids de la journée pesait sur tout ce monde, et la faim commandait en eux. On se disait de grosses choses lourdes, des plaisanteries sans entrain, des bonsoirs rapides. Cependant, il y avait, çà et là, des visages roses de gamines, des têtes imberbes et vagues de jeunes Bretons des pays d'Auray et de Quimper, que l'usine n'avait pas encore entamés; des yeux qui s'en allaient, levés, avec un rêve; quelques anciens, rudes comme de vieux soldats, qui tenaient dans leurs mains des mains d'enfants. et marchaient sans rien dire, dans une joie lasse et muette. Le vent soufflait de la Loire, de la mer lointaine. Des grappes de lilas, débordant l'arête des murs, en deux ou trois endroits pendaient sur la foule grise.

Une partie de cette population ouvrière, — ceux qui étaient mariés ou vivaient en famille, — laissant les autres se disperser dans les quartiers bas, montaient vers les collines de Chantenay, d'où venaient des groupes pareils qui retournaient à Nantes. Au milieu de ce chassé-croisé de blouses, de jaquettes, de corsages de percale mal ajustés sur des jupons défratchés, un homme, un bourgeois, en haut du chemin de la Hautière, avait arrêté

sa charrette anglaise. Il était grand, avec une figure jeune et empâtée déjà, qu'allongeait un peu la barbe noire en pointe. Son costume, de coupe soignée et d'étoffe commune, la façon dont il tenait les guides, indiquaient, aussi bien que le bon goût des harnais et les tons calmes de la peinture, une famille riche, parvenue au moins depuis quinze ou vingt ans. Que faisait-il là, au milieu de ce peuple des usines que tant de ses pareils évitent volontiers, quand ils le peuvent et sans savoir pourquoi? Il aurait pu tourner et descendre par quelque rue voisine, moins encombrée. Mais non, il restait, un peu penché en avant, sur le coussin de drap bleu, les mains gantées, le fouet croisant les guides lâches, les yeux fixés en avant, sur l'étroite rue en pente. Dévisagé par tous les ouvriers qui passaient, durement par quelques-uns, indifféremment par les autres, salué rarement d'un coup de chapeau honteux, montré, du bout du doigt, par les bandes de femmes en cheveux qui cambraient la taille et riaient, d'une mauvaise envie, fascinées par le nickelage des boucles et le vernis de l'attelage, il regardait les files d'hommes qui se suivaient, du même regard impassible de maître habitué aux foules. A peine aurait-on pu saisir, dans l'expression reposée et terne de son visage, une nuance de pitié et de tristesse, quand certains de ceux qui frôlaient les roues de la voiture affectaient de ne pas saluer ou se retournaient en disant : « C'est le fils à Lemarié ! » Le mot courait, comme transmis par une force électrique, le long de la voie toute brune d'hommes en mouvement ; il courait et revenait, chuchoté sur tous les tons, de l'indifférence, de l'étonnement, ou de la colère sourde : « Le fils à Lemarié ! le fils à Lemarié ! »

Lui, il cherchait quelqu'un. Tout à coup, sa main qui tenait le fouet s'éleva au-dessus des guides et fit signe. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui montait au bras de deux autres de son âge, tourna la tête vers lui. Ses camarades essayèrent de le retenir, par enfantillage insolent et presque inconscient. Il s'échappa, s'approcha du marchepied, en touchant le bord de son chapeau de mauvais feutre, et il attendit. Ses yeux aigus d'un gris changeant avaient rencontré ceux du fils de bourgeois qui l'appelait, et il dressait sa figure en lame de couteau, barrée de deux petites moustaches noires, sa figure vivante, ardente, où se reflétait le continuel remuement de passion, comme si des houles se fussent écroulées et reformées sans cesse au fond de ses prunelles.

— Antoine, dit posément M. Lemarié, est-ce que votre oncle va mieux ?

— Non, il ne va guère.

— La main ne revient pas? A-t-il pris les remèdes que ma mère avait envoyés?

— Il crie une partie de la nuit, des fois. Et puis, c'est le tremblement qui le gêne.

— Pauvre homme!

— En effet! Des remèdes, est-ce que ça sert, quand on a la main



VICTOR LEMARIÉ ET ANTOINE MADIOT. (Dessin de Ch. Darrigan.)

écrasée? Personne ne croit qu'il guérira, voyons! C'est de la comédie tout ça. Lui faudrait sa pension, Monsieur Lemarié!

Celui-ci, un peu embarrassé, répondit en regardant le bas de la rue :

— Que voulez-vous? il fera bien d'essayer encore... mais qu'il aille lui-même! Pas de lettre, pas de menaces timbrées, surtout! Ça ne réussit pas avec mon père, vous le savez bien, Antoine.

— Il ira, n'ayez pas peur! répondit le jeune homme, dont un rire haineux tendit en ligne droite les lèvres... Il ira, et puis on le mettra à la porte comme moi. En voilà un pourtant qui a travaillé trente ans dans

l'usine. Vous lui devez un bon morceau de vos chevaux et de vos voitures...

De sa main gantée, Victor Lemarié, voyant que des camarades écoutaient, fit signe à l'ouvrier de continuer son chemin.

— Vous oubliez, dit-il froidement, que pendant trente ans mon père l'a fait vivre. Je voulais simplement vous demander des nouvelles de Madiot. Pour le reste, je ne suis pas le maître.

L'homme s'éloigna de trois pas, puis revint, en enlevant, cette fois, à moitié son chapeau :

— Et si vous étiez le maître, Monsieur Lemarié ?

Victor Lemarié n'eut pas l'air d'entendre, et regarda de nouveau vers le creux du chemin, d'où montaient toujours des bandes inégales d'hommes et de femmes. Au-dessus de la terre piétinée, une grande poussière s'élevait maintenant, et le soleil couchant, à la hauteur des toits, la traversait et la dorait.

Pendant une minute, l'ouvrier, qui avait rejoint ses compagnons, attendit pour voir si le fils du patron lui répondrait ou s'il fouetterait son cheval. Puis il tourna les talons et se perdit dans les groupes qui avaient dépassé la voiture et que poussaient, d'un mouvement continu, les foules venues d'en bas.

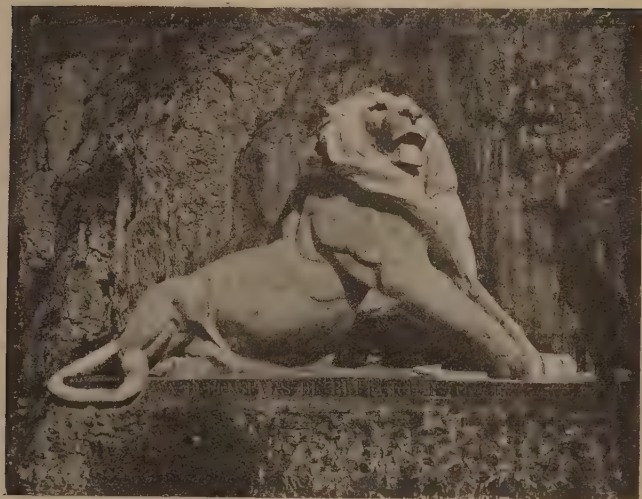
Elles étaient déjà plus sombres, ces foules, plus lamentables, dans le jour qui diminuait. Parmi elles, Victor Lemarié ne cherchait plus personne. Il assistait, les yeux vagues, à ce long défilé d'être inconnus, tous pareils, qui se succédaient à intervalles réguliers, comme les anneaux d'une chaîne. Et il souffrait, dans le fond de son âme qui n'était pas mauvais, dans son amour-propre aussi, de sentir contre lui et si près de lui tant de haine imméritée. Elle l'enveloppait, l'étreignait. Il était resté droit sur son coussin de drap, aussi froid d'apparence, ayant l'air d'être occupé de quelque scène lointaine, si bien que des gens se détournaient pour examiner la partie basse de la rue, vers l'usine; mais il ne fixait son regard sur aucune figure ni sur aucune scène déterminée; de toutes les images mobiles que recevaient ses yeux, une seule image se formait et il la contemplait : c'était la foule grise qui n'a qu'un visage et qu'un nom, l'ouvrier d'usine qui roulait, le frôlait, continuait son chemin, n'ayant que deux sentiments : la lassitude du travail et la haine du riche. « Que leur ai-je fait ? pensait-il. Pourquoi étendre leur inimitié jusqu'à moi, qui ne suis pas leur patron et qui n'ai pas à faire avec les ouvriers de mon père ? Une des choses qui ont adouci en moi le regret de ne pas être mêlé à

la vie active de l'usine, c'était l'illusion que j'échapperais à la défiance de ceux-ci. Et ils me traitent en ennemi-né. Quelle affreuse guerre, que celle qui nous range ainsi en deux camps, sans que nous le voulions ! Que de fautes il a fallu, de ceux qui possèdent, pour en arriver là ! Et que c'est dur d'être détesté de la sorte, de l'être ici, ailleurs, partout, à cause de l'habit que je porte et du cheval que je conduis ! »

Ils montaient toujours. Cependant les rangs s'espaçaient. Quelques vieilles femmes, marcheuses traînantes, indiquaient que l'arrière-garde défilait. Les pointes des hautes branches, les tuiles des pignons, les cheminées blondes de lumière, émergeaient de l'ombre où les choses basses étaient plongées. Car là-bas, derrière Chantenay, le soleil devait mourir et tremper son globe fauve dans la verdure des herbes ; des voiles de bricks et de goëlettes, tendues par le vent qui fraîchissait, blanches seulement au bout des hunes, remontaient sans doute la Loire, de l'autre côté des maisons, là, tout près. Dans l'ouverture du chemin, le peu qu'on apercevait de la ville, entre les toits d'usines, se voilait d'une brume venue du fleuve et qui gardait encore la transparence des eaux bleues. Une vitre étincelait, très loin. Victor remarqua aussi que les hautes cheminées des manufactures avaient cessé de fumer, et que les petites, autour de lui, partout, se couronnaient de l'humble panache couleur de cendre, qui se tordait, s'élargissait et se perdait dans l'air, signe qu'on était rentré ; que la famille se retrouvait ; que, pour une heure de veille, bien courte et bien douce, la mère avait tous ses enfants autour d'elle. La journée était achevée. Et de sentir cette harmonie rétablie, et de la savoir si brève, et de penser qu'il y en avait une autre, aussi nécessaire, et détruite cependant, brisée à jamais peut-être, il éprouvait une tristesse mêlée de colère contre ceux qui sont venus avant nous. Il était d'une génération qui souffre des rancunes amassées par les autres.

(De toute son âme. Calmann-Lévy, éditeurs.)



Un Dîner chez le conseiller Brausig.

LE LION DE BELFORT.

(D'après la statue de Bartholdi, sculptée dans le rocher même qui porte le château et consacrée à la gloire des défenseurs de la ville.)

Dans ces pages célèbres, René Bazin nous montre le conflit entre les membres d'une vieille famille alsacienne, les Oberlé, dont les uns sont ralliés à l'Allemagne, les autres protestataires, et les représentants de l'administration et de l'armée prussiennes. — C'est plus qu'une scène de roman ; c'est la psychologie de deux races.

M^{me} Brausig n'avait encore échangé que des mots insignifiants avec M. Rosenblatt, son voisin de droite, qui mangeait beaucoup, et avec le professeur Knäpple, son voisin de gauche, qui préférait causer avec M^{me} Rosenblatt et avec le baron von Fincken, ses vis-à-vis, quelquefois avec Jean Oberlé. Ce fut elle, cependant, qui provoqua, sans le vouloir, une nouvelle discussion. Et la conversation s'éleva tout de suite à une hauteur qu'elle n'avait pas encore atteinte. La femme du conseiller parlait

à M. Rosenblatt, tout en menaçant du regard un domestique qui venait de heurter le dossier de la chaise de M^{me} Rosenblatt, sa principale invitée ; elle parlait d'un mariage entre une Alsacienne et un Allemand, un Hanovrien, commandant au régiment d'artillerie à pied n^o 10. Le marchand de fer répondit assez haut, sans se douter qu'il avait près de lui la mère d'une jeune fille que recherchait aussi un officier :

« Les enfants seront de bons Allemands. Ces sortes d'unions sont rares, on peut même dire rarissimes, et je le regrette, car elles aideraient puissamment à la germanisation de ce pays entêté. »

Le baron von Fincken reposa sur la table sa coupe de champagne, qu'il venait de vider d'un trait, et opina.

— Tous les moyens sont bons, parce que le but est excellent.

— Assurément, dit M. Rosenblatt.

Jean Oberlé était, des trois Alsaciens présents, le plus connu, le mieux qualifié pour répondre, et le plus empêché aussi, semblait-il, de donner son avis, à cause des divisions que cette question même avait causées autour de lui. Il s'aperçut que le baron von Fincken l'avait regardé en parlant ; que M. Rosenblatt le considérait fixement ; que le professeur Knäpple glissait un regard vers son voisin de gauche ; que M. Rosenblatt souriait d'un air qui signifiait : « Ce petit est-il capable de défendre sa nation ? Est-il sensible à l'éperon ? Voyons un peu. »

Le jeune homme répondit, choisissant son adversaire et tourné vers M. de Fincken :

— Je pense, tout au contraire, que la germanisation de l'Alsace est une action mauvaise et maladroite.

En même temps, la physionomie de Jean s'enhardissait, et le vert de ses yeux vibrait, comme celui des forêts quand le vent fouette les arbres à rebrousse-feuilles.

Le professeur d'esthétique eut l'air d'un homme d'épée.

— Pourquoi mauvaise, s'il vous plaît ? Est-ce que vous considérez comme fâcheuse la conquête dont elle est la suite ? Pensez-vous cela ? Mais dites-le donc.

Dans le silence de tous les convives, la réponse de Jean Oberlé tomba :

— Oui.

— Vous osez, Monsieur !

— Permettez ! fit M. le conseiller intime Brausig, en étendant la main comme pour bénir. Nous sommes tous ici de bons Allemands, mon cher

baron ; vous n'avez pas le droit de suspecter le patriotisme de notre jeune ami, qui ne parle qu'au point de vue historique...

M^{me} Oberlé et Lucienne faisaient signe à Jean : « Tais-toi, tais-toi ! »

Mais le baron de Fincken ne vit rien, et n'entendit rien. L'âpre passion dont son visage était le symbole, se déchainait. Il se leva à moitié, se pencha, la tête avancée au-dessus de la table :

— Elle est jolie, la France ! Elle est unie ! Elle est puissante ! Elle est morale !

La petite M^{me} Knäpple reprit :

— Morale, surtout !

Des voix hautes, basses, ironiques, irritées, jetèrent confusément :

— Des amuseurs, les Français ! — Voyez leurs pestes de romans et de pièces ! — En décadence, la France ! — Une nation finie ! — Que fera-t-elle contre cinquante-cinq millions de Teutons ?

Jean laissa passer l'avalanche. Il regardait tantôt Fincken qui gesticulait, tantôt Farnou qui se taisait, les sourcils froncés et la tête haute.

— Je la crois très calomniée, dit-il enfin. Elle peut être mal gouvernée ; elle peut être affaiblie par des dissensions ; mais, puisque vous l'attaquez, je suis ravi de vous dire que je la considère encore comme une très grande nation. Vous-mêmes, vous n'êtes pas d'un autre avis.

Des clameurs s'élevèrent : « Oh ! ah ! par exemple ! »

— La preuve, c'est votre acharnement contre elle. Vous l'avez vaincue, mais vous n'avez pas cessé de l'envier !

— Lisez-vous les statistiques commerciales, jeune homme ? demanda la voix ferme de M. Rosenblatt.

— Sixième rang, leur marine marchande ! siffla un des privat-docent.

— Comparez donc les deux armées ! dit l'autre.

Le professeur Knäpple assura ses lunettes, et articula fortement cette proposition :

— Ce que vous dites, mon cher Oberlé, est vrai pour le passé. Même aujourd'hui, je crois pouvoir ajouter que, si nous avions la France à nous, elle serait rapidement un grand pays : nous saurions la mettre en valeur...

— Je vous en prie, ajouta insolemment Fincken, ne discutez pas une opinion qui n'est pas soutenable.

— Je vous en prie à mon tour, dit Jean, ne discutez pas en vous servant d'arguments qui ne concluent pas et qui ne touchent pas au fond de la

question. Il n'est pas permis à un esprit éclairé de juger les pays simplement sur leur commerce, leur marine ou leur armée.

— Sur quoi donc les juger, Monsieur ?

— Sur leur âme, Monsieur ! La France a la sienne, que je connais par l'histoire, et par je ne sais quel instinct filial que je sens en moi. Et je crois fermement qu'il y a beaucoup de vertus supérieures ou de qualités éminentes, la générosité, le désintéressement, l'amour de la justice, le goût, la délicatesse et une certaine fleur d'héroïsme, qui se rencontrent plus abondamment qu'ailleurs, dans le passé et aussi dans le présent de cette nation-là. Je pourrais en citer bien des preuves. Lors même qu'elle serait aussi faible que vous l'assurez, elle renferme des trésors qui font l'honneur du monde, qu'il faudrait lui ravir avant qu'elle méritât de mourir, et près desquels tout le reste est peu de chose. Votre germanisation, Monsieur, ce n'est que la destruction ou la diminution de ces vertus ou de ces qualités françaises dans l'âme alsacienne. Et c'est pourquoi je prétends qu'elle est mauvaise...

— Allons donc ! cria Fincken. L'Alsace appartenait naturellement à l'Allemagne ; elle lui a fait retour : nous assurons la reprise de possession. Qui est-ce qui n'en ferait pas autant ?

— La France ! riposta Oberlé, et c'est pour cela que nous l'aimions. Elle avait pu prendre le territoire ; elle n'avait pas violenté les âmes. Nous lui appartenions par droit d'amour !

Le baron leva les épaules :

— Retournez-y donc !

Jean faillit crier : « Oui ! » Les domestiques s'arrêtaient de passer les gâteaux pour écouter. Il reprit :

— Je trouve donc mauvaise en soi votre tentative, parce qu'elle est une oppression des consciences ; mais je trouve aussi qu'elle est maladroite, même au point de vue allemand.

— Charmant ! dit le fausset de M^{me} Knäpple.

— Vous auriez tout intérêt à conserver ce qui peut nous rester d'originalité et d'indépendance d'esprit. Ce serait d'un exemple utile en Allemagne.

— Merci ! dit une voix.

— Et de plus en plus utile, insista le jeune homme. J'ai été élevé en Allemagne, je suis sûr de ce que j'avance. Ce qui m'a le plus frappé, et choqué, c'est l'impersonnalité des Allemands, leur oubli grandissant de la liberté, leur effacement devant le pouvoir de...

— Prenez garde, jeune homme! interrompit vivement le conseiller Brausig.

— Je dirai devant le pouvoir de la Prusse, Monsieur le conseiller, qui dévore les consciences et qui ne permet de vivre qu'à trois types d'hommes qu'elle a modelés dès l'enfance : des contribuables, des fonctionnaires et des soldats.

Au bout de la table, un des privat-docent se souleva sur sa chaise :

— L'Empire romain faisait de même, et c'était l'Empire romain!

Une voix vibrante, à côté de lui, jeta :

— Bravo!

Tous les convives regardèrent. C'était Wilhelm von Farnow, qui n'avait dit que ce mot-là depuis le commencement de la discussion. La violence du débat l'avait irrité comme une provocation personnelle. Elle en excitait d'autres. M. Rosenblatt fermait les poings. Le professeur Knäpple murmurait des phrases rageuses en essuyant le verre de ses lunettes. Sa femme avait de petits rires nerveux.

Alors, la belle M^{me} Rosenblatt, laissant couler ses doigts le long de son collier de perles fines, sourit, et, regardant aimablement l'Alsacien :

— M. Oberlé a du moins le courage de ses opinions, dit-elle. On ne peut être plus franchement contre nous.

Jean avait l'âme trop irritée pour répondre plaisamment. Il fixa successivement le visage de Fincken, de Rosenblatt, de Knäpple, du privat-docent qui s'agitait près de Lucienne, puis s'inclina légèrement du côté de M^{me} Rosenblatt :

— Ce n'est que par les femmes que la nation allemande pourra acquérir le degré de raffinement qui lui manque, Madame. Elle en a d'accomplies...

— Merci pour nous! répondirent trois voix d'hommes.

M^{me} Knäpple, furieuse du compliment adressé à M^{me} Rosenblatt, cria :

— Quel système avez-vous donc, Monsieur, pour secouer le joug de l'Allemagne?

— Je n'en ai pas.

— Alors, que demandez-vous?

— Rien, Madame. Je souffre.

Ce fut un des artistes alsaciens, le peintre à barbiche jaune, celui qui ressemblait à un élève de Giotto, qui reprit, et toute la table se pencha vers lui :

— Je ne suis pas comme M. Oberlé qui ne demande rien. Il arrive seulement dans le pays, après une longue absence. S'il l'habitait depuis quelque temps, il conclurait autrement. Nous autres, Alsaciens de la génération nouvelle, nous avons constaté, au contact de trois cent mille Allemands, la différence de notre culture française avec l'autre. Nous préférons la nôtre, c'est bien permis? En échange de la loyauté que nous avons témoignée à l'Allemagne, de l'impôt que nous payons, du service militaire que nous faisons, notre prétention est de demeurer Alsaciens. Et c'est ce que vous vous obstinez à ne pas comprendre. Nous demandons à ne pas être soumis à des lois d'exception, à cette sorte d'état de siège qui dure depuis trente ans; nous demandons à ne pas être traités et administrés comme « pays d'empire », à la manière du Cameroun, du Togoland, de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel Bismarck ou des îles de la Providence, mais comme une province européenne de l'Empire allemand. Nous ne serons satisfaits que le jour où nous serons chez nous, ici, Alsaciens en Alsace, comme les Bavaïrois sont Bavaïrois en Bavière, tandis que nous sommes encore des vaincus sous le bon plaisir d'un maître. Voilà ma demande!

Il parlait net, avec un flegme apparent, et sa barbiche dorée en avant comme une pointe de flèche. Ses mots mesurés achevaient d'exciter les esprits, et l'on pouvait prévoir des ripostes passionnées quand M^{me} la conseillère Brausig se leva.

Ses invités l'imitèrent, et revinrent dans le salon bleu.

— Tu as été absurde! A quoi pensais-tu? dit Lucienne à demi-voix, en passant près de Jean.

— C'est peut-être imprudent, tout ce que tu as dit, ajouta, un instant après, M^{me} Oberlé, mais tu as bien défendu l'Alsace, et je t'approuve.

(*Les Oberlé*, 1901, Calmann-Lévy, éditeurs.)



Le Départ du fils.



BOIS DE H. BROUTELLE.

Le vieux métayer Lumineau a trois fils : l'aîné, Mathurin, qui eût aimé la terre, est infirme; le second, François, va le quitter pour aller à la ville, comme employé au chemin de fer, et il entraîne avec lui une de ses sœurs, Éléonore; le troisième, André, achève son service militaire. Il reviendra plein de bonne volonté; mais il se laissera séduire par des promesses de fortune dans les colonies, et il partira. Le père restera seul avec sa dernière fille, Rousille, qui épousera le valet Jean Nesmy, seul capable de devenir un fidèle cultivateur.

— Reste là au chaud, dit-il à Mathurin. Toi François, conduis bien droit tes bœufs. C'est un beau jour de labour. Ohé! Noblet, Cavalier, Paladin, Matelot!

Un coup de fouet fit plier les reins à la jument de flèche; les quatre bœufs baissèrent les cornes et tendirent les jarrets; le soc, avec un bruit de faux qu'on aiguise, s'enfonça; la terre s'ouvrit, brune, formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire. Les bonnes bêtes allaient droit et sagement. Sous leur peau plissée d'un frémissement régulier, les muscles se mouvaient sans plus de travail apparent que si elles eussent tiré une

charrette vide sur une route unie. Les herbes se couchaient, déracinées : trèfles, folles avoines, plantains, phléoles, pimprenelles, lotiers à fleurs jaunes déjà mêlées de gousses brunes, fougères qui s'appuyaient sur leurs palmes pliées, comme de jeunes chênes abattus. Une vapeur sortait du sol frais surpris par la chaleur du jour. En avant, sous le pied des animaux, une poussière s'élevait. L'attelage s'avancait dans une auréole rousse que traversaient les mouches. Et Mathurin, à l'ombre du cormier, regardait descendre avec envie le père, le frère, la jument grise, et les quatre bœufs de chez lui dont la croupe diminuait sur la pente.

— François, disait le métayer, réjoui de sentir battre dans ses mains les bras de la charrue, François, prends garde à Noblet qui mollit ! Touche Matelot !... La jument gagne à gauche !... Veille, mon gars, tu as l'air endormi !

Le cadet, en effet, ne prenait aucun goût à conduire le harnais. Il songeait qu'il fallait parler, et la peur de commencer lui tenait le front baissé. Ils tournèrent au bas du champ, et remontèrent, traçant un second sillon près du premier. Les cornes des bœufs, l'aiguillon de François, commencèrent à reparaitre au ras des herbes qu'observait Mathurin. Celui-ci, pour saluer le retour du harnais, se mit à « noter », à chanter, de toute sa voix, la lente mélodie que chacun varie et termine comme il veut. Les notes s'envolaient, puissantes, avec des fioritures d'un art ancien comme le laboureur même. Elles soutenaient le pas des bêtes qui en connaissaient le rythme ; elles accompagnaient la plainte des roues sur les moyeux ; elles s'en allaient au loin, par-dessus les haies, apprendre à ceux de la paroisse qui travaillaient dehors que la charrue soulevait enfin la jachère, dans la Cailleterie des Lumineau. Elles réjouissaient aussi le cœur du métayer. Mais François demeurait sombre.

Quand l'attelage atteignit l'ombre du cormier :

— Père, dit Mathurin, vous ferez bien de replanter notre vigne qui s'en va. Dès que Driot sera là, faudra nous y mettre. Qu'en dites-vous ? Car il avait toujours l'esprit en songerie vers l'avenir de la Fromentière.

Le métayer arrêta les bœufs, leva son chapeau, et ses cheveux apparurent tout fumants. Il sourit de contentement.

— Tu as de jolies idées, Mathurin ; si le grain pousse bien dans la Cailleterie, foi de Lumineau, j'achète du plant pour la vigne... J'ai espoir dans notre labour d'aujourd'hui... Allons, cadet, range le harnais...

Ménage ta jument qui a chaud, flatte-la un peu, tiens-toi dans sa vue pour qu'elle aille plus sagement.

L'attelage repartit. Une lumière ardente et voilée enveloppait bêtes et gens. Tous les flancs battaient. Les mouches criblaient l'air. Des tourterelles, gorgées de remberge, se posaient dans les ormes, fuyant les chaumes embrasés.

Comme l'infirmes ne chantait plus, le métayer dit, vers la moitié du champ :

— A ton tour de noter, François ! Chante, mon garçon, ça t'éjouira le cœur.

Le jeune homme continua une dizaine de pas, puis il essaya de noter : « Oh ! oh ! les valets, oh ! oh ! oh ! » Sa voix, qu'il avait plus haute que Mathurin, fit dresser l'oreille des bœufs et s'en alla tremblante. Mais, tout à coup, elle s'arrêta, brisée par la peur dont il n'était pas maître. Il se raidit, leva le menton vers le Marais, s'efforça encore de chanter, et trois notes jaillirent. Puis un sanglot termina la chanson, et rouge de honte, le gars se remit à marcher en silence, le visage tourné vers la jachère, devant le vieux métayer qui, par-dessus la croupe des bœufs, le regardait.

Pas un mot ne fut dit, de part ni d'autre, tant que le père n'eut pas achevé le sillon. Alors, au bas du champ, Toussaint Lumineau demanda, troublé jusqu'au fond de l'âme :

— Tu as du nouveau, François, qu'y a-t-il donc ?

Ils étaient à trois pas de distance, le père au ras de la haie, le fils de l'autre côté de l'attelage, à la tête des premiers bœufs.

— Il y a, père, que je m'en vais !

— Que dis-tu, François ?... Le chaud du jour t'a touché l'esprit... Tu es malade ?...

Mais il reconnut aussitôt, à l'expression des yeux de son fils, qu'il se trompait, et qu'il y avait bien autre chose qu'un malaise : un malheur. François s'était décidé à parler. Une main passée sur l'échine de Noblet, comme pour se retenir si nerveux et enfiévré qu'il fléchissait sur ses jambes, le regard dur et insolent, il cria :

— J'en ai assez ! C'est fini !

— Assez de quoi, mon gars ?

— Je ne veux plus remuer la terre ; je ne veux plus soigner les bêtes ; je ne veux plus m'éreinter, à vingt-sept ans, pour gagner de l'argent

qui passe à payer la ferme : voilà ! Je veux être mon maître et gagner pour moi. Ils m'ont accepté dans les chemins de fer. Je commence demain ; demain, vous entendez ?

Il élevait la voix dans une sorte de rage :

— Je suis nommé. Ce n'est pas à faire. C'est fait. J'emmène avec moi Éléonore, qui fera mon ménage. Elle vient avec moi à La Roche. Elle en a assez, elle aussi. Elle a trouvé une bonne place, un débit où elle gagnera plus que chez vous. Au moins, elle pourra se marier... Et on n'est pas de mauvais enfants pour ça. N'allez pas le dire ! Ne faites pas la figure que vous faites !... On a accompli notre temps chez vous, mon père ! On a patienté jusqu'au retour d'André... A présent qu'il revient, il peut bien vous aider, lui : c'est son tour !

Le métayer était resté étourdi sous le coup. Il avait seulement beaucoup pâli. Les dents serrées, touchant sa charrue d'un bras, il demeurait sans parole, les yeux fixés sur François, comme sur un être privé de raison. Les idées, lentement, avec leur douleur lui entraient dans l'âme.

— Mon François, ce que tu dis là ne se peut. Éléonore ne s'est jamais plainte de son travail.

— Ah ! bien oui ; pas à vous !

— Toi, tu as toujours été bien aidé. Si je t'ai reproché des fois ton nonchaloir, c'est que les années sont dures pour tous. Mais puisque je vais prendre un valet, puisque Driot nous arrive dans quinze jours, ça fera quatre hommes, avec moi qui vaut encore un peu. Tu ne pars pas, François ?

— Si.

— Où veux-tu être mieux que chez nous ? Est-ce que le pain t'a manqué ?

— Non.

— Est-ce que je t'ai refusé des habits, ou seulement de l'argent pour ton tabac ?

— Non.

— François, c'est le cœur qui t'a changé, depuis le régiment ?

— Ça se peut.

— Mais tu ne veux pas t'en aller, dis ?

Le gars fouilla dans la doublure de sa veste, et tendit la lettre.

— C'est pour demain midi, fit-il ; si vous ne me croyez pas, lisez !

Par-dessus la croupe du bœuf, le père étendit le bras. Mais il tremblait

si fort qu'il tâtonnait pour saisir la lettre. Puis, quand il l'eut entre les mains, dans un subit accès de révolte, au lieu de l'ouvrir, il la froissa, la tordit, la rompit en miettes, la jeta sous ses sabots, l'écrasa sur la terre molle.

— Tiens! cria-t-il, il n'y a plus de lettre! Iras-tu encore?

— Ça n'empêchera rien, répondit François.

Il voulut passer devant le père et s'éloigner. Mais sur ses épaules une main puissante s'abattit. Une voix commanda :

— Arrête ici!

Et le fils dut s'arrêter.

— Qui t'a engagé, François?

— Les chefs.

— Non; qui t'a conseillé? Tu n'as pas fait ça tout seul; il y a eu un monsieur, pour t'aider. Qui est-ce?

Le jeune homme hésita un instant, puis, se sentant prisonnier, balbutia :

— M. Meffray.

D'une poussée le père le fit courir sur l'herbe.

— Sauve-toi, à présent! Attelle la Rousse à la carriole, et tout de suite! j'y vais moi, chez le Meffray!...

Il avait crié dans sa colère.

Mais quand il vit son fils lui obéir et prendre le chemin de la métairie, quand il se trouva seul dans le bas champ, une angoisse le saisit. Il avait toujours trouvé de l'aide dans les circonstances difficiles de sa vie. Cette fois, surpris par le danger, en plein travail de labour, il tourna lentement sur lui-même, comme poussé par l'habitude, et chercha dans la campagne, aussi loin que ses yeux pouvaient porter, un sauveur, un appui, quelqu'un qui défendît sa cause et le conseillât. Ses bœufs au repos le regardaient. Il aperçut d'abord, entre les arbres, le clocher de Saller-taine. Mais il secoua la tête. Non, le curé n'y pouvait rien. Le vieil et bon ami qu'il consultait volontiers, Toussaint Lumineau le savait impuis-sant contre les hommes de la ville, les fonctionnaires, les administrations, contre tout l'inconnu immense qui s'étendait autour de la paroisse. Son regard quitta l'église, rencontra des fermes et ne s'arrêta pas; mais il s'ar-rêta un peu sur les toits aigus de la Fromentière. Ah! le marquis, s'il avait été là! Rien ne l'intimidait, lui, ni les galons, ni les titres, ni les paroles que les pauvres ne comprennent pas. Et rien ne lui coûtait non

plus : il aurait fait le voyage de Paris pour empêcher un Maraichin de partir. Hélas ! le château était vide. Plus de maîtres... Le vieux métayer ramena ses yeux sur les deux sillons fraîchement ouverts, qui montaient devant lui jusqu'au cormier, là-bas ; alors il songea que Mathurin devait attendre et s'étonner, qu'il fallait lui dire quelque chose et ne pas l'inquiéter.

— Ohé ! cria-t-il, Lumineau !

Par-dessus la courbe du champ, dans l'air tranquille, une voix répondit :

— Je suis toujours là. Vous ne remontez pas ?

— Non. La chaîne du timon a cassé. J'emmène le harnais.

— Bien.

— Ne t'ennuie pas, Mathurin. Je m'en vas par la coulée du pré : Rousille viendra te chercher.

Il y avait, au bas du champ, une brèche bouchée avec des fagots d'épines, qui donne sur une mince bande de pré, et par où on pouvait rentrer à la Fromentière. Le métayer, pour ne pas être exposé aux questions de l'infirmes, prit cette route, et, touchant ses bœufs, revint à la ferme. Au milieu de la cour, il aperçut la carriole attelée, près de laquelle se tenait François en habit du dimanche.

— Attache les bœufs ! dit-il rudement.

Puis passant devant lui, ouvrant la porte de la maison, il appela :

— Éléonore ?

Rien ne répondit.

Il entra dans la salle, traversa la décharge, et y trouva Rousille.

— Où est ta sœur ?

— Tout à l'heure, elle causait dans la cour avec François. Faut-il la chercher ?

— Non, ça suffit. Je la reverrai... Rousille, nous avons affaire à Châlans, moi et François. Nous reviendrons avant souper. Toi, va quérir Mathurin qui se languirait dans la Cailleterie, et ramène-le.

Sans un mot de plus, le métayer gagna l'endroit de la cour où attendait François. Il monta dans la carriole, fit signe à son fils de monter à côté de lui ; et, d'un coup de fouet, enleva la jument qui n'était pas habituée à être menée durement. La Rousse partit au galop.

(*La Terre qui meurt*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

HENRY BORDEAUX

Né en 1870

M. Henry Bordeaux, qui appartient à une vieille famille de magistrats et d'avocats savoisiens, fut d'abord inscrit au barreau de Chambéry. Il fit ses premiers essais littéraires dans la critique; puis il donna en 1903 le roman intitulé *la Peur de vivre*, qui obtint un succès prodigieux et du meilleur aloi. Dans ce livre, comme dans ceux qui ont suivi (*le Lac Noir*, *les Roquevillard*, *les Yeux qui s'ouvrent*, *la Robe de laine*, etc...), Henry Bordeaux s'est constitué courageusement le défenseur de la tradition familiale. Il a dédaigné les succès faciles du roman frivole ou scandaleux, pour faire de chacun de ses livres un plaidoyer éloquent en faveur du foyer et de la patrie. Bien qu'H. Bordeaux n'ait pas craint, comme Paul Bourget, d'aborder des sujets hardis et de les traiter franchement, il se dégage de chacun de ses romans une impression de haute et sévère moralité. — Il a consacré à ses souvenirs vécus de la grande guerre, deux livres du plus vif intérêt : *les Derniers jours du fort de Vaux* (1916) et *la Vie héroïque de Guynemer* (1918).



Cliché Boissonnas et Taponier.

HENRY BORDEAUX.

Les Roquevillard.

Du sommet du coteau, la voix de M. François Roquevillard descendit vers les vendangeuses qui, le long des vignes en pente, allégeaient les ceps de leurs grappes noires.

— Le soir tombe. Allons ! un dernier coup de collier.

C'était une voix bienveillante, mais de commandement. Elle communiqua de l'agilité à tous les doigts, et courba les épaules des ouvrières qui flânaient. Avec bonne humeur, le maître ajouta :

— Le matin, elles sont plus légères que des alouettes, et l'après-midi, elles bavardent comme des pies.

Cette réflexion provoqua des rires unanimes :

— Oui, monsieur l'avocat.

On n'appelait jamais autrement le maître de la Vigie. La Vigie est un beau domaine, bois, champs et vignes, d'un seul tenant, situé à l'extrémité de la commune de Cognin, à trois ou quatre kilomètres de Chambéry. On y accède en suivant un chemin rural et en traversant un vieux pont jeté sur l'Ilyère aux eaux basses. Il domine la route de Lyon qui jadis reliait la Savoie à la France à travers les roches taillées des Échelles. Son nom lui vient d'une tour qui couronnait le mamelon et dont il ne reste plus aucun vestige. Il appartient depuis plusieurs siècles à la famille Roquevillard, qui l'a agrandi peu à peu, ainsi qu'en témoignent la maison de campagne et les communs bâtis de pièces et de morceaux, ensemble d'une harmonie contestable, mais expressif comme un visage de vieillard où toute une vie se résume. Ici, c'est le passé d'une forte race fidèle à la terre natale. Les Roquevillard sont, de père en fils, gens de loi. Ils ont donné des bâtonniers au barreau, des juges, des présidents, à l'ancien Sénat provincial, et à la nouvelle Cour d'appel un conseiller qui, pour mourir chez lui, refusa tout avancement. Néanmoins, le pays persiste à les traiter indifféremment d'avocats, et sans doute il donne à ce titre un sens de protection. Près de quarante ans d'exercice, une connaissance précise du droit, une parole ardente et vigoureuse méritaient plus spécialement cette popularité au propriétaire actuel.

Les alignements réguliers du vignoble permettaient de surveiller aisément la récolte. Déjà les teintes des feuilles accusaient octobre, et sur les coteaux, la terre plus lumineuse s'opposait au ciel plus pâle. Les divers plans se distinguaient mieux aux colorations : la Mondense vert et or, le Grand Noir et la Douce Noire vert et pourpre. Entre les branches claires, les taches sombres des raisins sollicitaient le regard. Le couteau ouvert et la main sanglante, pareilles à de prompts sacrificateurs, les vendangeuses, se hâtant, poursuivaient les grappes comme des victimes offertes, les tranchaient d'un coup net et les jetaient au panier. Elles relevaient uniformé-

ment leur jupe en l'attachant en arrière afin d'être plus libres de leurs mouvements sur le sol gras, et portaient un mouchoir ou un fichu bariolé noué autour de la tête pour se garantir des rayons du jour. De temps en temps, l'une d'elles, redressée, émergeait de la mer des ceps, comme un lavaret qui vient respirer à la surface, puis replongeait aussitôt. Il y en avait de vieilles, noueuses et ridées, lentes et le corps rétif, mais capables d'endurance et l'œil aux aguets, car, n'étant plus guère employées, elles luttaient pour conserver leurs derniers clients. Des jeunes filles de vingt ans, plus adroites et lestes, exposaient sans crainte leur visage et leurs avant-bras découverts à l'action du hâle qui garde à la chair les caresses du soleil, et des fillettes inachevées encore, moins résistantes, changeaient de place, troublaient l'ordre ou s'asseyaient tout bonnement avec une gaieté de pensionnaires en vacances et la flexible souplesse des sarments que leurs mains ployaient. Enfin de petits enfants, confiés par leurs mères qui en débarrassaient le logis, vendangeaient pour leur compte en se bousculant et se barbouillant les lèvres et les joues à la façon de précoces bachelantes.

Sur le chemin à mi-côte qui partage le domaine et en assure l'exploitation, le chariot, attelé de deux bœufs roux aux cornes redressées en forme de lyre, attendait patiemment l'heure de gagner le pressoir. Les vigneronns le chargeaient avec gravité. On ne les entendait pas rire comme les filles, mais seulement échanger de brèves indications. Les moins âgés portaient des bérêts blancs et des bandes molletières, ce qui leur dégageait la tournure, à la mode des chasseurs alpins, qui, par esprit d'imitation, se répand chez les jeunes gens de la campagne savoisiennne. Ils passaient un bâton de bois dur dans les anses de la gerle remplie jusqu'aux bords, la soulevaient sur l'épaule et, imprimant à leur fardeau un léger mouvement de bascule, ils le déposaient sur le train du char. Un vieux à la barbe grise qui, debout sur le véhicule, les dirigeait, achevait d'écraser le raisin dans les gerles déjà chargées. Parfois, il se redressait de toute sa taille, les mains rougies et dégouttantes du sang des vignes.

En face de la Vigie, l'ombre du soir envahissait les coteaux de Vimines et de Saint-Sulpice, rapprochés de la chaîne Lépine qui reçoit les soleils couchants, et, plus bas, le val sinueux de Saint-Thibaud-de-Coux et des Échelles. Mais la lumière inondait le vignoble de pourpre et d'or. Elle découvrait les vendangeuses dans leurs lignes, les nimbait malgré leurs foulards, se jouait sur les cornes des bœufs, embrasait la barbe grise et la

face rouge du chef de culture sur le chariot, éclairait, sous les rebords du chapeau, le visage énergique de Roquevillard. et, plus haut encore, miroitait sur le clocher arrogant de Montagnole, pour se poser enfin audacieusement, comme une couronne, sur le rocher légendaire du mont Granier.

Se groupant autour de quelques ceps épargnés, les ouvrières cueillaient les derniers raisins. Une gerle encore fut hissée et du haut du char le vieux Jérémie lança triomphalement :

— Ça y est, monsieur l'avocat.

— Combien de chariots ? interrogea le maître.

— Douze.

— C'est une belle année.

Il ajouta, comme les bœufs se mettaient en marche, suivis de la bande des vignerons :

— Maintenant, à mon tour. Par ici le rassemblement.

Panier au bras, couteau ou serpe en main, les ouvrières gagnèrent le sommet du coteau et entourèrent M. Roquevillard. Il planta sa canne ferrée en terre, et sortit de sa poche un petit sac d'où il tira de la monnaie de cuivre et des pièces d'argent. Aussitôt les plus bavardes se turent. Ce fut un instant solennel, celui de la paye. Derrière l'assemblée, des vitres ou des toits d'ardoise renvoyaient comme des miroirs l'éclat du soleil.

M. Roquevillard, quand elle fut partie, ne se pressa pas de la suivre. D'un coup d'œil amoureux il embrassa tout le domaine qui s'étendait à ses pieds : les vignes dépouillées dont il retrouverait au vin joyeux les tons de pourpre ou d'or, les prés deux fois dévêtus ; les vergers, et, par delà le petit ruisseau anonyme qui sépare les communes de Cognin et de Saint-Cassin, le bois de chênes, de hêtres et de fayard nuancé par l'automne comme un bouquet pâle. Sur cette terre aux cultures diverses, il ne lisait pas à cette heure l'histoire des saisons, mais celle de sa famille. Tel aïeul avait acheté ce champ, tel autre planté ce vignoble, et lui-même n'avait-il pas franchi la frontière de la commune pour acquérir ces arbres trop serrés qui réclamaient une coupe ? Se retournant vers les bâtiments de ferme, il reconnut la baraque primitive, changée en remise, que les premiers Roquevillard, des paysans, avaient construite, et il la compara à sa maison d'habitation solide et vaste, que décorait une éclatante vigne vierge. C'était, sur les mêmes lieux, la même race, mais fortifiée matériellement et

moralement par un passé d'honneur, de travail et d'économie. Il lui fit hommage de son mérite, en répétant la parole de la Fauchois :

C'est toujours la faute de la famille.

La sienne avait, en outre, fourni au pays des hommes capables de servir utilement la chose publique, comme ils avaient administré leurs propres biens. Ainsi les générations se soutenaient les unes les autres pour la prospérité commune. Les plus lointains aïeux n'avaient-ils pas préparé son œuvre. Cette terre qu'il foulait, ils l'avaient convoitée avant lui. Cet horizon les avait, avant lui, captivés et exaltés. Et, non sans peine, il détachait les yeux de son domaine pour revoir ce qu'ils avaient vu, l'ensemble de lignes et de teintes que lui offrait le paysage, et dont leur sensibilité, comme la sienne, dépendait. Car les cultures peuvent modifier la forme immédiate du sol, l'homme ne change rien à la lumière ni à l'étendue : il y ajoute seulement quelques points de repère émouvants, un toit qui fume et évoque la douceur du foyer, un chemin, une haie, qui font souvenir de la vie sociale, un clocher qui symbolise la prière.

Seul sur la colline, il ajouta à la beauté du soir la satisfaction de communiquer avec sa race. Il sentit jusque dans un passé obscur l'importance de ce coin de terre. En face de lui, la chaîne de Lépine, rompue dans sa monotonie par la cime du Signal, se bordait de rouge. Son regard descendit dans la plaine, suivit un instant la fuite gracieuse de la route des Échelles, à qui les derniers contreforts des montagnes semblent composer de chaque côté une escorte, puis remonta aux dentelures du Corbelet, de Joigny et du Granier, pour revenir aux coteaux plus proches, aux vallonnements étagés dont les courbes sont plus harmonieuses. Dans cette nature heurtée, tour à tour image de hardiesse et de mollesse, il retrouvait des caractères de parenté : l'audace de son grand-père qui, sous la Révolution, fut aux armées, la nonchalance de son père qui, se laissant glisser dans la contemplation, compromit sans y prendre garde, le patri-moine sacré.

« Personne, songeait-il, ne peut de cette place envisager de la sorte le spectacle du couchant. Un jour, quand je ne serai plus, l'un de mes enfants reprendra ces comparaisons. Mes enfants, qui continueront notre œuvre, et seront gens de bien. »

(*Les Roquevillard*, 1906, Plon et Nourrit, éditeurs.)

La Mission du Garde.

Le commandant Marcel Guibert, de l'infanterie coloniale, a été tué glorieusement en Afrique. Une dépêche officielle est parvenue au maire de Cognin, près Chambéry; c'est un ordre de prévenir la famille, composée de Madame veuve Guibert, mère du commandant, et de Paule, sa sœur. Le maire, marchand de vins, hésite à faire cette démarche. Il en est d'ailleurs détourné par l'instituteur, antimilitariste, sorte de M^r Homais, qui déteste la vieille famille des Guibert. C'est alors que l'on charge le garde champêtre de porter la dépêche chez Madame Guibert.

... Mademoiselle ? C'est un homme qui demande à parler à Madame.

— Qui ?

— Il dit comme ça qu'il est garde champêtre et qu'il est envoyé par le maire.

— Le garde champêtre ? Qu'est-ce qu'il nous veut ?

Et, rassemblant en un faisceau tous les mauvais présages de cette soirée, la jeune fille frissonna en donnant l'ordre d'introduire le visiteur officiel. Mais elle se domina, et reçut l'envoyé du maire avec les apparences du plus grand calme.

Faroux, le garde champêtre, était un de ces paysans taciturnes et indifférents qui se donnent entièrement à leur besogne sans jamais y réfléchir. Cependant, quand il se trouva en présence de Paule Guibert, il lui fut impossible de ne pas comprendre enfin l'importance de sa mission. Le long du chemin, il n'y avait pas songé. Tant d'hommes marchent ainsi distraits aux buts les plus graves et les plus sacrés !

Debout en face de lui, la jeune fille lui disait :

— Ma mère est absente, Monsieur. Mais ne puis-je vous répondre à sa place ?

Il demeura muet, hébété, et ce silence augmentait l'angoisse intime de Paule. Il balbutia :

— Mademoiselle, c'est pour... c'est pour vous dire...

Elle lut, sur son visage, que la lampe éclairait, tant de gêne et de trouble, qu'elle se livra sans défense aux plus noirs pressentiments. D'une voix rapide, elle secoua de sa torpeur le pauvre homme effaré.

— Parlez. Mais parlez donc ! Y a-t-il un malheur ? Ma mère... sur la route...

Elle n'acheva pas.

— Non ! fit l'homme. Je n'ai pas rencontré la dame.

Et il rentra dans son mutisme.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Dépêchez-vous.

Droite et fière, elle parlait de ce ton de commandement qu'elle savait prendre à ses heures, comme Marcel. La raideur de son attitude acheva de décontenancer le garde. Interdit, il tira de sa poche le télégramme, et de sa grosse main tremblante il le tendit à la jeune fille ; puis voulut le retirer. Déjà Paule tenait le papier bleu. Avant même de l'ouvrir, elle pensait à son frère. Elle y jeta les yeux, fit : « Ah ! », froissa la dépêche, et devint d'une pâleur mortelle. Mais d'un effort suprême elle resta debout et ne pleura pas. A cet homme qu'elle croyait insensible, elle ne donna pas le spectacle de sa faiblesse. Cependant elle dut s'appuyer à la table. Ce geste et sa pâleur furent son seul aveu.

Un silence effrayant les enveloppa. Enfin elle dit sans tressaillir :

— C'est bien. Allez. Je vous remercie.

Comme il sortait, elle se rappela les lois de l'hospitalité paysanne, et ajouta :

— Demandez à boire à Marie, je vous prie.

Mais le garde traversa la cuisine en courant et s'enfuit comme s'il avait assassiné...

— Ah ! mon Dieu ! soupira Paule quand personne ne put l'entendre.

Elle se traîna vers la cheminée, s'y retint un instant des deux mains, voulut demeurer debout et dut se laisser tomber dans un fauteuil. Tout son corps tremblait. Elle passa la main devant ses yeux égarés qui ne pleuraient pas, pour fuir l'horrible vision dont ils étaient pleins. Elle voyait devant elle, là, sur le tapis de la chambre, son frère couché, le front ouvert, et par la blessure coulait le sang généreux, coulait la vie. O ce visage grave, mélancolique et fier, conscient de sa destinée, qu'elle lui avait toujours vu depuis le refus d'Alice¹, qu'elle revoyait maintenant sans regard, immobile et glacé, beau et calme dans la mort !

Doucement elle appela :

« Marcel ! Marcel ! » et se cacha la tête dans les mains. Les larmes se refusaient à sa souffrance. Son frère adoré, dont elle avait l'orgueil, était

1. Le commandant Guibert aimait Alice Duhaurens et avait demandé sa main. La jeune fille qui, elle aussi, aimait Marcel Guibert, n'avait pas su résister à l'influence d'une mère ambitieuse, et avait fait un autre mariage.

mort. Mort ! elle répétait dix fois, vingt fois ce mot pour en extraire toute l'horreur. Mort, le héros d'Andriha, le vainqueur de Rabah et du désert ! A trente-deux ans, cette vie de vaillance, d'audace et de sacrifice était fauchée. Ah ! il y tenait si peu à cette vie ! Il la méprisait dès longtemps déjà. N'avait-il pas suffi de la rencontre d'une craintive fillette pour lui en ravir le goût ? Et Paule éperdue arrachait à sa mémoire les images où elle découvrait les signes de la fatalité. C'était ce sourire sans confiance qu'elle avait surpris sur ses lèvres le premier soir où il lui avoua son secret.

C'était ce geste d'indifférence en entendant les lugubres avertissements des chouettes, après sa dernière entrevue avec Alice. Et c'était encore, là-bas, sur le tronc d'arbre où ils s'étaient assis le jour du départ, à la lisière du bois de Montcharvin, cette douceur étrange et comme détachée qu'il avait montrée en parlant de son avenir. Depuis des années, depuis le soir de la Chênaie, il portait la mort en lui. Jamais plus il n'avait prononcé le nom d'Alice ; jamais une allusion n'avait rappelé son amour. Mais il vivait sans croire à la vie... Et sur le cher visage qu'elle évoquait avec une ardente pitié, Paule découvrait une sérénité profonde, inaltérable, définitive. Alors elle jeta un grand cri, et s'agenouilla en pleurant.

« Oui, songeait-elle, tu reposes en paix. Notre tendresse n'avait pas suffi à tes jours. Nous t'aimions tant, Marcel. Tu n'as pas su comme je t'aimais. Moi, je ne sais pas parler, mais mon cœur était plein de toi. Pourquoi n'ai-je pas été choisie à ta place ? Ne suis-je pas inutile ? »

Une autre inquiétude, qu'elle ne voulait pas s'avouer à cette heure fanèbre, achevait le désarroi de son esprit. Marcel n'était pas seul à Timmimoun¹...

Elle se redressa tout à coup :

« Maman ! maman qui va revenir ! »

Elle avait oublié celle-là. Et remerciant Dieu qui lui permettait de causer elle-même à sa mère cette suprême douleur, elle pleura, non plus sur celui qui s'était endormi pour toujours, un matin de victoire, sur un sol conquis, mais sur celle qui s'en venait, tranquille, par les chemins obscurs, qui marchait sans défiance vers l'abîme. Ce dernier coup n'allait-il pas briser cette vieille vie accablée de tant d'épreuves ? Vainement, dans sa pensée, Paule cherchait du secours. Elle sentait autour

1. Paule Guilbert aime le lieutenant Jean Berlier, ami et compagnon d'armes de son frère. Elle l'épousera, et partira avec lui pour le Tonkin.

d'elle la tristesse d'un cimetière. Que de morts et de séparations ! sa sœur Thérèse perdue à douze ans ; son père frappé en pleine vigueur ; sa sœur Marguerite au couvent ; Étienne et François aux colonies. Elle était seule et bien seule pour aider sa mère à porter cette croix trop lourde. Ah ! puisqu'il le fallait, elle saurait être courageuse, et soutenir de force cette pauvre femme chancelante.

Elle essuya ses larmes et se lava le visage.

« Pas maintenant ! Pas tout de suite ! se répétait-elle en songeant à sa mère. Qu'elle ait le temps de se réchauffer, de se reposer. Je lui dirai ce soir qu'il est malade. Elle n'a pas dormi la nuit dernière. Que du moins elle dorme cette nuit encore ! Demain son cœur sera brisé. Au jour, la souffrance est plus supportable que dans l'horreur de la nuit pareille à la tombe. Ce soir, je me tairai... »

Elle écartait pour sa mère la coupe d'amertume. De la terre lointaine où il était couché, son grand frère à l'âme apaisée lui criait : « Épargne-la ce soir ! elle a déjà tant souffert. »

Elle entendit un bruit de pas. Elle se hâta de cacher le télégramme qui portait la mort. Marie, la servante, entra au salon :

— Madame arrive. On entend le char dans l'avenue.

(*La Peur de vivre*, 1903, de Boccard, éditeur.)



BOIS de H. BROUTELLE.

JÉROME et JEAN THARAUD

NÉ EN 1871

NÉ EN 1877



JÉROME ET JEAN THARAUD.

(L. Manuel)

Le premier ouvrage des frères Tharaud, *Dingley, l'illustre écrivain*, leur valut le prix Goncourt. Sous le nom de Dingley, les auteurs ont représenté le célèbre Rudyard Kipling, qui fut lui-même émerveillé de la ressemblance de son portrait. Puis, les frères Tharaud, qui avaient séjourné dans les pays balkaniques et en Hongrie, publièrent leurs études sur le monde israélite : *le Royaume de Dieu, A l'Ombre de la Croix, Quand Israël est roi*, ouvrages où l'exactitude minutieuse et impartiale se mêle au pittoresque le plus vigoureux. Enfin le Maroc, pays de lumière et de mystère, les séduisit ; et ils en rapportèrent *Marrakech sous les palmes et les Seigneurs de l'Atlas*.

Le Chemin de la Croix.

Dans *l'Ombre de la Croix*, les auteurs nous initient à la vie religieuse des Israélites d'une petite ville de Hongrie. Un enfant juif, que ses parents élèvent dans la terreur de la croix de Jésus-Christ, se décide un jour à aller regarder et affronter une de ces croix, qui se dresse près de la forêt, au carrefour de deux routes.

Où donc es-tu, Jérusalem ? Sur le sommet des monts Carpathes, voit-on briller tes maisons d'or ? Comment arriver jusqu'à toi ? faut-il prendre la

route qui passe devant les maisons des Tziganes ou bien le chemin qui contourne la demeure du magnat? Combien de villes, combien de villages aussi grands qu'Hounfalou, faut-il laisser derrière soi avant de rencontrer la cité sainte, où depuis des siècles et des siècles pleure une jeune fille sur les ruines du Temple écroulé?... Ainsi rêve l'enfant tout en cire. Mais pour faire un pareil voyage, il faut avoir l'âme intrépide, un cœur qui ne s'effraie de rien. Certes, depuis longtemps, il n'a plus peur des oies : entre toutes les bêtes de Dieu l'oie est une créature excellente. Que deviendrait le Juif sans l'oie? Qui donnerait la plume pour les coussins de Pâques, et la graisse pour le diner du samedi et les gâteaux de la fête d'Esther? L'oie, c'est le cochon du Juif. Sans doute, les enfants chrétiens continuent d'être féroces et lui crient toujours aux oreilles la terrible chanson du lard. Pourtant, à trois ou quatre contre un seul, on peut encore s'en tirer. Mais deux choses conservent pour lui leur insurmontable horreur : les chiens et les croix des carrefours :

Oh! ces croix dont la terre est peuplée! Pourquoi, lorsqu'on passe près d'elles, vous tombe-t-il sur les épaules une ombre qui n'a rien de pareil à celle des maisons ou des arbres? Pourquoi si froide, si glacée? Pourquoi le Seigneur défend-il de lever les yeux sur elles? Pourquoi, pendant quarante jours, n'écoute-t-il plus les prières du Juif assez audacieux pour les avoir regardées?... Et cependant, il lui semble que s'il osait dévisager un de ces Christs de tôle, il n'en aurait plus la crainte. « Maître du monde, s'écrie-t-il un matin dans sa prière, chaque nuit je me réveillerai comme mon père, à minuit, pour réciter le psaume de la destruction du Temple, et de plus, deux fois par semaine, le lundi et le mercredi, je n'étendrai pas de graisse d'oie sur mon pain. Mais je regarderai la croix!.. »

Il a promis cela et le voici en route. Sous un ciel lourd d'orage, le village est comme endormi dans l'odeur des tilleuls. Les chiens sommeillent à l'ombre des maisons, roulés dans la poussière, la tête entre les pattes et la langue tirée, sans faire le moindre mouvement. Les fleurs de tournesol le regardent passer avec des faces épanouies. Son petit chapeau rond rejeté en arrière, les mains dans les poches du caftan, il s'en va d'un pas décidé vers la grande croix qui se dresse à l'entrée de la forêt. Mais dès qu'il a franchi la mesure des Tziganes et qu'il se voit seul sur la route, sa belle confiance l'abandonne. Assis sur le bord du fossé, et, les yeux perdus devant lui, il regarde longtemps, sans les voir, les grandes vagues de blé qui ondoient à l'infini, les villages enclos dans leur ceinture d'acacias,

et les gros nuages cuivrés qui s'amassent au-dessus des champs comme pour mettre le feu aux moissons... Ah! que Jérusalem est loin! Jamais son père ni son grand-père n'ont entrepris un aussi long voyage! A quoi bon même aller jusqu'au calvaire?... S'il lui arrivait un malheur, qui donc pourrait le défendre dans cet endroit écarté? Mais, dans cette solitude, personne aussi ne pourra le surprendre, les yeux levés sur une croix; et cette pensée le rassure.

Le cœur serré, tout prêt à rebrousser chemin, il reprend sa marche incertaine du côté de la forêt. Au-dessus de sa tête, les nuages cuivrés tournent au rouge ardent, montrant au fond de leurs cavernes les grands brasiers où cuit l'orage. Une brise légère, caressante, commence d'incliner dans la plaine les hautes tiges des moissons et anime, à la lisière des bois, les feuilles des hêtres et des charmes depuis le matin silencieuses... Il hésite, n'ose aller plus loin. Il voudrait être cet arbre qu'il a déjà dépassé et qui reste paisiblement derrière lui, ces fleurs rouges et bleues qui brillent dans le blé, ce caillou qu'il fait rouler et qui s'arrête aussitôt. Mais vainement les dix mille Anges qui se tiennent à sa droite s'efforcent de le retenir sur la route poussiéreuse, dix mille Démons à sa gauche le poussent toujours en avant. Un pas appelle l'autre sur le chemin de l'arbre défendu. Les curiosités obscures qui ont conduit tant d'enfants d'Israël sur cette route, ou sur d'autres pareilles, l'entraînent comme par la main, l'âme inquiète et les yeux baissés. Et tout à coup, dans la poussière, une grande ombre l'arrête, l'ombre effroyable de la croix.

Elle est là, debout près de lui. Il n'a plus qu'à lever les yeux pour voir se lever dans le ciel le terrible crucifix de tôle. Un instant encore il hésite; mais rassemblant son courage : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion! » s'écrie-t-il à mi-voix. En même temps il se retourne. Et les voici tous les deux, le Christ et l'enfant, face à face.

C'est un pauvre Christ de village, douloureux et qui se penche comme accablé par la journée si chaude. La couronne d'épines est tout de travers sur sa tête; les pluies d'innombrables saisons ont tellement éteint les couleurs dont un artisan villageois l'a barbouillé jadis, qu'il est vraiment cadavérique. Un peu de sang noir paraît encore du côté troué par la lance, les yeux sont à demi fermés, et sur les lèvres erre quelque chose qui a l'air d'être un sourire pour l'enfant.

Longuement Ruben contemple sur la pièce de chêne le grand corps crucifié, comme si de sa vie il ne devait plus le revoir et qu'il voulût enfermer

son image dans son esprit pour toujours. Toute crainte est enfuie. Pareilles à ces flocons légers que l'air disperse dans l'été, de petites pensées vont et viennent dans son cœur apaisé : « Il n'a pourtant pas l'air méchant ! Pourquoi nous fait-il tant de mal ? Quelle idée a-t-il eu de faire une autre religion ? Peut-être, lorsqu'il était petit, lui a-t-on coupé ses papillotes ? Ou bien sa mère a négligé de lui tailler les ongles un samedi ? Peut-être n'a-t-il pas prononcé la bénédiction qu'on doit dire en mangeant les fruits de la terre ou devant un saint Rabbi ? Peut-être lui aussi est-il entré dans une église, a-t-il regardé une croix ?... »

Comme il pensait cela, soudain la nuit se fit. D'épaisses ténèbres tombèrent sur toutes choses. L'éclair jaillit du ciel, le vieux tonnerre du Sinaï ébranla l'univers, et la pluie du déluge enveloppa dans ses rafales la croix, l'enfant, la forêt et l'immense plaine de blé. Les éclairs succèdent aux éclairs, les coups de tonnerre se précipitent, si rapides qu'il n'a pas le temps d'achever la bénédiction sur l'éclair qu'il faut déjà qu'il commence la bénédiction du tonnerre. Bientôt même il ne songe plus à faire aucune bénédiction. A toutes jambes, il fuit du côté du village, dont les toits brillent là-bas derrière le rideau de pluie. Il court, et cette fois encore la croix s'élance à sa poursuite. Derrière lui, le souffle glacé, l'effroyable main qui s'avance... Est-ce le Christ, est-ce le vent qui emporte son chapeau ?... Le voici sans couvre-chef devant le Maître du monde ! Les mains croisées sur son front, moins pour se garantir de l'eau que pour dérober au Seigneur la honte de sa tête découverte, il redouble sa course à travers les moissons déchainées qui, poussées par la tempête, déferlent en vagues furibondes sur les bords de la route et semblent vouloir le submerger avant qu'il arrive au village. Tout craque, tout gémit, tout ruisselle... Est-il possible, Seigneur ! qu'au lieu de ce déluge, un violon résonne encore ?... L'éternel crin-crin des Tziganes salue son entrée au village. Les cours sont toutes jonchées de branches que la tempête a fauchées, les chiens tremblent sous les charrettes, les tournesols baissent leurs lourdes têtes, des trombes d'eau s'échappent des gouttières de l'église, formant au milieu de la place un ruisseau qui charrie les fleurs embaumées du tilleul. Sur son chemin, la pauvre synagogue avec son toit de chaume a l'air d'une meule de paille qui se défait sous la pluie. Il y entre, il s'y précipite, fou de terreur et ruisselant... C'était l'heure de la prière de Min'ha. Quelques pieux personnages priaient, vociféraient, agitaient les bras et les mains, comme pour conjurer le tonnerre. Trempé de pluie, moite, frissonnant, il se blottit contre le mur.

se demandant avec effroi qui donc envoie contre lui cet orage, ce Christ qui n'avait pas l'air méchant, ou l'Éternel Tzébaoth qui aura trouvé sans doute que pour regarder une croix ce n'était pas assez de lui offrir une heure de son sommeil et, deux fois par semaine, la graisse d'oie dont sa mère a l'habitude de lui graisser son pain.

Peu à peu la foudre s'éloigne, semble renoncer à l'atteindre dans la maison du Seigneur... Ah! que le Dieu des Juifs est bon! Comme on est bien dans son temple!... La prière l'enveloppe et l'endort dans sa fureur monotone. Est-ce un rêve? Autour de lui la tempête a cessé. Les prières mêmes se sont tues. Quel incroyable silence!... Pourquoi donc le Mélaned l'emporte-t-il dans ses bras?... Est-ce sa mère qui le déshabille, l'essuie avec son tablier?...

Ses dents claquent; tout son corps tremble. Oh! qu'il fait froid sous le gros édreton rouge!

(*L'Ombre de la Croix*, ch. VIII, Émile Paul frères, éditeurs.)

Dingley l'illustre écrivain s'embarque pour le Cap.

Dingley, écrivain anglais (qui n'est autre, dans l'esprit des auteurs, que le célèbre Rudyard Kipling), a commencé un roman, dans lequel il raconte l'histoire d'un pauvre diable de Londres qui s'est engagé comme soldat, et qui est parti pour faire campagne contre les Boërs, au Transvaal. Dingley se décide à aller étudier par lui-même, sur les lieux, la guerre à laquelle prend part le héros de son livre.

Lorsqu'il crut avoir épuisé les ressources qu'offrait à son imagination une ville angoissée dans l'attente des nouvelles, déprimée par les revers, affolée par les premiers succès, Dingley résolut d'accompagner son héros imaginaire et de se lancer avec lui dans le Veld, à la poursuite des cavaliers de De Wett et de Botha.

Il était romancier, et plus encore un coureur de périls. A un reporter américain qui l'interrogeait sur ses goûts, il avait un jour répondu qu'il y avait en lui 0,4 d'artiste et 0,6 de l'homme d'aventures. Et il se plaisait encore à dire que si une fée voulait lui offrir un présent, il lui demanderait le pouvoir de se transporter, à chaque minute de sa vie, sur le point du monde où se passait l'action la plus dramatique.

— Vous êtes incompréhensible, lui disait M^{re} Dingley, qui ne prenait

pas son parti de cette curiosité humaine. La douleur d'un chien écrasé par un cab vous arrache un cri, et celle des hommes vous attire.

C'est que la passion du pittoresque étouffait en lui la pitié. Il avait visité dans l'Inde des villages affamés, et le soir d'Omdurman, le champ de bataille jonché par les cadavres de quelques milliers de derviches. Volontiers il se rappelait ces spectacles comme les plus émouvants qu'il eût jamais rencontrés; il n'en connaissait pas qui pussent les égaler en horreur, mais alors il n'avait pensé qu'à les bien voir, sans que rien vînt troubler chez lui cette sensibilité modérée de l'artiste, qui arrête sur l'humanité le regard du chirurgien sur le patient qu'il découpe.

Connaîtrait-il jamais la vraie physionomie de cette campagne, s'il ne la voyait de ses yeux? Le télégraphe et les journaux pouvaient-ils l'approvisionner de ces faits, de ces menus faits qui échappent à tous les regards, qu'il était seul à découvrir, et grâce auxquels il donnait avec une intensité surprenante l'illusion de la vie? Là-bas, sur le visage du monde on effaçait quelque chose. Il était curieux de surprendre, sur l'Orange et sur le Vaal, les formes spéciales que revêtaient à cette heure la vie et la mort.

Son embarquement fut un triomphe.

Il y a, dans l'existence d'un peuple, des heures où tel de ses écrivains prend soudain une importance, une dignité qui l'égale et même le place au-dessus de ses premiers magistrats, fût-ce le roi ou la reine. Le romancier en était à ce haut point de fortune.

Une foule immense était venue l'accompagner sur le quai de Southampton. Debout à l'arrière du paquebot, entre sa femme et son fils, il contemplait cette multitude qui saluait en lui la conscience même de sa race, et ces milliers de visages indistincts où il avait éveillé tant de fois des émotions et des pensées. Lorsque le navire s'ébranla, il prit son fils dans ses bras et le souleva pour lui montrer tout ce monde ivre de son art, ivre de lui. Les hurrahs devinrent frénétiques: les chapeaux, les cannes s'envolèrent; l'hymne national sortit de milliers de poitrines. M^{rs} Dingley elle-même oubliait l'horreur de la guerre. Son mari était grand. L'armée de Cronjé vaincue, les massacres allaient finir. Bientôt le sang n'arrosait plus les terres du Sud... Un profond sentiment d'orgueil saisit le cœur de Dingley. Le vieux roi de l'Histoire et des Légendes, Shakespeare, n'avait jamais connu cette ivresse. Dans ses mains il sentait frémir le corps de son petit garçon. Et avant de reposer sur le pont cet enfant dont

il était fier comme de l'œuvre la plus vivante qu'il eût jamais écrite, il le serra sur son cœur avec l'impression sublime d'embrasser sa propre gloire.

Mais que des voix s'éteignent vite ! Que c'est peu de chose une foule, une côte, un pays ! Quelques tours d'hélice, et tout cela disparaît, s'efface, comme s'il n'avait jamais été.

Déjà la côte d'Angleterre n'était plus dans l'éloignement qu'une ligne brillante et recourbée comme une lame de faux. Dingley s'attardait à regarder cette disparition des choses avec l'amertume de l'homme qui n'a déjà plus sa jeunesse, et la tristesse qui suit toujours les grandes minutes d'exaltation, lorsque son fils, le tirant par la main, l'arracha à ses rêveries où il n'aimait guère à glisser. L'enfant voulait qu'il lui montrât la machinerie du navire.

Tous les deux, ils descendirent jusqu'aux plates-formes tremblantes, d'où l'on voit aller et venir les bielles luisantes et silencieuses.

— Comment s'appelait, je vous prie, l'homme qui a trouvé tout cela ?

— Il n'a pas de nom, Archie, répondit le romancier avec le tendre sérieux dont il ne se départait jamais quand il parlait à son fils.

— Il était très intelligent ?

— Très intelligent.

— Et quand vivait-il ?

— Il vit toujours.

— Où demeure-t-il ?

— Partout où l'on peut manger et boire.

— Comment est-il fait ?

— Comme vous et moi.

— Le connaissez-vous ?

— Certainement.

— Vous me le montrerez ?

— Plus tard...

Cependant le tangage, le roulis et l'exécrable odeur du charbon, de la vapeur et de l'huile donnaient la nausée à l'enfant. Son père le remonta lestement sur le pont. De la mer on ne voyait plus, à cette heure, que des crêtes d'argent paraissant et disparaissant sur une masse noire et mouvante. Et rien, plus rien de l'Angleterre, que le navire qui les emportait.

Une fois encore, avec joie, Dingley sentait frémir les fortes machines

enfermées dans les profondeurs du navire, ces fortes machines qu'il aimait tant. Leur grondement puissant et sourd, la solitude de la mer, la vive allure du bateau, l'agitation de ce pont surpeuplé dans l'immense étendue, l'entraînaient toujours au rêve. Son imagination prenait naturellement son vol dans le mouvement et dans le bruit; quand il n'était



BOIS de MAX DETHOMAS pour *Dingley*.
(Cliché communiqué par la maison Mornay.)

encore qu'un débutant de lettres, il avait loué une chambre dans une des rues les plus passantes du Strand, pour entendre le fracas des omnibus roulant sur le pavé. En Tyrol, il s'était installé dans une auberge, près d'une scierie dont le ronflement se mêlait à l'égouttis d'une roue de moulin. Au Caire, il payait un griot soudanais, amené comme captif par les troupes victorieuses du Mahdi, pour lui réciter d'interminables mélodies, en s'accompagnant sur une sorte de lyre à trois cordes. Il écrivait alors la célèbre histoire de ce maharajah élevé dans un collège d'Oxford,

qui finit par s'apercevoir qu'il ne pourra jamais être heureux, car le bonheur des Européens lui reste toujours étranger et le bonheur des Hindous n'est plus pour lui. Il avait fait asseoir le griot sur une natte, et pendant des heures, tandis que le nègre, la tête ceinte d'un turban ensanglanté, psalmodiait des aventures de guerre ou d'amour, que dans la rue les vendeurs de citronnade criaient, que les âniers juraient en martelant de coups de matraque l'échine de leurs bêtes, il avait décrit la nostalgie du rajah à la recherche de son âme.

Aujourd'hui, il racontait les déboires de son voyou de l'East-End, et comment la chère Providence apparaissait à ce pâle cockney sous le sombre manteau d'un sergent recruteur, un soir, devant un réverbère de la place de Trafalgar, au pied de la colonne Nelson.

Le temps que le romancier ne donnait pas au travail, il l'employait à causer avec ceux des passagers qui lui semblaient nutritifs. En général il se méfiait de ses compatriotes, admirables dans l'action mais les plus ennuyeux causeurs. Cependant, beaucoup de ces gens qui se balançaient dans leur rocking et qui, à l'heure du dîner, pelaient paisiblement une poire ou raclaient un fromage, ne manquaient pas d'intérêt. Beaucoup avaient parcouru le monde, les uns en quête d'aventures, les autres par devoir professionnel. Il y avait là Melton Prior, une vieille connaissance à lui, qui depuis plus de quarante ans faisait pour les grands illustrés le métier de correspondant de guerre. On l'avait vu chez les Achantis, dans les Sierras espagnoles au temps de l'insurrection carliste, au Basoutoland, au Zoulouland, en Égypte, au Soudan, en Birmanie, au Vénézuéla, en Argentine; il avait pris part au raid Jameson, à la guerre du Matabéléland, à la campagne des Afridis; de là, il s'en était allé en Afghanistan, puis en Crète, et maintenant il retournait au Transvaal.

En somme, lui disait le romancier, vous autres dessinateurs et correspondants de guerre, vous réalisez le type le plus moderne d'héroïsme : le dévouement à la Nouvelle et à l'Image.

Oh! moi, répondit le reporter en faisant avec ses lèvres la moue d'un homme qui gobe un œuf, je n'ai jamais risqué grand'chose et je suis bien sûr de mourir paisiblement dans mon lit, un soir entre cinq et sept, dans le comté de Newcastle. Mais vous avez connu Sciortino? Sciortino le mulâtre, le correspondant des Daily-News? Celui-là, comme vous dites, était un vrai héros de la Nouvelle et de l'Image! La dernière photographie qu'il a prise montre un canonnier frappé à mort au moment où il va tirer

la ficelle de sa pièce. Le même obus qui démolit le canonnier envoya Sciortino dans l'autre monde...

Ainsi tous les deux, sur le pont, allongés dans leurs fauteuils, fumant leurs pipes de bruyère, dans le calme des belles nuits, le reporter et Dingley se rappelaient tant de souvenirs qui leur faisaient battre le cœur, tant d'étapes parcourues ensemble, tant d'amis d'autrefois qui dormaient leur dernier sommeil, l'un au pied d'un kopje du Veld, l'autre dans les boues du Haut Nil, celui-ci près d'une pagode dans une rizière d'Orient, celui-là dans le désert de Lybie, sous un petit tas de cailloux, au bord d'une piste de chameaux, et cet autre confortablement installé, pour un bail à long terme, dans son petit cimetière du Wessex.

(Dingley, l'illustre écrivain, ch. II, Plon et Nourrit, éditeurs.)

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.

(AU MAROC.)

Le palais de Ba Ahmed.

Très loin de la forêt de cèdres, dans un palais dont je suis le seul hôte avec les pigeons qui roucoulent sur les toits de tuiles vertes et s'abattent dans les cours de marbre, autour des vasques, pour y boire... Comment suis-je arrivé ici, dans cette demeure de féerie, par delà l'étonnant pays lunaire aux milliers de cratères éteints? En automobile sans doute, ou plutôt j'ai dû m'asseoir sur le tapis magique qui, dans les histoires arabes, abolit les distances et transporte par miracle aux pays les plus charmants... Me voici devenu sultan, pacha, que sais-je? héros d'une aventure merveilleuse, le maître d'un domaine enchanté.

La grâce, la fantaisie, le hasard semblent avoir été les seuls architectes de ce lieu. C'est un dédale, une suite tout à fait désordonnée de cours de marbre et de jardins, autour desquels s'ouvrent des chambres d'un luxe céleste, angélique, avec de hautes portes qui montent jusqu'au toit, toutes peintes de fleurs, d'étoiles, d'arabesques; des mosaïques dont les couleurs semblent briller sous de l'eau qui ruisselle; des bandeaux de plâtre sculptés par une imagination qui semble ne s'épuiser jamais; des plafonds tantôt arrondis en dôme, tantôt en forme de carène, tantôt creusés de grottes d'où descendent des stalactites d'or, d'azur, de vermillon, tantôt plats, traversés de cent poutrelles menues, toujours jonchés de mille fleurs,

merveilleux parterres aériens, qui ne connaissent pas de saison, et placés là haut tout exprès pour distraire une rêverie sans pensée étendue sur un coussin...

Voici une cour de dimension royale avec ses trois jets d'eau. En voici d'autres plus petites avec une seule vasque de marbre; et d'autres entourées d'arcades sous lesquelles s'ouvrent les hautes portes peintes et les petits volets minutieusement enluminés; et d'autres recouvertes d'un toit, qui ne reçoivent de lumière que par de minuscules verres de couleur enchâssés dans une dentelle de stuc, et où les yeux habitués à la grande clarté du dehors sont un moment à reconnaître le jet d'eau, les portes peintes, tout le mystère précieux qui se cache ici loin du jour.

Voici des jardins qui ressemblent non pas aux jardins de chez nous, mais à d'énormes caisses d'orangers enfoncées dans le sol, en contre-bas d'allées brillantes, toutes pavées de mosaïques, de rosaces et de fleurs d'émail. De ces parterres profonds jaillissent, avec les orangers couverts en ce moment de leurs fleurs et de leurs fruits, des cédrats qui laissent pendre leurs lanternes jaune citron, des cyprès trois fois plus hauts que les petits toits verts qui entourent les jardins, des bananiers, des lilas du Japon, des cassies aux houppettes d'or parfumées, des daturas, des géraniums, un fouillis de plantes rustiques dans le plus complet désordre, comme si le jardinier avait dit à ces arbres et à ces fleurs : « Voilà l'espace que je vous ai donné : pas une herbe ne poussera hors de ces quatre carrés, au-dessous des allées brillantes réservées aux zelliges¹ qui sont vos sœurs d'émail; mais là où vous êtes chez vous, croissez à votre fantaisie, je vous abandonne à Dieu... »

Et tout cela embaume, et tout cela verdoie et brille, les fruits des arbres, les fleurs des parterres, les rosaces des allées, les bouquets des portes peintes, un peu fanés par le soleil et dont les ors s'écaillent, les tuiles vertes des toits, et les mille couleurs qu'on voit luire dans la pénombre des chambres, et aussi dans ces précieuses alcôves ménagées sur un côté du jardin, où le maître du logis venait avec ses femmes prendre le thé, écouter de la musique, regarder passer la lune entre les fuseaux des cyprès.

Tout fait ici de l'harmonie : la géométrie et le désordre, l'abandon et l'artifice où l'émail et la fleur peinte se mêlent à la fleur vivante, cette

1. Petits morceaux de brique émaillée.

nature presque rustique et cette élégance fardée, cette solitude et ce silence qu'anime, au croisement des allées, comme le maître d'orchestre de ce concert diapré, un jet d'eau sous un jasmin. Voici la poésie, voici l'art, voici le signe de toute belle chose : une volonté, une règle, un espace de tous côtés circonscrit, et dans ces bornes étroites un infini de liberté.

Qu'il est donc malaisé de peindre avec justesse le charme de l'Orient ! A inventorier ces beautés si familièrement charmantes, si peu étonnées d'être



VUE GÉNÉRALE DE MARRAKECH, peinture de A. Lagrange.

là, si peu surprises de faire ensemble leur concert silencieux, plein de notes divines, si maniéré et si modeste à la fois, on a l'air d'un pédagogue qui cherche à découvrir, sous la lampe, ce qui fait le sortilège de quatre vers aériens d'un poète de la Perse. On dit : les choses sont ainsi ; il y a là une allée, des orangers et des cyprès ; il y a là un jet d'eau, une étoile de zelliges. Mais quand on a dit tout cela et situé exactement chaque objet, l'oranger n'a plus de parfum, le cyprès ne s'incline plus avec sa grâce adolescente, les oiseaux se sont tus, les mille étoiles du jasmin ont disparu dans le feuillage, les grandes portes paradi-

siaques ont refermé avec effroi leurs vantaux d'or et de carmin sur les chambres de silence et d'ombre, qui font penser à des auberges où ne descendraient que des rêves...

Et comment les mots de chez nous ne s'égèreraient-ils pas en parlant des choses d'ici! Ici, toute pompe est familière, toute grandeur coquette, toute beauté un peu mièvre. Avec cela, le naturel a toujours de la dignité, l'abandon n'est jamais vulgaire. Ce qui chez nous jure d'être ensemble, se trouve ici tout naturellement accordé. La grande cour, dallée de marbres blancs et verts, s'entoure d'une galerie de bois d'un bleu déteint, passé, d'une rusticité presque pauvre. De hautes et frêles graminées poussent sur les toits de tuiles vertes qui couvrent les pièces enchantées. L'eau s'échappe des vasques, ruisselle et baigne le marbre majestueux. D'innombrables pigeons vont et viennent sur les dalles chauffées au soleil, et dans ce silence inhabité, leur promenade lustrée, noble, familière et roucoulante, est encore ce qui donne le mieux à mon esprit la mesure de la majesté du lieu.

(*Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*, ch. iv, Plon et Nourrit, éditeurs.)



UN PALAIS A MARRAKECH.
Peinture de A. Lagrange.

RENÉ BOYLESVE

Né en 1867

M. René Boylesve a écrit des romans nombreux et très différents. Il se montre un très sûr psychologue de la passion dans *le Parfum des Iles Borromées* et *la Leçon d'amour dans un parc*. Le sentiment de la nature y est exquis, un peu précieux; ce sont des « paysages » à la Watteau et même à la Boucher, et qui forment un cadre tout à fait adapté à de subtiles conversations sentimentales.

Cependant la vraie supériorité de R. Boylesve est plutôt dans l'analyse des caractères « moyens », et dans la peinture à la fois simple et intense, de la vie provinciale. Ses principaux ouvrages de ce genre sont : *Mademoiselle Cloque* (1899); *la Becquée* et *l'Enfant à la balustrade* (1901-1903), qui se font suite; — et surtout *la Jeune Fille bien élevée* et *Madeleine jeune femme* (1912-1913), études aussi sincères que pénétrantes : il s'en dégage une impression de vérité, de tristesse et de résignation. Le style est du naturel le plus parfait; nul effort, nulle rhétorique; c'est d'un tel écrivain que l'on peut dire : « Le comble de l'art est de cacher l'art. »



Cliché Henri Manuel.

RENÉ BOYLESVE.

La Maison Colivaut.

L'Enfant à la balustrade est un roman dont l'intrigue est, en apparence, des plus simples, et, au fond, des plus profondes. Un enfant, qui déjà figure dans *la Becquée*, Henri Nadaud, raconte que son père, notaire à Loches, s'est rendu acquéreur d'une maison appartenant à la vieille M^{me} Colivaut. Or cette maison, la mieux située de la ville, était visée par les Plancoulaïne, qui se

brouillent avec les Nadaud. Ce sont les péripéties et les conséquences de cette acquisition que R. Boylesve analyse, par la bouche de cet enfant, avec autant d'esprit que de naturel.

Mon père nous arriva un jour à Courance avec l'air d'un homme qui apporte une bien bonne surprise. Il n'était pas assis qu'il nous dit :

— J'ai acheté la maison Colivaut.

— Vous avez fait une sottise !

Grand'mère lui lança cela d'un trait, avant de prendre le temps de déposer ses lunettes, ce à quoi elle ne manquait point d'ordinaire, lorsqu'il s'agissait de choses importantes. Mon père, qui était plein de son sujet et qui étouffait d'en parler, répliqua :

— Soit ! n'en parlons plus.

Et il se leva comme pour aller faire un tour de jardin.

Cependant grand'mère enrageait d'avoir des détails. Elle marcha jusqu'à la porte, dans le dessein de barrer le chemin à son gendre ; mais lui-même, après avoir gagné la porte, en était revenu, car il espérait bien qu'on allait parler.

Tous deux se promenaient de long en large. Mon grand-père était assis à une petite table de jeu et faisait des réussites. Lui, n'était pas nerveux et ne se mettait pas aisément martel en tête.

Après deux minutes de silence qui parurent longues, grand'mère s'arrêta devant son placide mari :

— Eh bien ! dit-elle, tu as entendu ?

— Qu'est-ce que j'ai entendu, ma bonne amie ?

— Tu ne pourrais pas nous accorder un peu d'attention ? Ton gendre dit qu'il a acheté la maison Colivaut !

— Inutile ! inutile ! dit mon père. Ma chère belle-mère prétend que j'ai commis une sottise : enterrons cette affaire.

— Enterrons-la, dit grand-père.

Cela lui était bien égal ; il se remit à ses cartes. Il disposait sur le tapis de drap vert ses petits paquets en piles ; il flattait du bout des doigts ses narines velues et l'extrémité de son nez en cerise, puis retournait un des bistris flexibles avec l'intérêt d'un bébé qui ouvre une boîte de jouets. Grand'mère frappa la table en son milieu, du plat de la main, et les cartes sautèrent.

— Casimir ! mais c'est insensé ! veux-tu me faire l'honneur d'écouter, oui ou non ?

— J'entends bien, ma bonne. Nadaud dit : « Enterrons cette affaire. » Mais quelqu'un qui n'est pas enterré, là dedans, c'est M^{me} Colivaut. Elle vivante, vous n'habitez pas sa maison, que diable !

— Il y a promesse de vente entre M^{me} Colivaut et moi, dit mon père ; l'engagement, synallagmatique, est conditionnel. « Au décès de M^{me} Colivaut », porte l'acte.



LA MAISON COLIVAUT.
Dessin de Georges Conrad.

— Mais, malheureux ! dit grand'mère, vous ne voyez donc pas que vous allez vous mettre tout le pays à dos ?

— Comment ! parce que j'achète une maison, n'ayant pour m'abriter qu'une bicoque ! parce que, n'ayant pas l'emplacement d'un cabinet de toilette pour ma femme, ni d'une chambre pour mon fils, je me rends acquéreur d'un immeuble... Eh parbleu, que l'on dise ce que l'on voudra ! J'use du droit qui appartient à tout citoyen d'acheter, quand il est en état de payer ; et de plus, j'accomplis un acte de salubrité pour mon ménage. Qui sait si l'obscurité, l'humidité de ma maison actuelle, n'ont pas été la première cause d'un malheur que nous déplorons les uns et les autres, n'est-ce pas ? Rappelez-vous le médecin qui soignait votre fille : « Si elle

avait pu être transportée à temps au grand air. » L'a-t-il dit ? ne l'a-t-il pas dit, le jour même des obsèques ? Fichtre ! Je n'ai pas envie de recommencer. Quant à mon enfant...

— Oui, oui, tout cela est très bien, dit grand'mère ; mais avez-vous songé aux Plancoulaine ?

— Que le diable emporte les Plancoulaine !

— Non, mon ami, non, le diable n'emportera pas si aisément les Plancoulaine. Pour commencer, vous le premier, ne sauriez briser avec monsieur Plancoulaine, sans perdre du jour au lendemain les trois quarts de votre clientèle, composée de la bourgeoisie qui se réunit chez lui tous les jours, et de la noblesse, qui, après l'avoir dédaigné quand il était maire, sous l'Empire, lui fait les doux yeux aujourd'hui que nous possédons un savetier à la tête du conseil municipal. En second lieu, votre femme ne se passera pas de la société qu'elle rencontre chez les Plancoulaine, qu'elle ne rencontrera pas ailleurs, retenez bien ce que je vous dis, parce que l'on ne se voit que chez eux ; parce qu'ils ne permettront pas que vous vöyiez qui que ce soit hors de chez eux, et parce qu'ils sont assez forts pour imposer leur volonté. Or, vous savez que M. Plancoulaine guigne cette maison pour son neveu Moche, depuis dix ans. Il me l'a dit cent fois : « Je n'ai pas d'enfants, madame Fantin ; la consolation de mes vieux jours, ce sera d'avoir mon neveu Moche à trois enjambées de chez moi, au lieu de me donner la peine de faire atteler si je veux embrasser les fillettes. »

— Vous comprenez que si, pour éviter à Plancoulaine de faire atteler, je dois me condamner, moi et les miens, à vivre en un trou de taupe !...

Grand'mère lui dit d'un air narquois :

— Et c'est votre ami Clérambourg qui vous a conseillé cet achat ?...

— Clérambourg est la prudence même : il ne m'a caché aucun des inconvénients de l'affaire.

— A la bonne heure !... Eh bien ! mon cher, vous aurez Clérambourg lui-même contre vous !

— Clérambourg contre moi !...

— C'est moi qui vous le dis.

M. Clérambourg était le prédécesseur de mon père en son étude et son plus cher ami. C'était un homme d'une vertu à toute épreuve et qu'on ne prenait point en défaut.

— Tout cela est bel et bien, dit mon père, mais n'empêche que je sois

seul à juger comme il convient du prix de la santé de ma jeune femme et de l'opportunité de faire une place à mon enfant près de moi. Ce sont là de ces résolutions contre lesquelles tous les raisonnements échouent.

Du coup, grand'mère devint rubiconde. Par surcroît de malheur, le maudit achat de la maison Colivaut la priverait de son petit-fils. Elle l'avait prévu; mais c'est autre chose de se l'entendre dire.

J'étais accoutumé depuis mon plus bas âge à assister en témoin solitaire aux scènes de famille. Je savais en reconnaître de loin les signes avant-coureurs, comme un paysan annonce la pluie. Cependant je n'entendais pas les premiers bruits du désordre sans être secoué d'un tremblement. Alors j'invoquais le secours de je ne sais qui, en tout cas, d'une puissance favorable que je croyais volontiers près de moi; et il se produisait un phénomène imaginaire qui peut être figuré à peu près comme ceci : deux mains complaisantes se nouaient derrière moi en formant un siège suspendu, suspendu à quoi? J'aurais été bien en peine de le dire, mais sur lequel je m'asseyais solidement. Aussitôt, le tabouret s'enlevait et allait se fixer, non pas à une hauteur extraordinaire, mais suffisamment hors de portée des gestes de ceux qui s'allaient chamailler, comme qui dirait sous la corniche, par exemple, de préférence dans une encoignure. En vérité, je restais bien au milieu de la bagarre, mais je voulais ne pas y être. C'est ainsi que parfois, dans le rêve, on parvient à dominer un cauchemar... Et, de là, je regardais, comme d'un balcon, une scène qui a lieu dans la rue.

Grand'mère blessa immédiatement son gendre dans la partie la plus sensible de l'amour-propre, en lui disant que sa femme n'était pas capable de prendre soin d'un garçon de mon âge.

Il n'y avait pas grand mal; le fait, assez vraisemblable, n'était guère méchant. Mais mon père n'entendait point sa belle-mère parler de sa femme sans qu'il flairât de machiavéliques embûches sous l'expression la plus anodine. Et dans ce que lui-même disait de sa femme, grand'mère soupçonnait des sarcasmes ou pour le moins des allusions défavorables à la mémoire de son premier mariage.

Toutefois, elle ne s'était jamais permis une appréciation aussi libre. Mon père bondit comme un chevreau. Il fit l'éloge de sa femme; il énuméra de nombreuses qualités que j'ai oubliées; à la fin, elle était un ange.

— Eh bien! dit grand'mère, est-ce que l'autre était moins parfaite?

Cependant elle avait naturellement de l'ordre dans l'esprit; elle revint au sujet, mais non pour le traiter posément hélas!

— Voulez-vous savoir pourquoi elle n'est pas capable de prendre soin d'un enfant? le voulez-vous?

Il haussa les épaules.

— Je me suis rarement trompée, toutes les fois qu'il s'est agi de juger une femme, et j'ai pour cela un pronostic. Eh bien! votre femme a gardé pendant quinze jours, quinze grands jours, sur sa robe de tarlatane... là. là, en plein sur l'estomac... une tache! Ça crevait les yeux.... Ca n'est rien, je le sais, ça n'est rien. Mais une femme qui a gardé pendant quinze jours une tache là n'ira jamais voir si votre enfant a changé de chemise ou pris son bain de pieds.

Mon père trépignait; il claquait des doigts; il voulait fuir, et il voulait rester aussi pour confondre l'audace de sa belle-mère.

Il saisit un argument qui était d'usage courant dans la famille :

— Parlons de savoir élever les enfants! Quand votre grand dadais de fils, à quarante ans sonnés, végète encore à Paris et n'est pas fichu de gagner sa vie!

Le fils « qui ne gagnait pas sa vie » était la tache de ma grand'mère. Il n'était pas en son pouvoir de la nettoyer. On la lui avait si souvent reprochée qu'elle la voyait en effet sur elle-même, et elle s'humiliait, à chaque fois, comme sous une peine originelle, inexplicable, mystérieuse et, à cause de cela, respectée.

Le grand-père s'était levé; il époussetait, à coups de chiquenaude, les revers de sa redingote, où tombait de ses cheveux blancs une neige légère, et il disait tantôt : « Nadaud! » et tantôt : « Céline! », en s'adressant à son gendre ou à sa femme, comme il l'eût fait à de petits chiens qui vont déchiqueter, en jouant avec trop d'entrain, le tapis de la table.

Mon père s'écria :

— Mais je ne sais pas ce que je fais là! Je me demande pourquoi je vous écoute!... Allons, mon petit, dit-il en se dirigeant vers moi, va faire ton paquet, je t'emmène...

— Où ça? cria grand'mère.

— Mais chez moi, parbleu! Après ce qui s'est dit ici!

— Vous ne ferez pas ça!

— C'est ce que nous allons voir!

Ma pauvre grand'mère avait à ce moment-là près de soixante-dix ans; la passion la soulevait, mais la fatiguait vite. La menace soudaine de son gendre acheva de l'ébranler. Elle voulut courir à la porte et dire sans

doute : « Vous me passerez plutôt sur le corps », mais son corps même lui manqua. Ses joues devinrent blêmes, ses yeux chavirèrent. Elle dit :

— Mais ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !

D'autres paroles pressées lui emplissaient la bouche sans produire plus de bruit qu'une grappe de bulles de savon qui crève ; mais de sa main maigre et tremblante, autrefois jolie, elle décrivait dans l'espace comme quoi c'était impossible que l'on m'emmenât. Mon père n'avait pas de place chez lui ; il venait de dire qu'il n'avait pas de quoi installer un cabinet de toilette pour sa femme. Quand elle put parler, elle dit :

— Vous voulez donc la mort de cet enfant ? Je la connais votre maison, c'est un taudis, une cave : des pièces sans jour, une cour sans un rayon de soleil... J'y vois encore ma pauvre fille, dans son fauteuil, cherchant de l'œil un coin du ciel ! Je l'entends : « Grand comme ça ! si je voyais grand comme ça de bleu, il me semble que je pourrais guérir ! »

Elle abondait, sans y prendre garde, dans le sens même des paroles de son gendre, et elle s'étonnait de le voir tout à coup souriant et arrondissant le bras et tendant la main pour recueillir comme la manne les choses sensées qu'elle disait enfin. Quand il jugea la provision suffisante, lui-même l'arrêta doucement :

— Là ! là ! dit-il, tout beau !... Nous sommes d'accord ; c'est ce que je voulais vous faire constater dès en arrivant : ma maison est mortelle, et, n'ayant pas le choix, j'ai donc bien fait d'acheter la maison Colivaut..... Vous l'avez dit, vous l'avez dit ! Maintenant, je vous avouerai, entre nous, que je ne suis pas fâché de vous laisser Riquet encore, provisoirement, parce qu'il nous eût vraiment gênés dans notre boîte. Mais, Dieu merci, la question a été posée et même tranchée, et vous avez le temps de vous préparer à le voir habiter avec moi dès que j'entrerai en jouissance de la maison Colivaut.

Grand-père, qui sentait que c'était fini, dit plaisamment :

— Comment se porte madame Colivaut ?

Mais, dit mon père, couci-couça... On redoute pour elle les chaleurs.

— Tranquillisez-vous, le journal nous prédit un été torride.

(*L'Enfant à la balustrade*, 1903, Calmann-Lévy, éditeurs.)

RENÉ BENJAMIN

Né en 1885

René Benjamin est le meilleur de nos humoristes, — après Courteline. Il a su tracer un tableau piquant des *Justices de Paix*, du *Palais*, de l'*Hôtel des ventes*. En 1921, il a publié sous ce titre : *la France de la Sorbonne*, une série de caricatures universitaires en général très réussies. Mais il est surtout célèbre par *Gaspard* (Prix Goncourt, 1915), un des rares ouvrages sur la guerre qui ne se soit pas démodé. — Comme auteur dramatique, R. Benjamin a donné plusieurs pièces, entre autres *les Plaisirs du hasard* (1922), qui obtinrent un grand succès au Théâtre du Vieux-Colombier.



BOIS de RENEFER, pour *Gaspard* (Arthème Fayard, éditeur).

Gaspard.

La mobilisation du 1^{er} août 1914 amène dans la petite ville d'A..., en Normandie, les Parisiens réservistes qui rejoignent leur régiment. Parmi eux, se trouve Gaspard, marchand d'escargots dans la rue de la Gaîté, quartier de Montparnasse.

.....
C'était bien Paris faisant irruption dans la petite province.

Unepierre ricochant sur une mare, un mirliton se moquant d'une grosse caisse, un épouvantail au-dessus d'un champ de choux. C'était l'esprit

populaire qui disait : « Ne m'oubliez pas dans vos bagages ! » C'était l'amour propre du pays, quelquefois fanfaron, le plus souvent débrouillard, jamais à plat, mais rebondissant, le geste drôle dans la bataille, le grand coup d'aile de la victoire. C'était, — pour commencer la guerre, — le mot de la fin, qui s'essayait.

Ce Gaspard était grand, comme il faut être pour faire la nique aux petits et se mesurer avec les autres. Des mains d'homme qui ne travaillent pas de la tête, mais une tête à savoir se servir de ses mains. Lèvres humides, œil fureteur, cheveux rebelles, un brin de moustache satisfaite, et surtout un nez comique, un long nez tordu mais honnête, ne reniflant que d'une narine, mais de la bonne, si bien qu'il semblait que c'était le front, curieux et remuant, qui laissait pendre ce nez à gauche, pour pêcher dans le cœur des idées et des mots.

Le premier clerc de Maître Farce, qui se tenait près de la gare, regarda passer Gaspard avec un étonnement qui l'immobilisa. Il se sentait entraîné, quoique défiant. Il pensait avec quelque estime : « Celui-là ne doit s'épater de rien. » Mais il se disait avec inquiétude : « C'est un ouvrier : il n'a pas de cravate. » L'esclave du papier timbré jugeait le peuple en liberté ; l'étude de petite ville contemplait le faubourg de la capitale.

— Eh, toi, le « monsieur », tu prends aussi un billet pour Berlin ? cria Gaspard.

Il tressaillit :

— Bien sûr !

Et soudain, il eut envie de le suivre, et de gagner son amitié.

Un de plus : Gaspard n'était ni gêné, ni content ; il ne s'aperçut même pas que l'autre se joignait à son cortège. Il avançait dans A.... comme un homme familier avec les maisons et les rues. Vieilles connaissances : il était déjà venu trois fois dans ce « trou », essayer son « déguisement de guerre », et il avait l'air de dire doucement : « Allons, la province, c'est nous : va falloir se grouiller. »

Au coin de la rue Saint-Éloi, il entendit :

— Tiens, mon homme débrouillard !

Il tourna la tête :

— Mon capitaine?... Ah, mon capitaine!... Comment qu'vous allez, mon capitaine?

— Et toi?

— Moi, ça va... Alors, ça y est?... On leur-z-y f... la pile?

— Avec l'aide de Gaspard.

— En c'cas, y a du bon. Gaspard s'engage ! On paye toujours un sou par jour ? Bath, c'truc-là : on s'fera des rentes !

Il avait de la joie plein les yeux de revoir son capitaine. Il pensait : « C't un bon vieux, qu'aime qu'on ait des godasses à sa mesure, et qui goûte la soupe el'premier. » Heureux d'avance, il offrit tout de suite ses services :

— Mon capitaine,... dites voir... si y a du boulot, j'suis là pour un coup.

Le capitaine répondit :

— Tu vas m'habiller ma compagnie.

— Ça colle ! Où sont les frusques ?

— On va te montrer. Viens avec moi.

Gaspard était flatté. Il marchait maintenant à côté du capitaine. Tous deux de Paris, n'est-ce pas, on se comprenait... Quand ils passèrent la grille du quartier, l'homme de garde présenta les armes, et Gaspard eut un sourire négligent.

Dans un coin de la caserne, le capitaine montra tout un groupe d'hommes mêlés. Il dit : « Voilà les nôtres. » Il y avait des provinciaux, des campagnards, des Parisiens. Deux jours après, grâce à Gaspard, il y avait une compagnie de soldats.

Il commença, avec un bon du capitaine et trois charrettes réquisitionnées, par toucher tout le fourniment.

On vidait les magasins par les fenêtres, des glissières plongeant sur les voitures. Gaspard, pour « faire vite », n'avait choisi que des Parigots : ils s'exécutèrent avec une ardeur enragée. Capotes et pantalons, les képis, sacs et cuirs, et surtout les marmites avec leur bruit de fer-blanc, partaient au dehors, à la volée, et s'écrasaient dans les charrettes. Par le poids, les brancards se soulevaient, et la sangle des chevaux les écrasait au ventre.

Gaspard encourageait :

— Approchez, m'sieurs dames, prenez l'article en mains !

Et Burette, qui transportait des piles d'effets, reprenait : « C'est pas cher ! »

Il avait une bonne face, avenante ce journaliste, un peu poupin, avec des yeux d'enfant qui admiraient Gaspard. Il faisait chorus :

— Ah ! les Alboches, ils veulent la guerre ? Eh bien, on va la leur faire

voir la guerre ! Et puis, bien nippés, bien chaussés, bien armés ! Et allez donc, emplissez les voitures ! Ah, les cochons !

— Ça m'change pas de mon métier, disait Moreau, le machiniste du Châtelet. J'ai assez fait des pièces à féerie. J'connais les remue-ménage : en scène pour le un !

— Moi, j'attends l'ballet, dit Gaspard, et c'est nous qu'on dansera avec les p'tites Allemandes.

— Et moi ? demanda Burette.

— Toi, t'seras de l'Apothéose !

Un rire général répondit, et trois piles de bonnets de coton filèrent par la fenêtre en culbutant, comme s'ils se tordaient aussi.

— Bonnets de nuit ? En été ? dit Moreau. Pas la peine !

— S'pèce d'andouille, fit Gaspard, et pour passer le café ?

C'était fini. Magasin vide ; les planches nues ; tout raflé. Il prit la pancarte qui portait le numéro de la compagnie, et il la pendit à la fenêtre après avoir écrit dessus : A louer, en meublé.

Quand tout fut porté à la compagnie, il organisa son magasin, avec une prestesse et une ingéniosité qui étourdirent le capitaine, homme à l'âme tranquille et à la cervelle minutieuse.

— Qu'mon capitaine s'fasse pas d'mousse, dit Gaspard, mais qu'il m'envoie les bon'hommes un à un, et en ordre !

Le capitaine s'exécuta. Alors, la chemise bouffant à la ceinture, dépoitraillé, et mains aux hanches, Gaspard faisait :

— Enfile ça ! Et t'dépêche. Ben, ça va ? Oui, t'es beau !

— Un peu court... risquait l'homme.

— Un peu court !... De c'temps-ci ? Tu sues déjà pas d'trop ?

Le suivant se présentait :

— Essaye vite ! Et du nerf !... Épatant ! Sur mesure !

— Un peu long... risquait l'homme.

— Un peu long !... Et quand viendra la fraîche, monsieur en r'demandera ?

Il n'y a que pour Burette qu'il changea de ton. C'est Burette qui disait :

— Ça va, je t'assure, ça va...

— Tais-toi, t'y connais rien. T'es journaliste, toi, tu sais pas. Moi je veux t'nipper à mon idée, pasque t'es un copain, et un copain pas fier, quoiqu'tu soyes bachelier... J't'ai reniflé, comprends-tu, et j'sais comment qu'tu causes.

- Mais comment voudrais-tu...
- Enfile, voir... Pas si vite... Ça colle pas... Ote-moi ça.
- Tu ne vas pas tout retourner ?...
- J'ferai c'que j'ai à faire! J'te dis qu't'es un copain : donc j'me conduis comme un copain.

(*Gaspard*, 1915, Arthème Fayard, éditeur.)

A l'hôpital.

Gaspard a été blessé. On l'évacue sur un hôpital de Touraine. Là, il est soigné par des infirmières volontaires, et par des religieuses. Nous citons le portrait de la sœur Bénigne.

Elle s'appelait sœur Bénigne. Elle entraît chaque jour dans le dortoir, à la nuit tombante, et sa seule présence était un soulagement aux appréhensions des blessés, qui redoutent tant ces heures sombres, où les cauchemars, la fièvre, les douleurs, les étouffements, font sournoisement l'assaut des lits.

Elle passait la porte, disait : « Bonjour » de sa voix fluetle; tous les soldats, même ceux qui tournaient le dos, répondaient ensemble : « ...jour, ma sœur »; et au lieu de trois femmes qui toute la journée s'empressaient pour eux, les trente blessés n'avaient plus soudain que cette sœur, petite et maigre, aux épaules étroites, à la mince figure, mais qui les faisait tous sourire d'aise, parce qu'elle était pour chacun un secours assuré contre la nuit.

La nuit! C'est si terrible toute une nuit! — Un soldat qui s'est battu, qui est épuisé, qui souffre, est comme un grand enfant docile et malheureux. Il ne suffit plus d'un pansement. Dès qu'il fait sombre, il faut le consoler, même s'il ne demande rien. Pour marcher sous le feu, il n'a pas eu peur : il a peur ensuite quand il en est sorti. Et c'est un spectacle impressionnant et fantastique que la première nuit d'hôpital d'une trentaine d'hommes couchés dans la même salle, mais qui, n'ayant pas connu l'horreur des mêmes combats, bataillent ensemble avec leurs rêves, dont ils s'effraient les uns les autres. Le cauchemar de ceux-ci est un assaut furieux; ceux-là hurlent, blessés; d'autres commandent; d'autres gémissent. Et la sœur d'abord, la petite sœur si petite, la sœur Bénigne les défendait contre eux-mêmes dans cette lutte de fantômes, où elle restait calme, courageuse, tenace dans sa bonté...

Elle s'approchait d'un lit. Elle disait : « Voyons, petit, qu'est-ce que tu racontes ? Es-tu fou ? » Elle rentrait la main sous les draps, essuyait le front, remontait l'oreiller, et le « petit » se calmait, pour qu'elle allât plus loin. De son pas feutré, elle passait de l'un à l'autre. A mesure qu'elle se penchait sur chacun, la grande bataille imaginaire s'apaisait, s'éteignait, quelques soupirs, des ronflements ; et le vrai sommeil où l'on oublie venait calmer, grâce à elle, ces élans dans le vide et ces terreurs pour rien.

Le cœur content, elle s'asseyait alors deux secondes dans un mauvais



BOIS de RENEFER pour *Gaspard* (Arthème Fayard, éditeur).

fauteuil, contre la table où, sous un abat-jour épais, brûlait une petite lampe à la mèche baissée. Elle prenait son chapelet. A peine avait-elle mis les doigts au premier grain qu'une voix geignait : « Ma sœur... » Elle se levait : on entendait le chapelet qui roulait sur sa robe.

C'était Gaspard qui l'appelait... d'abord parce qu'il l'aimait bien : Gaspard l'aimait autant que M^{lle} Viette, que M^{me} Arnaud, que M^{lle} Anne, que l'ami Dudognon. Gaspard était devenu infiniment tendre. Il aimait tout le monde dans cet hôpital.

Donc, la sœur disait :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y a qu'j'ai la pépie.

— A votre âge!

— Sans blague, ma sœur, v's avez bien une tite orangeade?

— Non.

— Une tite limonade?

— Promets-tu de dormir après?

J'le jure su la tête à mon gosse!

Elle repartait, levait la lampe, emplissait un verre. Au seul bruit du liquide Gaspard léchait ses lèvres sèches, et comme elle repassait : « Ma sœur... » Elle s'arrêtait.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je voudrais... qu'vous tourniez.

Elle posait son verre. Gaspard, impatient, faisait alors à mi-voix :

— Allons, bon, une panne! Sacrée bonne sœur! Qu'est-ce qu'elle f... mais qu'est-ce qu'elle f...?...

Elle entendait. Elle avait un sourire imperceptible; elle disait en arrivant près de lui : « Les pannes sont vite réparées », et Gaspard, confus mais heureux, bredouillait : « Merci, ah! merci! » prenant avidement le verre de ses deux mains. Elle ajoutait : « Déguste, ne te presse pas; sois sage. » Et elle retournait à son fauteuil, juste le temps d'arriver au second grain du chapelet, car à chaque prière quelqu'un se plaignait, comme pour qu'elle ajoutât un effort à sa supplication.

Il faut l'avoir suivie, étudiée, il faut avoir eu sa cornette tout près de soi, pour comprendre ce que ce cœur de femme, dans un corps pourtant délicat, était capable, pendant neuf heures interminables, de faire et de dire à de pauvres diables en proie aux misères de la guerre.

Ses yeux purs inspiraient la confiance. Quand elle promettait : « Ça va se passer », la douleur semblait moins aiguë; et c'était merveille surtout de voir avec quelle habileté légère elle se coulait d'un lit à l'autre, s'engageant toujours à revenir tout de suite, et redisant vingt fois, si elle passait sans s'arrêter : « Me voilà..., me voilà! » On ne peut pas dire qu'elle marchait dans ce dortoir; elle glissait. On la voyait passer sans l'entendre : éveillé, on se croyait somnolent.

Gaspard, qui depuis quelques semaines se sentait bien de l'indulgence pour les curés, se serait fait maintenant hacher pour une sœur. Il expliquait aux camarades :

— C'est des femmes qu'ça ne pense qu'à faire le bien. Et elles vous causent pas du bon Dieu, c'est pas vrai... Elles vous donnent à boire à vot' soif.

C'est des femmes... des vraies femmes... c'que doivent être des femmes.

— Allons... disait malicieusement Dudognon, tu deviens clérICAL.

— J'sais pas c' que j' deviens, reprenait Gaspard (et il avait l'air de remuer de vieilles rancunes), mais faudra pus qu'les députés ils m'bourrent le crâne, ni qu'ils m'prennent pour une noix. »

Quand il fut guéri, après huit longues semaines de pansements, — la nuit qui précéda son départ, il appela la sœur Bénigne et il lui demanda la lampe. Il s'était assis sur son séant, tout guilleret, et, tirant de dessous son traversin une enveloppe froissée, il en sortit deux photographies pareilles, qu'il lui montra.

Elle fit aussitôt : — C'est au moins ta femme et ton petit ?

Avec un air avantageux, il répondit : « Oui » de la tête, et il guettait son expression. Elle leva la lampe, regarda longuement, chuchota : — Mais elle est gentille, ta femme... et ton petit lui ressemble ! Heureux homme ! Pourquoi ne m'as-tu pas encore montré cela ! Voilà soixante nuits que je te soigne. Je ne suis donc pas de la famille, moi, maintenant ?

Et elle remettait les deux épreuves dans l'enveloppe. Alors, il l'arrêta d'un geste : il en prit une et la lui tendit. — Pour elle ? — Oui. — Elle murmura : « C'est gentil... » C'était l'adieu de Gaspard, son souvenir et son remerciement. Et elle reposa la lampe et s'en alla, la sœur Bénigne, en pensant : « Dieu est bon, et il a fait l'homme à son image. »

(*Gaspard*, 1915, Arthème Fayard, éditeur.)



BOIS de RENEFER pour *Gaspard*.
(Arthème Fayard, éditeur.)

ROLAND DORGELES

Né en 1886

M. Roland Dorgelès avait publié, en 1916, un livre à succès : *la Machine à finir la guerre*, quand il donna, deux ans après, *les Croix de bois*, qui resteront, parmi les très nombreux romans inspirés par la Grande Guerre, comme le tableau le plus exact et le plus émouvant de l'héroïsme et des souffrances de nos soldats. Beaucoup d'ouvrages du même genre ont déjà vieilli; celui-là s'impose de plus en plus. — En 1921, parut *Saint Magloire*, et, en 1923, *le Réveil des morts*, protestation éloquente et nécessaire contre l'égoïsme et l'oubli de ceux « qui n'avaient pas fait la guerre ».

Le Défilé.

Dans le passage suivant, Roland Dorgelès nous fait saisir, avec une simplicité qui atteint au sublime, le mystérieux prestige de l'état militaire. — Ce qui reste d'un régiment d'infanterie, après une furieuse et victorieuse attaque, vient d'être ramené à l'arrière, dans des camions automobiles...

A peine descendus, certains s'étaient affalés sur l'herbe. D'autres avançaient en boitillant, les pieds gonflés dans les chaussures racornies que nous n'avions pas quittées depuis deux semaines. Ils s'étaient sur leurs fusils, s'accotaient aux arbres, bande boueuse d'éclopés qu'aucune volonté ne raidissait plus. Bourland arriva sur sa bicyclette basse et m'appela :

— Jacques !... On va défiler dans le village, musique en tête. Le général est sur la place.

Sur le talus, des têtes de gars couchés se redressèrent indignées ; les éclopés se rapprochèrent.

— Quoi ? La parade maintenant ? Ils ne se f... pas de nous ? On n'est pas assez crevés comme ça ?

— Non, le général veut compter ceux qu'il n'a pas fait tuer...

— Eh bien, moi je ne marche pas ! Morache peut toujours gueuler...

Sulphart criait plus fort que les autres, agitant ses bottes invendues.

— Ils ne sont bons qu'à faire des cavalcades... Il n'y a qu'aux tranchées

qu'on ne les voit pas. Ils ne faisaient pas de mi-carème, aux Trois-Chemins.

— Faire une revue après ce qu'on vient de se tasser, il faut avoir du crime, approuvait posément Lemoine. On ne devrait pas marcher.

Comme ils discutaient, une automobile s'arrêta et Berthier en descendit. Sa capote fangeuse tombait raide, comme un cylindre de boue durcie ; les yeux creux derrière ses verres, il avançait d'un pas traînant. Visiblement il ne tenait plus.

— On en a marre, mon lieutenant, lui déclara Sulphart, avec une ferme dignité d'homme libre. On ne s'en ressent pas pour défiler devant les péguenots.

— Peut-être, mais il y a le général, répliqua doucement Berthier. Allons, mes vieux, sac au dos... Il y a un bataillon de jeunes recrues qui est cantonné là, il faut leur montrer que nous ne sommes pas un régiment de petites filles.

Ils s'équipèrent tout de même en bougonnant. On s'aligna.

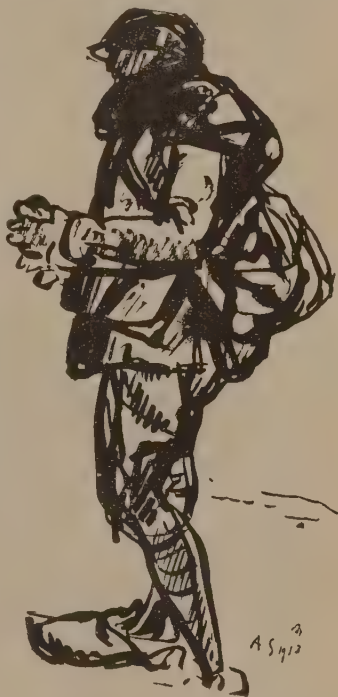
— A droite par quatre !

Sur la route on voyait se grouper la musique, et le drapeau sorti de sa gaine prendre son rang.

— En avant!... marche!

Le régiment, s'ébranla. En tête la musique jouait la marche du régiment

et, à la reprise victorieuse des clairons, il me sembla que les dos las se redressaient. Le départ avait été pesant, mais déjà la cadence se faisait plus nette, et les pieds talonnaient la route d'un rythme régulier. C'étaient des mannequins de boue qui défilaient, godillots de boue, cuissards de boue, capotes de boue, et bidons pareils à de gros blocs d'argile.



UN POILU.

DESSIN de D. DE SEGONZAC, paru dans le *Crapailllot*.

Pas un des blessés légers n'avait quitté les rangs, mais ils n'étaient pas plus blêmes, pas plus épuisés que les autres. Tous avaient sous le casque les mêmes traits d'épouvante : un défilé de revenants.

Les paysans du front ont le cœur endurci et ne s'émeuvent plus guère, après tant d'horreurs; pourtant, quand ils virent déboucher la première compagnie de ce régiment d'outre-tombe, leur visage changea.

— Oh! les pauvres gars...!

Une femme pleura, puis d'autres, puis toutes... C'était un hommage de larmes, tout le long des maisons, et c'est seulement en les voyant pleurer que nous comprîmes combien nous avions souffert.

Un triste orgueil vint aux plus frustes. Toutes les têtes se redressèrent, une étrange fierté aux yeux. La musique nous entraînait à pleins cuivres, tambour roulant; les plus fourbus semblaient revivre et on les sentait tout prêts à crier : « C'est nous qui avons fait l'attaque!... C'est nous qui revenons de là-haut.... »

Sur la place, le bataillon de jeunes était rangé, capotes neuves, baïonnette au canon. Quelques pas en avant, le général à cheval avec sa suite chamarrée. Pas une voix dans nos rangs, pas un murmure en face. On n'entendait, sous la musique fiévreuse, que la cadence mécanique du régiment en marche. Le regard volontaire de ceux qui défilaient semblait vouloir dominer tous ces gosses muets qui présentaient les armes.

Le général s'était levé sur ses étriers et d'un grand geste de théâtre, d'un beau geste de son épée nue, il salua notre drapeau troué, il nous salua... Le régiment, soudain, ne fut plus qu'un être unique. Une seule fierté : être ceux qu'on salue! Fiers de notre boue, fiers de notre peine, fiers de nos morts!...

Les clairons éclatants reprirent et nous entrâmes dans la grand'rue, glorieux, raidis, entre une haie mouvante de gosses qui marchaient au pas. La jeune fille des postes, les yeux rouges, la tête renversée, nous fit bonjour de son mouchoir mouillé, en criant quelque chose qu'un sanglot étrangla.

Alors Sulphart tout pâle ne put se retenir.

— C'est nous autres qui avons fait l'attaque, lui cria-t-il d'une voix forte. C'est nous!

Et de toutes les têtes tournées, de tous les yeux brillants, de toutes les lèvres, le même cri d'orgueil semblait jaillir : « C'est nous! C'est nous! »

La musique sonore nous saoulait, semblant nous emporter dans un

dimanche en fête; on avançait, l'ardeur aux reins, opposant à ces larmes notre orgueil de mâles vainqueurs.

Allons, il y aura toujours des guerres, toujours, toujours.

(*Les Croix de bois*, Albin Michel, éditeur.)



DÉFILÉ DES TROUPES ALLIÉES VICTORIEUSES SOUS L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

14 juillet 1919.



BOIS de H. BROUTELLE.

ANDRÉ LICHTENBERGER

Né en 1870

Fils de F. A. Lichtenberger qui fut professeur à la Faculté de Strasbourg et à la Sorbonne, et père de Henri Lichtenberger, également universitaire, M. André Lichtenberger s'est distingué à la fois comme sociologue (*le Socialisme et la Révolution française*, 1898), comme critique, et comme romancier. Ses ouvrages les plus connus sont ceux où il a analysé, avec autant de finesse que de naturel, des âmes d'enfants : *le Petit Trott*, *la Petite sœur de Trott* et *le Petit roi*.

Trott et le petit pauvre.

Trott a rencontré sur la plage un petit pauvre qui le regarde avec envie manger un croissant. Il lui promet pour le lendemain un croissant beaucoup plus gros, que le Bon Dieu aura mis à son intention dans un trou du rocher.

Toute la soirée, Trott est absorbé dans ses pensées. Qu'il sera content demain, le petit garçon ! Trott est tout guilleret d'y songer. Pourtant un scrupule lui vient.

« Maman, quand on demande au Bon Dieu quelque chose, il le donne toujours, n'est-ce-pas ? »

— Bien sûr, mon chéri, pourvu que ce soit quelque chose de raisonnable et qu'on le demande de tout son cœur. »

Trott est rassuré. Certes, c'est raisonnable de demander un croissant pour son déjeuner ; et quant à le demander de tout son cœur !... Trott se souvient avec quels yeux le petit le regardait manger.

Trott dort. Il rêve des hottes de croissants, grands comme des cornes de bœuf ou des défenses d'éléphant, que le Bon Dieu vient vider devant le petit pauvre. Il en mange, il en mange tant qu'il peut. Le Bon Dieu en apporte toujours d'autres. Il rit, il est content; ses joues sont rouges et rebondies. Trott est tout fier et ravi.

« Bonjour, monsieur Trott, j'espère que vous avez bien dormi. »

Jane débarbouille Trott et l'habille. Il faudra que le petit garçon demande aussi au Bon Dieu de le laver et de lui donner d'autres habits. Pendant toute sa toilette, Trott ne fait que songer à lui. Il voudrait bien voir sa figure quand il va trouver le croissant. Comme il fait beau ce matin ! C'est pour que le croissant ne soit pas mouillé.

Trott avale son chocolat en deux minutes. Il fourre son croissant dans sa poche pour faire plus vite.

« Maman, est-ce que je puis aller un peu sur la plage ? »

— Comme tu es pressé ce matin, mon chéri ! Bah ! il fait si beau. Vas-y. On t'appellera quand Miss sera là. »

Trott se précipite. Il court au rocher. Comment va-t-il être le croissant du Bon Dieu ! Il doit être plus gros et plus doré que ceux du boulanger... Un petit sentiment d'envie gratte au cœur de Trott...

Trott met la main dans le trou. Il regarde. Il devient tout pâle de saisissement. Il n'y a rien. Il regarde encore. Est-ce possible?... Peut-être que le Bon Dieu l'a laissé tomber à côté. Trott regarde par terre alentour. Rien non plus. Il regarde dans les autres trous de rocher. Rien nulle part, rien. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout à l'heure ce petit garçon va venir, et quand il ne trouvera rien, il dira encore que le Bon Dieu c'est des blagues ; il croira que Trott a menti ; et il aura si faim ! Oh ! là, là ! une émotion serre Trott à la gorge. Sans doute le Bon Dieu était trop occupé aujourd'hui, ou il a oublié, ou les croissants étaient brûlés. C'est arrivé une fois à la maison. Il aurait mieux fait d'en donner un, même brûlé. Qu'est-ce qui va se passer ?

Trott est atterré, et il sent ses jambes flageoler, quand de loin il reconnaît le pauvre petit qui accourt à grands pas vers le rocher, la figure joyeuse d'avance et les lèvres gourmandes. Trott se sent transi jusqu'à l'âme. Il a envie de se sauver. Machinalement il fourre ses deux mains dans ses poches. Oh ! bonheur ! D'un geste rapide il plonge au fond du trou le croissant de son déjeuner qu'il vient d'y trouver.

Le petit pauvre est assis par terre. Il se bourre à s'étouffer. Trott est

debout et le regarde pensif. Il sent maintenant que son petit estomac n'est pas aussi garni que chaque matin. Et ce n'est pas sans une certaine amertume qu'il voit disparaître ce qui aurait dû être son déjeuner. Mais il se réjouit pourtant, songeant comme le Bon Dieu doit être content qu'il ait réparé son étourderie.

Le petit garçon a fini.

« Il était bon le croissant, hein ? »

— Pour sûr, mais c'est pas l'Bon Dieu qui l'a porté. J't'ai vu l'fiche dans l'trou. »

Trott devient cramoisi. C'est vrai. Pas moyen de le nier. Mais tout à coup son front s'éclaircit, et il répond d'un ton victorieux :

« Oui, mais je crois que c'est le Bon Dieu qui m'avait dit de le mettre. »

Et il s'éloigna à jeun, mais rasséréné.

(*Mon Petit Trott*, Plon et Nourrit, éditeurs.)



BOIS DE H. BROUTELLE.

CLAUDE FARRÈRE

Né en 1876

M. Claude Farrère, officier de marine comme Pierre Loti, s'est inspiré à la fois des paysages et des mœurs des peuples exotiques. Son premier ouvrage, *Fumée d'opium*, paru en 1903, révélait une connaissance profonde de l'Extrême-Orient. En 1905, *les Civilisés* obtinrent le prix Goncourt. Mais les chefs-d'œuvre de Claude Farrère sont : *l'Homme qui assassina* et *la Bataille* : ces deux romans ont été mis à la scène.



BOIS de ROUBELLE pour *la Bataille* (Arthème Fayard, éditeur).

Une Japonaise.

Le peintre français Felze vient annoncer à la marquise Yorisaka la mort de son mari, tué dans une bataille navale contre les Russes.

Dans le boudoir pompadour, entre le piano d'Erard et la glace à cadre doré, rien n'était changé. Par les fenêtres à vitres, des rayons de soleil

entraient joyeusement, répandant partout un air de fête, et parsemant de pierreries multicolores les fleurs des porte-bouquets...

Il s'était approché de la fenêtre, il regardait le jardin minuscule, et ses rocailles, et ses cascades, et ses forêts pour Lilliputiens. Une voix qu'il n'avait point oubliée, une voix chantante et douce, menue comme un cri d'oiseau, répéta tout à coup derrière lui la phrase de bienvenue qui l'avait accueilli pour la première fois, dans ce même salon, six semaines auparavant :

« Oh ! cher maître !... Que je suis confuse de vous avoir fait attendre si longtemps ! »

Et, toujours comme jadis, une menotte d'ivoire clair se tendit vers le baiser.

Mais cette fois, l'elze, ayant touché de ses lèvres les doigts soyeux, ne répondit rien à la phrase d'accueil.

Sans prendre garde à ce silence, la marquise Yorisaka bavardait gaiement...

l'elze toussa trois fois, puis entama une phrase :

« Je suis revenu... »

— Hé ! — dit la marquise Yorisaka, — je suis si contente que vous soyez revenu !

— Je suis revenu... », répéta l'elze.

Et il se tut, regardant très fixement la jeune femme.

Elle souriait. Mais sans doute les yeux de l'elze parlèrent-ils à cet instant plus clairement que sa bouche. Le sourire s'effaça brusquement des jolies lèvres fardées, et sur les yeux obliques et minces les cils battirent, inquiets.

« Vous êtes revenu ? »

Entre les grandes brides de tulle rose, sous la capeline fanfreluchée, le visage, tout d'un coup métamorphosé, était redevenu intensément asiatique.

Quatre secondes passèrent, lentes comme quatre minutes. La voix menue parla de nouveau ; et elle ne chantait plus du tout, devenue mystérieusement unie, monotone, grise :

« Vous êtes revenu... pour ?... »

Laborieusement l'elze acheva :

« Pour vous dire... qu'hier... du côté de Tsoushima, il s'est livré une grande bataille... »

Il y eut un bruit de soie froissée. L'ombrelle à falbalas était tombée. Elle resta par terre.

« Une très grande bataille... entre l'escadre russe et la flotte japonaise... Vous ne saviez pas encore?... »

Il s'interrompit comme pour reprendre haleine. Debout contre le mur, immobile et muette, la marquise Yorisaka Mitsouko écoutait :

« Non, vous ne pouviez pas encore savoir... Une très grande bataille. Très sanglante, naturellement... Oui, beaucoup de blessés... »

Elle ne bougeait pas, elle ne parlait plus. Elle s'adossait toujours au mur ; elle faisait face au messenger sinistre.

« Beaucoup de blessés... Ainsi, je crois savoir que le vicomte Ilirata... »

Elle ne remua pas.

« Et le marquis Yorisaka lui-même... »

Pas un tressaillement.

« Sont... blessés... »

Dans la gorge de Felze, les mots s'embarrassaient.

« Blessés... grièvement blessés... »

Le mot terrible ne voulait pas sortir. Quatre secondes encore se traînaient.

« Morts », dit enfin Felze très bas.

Il avait ouvert les mains. Il avança légèrement les bras, prêt à soutenir la victime. Il avait vu souvent, en pareil cas, des femmes s'évanouir. Mais la marquise Yorisaka Mitsouko ne s'évanouit pas. Alors, il s'éloigna un peu pour mieux la voir. Toujours immobile et debout, on l'eût dite clouée à son mur, — crucifiée. Elle était très pâle. Elle semblait tout d'un coup grandie.

« Morts, — redit Felze, — morts très glorieusement. »

Et il se tut, ne trouvant plus de paroles. Alors les lèvres fardées s'agitèrent. Dans tout le visage figé et glacé, ces lèvres seules semblaient vivre, avec les yeux, — les yeux grands ouverts, pareils à deux lampes funéraires bien allumées.

« Défaite?... ou victoire?... »

— Victoire ! affirma Felze ».

Il appuya : « Victoire décisive : la flotte russe a succombé tout entière. Il n'en reste plus que des épaves. Ce n'est pas en vain que tant d'hommes héroïques ont versé leur sang. Le Japon à jamais triomphe ! »

Aux joues blêmes, une rougeur, lentement, remonta. La bouche étroite

parla de nouveau, de la même voix grise et calme : « Merci... Adieu... »

Et Felze, ainsi congédié, salua bas et recula vers la porte. Sur le seuil il s'arrêta, pour saluer encore...

La marquise Yorisaka n'avait pas bougé. Elle demeurait rigide et raidie, indéchiffrable, inconnaissable, — asiatique, asiatique des talons aux cheveux, asiatique à ce point qu'on n'apercevait plus sa défroque occidentale. Et le mur tendu de soie lui faisait une sorte de cadre, au milieu duquel elle apparaissait à présent, grande, grande, grande...

Au-dessus du temple d'O-Souwa, dans le petit parc de la colline Nishi, parmi les camphriers centenaires, les érables et les cryptomérias d'où pendaient toujours de splendides glycines arborescentes, Jean-François Felze, une heure durant, avait erré.

Sa rêverie, d'instinct, l'avait conduit là, en sortant de cette villa du coteau des Cigognes dont la porte s'était refermée derrière lui, à peu près comme se referme la porte d'un tombeau sur les talons des fossoyeurs. Il avait eu besoin, tout de suite, de solitude, d'ombre et de silence. Machinalement, il avait marché jusqu'au petit parc, distant de moins d'un mille. Et les allées touffues et la futaie profonde l'avaient retenu. Il était monté par l'allée de l'est jusqu'au sommet de la colline. Il en était redescendu par l'allée de l'ouest. Il s'était arrêté aux coudes du chemin, pour contempler les vallons verts ondulant sur la plaine et la ville couleur de brume assise au bord du fiord couleur d'acier. Il avait plongé son regard dans les cours et les jardins du grand temple. Il s'était promené sur la terrasse du sud, plantée de cerisiers en quinconces... Et partout il avait vu, au lieu du paysage étalé sous ses yeux, l'image, gravée sur sa rétine, d'une femme debout, adossée contre un mur...

A présent, il avait quitté le petit parc. Très las, il voulait regagner la ville, regagner l'*Yseult*¹, et se reposer enfin, chez lui, dans sa cabine, de ce voyage trop long et trop lugubrement terminé... Mais une obsession mystérieuse l'égarait, le détournait de sa route. Il avait pris à droite au lieu de prendre à gauche. Et il se retrouvait au flanc du coteau des Cigognes, à cent pas à peine de la villa en deuil...

Il s'était arrêté net. Il allait rebrousser chemin. Un trot précipité de kouroumayas lui fit relever la tête...

... La porte, à laquelle personne ne frappait plus, venait de s'ouvrir. Et un singulier cortège en sortait.

1. Nom du yacht sur lequel H est venu au Japon.

Des serviteurs, des servantes, tous et toutes en vêtements de voyage, tous et toutes chargés et encombrés de jolis paquets bien pliés, de ces jolies boîtes bien menuisées, de ces jolis sacs de papier bien indéchirables, qui sont les malles et les valises nationales du vieux Nippon, s'en allaient à petits pas, trotinant les uns après les autres, s'en allaient par le sentier de l'ouest, celui qui mène à la station du chemin de fer de Nagasaki à Moji, à Kyoto et à Tokio..

Et, tout à coup, derrière les servantes et les serviteurs, et suivi lui-même d'autres serviteurs et d'autres servantes, un kourouma franchit la porte et prit le sentier qui mène à la station... un kourouma trainé par deux hommes-coureurs... un kourouma de maître, très élégant... Sur les coussins, une forme blanche était assise...

Une forme blanche. Une femme en deuil, vêtue à l'ancienne mode, de toile unie sans ourlets, comme les rites prescrivent que soient vêtues les veuves. Une femme qui s'en allait raide et hiératique, la tête droite et les yeux fixes, — une femme : la marquise Yorisaka...

Elle s'éloigna sur le sentier, lentement, et toujours entourée de son escorte.

Jean-François Felze arrêta le dernier serviteur et l'interrogea en japonais.

« C'est la marquise Yorisaka Mitsouko, — répondit l'homme... — Son mari a été tué hier à la guerre. Elle va à Kyoto, pour vivre dans le couvent bouddhiste des filles de daïmios, — pour y vivre sous le cilice et pour y mourir, — honorablement. »

(La Bataille, Fayard, éditeur.)



BOIS GRAVÉ PAR MAURICE DE DECQUE.
(Garnier frères, éditeurs.)



®

En de F. Rotore

*Celui qui s'appelle Racine!... si j'avais vécu de son temps
nous nous serions mesurés l'épée à la main*

(historique.)



LE BOULEVARD DU TEMPLE (Boulevard du Crime) vers 1830.

LE THÉÂTRE

Le Drame et la Tragédie.

ALEXANDRE DUMAS père

1803-1870

Henri III et sa cour.

Henri III fut représenté au Théâtre-Français, un an avant *Hernani*. C'est le premier en date des drames historico-romantiques. Mais *Henri III* est en prose, et par là il tient encore du mélodrame des boulevards. Le style, qui fait illusion au théâtre, ne résiste guère à une lecture attentive; Hugo, inférieur à Dumas comme dramaturge, aura le mérite d'écrire en vers. — Nous choisissons, dans *Henri III*, une scène qui eut un grand succès de nouveauté, à cause des petits détails d'actualité, de mœurs, de modes, qui donnaient au dialogue une certaine couleur locale. V. Hugo devait imiter ces procédés au second acte de *Marion Delorme*.

JOYEUSE, SAINT-MÉGRIN, D'ÉPERNON, SAINT-LUC, DU HALDE, PAGES.

Une salle du Louvre. — A gauche, deux fauteuils et quelques tabourets préparés pour le roi, la reine mère et les courtisans. Joyeuse est couché dans l'un de ces fauteuils, et Saint-Mégrin, debout, appuyé sur le dossier de l'autre. Du côté opposé, d'Épernon est assis à une table sur laquelle est posé un échiquier. Au fond, Saint-Luc fait des armes avec du Halde. Chacun d'eux a près de lui un page à ses couleurs.

D'ÉPERNON. — Messieurs, qui de vous fait ma partie d'échecs, en attendant le retour du roi? Saint-Mégrin, ta revanche?

SAINT-MÉGRIN. — Non, je suis distrait aujourd'hui.

JOYEUSE. — Oh! décidément, c'est la prédiction de l'astrologue¹... Vrai Dieu! c'est un véritable sorcier. Sais-tu bien qu'il avait prédit à Dugast qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre quand la reine Marguerite l'a fait assassiner? Je parie que c'est un horoscope du même genre qui occupe Saint-Mégrin...

SAINT-MÉGRIN. — Mais, toi-même, Joyeuse, que ne fais-tu la partie de d'Épernon?

JOYEUSE. — Non, merci.

D'ÉPERNON. — Est-ce que tu veux réfléchir aussi, toi?

JOYEUSE. — C'est, au contraire, pour ne pas être obligé de réfléchir.

SAINT-LUC. — Eh bien, veux-tu faire des armes avec moi, vicomte?

JOYEUSE. — C'est trop fatigant, et puis tu n'es pas de ma force. Fais une œuvre charitable, tire d'Épernon d'embarras...

SAINT-LUC. — Soit.

JOYEUSE, tirant un bilboquet de son escarcelle. — Vive Dieu! messieurs, voilà un jeu... Celui-là ne fatigue ni le corps ni l'esprit... Sais-tu bien que cette nouvelle invention a eu un succès prodigieux chez la présidente? A propos, tu n'y étais pas, Saint-Luc; qu'es-tu donc devenu?

SAINT-LUC. — J'ai été voir les Gelosi; tu sais, ces comédiens italiens qui ont obtenu la permission de représenter des mystères à l'hôtel de Bourbon².

1. Au premier acte, tous ces gentilshommes se sont rencontrés chez l'astrologue Ruggieri, qui leur a prédit à chacun leur destinée: à Saint-Mégrin, il a annoncé sa mort prochaine. — 2. Les comédiens italiens dits *Gelosi* (jaloux de plaire) donnèrent, en 1576, des représentations aux *plats* de Blois, et en 1577 dans la salle du Petit-



HENRI III ET SA COUR. Acte III, Sc. 5.

Le duc de Guise oblige sa femme, en lui meurtrissant le bras avec son gantelet de fer, à écrire un billet à Saint-Mégrin, pour l'attirer dans le guet-apens où il trouvera la mort. (Lithographie de DEVERIA.)

JOYEUSE. — Ah! oui,... moyennant quatre sous par personne.

SAINT-LUC. — Et puis, en passant... Un instant, d'Épernon, je n'ai pas joué.

JOYEUSE. — Et puis, en passant?...

SAINT-LUC. — Où?

JOYEUSE. — En passant, disais-tu?...

SAINT-LUC. — Oui... Je me suis arrêté en face de Nesle, pour y voir poser la première pierre d'un pont qu'on appellera le pont Neuf ¹.

D'ÉPERNON. — C'est Ducerceau ² qui l'a entrepris... On dit que le roi va lui accorder des lettres de noblesse.

JOYEUSE. — Et justice sera faite... Sais-tu bien qu'il m'épargnera au moins six cents pas, toutes les fois que je voudrai aller à l'École Saint-Germain? (*Il laisse tomber son bilboquet, et appelle son page, qui est à l'autre bout de la salle.*) Bertrand, mon bilboquet...

SAINT-LUC. — Messieurs, grande réforme! Ce matin, M^{me} de Sauves m'a dit en confidence que le roi avait abandonné les fraises godronnées pour prendre les collets renversés à l'italienne ³.

D'ÉPERNON. — Eh! que ne nous disais-tu pas cela!... Nous serons en retard d'un jour... Tiens, Saint-Mégrin le savait, lui... (*A son page.*) Que je trouve demain un collet renversé au lieu de cette fraise...

SAINT-LUC, *riant*. — Ah! ah!... tu te souviens que le roi t'a exilé quinze jours, parce qu'il manquait un bouton à ton pourpoint...

JOYEUSE. — Eh bien, moi, je vais te rendre nouvelle pour nouvelle. Antraquet rentre aujourd'hui en grâce.

SAINT-LUC. — Vrai?

JOYEUSE. — Oui, il est décidément guisard ⁴... C'est le Balafré ⁵ qui a

Bourbon. Leur succès émut les Confrères de la Passion, qui leur intentèrent un procès et les firent expulser de France. De nouvelles troupes italiennes vinrent en 1584 et 1585. — 1. **Pont-Neuf**. Le Pont-Neuf, commencé sous Henri III, ne fut achevé que sous Henri IV. — 2. **Baptiste Ducerceau** appartenait à une dynastie d'architectes. Son père, Jacques Androuet Ducerceau, fut célèbre par ses ouvrages sur les monuments de l'antiquité et du xvi^e siècle. Baptiste Ducerceau commença le Pont-Neuf en 1578. — 3. **Godron**. Moulure ovale, en architecture, et sur le bord des plats d'argent. Se dit aussi des plis obtenus avec le fer sur les cols et sur les jabots. La fraise godronnée ou gaudronnée, à l'espagnole, se compose de godrons formant un double rang de rayons autour du cou. — 4. **Guisard**, partisan du duc de Guise; on dira un peu plus tard : *ligueur*. — 5. **Le Balafré**. Henri de Guise (1550-1589) était fils de François de Guise, qui porta le premier ce surnom de *Balafré*. Il prétendait, dit-on, au trône de France, et fut assassiné à Blois, le 25 décembre 1588.

exigé du roi qu'il lui rendit son commandement... Depuis quelque temps, le roi fait tout ce qu'il veut...

D'ÉPERNON. — C'est qu'il a besoin de lui... Il paraît que le Béarnais ¹ est en campagne, le harnais sur le dos...

JOYEUSE. — Vous verrez que ce damné d'hérétique nous fera battre pendant l'été... Mettez-vous donc en campagne de cette chaleur-là,... avec cent cinquante livres de fer sur le corps!... pour revenir hâlé comme un Andalou...

SAINT-LUC. — Ce serait un mauvais tour à te faire, Joyeuse...

JOYEUSE. — Je l'avoue; j'ai plus peur d'un coup de soleil que d'un coup d'épée... et, si je le pouvais, je me battrais toujours, comme Bussy d'Amboise ² l'a fait dans son dernier duel, au clair de la lune...

SAINT-LUC. — Quelqu'un a-t-il eu de ses nouvelles?

D'ÉPERNON. — Il est toujours dans l'Anjou, près de Monsieur ³... C'est encore un ennemi de moins pour le guisard.

JOYEUSE. — A propos de guisard, Saint-Mégrin, sais-tu ce qu'en dit la maréchale de Retz? Elle dit qu'auprès du duc de Guise tous les princes paraissent peuple.

SAINT-MÉGRIN. — Guise!... toujours Guise!... Vive Dieu!... que l'occasion s'en présente (*tirant son poignard et coupant son gant en morceaux*), et, de par saint Paul de Bordeaux! je veux hacher tous ces petits princes lorrains comme ce gant.

JOYEUSE. — Bravo, Saint-Mégrin!... Vrai Dieu! je le hais autant que toi.

SAINT-MÉGRIN. — Autant que moi! Malédiction! si cela est possible; je donnerais mon titre de comte pour sentir, cinq minutes seulement, son épée contre la mienne... Cela viendra peut-être...

DU HALDE. — Messieurs, messieurs, voilà Bussy...

SAINT-MÉGRIN. — Comment! Bussy d'Amboise?...

(*Henri III et sa cour*, 1829, acte I, sc. 1, Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. **Le Béarnais.** Henri de Navarre, alors protestant, et qui devait devenir Henri IV. — 2. **Bussy d'Amboise** (1549-1579), célèbre par ses duels et ses aventures, fut gouverneur de l'Anjou, et mourut assassiné par le comte de Montsoreau. Dumas père devait en faire plus tard le héros d'un de ses fameux romans, *la Dame de Montsoreau* dont il a également tiré un drame. — 3. **Monsieur.** Le duc d'Anjou (1544-1584), cinquième fils de Henri II et de Catherine de Médicis. — 4. Saint-Mégrin est un gentilhomme gascon.



Cliché Nadar.

RAPHAËL DUFLOS
Rôle de DON CARLOS dans *Hernani*. (Théâtre-Français.)

VICTOR HUGO

1802-1885

Victor Hugo a écrit son premier drame, *Cromwell*, en 1827 : ce drame ne fut pas joué, mais la *Préface* eut un grand retentissement, comme manifeste des théories du romantisme au théâtre. En 1829, il fit recevoir *Marion Delorme* à la Comédie-Française : mais la pièce, mise en répétition, fut interdite par la censure et ne devait être jouée qu'en 1831 à la Porte-Saint-Martin. *Hernani* (24 février 1830) fut donc son véritable début devant le public. (Cf. page 150, le récit de la première représentation, par Théophile Gautier.)

Monologue de Don Carlos à Aix-la-Chapelle.

Au quatrième acte d'*Hernani*, tous les personnages se retrouvent à Aix-la-Chapelle. Le roi d'Espagne pénètre dans le caveau qui contient le sépulcre de Charlemagne, et, tout en attendant le résultat de la diète rassemblée à Spire, où l'on doit élire un empereur, il médite.

DON CARLOS, *seul*

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires

Ne devraient répéter que paroles austères.

Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement

Que nos ambitions font sur ton monument.

— Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,

Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?

Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,

Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?

— Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée

Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !

Un édifice, avec deux hommes au sommet,

Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.

Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,

Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires.

Mais le peuple a parfois son pape ou son César ;

Tout marche, et le hasard corrige le hasard.

De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
 Electeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
 Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
 Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
 Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclore,
 Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
 Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon :
 Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon :
 Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
 Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
 Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
 Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
 Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
 Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
 Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
 Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
 Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
 Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
 Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
 Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
 Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
 Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
 Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
 Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
 Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
 Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
 L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
 Leur raison en eux-même et sont parce qu'ils sont.
 Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
 L'un dans sa pourpre, l'autre avec son blanc suaire,
 L'univers ébloui contemple avec terreur
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

.....
 — Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire?
 Le pourrai-je porter seulement? Qu'ai-je en moi?
 Être empereur, mon Dieu! j'avais trop d'être roi!
 Certes, il n'est qu'un mortel de race peu commune



Urbain Naudar.

MOUNET-SULLY
Dans le rôle d'*Hernani*. (Théâtre-Français.)

Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?
Qui me conseillera?

Il tombe à deux genoux devant le tombeau.

Charlemagne! c'est toi!

Ah! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau!
Oh! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose.
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complait et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner!
— N'est-ce pas? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne
O! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne!
Parle! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain!
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquillons,
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle!
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté.
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde:
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant.
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant!

Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille !

Il approche la clef de la serrure.

Entrons.

Il recule.

Dieu ! s'il allait me parler à l'oreille !

S'il était là, debout et marchant à pas lents !

Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !

(*Hernani*, 1830, IV, sc. II, Hachette, éditeur.)



La dernière scène d'*Hernani*.

(B. N. Estampes.)

LE GROTESQUE DANS VICTOR HUGO

Ruy-Blas.

Au quatrième acte de *Ruy-Blas*, Don César de Bazan, que son cousin Don Salluste a fait arrêter et déporter, pour donner provisoirement son nom et ses titres au laquais Ruy-Blas, revient inopinément. Il est poursuivi par les alguazils, et en fuyant sur les toits il se laisse glisser par une cheminée jusque dans une maison qui appartient justement à Don Salluste.

On entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme enveloppé d'un manteau déguenillé, qui se précipite dans la chambre. C'est Don César, effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiète en même temps.

DON CÉSAR

Tant pis! C'est moi!

Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.

Pardon! ne faites pas attention, je passe.

Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce¹.

J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché!

Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.

— Personne? — sur le toit tout à l'heure perché,

J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne!

S'asseyant dans un fauteuil.

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.

— Ouf! que d'événements! — J'en suis émerveillé,

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres;

Puis cet embarquement absurde; ces corsaires;

Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu.

. Et mon départ du bagne;

Mes voyages; enfin, mon retour en Espagne;

1. En effet, peu d'instants auparavant, Ruy-Blas causait avec un page. Il vient de sortir.

Puis, quel roman ! le jour où j'arrive, c'est fort,
 Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord !
 Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue ;
 Je saute un mur ; j'avise une maison perdue
 Dans les arbres, j'y cours ; personne ne me voit ;
 Je grimpe allègrement du hangar sur le toit ;
 Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
 Par une cheminée où je mets en guenilles
 Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend !
 — Pardieu ! monsieur Salluste est un grand sacripant !

*Se regardant dans une petite glace de Venise posée
 sur le grand coffre à tiroirs sculptés.*

— Mon pourpoint¹ m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte !

*Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin rose usé,
 déchiré et rapiécé ; puis il porte vivement la main à sa jambe avec un
 coup d'œil vers la cheminée.*

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute !

*Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux il trouve un manteau
 de velours vert clair, brodé d'or, le manteau donné par don Salluste
 à Ruy-Blas. Il examine le manteau et le compare au sien.*

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

*Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place dans le
 coffre, après l'avoir soigneusement plié ; il y ajoute son chapeau, qu'il
 enfonce sous le manteau d'un coup de poing ; puis il referme le tiroir.
 Il se promène fièrement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.*

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.

Ah ! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
 Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre !
 Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
 Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.

1. Ce pourpoint, volé au duc d'Albe, aura son importance dans une des scènes suivantes. Don Salluste fera arrêter son cousin, en l'accusant de ce vol.

J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue
 D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
 Et je vous livrerai vivant aux appétits
 De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à talons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans façon les bottines neuves.

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

Après avoir examiné la chambre de tous côtés.

Maison mystérieuse et propre aux tragédies.
 Portes closes, volets barrés, un vrai eachot.
 Dans ce charmant logis on entre par en haut,
 Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Avec un soupir.

— C'est bien bon, du bon vin! —

Il aperçoit la petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique, puis rentre avec des gestes d'étonnement.

Merveille des merveilles!

Cabinet¹ sans issue où tout est clos aussi!

Il va à la porte du fond, l'entrouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber et revient sur le devant.

Personne! — Où diable suis-je? — Au fait j'ai réussi
 A fuir les alguazils. Que m'importe le reste?
 Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
 Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi?

Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.

Ah çà, mais — je m'ennuie horriblement ici!

*Visant une petite armoire dans le mur, à gauche,
 qui fait le coin en pan coupé.*

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

1. C'est dans ce cabinet sans issue que Ruy-Blas poussera don Salluste pour l'égorger.



SARAH BERNHARDT.
Rôle de Doña Sol, dans *Hernani* (Théâtre-Français).

Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni.

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.

C'est un en-cas complet !. Six flacons bien rangés !

Diable ! sur ce logis j'avais des préjugés.

C'est d'un bon choix. — Allons ! l'armoire est honorable.

Il va chercher dans un coin la petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger : bouteilles, plats, etc. ; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.

Lisons d'abord ceci.

Il emplit son verre, et boit d'un trait.

C'est une œuvre admirable

Dé ce fameux poète appelé le soleil !

Xérès-des-Chevaliers n'a rien de plus vermeil.

Il s'assied, se verse un second verre et boit.

Quel livre vaut cela ? trouvez-moi quelque chose

De plus spiritueux !

Il boit.

Ah ! Dieu, cela repose !

Mangeons.

Il entame le pâté.

Chiens d'alguazils ! je les ai déroutés ;

Ils ont perdu ma trace.

Il mange.

Oh ! le roi des pâtés !

Quant au maître du lieu, s'il survient, —

*Il va au buffet et en rapporte un verre et couvert
qu'il pose sur la table.*

Je l'invite !

— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser ! Mangeons vite.

1. **En-cas.** Locution adverbiale, prise substantivement et s'appliquant à tout ce qui peut être utile dans un cas imprévu. — On appelait particulièrement un *en-cas* le repas froid préparé pour la nuit.

Il met les morceaux double.

Mon dîner fait, j'irai visiter la maison.
Mais qui peut l'habiter? peut-être un bon garçon.
... Bah! quel mal fais-je ici? Qu'est-ce que je réclame?
Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel,
A la manière antique,

Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras.

en embrassant l'autel.

Il boit.

D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme.
Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.
Ah! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit!
Quoi, ce bohémien? ce galeux? ce bandit?
Ce Zafari? ce gueux, ce va-nu pieds?... — Tout juste!
Don César de Bazan, cousin de don Sallusté!
Oh! la bonne surprise! et dans Madrid quel bruit!
Quand est-il revenu? ce matin? cette nuit?
Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe!
Don César de Bazan! Oui, messieurs, s'il vous plaît.
Personne n'y pensait, personne n'en parlait,
Il n'était donc pas mort? il vit, messieurs, mesdames!
Les hommes diront : Diable! — Oui-dà! diront les femmes.
Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,
Mêlé de l'abolement de trois cents créanciers!
Quel beau rôle à jouer! — Hélas! l'argent me manque¹.

Bruit à la porte.

On vient! sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César!

(*Ruy-Blas*, IV, sc. II, Hetzel, éditeur.)

1. Dans la scène suivante, un laquais, envoyé par don Salluste, apporte de l'or destiné à Ruy-Blas. Don César s'en empare.

L'ÉPOPÉE AU THÉÂTRE.

Les Burgraves.

Dans cette pièce, plus épique que lyrique, pleine de grandes beautés, mais dont l'intrigue est un mélodrame assez absurde, Hugo nous introduit dans un de ces *burgs* qui dominent le Rhin. Trois générations de seigneurs révoltés et indomptables y vivent, entourés d'esclaves. Au premier acte, au milieu d'une orgie, on signale un mendiant, auquel le vieux Job offre l'hospitalité. Ce mendiant n'est autre que l'empereur Frédéric Barberousse.

GORLOIS, à *Hatto*.

Ah! père, viens donc voir ce vieux à barbe blanche!

LE COMTE LUPUS, *courant à la fenêtre*.

Comme il monte à pas lents le sentier! son front penche.

GIANNILARO, *s'approchant*.

Est-il las!

LE COMTE LUPUS

Le vent souffle aux trous de son manteau.

GORLOIS

On dirait qu'il demande abri dans le château.

LE MARGRAVE GILISSA

C'est quelque mendiant!

LE BURGRAVE CADWALLA

Quelque espion!

LE BURGRAVE D'ARIUS

Arrière!

HATTO, à *la fenêtre*¹.

Qu'on me chasse à l'instant ce drôle à coups de pierre!

LUPUS, GORLOIS, *et les pages jetant des pierres*.

Va-t'en, chien!

1. *Hatto* est le fils de Magnus, et le petit-fils de Job : ce dernier est centenaire.

MAGNUS, *comme se réveillant en sursaut.*

En quel temps sommes-nous, Dieu puissant !
Et qu'est-ce donc que ceux qui vivent à présent ?
On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie !

Les regardant tous en face.

De mon temps, — nous avions aussi notre folie,
Nos festins, nos chansons... On était jeune, enfin !
Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vint à passer, tremblant, la main de froid rougie,
Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin.
C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie !
Après, nous reprenions nos chants, car, plein de joie,
Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
— Sur ce que nous faisons jugez ce que vous faites !

JOB, *se redressant, faisant un pas, et touchant l'épaule de Magnus.*

Jeune homme, taisez-vous. — De mon temps, dans nos fêtes,
Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor,
Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant, une escorte
L'allait chercher ; sitôt qu'il entra, les clairs
Éclataient ; on voyait se lever les barons ;
Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
S'inclinaient, fussent-ils princes du Saint-Empire
Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
En lui disant : Seigneur, soyez le bienvenu !

A Gorlois.

— Va quérir l'étranger !

HATTO, *s'inclinant.*

Mais...

JOB, à Hatto.

Silence!

LE DUC GERHARD, à Job.

Excellence,..

JOB, au duc.

Qui donc ose parler lorsque j'ai dit : Silence!

Tous reculent et se taisent. Gorlois obéit et sort.

OTBERT, à part¹.

Bien, comte! — O vieux lion, contemple avec effroi
Ces chats-tigres hideux qui descendent de toi;
Mais, s'ils te font enfin quelque injure dernière,
Fais-les frissonner tous en dressant ta crinière!

GORLOIS, rentrant à Job.

Il monte, monseigneur.

JOB, à ceux des princes qui sont restés assis.

Debout!

A ses fils.

— Autour de moi!

A Gorlois.

Ici!

Aux hérauts et aux trompettes.

Sonnez, clairons, ainsi que pour un roi!

Fanfares. Les burgraves et les princes se rangent à gauche. Tous les fils et petits-fils de Job, à droite autour de lui. Les pertuisaniers au fond, avec la bannière haute.

Bien.

Entre par la porte du fond un mendiant qui paraît presque aussi vieux que le comte Job. Sa barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Il est vêtu d'une robe de bure brune à capuchon en lambeaux, et d'un grand manteau brun troué; il a la tête nue, une

1. Othbert, jeune archer, est le jeune premier de la pièce. Il est le fiancé de Régina, et le vieux Job reconnaîtra en lui son propre fils.



PAUL MOUNET (rôle de Magnus). — MOUNET-SULLY (Job) dans *les Burgraves*.
(Théâtre-Français, 1901.)

ceinture de corde où pend un chapelet à gros grains, des chaussures de corde à ses pieds nus. Il s'arrête au haut du degré de six marches, et reste immobile, appuyé sur un long bâton noueux. Les pertuisaniers le saluent de la bannière et les clairons d'une nouvelle fanfare.

LES MÊMES, UN MENDIANT.

JOB, debout au milieu de ses enfants, au mendiant immobile sur le seuil.

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
 Qu'il est dans le Taunus¹, entre Cologne et Spire,
 Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
 Un château renommé parmi tous les châteaux,
 Et, dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
 Un burgrave fameux parmi tous les burgraves?
 Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
 Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
 Par la diète à Francfort, par le concile à Pise,
 Mis hors du Saint-Empire et de la sainte Église,
 Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
 Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
 Poursuit, provoque et bat, sans relâche et sans trêve,
 Le comte palatin, l'archevêque de Trêve,
 Et, depuis soixante ans, repousse d'un pied sûr
 L'échelle de l'Empire appliquée à son mur?
 Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
 Qu'il fait du riche un pauvre, et du maître un esclave;
 Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
 Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
 Il dresse sur sa tour, comme un défi de haine,
 Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
 Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
 Que la tempête tord dans son noir tourbillon?
 Vous a-t-on dit qu'il touche à sa centième année,
 Et qu'affrontant le ciel, bravant la destinée,
 Depuis qu'il s'est levé sur son rocher, jamais,
 Ni la guerre arrachant les burgs de leurs sommets,

1. Taunus. Massif montagneux de la Prusse rhénane.



SILVAIN (rôle de Frédéric Barberousse), *les Burgraves*.
(Théâtre-Français, 1901.)

Ni César furieux et tout-puissant, ni Rome,
 Ni les ans, fardeau sombre, accablement de l'homme.
 Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
 Ce vieux Titan du Rhin, Job l'excommunié?
 — Savez-vous cela?

LE MENDIANT

Oui.

JOB

Vous êtes chez cet homme.
 Soyez le bienvenu, seigneur. C'est moi qu'on nomme
 Job le Maudit.

Montrant Magnus.

Voici mon fils à mes genoux.

Montrant Hatto, Gorlois et les autres.

Et les fils de mon fils, qui sont moins grands que nous.
 Ainsi notre espérance est bien souvent trompée.
 Or, de mon père mort, je tiens ma vieille épée,
 De mon épée un nom qu'on redoute, et du chef
 De ma mère je tiens ce manoir d'Heppenheff.
 Nom, épée et château, tout est à vous, mon hôte.
 — Maintenant parlez-nous à cœur libre, à voix haute.

LE MENDIANT

Princes, comtes, seigneurs, — vous, esclaves, aussi, —
 J'entre et je vous salue, et je vous dis ceci :
 Si tout est en repos au fond de vos pensées,
 Si rien, en méditant vos actions passées,
 Ne trouble vos cœurs, purs comme le ciel est bleu,
 Vivez, riez, chantez. — Sinon, pensez à Dieu!
 Jeunes hommes, vieillards aux longues destinées,
 — Vous, couronnés de fleurs, — vous, couronnés d'années,
 Si vous faites le mal sous la voûte des cieux,
 Regardez devant vous et soyez sérieux.
 Ce sont des instants courts et douteux que les nôtres :
 L'âge vient pour les uns, la tombe s'ouvre aux autres.
 Donc, jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts,
 Songez aux vieux ; et vous, vieillards, songez aux morts !

Soyez hospitaliers surtout! c'est la loi douce,
 Quand on chasse un passant, sait-on qui l'on repousse?
 Sait-on de quelle part il vient? — Fussiez-vous rois,
 Que le pauvre pour vous soit sacré! Quelquefois
 Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires,
 Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
 Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons,
 La main qu'un mendiant cache sous ses haillons!

(*Les Burgraves*, 1843, acte I, sc. VII, Hetzel, éditeur.)



VICTOR HUGO APRÈS LA CHUTE DES BURGRAVES.

« Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
 « Au Seigneur demande tout bas
 « Pourquoi les astres ont des queues,
 « Quand les Burgraves n'en ont pas. »

(*D'après une lithographie contemporaine.*)

THÉÂTRE EN LIBERTÉ

La Grand'mère (1865).

Dans le *Théâtre en liberté*, nous choisissons une scène charmante, où Victor Hugo fait dialoguer des petits enfants. — La Margrave tient rigueur à son fils Charles qui s'est marié bourgeoisement. Elle veut faire arrêter sa bru et rompre le mariage; mais au moment où elle arrive pour exécuter son projet, elle entend la conversation des enfants : elle est touchée, et elle pardonne.

LA MARGRAVE¹, LES ENFANTS*Au fond*, LES SOLDATS

CÉCILE, *détaillant ce qu'elle apporte et prenant les herbes brin à brin.*

Ca c'est du thym.

Ca c'est pour les lapins, et ça c'est pour les poules.

LA MARGRAVE

Oh! les barreaux de fer, les cloîtres, les cagoules²,
J'abhorre tout cela, mais j'ai tant de courroux
Que j'irais leur tirer moi-même les verrous!

CÉCILE, *jetant des fleurs et vidant son tablier à terre.*

Écoute, amusons-nous.

Empressement du petit Charles.

Nous jouons à la dame

Qui reçoit un monsieur.

LA MARGRAVE, *cachée derrière la haie.*

J'ai la rage dans l'âme.

Elle regarde les enfants, et peu à peu les écoute. — Pendant qu'ils parlent, sans la voir, elle se rapproche d'eux pas à pas.

CÉCILE

Vois-tu bien, tu seras la dame.

CHARLES

Je ne puis

1. Margrave, mot allemand (*Mark*, marche, frontière, et *Graf*, comte). — 2. Cagoule, capuchon de moine (latin *cucula*), se dit aussi du capuchon, percé de deux trous pour les yeux, que les pénitents d'Espagne portent en public, et que l'on met sur la tête des condamnés à mort.

Être la dame, moi

CÉCILE

Pourquoi?

CHARLES

Puisque je suis

Un garçon.

CÉCILE

C'est égal. — Je te dirai : Madame...

CHARLES

Mais, pour être une dame, il faut être une femme.
Je suis un homme, moi.

CÉCILE

Mais, qu'on te dit, cela

Ne fait rien. Tu seras la dame. Tiens-toi là.

Je descends de cheval auprès de ta fenêtre;

Moi, je suis un monsieur.

CHARLES

Toi, tu ne peux pas être

Le monsieur.

CÉCILE, *avec dignité.*

Je voudrais savoir votre raison.

CHARLES

Quand on est une fille on n'est pas un garçon

CÉCILE

Est-il brute!

CHARLES

Un monsieur qui s'appelle Cécile!

CÉCILE

U

Je mettrai ton chapeau, ce n'est pas difficile.

J'entre dans la cour; toi, tu dis : il est fort bien,

Ce jeune homme! On aboie...

CHARLES

Et qui fera le chien?

CÉCILE

Adèle.

CHARLES

Adèle! oh! non!

CÉCILE

Pourquoi donc, monsieur Charles?

CHARLES

Elle ne parle pas.

CÉCILE

Bête! est-ce qu'un chien parle :

Elle aboiera.

Elle se tourne vers Adèle et se penche.

Houab!

ADÈLE

Houab!

CÉCILE, *se redressant, à Charles.*

C'est aisé!

CHARLES

Non.

CÉCILE

Pourquoi!

CHARLES

Parce qu'il me déplaît d'être la dame, à moi!

CÉCILE

Je te dirais : Ce chien, madame, est-il à vendre?

CHARLES

Non.

CÉCILE

Le vilain enfant qui ne veut rien comprendre!

CHARLES

Je ne vends pas ma sœur.

CÉCILE

Mais c'est le chien!

CHARLES

Non.

CÉCILE

Si.

La margrave lève les yeux et aperçoit Emma et Charles,
qui viennent d'entrer.

(La Grand'mère, sc. vi, Hetzel, éditeur.)



FRONTISPICE tiré du *Monde dramatique* (1835).

A. DE VIGNY

1797-1863

A. de Vigny avait déjà donné au Théâtre-Français une traduction intégrale de l'*Othello* de Shakespeare, lorsqu'il fit jouer à l'Odéon, en 1832, *la Maréchale d'Ancre*, qui eut seulement un succès d'estime. En 1835, il prit une belle revanche avec *Chatterton*. C'est l'histoire d'un jeune poète anglais de xvi^e siècle, qui poussé par la misère et par l'orgueil, se suicide à l'âge de dix-huit ans : Vigny l'avait contée une première fois dans son roman de *Stello*. — Chatterton est logé chez un industriel, John Bell, dont la femme, Kitty, a pris en pitié le malheureux jeune homme. Dans la scène qui suit, on voit arriver le lord-maire que Chatterton a sollicité.

Chatterton.

SCÈNE VI

Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse, pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord-maire.

KITTY BELL. — Il vient lui-même, le lord-maire, pour monsieur Chatterton ! Rachel ! mes enfants ! quel bonheur ! embrassez-moi.

Elle court à eux, et les baise avec transport.

JOHN BELL. — Les femmes ont des accès de folie inexplicables.

M. BECKFORD, *parlant haut, et s'établissant pesamment et pompeusement dans un grand fauteuil.* — Ah ! ah ! voici, je crois, tous ceux que

je cherchais réunis. — Ah! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL. — Milord, Votre Seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD. — Oui, pardieu! Bell, mon ami; c'est la seconde fois que j'y viens... Ah! les jolis enfants que voilà!... Oui, c'est la seconde fois, car la première, ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures; et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais: c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien! Je vous ai dérangé, George; vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas! Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin¹; mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT. — Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE. — C'est ce que nous lui disons tous les jours, milord.

M. BECKFORD. — Et vous aussi, Lauderdale, et vous Kingston? toujours avec lui? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire? Vous ferez tous une mauvaise fin; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même?

CHATTERTON. — C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD. — Ah! c'est vous, mon cher! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton? Vous vous êtes amusé à faire des vers, mon petit ami; c'est bon une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps! et jamais Littleton², Swift³ et Wilkes⁴ n'ont écrit pour les belles dames de vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON. — Je n'en doute pas, milord.

M. BECKFORD. — Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je

1. *Libertin*. C'est à tort, ce nous semble, qu'un commentateur entend ce mot au sens du XVIII^e siècle : esprit fort, libre penseur? — Ici, *libertin* doit avoir, comme le prouve la suite du texte, son sens actuel. — 2. Lord *Lyttleton* (1709-1773), chancelier de l'Echiquier. Auteur d'*éloges*, et d'une *Histoire de Henri II*. — 3. *Swift* (1667-1745), auteur des *Voyages de Gulliver*. — 4. *John Wilkes* (1727-1797), auteur de pamphlets et de satires qui le firent bannir de son pays.

savais bien ce qu'en dit Ben Johnson : que la plus belle Muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme.

Lauderdale, Kingston et les lords rient.

LAUDERDALE. — Bravo! milord! c'est bien vrai!

LE QUAKER, *à part*. — Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON. — Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. BECKFORD. — Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi... à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON, *à part*. — Pour elle! pour elle je boirai le calice jusqu'à la lie. (*Haut.*) Je crois comprendre, milord. --- L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons; nous sommes tous de l'équipage et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD. — Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais, en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre?

Un moment d'attente.

CHATTERTON. — Il lit les astres dans la route que nous montre le doigt du Seigneur¹.

LORD TALBOT. — Qu'en dites-vous, milord? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD. — Imagination, mon cher! ou folie, c'est la même chose; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT. — Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

1. Cf. le *Moïse*, de Vigny; les *Mages*, de V. Hugo (*Contemplations*), etc.

M. BECKFORD. — Oh! vous vous y intéressez, George! Eh bien, vous serez content; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale¹... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit; mais elles sont bien innocentes, et je lui pardonne de cœur. Le *Magistèrial* est un bien bon écrit; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. — Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant : que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi, votre père; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près.

Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.

CHATTERTON hésite un moment; puis, après avoir regardé Kitty. — Je consens à tout, milord.

LORD LAUDERDALE. — Que milord est bon!

JOHN BELL. — Voulez-vous accepter le premier toast, milord?

KITTY BELL, à sa fille. — Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, serrant la main à Chatterton. — Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT. — J'étais sûr de mon gros cousin Tom. — Allons, j'ai fait tant, qu'il est à bon port.

M. BECKFORD. — John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT. — Parbleu! tout ira, jusqu'au quaker. — Ma foi, milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille; allons... n'y pensons plus.

JOHN BELL. — Nous allons tous conduire milord. (*A Kitty Bell.*) Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

Elle va vers sa chambre.

CHATTERTON, au quaker. — N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez? (*Tout haut, à M. Beckford.*) Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD. — Bien, bien!... Il se corrige de la poésie, c'est bien.

Ils sortent.

1. On ne sait rien de ce Bale ni du *Magistèrial*.

JOHN BELL *revient à sa femme brusquement.* — Mais rentrez donc chez vous et souvenez-vous que je vous attends.

Kitty Bell *s'arrête sur la porte un moment, et regarde Chatterton avec inquiétude.*

KITTY BELL, *à part.* — Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu? Elle sort avec ses enfants, et porte le plus jeune dans ses bras.



CHATTERTON BRULE SES MANUSCRITS.

(Dessin de T. Johannot pour la 2^e édition de *Stello*, 1832.)

SCÈNE VII

CHATTERTON, *seul, se promenant.* — Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses? Ah! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière! je les reconnais là! Que sera cette place? quelque emploi de commis? Tant mieux, cela est honorable! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker ren-

trera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent ; et, pour être si aimante son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre ? pour qui ?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci... (*Il lit le journal.*) « Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowlek, qui les avait traduits d'un autre moine du dixième siècle, nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale*... » Bale ? Qu'est-ce que cela ? Que lui ai-je fait ? — De quel égout sort ce serpent ? Quoi ! mon nom est étouffé ! ma gloire éteinte ! mon honneur perdu ! — Voilà le juge !... le bienfaiteur ! Voyons, qu'offre-t-il (*Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.*) : Une place de premier valet de chambre dans sa maison !... Ah ! pays damné ! terre de dédain ! sois maudite à jamais ! (*Prenant la fiole d'opium.*) O mon âme, je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci. (*Il boit l'opium*¹.) Skirner sera payé ! — Libre de tous ! égal à tous, à présent ! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! — Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps ! (*Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.*) O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce ! j'avais bien raison de t'adorer. mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas sont lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. (*Il jette au feu tous ses papiers.*) Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi !

Il lève les yeux au ciel, et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

1. En réalité, Chatterton s'est empoisonné avec de l'arsenic, qui lui avait été fourni par un de ses amis, le pharmacien Cross.

SCÈNE VIII

CHATTERTON, KITTY BELL

Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.

KITTY BELL, *à part*. — Que fait-il donc ? Je n'oserai jamais lui parler. Que brûle-t-il ? Cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre. (*A Chatterton.*) N'allez-vous pas rejoindre milord ?

CHATTERTON *laisse tomber ses papiers ; tout son corps frémit*. — Déjà ! — Ah ! c'est vous ! — Ah ! madame ! à genoux ! par pitié ! oubliez-moi.

KITTY BELL. — Eh ! mon Dieu ! pourquoi cela ? qu'avez-vous fait ?

CHATTERTON. — Je vais partir ! — Adieu ! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là ; franchement, ils n'aiment rien : ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas ; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL. — Mon Dieu ! pourquoi dites-vous : « J'ai été » ?

CHATTERTON. — Parce que je ne veux plus être poète : vous le voyez, j'ai



M^{me} DORVAL, rôle de Kitty Bell.
Dessin d'Henri Monnier.

déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu! — Écoutez-moi! Vous avez une fille charmante; aimez-vous vos enfants!

KITTY BELL. — Plus que ma vie assurément.

CHATTERTON. — Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL. — Hélas! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON. — Eh! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.

KITTY BELL. — Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON. — Rien ne vaut cela pour vous! — C'est là le vrai dans la vie! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme: aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi!

KITTY BELL. — Mon Dieu! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON. — Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse! O Kitty! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL. — Hélas! cela dépend-il de nous?

CHATTERTON. — Oui! Oui!... Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez au quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi; laissez-moi sortir.

Il marche vers sa chambre.

KITTY BELL. — Mon Dieu! comme vous souffrez!

CHATTERTON. — Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement, j'ai la tête brûlante. Ah! bonté! bonté! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL. — De quelle bonté parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

CHATTERTON. — Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut! J'en suis certain. Que faites vous ici?

KITTY BELL *émue profondément, et l'œil hagard*. — A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON. — Tout à l'heure je vous suivrai. — Adieu! adieu!

KITTY BELL, *l'arrêtant*. — Vous ne viendrez pas?

CHATTERTON. — J'irai. — J'irai.

KITTY BELL. — Oh! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON. — Madame, cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL. — Qu'en voulez-vous faire?

CHATTERTON. — Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous... Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL. — Jamais je ne serai heureuse si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATTERTON. — Venez-vous pour ma punition? Quel mauvais génie vous envoie?

KITTY BELL. — Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON. — Vous serez épouvantée si vous restez.

KITTY BELL. — Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu?

CHATTERTON. — Ne vous en ai-je pas dit assez? Comment êtes-vous là?

KITTY BELL. — Eh! comment n'y serais-je plus?

CHATTERTON. — Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL. — Ah! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON. — J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu!

KITTY BELL. — Et moi, je vous jure que c'est un crime : ne le commettez pas.

CHATTERTON. — Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL. — Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATTERTON. — Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL. — Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON. — Je ne peux plus prier.

KITTY BELL. — Et moi, je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATTERTON. — Je vous ai avertie! il n'est plus temps.

KITTY BELL. — Et si je vous aime, moi!

CHATTERTON. — Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir : c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL. — Qu'avez-vous donc fait?

CHATTERTON. — Il n'est plus temps, Kitty; c'est un mort qui vous parle.

KITTY BELL, à genoux, les mains au ciel. — Puissances du ciel! grâce pour lui!

CHATTERTON. — Allez-vous-en... Adieu!

KITTY BELL, tombant. — Je ne le puis plus...

CHATTERTON. — Eh bien donc ! prie pour moi sur la terre et dans le ciel¹.
*Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant ; il ouvre sa porte
 et tombe dans sa chambre.*

KITTY BELL. — Ah ! — Grand Dieu ! (*Elle trouve la fiole*. Qu'est-ce que
 cela ? — Mon Dieu ! pardonnez-lui.

SCÈNE IX

KITTY BELL, LE QUAKER

LE QUAKER, *accourant*. — Vous êtes perdue... Que faites-vous ici !

KITTY BELL, *renversée sur les marches de l'escalier*. — Montez vite !
 montez, monsieur, il va mourir ; sauvez-le... s'il est temps
*Tandis que le quaker s'achemine vers l'escalier, Kitty Bell cherche à voir,
 à travers les portes vitrées, s'il n'y a personne qui puisse donner du
 secours ; puis, ne voyant rien, elle suit le quaker avec terreur, en écou-
 tant le bruit de la chambre de Chatterton.*

LE QUAKER, *en montant à grands pas, à Kitty Bell*. — Reste, reste, mon
 enfant, ne me suis pas.

*Il entre chez Chatterton et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de
 Chatterton et des paroles d'encouragement du quaker. Kitty Bell
 monte, à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque marche :
 elle fait un effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin.
 On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du quaker. Elle crie,
 glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier, et tombe sur la dernière
 marche.*

On entend John Bell appeler de la salle voisine.

JOHN BELL. — Mistress Bell !

Kitty se lève tout à coup comme par ressort.

JOHN BELL, *une seconde fois*. — Mistress Bell !

*Elle se met en marche et vient s'asseoir, lisant sa Bible et balbutiant tout
 bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent
 à sa robe.*

LE QUAKER, *du haut de l'escalier*. [L'a-t-elle vu mourir ? L'a-t-elle vu !
 (*Il va près d'elle.*) Ma fille ! ma fille !

1. Remarquer, comme chez Racine, le passage du *vous* au *tu*.

JOHN BELL, *entrant violemment, et montant deux marches de l'escalier.*
— Que fait-elle ici? Où est ce jeune homme? Ma volonté est qu'on l'em-
mène!

LE QUAKER. — Dites qu'on l'emporte, il est mort.

JOHN BELL. — Mort?

LE QUAKER. — Oui, mort à dix-huit ans! Vous l'avez tous si bien reçu.
étonnez-vous qu'il soit parti!

JOHN BELL. — Mais...

LE QUAKER. — Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme.
(Il regarde Kitty et la voit mourante.) Monsieur, emmenez ses enfants!
Vite, qu'ils ne la voient pas.

*Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell et prend
leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part, et reste stupéfait.
Kitty Bell meurt dans les bras du quaker.*

JOHN BELL, *avec épouvante.* — Eh bien! eh bien! Kitty! Kitty! qu'avez-
vous?

Il s'arrête en voyant le quaker s'agenouiller.

LE QUAKER, *à genoux.* — Oh! dans ton sein! dans ton sein, Seigneur,
reçois ces deux martyrs.

*Le quaker reste à genoux, les yeux tournés vers le ciel, jusqu'à ce que le
rideau soit baissé.*

(*Chatterton, 1835, acte III, sc. vi, vii, viii.*)



CUI-DE-LAMPE, tiré du *Monde dramatique* (1835).



A. DE MUSSET

1810-1857

Fantasio.

Cette pièce fut jouée à la Comédie-Française, le 18 août 1866, arrangée par le frère de l'auteur. C'est une des plus capricieuses d'Alfred de Musset. La scène se passe à Munich. Il y a fête pour les fiançailles de la fille du roi de Bavière avec le prince de Mantoue. Un jeune homme, Fantasio, se met en tête d'empêcher ce mariage, qui est odieux à la princesse. Il se déguise en bouffon de cour, et pêche à la ligne la perruque du prince de Mantoue; d'où scandale et rupture. — L'intérêt de cette pièce est dans le caractère de Fantasio, qui incarne toutes les contradictions du cœur de Musset.

FANTASIO, SPARK, *son ami.*

FANTASIO. — Comme ce soleil couchant est manqué! La nature est pitoyable, ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée, là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK. — Quel bon tabac! quelle bonne bière!

FANTASIO. — Je dois bien t'ennuyer, Spark?

SPARK. — Non; pourquoi cela?

FANTASIO. — Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et l'acio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK. — Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO. — Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits ! O Spark ! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe !

SPARK. — Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO. — Ce monsieur qui passe est charmant ; regarde : quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa pause, en opposition, avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères : son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !

SPARK. — Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.



A. DE MUSSET, en costume de page.
D'après la lithographie d'Achille Devéria.

1. Alex. Dumas fils a dit : « Corps humain, cœur humain, mystère ! »

FANTASIO. — Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers ¹ qui me prendront au collet.

SPARK. — Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

FANTASIO. — Imbécile! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK. — C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO. — Il n'y a point de maître d'armes mélancolique ².

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allié dans bien des endroits.

SPARK. — Eh bien donc?

FANTASIO. — Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles, où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre: je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier: eh bien! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets: je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré: j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur une lanterne sourde à la main ³.

SPARK. — Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même: moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac: quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre: il me faut

1. *Estafier*, signifie proprement, d'après l'étymologie italienne (*staffa*, étrier), un laquais qui tient l'étrier de son maître; puis soldat. *Estafette* (petit étrier): courrier.
— 2. *Maître d'armes* doit être pris ici comme le symbole de tous ceux qui exercent un métier actif et fatigant.
— 3. Dans son roman autobiographique, *La Confession d'un Enfant du Siècle*, Musset essaie d'analyser tous les sentiments contradictoires auxquels il fait allusion dans ce passage.

le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau ¹.

FANTASIO. — Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents ?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah! ah! qu'en sais-tu? prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi ?

SPARK. —² Parce que nous perdriions notre argent.

FANTASIO. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable? Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi ni espérance? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse? (*Il se met à danser.*)

SPARK. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

FANTASIO, *dansant toujours*. — Qu'on me donne une cloche! une cloche de verre!

SPARK. — A propos de quoi une cloche?

FANTASIO. — Jean-Paul ² n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse sur le vaste Océan.

SPARK. — Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination ³.

FANTASIO. — Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une classe de minéraux! Spark! essayons de bâtir une maison à nous deux.

1. Musset est à la fois Spark et Fantasio, selon les heures. — 2. Jean-Paul Richter (1763-1825), humoriste et moraliste allemand, dont les œuvres ont exercé une certaine influence sur le romantisme français. — 3. Les poètes romantiques s'acharnaient après les journalistes. La plupart des grands journaux, en effet, refusèrent longtemps de les prendre au sérieux.

SPARK. -- Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? cela ferait un joli recueil.

FANTASIO. — Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet. (*Il boit.*)

SPARK. — Pourquoi ne voyages-tu pas? va en Italie.



Cliché Bert.

Fantasio, représentation du Théâtre des Arts, dir. J. Rouché, 1911.

FANTASIO. — J'y ai été.

SPARK. — Eh bien! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau?

FANTASIO. — Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

SPARK. — Va en France.

FANTASIO. — Il n'y a pas de bon vin du Rhin, à Paris.

SPARK. — Va en Angleterre.

FANTASIO. — J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK. — Va donc au diable alors!

FANTASIO. — Quelle misérable chose que l'homme! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite, jusqu'au jour de ma mort.

SPARK. — Ce que tu dis là ferait rire bien des gens; moi cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

(*Fantasio*, 1833, Acte I, sc. II.)

Il ne faut jurer de rien.

Ce proverbe, composé en 1836, fut représenté à la Comédie-Française, le 22 juin 1848. — M. Van Buck veut faire épouser à son neveu Valentin la jeune Cécile de Mantes; Valentin jure qu'il ne l'épousera pas, mais il consent à se rendre au château de la baronne de Mantes, pour y observer et y éprouver Cécile. Il est pris à son propre piège; et la comédie se termine par un mariage. — A l'acte I, sc. I, l'oncle Van Buck vient faire la leçon à son neveu.

11

VALENTIN, VAN BUCK

VAN BUCK. — Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN. — Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK. — Restez assis; j'ai à vous parler.

VALENTIN. — Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et posez là votre chapeau.

VAN BUCK, *s'asseyant*. — Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard.

Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN. — Oh! oh! voilà qui est débiter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK. — Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!)... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté...

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK. — Non, monsieur; n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances; et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne; mais finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement? Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère et vous allez vous oublier.

VAN BUCK. — Non, monsieur; je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle! Si je n'avais pas vendu du guingan¹ à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes²...

VALENTIN. — Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton, vous vous oubliez: vous aviez mieux débuté que cela.

VAN BUCK. — Sacrebleu; tu te moques de moi? Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin: soixante

1. Guingan. Étoffe de coton fabriquée à Guingamp, en Bretagne. — 2. Bouillotte. Jeu de cartes, qui date de la fin du XVIII^e siècle, et qui redevint à la mode sous Louis-Philippe. Dans la première scène de la *Gagnolle*, de Labiche, tous les personnages jouent à la bouillotte.



LE BARGY dans le rôle de Valentin (*Il ne faut jurer de rien*). (Théâtre-Français.)

louis ! Te railles-tu des gens ? Il te sied bien de faire le fashionable¹ (que le diable soit des mots anglais !), quand tu ne peux pas payer ton tailleur ! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans ! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises, chez tes amis, le dédain de toi-même ; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes ; tu es capable de te faire saint-simonien² quand tu n'auras plus ni sou ni maille³, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va : un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN. — Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre et je vous ai vu arriver ; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais ; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut ; qu'y voulez-vous faire ? Vous avez soixante mille livres de rente...

VAN BUCK. — Cinquante.

VALENTIN. — Soixante, mon oncle ; vous n'avez pas d'enfants et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal ? Avec soixante mille livres de rente...

VAN BUCK. — Cinquante ; cinquante : pas un denier de plus.

VALENTIN. — Soixante ; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK. — Jamais. Où as-tu pris cela ?

1. **Fashionable.** Mot anglais qui signifie *homme à la mode*. Il est dérivé de *fashion, mode*, qui n'est autre que notre mot français *façon*. — 2. **Saint Simonien.** Le comte de Saint-Simon (1720-1825) avait entrepris une réforme intégrale de la société. Il exposa ses théories dans plusieurs ouvrages, où des idées saines et pratiques sont mêlées à des utopies ridicules, et réunit autour de lui un assez grand nombre de disciples. Après sa mort, sa doctrine se développa et s'organisa. Il en subsiste des traces profondes dans les théories positivistes et socialistes contemporaines. Les plus célèbres *saint-simoniens* furent : Augustin Thierry (qui se dégagna de bonne heure), A. Blanqui, Aug. Comte, Carnot, Michel Chevalier, etc. — 3. **Maille,** petite monnaie (du latin *metallia*).

VALENTIN. — Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets! voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre et que mes amis ne le sont pas; tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et, puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais, quand je serais surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrais, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que j'en me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose si je descendais d'un beau cheval pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien! vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guinguan; et plutôt à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même : mais c'est pourquoi je ne m'attelle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez! mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie; je vais demander le chocolat¹.

(Il sonne. — On sert à déjeuner.)

(*Il ne faut jurer de rien*, 1836, Acte I, sc. 1.)

1. Van Buck veut marier Valentin; celui-ci se moque des projets de son oncle, mais enfin il consent à se laisser présenter à Cécile, fille de la baronne de Mantes. Le second acte (dont nous citons ci-après la 1^{re} scène) nous transporte chez la baronne; on y verra arriver Valentin qui a juré de ne pas épouser Cécile, — et qui l'épousera : *il ne faut jurer de rien*.

LA BARONNE, CÉCILE, L'ABBÉ,
LE MAÎTRE DE DANSE, *faisant danser Cécile.*

LA BARONNE. *assise.* — C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton jaune.

L'ABBÉ. — Vous le teniez il y a un quart d'heure; il aura roulé quelque part.

LE MAÎTRE DE DANSE. — Si mademoiselle veut faire encore la poule¹, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE. — Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAÎTRE DE DANSE. — Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ. — Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? Ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE. — C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ. — Plait-il!

LA BARONNE. — Ah! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ. — J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE. — Où donc?

L'ABBÉ. — A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE. — Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes².

LE MAÎTRE DE DANSE. — Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE. — Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAÎTRE DE DANSE. — Fi donc! c'est une chose horrible. Tenez,

1. Poule. Troisième figure du quadrille français. — 2. Homœopathes. L'homœopathie (du grec *homoios* semblable, et *pathos*, souffrance) est le système médical qui traite les maladies par les médicaments qui produisent ces mêmes maladies sur un organisme sain. A l'époque où Musset écrivait cette comédie, la mode était à l'homœopathie; il y a là un trait d'actualité.



Got, dans l'Abbé. (*Il ne faut jurer de rien.*)
(Got a créé ce rôle en 1848, et l'a joué jusqu'en 1895.)

voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE. — C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton jaune!

CÉCILE. — Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

LA BARONNE. — Parce que c'est indécent. (*A l'abbé*) Avez-vous lu le *Juif-Errant*¹?

L'ABBÉ. — Oui, madame; il y a de fort belles choses, mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE. — Le fond est noir; tout le petit meuble l'est. Vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE. — Mais, maman, miss Clary valse bien, et mademoiselle de Raimbaut aussi.

LA BARONNE. — Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre. l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ. — Moi, madame! sur miss Clary?

LA BARONNE. — Eh! non, c'est mon peloton, Le voilà! Non, c'est du rouge. Où est-il passé?

L'ABBÉ. — Je trouve plusieurs scènes fort belles; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE. — Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser?

LA BARONNE. — Il y a aussi un roman nouveau que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Charpentier; je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu?

L'ABBÉ. — Oui, madame.

LA BARONNE. — C'est assez bien écrit.

1. En 1836, Musset n'avait pas mis le *Juiferrant*, roman d'Eugène Sue. Le passage original est le suivant : « Avez-vous lu *Jocelyn*? — L'Abbé. Oui, madame; il y a de beaux vers; mais le fond, je vous l'avouerai... » Et plus loin l'abbé reprenait : « Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent et de la facilité. » Quand la pièce fut représentée, le 22 juin 1848, Musset jugea qu'il serait peu convenable de lancer une épigramme contre Lamartine, alors dans toute l'activité de son rôle politique. Ce jugement n'en est pas moins très remarquable : il exprime les trois *états* par lesquels passe un lecteur de *Jocelyn*, tandis qu'il ne saurait s'appliquer au *Juif Errant*.

L'ABBÉ. — Il me semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite ?

LA BARONNE. — Ah ! c'est vrai. Cécile, écoutez.

LE MAÎTRE DE DANSE. — Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ. — Je ne vois pas entrer de voiture ; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE. — Vous m'avez appelée, maman ?

LA BARONNE. — Non. — Ah ! oui. Il va venir quelqu'un. Baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Êtes-vous coiffée ?

CÉCILE. — Un parti ?

LA BARONNE. — Oui, très convenable, vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune ; non, je n'en sais rien ; un parent à Van Buck.

CÉCILE. — Un parent...

LA BARONNE. — A Van Buck, je ne le connais pas, mais il est très bien ; allez danser.

CÉCILE. — Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE. — C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de jaune, et il faut qu'il s'envole !

(Il ne faut jurer de rien, 1836, Acte II, sc. 1.)



PONSARD

1814-1867

F. Ponsard obtint, en 1843, un véritable triomphe en faisant représenter une tragédie de coupe et de style classiques : *Lucrèce*. Le public réagissait ainsi, contre les exagérations du drame romantique; et justement, *les Burgraves* de Victor Hugo venaient d'avoir un succès douteux. — Mais la seconde tragédie de Ponsard, *Agnès de Méranie*, fut assez mal accueillie. — Un peu plus tard, en 1850, Ponsard, inspiré par *les Girondins* de Lamartine, fit jouer une *Charlotte Corday* bien supérieure à sa *Lucrèce*, et qui mérite de n'être pas oubliée.

Charlotte Corday prend la résolution de tuer Marat.

Au deuxième acte de sa pièce, Ponsard, après nous avoir montré les Girondins fugitifs accueillis à Caen par la famille de Charlotte Corday, analyse les sentiments que les nouvelles de Paris suggèrent à l'héroïque jeune fille.

CHARLOTTE (*seule dans le salon de famille*).

Enfin me voilà seule! — il me tardait de l'être
Pour descendre en moi-même et pour me reconnaître;
Et je ne pouvais plus comprimer devant eux
De mes émotions le choc tumultueux.
— Éclatez maintenant, éclatez à votre aise,
Colères et douleurs dont le fardeau me pèse !
Tout est perdu! L'honneur lui-même est compromis;
Ce jour donne raison à tous nos ennemis.
O Dieu! Marat vainqueur! La Gironde brisée!
La République objet d'horreur ou de risée;
— Scélérat! — scélérat! quel scélérat maudit!
Qui nous délivrera, mon Dieu! de ce bandit?
— Qui? — toujours cette idée, encore cette idée!
Cette tentation dont je suis obsédée,
Depuis que, me venant du ciel ou de l'enfer,
Elle a jailli chez moi ce soir comme un éclair!



PORTRAIT DE M^{me} GEORGETTE LEBLANC,
dans le rôle de Charlotte Corday (1902).

— Ah! ma tête est en feu! — Je vais, s'il est possible,
Recueillir mes esprits dans ma chambre paisible.

(*Elle sort du salon.*)

(*Le décor change, et représente la chambre de Charlotte.*)

L'étoile du berger, qu'on aperçoit encore,
Pâlit à l'Orient que le matin colore;
Aux heures de la nuit succède un jour nouveau,
Et toujours cette idée assiège mon cerveau.

(*Elle lit la Bible ouverte sur la table.*)

« Seigneur, ce sera un monument glorieux de votre nom, qu'il périsse
par la main d'une femme ».

C'est écrit dans la Bible; oui, la Bible décide
Qu'il est, dans certains cas, permis d'être homicide.
Chez tout autre, forfait; chez Judith, c'est vertu.
— Fantôme de Judith, que me demandes-tu?
Pourquoi me montres-tu, d'une main ton épée,
Pourquoi tiens-tu, de l'autre, une tête coupée.
Si tu n'es qu'un vain rêve, un enfant de la nuit,
Rentre dans le néant avec l'ombre qui fuit;
Si c'est Dieu qui t'a dit de me montrer la route,
Prête-moi ton courage, et dissipe mon doute,

(*Elle regarde les livres épars sur la table.*)

Et vous, en qui Dieu parle aussi, grands écrivains,
— Car le feu, du génie a des foyers divins; —
Vous, avec qui je veille en un chaste commerce,
Esprits vivants des morts avec qui je converse,
Plutarque, Montesquieu, toi Jean-Jacques, vous tous,
Compagnons de mes nuits, — que me conseillez-vous?
Ne m'avez-vous donc fait haïr la tyrannie
Que pour me condamner à la voir impunie?
Et quand vous me vantez les deux derniers Romains,
Ne me mettez-vous pas leur poignard dans les mains?

(*Elle lit un passage de Montesquieu.*)

« A Rome, surtout depuis l'expulsion des rois, la loi était précise, les
exemples reçus. La République armait le bras de chaque citoyen, le faisait

magistrat pour le moment, et l'avouait pour sa défense. — La vertu semblait s'oublier, pour se surpasser elle-même, et l'action qu'on ne pouvait d'abord approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait admirer comme divine. »

Ainsi de tous côtés la réponse est la même;
Tel est l'arrêt rendu par cette cour suprême.
Profanes ou sacrés, les docteurs de la loi
Ont été convoqués et consultés par moi;
La Bible a répondu : — Judith de Béthulie;
Plutarque a dit : — Brutus; et Corneille : — Émilie.

(Elle se tourne vers le portrait de Corneille¹.)

Oh! si tu revivais, toi de qui le pinceau
A du triumvirat fait un si noir tableau,
Et qui ne trouvais pas de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires,
Que ne dirais-tu pas de ce triumvirat
Où tu verrais Danton, Robespierre et Marat.
Auprès de chacun d'eux Lépide paraît juste,
Antoine est un grand homme, et c'est un Dieu qu'Auguste.
— Mais c'est peu d'un vengeur. Je suis seule, ils sont trois.
Leurs crimes presque égaux embarrassent mon choix.
Duquel des trois faut-il d'abord purger la terre?
Lequel frapper, — Marat, Danton ou Robespierre?
Marat, surtout Marat, si j'en crois mes instincts :
Mais je veux m'entourer d'enseignements certains;
Point de hâte, l'honneur d'une telle pensée
Est d'être gravement pesée et balancée.
— Il fait jour; j'entends Marthe au bas de l'escalier;
Allons, occupons-nous du travail journalier.

(Avant de sortir, elle regarde encore le portrait de Corneille.)

Corneille, mon aïeul, tu seras content. — Place!

Émilie et Cinna! je suis de votre race.

(Elle sort.)

1. Charlotte Corday appartenait à la famille de Corneille. — Dans les vers suivants, il y a des allusions empruntées à *Cinna*; les vers 53 et 54 sont même tirés directement de la scène 2 du 1^{er} acte.

Portrait de Marat.

Un visage livide et crispé par la fièvre,
 Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre,
 Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour,
 Un cercle maladif qui creuse leur contour,
 Un regard effronté qui provoque et défie
 L'horreur des gens de bien, dont il se glorifie,
 Le pas brusque et coupé du pâle scélérat,
 Tel on se peint le meurtre, — et tel on voit Marat...
 Tantôt il cherche l'ombre, et tantôt la lumière,
 Selon qu'il faut combattre, ou qu'il faut égorger,
 Présent pour le massacre, absent pour le danger.
 Dans les jours hasardeux où paraissent les braves.
 Lui, tremblant, effaré, se cache dans les caves.
 Les caves d'un boucher et celles d'un couvent¹
 Pendant des mois entiers l'ont enterré vivant.
 Là, seul avec lui-même, aux lueurs d'une lampe,
 Devant l'encre homicide où sa plume se trempe,
 N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail,
 Dix-huit heures, penché sur son affreux travail.
 Il entasse au hasard les visions qu'enfante
 Dans son cerveau fiévreux cette veille échauffante.
 Puis un journal² paraît, qu'on lit en frémissant,
 Qui sort de dessous terre, et demande du sang...
 Mais, le combat fini, c'est alors qu'il se montre :
 C'est l'heure de la proie. Alors, si l'on rencontre
 Un homme, les bras nus, le bonnet rouge au front.
 Sabres et pistolets pendus au ceinturon,
 Si cet homme applaudit, pendant que l'on égorgé
 Les malheureux vaincus dont la prison regorge,
 S'il excite au travail les assassins³ lassés,
 Qui laissaient choir enfin leurs couteaux émoussés.
 Si, tous les prisonniers hachés membre par membre,

1. Les Cordeliers — 2. Ce journal avait pour titre *le Vieux Cordelier*. — 3. Ceux qui ont pris part aux massacres de Septembre (1792).

Il serre dans ses bras les héros de septembre,
 C'est Marat¹. — Quand le peuple, à qui manque le pain,
 Écoute aveuglément les conseils de la faim,
 Celui qui, dégradant les misères publiques,
 Pousse la multitude à piller les boutiques,
 Celui qui veut montrer, comme un épouvantail,
 Quelques marchands de blé pendus à leur portail,
 C'est Marat. — Quelquefois la tribune est souillée
 Par un homme en casquette, en veste débraillée,
 Qui se croise les bras, et, d'un air outrageux,
 Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux :
 Écoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
 Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue. »
 C'est Marat, c'est Marat!

(*Charlotte Corday*, 1850, Acte III, sc. 1, Calmann-Lévy, éditeurs.)

45. Cf. Michelet : « Sa seule présence à la tribune souleva tout le monde ; elle en paraissait souillée... » « A bas ! à bas ! » criait-on. Lui, sans se déconcerter : « J'ai dans cette assemblée un grand nombre d'ennemis... » — « Tous ! tous ! » s'écria l'assemblée, en se levant presque entière. Cela même ne l'émut pas.



L'APPEL DES CONDAMNÉS.

(D'après le tableau de Muller, au musée de Versailles.)



• DÉCORATION DE PAGE TIRÉE D'UN MANUSCRIT DU XIII^e SIÈCLE.

HENRI DE BORNIER

1825-1901

Henri de Bornier fit jouer, en 1875, au Théâtre-Français, *la Fille de Roland*, pièce restée au répertoire. — Il suppose que Ganelon, qui a trahi Roland à Roncevaux, a échappé au supplice. Ganelon qui se dissimule sous le nom de Comte Amaury, a un fils, Gérard, modèle de bravoure et de loyauté. Gérard sauve de la mort la fille de Roland, Berthe, et l'aime ; mais, quand son père lui a révélé son vrai nom, Gérard sent qu'il ne lui est pas permis d'épouser la fille de Roland, et s'exile. Malgré une certaine lourdeur dans le style, ce drame est réellement beau ; c'est une des œuvres les plus solides de notre théâtre contemporain.

La Fille de Roland.

Joyeuse et Durandal.

Au 1^{er} acte du drame, Gérard *chante* les deux épées que la légende a immortalisées, celle de Charlemagne et celle de Roland. — Le public de 1875 vit une allusion patriotique aux provinces perdues, dans les plaintes sur la captivité de Durandal.

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal, et l'autre féodal,

Dont les lames d'un flot divin furent trempées :
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre, Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient, jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air.
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissait de rage,
Sarrasins, Saxons et Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière
De ces formidables tournois !

Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard :
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : « Voici ma part ! »
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu !
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée ;
Joyeuse est fière et libre après tant de combats ;
Et, quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas.

Elle est captive encore, et la France la pleure.
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal.

(*La Fille de Roland*, Acte I, sc. II.)

Ganelon raconte au moine Rathbert le pèlerinage expiatoire qu'il a fait à Roncevaux, après avoir échappé au supplice.

AMAURY, RADBERT.

AMAURY

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr qu'en retrouvant ces lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime,
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon !
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres ;
C'était bien Roncevaux ! Seulement par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois ;
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms ;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée !
C'est que, si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
C'est qu'on découvre encor sous les roches voisines,
Des cadavres percés de flèches sarrasines !

RADBERT

Calmez-vous, Amaury !

AMAURY

Moi, je suis Ganelon,
Ganelon, le Judas, le traître, le félon !
Je restai là trois jours. Au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,

Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrasins d'Espagne
Par moi, comte et baron, parent de Charlemagne !
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant !
J'étais là seul, mon âme à mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée ;
Je priais, je pleurais ; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : « C'est le grand deuil pour la mort de Roland ! »
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant : « Pardonne !
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix ;
Suis-je donc condamné pour jamais ? — Pour jamais ! »
Répondit une voix ; je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout ;
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume ;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
« Eh ! quoi, Roland ! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais ? — Jamais ! » répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets
La montagne redit le mot fatal : Jamais !
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,

Et je redescendis le mont silencieux.
 Un moment je voulus au fond de ces retraites
 M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes ;
 Mais je me rappelai, mon Père, vos avis.
 D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils !

RADBERT

Comte, votre récit n'a rien dont je m'effraie :
 Ainsi plus d'une fois se rouvrira la plaie ;
 Éloignez maintenant, d'autres soins occupé,
 Ces vaines visions de votre esprit frappé.
 L'écho répondait seul à votre voix fiévreuse,
 Et l'ombre de Roland sera plus généreuse ;
 Les vivants, dont la haine irrite les tourments,
 Osent dire : Jamais ! — Les morts sont plus éléments.

(*La Fille de Roland*, Acte I, sc. II.)

Au 3^e acte, nous sommes à la cour de Charlemagne. Un prince sarrasin qui, selon le poète, a enlevé l'épée Durandal au cadavre de Roland, vient défier les chevaliers français de lui arracher ce trophée. Il a déjà triomphé de tous ses assaillants ; et le vieil Empereur se prépare à combattre lui-même, quand Gérard se présente.

CHARLEMAGNE, BERTHE, NOÉTHOLD et sa suite
 de Sarrasins, SEIGNEURS FRANÇAIS

NOÉTHOLD

Moi, Noéthold, émir, et prince de Valence,
 Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,
 A l'arc, au javelot ; la lice va s'ouvrir ;
 Barons français, lequel d'entre vous vient mourir ?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS

Moi ! Moi !

CHARLEMAGNE

Non, arrêtez ! lutter serait folie :
 Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie ;
 Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens !
 Toi, mécréant, tu peux retourner chez les tiens !

NOÉTHOLD

C'est bien, noble Empereur ! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire.
L'Espagne presque entière alors était à toi ;
Saragosse tenait seule pour notre roi ;
Les dix ambassadeurs de notre roi Marsille ¹
Partirent pour Cordoue, et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin.
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche ;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage ;
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins ;
Nous avons reconquis notre Espagne ; à cette heure
Le mécréant triomphe, et le roi chrétien pleure !
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit ;
Mon triomphe est complet, puisque tu l'as maudit.
Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée ;
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal !... Je l'ai bien conquise, tu le vois ;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois !

CHARLEMAGNE

Attends ! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.
La force en moi décroît, — je n'ai plus soixante ans !
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps ;
C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure,
Et s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,
De mon dernier regard pour te faire pâlir !
Viens donc !

1. Voir la *Chanson de Roland*, première partie.

TOUS LES SEIGNEURS

Sire empereur ! Non, par grâce !

BERTHE

Mon père !

C'est chercher le trépas !

CHARLEMAGNE

Non, mes enfants ! J'espère !

Puis, à survivre ainsi j'aurais trop de remord :

Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort !

— Ennemi de mon Dieu, comme de mon empire,

Viens mourir ou tuer !

(On entend le son d'une cloche au dehors.)

BERTHE

La cloche d'argent, sire !¹LES MÊMES, GÉRALD, *paraissant au fond.*

CHARLEMAGNE

Gérald !

BERTHE

Gérald, oui, sire ! Oh ! je le savais bien !

C'est lui.

GÉRALD

Sire empereur, d'après le droit ancien

Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,

J'ai fait en cet instant résonner cette cloche.

Si j'eus tort, que je sois puni selon la loi.

CHARLEMAGNE

Non, chevalier ; je sais tout ce que je te doi.

Ta main pouvait toucher à la cloche muette,

Et quel que soit le prix que ta valeur souhaite,

Tu peux le réclamer.

1. La cloche d'argent. A la porte du palais d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne avait placé une cloche d'argent que tout nouveau venu, ayant une grâce à demander, pouvait faire retentir.



PAUL MOUVET, rôle de Charlemagne dans *la Fille de Roland* (Théâtre-Français).
Dessin de M. Albert Lambert fils, sociétaire de la Comédie-Française.

GÉRALD

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen.
Sire, j'arrive tard, mais le temps qui me reste,
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

CHARLEMAGNE

Approche, chevalier. J'aime ce fier visage;
Fils du comte Amaury, je connais ton courage;
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur;
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD

Sa taille... Mieux encor je la mesurerai
Sur le champ du combat où je le coucherai.

CHARLEMAGNE

Roland n'eût pas mieux dit. certes ! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD

Sire, depuis un an, je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir !
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble empereur ! Mon père
L'a permis, m'a suivi ; j'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir... J'hésite cependant ;
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète ?

Les Sarrasins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais!

GÉRALD

Sire, ces armes-là,
Je les laisse aux vassaux, aux ribauds, aux esclaves,
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves!
Maudit soit le premier soldat qui fut archer;
C'était un lâche, au fond; il n'osait approcher!

CHARLEMAGNE

Tu parles noblement, par saint Pol de Tudèle¹!
Va donc venger nos deuils, va punir l'infidèle;
Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland,
Que brandit ce païen à son bras insolent;
Et puisque ta valeur ne se plaît qu'à l'épée,
Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée;
Voici *Joyeuse*! Elle est noble et digne d'un roi;
Je ne l'ai confiée à personne avant toi².

GÉRALD

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre,
Mais à vous seul aussi je jure de la rendre.

CHARLEMAGNE

De l'honneur qui t'est fait, jaloux au fond du cœur,
Nous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur?

GÉRALD

Vainqueur?... si je le suis, la louange que j'aime,
Vous me la donnerez en agissant de même,
En marchant avec moi vers des périls plus grands
Pour chasser l'étranger de la terre des Francs,
Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe³!

1. *Tudèle*, ville d'Espagne, à 8½ kilomètres sud de Pampelune, plusieurs fois prise par les Maures et reconquise définitivement, en 1125, par Alphonse I^{er} d'Aragon — 2. *Joyeuse* est l'épée de Charlemagne. La légende disait qu'elle lui fut apportée du ciel par un ange. Cf. au premier acte de *la Fille de Roland*, les stances dites par Gérald sur *Joyeuse* et *Durandal*. — 3. Le succès triomphal de *la Fille de Roland*, en 1875, fut dû en grande partie à ces allusions. Cf. p. 688.

Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons,
Ici je vous le jure !

GEOFFROY ET LES AUTRES SEIGNEURS

Ici nous le jurons !

BERTHE, *allant vers lui.*

Regardez-moi, Gérald ! Puis ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez ! l'une ni l'autre !
Allez, mon chevalier ! Va, mon Gérald !

NOÉTHOLD

Chrétien,

Ton courage me plaît, étant digne du mien ;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance ;
Suis-moi ! — Pour Mahomet !

GÉRALD

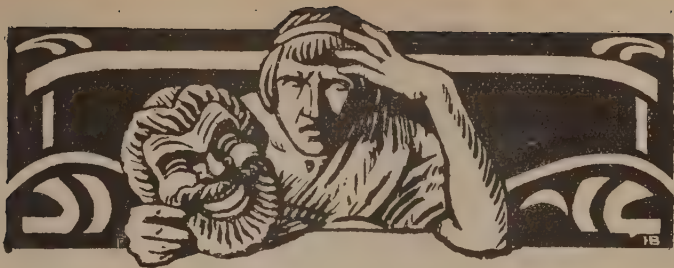
Pour le Christ et la France !

*Noéthold et Gérald sortent, suivis de la foule, Charlemagne et Berthe
restent seuls.*

(*La Fille de Roland*, Acte III, sc. III et IV. 1895. A. Fayard, éditeur.)



ORNEMENT TIRÉ D'UN MANUSCRIT CAROLINGIEN
dit la Bible de Saint-Denis.



DESSIN de H. BROUTELLE.

FRANÇOIS COPPÉE

1842-1908

F. Coppée n'est pas seulement le poète exquis des *Intimités* et de *la Bonne Souffrance*. Il a obtenu de grands succès au Théâtre. En 1866, il y fit un brillant début avec *le Passant*, en un acte. Puis il donna *Severo Torelli* (1890), *les Jacobites* (1892), et enfin *Pour la Couronne* (1895), qui eut, au théâtre de l'Odéon plus de deux cents représentations consécutives et qui passa au répertoire de la Comédie-Française.

Pour la Couronne.

La scène se passe dans les Balkans, au ^{xv}^e siècle. Le prince Michel Brancimir combat vaillamment contre les Turcs; il est aidé dans cette lutte par son fils Constantin. Mais sa seconde femme, Bazilide, l'engage à écouter les propositions d'un émissaire du Sultan Mohamed II, qui lui promet la couronne des Balkans s'il lui laisse franchir les défilés. Michel se décide à trahir. Il se déguise en simple soldat, et va relever le guetteur qui, sur le plus haut sommet, est chargé d'allumer un signal s'il aperçoit le moindre mouvement des troupes turques. Son intention est de ne pas donner l'alarme, afin que l'ennemi puisse pénétrer jusqu'à la capitale, s'en emparer, et dicter ses conditions. Mais Constantin a surpris l'entretien de son père avec l'émissaire ture, et il se dressera devant lui pour le supplier de renoncer à sa trahison.

MICHEL, LE GUETTEUR.

LE GUETTEUR

Qui vive?

MICHEL

Ami.

LE GUETTEUR

C'est bien. Dis-moi le mot de passe.

MICHEL

Rakowa.

LE GUETTEUR

Pour trois jours je te cède la place.
As-tu des vivres?

MICHEL

Oui.

LE GUETTEUR

Mais dis-moi, compagnon.
Il ne me semble pas t'avoir jamais vu.

MICHEL

Non.

Je suis l'ancien guetteur près d'Estropol. J'arrive.

LE GUETTEUR

Tu sais qu'il faut toujours rester sur le qui-vive?

MICHEL

Je sais.

LE GUETTEUR

Connais-tu bien le pays?

MICHEL

J'y suis né.

LE GUETTEUR

Et le nouveau mot d'ordre?

MICHEL

Ourosch me l'a donné.
Il devra m'être dit, dans trois jours, par l'autre homme.

LE GUETTEUR

Tout va bien. Adieu donc. je m'en vais faire un somme.

Le Guetteur sort.

MICHEL, *seul*.

J'ai promis, j'ai juré!... C'est le lieu, le moment,
 Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
 Quel calme! Le torrent là-bas à peine pleure...
 Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
 Sur le pavé romain les pas de son cheval,
 Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
 Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.
 N'importe! Je suis prêt à toutes les audaces.

.....

Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
 Je sens une âpre joie à t'aimer jusqu'au crime,
 Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
 J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.

.....
 Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
 Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
 La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
 Je te l'apporterais dans cette main brûlée!
 Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée!

MICHEL, CONSTANTIN.

MICHEL, *à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers.*

Mais quoi?... Rêvé-je?... Un homme auprès de ce rocher...

(*Haut et violemment.*)

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.

Au large, sur le champ!.. La consigne est sévère...

Au large!...

CONSTANTIN, *s'approchant*.

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père.

MICHEL

Constantin!... Mon fils!

CONSTANTIN

Oui.

MICHEL

Qui t'amène, dis-moi;
Dans cette solitude, à cette heure? Et pourquoi
Cette bouche qui tremble et cette face blême?...
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN

Qu'y faites-vous vous-même?

MICHEL

Réponds, et sans pousser ma patience à bout.
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL

Tu sais?

CONSTANTIN

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'armes;
Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien;
Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme,
Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, *à part.*

Dieu juste! j'adressais au démon mes défis,
Et le voilà qui prend la forme de mon fils!

Haut.

Quelle démence! As-tu vraiment fait un tel songe?

CONSTANTIN

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
Le trône offert, le Turc ici même attendu...
Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, *à part.*

Enfer!

CONSTANTIN

Ou plutôt non?... Non, ce n'est pas possible,
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
J'étais pris de folie, et vous avez raison...
Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
Vous vouliez seulement abuser cette femme,
N'est-ce pas? Son baiser scellant le pacte infâme,
Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
Vous l'avez essuyé du revers de la main.
Je devine. C'était une ruse, une feinte.
C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal,
Et vous venez ici pour donner le signal.
Nous allons écraser Othorgul pris au piège;
Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar!
Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne!

MICHEL

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
Ose se demander si je trahis ou non.
Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte?
Depuis quand ai-je pris tes avis? Depuis quand
Le chef est-il soumis à son valet de camp?
Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
Or, je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
Et tu vas retourner à ton poste, au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.
J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL

Tu prétends!

CONSTANTIN

Ah! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière! je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.
Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place! Je veux saisir cette torche.

MICHEL

Jamais!

Mon père, songez-y! Mon père, prenez garde!
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde!...
Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme!
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux!
C'était la mort après quelque supplice affreux;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée.
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât,

Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe,
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place !
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir !

MICHEL

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN

Vous abandonneriez notre vieille frontière ;
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière !
Tout le monde chrétien !

MICHEL

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN

Et le Christ, votre Dieu !

MICHEL

Ce Dieu m'a-t-il fait roi ?

Malgré lui, je veux l'être, et le serai !

CONSTANTIN

Peut-être!

La couronne est parfois trop large au front du traître.
 Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
 Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL

Tu m'insultes!... C'est trop de rage et de folie!

CONSTANTIN

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
 Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
 A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours!
 Soirs enivrants après les batailles gagnées,
 Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
 Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
 Heureux de retrouver son page et son enfant
 Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
 Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!
 Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
 Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
 Et faites-le rougir de sa trahison vile!
 Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
 Les étendards pendus aux portes des palais
 Au passage voudront lui donner des soufflets.
 Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
 Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
 Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
 Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
 Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
 Un murmure indigné courir dans les bruyères!...
 Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
 Et vous reculerez et vous ne voudrez point
 Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...
 Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
 Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux?
 Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,

Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement ainsi que des prostituées?
Non, vous ne ferez pas ce crime abject et bas!
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas!
Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père!
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort;
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le stupide projet, la promesse honteuse¹,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sous ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles!

MICHEL

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons!
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
Aussi vrai que le ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion:
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Écluse en mon cerveau le torture et le mord!

MICHEL

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN

Je songé en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

1. Michel Brancomir ne trahit qu'à l'instigation de sa femme, dont le caractère et le rôle peuvent la faire comparer à Lady Macbeth.

MICHEL

Tu dis ?

CONSTANTIN

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
 Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
 Que chaque instant perdu me rend votre complice,
 Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.



POUR LA COURONNE, Acte III, sc. III. (Dessin de Robaudi.)

MICHEL

Quel devoir ?

CONSTANTIN

Je me dis que, très injustement,
 J'ai voulu vous sauver du dernier châtimement,
 Et que votre existence à la hache échappée
 Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée !

MICHEL

Toi ! Ton épée !

CONSTANTIN

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

*Il tire son épée.*MICHEL, *dégainant à son tour.*

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide!...
A mort le traître !

Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.

MICHEL

Ah !

CONSTANTIN

Dieu ! qu'ai-je fait !...

MICHEL, *à terre et expirant.*

Parricide !

Sois maudit !

Il meurt.

CONSTANTIN.

Le signal d'abord... Mettons le feu!

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
Étoiles, j'ai tué mon père!... Jugez-moi!...

(*Pour la Couronne*, 1895, Acte III, sc. III, IV, V, A. Lemerre, édit.)



DESSIN de H. BROUTELLE.

EDMOND ROSTAND

1868-1920



EDMOND ROSTAND dans le salon de sa villa de Cambo.

G. L. L. L. L.

Une réaction contre le Théâtre-Libre devait se produire et créer un courant adverse, qui continue à lutter contre le précédent. Le nom qui incarne cette réaction idéaliste, poétique et morale, est celui d'Edmond Rostand. Son premier succès fut *les Romanesques*, joués en 1894 au Théâtre-Français.

En 1895, Edmond Rostand donnait *la Princesse lointaine*, empruntée à une légende du moyen âge que M. Rostand a encadrée de la façon la plus luxueuse, en des vers d'une splendeur tout orientale. — En 1897, *la Samaritaine*, sujet tiré de l'Évangile, montrait le talent de Rostand sous une

nouvelle face, plus simple et plus exquise. — En décembre de la même année, le théâtre de la Porte Saint-Martin représentait *Cyrano de Bergerac*.

Ce fut un triomphe. Non seulement le public, souvent dupe des apparences, mais tous les critiques firent à *Cyrano* un accueil enthousiaste ; et le succès de la pièce s'est maintenu. — En 1900, Rostand fit jouer *l'Aiglon*, dont le héros est le fils de Napoléon I^{er}, l'infortuné duc de Reichstadt. — Enfin en 1910, parut *Chantecler*, pièce fantaisiste, où les animaux parlent avec plus d'esprit que de vraisemblance, mais qui, à la lecture, est une des œuvres les plus amusantes de la poésie contemporaine.

Les Romanesques.

L'action se passe au xviii^e siècle. Deux pères, Bergamin et Pasquinot, voisins de campagne, veulent marier leurs enfants. Mais le jeune Percinet est tout aussi *romanesque* que la jeune Sylvette. Pour amener le mariage, les deux pères feignent d'être brouillés à mort ; il n'en faut pas plus pour que Percinet-Roméo s'éprenne de Sylvette-Juliette. — Au début du premier acte, dans le fond du vieux jardin, par-dessus le mur tout fleuri qui sépare les deux familles, Percinet cause avec Sylvette. Bergamin, son père, survient, et feint une grande colère. Sylvette s'est dissimulée derrière le mur, que le spectateur voit perpendiculairement à la rampe.

BERGAMIN, PERCINET, SYLVETTE

BERGAMIN

...Ah ! je vous prends à rêvasser encore
Seul, en ce coin du parc ?

PERCINET

Mon père, je l'adore,
Ce coin du parc !... J'adore être assis sur ce banc
Que la vigne du mur abrite en retombant.
Voyez-vous comme elle est gracieuse, la vigne ?
Remarquez ces festons d'une arabesque insigne.
On est si bien ici pour respirer l'air pur !

BERGAMIN

Si bien devant ce mur ?

PERCINET

Je l'adore, ce mur !

BERGAMIN

Je ne vois pas ce que ce mur a d'adorable.

SYLVETTE, *à part.*

Il ne peut pas le voir !

PERCINET

Mais il est admirable,

Ce vieux mur crêté d'herbe, enguirlandé, couvert

Ici de vigne rouge, ici de lierre vert,

Là de glycine mauve aux longues grappes floches,

Et là de chèvrefeuille, et là d'aristoloches !

Ce vieux mur centenaire et croulant, dont les trous

Laissent pendre au soleil d'étranges cheveux roux,

Qui de petites fleurs charmantes se constelle,

Ce mur sur qui la mousse est d'une épaisseur telle

Qu'il fait à l'humble banc scellé dans sa paroi

Un dossier de velours comme au trône d'un roi.

BERGAMIN

Ta ! ta ! ta ! Voudrais-tu, blanc-bec, me faire accroire

Que tu viens ici pour les beaux yeux du mur ?

PERCINET

Voire

Pour les beaux yeux du mur !...

(Tourné vers le mur.)

Qui sont de bien beaux yeux.

Frais sourires d'azur, doux étonnements bleus,

Fleurs profondes, clairs yeux, vous êtes mes délices !....

.

SYLVETTE

Est-il spirituel, doux Jésus !

BERGAMIN

Est-il bête!

Mais je connais ce qui te fait perdre la tête :

Tu viens lire en cachette!

(Il prend le livre qui sort de la poche de Percinet et l'ouvre.)

Et du théâtre!... En vers!

Des vers!... Voilà pourquoi, la cervelle à l'envers,
 Vous rêvez, vous errez, évitant les approches,
 Pourquoi vous me venez parler d'aristoloques,
 Et pourquoi vous voyez des yeux bleus à ce mur!
 Un mur n'a pas besoin d'être joli, — mais sûr!
 Je vais faire enlever toutes ces choses vertes
 Qui pourraient nous cacher quelques brèches ouvertes,
 Et, pour mieux nous garder d'un voisin insolent,
 Remaçonner ce pan, bâtir un beau mur blanc,
 Bien blanc, bien net, bien propre, au lieu... d'aristoloques,
 Le garnir, dans le plâtre, ayant fait des encoches,
 De tessons de bouteille, au tranchant acéré,
 Qu'on verra s'en aller en bataillon serré...

PERCINET

Oh! grâce!

BERGAMIN

Pas de grâce!... ainsi je le décrète!

Tout le long, tout le long, tout le long de la crête!

*(Les Romanesques, 1894, acte I, sc. II,
 E. Fasquelle, éditeur.)*



Cyrano de Bergerac.

Au premier acte, Cyrano apparaît dans la salle du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, défend à l'acteur Mondory de jouer, et jette sa bourse aux comédiens. Puis il se bat, blesse son adversaire, et refuse avec hauteur la protection d'un de ses admirateurs auprès du cardinal. Le public une fois parti, un ami, Le Bret, se met à gronder Cyrano et à lui reprocher ses fanfaronnades. — Il y a, dans la deuxième partie de la scène, des formules qui établissent une analogie frappante entre Cyrano et l'Alceste de Molière.

CYRANO, LE BRET**LE BRET**

Ah! dans quels jolis draps!..

CYRANO

Oh! toi! tu vas grogner!

LE BRET

Enfin tu conviendras

Qu'assassiner toujours la chance passagère
Devient exagéré.**CYRANO**

Hé bien oui, j'exagère.

LE BRET

Ah!

CYRANOMais pour le principe et pour l'exemple aussi,
Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi.**LE BRET**Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,
La fortune et la gloire...**CYRANO**

Et que faudrait-il faire!

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc

Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
 Grimper par ruse au lieu de s'élever par force?
 Non, merci ! Dédier, comme tous ils le font,
 Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon
 Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
 Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?
 Non, merci ! Déjeuner, chaque jour d'un crapaud ?
 Avoir un ventre usé par la marche ? une peau
 Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?
 Exécuter des tours de souplesse dorsale ?
 Non, merci ! D'une main flatter la chèvre au cou,
 Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,
 Et donneur de séné par désir de rhubarbe ¹,
 Avoir son encensoir toujours dans quelque barbe ?
 Non, merci ! Se pousser de giron en giron,
 Devenir un petit grand homme dans un rond,
 Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
 Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?
 Non, merci ! Chez le bon éditeur De Sercy
 Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !
 S'aller faire nommer pape par les conciles
 Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?
 Non, merci ! Travailler à se construire un nom
 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,
 Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes ?
 Être terrorisé par de vagues gazettes,
 Et se dire sans cesse : oh, pourvu que je sois
 Dans les petits papiers du *Mercur* François ² ?
 Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,
 Préférer faire une visite qu'un poème,
 Rédiger des placets, so faire présenter ?
 Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter,

1. *Séné*, tisane purgative ; — *rhubarbe*, *id.* : on dit habituellement, de gens qui se font des compliments réciproques : « Passe-moi la casse, et je te passerai le *séné*. » E. Rostand remplace *casse* (tisane purgative) par *rhubarbe*. — 2. *Mercur français*, petit journal fondé en 1672, qui donnait les nouvelles mondaines et insérait des poésies, des charades, etc... Il y a là un *anachronisme*, puisque Cyrano de Bergerac est mort en 1655.



COQUELIN aîné, rôle de Cyrano de Bergerac.
(Théâtre de la Porte Saint-Martin, 1897.)

Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
 Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
 Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
 Pour un oui, pour un non, se battre, ou faire un vers!
 Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
 A tel voyage, auquel on pense, dans la lune ¹ !
 N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
 Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
 Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
 Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
 Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
 Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite.
 Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
 Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
 Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

LE BRET

Tout seul, soit ! mais non pas contre tous ! Comment diable
 As-tu donc contracté la manie effroyable
 De te faire toujours, partout, des ennemis ?

CYRANO

A force de vous voir vous faire des amis,

LE BRET

Quelle aberration !

CYRANO

Eh bien ! oui, c'est mon vice.
 Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse ².
 Mon cher, si tu savais comme l'on marche mieux
 Sous la pistolétade excitante des yeux !

1. Allusion au *Voyage dans la lune*, écrit par Cyrano, et publié seulement en 1677. 2. MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte I, sc. 1. Alceste : « Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande !... Tous les hommes me sont à tel point odieux Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux. »

Comme, sur les pourpoints, font d'amusantes tâches
 Le fiel des envieux et la bave des lâches !
 Vous, la molle amitié dont vous vous entourez
 Ressemble à ces grands cols d'Italie, ajourés
 Et flottants, dans lesquels votre cou s'effémine :
 On y est plus à l'aise... et de moins haute mine,
 Car le front n'ayant pas de maintien ni de loi,
 S'abandonne à pencher dans tous les sens. Mais moi,
 La Haine, chaque jour, me tuyaute et m'apprête
 La fraise dont l'empois force à lever la tête ;
 Chaque ennemi de plus est un nouveau godron
 Qui m'ajoute une gêne et m'ajoute un rayon :
 Car, pareille en tous points à la fraise espagnole,
 La Haine est un carcan, mais c'est une auréole !

(*Cyrano de Bergerac*, 1897, Acte II, sc. iv,
 Fasquelle, éditeur.)

L'Aiglon.

Un type de vieux grognard.

Le jeune duc de Reichstadt, *L'Aiglon*, le fils de Napoléon I^{er}, est à Schœnbrunn, en proie aux regrets et aux rêves. Il reçoit la visite du maréchal Marmont, un de ceux qui abandonnèrent l'Empereur pour se rallier à Louis XVIII. *L'Aiglon* reproche à Marmont sa défection ; celui-ci réplique :

MARMONT

A la fin nous étions trop fatigués !...

LE LAQUAIS¹, *d'une voix de tonnerre.*

Et nous ?

LE DUC et MARMONT

Hein ?

LE LAQUAIS¹

Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grâces,

Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,

1. Ce *laquais* est un vieux grenadier, qui s'est fait mettre au service du jeune duc de Reichstadt, et qui attend le moment favorable pour l'aider à s'échapper et à rentrer en France. Il se nomme Flambeau.

Sans espoir de duchés ni de dotations ;
 Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ;
 Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
 De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne ;
 Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
 Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
 Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
 De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète....

 Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais...
 Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués ?

MARMONT

Mais...

LE LAQUAIS

Et sans lui devoir, comme vous, des chandelles,
 C'est nous qui cependant lui restâmes fidèles !
 Aux portières du roi votre cheval dansait !...

Au duc.

De sorte, Monseigneur, qu'à la cantine où c'est
 Avec l'âme qu'on mange et de gloire qu'on dîne...
 Sa graine d'épinard ne vaut pas ma sardine !

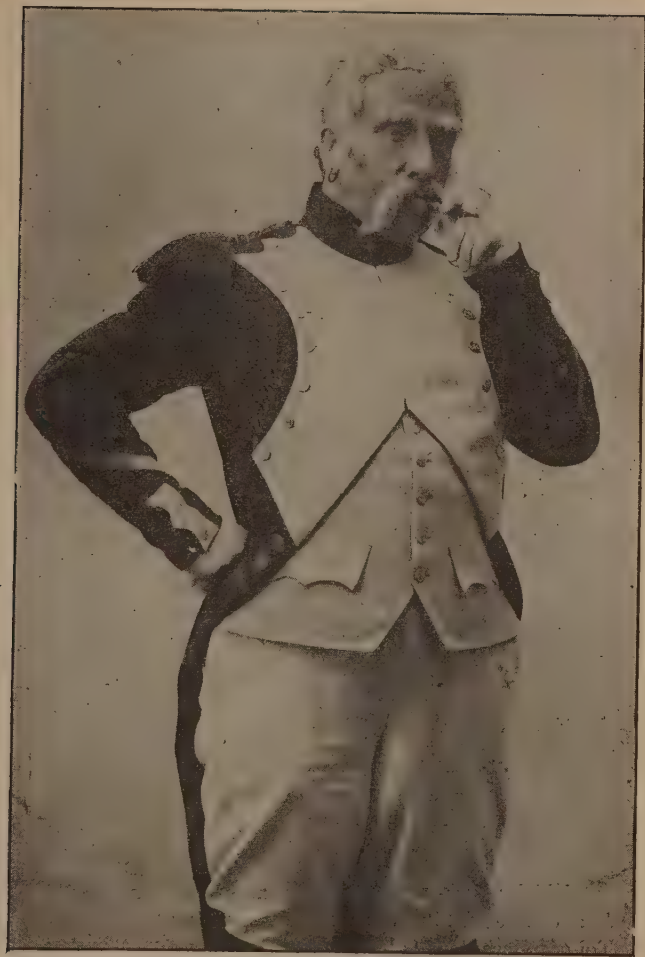
MARMONT

Quel est donc ce laquais qui s'exprime en grognard ?

LE LAQUAIS

Jean-Pierre-Séraphin Flambeau, dit « le Flambard »,
 Ex-sergent grenadier vélite ² de la garde,
 Né de papa breton et de maman picarde.
 S'engage à quatorze ans, l'an VI, deux germinal.
 Baptême à Marengo. Galon de caporal
 Le quinze fructidor an XII. Bas de soie
 Et canne de sergent trempés de pleurs de joie
 Le quatorze juillet mil huit cent neuf, — ici,

1. Allusion à la défection de Marmont, qui accompagnait Louis XVIII à son entrée dans Paris. — 2. *Vélite*, ou *voltigeur* ; soldat d'infanterie légère.



LUCIEN GUITRY, dans le rôle de Flambeau (*L'Aiglon*).
(Théâtre Sarah-Bernhardt, 1900.)

— Car la garde habita Schoenbrunn et Sans-Souci! —
 Au service de Sa Majesté Très Française
 Total des ans passés : seizè; campagnes : seize.
 Batailles : Austerlitz, Eylau, Somo-Sierra,
 Eckmühl, Essling, Wagram, Smolensk... *et cætera!*
 Faits d'armes : trente-deux. Blessures : quelques-unes.
 Ne s'est battu que pour la gloire et pour des prunes.

(*L'Aiglon*, 1900, Acte II, sc. III, Fasquelle, éditeur.)

Chantecler.

La pièce intitulée *Chantecler* a pour personnages des animaux, comme le Roman de Renart ou les Fables de La Fontaine. Mais Rostand prouve son indépendance et son originalité en s'inspirant directement de la nature, et en y mêlant un symbolisme nouveau. Il n'imité ni *Renart* ni *Les Fables*. Son coq, Chantecler, représente le caractère français avec toute sa franchise et toute sa verve : il est comme une nouvelle incarnation de Cyrano. — C'est Chantecler qui *chante* l'Hymne au Soleil.

Hymne au Soleil.

Toi qui sèches les pleurs des moindres graminées,
 Qui fais d'une fleur morte un vivant papillon,
 Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
 Trembler au vent des Pyrénées
 Les amandiers du Roussillon,

Je t'adore, Soleil! ô toi dont la lumière,
 Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
 Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
 Se divise et demeure entière
 Ainsi que l'amour maternel!

Je te chante, et tu peux m'accepter pour ton prêtre,
 Toi qui viens dans la cuve où trempe un savon bleu,
 Et qui choisis souvent, quand tu vas disparaître
 L'humble vitre d'une fenêtre
 Pour lancer ton dernier adieu!

Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,

Tu fais bouger des ronds par terre
Si beaux qu'on n'ose plus marcher!

Tu changes en émail le vernis de la cruche;
Tu fais un étendard en séchant un torchon;
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur la ruche
A de l'or sur son capuchon!

Gloire à toi sur les prés! Gloire à toi dans les vignes!
Sois bœni parmi l'herbe et contre les portails!

Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes!

O toi qui fais les grandes lignes

Et qui fais les petits détails!

C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,

A chaque objet donnant une ombre

Souvent plus charmante que lui!

Je t'adore, Soleil! Tu mets dans l'air des roses,
Des flammes dans la source, un dieu dans le buisson!

Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses!

O Soleil! toi sans qui les choses

Ne seraient que ce qu'elles sont!

(*Chantecler*, 1910, Acte I, sc. II, Fasquelle, éditeur.)

II *La Prière des Oiseaux.*

*Au lever du rideau, on voit, dans tout le sous-bois, à perte de vue,
des lapins qui hument le soir. Moment de silence et de fraîcheur.*

LES LAPINS, *chœur invisible des Oiseaux.*

UN LAPIN

C'est l'heure où lentement deux fauvelles, dont l'une
Est à capuchon noir et l'autre à mante brune,

Car l'une est des jardins et l'autre est des roseaux,
Vont dire l'oraison du soir...

UNE VOIX, *dans les branches.*

Dieu des oiseaux !

UNE AUTRE

Ou plutôt — car il sied avant tout de s'entendre
Et le vautour n'a pas le Dieu de la calandre ! —
Dieu des petits oiseaux !

MILLE VOIX, *dans les feuilles.*

Dieu des petits oiseaux!...

LA PREMIÈRE VOIX

Qui pour nous alléger mis de l'air dans nos os
Et pour nous embellir mis du ciel sur nos plumes,
Merci de ce beau jour, de la source où nous bûmes,
Des grains qu'ont épluchés nos becs minutieux,
De nous avoir donné d'excellents petits yeux
Qui voient les ennemis invisibles des hommes,
De nous avoir munis, jardiniers que nous sommes,
De bons petits outils de corne, blonds ou noirs,
Qui sont des sécateurs et des échenilloirs...

LA DEUXIÈME VOIX

Demain, nous combattons les chardons et les nielles :
Pardonnez-nous, ce soir, nos fautes vénielles
Et d'avoir dégarni deux ou trois groseilliers.

LA PREMIÈRE VOIX

Pour que nous dormions bien, il faut que vous ayez
Soufflé sur nos yeux ronds que ferment trois paupières.
Seigneur, si l'homme injuste, en nous jetant des pierres,
Nous paye de l'avoir entouré de chansons,
Et d'avoir disputé son pain aux charançons,
Si dans quelque filet notre famille est prise,
Faites-nous souvenir de saint François d'Assise
Et qu'il faut pardonner à l'homme ses réseaux
Parce qu'un homme a dit : « Mes frères les oiseaux » !



CHANTECLER (Lucien Guitry) et LA FAISANE (M^{me} Simone).

« Chantecler soutient de l'aile la Faisane qui, poursuivie par le chien Briffaut, s'est réfugiée dans la cour de la ferme, où elle s'évanouit. »

(Dessin de Georges Scott, *Illustration* du 12 février 1910.)

LA DEUXIÈME VOIX, *sur un ton de litanie.*

Et vous, François, grand saint, bénisseur de nos ailes...

DES MILLIERS DE VOIX, *dans les feuilles.*

Priez pour nous!

LA VOIX

Prédicateur des Hirondelles,

Confesseur des Pinsons...

TOUTES LES VOIX

Priez pour nous!

LA VOIX

Rêveur

Qui crûtes à notre âme avec tant de ferveur

Que notre âme, depuis, se forme et se précise...

TOUTES LES VOIX

Priez pour nous!

LA PREMIÈRE VOIX

Obtenez-nous, François d'Assise,

Le grain d'orge...

LA DEUXIÈME VOIX

Le grain de blé

UNE AUTRE VOIX

Le grain de mil!

LA PREMIÈRE VOIX

Ainsi soit-il

TOUTES, *dans un susurrement qui court jusqu'au bout de la forêt.*

Ainsi soit-il!

CHANTECLER, *sorti depuis un moment du creux du grand arbre.*

Ainsi soit-il!

L'ombre est devenue plus bleue. Un rayon de lune traverse la toile d'araignée, qui semble tamiser de la poudre d'argent.

(*Chantecler*, 1910, Acte IV, sc. 1, Fasquelle, édit.)

SCRIBE

1779-1861

Eugène Scribe a donné, de 1810 à 1861, plus de quatre cents pièces. Il n'a disparu que lentement et graduellement du répertoire : on reprend encore parfois, avec succès, quelques-unes de ses meilleures comédies. Enfin, aucun écrivain français n'a été plus souvent traduit et représenté à l'étranger.

A l'ouverture du Gymnase (*Théâtre de Madame*) en 1820, il devint le fournisseur attitré d'une scène où l'on ne pouvait faire jouer que des pièces en un acte. De là, cette abondance de vaudevilles où le sujet est ramassé avec tant de précision et de sûreté : *Le plus beau jour de la vie*, *la Demoiselle à marier*, *le Charlatanisme*, *la Manie des places*, etc. Scribe n'eut qu'à reprendre un peu plus tard le thème de quelques-uns de ces vaudevilles, pour faire de grandes comédies ; mais la nécessité de resserrer son action et de croquer vivement ses personnages, lui avait formé la main. — Cependant, il avait pénétré au *Théâtre-Français* en 1822, avec *Valérie* ; il y donnait, en 1827, *le Mariage d'argent*, puis *Bertrand et Raton* (1833), *la Camaraderie* (1837), *la Calomnie* (1840), *le Verre d'eau* (1840), *Une Chaîne* (1841), etc. — Depuis 1823, Scribe écrivait avec un égal succès des livrets d'opéras, d'opéras-comiques : *la Dame blanche* (1825), *la Muette de Portici* (1828), *Robert le Diable* (1831), *la Juive* (1835), *les Huguenots* (1836), etc.

Il ne faut pas demander à Scribe une profonde psychologie ni un style : il est



SCRIBE

Dans son cabinet de travail, d'après une caricature de Benjamin.

préoccupé avant tout de nous attacher par une intrigue bien faite; il excelle à poser, à compliquer, à dénouer son sujet.

On aurait tort cependant de lui refuser toute faculté d'observation et toute portée morale. Il nous a laissé dans ses vaudevilles une galerie de croquis exacts et piquants : le garde national, le vieux soldat de l'Empire, le fringant officier mondain de la Restauration, le journaliste *faiseur*, proto-type d'Émile de Girardin et de J. Janin, le négociant parvenu, le notaire, le petit employé. Tous ces bonshommes-là sont vivants : costumes, gestes, manies, langage, tout a été copié d'après nature. Et c'était un grand mérite de renouveler ainsi les personnages de la comédie de mœurs, et de les substituer aux imitations de Regnard, de Dancourt et de Beaumarchais, que les prédécesseurs immédiats de Scribe se contentaient de recopier et d'affaiblir.

Un Mariage d'argent.

Le héros de cette pièce, Poligni, est un jeune ambitieux tel que l'ont formé les mœurs nouvelles. Il aime l'honneur; mais il éprouve une véritable *crise de conscience*, car il est fortement tenté par la *fortune*. La pièce est consacrée à l'étude de cette crise, dans laquelle Poligni succombera. Au premier acte, nous le voyons qui s'entretient de ses projets avec un riche banquier, Dorbeval.

POLIGNI, DORBEVAL

DORBEVAL, *regardant sortir Olivier*. — Ce pauvre Olivier! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah ça! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre: maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison; mais depuis quelques jours on ne le voit plus, je ne sais ce qu'il devient; et cette préfecture que nous sollicitons...

POLIGNI. — Eh bien?...

DORBEVAL. — Eh bien! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI. — Ah! mon Dieu!

DORBEVAL. — J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère: et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI. — Vraiment!

DORBEVAL. — Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrièrre administrative? Rien de certain, rien de positif: des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent

pas ruiné pour cela ; au contraire ; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est ?

POLIGNI. — C'est vrai ; mais quel parti prendre ?

DORBEVAL. — Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu ; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur ; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, *avec embarras*. — Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL. — Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions ! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus ! Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus ?

POLIGNI, *embarrassé*. — Mais... moi... par exemple.

DORBEVAL. — Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs ?

POLIGNI, *à part*. — Quelle humiliation ! (*Haut.*) Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi, qui es mon ami et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs !

DORBEVAL, *d'un air de compassion*. — Même pas deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (*Lui prenant la main.*) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI. — Y penses-tu ? des charges dont le prix est énorme !

DORBEVAL. — Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baissent encore.

POLIGNI. — Mais comment veux-tu ?...

DORBEVAL. — Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt la procuration bien en règle ; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI. — Mais réfléchis donc ! Huit cent mille francs ! Comment veux-tu que je les paie ?

DORBEVAL. — Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comment on achète une charge : celles d'avoué, de notaire ne se paient pas autrement, et je n'aurais rien fait

pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses et que cela reviendrait au même; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI. — J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL. — Du tout! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI. — Comment?

DORBEVAL. — Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts. et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien; mais je peux la donner à mon agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI. — Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelque fois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contre-danses.

DORBEVAL. — Eh bien! l'entrevue est faite. La contredanse de rigueur! l'usage n'en veut qu'une, vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé; on demande aux parents : « Combien a-t-elle? » Je te l'ai dit; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs?

POLIGNI. — Si, mon ami; mais je te ferai observer que son caractère... Non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL. — Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI. — J'ai bien entendu; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL. — C'est possible! Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, avec impatience. — Eh! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL. — Eh bien! alors, pourquoi hésites-tu? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI. — C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL. — Toi ! C'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais ? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune ; mais si tu préfères un mariage d'inclination, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien ; d'autant plus que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente ; j'avais de la fortune ; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui, de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé ; car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer ; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs!..

POLIGNI. — Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de ne l'écouter que mon cœur ! plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède !

DORBEVAL. — Comment ! elle est mariée?..

POLIGNI. — Hélas ! oui ! Sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL. — Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas ; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple ; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé ? tu n'hésites plus ?

POLIGNI. — Nous en reparlerons ; nous verrons.

DORBEVAL. — Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI. — Dorbeval, de grâce !

DORBEVAL. — Il faut te prononcer : oui ou non ?

POLIGNI. — Eh, morbleu ! laisse-moi ! fais ce que tu voudras.

DORBEVAL. — Enfin!... ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

(*Un Mariage d'argent*, 1827, acte I, sc. v.)

Bertrand et Raton.

Scribe, toujours à l'affût des actualités, a voulu railler dans cette pièce l'ambition des bourgeois qui, depuis la révolution de 1830, délaissaient leurs affaires pour s'occuper de politique. Mais il aurait commis une maladresse, s'il avait fait une satire directe des travers contemporains : il a donc *dépaysé* son sujet.

L'action se passe, en 1772, à Copenhague. Le roi Christian VII est dominé par la reine Mathilde sa femme, et par le premier ministre de son choix, Struensée. Un parti, à la tête duquel se trouvent la reine mère et Bertrand de Rantzau, conspire contre Struensée. Pour servir son ambition, Bertrand de Rantzau exploite la vanité du marchand d'étoffes Raton Burkenstaff. A l'acte précédent, Raton, appelé à la cour dont il est le fournisseur, s'est fâché contre la reine Mathilde qui l'a fait attendre, a exprimé à haute voix son mécontentement, et a été flatté par la reine mère et par Rantzau.

ACTE DEUXIÈME

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffe en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit aux magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir et, derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

RATON, MARTHE.

(Raton est devant son comptoir ; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.)

MARTHE. — Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona ; quinze pièces de satin et autant de Florence.

RATON, *avec impatience*. — C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE. — Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON. — Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE. — Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, *avec colère*. — Un tapissier!

MARTHE. — Une de nos meilleures pratiques.

RATON. — Écrire à un tapissier!.,. quand je suis là à écrire à une reine!...

MARTHE. — Toi!

RATON. — A la reine mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE. — Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON. — Ce qu'il m'en reviendra! Tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (*Il se lève et sort de son comptoir.*) Du crédit, de la considération... On devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'État... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE. — Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne! Il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres désirs, d'autres rêves.

RATON. — Laisse-moi donc tranquille... il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (*A demi-voix.*) Il s'agit d'être prévôt des marchands et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... Oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis et la faveur de la cour ¹.

SCÈNE II

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, *portant des étoffes sous son bras*. — Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, *brusquement*. — Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? Qu'est-ce que tu me veux?

JEAN. — Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, *allant au comptoir*. — Va-t'en au diable!... Vous allez voir que jé vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de

1. Comparer la conversation de César Birotteau et de sa femme, dans le roman de Balzac.

Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme, ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN. — Et puis voici...

RATON. — Encore! il n'en finira pas.

JEAN, *lui présentant un sac*. — L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, *prenant le sac*. — Dieu! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (*Lui rendant le sac*.) Porte cela là-haut à mon caissier et qu'on me laisse tranquille. (*Il se remet à écrire*.) « Oui, madame, c'est à Votre Majesté... »

JEAN, *passant à droite et pesant le sac*. — Humiliant,.. pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier*. — Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, *à part*. — Ah! diable!... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (*Haut*.) C'est que, voyez-vous, madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade, à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE. — Et sur quoi?

JEAN. — Ah! dame!... je ne sais pas trop, sur un édit du roi...

MARTHE. — Et lequel?

RATON, *d'un air important et toujours au comptoir*. — Vous ne savez pas cela, vous autres : l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN. — Ça m'est égal, jé n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes : et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, *d'un air important*. — Certainement, c'est très grave.

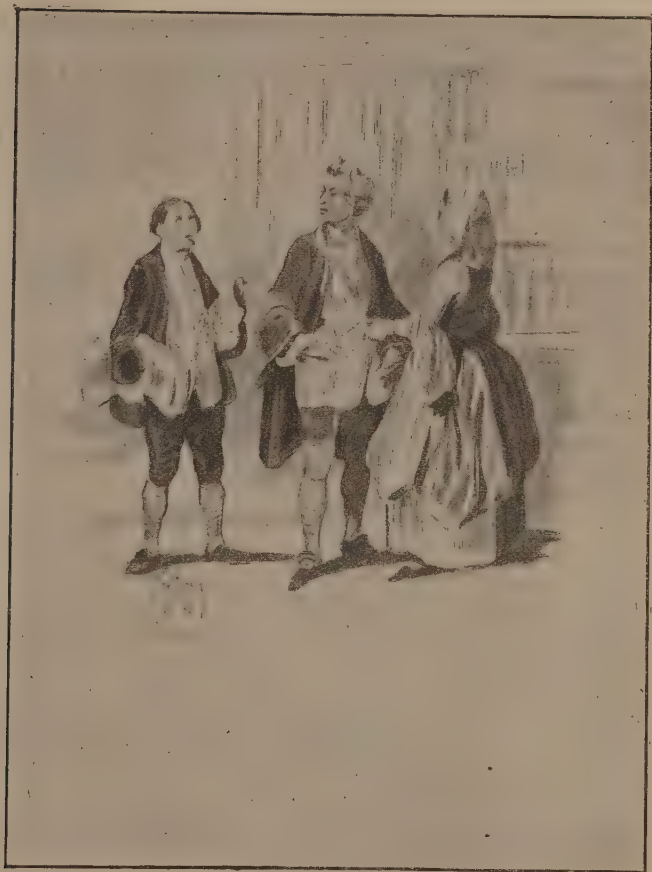
JEAN, *avec joie*. — Vous croyez?

MARTHE, *à Jean*. — Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN. — Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE. — De crier... quoi?

JEAN. — Est-ce que je sais? on crie toujours!



BERTRAND ET RATON (Acte II, sc. II).
Dessin d'Alfred Johannot pour l'édition des *Oeuvres* de SCRIBE
de A. André. 1835. Tome XV.

MARTHE. — Il suffit; remonteZ là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, *s'en allant*. — Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, *se retournant et voyant Raton qui, pendant ce temps, a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle*. — Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON. — Je vais voir ce que c'est.

MARTHE. — Et toi aussi?

RATON. — N'as-tu pas déjà peur? Les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents et glisser quelques mots en faveur de la reine mère.

MARTHE. — Et qu'as-tu besoin d'elle ou de sa protection?... Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde: on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON. — C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE. — Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricants! moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant, qui est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON. — A merveille, madame Raton Burkenstaff! Et vous aussi vous donnez dans les grandes manières... Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... et vous qui blâmez tant la cour, vous voulez l'imiter.

MARTHE. — Eh! mordu! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux! N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON. — Ah! si tu te mets sur ce chapitre!...

MARTHE. — Eh bien oui!... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'État;

je ne m'informe pas de ce qui se passe à la cour ; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas ; que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre ! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux ; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être ; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit ; et... voilà !

RATON, *avec impatience*. — Eh ! qui te dit le contraire ?

MARTHE. — Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles ; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait ou ce qu'on ne fait pas ; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne ¹.

RATON. — Que veux-tu?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... car enfin, qu'est-ce qu'il est ?

MARTHE. — Il est notre ami ; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien ! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON. — Est-il possible !... notre enfant !... notre fils unique !... il est malheureux !

MARTHE. — Et tu ne t'en es pas aperçu ?... tu ne t'en doutais pas ?

RATON. — Ce sont là des affaires de ménage... moi, je ne m'en mêlais pas, je comptais sur toi ; j'ai tant d'occupations !... Et qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il lui faut ? Est-ce de l'argent ? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clef de ma caisse ; donne-la-lui.

MARTHE. — Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement*. — Ah ! c'est vous, mon père... Je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

1. Tout le caractère de Marthe peut être comparé à celui de M^{me} Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme*.

RATON. — C'est ce qu'on dit ; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser sortir. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC. — Ce n'est rien, mon père, rien du tout, mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent ; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE. — Est-il possible ?

ÉRIC. — Ils pourraient finir par le savoir !

RATON. — Qu'est-ce que ça me fait ? Je ne crains rien ; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil-d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient pas !

ÉRIC, à demi-voix. — C'est ce qui vous trompe, mon père ; je crois qu'ils oseront.

RATON effrayé. — Hein ! qu'est-ce que tu me dis là ?... ce n'est pas possible !

MARTHE. — J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

ÉRIC. — Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, tremblant. — Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait ; et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela ? d'où le tiens-tu ?

ÉRIC. — D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite et que je ne puis nommer ; mais vous pouvez me croire.

RATON. — Je te crois, mon enfant ; et d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire ?

ÉRIC. — L'ordre n'est pas encore signé ; mais d'un instant à l'autre il peut l'être ; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE. — Et où cela ?

ÉRIC. — Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, vivement. — Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE. — Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de ne se mêler que de son commerce!

ÉRIC, *d'un ton suppliant*. — Eh! ma mère...

MARTHE. — Tu as raison! j'ai tort; ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC. — Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON. — Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE. — Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC. — Comme vous voudrez. (*Apercevant Jean qui descend l'escalier.*) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN. — Est-il possible? Quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE. — Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN. — Oui, madame.

ÉRIC. — Et tu ne le quitteras pas?

JEAN. — Oui, monsieur Éric.

RATON. — Et surtout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN. — Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, *à Jean, à demi-voix*. — La cour et le ministère sont furieux, contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN. — Ah bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître, vous verriez quel tapage! madame m'entendra crier.

RATON. — Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE. — Vous êtes un tapageur.

ÉRIC. — Et, du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, *tristement et à part*. — Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, *qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils*. — Adieu!... adieu!... soyez tranquilles, il n'arrivera rien. (*Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.*)

L'émeute prévue par Rantzau a éclaté. On a arrêté Raton Burkenstaff. Mais Struensée effrayé a donné ordre de le relâcher, et l'émeute s'est calmée, ce qui déjoue les calculs de Rantzau, lequel a tout intérêt à ce que l'agitation continue. On va voir comment il escamote le marchand, pour faire croire à une nouvelle arrestation, et pour renouveler les troubles parmi les ouvriers et les bourgeois.

SCÈNE IX

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, *accourant tout essoufflé*. — Victoire!... victoire!... nous l'emportons!...

MARTHE et ÉRIC. — Parle vite!

RANTZAU. — Parle donc!...

JEAN. — Je n'en peux plus, j'ai tant crié!... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions : « Burkenstaff! Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre qui le condamne; Burkenstaff!!! » Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé, et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous avaient abusés; je révoque toute espèce d'arrestation et je vous jure ici, au nom de la reine et au mien, que M. Burkenstaff est libre et n'a plus rien à craindre. »

MARTHE. — Je respire!...

CHRISTINE. — Quel bonheur!

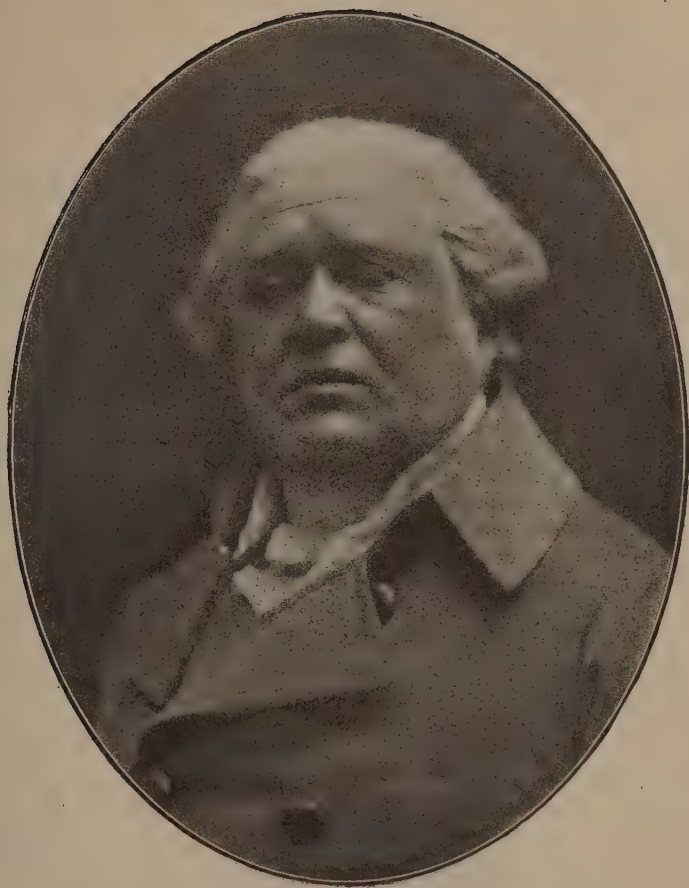
ÉRIC. — Tout est sauvé!

RANTZAU, *à part*. — Tout est perdu!

JEAN. — Alors, c'étaient des cris de : « Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff! » Et quand j'ai eu dit à mes voisins : « C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique! » Ils ont crié : « Vive Jean! » et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore : les voilà tous qui s'organisent; les chefs de métiers en tête, vont venir ici complimenter notre maître et le le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, *à part*. — Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, *à part*. — Quel dommage! une révolte qui commençait si bien!... A qui se fier à présent?



THIRON, dans le rôle de Bertrand de Rantzen (reprise de 1883).
(Théâtre-Français.)

SCÈNE X

CHRISTINE, ÉRIC, *au fond*; RATON *et plusieurs notables qui l'entourent*; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

RATON, *prenant plusieurs pétitions*. — Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, *à part*. — A la bonne heure!

RATON. — Je l'accepte! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortège, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, vous, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, *criant en sortant*. — Vive Burkenstaff! vive notre chef!

RATON. — Notre chef!... vous l'entendez! quel honneur! (*A Éric.*) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (*A Marthe.*) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE. — Vous en ferez une maladie; reposez-vous...

RATON, *s'essuyant le front*. — Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! Tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (*Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.*) Que vois-je? Mademoiselle de Falkenskiel¹ et monsieur de Rantzau chez moi! (*A Rantzau d'un air protecteur et avec emphase.*) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?...

RANTZAU, *froidement*. — Quinze aunes de velours pour un manteau.

RATON, *déconcerté*. — Ah! c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était tout autre chose... (*Appelant.*) Ma femme!... (*A Rantzau.*) Vous sentez qu'au moment d'un triomphe... (*Appelant de nouveau.*) Ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

1. Pendant l'émeute, Éric, fils de Raton Burkenstaff, a sauvé Christine de Falkenskiel dont le carrosse avait été arrêté par les ouvriers, et l'a conduite dans la boutique de son père.

RANTZAU, *donnant un papier à Marthe.* — Voici ma note.

RATON, *criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.* — Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?... (*Montrant la porte qui est sous l'escalier.*) Le vin du petit caveau.

MARTHE, *remontant l'escalier.* — Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

RATON. — Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (*Marthe remonte l'escalier et disparaît.* — *A Rantzau.*) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (*A Christine, d'un ton protecteur.*) Mademoiselle de Falkenskiel, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (*Se reprenant.*) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (*D'un ton d'importance.*) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU. — Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

RATON. — C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, *vivement.* — Je me charge de ce soin, mon père.

RATON. — A la bonne heure!... (*A Éric.*) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... tu diras : « Je suis Éric Burkenstaff, fils de messire... »

JEAN. — Raton Burkenstaff... c'est connu... ça va sans dire.

RANTZAU, *saluant Christine.* — Adieu, mademoiselle... adieu, mon jeune ami. (*Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle suivi de Jean.*)

SCÈNE XI

RANTZAU, RATON.

(*Rantzau s'est assis près du comptoir et Raton de l'autre côté, à droite.*)

RATON. — On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU. — J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON. — Célèbre!... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose

inconcevable... ce matin, personne n'y pensait, moi non plus... c'est venu en un instant.

RANTZAU. — C'est toujours ainsi que cela arrive (*A part*) et que cela s'en va. (*Haut.*) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON, *naïvement et se levant.* — Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette, car si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, *souriant.* — C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON. — Comme vous dites... ils m'aiment tant aussi!... Et puis, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU. — On s'anime.

RATON. — On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, *souriant et le rappelant.* — Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, *se frottant le front.* — C'est juste... je l'oubliais... (*Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.*) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, *à Raton qui ouvre la porte.* — C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON. — Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (*Frappant sur la porte.*) Six pouces d'épaisseur: doublée en fer: et puis, il y a une seconde porte exactement pareille. (*Prêt à entrer.*) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU. — Je vous en prie... je monte au magasin. (*Raton est descendu dans le caveau; Rantzau, qui avait fait quelques pas vers l'escalier du magasin, revient en regardant autour de lui, s'avance vers la porte du caveau, la ferme, retire la clef et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant*): C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors. (*Montrant la clef*) il faut les mettre sous clef. (*Il monte tranquillement l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.*)

SCÈNE XII

JEAN, MARTHE.

JEAN, *paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.* — Les voici, les voici... c'est superbe à voir, un cortège magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (*On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortège, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.*) Où est donc notre maître? là-haut, sans doute? (*Courant à l'escalier.*) Notre maître, descendez donc!... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, *paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.* — Qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN. — Je crie après notre maître.

MARTHE. — Il est en bas.

JEAN. — Il est en haut.

MARTHE. — Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, *en dehors.* — Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN. — Et il n'est pas là... et on va crier sans lui... (*Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.*) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, *en dehors.* — Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!

JEAN, *à la porte de la boutique et criant.* — Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (*Parcourant le théâtre.*) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, *rentrant par la droite.* — Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, *redescendant du magasin.* — Nous non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, *en dehors, avec des murmures.* — Burkenstaff!... Burkens-taff!...

JEAN. — Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE. — Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN. — Laissez-donc! Après les promesses qu'on nous a faites! (*Se*

frappant le front.) Ah! mon Dieu!... Ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... *(Courant au fond.)* Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... *(Criant.)* C'est une horreur... Une infamie!...

MARTHE. — Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, *s'adressant à une douzaine de gens du peuple.* — Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne : et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, les amis!

LE PEUPLE, *se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.* — Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef, .. notre ami...

MARTHE. — Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN. — Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme, .. et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS. — Au palais! au palais!

RANTZAU, *paraissant au haut de l'escalier et regardant ce qui se passe.* — A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, *agitant leurs bannières et leurs bonnets.* — A bas Struenséc! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours! *(Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzeau descend lentement l'escalier en se frottant les mains.)*

(Bertrand et Raton, 1833, Act. II, sc. I et III, q. 12.)

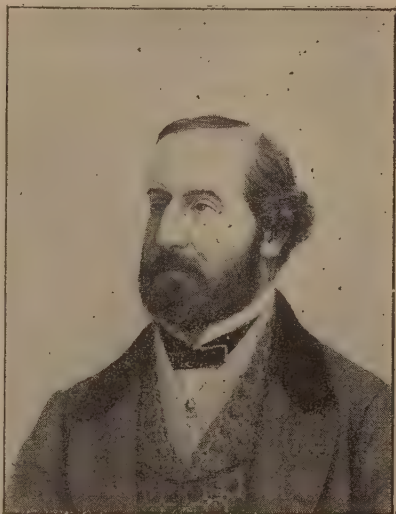


ÉMILE AUGIER

1820-1889

Émile Augier est surtout connu aujourd'hui par *le Gendre de M. Poirier* (1854) qui est resté au répertoire courant du Théâtre-Français. Mais toutes ses pièces, dont plusieurs sont fréquemment reprises, méritent d'être connues. Il avait débuté à l'Odéon en 1844, avec deux petits actes en vers, *la Ciguë*. En 1849, il fit applaudir dans *Gabrielle* (cinq actes en vers) une courageuse et éloquente apologie de la famille et du mariage. Désormais, dans toutes ses pièces, la plupart écrites en prose, Émile Augier va défendre les mêmes idées.

Ainsi, dans *le Mariage d'Olympe* (1855), il fait saisir au vif le danger de la mésalliance morale; la femme sans honnêteté n'est pas réhabilitée par le mariage: il lui restera toujours « la nostalgie de la boue ». — On envie la jeune fille richement dotée; Augier montre dans *Ceinture dorée* (1856) qu'il lui est plus difficile qu'à toute autre de faire un mariage selon son cœur, surtout si, comme Caliste, elle l'a mené noble, et si elle apprend que la fortune de son père est due à de louches spéculations. Le père devra restituer l'argent mal gagné; alors le prétendant honorable, qui n'avait osé se déclarer et qui est aimé, tendra la main à la jeune fille. — Dans *Un Beau Mariage* (1859), autre genre de mésalliance: un jeune savant, qui pourrait avoir une belle carrière, s'est marié dans un monde trop frivole; il en souffre, et il convertit sa femme à sa vie sérieuse, par son courage et par son dévouement à la science. — *Les Effrontés* (1861) et *le Fils de Giboyer* (1862) sont deux comédies qui se font suite. Dans la première, c'est encore un conflit entre l'honneur et l'argent; Clémence est sur le point d'en être la victime. *L'effronté* Vernouillet, d'abord honteux d'avoir été condamné comme escroc, relève la tête, édite un journal, se crée des protections politiques, et s'il ne réussit pas à épouser Clémence, il continue à prospérer. C'est là qu'apparaît



ÉMILE AUGIER.

D'après une photographie.

le fameux Giboyer, le bohème, le déclassé, le nouveau Figaro, bon à tout et propre à rien. Ce personnage devient le héros du *Fils de Giboyer*, pièce où la politique et la polémique prennent décidément trop de place. — Dans *la Contagion* (1866), *Paul Forestier* (1868), *Jean de Thommeray* (1872), Augier attribue au désœuvrement, à l'ambition mal comprise, à la *blague*, la décadence de la jeune génération. — Il écrit en 1876 une pièce sur le divorce, *Madame Caverlet*, et en 1878 il fait ses adieux au public par *les Fourchambault* : là, il traite encore la thèse de l'intégrité et de la beauté de la famille, mais en y mêlant des situations et des sophismes où l'on sent de plus en plus l'influence de Dumas fils.

Augier écrit dans une langue sobre et vigoureuse, parfois un peu déclamatoire, parfois trop volontairement spirituelle. Mais il est, au xix^e siècle, notre plus robuste tempérament dramatique.

Le Gendre de M. Poirier.

Augier a tiré cette pièce d'un roman de Jules Sandeau. — Gaston de Presles, un gentilhomme ruiné, a épousé la fille d'un riche négociant, M. Poirier. Celui-ci espérait que son gendre deviendrait diplomate, et l'introduirait lui-même à la cour de Louis-Philippe. Mais Gaston de Presles, légitimiste, « émigré à l'intérieur », ne reconnaît pas le roi *usurpateur*. Il est décidé à vivre, indépendant, des rentes de son beau-père. — M. Poirier veut avoir avec lui une explication définitive.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE V.

M. POIRIER, LE MARQUIS GASTON DE PRESLES.

POIRIER. — En vous donnant ma fille et un million, je pensais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON. — Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER. — Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme; et je passe condamnation. Mais dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire, de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON. — Allez, Sully! allez, Turgot!... coupez, taillez, j'y consens! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en!

POIRIER. — Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON. — Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER. — Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON. — Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER. — Cela vous étonne ?

GASTON. — Un peu, mais je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER. — Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON. — Vous voulez dire : mon cher Gaston, je pense ? La langue vous a fourché ?

POIRIER. — Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre la familiarité est permise.

GASTON. — Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme ?...

POIRIER, *se levant*. — C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON. — Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas !

POIRIER. — Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit, mais...

GASTON. — Où prenez-vous cela ?

POIRIER. — Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON. — Ah ! fi ! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. — Je ne suis pas un marquis, moi !

GASTON. — Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. — Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentillhommerie. Dieu merci ! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. — Vous n'en faites pas de cas ?

POIRIER. — Non, monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez : je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres ; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON. — Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER. — Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON. — Non? Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER, *interdit*. — Pourquoi je vous ai donné...

GASTON. — Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER. — Une arrière-pensée?

GASTON. — Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez donc une arrière-pensée.

POIRIER, *se rassurant*. — Quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le honneur de mon enfant, quel mal y verriez-vous? Qui me reprochera, à moi, qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille : j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON. — Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER. — C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON. — Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part*. — Comprendrait-il la situation?

GASTON. — Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose?

POIRIER. — Eh bien! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON. — Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER. — Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain, ni futile.

GASTON. — Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris? expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement*. — Je suis ambitieux.

GASTON. — On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État. C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.



LÉON BERNARD, rôle de Poirier.
(Théâtre-Français.)

POIRIER. — Oh! je ne prétends pas...

GASTON. — Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? Fi donc! Le conseil d'État? Non! Un poste diplomatique? Justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER. — J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le ture.

GASTON. — Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER. — Oh! croyez-vous?

GASTON. — Mais voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER. — Soyez donc tranquille! Je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON. — Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous.

POIRIER. — Je crois que oui.

GASTON. — Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si beau chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER. — Oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité; je suis, comme je vous disais, un vieux libéral.

GASTON. — Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse : mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER. — Celle qu'on ne doit qu'à soi-même.

GASTON. — Vous serez comte.

POIRIER. — Non! il faut être raisonnable, baron seulement.

GASTON. — Le baron Poirier!... Cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER. — Oui, le baron Poirier.

GASTON (*Il le regarde et part d'un éclat de rire.*) — Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle! Baron! Monsieur Poirier! Baron de Catillard!

POIRIER, *à part.* — Je suis joué!...

(*Entre le duc Hector de Montmeyran, ami de Gaston.*)

GASTON. — Arrive donc, Hector! arrive donc! -- Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à La

Hogue? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron.

POIRIER. — Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? Pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC. — Bien répliqué, monsieur!

GASTON. — Voilà qui promet pour la tribune.

M. Poirier est donc décidé à réformer sa maison. Il veut commencer par renvoyer son cuisinier, Vatel, qui se prétend descendant du fameux maître d'hôtel du prince de Condé, dont M^{me} de Sévigné a raconté la mort tragique.

ACTE III

SCÈNE IV

POIRIER, puis LE PORTIER, et VATEL, cuisinier.

POIRIER, *seul*. — Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien... il me coûte les yeux de la tête... il est maître chez moi... Il faut que cela finisse (*Il sonne. Entre un domestique.*) Faites monter le portier et le cuisinier. (*Le domestique sort.*) Nous allons voir, mon gendre!... J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous; restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise. (*Entre le portier.*)

LE PORTIER. — Monsieur m'a fait demander?

POIRIER. — Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER. — L'écriteau?

POIRIER. — « A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises. »

LE PORTIER. — L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER. — Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER. — Mais monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres.

POIRIER. — Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER. — A vous, monsieur.

POIRIER. — Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER. — Oui, monsieur. (*Entre Vatel.*)

POIRIER. — Allez, François. (*Le portier sort.*) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL. — Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera vraiment un objet d'art, et M. Poirier sera étonné.

POIRIER. — Avez-vous le menu sur vous?

VATEL. — Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER. — Veuillez me le réciter.

VATEL. — Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER. — Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL. — Comment, monsieur?

POIRIER. — Je le veux. Continuez.

VATEL. — Relevé : la carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé à la Napolitaine, le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER. — Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL. — Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER. — Je suis le maître ici... entendez-vous? Continuez.

VATEL. — Entrées : les filets de volaille à la Concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges farcis à la Bohémienne.

POIRIER. — A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL. — C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER. — Je prends ça sur moi : voyons vos rôtis.

VATEL. — C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au

travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER. — J'allais vous la demander, mon bon ami; mais, comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL. — Un domestique! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER. — Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL. — Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, *à part*. — Encore un qui tient à son nom! (*Haut.*) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (*Vatel sort.*) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges!

(*Le Gendre de M. Poirier*, 1854, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Un bohème de lettres : Giboyer.

Émile Augier a créé un type aussi caractéristique que Figaro. Giboyer, fils de portier, a été envoyé au collège par son père. Mais ses études finies, il est devenu un *déclassé*, parce qu'il est resté sans *éducation*, et que l'instruction a développé ses appétits sans lui donner des *verius*. — Vernouillet, banquier véreux et lanceur d'affaires, l'a pris comme secrétaire, et lui a confié la chronique d'un journal qu'il vient d'acheter. Dans le bureau de Vernouillet, le marquis d'Auberive retrouve Giboyer, et reconnaît en lui le fils de son portier.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE IV

LE MARQUIS, VERNOUILLET, GIBOYER.

GIBOYER, *de la porte de droite*. — Le tzar est en route.

VERNOUILLET. — Chut!

GIBOYER, *apercevant le marquis*. — N'est-ce pas à M. le marquis d'Auberive que j'ai l'honneur...

LE MARQUIS. — A lui-même, monsieur.

GIBOYER, à *Vernouillet*. — Présente-moi donc!

VERNOUILLET. — M. Anatole Giboyer, un camarade de collège à moi, et le plus actif de mes collaborateurs.

LE MARQUIS. — Giboyer... Attendez donc... Non! ce ne peut pas être cela.

GIBOYER. — C'est précisément cela, au contraire.

LE MARQUIS. — Quoi! ce portier qui avait vendu son fils à un maître de pension?...

GIBOYER. — C'était mon propre père, et je suis l'enfant prodige en personne.

VERNOUILLET. — Tu ne t'étais jamais vanté de cela, toi?

GIBOYER. — Nous autres philosophes, nous attachons si peu de prix au frivole avantage de la naissance! Si je m'en targue aujourd'hui, c'est uniquement pour remercier M. le marquis de l'intérêt qu'il me témoigna dans cette circonstance. Après avoir attaqué de toutes les manières la fatale résolution de mon père, il lui donna son compte. Si le brave homme vous avait écouté, monsieur le marquis, je tirerais tranquillement le cordon chez vous à l'heure qu'il est, au lieu de tirer le diable par la queue.

LE MARQUIS. — Regretteriez-vous le bienfait de l'éducation?

GIBOYER. — Il m'a mené coucher loin!

LE MARQUIS. — Vous m'étonnez!

GIBOYER. — Tant qu'ont duré mes études, j'ai vécu comme un oœ en pâte. Je remportais tous les prix, et les marchands de soupe se disputaient votre serviteur comme une réclame vivante; si bien qu'en philosophie j'avais obtenu de la concurrence une chambre à part, avec la permission de fumer et de découcher. Mais, le lendemain de mon baccalauréat, il fallut en rabattre.

LE MARQUIS. — Votre bienfaiteur vous planta là?

GIBOYER. — Oh! non!... Il m'offrit une place de pion à six cents francs; mais il me supprima la chambre, la pipe et les permissions de dix heures. Ça ne pouvait pas durer; je lâchai l'enseignement, et je me jetai dans les aventures, plein de confiance en ma force et ne soupçonnant pas que ce grand chemin de l'éducation, où notre jolie société laisse s'engouffrer tant de pauvres diables, est un cul-de-sac.

LE MARQUIS, à *Vernouillet*. — Écoutons : ce n'est pas du style noble, mais c'est instructif. (*A Giboyer*) Vous diriez-vous qu'on le murât, ce cul-de-sac?

GIBOYER. — Oui, morbleu! qu'on le mure si on ne veut pas le percer par

l'autre bout!... Savez-vous comment j'ai vécu, moi qui pourrais soutenir une thèse, comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili*¹?

LE MARQUIS. (*s'asseyant à gauche de la table*). Je serais curieux de le savoir. (*Vernouillet est assis au milieu de la table.*)



RÉGNIER (rôle de Vernouillet).

GÖT (rôle de Giboyer).

Dessin de Marcelin dans *la Vie parisienne* du 27 août 1861.

GIBOYER. — Tour à tour courtier d'assurances, sténographe, commis voyageur en librairie, secrétaire d'un député du centre dont je faisais les discours, d'un duc écrivassier dont je bâclais les ouvrages, préparateur au baccalauréat, rédacteur en chef de *la Bamboche*, journal hebdomadaire, vivant d'expédients, empruntant l'aumône, laissant une illusion et un

1. Pic de la Mirandole, savant italien (1463-1494), avait publié une liste de 900 propositions sur tout ce que l'on peut savoir (*de omni re scibili*), et s'était engagé à les soutenir contre tous.

préjugé à chaque pièce de cent sous, je suis arrivé à l'âge de quarante ans, le gousset vide et le corps usé jusqu'à l'âme.

LE MARQUIS. — Je ne suis pas un ardent défenseur de notre société ; permettez-moi cependant de vous dire que si vous n'aviez pas quelques vices...

GIBOYER. — Oui, parbleu ! j'en ai. Vous en avez bien, vous autres !... Croyez-vous que les privations soient un frein aux appétits ? Mais si je n'avais eu que mes vices, ils n'étaient pas bien coûteux, je me serais encore tiré d'affaire ; par malheur, j'avais aussi une vertu, la seule qui ne fût pas restée en route : j'étais bon fils. Je ne voulais pas mettre mon père à l'hôpital... C'était un enfantillage ridicule... Que voulez-vous ? on n'est pas complet. Il a eu l'indiscrétion de vivre longtemps, et moi j'ai eu la simplicité de le pleurer. Si c'était à recommencer...

LE MARQUIS. — Bah !... vous recommenceriez.

GIBOYER. — C'est possible. Je ne veux pas me faire plus fort que je ne suis. Mais c'est une grande duperie qu'une vertu dans une position où l'homme n'a pas trop de toutes ses forces et de tous ses vices pour se frayer un passage !

VERNOUILLET. — Laisse-nous donc tranquilles ! Le vrai mérite perce toujours. Je pourrais te citer vingt hommes éminents sortis comme toi des rangs du peuple.

GIBOYER. — Parbleu ! je t'en citerai cinquante !

VERNOUILLET. — Alors de quoi te plains-tu ?

GIBOYER. — Je me plains de n'en pouvoir citer que cinquante ; je me plains qu'il faille un mérite exceptionnel pour percer : enfin, que ce soit l'exception et non la règle.

VERNOUILLET. — Ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre, c'est au gouvernement.

GIBOYER. — Les gouvernements ne sont pour rien là-dedans ; question sociale et non politique.

LE MARQUIS. — Ah ! ah ! monsieur est socialiste ?

GIBOYER. — Si je le suis ? jusqu'aux moelles ! *(S'asseyant à la table en face du marquis.)* Voyons, monsieur le marquis, franchement, est-ce une société que nous avons, depuis 89 ?

LE MARQUIS. — Non, non, non !

VERNOUILLET. — Qu'est-ce donc que c'est ?

GIBOYER. — Une mêlée de tous les égoïsmes, une curée de toutes les convoitises, une ripaille dans une forêt de Bondy !

LE MARQUIS. — Bravo, Pic de la Mirandole!

GIBOYER. — Les plus hardis font main basse sur les vivres, et les autres les flagornent pour avoir les miettes.

LE MARQUIS. — De mieux en mieux.

GIBOYER. — Deux et deux font quatre : le règne de l'arithmétique est arrivé, comme il arrivera dans tous les pays où il n'y a rien au-dessus du capital.

VERNOUILLET. — Bah ! tu auras beau dire : l'argent a une puissance intrinsèque qu'on ne lui ôtera pas ; il est roi par la force des choses !

GIBOYER. — Voilà justement pourquoi il faut le combattre : la civilisation, c'est la victoire de l'homme sur la force des choses ! Que dirais-tu d'une loi morale qui glorifierait les appétits naturels ?

VERNOUILLET. — Je dirais...

GIBOYER. — Tu ne sais pas. Tu ferais bien de dire qu'elle conduit tout droit à l'abrutissement de l'espèce. Eh bien ! c'est ce qui a lieu dans l'ordre social, quand vous créez une aristocratie d'argent. Vous mettez dans le plateau des jouissances matérielles ce qui devrait leur servir de contre-poids : les honneurs, la considération, le pouvoir. Tout ce qui ne mène pas à la fortune devient une duperie ; l'âme de la nation décroît, les instincts de la brute se redressent de tous côtés, et vous voyez poindre cette théorie bestiale : A chacun selon ses appétits.

LE MARQUIS, *bas à Vernouillet*. — Il est curieux ce petit prolétaire.

GIBOYER. — En sorte que l'ancien régime était plus près de la civilisation que le nôtre, parce qu'il avait au moins une chimère à mettre au-dessus de la richesse.

LE MARQUIS, *à Vernouillet*. — Voilà ce qu'il faudrait dire dans *la Conscience publique*¹.

VERNOUILLET. — Merci bien : je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à ma formule. Plus de révolutions !

GIBOYER. — Elle est bonne, ta formule, si tu veux la prendre au sérieux.

LE MARQUIS. — Eh quoi ! monsieur Giboyer, vous voudriez priver ce bon peuple français de son passe-temps favori ?

GIBOYER. — Ah ! très bien ! Vous êtes de ceux qui le croient léger et indisciplinable ?

LE MARQUIS. — S'il ne l'est pas, avouez qu'il cache bien son jeu depuis soixante ans.

1. Titre du journal de Vernouillet.

GIBOYER. — Parbleu ! il ressemble à ce monsieur qui avait eu huit rhumes de cerveau en un mois, et qui les avait tous guéris, excepté le premier. Achevez la révolution de 89, et vous n'en aurez plus à redouter.

LE MARQUIS, *se levant sur place*. — Achever 89 ? Ça n'est donc pas fini ?

VERNOUILLET. — Il me semble pourtant que la liberté et l'égalité sont bien quelque chose.

GIBOYER. — Ce n'est que le commencement, le travail de démolition... On a fait table rase des abus : il reste à reconstruire une société, c'est-à-dire à organiser la résistance contre la force des choses, en créant une aristocratie en dehors de l'argent.

VERNOUILLET. — C'est bientôt dit.

LE MARQUIS. — Mais sur quoi la fonderiez-vous dans ce pays démocratique ?

GIBOYER. — Sur le principe même de la démocratie ; sur le mérite personnel.

LE MARQUIS. — Allons donc !

GIBOYER. — Depuis que le monde est monde, le courant de l'humanité porte de ce côté-là. Je me ferais fort de vous démontrer, l'histoire à la main, depuis l'antiquité, qui était la divinisation de la force, jusqu'au XVIII^e siècle, cette immortelle campagne de l'intelligence qui aboutit à l'explosion de 89, à la Déclaration des droits de l'homme et au sacre du génie.

VERNOUILLET. — Bah ! tu n'es qu'un pédant.

GIBOYER. — Mon éducation me le permet.

UN DOMESTIQUE. — Monsieur Charrier¹.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CHARRIER, VERNOUILLET, GIBOYER.

LE MARQUIS. — Vous arrivez bien, Charrier ; nous sommes en train de chercher une ligne politique au journal. Cela vous intéresse comme Français et comme actionnaire ; car vous avez pris des actions, je crois ?

CHARRIER. — Beaucoup.

1. Charrier est un banquier, qui passe pour fort honnête homme, et qui pose pour le bourgeois vertueux et solennel ; mais il a eu jadis un procès scandaleux, pour avoir ruiné ses actionnaires. Vernouillet a surpris ce secret, connu également du marquis.

LE MARQUIS. — Monsieur conseille une croisade en faveur de l'aristocratie de l'intelligence : qu'en pensez-vous ?

CHARRIER. — Je pense que nous l'avons.

LE MARQUIS. — Hein ? qu'est-ce que nous avons ?

CHARRIER. — L'aristocratie de l'intelligence.

LE MARQUIS. — La plaisanterie est bonne. Qu'en dites-vous, La Mirandole ?

VERNOUILLET. — Charrier a raison ; le mérite ne se mesure pas à la toise comme les carabiniers. On ne peut lui fixer qu'un étalon approximatif, et on a pris le plus facile à vérifier, le résultat du travail, la fortune.

LE MARQUIS, à Giboyer. — Voilà une conclusion qui vous démonte.

GIBOYER. — C'est spécieux, j'en conviens.

VERNOUILLET. — Alors, tiens-toi pour battu.

GIBOYER, à Vernouillet. — Me prêtes-tu cinq cents francs, si je te colle au mur ?

VERNOUILLET. — Non.

GIBOYER. — Je t'y collerai donc pour rien, comme un pauvre... La fortune ne s'acquiert jamais que par le travail et l'intelligence, je le veux bien : les facultés nécessaires à l'enrichissement sont de première catégorie, c'est convenu... tu vois que je suis bon prince ! Mais il reste un tout petit point qui détruit ton étalon de fond en comble : c'est que la fortune est héréditaire et que l'intelligence ne l'est pas.

LE MARQUIS, se levant, ainsi que Charrier et Vernouillet. — Touché ! Et savez-vous, messieurs, où aboutissent vos théories révolutionnaires, si vous voulez être logiques ? À l'abolition de l'héritage ; vous ne vous en tirez pas autrement. Pataugez, mes amis, pataugez !

CHARRIER. — Oh ! si l'on s'avisait de toucher à l'héritage !...

GIBOYER. — Je suis bien désintéressé dans la question, monsieur le marquis ; mais je crois que nous nous en tirerons à meilleur marché...

LE MARQUIS. — Cependant tout se corrompt et se moisit.

GIBOYER. — Purifiez l'air avec de la gloire ! Faites du feu en attendant le soleil.

CHARRIER. — La guerre maintenant !

LE MARQUIS. — J'espère bien mourir avant l'accomplissement de toutes ces belles choses.

(*Les Effrontés*, 1861, Acte II, sc. iv et v, Calmann-Lévy, éditeurs.)

ALEXANDRE DUMAS FILS

1821-1895

Dumas fils débuta au théâtre, en 1852, par *la Dame aux Camélias*, pièce tirée d'un roman qu'il avait publié en 1848. Le sujet en est à la fois banal et risqué : mais



ALEXANDRE DUMAS FILS

D'après une lithographie de Penauille.

la forme en était simple, et d'un réalisme de style et de mise en scène qui frappa le public. — Il donna ensuite, avec des succès divers, provoquant souvent plus de scandale que d'applaudissements, *Diane de Lys* (1853), *le Demi-Monde* (1855), *la Question d'argent* (1857), *Un Père prodigue* (1859), *l'Ami des femmes* (1864), *les Idées de M^{me} Aubray* (1867), *la Princesse Georges* (1871), *la Femme de Claude* (1873), *l'Etrangère* (1876), *Denise* (1885), *Francillon* (1887).

Dumas fils soutient que le théâtre doit être *utile* ; il est, en cela, disciple de Diderot. « Toute littérature, écrit-il, qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un

seul écrivain, consacré par le temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine. » — Dumas fils ne se contente pas, comme Augier, de rappeler la société présente, gâtée par les bêtises romantiques, à la pratique des vieilles vertus de famille ; il est *réformateur*, et la *thèse* anime et gâte toutes ses pièces.

Il est à la fois un des esprits les plus généreux et les plus faux de notre temps :

il a des idées justes, et il aboutit souvent à des conclusions absurdes. Tantôt dans *les Idées de M^{me} Aubray*, et dans *Denise*, il confond le pardon avec l'estime, et il prêche le mariage dans des conditions qui en bannissent pour plus tard la sécurité morale. Tantôt, dans *la Femme de Claude*, il exige le châtiment de la femme coupable, jusqu'au meurtre, et il écrit : *Tue-la!* — Enfin, aux embarras ou aux conflits du mariage, il ne trouve qu'un remède, le divorce (*la Femme de Claude*, *la Princesse Georges*, *l'Etrangère*, etc.).

Dumas fils est, en soi, un réaliste, un esprit aigu et pénétrant; mais il est aussi « le fils de Dumas père » : de là, toute une partie romanesque dans ses pièces. Ses intrigues sont souvent bizarres, comme dans *l'Etrangère*, et dans *la Princesse de Bagdad*. Parfois, il les obscurcit par un symbolisme *ibsenien* avant Ibsen, comme dans *la Femme de Claude*. Ces « poussées de romantisme » se retrouvent aussi dans les tirades de ses *raisonneurs* ou de ses jeunes gens et de ses jeunes filles; une poésie intempestive et luxuriante envahit la pièce, entre deux scènes réalistes.

Le style de Dumas est cinglant, spirituel, souvent oratoire et éloquent. Ce n'est pas, à vrai dire, un style dramatique. Tous les personnages parlent dans ces pièces la même langue, et leur style ne les caractérise jamais. Ce *naturaliste* manque au plus haut point de *naturel*. Au fond, c'est un pamphlétaire, un journaliste, un prédicateur, qui donne à sa polémique la forme dramatique, parce qu'il est, encore une fois, « le fils de Dumas père ».

Un contrat de mariage.

Dans *la Question d'argent* (1857), Dumas fils nous présente dans la personne de Jean Giraud le type d'un spéculateur sans scrupules. Plutôt inconscient que malhonnête, et croyant que tout est permis pour s'enrichir ou pour sauvegarder sa fortune, Jean Giraud, qui est un parvenu et qui s'en vante, voudrait par un mariage aristocratique pénétrer dans la haute société. Il demande la main d'Élisa de Roncourt, fille d'un gentilhomme ruiné. Celle-ci, qui aimait René de Charzoy, se résout à ce mariage pour sauver sa famille de la misère. Mais lorsque Giraud discute avec elle les articles du contrat, elle se rend compte de la singulière mentalité du spéculateur, et elle se révolte.

ACTE IV

SCÈNE VII

ÉLISA, JEAN.

ÉLISA. — Vous m'avez fait demander, monsieur Giraud?

JEAN. — Non pas, mademoiselle, non pas. Je vous ai fait dire seulement que je désirais causer avec vous de nos petites affaires. Nous sommes assez grands tous les deux pour les traiter nous-mêmes, et je veux vous soumettre notre contrat, que je viens de prendre chez mon notaire, et recevoir vos observations avant qu'il soit mis au net.

ÉLISA. — Ce contrat ne me regarde pas, monsieur; je n'apporte rien, vous apportez tout. Ce que vous ferez sera bien fait.

JEAN. — Vous m'apportez beaucoup, au contraire. Vous m'apportez la grâce, l'esprit, le goût, les relations du monde, le bonheur enfin. Tout cela est sans prix et je ne le payerai jamais ce que cela vaut. Voyons : « Par devant maître... ont comparu M. Jean Giraud, banquier, d'une part, et mademoiselle Élixa de Roncourt; lesquels, dans la vue du mariage projeté entre eux, ont arrêté de la manière suivante les conditions civiles de cette union : — Article 1^{er}. — Il y aura séparation de biens entre les époux... » Votre père m'a dit que vous désiriez que nous fussions mariés sous ce régime.

ÉLISA. — Oui, monsieur; j'ai tenu à cette clause pour votre garantie personnelle.

JEAN. — « La future aura l'administration de ses biens et la jouissance de ses revenus.

« Article II. — Apport de la future :

« Mademoiselle de Roncourt apporte en mariage et se constitue personnellement en dot :

« 1^o Un trousseau à son usage, dentelles, cachemires, etc., estimé. 50.000 francs.

« 2^o Bijoux, diamants, estimés. 100.000 —

« 3^o Une somme de un million en bonnes valeurs. »

ÉLISA. — Pardon, monsieur, pardon, je ne comprends pas.

JEAN. — C'est pourtant bien simple ! je vous reconnais un million de dot...

ÉLISA. — Monsieur...

JEAN. — Notre contrat est rédigé, sauf les noms, exactement comme celui de la duchesse de Riva.

ÉLISA. — La duchesse apporte réellement un million, tandis que moi...

JEAN. — Mais l'homme qu'elle épouse n'apporte rien, ça revient toujours au même, et elle lui reconnaît trois cent mille francs. Il se peut que nous nous séparions un jour, pour une cause ou pour une autre; il ne faut pas que vous soyez à la discrétion de votre mari. Il n'y a pas de mal que, de temps en temps, les grands seigneurs apprennent des parvenus comment il faut se conduire en certains cas.

ÉLISA. — Il est bien triste, monsieur, dans quelque condition que se fasse un mariage, de prévoir, avant que le contrat soit signé, la possibilité d'une séparation.



ROSE CHÉRI dans le rôle d'Elisa de *la Question d'argent*.
(Gymnase, 1857.)

JEAN. — En affaires, il faut tout prévoir. Et puis je peux mourir. Je ne veux pas que vous ayez la moindre contestation de mes parents, qui n'ont pas sur l'argent les mêmes idées que moi. Je meurs, les enfants héritent, vous reprenez votre dot, personne n'a rien à dire, et vous n'êtes pas forcée de vous marier une seconde fois.

ÉLISA. — Si le malheur veut que vous mouriez le premier, monsieur, ce sera à vous d'avoir pris les dispositions que vous aurez cru devoir prendre, mais en dehors de moi. Cette aumône préventive et magnifique m'humilie et me blesse. Dans la position où je suis, j'accepte déjà trop pour accepter davantage. Il faut rayer cette clause, je vous en prie, je le veux...

JEAN. — Mais si cette clause est autant à mon avantage qu'au vôtre ?

ÉLISA. — C'est autre chose, alors.

JEAN. — Mon Dieu, oui : je suis dans les affaires ; je les fais sur une grande échelle ; l'échelle peut casser. Il est bon que, dans ce cas, je retrouve par terre une bonne somme qui m'aide à me relever. Avec un million, on vit modestement, mais enfin on vit, ou l'on peut tenter de nouveau la fortune. Si je suis ruiné, si je perds plus que je ne possède (car on ne sait jamais), vous réclamez votre dot et les créanciers n'ont rien à dire.

ÉLISA. — C'est vrai. Je suis bien heureuse de votre franchise, monsieur Giraud, je m'explique enfin votre mariage.

JEAN. — Oui. Vous aviez peur que je ne fusse un mari ordinaire, un vrai mari jaloux, exigeant ; je comprends cela. Soyez tranquille : nous autres hommes d'argent, qui ne pouvons pas avoir d'amis véritables, ce que nous demandons surtout à notre femme, c'est d'être notre amie. Des femmes il y en a partout, mais celle qui nous convient est difficile à trouver.

ÉLISA. — Oui, votre femme doit être un autre vous-même.

JEAN. — Il faut encore qu'elle soit assez honnête pour ne pas se sauver un beau jour avec l'argent que nous sommes forcés de mettre sous son nom. C'est arrivé quelquefois. Je ne dis pas ça pour vous. Du reste, vous allez être très riche de votre chef ; il y a une foule d'opérations que vous...

ÉLISA. — Mais, dites-moi, monsieur Giraud, dans le cas où nous ferions de mauvaises affaires ?

JEAN. — Eh bien, je vous l'ai dit, nous retrouverions toujours votre dot...

ÉLISA. — Et alors tant pis pour les créanciers ? C'est que, vous savez, moi, je suis la fille d'un homme qui s'est dépossédé pour payer les siens ou plutôt ceux de son frère.

JEAN. — Ce n'est pas la même chose. Des créanciers de Bourse, d'ailleurs, ça ne compte pas; la loi refuse de les reconnaître.

ÉLISA. — C'est juste. Mais, s'ils attaquent mon contrat, que répondrai-je?

JEAN. — Que vous tenez votre dot de votre père.

ÉLISA. — Mon père est sans fortune..

JEAN. — Il n'est pas sans fortune, il a une position : il est intendant de la comtesse.

ÉLISA. — Si l'on allait dire qu'il a volé pour doter sa fille?

JEAN. — On laisse dire. L'important est d'avoir la loi de son côté. Mais, du reste, nous ne ferons que des opérations très honnêtes et très sûres. Il faut que je vous dise encore...

ÉLISA, *se levant*. — C'est inutile, monsieur.

JEAN. — Pourquoi cela?

ÉLISA. — Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Quand je pense que vous auriez pu ne me dire tout ce que je viens d'entendre qu'après notre mariage! Qu'est-ce que je serais devenue? (*Elle déchire le contrat.*)

JEAN. — Qu'est-ce que vous faites?

ÉLISA. — Je déchire ce contrat.

JEAN. — Vous ne voulez plus être ma femme?

ÉLISA. — Pour qui me prenez-vous?

JEAN, *se levant*. — Madame!

RENÉ, *qui est entré pendant la fin de la scène, à Élisabeth*. — Retournez auprès de la comtesse : cet homme va vous insulter; c'est inutile, je me charge du reste.

ÉLISA. — René!

RENÉ. — Ne craignez rien.

(*Il la reconduit jusqu'à la porte de sa chambre. Elle sort. René revient à Jean qui se dispose à sortir...*).

(*La Question d'argent, 1857, Acte IV, sc. VII, Calmann-Lévy, éditeurs.*)



L'Étrangère.

M. Mauriceau, gros négociant, a marié sa fille Catherine au duc de Septmonts. Catherine aimait un jeune ingénieur, Gérard, fils de sa gouvernante; mais celui-ci n'avait pas osé demander la main de la riche héritière; et, quand il revient d'une mission lointaine, Catherine est devenue duchesse de Septmonts. Elle est fort malheureuse, avec ce mari endetté et joueur.

Le duc de Septmonts a surpris une lettre par laquelle sa femme appelle à son secours l'ingénieur Gérard, celui qu'elle aimait avant son mariage, et sur la loyauté duquel elle sait pouvoir compter. Septmonts a déclaré qu'il se battrait avec ce Gérard; il est sûr de le tuer. Catherine est soutenue par son propre père, qui répond de son honnêteté, et qui sera le témoin de Gérard. — Le duc, à la recherche d'un témoin peu scrupuleux, croit le trouver en la personne de l'Américain Clarkson, mari de cette *Étrangère* assez mystérieuse qui avait, l'année précédente, arrangé le mariage de Septmonts avec Catherine. — On va voir, dans cette scène d'une belle venue dramatique le heurt de deux caractères bien tranchés, et le mouvement rapide qui amène le dénouement.

ACTE V

SCÈNE VI

SEPTMONTS, CLARKSON.

SEPTMONTS. — ... Voici de quoi il s'agit. Je dois me battre demain matin. Ce duel ne peut se terminer que par la mort de l'un des deux adversaires. Je suis l'offensé : j'ai donc le choix des armes : je choisis l'épée.

CLARKSON. — Vous tirez bien?

SEPTMONTS. — Je crois être un des premiers tireurs de Paris; mais celui de mes amis sur qui je compte pour qu'il me serve de témoin avec vous est un de ces hommes du monde qui discutent tous les points d'une affaire, et avec qui les préliminaires de la rencontre peuvent durer plusieurs jours. Je désire que ce soit fini tout de suite.

CLARKSON. — Le fait est qu'en France vous donnez à ces sortes de choses une importance et une solennité que nous ne comprenons pas, nous autres Américains, qui vidons la question en cinq minutes, au premier coin de rue et devant tout le monde.

SEPTMONTS. — C'est justement pour cela que je me suis permis de m'adresser à vous. Êtes-vous disposé à m'assister?

CLARKSON. — De très grand cœur! Mistress Clarkson, quand je lui ai communiqué votre lettre, m'a dit de faire tout ce que je pourrais pour vous être agréable. Il y a longtemps que vous la connaissez?

SEPTMONTS. — Quatre ans, à peu près, et je lui dois beaucoup, moralement, je ne vous le cacherai pas. J'étais garçon quand j'ai connu mistress Clarkson. Un jour, j'avais perdu au jeu une grosse somme : cent cinquante mille francs, que je n'avais pas et que j'essayais vainement de me procurer, car j'étais complètement ruiné à cette époque. Mistress Clarkson m'a très généreusement prêté cette somme, que je lui ai rendue avec des intérêts équivalant au capital.

CLARKSON. — Mais, puisque vous étiez ruiné, comment avez-vous pu rendre ce gros capital et payer ces gros intérêts ? Votre père est mort ou votre mère ? En France, la mort des parents est une grande ressource.

SEPTMONTS. — Non, j'étais orphelin et je n'avais plus rien à attendre. Je me suis marié.

CLARKSON. — Ah ! c'est vrai ; vous avez encore le mariage d'argent, vous autres Français ! c'est un grand avantage sur nous, qui ne nous marions que par amour. Chez nous, dans un cas comme le vôtre, on entreprend quelque chose, on va aux mines, on travaille. Enfin, chaque pays a ses habitudes. — Je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Tout cela ne me regarde pas, au fond. Revenons à notre duel.

SEPTMONTS. — Je suis enchanté, au contraire, de vous donner tous les détails possibles ; vous pourriez vous étonner, en effet, quand vous allez entrer en relations avec les témoins de mon adversaire, de voir qu'un de ces deux témoins est M. Mauriceau.

CLARKSON. — Le père de votre femme ?

SEPTMONTS. — Lui-même.

CLARKSON. — Témoin de votre adversaire, contre vous ! C'est assez nouveau, ça !

SEPTMONTS. — Oui ; vous voyez qu'il y a là-dessous des circonstances que l'on ne peut faire connaître à tout le monde.

CLARKSON. — On le dirait.

SEPTMONTS. — La raison apparente du duel entre M. Gérard et moi...

CLARKSON. — Comment ! c'est avec M. Gérard que vous vous battez ?

SEPTMONTS. — Vous le connaissez ?

CLARKSON. — Pas depuis longtemps ; mais enfin, je le connais, et puis j'avais entendu parler de lui par mistress Clarkson, qui lui a rendu aussi un grand service. C'est inouï, ce qu'elle a rendu de services, en Europe, mistress Clarkson ! Elle lui a sauvé la vie à M. Gérard.

SEPTMONTS. — Eh bien, je ne crois pas qu'elle soit maintenant dans les mêmes dispositions à son égard.

CLARKSON. — Pourquoi lui en voudrait-elle ?

SEPTMONTS. — Les femmes sont si capricieuses.

CLARKSON. — Est-ce qu'il serait amoureux d'elle ?

SEPTMONTS. — En général les femmes n'en veulent pas à mort pour cela.

CLARKSON. — C'est plutôt pour le contraire, quand elles aiment et qu'on ne les aime pas. Ce n'est pas parce que mistress Clarkson aime M. Gérard que vous voulez vous battre avec lui ?

SEPTMONTS. — Non ; c'est parce qu'il a l'audace d'aimer une autre personne qui me touche de très près.

CLARKSON. — La duchesse, peut-être ?

SEPTMONTS. — Oui, monsieur.

CLARKSON. — Charmante femme ! Je comprends cela !

SEPTMONTS. — Je le comprends aussi, mais je ne puis l'admettre.

CLARKSON. — S'il n'a pas le bonheur d'être aimé d'elle, ce n'est qu'un hommage qu'il lui rend.

SEPTMONTS. — J'ai entre les mains une lettre.

CLARKSON. — Ah ! vous avez entre les mains une lettre...

SEPTMONTS. — Une lettre qui prouve qu'il est aimé.

CLARKSON. — C'est une autre affaire, alors. Je suis complètement à votre service. Je suis de ceux qui n'admettent aucun compromis en ces matières.

SEPTMONTS. — Alors, ce n'est pas tout ce que je réclamerai de vous. Je puis être tué, il faut tout prévoir, et, si je succombe, j'ai été offensé de telle façon par la duchesse que je veux être vengé.

CLARKSON. — Comment ?

SEPTMONTS. — Je désire que cette lettre que j'ai en ma possession devienne alors publique.

CLARKSON. — Ah ! et à quoi puis-je vous servir là-dedans ?

SEPTMONTS. — Je vous confierai cette lettre cachetée. (*Il prend la lettre dans sa poche.*) La voici.

CLARKSON. — Bien !

SEPTMONTS. — Si je survis, vous me la rendrez telle quelle ; sinon, dans le procès qui aura lieu, vous en donnerez lecture au tribunal. On saura alors que j'ai vengé mon honneur, sous le prétexte qui n'était pas le vrai, et M. Gérard et la duchesse seront compromis de telle sorte, qu'ils ne pourront plus jamais se revoir.



FRÉDÉRIC FEBVRE, créateur du rôle de Clarkson, dans *l'Étrangère*.
(Théâtre-Français, 1876.)

CLARKSON. — Peuh ! une fois que vous seriez mort, qu'est-ce que cela pourrait vous faire ?

SEPTMONTS. — J'y tiens. Acceptez-vous cette mission ?

CLARKSON, *après un moment de réflexion*. — Parfaitement.

SEPTMONTS. — Voici cette lettre.

CLARKSON, *la prenant, et tout en la tenant*. — Mais, j'y pense, quand le procès aura lieu, il est tout probable, il est même certain que je ne serai plus en France. Je comptais partir demain matin au plus tard. Je resterai jusqu'à demain soir pour vous être agréable et vous assister dans votre duel ; mais c'est tout ce que je puis faire.

SEPTMONTS. — Eh bien, alors, vous aurez la bonté de remettre cette lettre à mistress Clarkson avec les recommandations que je viens de vous faire, et elle sera en aussi bonnes mains que les vôtres.

CLARKSON, *regardant la lettre*. — Très bien. Une enveloppe blanche. Qu'est-ce qui prouve que cette lettre est adressée à M. Gérard ?

SEPTMONTS. — L'enveloppe qui porte le nom de M. Gérard est dedans.

CLARKSON. — Vous avez trouvé cette lettre ?

SEPTMONTS. — Je l'ai trouvée... avant qu'elle fût mise à la poste.

CLARKSON. — Et, comme vous aviez des soupçons, vous l'avez décachetée ?

SEPTMONTS. — Oui.

CLARKSON. — Je vous demande pardon de vous questionner ainsi, mais c'est vous-même qui m'avez fait l'honneur de me dire que vous désiriez que je fusse tout à fait au courant de l'affaire... Vous saviez que les relations entre la duchesse et M. Gérard duraient depuis longtemps ?

SEPTMONTS. — Elles datent d'avant le mariage.

CLARKSON, *regardant du côté de la chambre de Catherine*. — Oh ! oh ! c'est grave !

SEPTMONTS. — Ils s'aimaient et voulaient s'épouser, mais le père n'a pas voulu.

CLARKSON. — Et M. Gérard tenait au mariage, lui ?

SEPTMONTS. — Oui ; mais quand il a su que mademoiselle Mauriceau était millionnaire, comme il n'avait rien et qu'il s'appelait Gérard tout court, il s'est retiré.

CLARKSON. — C'est très bien, ce qu'il a fait là, ce jeune homme ! Ça ne m'étonne pas.

SEPTMONTS. — Oui ! mais maintenant, il revient.

CLARKSON. — Et il est au mieux avec votre femme?

SEPTMONTS. — Ah! je ne dis pas cela!

CLARKSON. — Qu'est-ce que vous dites, alors?

SEPTMONTS. — Mais, comme la lettre le fait croire, cela revient au même pour le procès.

CLARKSON. — Oh! oh!

SEPTMONTS. — Vous n'êtes pas de mon avis?

CLARKSON. — Non; pas tout à fait. Je comprends qu'on se venge des gens qui vous font du mal, mais non de ceux qui ne vous en font pas, et je n'aime pas beaucoup qu'on se venge d'une femme, même coupable, à plus forte raison quand elle est innocente et qu'on lui doit beaucoup, car vous lui devez beaucoup, à votre femme, entre nous. Je m'explique alors que M. Mauriceau prenne fait et cause pour sa fille, et pour M. Gérard, du moment qu'il est sûr de leur innocence à tous les deux. Sait-il que cette lettre a été écrite, M. Mauriceau?

SEPTMONTS. — Oui; et il a même voulu me la prendre de force.

CLARKSON. — Pourquoi ne l'a-t-il pas prise?

SEPTMONTS. — Parce que j'ai eu la présence d'esprit de lui dire que je n'avais plus cette lettre et que je vous l'avais envoyée.

CLARKSON. — C'est très ingénieux!

SEPTMONTS. — C'est alors que, M. Gérard m'ayant provoqué, M. Mauriceau a cru faire un coup de théâtre en lui disant devant moi : « Je serai votre témoin! »

CLARKSON. — Voilà toute l'histoire?

SEPTMONTS. — Oui.

CLARKSON. — Eh bien, cher monsieur, à vous parler franchement, tous ces gens-là me font l'effet d'être de braves gens. Votre petite femme me paraît être la victime de préjugés, de mœurs et de combinaisons auxquelles nous ne comprenons rien, nous autres sauvages de l'Amérique. Dans notre société que je ne saurais comparer à la vôtre, puisque nous datons d'hier, si mademoiselle Mauriceau eût aimé un brave garçon comme M. Gérard, son père l'eût donnée à celui qu'elle aimait, et, si son père n'avait pas voulu, elle serait allée tout bonnement se marier chez le juge de paix du district. Le père ne l'eût peut-être pas dotée, mais le mari eût travaillé et les deux jeunes gens eussent été heureux. Quant à M. Gérard, c'est un homme de cœur et de talent. Nous aimons les gens qui travaillent, nous autres, et, à quelque pays qu'ils appartiennent, nous les tenons pour

des compatriotes, toujours sans doute parce que nous sommes des sauvages. Vous comprenez donc que je ne partage pas tout à fait vos idées dans la question qui nous occupe.

SEPTMONTS. — Ce qui veut dire?

CLARKSON. — Que, si je vous donne cette explication, c'est que je crois comprendre qu'en me faisant l'honneur de me choisir pour premier témoin, vous avez pensé que les gens de mon pays étaient moins clairvoyants ou moins scrupuleux que les gens du vôtre. Bref, vous vous êtes figuré que je prêterais les mains à toutes les petites malpropretés dont vous venez de me faire le récit avec une candeur qui vous honore. Eh bien, vous vous êtes trompé, cher monsieur.

SEPTMONTS. — C'est à moi que vous parlez?

CLARKSON. — C'est à vous, puisqu'il n'y a que nous deux ici; mais, si vous voulez, on fera entrer du monde.

SEPTMONTS. — Alors, vous me dites en face?...

CLARKSON. — Je vous dis en face que gaspiller l'héritage qu'on a reçu, perdre au jeu l'argent qu'on n'a pas, en emprunter à une femme sans savoir ni quand ni comment on le lui rendra, se marier pour payer ses dettes et continuer ses farces, se venger d'une femme innocente, dérober des lettres, abuser de sa force aux armes pour tuer un galant homme, je vous dis en face que tout cela est le fait d'un drôle, que, par conséquent, vous êtes un drôle, et ce qui m'étonne c'est que cinquante personnes ne vous l'aient pas déjà dit avant moi et qu'il ait fallu que je fisse trois mille lieues pour vous renseigner à ce sujet, car vous n'avez pas l'air de vous en douter et vous n'en paraissez pas encore très convaincu.

SEPTMONTS, *se contenant avec la plus grande peine*. — Vous savez que je ne puis vous demander raison avant d'en avoir fini avec votre ami M. Gérard. Vous en abusez étrangement, monsieur, mais nous nous retrouverons. Veuillez me rendre le papier que vous avez à moi.

CLARKSON. — Jamais de la vie! Puisque c'est à M. Gérard que ce papier était adressé, c'est à M. Gérard qu'il appartient et c'est à M. Gérard que je compte le remettre. S'il veut vous le rendre, lui, je ne l'en empêcherai pas, mais j'en doute.

SEPTMONTS. — Vous vous battez, n'est-ce pas?

CLARKSON. — Oh! ça, tant qu'on veut?

SEPTMONTS. — Eh bien, quand j'en aurai fini avec l'autre, nous aurons affaire ensemble.

CLARKSON. — Après-demain, alors?

SEPTMONTS. — Après-demain.

CLARKSON. — Mais il faut que je parte demain soir, au plus tard.

SEPTMONTS. — Vous attendrez. Et, en attendant, sortez!

CLARKSON. — Comme j'ai l'air d'un monsieur à qui on dit comme ça : « Sortez! » et qui sort... Regardez-moi donc, ce n'est pas difficile de voir à quoi je suis décidé. Je ne veux pas que vous vous battiez avec Gérard avant de vous être battu avec moi. Si Gérard vous tue, je n'aurai pas le plaisir de croiser le fer avec un des premiers tireurs de Paris, ce qui m'amuserait cependant; et, si vous le tuez, vous aurez causé des malheurs irréparables. Si vous croyez que je vais vous laisser tuer un homme qui va me faire une économie de vingt-cinq pour cent sur le lavage de l'or, vous vous trompez. Allons, prouvez que vous êtes brave, même quand vous n'êtes pas sûr d'être le plus fort. Allez chercher dans votre chambre une bonne paire d'épées, puisque c'est ça que vous tirez le mieux, moi aussi, du reste, et suivez-moi dans ces grands terrains déserts qui sont derrière votre hôtel. Je me demandais en venant pourquoi on ne les utilisait pas. En pleine ville ça vaut de l'argent! Eh bien, nous allons les faire connaître. Quant à nos témoins, aux arbitres du point d'honneur, ce seront les gens qui passeront, s'il en passe. (*Septmonts se dirige vers la porte, mais quand il y est, il étend la main vers la sonnette pour appeler. — Clarkson se jette entre la sonnette et lui.*) Ah! pas de sonnette! Ne faisons pas le gentilhomme Louis XV et n'essayons pas de faire bâtonner le croquant par nos gens, ou, aussi vrai que je m'appelle Clarkson, je vous soufflette devant tous vos laquais!

SEPTMONTS. — Eh bien, soit, monsieur, je commencerai par vous.

CLARKSON. — A la bonne heure! (*Regardant sa montre*) Allons, je pourrai peut-être partir ce soir.

Septmonts est sorti. Clarkson sort par le fond.

(*L'Étrangère, Acte V, sc. vi, Calmann-Lévy, éditeurs.*)



EUGÈNE LABICHE

1815-1888

Labiche est, après Scribe, le plus illustre représentant du vaudeville. Il a su,



EUGÈNE LABICHE
d'après une pointe sèche
de Marcellin Desboutin.

comme Scribe lui-même, introduire dans ses petites pièces, des types bien observés : bourgeois, employés, notaires, étrangers, etc. Il est peut-être supérieur à Scribe par un certain don de finesse ironique, de bon sens à la fois bienveillant et malin qui apparaît dans ses meilleures pièces : *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), *le Voyage de M. Perrichon* (1860), *la Poudre aux yeux* (1861), *la Cagnotte* (1864), etc. De plus, il renouvelle la forme du grand vaudeville, en construisant d'ingénieuses et ahurissantes intrigues bâties sur des *quiproquos* et disposées en un crescendo étourdissant : le modèle du genre est *le Chapeau de paille d'Italie*. Enfin, dans le dialogue, toujours aisé et naturel, il a tantôt des coq-à-l'âne des plus comiques, tantôt des *mots* plus profonds que ceux de Dumas fils ; M. Perrichon dira par exemple à celui qu'il croit avoir sauvé : « Vous me devez tout... je ne l'oublierai jamais. » Ce sont déjà les *mots de nature* dont le Théâtre-libre s'attribuera l'invention. — Le mérite de cette œuvre, en apparence légère et superficielle, se dégage de plus en plus. Émile Augier a écrit : « Le théâtre de Labiche gagne cent pour cent à la

lecture : le côté burlesque rentre dans l'ombre, et le côté comique sort en pleine lumière. »

Le Misanthrope et l'Auvergnat.

Dans cette petite pièce, Labiche traite sous une forme humoristique le même sujet que Molière, dans son *Misanthrope*; on pourrait lui donner pour titre ce proverbe : « La vérité n'est pas toujours bonne à dire. »

SCÈNE II

CHIFFONNET, *seul*.

Chiffonnet paraît à gauche. Il a une bande de taffetas d'Angleterre sur la figure, tient un rasoir à la main... Il est sombre et s'avance jusqu'à la rampe sans parler.

Mon coutelier m'a dit que ce rasoir couperait..., et ce rasoir ne coupe pas!... (*Avec amertume.*) Et l'on veut que j'aime le genre humain! Pitié! pitié! Oh! les hommes!... je les ai dans le nez!... Oui, tout en ce monde n'est que mensonge, vol et fourberie! Exemple : hier, je sors... à trois pas de chez moi, on me fait mon mouchoir... j'entre dans un magasin pour en acheter un autre... Il y avait écrit sur la devanture : *English spoken*... et on ne parlait que français! (*Avec amertume.*) Pitié! pitié!... Il y avait écrit : « Prix fixe ». Je marchande... et on me diminue neuf sous!... Infamie!... Je paye... et on me rend... quoi? une pièce de quatre sous pour une de cinq!... Et l'on veut que j'aime le genre humain... Non! non! non!... Tout n'est que mensonge, vol et fourberie!... Aussi, j'ai conçu un vaste dessein... j'ai des amis, des canailles d'amis qui, sous prétexte que c'est aujourd'hui ma fête, vont venir m'offrir leurs vœux menteurs. Je leur ménage une petite surprise..., un raout ¹... une petite fête Louis XV, avec des gâteaux de l'époque et des rafraîchissements frelatés, comme leurs compliments. Je leur servirai du riz au lait sans lait..., et sans riz!... A minuit, je monte sur un fauteuil et je leur crie : « Vous êtes tous des gueux! j'ai assez de vos grimaces! fichez-moi le camp!... » Et, quand ils seront partis, je brûlerai du vinaigre!!! (*Grelottant.*) Brr!... je me refroidis, dans ce costume... j'ai mal dormi... j'ai fait des rêves atroces... C'est la bile qui me tourmente (*Ouvrant son sucrier, et renversant les morceaux de sucre sur la table.*) Ah! je reconnais bien là les enfants des hommes... J'en ai laissé cinq morceaux et je n'en retrouve plus que quatre!... Où est le cinquième?... Avec mon portefeuille, sans doute... un portefeuille nourri de quatre billets de mille...

1. Raout (anglais : *roust*), assemblée.

je l'ai égaré dans l'appartement ou dans l'escalier... je me suis parié un cigare qu'on ne me le rapporterait pas... Eh bien, j'ai gagné!... Triste! triste!... Bah! je vais me recoucher. (*Il se dirige vers la porte de sa chambre, puis revient tout à coup.*) Non!... avant, j'ai envie de mettre tous mes domestiques à la porte!... je les ai depuis cinq jours... il faut en finir!...

Chiffonnet fait venir ses deux laquais, les interroge, et, sur leurs réponses polies, les traite de menteurs et les chasse. Il se décide à garder sa cuisinière, Prunette, « pour avoir sous les yeux un échantillon de toutes les gredineries »... Puis il va se recoucher. Il est réveillé par le porteur d'eau, l'Auvergnat Machavoine.

SCÈNE VII

MACHAVOINE, CHIFFONNET.

CHIFFONNET, *sortant de sa chambre*. — Quel est l'animal...? Le porteur d'eau! C'est toi qui m'as réveillé, imbécile?

MACHAVOINE. — A midi!... Faut-il que vous soyez feignant!

CHIFFONNET. — Voyons... que veux-tu?

MACHAVOINE. — C'est-y pas vous qu'aureriez perdu quelque chose?

CHIFFONNET. — Oui... moi.

MACHAVOINE. — Là où t'est-ce?

CHIFFONNET. — Dans mon escalier, je crois.

MACHAVOINE, *tirant un portefeuille de sa poche*. — Après?

CHIFFONNET. — Un portefeuille!

MACHAVOINE, *cachant le portefeuille*. — Quelle couleur?

CHIFFONNET. — Rouge!...

MACHAVOINE. — Contenant?

CHIFFONNET. — Quatre billets de mille!

MACHAVOINE. — C'est bien à vous... Voilà le maroquin; maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, bonsoir... (*Il reprend ses seaux et se dirige vers la porte.*)

CHIFFONNET, *à part, stupéfait*. — C'est prodigieux!... Tiens! je me dois un cigare! (*Apercevant Machavoine qui s'en va.*) Eh bien, où va-t-il donc? (*L'appelant.*) Hé! porteur d'eau!

MACHAVOINE. — Bourgeois?

CHIFFONNET. — Tu oublies la petite récompense. (*Il fouille à sa poche.*)

MACHAVOINE. — Une récompense?... à cause de quoi?



Un des plus célèbres interprètes de Labiche : GRASSOT
(Rôle de Nonancourt, dans *le Chapeau de paille d'Italie*)
(Théâtre du Palais-Royal, 1851).

CHIFFONNET. — Parce que tu me rapportes quatre mille francs!

MACHAVOINE. — Pour ça?... allons donc!... ça n'est pas assez lourd... Ah! si c'était de la ferraille!... mais de l'argent! fichtra! ça fait plaisir à rapporter pour rien!...

CHIFFONNET, *froidement*. — Oui, oui... (*A part.*) C'est pour avoir davantage... Je connais cette ficelle-là. (*Haut.*) Tiens! voici quarante francs!

MACHAVOINE, *se fâchant*. — Rentrez ça!... les enfants de l'Auvergne, ils sont des honnêtes gens!...

CHIFFONNET. — Cent francs!

MACHAVOINE, *avec colère*. — Rentrez ça!

CHIFFONNET. — Mille!

MACHAVOINE. — Assez!... Vous pourriez me tenter!... et alors, je vous aplattrais comme une limande, fichtra!...

CHIFFONNET. — Quelle sainte indignation!... Comment t'appelles-tu?

MACHAVOINE. — Machavoine.

CHIFFONNET. — Machavoine, tu es sublime!

MACHAVOINE, *indigné*. — Sublime vous-même, fichtra!

CHIFFONNET. — Calme-toi!

MACHAVOINE. — Ah! c'est que je suis franc... je ne sais pas mentir, moi!

CHIFFONNET, *prenant les seaux de dessus les épaules de Machavoine, et les mettant sur les siennes*. — Tu ne sais pas mentir!... Machavoine comment me trouves-tu, ce matin?

MACHAVOINE. — Je vous trouve laid!...

CHIFFONNET. — Très bien!... Crois-tu que je doive me marier?

MACHAVOINE. — Oh! pour ça non, par exemple!...

CHIFFONNET, *s'épanouissant*. — Enfin, en voilà un!... Ah! ça fait du bien!... ça repose!... (*Il pose les seaux à droite.*) On a bien raison de dire que la vérité habite un puits... mais, sans les porteurs d'eau, elle y resterait!... Cause-moi, Machavoine, cause-moi!

MACHAVOINE. — Je n'ai pas le temps... Et mes pratiques?

CHIFFONNET, *à part*. — Ah! quelle idée! je conçois un vaste dessein! (*Haut.*) Écoute-moi, bon Savoyard...

MACHAVOINE. — Auvergnat.

CHIFFONNET. — Auvergnat, ça m'est égal!... Que gagnes-tu à porter de l'eau chez tes contemporains?

MACHAVOINE. — Je gagne de trente à trente et un sous par jour...

CHIFFONNET. — Et ça te suffit pour vivre? Oh! frugalité! *frugalitas!* (A Machavoine) Homme des temps antiques! j'ai besoin d'un ami... Veux-tu devenir le mien?... je te donnerai cinq francs par jour... et nourri!...

MACHAVOINE. — Cinq francs par jour! fichtra! (*Déposant ses seaux.*) Qu'est-ce que j'aurai à faire?

CHIFFONNET. — Tu me diras la vérité... toute la vérité... rien que la vérité.

MACHAVOINE. — C'est un métier de feignant!

CHIFFONNET. — Oh! pas tant que tu crois!... il y a de l'ouvrage. Tu te mettras à l'affût... et, dès qu'un mensonge paraîtra dans cette maison... paf! tu tireras dessus... sans pitié!

MACHAVOINE. — Quel drôle d'état!... Et si c'est vous qui mentez?...

CHIFFONNET. — Raison de plus, tu tireras à mitraille!... Ainsi c'est convenu! touche là!...

MACHAVOINE. — C'est convenu?... Un instant!... vous pouvez t'être un filou!...

CHIFFONNET, *à part*. — Il me traite de filou!... il est charmant! (*Haut.*) Continue...

MACHAVOINE. — Une supposition que, dans huit jours, vous me flanquiez à la porte, comme une écaille d'huître.

CHIFFONNET. — Jamais!...

MACHAVOINE. — J'aurais perdu mon état, mes pratiques... Tenez... décidément, j'aime mieux porter mon eau! (*Il remonte.*)

CHIFFONNET. — Arrête... cruel Machavoine!... Veux-tu que je me lie par une parole d'honneur?

MACHAVOINE. — Oh! oh! les paroles d'honneur... c'est comme la neige... ça fond devant le soleil!

CHIFFONNET, *avec enthousiasme*. — J'aime ce souverain mépris des hommes!... Allons, faisons un bail de trois, six ou neuf!...

MACHAVOINE. — A mon choix.

CHIFFONNET. — Soit...

MACHAVOINE. — A la bonne heure!

CHIFFONNET, *à part*. — Je le tiens! (*Il se met au bureau et écrit.*)

MACHAVOINE. — C'est bien cent sous que vous avez dit?

CHIFFONNET. — Oui... et, de plus, je stipule un fort dédit...

MACHAVOINE. — Six cents francs!

CHIFFONNET. — Ce n'est pas assez... Trente mille francs!

MACHAVOINE. — Fichtra!

CHIFFONNET, *à part*. — Il ne pourra plus m'échapper. (*Haut*) Et je signe! (*Lui présentant la plume.*) A ton tour!

MACHAVOINE. — Minute. (*Il s'assied, prend le papier et le parcourt.*)

CHIFFONNET. — Tu te méfies de moi?

MACHAVOINE. — Ce n'est pas que je me méfie... mais je regarde si vous avez mis les cent sous...

CHIFFONNET. — Il est plein de rondeur!

MACHAVOINE. — Ça y est! je signe!

(*Le Misanthrope et l'Auvergnat*, 1852, Scènes II et VII, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Chiffonnet s'aperçoit bientôt que la *vérité* dans les relations de la vie quotidienne, est souvent fort désagréable. Machavoine, lui-même, rabat quelque peu de sa rude franchise; Chiffonnet le surprend à mentir et le contrat est rompu.

Le voyage de M. Perrichon.

M. Perrichon, ancien carrossier, a entrepris un voyage en Suisse, avec sa femme et sa fille. Deux jeunes gens qui prétendent à la main de M^{lle} Perrichon suivent la famille. — A l'acte II, un de ces jeunes gens, Armand, sauve M. Perrichon d'une chute mortelle, au cours d'une excursion dans la montagne. Le rival d'Armand, Daniel, remarque que M. Perrichon commence à « prendre en grippe » celui qui l'a sauvé. Alors il a l'ingénieuse idée de « se faire sauver » par Perrichon. — La scène que nous citons, nous montre la *rentrée* de M. Perrichon; le carrossier est persuadé que Daniel lui doit la vie.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE VIII

ARMAND, M^{me} PERRICHON, HENRIETTE, PERRICHON, DANIEL,
LE GUIDE, L'AUBERGISTE.

Daniel entre, soutenu par l'aubergiste et par le guide.

PERRICHON, *très ému*. — Vite! de l'eau! du sel! du vinaigre! (*Il fait asseoir Daniel.*)

TOUS. — Qu'y a-t-il?

PERRICHON. — Un événement affreux! (*S'interrompant.*) Faites-le boire! frottez-lui les tempes!

DANIEL. — Merci... Je me sens mieux.

ARMAND. — Qu'est-il arrivé?

DANIEL. — Sans le courage de M. Perrichon...

PERRICHON, *vivement*. — Non, pas vous! ne parlez pas... (*Racontant.*) C'est horrible!... Nous étions sur la mer de Glace... Le mont Blanc nous regardait tranquille et majestueux...

DANIEL, *à part*. — Le récit de Thérémène!

M^{me} PERRICHON. — Mais dépêche-toi donc!

HENRIETTE. — Mon père!

PERRICHON. — Un instant, que diable! Depuis cinq minutes, nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace! Je marchais le premier.

M^{me} PERRICHON. — Quelle imprudence!

PERRICHON. — Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement; je me retourne : monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond dont la vue seule fait frissonner...

M^{me} PERRICHON *impatiente*. — Mon ami...

PERRICHON. — Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élançai...

M^{me} PERRICHON ET HENRIETTE. — Ciel!

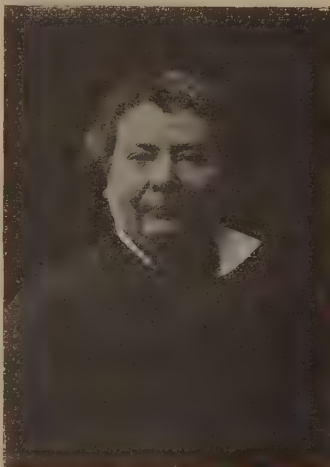
PERRICHON. — Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne... Je tire... il tire... nous tirons... Et après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le ramène à la face du soleil, notre père à tous!

(*Il s'essuie le front avec son mouchoir.*)

HENRIETTE. — Oh! papa!

M^{me} PERRICHON. — Mon ami!

PERRICHON, *embrassant sa femme et sa fille*. — Oui, mes enfants, c'est une belle page...



Un des interprètes du rôle de Perrichon.
DAUBRAY (Palais-Royal et Odéon).

ARMAND, à *Daniel*. — Comment vous trouvez-vous ?

DANIEL, *bas*. — Très bien ! ne vous inquiétez pas ? (*Il se lève.*) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère...

PERRICHON, *majestueusement*. — C'est vrai !

DANIEL. — Un frère à sa sœur !

PERRICHON. — Et un homme à la société.

DANIEL. — Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

PERRICHON. — C'est vrai !

DANIEL. — Il n'y a que le cœur... entendez-vous, le cœur.

PERRICHON. — Monsieur Daniel ! Non, laissez-moi vous appeler Daniel !

DANIEL. — Comment donc ! (*A part.*) Chacun son tour !

PERRICHON, *ému*. — Daniel, mon ami, mon enfant !... votre main. (*Il lui prend la main.*) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas... Vous me devez tout, tout. (*Avec noblesse.*) Je ne l'oublierai jamais !

DANIEL. — Ni moi !

PERRICHON, à *Armand*, en *s'es-suyant les yeux*. — Ah ! jeune homme !.. vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

HENRIETTE. — Mais, papa, monsieur le sait bien, puisque tantôt...

PERRICHON, *se rappelant*. — Ah ! oui, c'est juste !

LE GUIDE. — La voiture est là.

PERRICHON. — Allons ! dépêchez-vous. (*Aux jeunes gens*) Messieurs, si vous voulez accepter une place ? *Armand et Daniel s'inclinent.*

HENRIETTE, à *la fenêtre*. — Ah ! il pleut à verse !

PERRICHON. — Ah diable ! (*A l'aubergiste*) Combien tient-on dans votre voiture ?

L'AUBERGISTE. — Quatre à l'intérieur et un à côté du cocher...



Un des interprètes du rôle de Perrichon
DE FÉRAUDY. (Théâtre-Français).

PERRICHON. — Daniel montera avec nous.

HENRIETTE, *bas, à son père*. — Et M. Armand?

PERRICHON, *bas*. — Dame, il n'y a que quatre places! Il montera sur le siège.

HENRIETTE. — Par une pluie pareille!

M^{me} PERRICHON. — Un homme qui t'a sauvé!

PERRICHON. — Je lui prêterai mon caoutchouc!... Allons! en route! en route!

(*Le Voyage de M. Perrichon*, 1860, acte II, sc. x,
Calmann-Lévy, éditeurs.)

La Cagnotte.

A la Ferlé-sous-Jouarre, Champbourcy, rentier, réunit chez lui chaque soir une société composée du fermier Colladan, du pharmacien Cordenbois et du jeune notaire Félix Renaudier: on joue à la *bouillotte*, et l'argent est recueilli depuis deux ans dans des tirelires, pour former une *cagnotte*. Ce soir-là, c'est la dernière partie, et l'on se dispose à briser les tirelires, et à compter l'argent. — Champbourcy a une sœur, vieille fille, Léonida, qui est en correspondance avec une agence matrimoniale de Paris, pour trouver un mari, — et une fille, Blanche, que le jeune notaire s'apprête à demander en mariage.

CHAMPSBOURCY, CORDENBOIS, COLLADAN, BAUCANTIN, FÉLIX, BLANCHE.

CHAMPSBOURCY. — Maintenant, messieurs... nous allons procéder au dépouillement de la cagnotte.

CORDENBOIS. — J'attendais ce jour avec impatience.

CHAMPSBOURCY. — Blanche, donne-moi ta corbeille à ouvrage.

BLANCHE, *la vidant sur le guéridon et l'apportant en y mettant un petit marteau*. — Voilà, papa...

CHAMPSBOURCY. — Maintenant, va nous chercher les trois autres tirelires.

FÉLIX, *à Blanche*. — C'est trop lourd! je vais vous aider.

Il entre à droite avec Blanche.

CHAMPSBOURCY, *prenant le marteau*. — Je ne connais qu'un moyen d'ouvrir la tirelire... C'est de la casser...

CORDENBOIS. — Cassons!

COLLADAN. — C'est bête! mais je suis ému...

CHAMPSBOURCY, *prend le marteau et s'arrête.* — Pristi! que ma dent me fait mal! *Il dépose la corbeille et le marteau sur la table de jeu.*

COLLADAN. — Voulez-vous que je vous indique un remède? Vous prenez une taupe vivante... une jeune taupe de quatre à cinq mois.

Tous trois ont quitté la table et prennent la scène.

CHAMPSBOURCY. — Mais comment voulez-vous que je reconnaisse ça?

COLLADAN. — Ah! ça vous regarde!

CORDENBOIS. — Prenez donc tout simplement, ce soir, en vous couchant... une gorgée de lait que vous garderez toute la nuit dans la bouche, sans l'avaler.

CHAMPSBOURCY. — Mais si je m'endors?

CORDENBOIS. — Ça ne fait rien... dormez... seulement n'avez pas.

BAUCANTIN, *debout, à la cheminée.* — Pourquoi ne consultez-vous pas un médecin?

CHAMPSBOURCY. — Mais il n'y en a pas à la Ferté-sous-Jouarre... C'est le maréchal qui opère...

COLLADAN. — Il en est passé un il y a deux ans... avec un petit âne... Il vous nouait votre dent avec une ficelle qu'il attachait à la croupe de son âne... Il tirait un coup de pistolet... paf!... l'âne partait et vous étiez soulagé.

CORDENBOIS. — Un empirique!

COLLADAN. — Il paraît qu'il avait la pratique de plusieurs grands personnages.

Ils se rapprochent tous trois de la table de jeu, Baucantin se tient un peu à l'écart.

CHAMPSBOURCY, *reprenant la tirelire et le marteau.* — Je casse... une! deux! trois! *Il brise la tirelire.*

COLLADAN. — Oh! que de sous!

CHAMPSBOURCY. — Que tout le monde s'y mette... Baucantin!

BAUCANTIN, *se rapprochant.* — Voilà!

Ils entourent la table et se mettent à compter.

CHAMPSBOURCY. — Rangeons-les par piles de vingt sous.

CORDENBOIS, *comptant.* — Quatre, cinq.

COLLADAN. — Six, sept, huit.

CHAMPSBOURCY. — Neuf, dix... mais non! trois, quatre... vous m'embrouillez, père Colladan.

COLLADAN. — Je ne vous parle pas.

CHAMPSBOURCY. — Vous ne me parlez pas ; mais vous me dites : « sept, huit », ça me fait dire : « neuf, dix »... je ne sais plus où j'en suis.

BAUCANTIN. — Moi non plus !

CORDENBOIS. — Re commençons (*Comptant*) quatre, cinq.

COLLADAN. — Six, sept, huit.

CHAMPSBOURCY. — Neuf... dix... Nous nous embrouillerons toujours. Comptons chacun de notre côté... (*Apercevant Blanche et Félix venant de droite avec les tirelires.*) Tenez, père Colladan, voilà votre tirelire... entrez dans ma chambre.

CORDENBOIS, *prenant une des tirelires et Baucantin l'autre.* — M. Baucantin et moi, nous passons dans votre cabinet.

BAUCANTIN. — Et nous venons ensuite réunir nos comptes.

Colladan entre à gauche, et Cordenbois et Baucantin sortent par la droite avec la tirelire.

CHAMPSBOURCY, *assis, et comptant sur la table à jeu.* — Deux... quatre... six...

BLANCHE, *à Félix.* — Papa est seul... profitez-en pour faire votre demande.

FÉLIX. — Comment ? ce soir ?

BLANCHE. — Voilà trois jours que vous hésitez...

FÉLIX. — C'est que, depuis trois jours, il a ses élancements.

BLANCHE. — Aujourd'hui il va très bien.

CHAMPSBOURCY, *joyeux.* — Déjà quatre francs.

BLANCHE. — Tenez... il rit... il est bien disposé... Allons ! du courage !... Je vais retrouver ma tante. *Elle sort par le fond.*

FÉLIX, *à part.* — Je tremble comme un enfant... Est-ce ridicule ! (*Haut*) Monsieur Champbourey...

CHAMPSBOURCY, *comptant sans l'écouter.* — Douze, treize.

FÉLIX. — L'émotion de ma voix et le trouble que j'éprouve...

CHAMPSBOURCY. — Allons ! bon !... vous me parlez... je ne sais plus où j'en suis...

FÉLIX. — Douze, treize.

CHAMPSBOURCY. — C'est ça... Quatorze, quinze.

FÉLIX. — Doivent vous dire assez...

CHAMPSBOURCY. — Aidez-moi un peu... ça ira plus vite...

FÉLIX, *passant à la table, face à Champbourey.* — Volontiers.

CHAMPSBOURCY. — Par piles de vingt. (*Comptant*) Dix-sept, dix-huit,

FÉLIX. — Monsieur Champbourcy... depuis quinze mois que j'ai le bonheur de connaître mademoiselle Blanche...

CHAMPBOURCY. — Comptez donc...

FÉLIX, *prenant des sous et comptant*. — Trois, quatre, cinq... Je n'ai pu rester insensible...

CHAMPBOURCY. — Un, deux...

FÉLIX. — Six, sept... Aux charmes de sa personne...

CHAMPBOURCY. — Trois, quatre.

FÉLIX. — C'est ce qui fait... huit, neuf..., que, aujourd'hui... Dix, onze.

CHAMPBOURCY. — Sept, huit.

FÉLIX. — J'ai l'honneur de vous demander... douze, treize, quatorze... la main de mademoiselle votre fille.

CHAMPBOURCY. — Tiens, un bouton!... Déjà deux que je trouve!

FÉLIX, *à part*. — Il ne m'a pas entendu... (*Haut*) J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille...

CHAMPBOURCY. — Attendez... dix-huit, dix-neuf et vingt... une pile... Ça fait sept... sept francs! (*Recommençant à compter*) Mon cher monsieur Renaudier... trois, quatre... j'apprécie comme il le mérite, l'honneur que vous voulez bien me faire.

FÉLIX. — Ah! monsieur!

CHAMPBOURCY. — Où en étais-je?

FÉLIX. — Trois, quatre...

CHAMPBOURCY. — Cinq, six... votre demande m'honore... sept, huit, neuf... je m'engage à la prendre en sérieuse considération... encore un bouton! Qui diable a flanqué tout cela?

FÉLIX. — Ce n'est pas moi, je vous prie de le croire.

CHAMPBOURCY. — Le mariage, jeune homme... c'est un bouton de paletot... s'il a ses douceurs et ses joies... il a aussi ses devoirs et ses charges...

FÉLIX. — Je le sais... et croyez que toute ma vie...

CHAMPBOURCY, *désignant les piles de sous*. — Voyons... qu'est-ce que nous avons?

FÉLIX, *s'asseyant*. — J'ai d'abord mon étude...

CHAMPBOURCY. — Cinq ici et trois là, ça fait...

FÉLIX. — Quarante-cinq mille...

CHAMPBOURCY. — Comment... quarante-cinq mille?

FÉLIX. — Je l'ai payée ça...

CHAMPBOURCY. — Mon ami, vous me troublez... Je vous parle sous... et

vous me répondez dot... ça ne peut pas aller... (*Remettant tous les sous dans la corbeille.*) Je vais compter tout ça dans la salle à manger... *Il se lève.*

FÉLIX. — Mais, du moins, puis-je espérer?...

CHAMBOURCY, *emportant la corbeille et se dirigeant à droite.* — Sans doute... si ma fille vous aime... Mais qui est-ce qui a fourré tous ces boutons là-dedans? *Il entre à droite.*

(*La Cagnotte*, 1864, Acte I, sc. II, III, IV, Calmann-Lévy, éditeurs.)



BOIS de H. BROUTELLE.

VICTORIEN SARDOU

1831-1908

Sardou fut un des plus féconds écrivains dramatiques du XIX^e siècle. Il débuta modestement; mais le succès des *Pattes de mouche* (1860) le mit « hors de page ». En 1861, il obtint un véritable triomphe avec *Nos Intimes*. Il donna ensuite : *la Famille Benoiton* (1865), *Nos bons Villageois* (1866), *Patric* (1869),

Rabagas (1873), *la Haine* (1874), *Dora* (1877), *Daniel Rochat* (1880), *Divorçons* (1880), *Fédora* (1884), *Théodora* (1884), *Thermidor* (1891), *Madame Sans-Gêne* (1893), *l'Affaire des Poisons* (1907), etc.



Cliche Dornac

VICTORIEN SARDOU.

Il faut d'abord signaler en Victorien Sardou un de nos plus habiles constructeurs d'intrigues. Comme Scribe, et plus aisément encore, il pose, noue, et dénoue le sujet le plus complexe et le plus simple à la fois. Il s'agit, par exemple, dans *les Pattes de mouche*, d'une lettre qui va de mains en mains, qui s'égaré, se retrouve, que l'on craint sans cesse de voir arriver à celui qui ne doit pas la lire; ce n'est rien, sans doute, mais comme exécution, c'est

parfait. — En second lieu, Sardou est un de ceux qui ont réussi souvent à fondre la comédie et le drame : *Nos Intimes*, *la Famille Benoiton*, *Dora*, se composent de deux parties plus ou moins bien soudées : une satire spirituelle de la société contemporaine, et une crise de passion. En général, au troisième, au quatrième acte, ces personnages si légers, si comiques, se trouvent engagés dans une affaire compromettante ou ténébreuse, et l'on prévoit les pires catastrophes : mais tout s'arrange; comme le spectateur doit partir content, on attribue à un malentendu

ses brouilles tragiques, et presque toutes les comédies de Sardou pourraient s'intituler : *Tout est bien qui finit bien* ou *Beaucoup de bruit pour rien*. — Mais Sardou a souvent composé des pièces d'une inspiration plus franche, et ce sont des drames remarquables par leur unité d'action et de ton, que *Patrie*, *la Haine*, *Fédora*, qui resteront, je crois, ses trois chefs-d'œuvre. Par là s'atteste la souplesse de son talent. Qui aurait cru l'auteur des *Pattes de mouche* capable d'écrire *Patrie*? Sardou a surtout réussi auprès du public par ses pièces légères, panachées de comique superficiel et de tragique pour rire; il vivra dans la postérité par ses *drames*.

La famille Benoiton.

Dans cette pièce, V. Sardou nous présente une satire de la vie mondaine sous le Second Empire. Le goût du luxe faisait d'inquiétants progrès. La vie de famille commençait à en souffrir. — M. Benoiton, commerçant enrichi, cause avec M. Formichel, autre homme fort pratique, qui veut marier son fils à l'une des demoiselles Benoiton. — Les autres personnages de cette scène sont M^{me} Clotilde d'Evry, la raisonneuse de la pièce, le baron de Champrosé, gentil-homme ruiné que Clotilde cherche à marier, et Stéphen, fils de M. Benoiton.

CLOTILDE, CHAMPROSÉ, STEPHEN, BENOITON, FORMICHEL.

.....
FORMICHEL, à qui Stéphen donne un verre. — Ah! à propos de neuf, mon fils est arrivé de Londres...

BENOITON, assis sur le banc. — Ah! ah! où est-il?

FORMICHEL, buvant. — Il surveille ses bagages... vous allez le voir!

CLOTILDE, rassise. — Et quel âge a-t-il, monsieur votre fils?

FORMICHEL. — Vingt-trois ans! Mais pour la raison, soixante-dix!...

CHAMPROSÉ. — Diable!

FORMICHEL. — Ah! c'est un garçon qui fera son chemin! C'est solide, rangé, sérieux! Mais quelle éducation... comme je l'ai lancé tout de suite dans le courant du siècle!

BENOITON. — Comme moi, Fanfan! Il n'y a qu'à les prendre tout petits!...

FORMICHEL. — Le mien n'avait pas sept ans que je lui disais : Ce n'est pas tout ça, mon bonhomme; nous sommes sur terre pour faire fortune... Retrousse-moi ces manches-là, et ne barbotons pas dans le latin et le grec, qui ne se parlent plus!

BENOITON. — Ce qui est antipratique au premier chef!

FORMICHEL. — Mais du calcul! Du calcul à mort! Avec ça un peu de géographie commerciale, quelques éléments de chimie, de géométrie, de mécanique... et même un peu d'histoire, dans tes moments perdus!...

BENOITON. — Et encore une histoire sérieuse... des dates... des faits!

FORMICHEL. — Parbleu!

BENOITON. — Enfin, ce qui est positif, quoi! Louis-Philippe, Charles X, 1830, la prise d'Alger!... car, pour les Romains et les Grecs, je ne sais si vous êtes comme moi, mais ils me sont d'une indifférence, ces farceurs-là!

FORMICHEL. — Eh bien! je vous réponds qu'il a profité, le gaillard! A huit ans, cela vous brassait déjà sa petite règle d'intérêts composés. Et on avait, monsieur, son petit brouillard et son petit grand livre pour inscrire le doit et avoir de son petit budget. (*Il se lève.*) Je ne me rappelle pas sans attendrissement le jour où, inquiet de l'emploi de ses épargnes, il avait alors quinze ans, je mis la main sur certain portefeuille suspect où je trouvai... cher enfant!... deux obligations du Nord!... achetées sur ses petites économies!...

BENOITON. — Si mon aîné pouvait lui ressembler!

FORMICHEL, *revenant à Benoiton*. — Ah! c'est un garçon tout à fait dans le mouvement. (*Il boit.*)

CLOTILDE, *à part, à Champrosé*. — Comment le trouvez-vous, celui-là?...

CHAMPROSÉ, *de même*. — L'entrepreneur de bâtisse? C'est un vrai bouquet... (*Prudent paraît au fond.*)

FORMICHEL, *se lève, ainsi que Benoiton*. — Ah! voilà mon fils. *Il pose son verre.*

LES PRÉCÉDENTS, PRUDENT, *mis irrécusablement, roide, froid, genre anglais.*

FORMICHEL. — Arrive!... arrive, mon gaillard, qu'on te présente!... Madame Clotilde d'Evry, notre voisine... Monsieur Benoiton... l'excellent monsieur Benoiton.

PRUDENT. — Monsieur Benoiton, des sommiers à ressorts compensateurs?

BENOITON, *ravi, lui tendant la main*. — Vous y êtes, jeune homme!

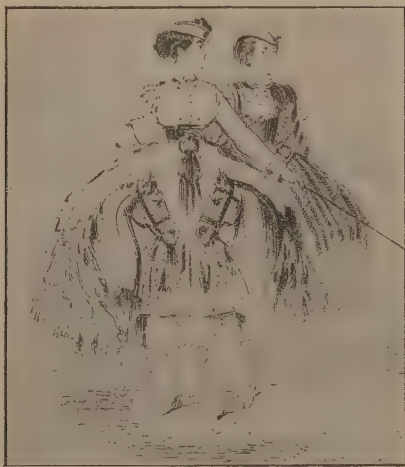
PRUDENT, *lui tendant la main*. — Enchanté, monsieur. Vos ressorts élastiques en bois sont une trouvaille.

BENOÏTON. — N'est-ce pas?... Vous êtes, jeune homme, le digne fils de votre père...

PRUDENT. — Fortune oblige, monsieur, et je ne suis qu'un sot si je ne double pas l'héritage qu'il me laissera un jour. (*Benoiton fait signe à Prudent de s'asseoir. Benoiton s'assied sur le banc. Formichel reste debout.*)

CLOTILDE, à Champrosé à mi-voix. — Comme accent filial, c'est trouvé.

CHAMPROSÉ, de même. — Oui, le petit ébéniste va bien aussi!



Mesdemoiselles. Benoiton en costume de courses.

Dessin de Grévin, *Journal amusant* (2 déc. 1885).

FORMICHEL, à Clotilde. — N'est-ce pas, qu'on voit tout de suite à qui on a affaire.

CLOTILDE. — C'est ce que nous disions! Et vous venez de faire un bon voyage, monsieur?

PRUDENT. — La Hollande, la Russie, Constantinople, Vienne, l'Algérie... l'Angleterre...

CLOTILDE. — L'Espagne?...

PRUDENT. — Oui, en passant. Un pays si drôle comme industrie... ils ne savent pas seulement faire d'huile avec leurs olives.

BENOITON, *curieusement*. — Et... et la literie?...

PRUDENT. — Oh! déplorable!...

CLOTILDE. — Mais l'Andalousie, Séville?

PRUDENT. — Oui, à Séville, il y a encore un peu de mouvement : le tabac, quelques soieries, des cuirs... Mais Cadix va mieux. Les vins rendent beaucoup, et ils ont avec cela le commerce du thon!...

CHAMPROSÉ. — Ah! du thon! oui!... c'est un aspect nouveau de l'Andalousie! je n'avais pas encore...

CLOTILDE. — Moi non plus!

FORMICHEL. — On ne sait pas assez ces choses-là?

CLOTILDE. — Et l'Italie?... Vous n'avez pas vu l'Italie!...

PRUDENT. — En courant! c'est encore si arriéré ce pays-là!

CLOTILDE. — Pourtant, les musées?

PRUDENT. — Oh! bien, qui en a vu un, en a vu dix! Toujours des Saintes Familles ou des portraits de gens qu'on ne connaît pas!... Qu'est-ce que ça me fait à moi?

BENOITON. — Parbleu!

FORMICHEL, *descendant au milieu de la scène*. — C'est ce que je lui ai dit au départ : Ne va pas te faire entortiller par les chicheroni ou les amateurs; ces farceurs-là te feraient faire dix-huit fois le tour d'une pierre, sous prétexte qu'elle est de Romulus!... Visite les monuments, tout juste assez pour les avoir vus, et puis c'est curieux jusqu'à un certain point, comme comparaison de la bâtisse d'autrefois avec la construction d'aujourd'hui, depuis l'introduction des charpentes en fer...

CLOTILDE. — Alors, il ne faut pas demander à monsieur s'il a vu Venise?

PRUDENT. — Par raccroc!

CHAMPROSÉ, *accoudé sur le banc et relevant la tête, bas à Clotilde*. — Il a vu Venise par raccroc!

CLOTILDE, *de même*. — Chut! (*Haut*) Et cette fameuse Venise? (*Formichel s'assied au-dessus de Prudent.*)

PRUDENT. — Oh! une infection! De l'eau partout : Pas d'habitants. Aucun commerce!

BENOITON. — Ah! et la literie?

PRUDENT. — Médiocre! Ils sont tellement en retard! c'est à peine s'il y a du gaz! Tant qu'on n'aura pas comblé le grand canal et flanqué deux rangées de trottoirs... avec des becs!

CLOTILDE, *bas à Champrosé*. — Comblar le grand canal! ô Foscarini!



MADAME FARGUEIL

Créatrice du rôle de Clotilde dans *la Famille Benoiton* (1865).
(Théâtre du Vaudeville.)

FORMICHEL. — Parlez-lui plutôt de l'Angleterre!

PRUDENT, *avec enthousiasme, debout, Formichel ôte la chaise.* — Oh! ça, oui, par exemple! voilà un pays! quel peuple! c'est ça qui nous enfonce!

CHAMPROSÉ, *véxé.* — Pas aux courses, toujours!

PRUDENT. — Oh! bien. Une veine comme ça! Et encore, les jockeys sont Anglais! Mais ce Londres; cette Tamise! La Seine, auprès, a l'air d'un ruisseau. Et les docks! et les chemins de fer partout, sous les pieds, sur la tête!... Ah! si j'ai un regret, c'est bien de ne pas être Anglais!

CLOTILDE, *à Champrosé.* — Ça, c'est la fibre patriotique.

CHAMPROSÉ, *de même.* — Oui! Il n'est pas chauvin! (*Formichel se lève.*)

PRUDENT, *avec enthousiasme, debout, à Benoiton.* — Et Birmingham et ses fabriques d'épingles, d'aiguilles, de plumes de fer et de papier mâché. (*À Formichel.*) Et Manchester! et ses trente-cinq mille métiers qui font tourner plus de deux millions de broches. (*À Clotilde.*)

Et Liverpool et ses fabriques de savon! Vingt-cinq millions de kilogrammes de savon par an!... c'est sublime, madame. (*À Benoiton.*) C'est là véritablement que j'ai senti tout l'orgueil de la puissance humaine!... c'est à la vue de tout ce savon!

BERNOITON, *avec admiration.* — Et quelle literie!

FORMICHEL, *allant à Champrosé.* — N'est-ce pas qu'il parle bien, le gail-lard? (*Formichel et Benoiton se serrent la main.*)

CHAMPROSÉ. — Ah! monsieur? comme Maltebrun!

FORMICHEL, *à Clotilde.* — Et ce qu'il dit est d'un intérêt!

CLOTILDE. — A quinze pour cent!

(*La famille Benoiton, 1865, Acte II, sc. x et xi, Calmann-Lévy, éditeurs.*)

Madame Sans-Gêne.

Une réception chez la maréchale Lefebvre.

Lefebvre, alors qu'il était sergent, a épousé une blanchisseuse, Catherine Hubscher. Devenu maréchal de France et duc de Dantzig, Lefebvre a beaucoup de mal à faire de sa brave femme une duchesse. Catherine semble prendre plaisir à braver l'opinion de cette société de parvenus, où chacun dissimule sous des manières affectées ses origines plébéiennes. Dans la scène que nous citons, Catherine reçoit les deux sœurs de Napoléon, Caroline et Élixa, l'une devenue

reine de Naples, l'autre, princesse de Lucques. Elle se sent raillée par elles et par les dames de leur suite. Elle finit par perdre patience et par leur dire crûment leurs vérités.

LEFEBVRE, *duc de Dantzig*; FOUCHÉ, CANOUVILLE, JUNOT, etc...

CAROLINE, *reine de Naples*; ÉLISA, *princesse de Lucques*;

DE ROVIGO, DE BASSANO, DE MORTEMART, etc....

CATHERINE, *arrive, à grands pas, en toilette de cour, et se trouve en face de Lefebvre qui, dans son impatience, a ouvert la porte et la guette.*

LEFEBVRE, *à mi-voix*. — Crédié, va! Tu serais venue trois minutes plus tôt..

CATHERINE, *de même*. — Eh! ne m'en parle pas! Ma sacrée robe qui s'était décousue dans le dos!...

LEFEBVRE, *bas en lui prenant la main*. — Excuse-toi, et pèse tous tes mots!

CATHERINE. — Oh! pardi, les drogues!... Elles n'sont là qu' pour m'attraper!

Elle se dirige avec lui vers les princesses, qui tournent le dos et affectent de ne pas la voir venir.

LEFEBVRE. — Majesté! Madame la maréchale!

Mouvement. Caroline et Élisabeth se retournent. Catherine fait sa révérence, très bien. Toutes les dames, sauf les princesses, lui rendent sa révérence; les hommes la saluent.

CAROLINE, *toujours acide*. — Vous vous faites bien désirer, duchesse.

CATHERINE, *en passant devant Lefebvre*. — J'prie Sa Majesté, Son Altesse Impériale, et la compagnie, d'vouloir bien m'excuser, rapport au retard, mais l'temps d'm'mettre su' mon trente et un!... (*Un petit frisson de rire court.*) J'peux dire que j'me faisais un sang de canard... (*Les éventails s'agitent. Catherine impressionnée, s'évente aussi, et, croyant prendre des airs de cour.*) Mais, vous v'là tous les bras ballants?... A quoi pense l'maréchal de n'pas offrir à ces dames d'quoi se rafraîchir? *Appelant de loin le maître d'hôtel.*) Eh! Pivert!

Elle remonte pour lui donner des ordres. Tout le groupe qui entoure les princesses s'est mis à commenter les réponses de Catherine.

ARNAULT, *pincé*. — Une tournée?

FONTANES, *de même*. — Sur le comptoir.

M^{me} DE BRIGNOLLES, à *Élisa*. — Ah! princesse, où sommes-nous?

M^{me} DE CANISY, à *Duroc*. — Elle est stupéfiante!

DUROC, *sérieux*. — Mais si bonne, si brave et digne femme!

Le papotage continue, voix éteintes, rires étouffés. Des laquais en grande livrée commencent à circuler avec des plateaux. Jasmin a déposé sur le guéridon un service à thé luxueux.

CATHERINE, *bas*, à *Fouché*. — Quoi qu'elles ont à ricaner derrière leurs jalousies? Mon corsage a craqué?

FOUCHÉ. — Non, non!

CATHERINE, *troublée*. — J'ai dit quelque bêtise?

FOUCHÉ. — Aucune.

CATHERINE. — J'sais qu'elles m'guettent! N'en faut pas plus pour qu'j'barbote.

FOUCHÉ. — Ne me perdez pas de vue, et si je prise, casse-cou!

CATHERINE. — C'est ça!

FOUCHÉ, *bas*. — Pauvre femme! Elle est touchante.

CATHERINE, à *Caroline* très aimablement. — Votre Majesté prendra bien une tasse de thé?

CAROLINE. — Non, merci.

CATHERINE, à *Élisa*. — Et Son Altesse?

ÉLISA. — Merci.

CATHERINE. — Ma foi, j'suis ben comme vous, c't'eau chaude! Alors quéque chose de plus relevé? Du vin chaud à la cannelle?

LEFEBVRE, à *mi-voix*. — N'insiste pas!

CATHERINE, *de même*. — Faut ben leur faire voir qu'on a de l'usage.

LEFEBVRE. — N'insiste pas, je te dis!

CATHERINE, *en se retournant, se trouve en face de Canouville qui prend sur un plateau un verre de punch*. — Ah! Canouville! Te voilà de retour!

M^{me} SAVARY, *bas* à M^{me} de Talhouet. — Elle le tutoie!

Les ricanements recommencent.

CANOUVILLE, très respectueux. — Et ma première visite est pour vous, madame la maréchale.

CATHERINE, *lui serre la main*. — C'est gentil, ça! Elle prend un verre, qu'elle choque contre celui de Canouville. A la tienne!

M^{me} DE BASSANO, *bas*. — Et elle trinque!

M^{me} DE TALHOUET, *de même*. — C'est complet!

Fouché, au moment où Catherine allongait le bras, avait heurté sa

tabatière. Il était trop tard; Catherine le voit priser et, intimidée sans comprendre, repose le verre sur le plateau.

ÉLISA, *bas à Caroline.* — Si l'on pouvait lui faire conter l'histoire du frotteur,

TOUTES, *d'un même chuchotement.* — Ah! oui, oui!

CAROLINE. — Essayons (*Appelant*), Duchesse?



Cliché Nadar.

Le thé de la Maréchale. (*Madame Sans-Gêne, Acte I, sc. xiv.*)

CATHERINE, *se retourne, empressée.* — Majesté? (*Et elle se prend les pieds dans la traine de son manteau.*) Su' quoi qu' j' marche?

Elle essaye de se dépêtrer, mais s'entortille encore davantage, à la grande joie de ces dames.

M^{me} DE ROVIGO, *qui pouffe.* — Oh! regardez-la!

CATHERINE. — J'demande pardon à Vot' Majesté! C'est c'te gredine de queue!... Faut qu'j'm'déroule. (*Bas à Canouville qui l'aide à se dégager.*) Elles s'fichent d'moi!

CANOUVILLE, *de même*. — Quelle idée !

CATHERINE. — Avec ça ! (*Libre enfin, elle se dirige vers Caroline.*) Me voilà !

CAROLINE. — Je désirerais voir de plus près ce diamant qui jette un feu ! Voyez donc, mesdames, quel éclat !

Elle indique la broche de Catherine, dont l'aspect provoque des murmures d'admiration.

CATHERINE. — C'est un cadeau de Lefebvre !

Pendant que le groupe s'extasie : « Ah ! vraiment ! très joli ! » Lefebvre va rejoindre Fouché, qui tire sa tabatière.

CAROLINE. — Serait-ce celui qui vous avait été volé ?...

LEFEBVRE, *effrayé*. — Oh ! là là !

CATHERINE. — Par un frotteur !.. (*Apercevant Fouché qui prise, elle s'arrête court.*) Mais c'est pas à dire en société...

Grosse déception.

ÉLISA, *bas*. — Quel dommage !

M^{me} DE ROVIGO. — Elle était lancée !

LEFEBVRE, *à Fouché*. — Ouf ! J'ai eu moins chaud à Dantzig en entrant le premier par la brèche.

CATHERINE *présente à Caroline une assiette de gâteaux*. — Vot' Majesté veut-elle goûter à ces petites lichettes ?

CAROLINE, *sur des rires*. — Non, merci. Les lichettes ne me disent rien...

CATHERINE, *à Élisa*. — Et Vot' Altesse ?

ÉLISA. — Ni à moi.

Catherine, vexée, reste en plan, son assiette à la main.

CAROLINE, *avec un faux air d'approbation*. — Ne trouvez-vous pas, mesdames, que la maréchale a des façons de s'exprimer très originales ?

TOUTES. — Ainsi lichette est d'une saveur très piquante.

Catherine a froncé le sourcil.

ÉLISA. — Cela fait image !

CATHERINE, *bas à Fouché*. — Quand je dis qu'elles s'fich'nt de moi !

FOUCHÉ, *qui cherche à la calmer*. — Mais non !

CATHERINE, *à mi-voir*. — Faut pas qu'elles m'asticotent, ou j'griffe !

CAROLINE, *s'adressant à Fontanes, Arnault et Raynaud*. — Ces messieurs de l'Académie devraient bien noter au vol ces locutions naïves, empruntées au vocabulaire du bas peuple.



Cliché Reutlinger.

RÉJANE dans le rôle de la Maréchale Lefebvre.
(*Madame Sans-Gêne*. Vaudeville, 1892.)

CATHERINE, *agacée, a un petit hennissement.* — Tu entends ça!... Hou ou ou ou!...

LEFEBVRE, *bas.* — Du calme!

CAROLINE, *toujours gracieuse.* —... Et qui ne sont guère en usage que chez les harengères, ou ces demoiselles du Palais-Royal...

CATHERINE, *dont les narines frémissent.* — Oh! mais! oh! mais! Ça sent la poudre.

CAROLINE. — N'est-ce pas d'ailleurs dans ce quartier-là, duchesse, — un beau trait, mesdames, que vous ignorez peut-être, — que le dix août, vous avez sauvé M. de Neipperg en le cachant, la nuit, dans...

Rire étouffé. Lefebvre, impatienté, fait un mouvement.

CATHERINE, *qui le devance, souriante.* — Dans ma boutique, oui, Majesté.

Le mot court, répété par toutes les jolies bouches.

ÉLISA, *agressive.* — Car, en ce temps-là, n'est-ce pas? vous étiez...

CATHERINE, *de même.* — Blanchisseuse, oui, princesse... (*Exclamations: « Est-ce possible? En vérité! Blanchisseuse! » Elle continue*) Et je m'en cache pas, vous voyez: Y a pas d'sot métier, y a que de sottes gens! Qu'si j'parle l' jargon du peuple c'est qu'j'en suis, du peuple, et en belle compagnie, j'peux l'dire, avec Masséna qu'était marchand d'huile; Bessière qu'était perruquier; Ney, tonnelier; Lannes, teinturier; Brune, typographe; et l'brave Murat, présentement votre époux, qu'était valet chez son père, aubergiste, si bien que d'ceux qui l'appellent aujourd'hui Majesté, quelques-uns ont pu lui crier autrefois: (*En frappant sur la table*) « Eh! garçon! change donc mon assiette! »

CAROLINE. — Vous avez l'audace?

CATHERINE. — Eh! y a pas de honte à ça! Au contraire! C'est ben leu' mérite, qu'y soient partis d'si bas pour monter si haut, par la seule force d'leu' vaillantise et des services rendus à la patrie!... Y z'ont ben d'quoi s'glorifier d'êtr' les fils d'la Révolution! Et, dans c'palais où nous v'là, grâce à elle, ceux qui y doivent tout et qu'ont le mauvais cœur d'en rougir sont ben ingrats d'oublier leur passé et ben lâches de renier leur mère!

Les Officiers ont un murmure d'approbation. Pâles, les Princesses se lèvent.

FOUCHÉ, *à mi-voix.* — Casse-cou!

CATHERINE, *de même.* — R'misez vot'tabac! J'les tiens! J'les lâche plus.

CAROLINE, *exaspérée.* — Sans oublier son passé, il faudrait du moins en

oublier les allures, et ne pas être duchesse avec un langage de poissarde, ni maréchale de France avec des façons de vivandière!

CATHERINE, *qui se monte*. — Qu'j'ai été aussi!... Sauf vot' respect!

CAROLINE, *au groupe*. — L'éducation de la boutique s'est complétée par celle du corps de garde. *Sourires*.

ÉLISA, *de même*. — De la cantine, où l'on trinque avec les troupiers.

CAROLINE. — ... Et du bivouac, où l'on couche sur la paille.

CATHERINE. — Et encore, quand y en a! Mais c'est ben à Vos Altesses à m'reprocher c'te vie-là!

CAROLINE. — Vous dites?

CATHERINE. — J'dis, et ben haut, qu' j'ai dormi su' la dure avec ces troupiers-là, pus respectueux qu'Vot'Majesté pour la femme que je suis et l'nom que j'porte! Que j'ai roulé du Rhin au Danube, sous la pluie, la neige et les balles, ramassant les blessés, consolant les mourants, fermant les yeux aux morts! Et, rien qu'en versant la goutte à nos soldats, qui vous gagnaient un royaume, moi, simple vivandière, j'ai pus fait pour vot'couronne, qu'vous-même qui n'avez eu qu'la peine d'la ramasser dans leur sang!

CAROLINE, *la voix sifflante*. — Un mot de trop! Et que vous regretterez, duchesse!

CATHERINE. — Pas plus qu'les autres.

CAROLINE. — Nous verrons bien!... Sortons, mesdames! On se croirait au carreau des Halles!...

Elle remonte vivement, entraînant sa sœur et toutes les dames qui, chuchotantes, s'éloignent sans plus s'occuper de Catherine. Duroc, Junot, Canouville, trois ou quatre officiers, entourent Catherine et, à mi-voix, rapidement, la félicitent, puis s'esquivalent.

DUROC. — Bravo! Maréchale!

JUNOT. — Très bien!

CANOUVILLE. — Vivat!

LEFEBVRE. — Tiens que je t'embrasse!

CATHERINE. — Tant pis! j'en avais trop su' l'cœur!

FOUCHÉ. — Mais cela peut vous coûter cher!

CATHERINE. — Phutt! arrive qui plante! Elles ont leur paquet!

(*Madame Sans-Gêne*, 1892, Acte I, sc. xiv.)





LES THEATRES

Dessin de LEPAPE, tiré du *Crapouillot*.

ÉDOUARD PAILLERON

1833-1899

Édouard Pailleron avait déjà donné plusieurs pièces aimables et spirituelles, en particulier *l'Étincelle*, qui fut longtemps au répertoire de la Comédie-Française, et *le Monde où l'on s'amuse*; mais il ne s'était pas classé parmi les auteurs à grand succès, jusqu'au jour où il fit représenter *le Monde où l'on s'ennuie* (1883). Cette comédie est, à notre société contemporaine, ce que furent (toutes proportions gardées) *les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes* à la société du XVIII^e siècle. Pailleron a voulu ridiculiser les salons académiques, la solennité des « pontifes de la cravate blanche », les *intrigues* autour des places et des honneurs, les mariages de carrière, etc... Il y a réussi de la manière la plus heureuse. — On l'a accusé d'avoir fait des personnalités: il s'en est défendu légitimement. Mais l'ardeur du public à mettre des noms propres sur ses personnages, prouve à quel point Pailleron avait touché juste. — Après *le Monde où l'on s'ennuie*, Pailleron obtint encore du succès avec *Cabotins*, où il peignait les *intrigues* des ateliers d'artistes et celles de la politique électorale.

Le Monde où l'on s'ennuie.

Nous sommes à Saint-Germain. M^{me} de Cérans invite dans son château des hommes politiques, des savants, des littérateurs... Le jeune Paul Raymond vient y passer quelques jours avec Jeanne sa femme. Dans cette scène, il explique à Jeanne quel est le monde où ils pénètrent, et il lui donne des instructions sur la tenue qu'il convient d'y observer.

ACTE PREMIER

SCÈNE II

JEANNE ET PAUL RAYMOND.

JEANNE, *entrant et gaiement*. — Ah! voilà quelqu'un! (*A François*)
M^{me} de Cérans...

PAUL, *lui prenant la main et bas*. — Chut!... (*A François gravement*)
M^{me} la comtesse de Cérans est-elle en ce moment au château?

FRANÇOIS. — Oui, monsieur!

JEANNE, *gaiement*. — Eh bien, allez lui dire que M. et M^{me} Paul...

PAUL, *même jeu, froidement*. — Veuillez la prévenir que M. Raymond, sous-préfet d'Agenis, et M^{me} Raymond, arrivent de Paris et l'attendent au salon.

JEANNE. — Et que...

PAUL, *de même*. — Chut! (*A François*) Allez, mon ami...

FRANÇOIS. — Oui, monsieur le sous-préfet. (*A part*) C'est les nouveaux mariés... (*Haut*) Monsieur le sous-préfet veut-il se débarrasser?

Il prend les sacs et couvertures des arrivants et sort.

JEANNE. — Ah ça! mais, Paul...

PAUL. — Pas de Paul, ici : M. Raymond.

JEANNE. — Comment? tu veux?...

PAUL. — Pas de *tu*, ici : *vous*, je t'ai dit.

JEANNE. — Ah! cette figure... *Elle rit.*

PAUL. — Pas de rire ici, je vous en prie.

JEANNE. — Eh bien, monsieur, vous me grondez?

Elle se jette à son cou. Il se dégage avec effroi.

PAUL. — Malheureuse! il ne manquait plus que cela!

JEANNE. — Ah! tu m'ennuies...

PAUL. — Précisément cette fois, tu tiens la note! Ah ça! tu as donc oublié tout ce que je t'ai dit en chemin de fer.

JEANNE. — Je croyais que tu plaisantais, moi.

PAUL. — Plaisanter! ici? Voyons, veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE. — Oui, si ça te fait plaisir.

PAUL. — Eh bien! observe-toi, je t'en prie, observe-toi. Je te dis encore

toiparce que nous sommes seuls, mais tout à l'heure, devant le monde, ce sera : *vous*, tout le temps : *vous* ! La comtesse de Cérans m'a fait l'honneur de m'inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à son château de Saint-Germain. Or, le salon de M^{me} de Cérans est un des trois ou quatre salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous y entrons sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout dépend d'elle, de nous, de toi !

JEANNE. — De moi?... Comment, de moi ?

PAUL. — Certainement. Le monde juge l'homme par la femme. Et il a raison. Et c'est pourquoi sois sur tes gardes ! De la gravité sans hauteur, un sourire plein de pensées ; regarde bien, écoute beaucoup, parle peu ! Oh ! des compliments, par exemple, tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hegel ; en littérature, Jean-Paul¹ ; en politique...

JEANNE. — Mais je ne parle pas politique.

PAUL. — Ici, toutes les femmes parlent politique.

JEANNE. — Je n'y entends goutte.

PAUL. — Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours ! Cite Pufendorff² et Machiavel, comme si c'étaient des parents à toi, et le Concile de Trente comme si tu l'avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela, des robes montantes et les quelques mots de latin que je t'ai soufflés, et je veux qu'avant huit jours on dise de toi : « Eh ! eh ! cette petite M^{me} Raymond, ce serait une femme de ministre. » Et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d'une femme, c'est une femme de ministre, le mari est bien près de l'être.

JEANNE. — Comment, tu veux être ministre ?

PAUL. — Dame ! pour ne pas me faire remarquer.

JEANNE. — Mais puisque M^{me} de Cérans est de l'opposition, quelle place peux-tu en attendre ?

PAUL. — Candeur, va ! En ce qui concerne les placés, mon enfant, il n'y a entre les conservateurs et les opposants qu'une nuance : c'est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va ! c'est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les

1. Jean-Paul Richter (1763-1825), écrivain humoristique allemand. — 2. Pufendorff (1632-1689), économiste et historien allemand.



SUZANNE REICHENBERG

Rôle de la Sous-Préfète dans *le Monde où l'on s'ennuie* (Théâtre-Français, 1883).

situations et les élections, où, sous couleur de littérature et des beaux-arts, les malins font leur affaire : c'est ici la porte des ministères, l'antichambre des académies, le laboratoire du succès.

JEANNE. — Miséricorde ! Qu'est-ce que ce monde-là ?

PAUL. — Ce monde-là, mon enfant, c'est un Hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause, où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse ; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit ; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul, et la galanterie même un moyen ; le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin !

JEANNE. — Mais c'est le monde où l'on s'ennuie, cela ?

PAUL. — Précisément !

JEANNE. — Mais, si l'on s'y ennuit, quelle influence peut-il avoir ?

PAUL. — Quelle influence !... candeur ! candeur ! quelle influence, l'ennui, chez nous ? mais énorme !... mais considérable ! Le Français, vois-tu, a pour l'ennui une horreur poussée jusqu'à la vénération. Pour lui, l'ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu'il pratique, par exemple, mais il n'en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d'y aller voir. Oui, ce peuple gai, au fond, se méprise de l'être ; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux rire ; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche : en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout ! Ils les raille, il les hait, il les fuit comme peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue ! Quelle influence, l'ennui ? Ah ! ma chère enfant ! mais c'est-à-dire qu'il n'y a que deux sortes de gens au monde : ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres.

JEANNE. — Et voilà où tu m'amènes, misérable !

PAUL. — Veux-tu être préfète, oui ou non ?



SCÈNE V

PAUL, JEANNE, M^{me} DE CÉRAN,
et SAINT-RÉAULT ¹, sur la porte, causant sans les voir.

SAINT-RÉAULT va à la table et écrit.

M^{me} DE CÉRAN, à JEANNE. — Vous trouverez ma maison peut-être un peu austère pour votre jeunesse, madame; ne vous en prenez qu'à votre mari si votre séjour ici comporte quelque monotonie, et dites-vous pour vous consoler que se résigner c'est obéir, et qu'en venant vous n'étiez pas libre.

JEANNE, gravement. — En quoi donc, madame la comtesse? Être libre, ce n'est pas faire ce que l'on veut, mais ce que l'on juge meilleur... a dit le philosophe Joubert.

M^{me} DE CÉRAN, après avoir regardé Paul, approbativement. — Voilà un mot qui me rassure, mon enfant. Du reste, pour purement intellectuel que soit le mouvement de mon salon, il n'est pas sans attrait pour les esprits élevés. Et tenez, aujourd'hui, précisément, la soirée sera particulièrement intéressante, M. de Saint-Réault veut bien nous lire un extrait de son travail inédit sur Rama-Ravana et les légendes sanscrites.

PAUL. — Vraiment! Oh! Jeanne!...

JEANNE. — Quel bonheur!

M^{me} DE CÉRAN. — Vous le connaissez?

JEANNE. — Quelle dame ne le connaît pas? Mais cela va être charmant.

M^{me} DE CÉRAN. — Une causerie intime, ad usum mundi, quelques mots seulement, mais du fruit rare; et enfin, pour terminer, la lecture d'une pièce inédite.

PAUL. — Oh! en vers peut-être?

M^{me} DE CÉRAN. — Oui, le premier ouvrage d'un jeune poète inconnu qu'on me présente ce soir et dont l'œuvre vient d'être admise au Théâtre-Français.

PAUL. — Voilà de ces bonnes fortunes que les délicats ne rencontrent que chez vous, comtesse.

M^{me} DE CÉRAN. — Toute cette littérature ne vous effraie pas un peu, madame?... Car enfin, une soirée comme celle-là, c'est autant de perdu pour votre beauté.

1. Saint-Réault est un savant orientaliste, « fils de celui qui avait tant de talent ». Il brigue une place, et il compte sur M^{me} de Cérán pour l'obtenir.

JEANNE, *gravement*. — Ce que le vulgaire appelle temps perdu est bien souvent du temps gagné, comme a dit M. de Tocqueville!

M^{me} DE CÉRAN, *la regardant étonnée, bas à Paul*. — Elle est charmante! (*Saint-Réault se lève et va vers la porte.*) Eh bien, Saint-Réault, où allez-vous donc?

SAINT-RÉAULT, *sortant*. — Au chemin de fer; excusez-moi. Un télégramme... Je reviens dans dix minutes.

Il sort.

M^{me} DE CÉRAN. — Décidément, il y a quelque chose... (*Elle cherche sur la table.*) (*A Jeanne et à Paul.*) Pardon! (*Elle sonne, François paraît.*) Les journaux?

FRANÇOIS. — M. de Saint-Réault les a pris ce matin, madame la comtesse. Ils sont dans sa chambre.

PAUL, *tirant le Journal Amusant de sa poche*. — Si vous voulez, comtessé!...

Jeanne l'arrête brusquement, tire le Journal des Débats de la sienne et le remet à M^{me} de Cérans.

JEANNE. — Il est d'aujourd'hui.

M^{me} DE CÉRAN. — Volontiers... Je suis curieuse... Encore pardon.

Elle ouvre le journal et lit.

PAUL, *bas, à sa femme*. — Bravo! très bien! continue! Exquis le Joubert! et le Tocqueville!... Ah! ça...

JEANNE, *bas*. — Ce n'est pas de Tocqueville, c'est de moi.

PAUL. — Oh!...

(*Le Monde où l'on s'ennuie, Acte I, sc. II et V, Calmann-Lévy, éditeurs.*)



HENRI LAVEDAN

Né en 1859

M. Henri Lavedan (fils de M. Léon Lavedan, journaliste très distingué, et directeur du *Correspondant*), débuta lui-même par des articles, des chroniques, etc... qu'il réunit en volumes, et dont il tira plus tard le sujet de quelques-unes de ses comédies.

Sa première œuvre dramatique, *Une Famille*, fut représentée en 1891 au Théâtre-Français. *Le Prince d'Aurec* (Vaudeville, 1894) obtint un plus grand succès : Lavedan y montrait, avec une verve un peu cruelle, une aristocratie frivole et aveugle aux prises avec les difficultés de la vie moderne. Ce thème est repris dans *les Deux Noblesses* (1897). Mais à la même époque (1898), Lavedan faisait jouer au Théâtre-Français *Catherine*, qui n'est plus, comme les pièces précédentes une sorte de pamphlet, et où l'auteur révèle une nouvelle face de son talent. Puis ce furent des pièces humoristiques et un peu libres parfois, comme *le Nouveau Jeu* (1898). Enfin *le Marquis de Priola* (1902) et *le Duel* (1905) témoignent d'un remarquable progrès vers l'étude des caractères et des conflits sociaux.

Le Duel, dont nous citons une scène importante, met en scène un conflit entre deux frères : l'un, médecin, est libre-penseur ; l'autre est prêtre. Ils se



Cliche Paul Boyer (Ollendorff édit.)

HENRI LAVEDAN.

disputent l'âme et le cœur de la duchesse de Chailles. Un évêque des colonies, M^{sr} Bolène, traverse ce *duel* dont il devient l'arbitre, et amène les deux frères à une réconciliation.

Le Duel.

ACTE PREMIER

SCÈNE II

LE DOCTEUR. — LA DUCHESSE.

L'INFIRMIER. — M^{sr} Bolène demande si le docteur peut le recevoir dans un instant.

LA DUCHESSE. — Je m'en vais.

LE DOCTEUR, *tirant sa montre*. — Vous avez encore plus de dix minutes. Restez!... (*A l'infirmier.*) Vous pouvez l'introduire ici. (*L'infirmier sort.*)

LA DUCHESSE. — C'est cet évêque de Chine dont on a tant parlé, qui a été martyrisé, il y a cinq ans?

LE DOCTEUR. — Oui.

LA DUCHESSE. — Je serais curieuse de le voir. Qu'est-ce qu'il a?

LE DOCTEUR. — Il est depuis longtemps guéri de ses plaies; mais, à la suite de ses fatigues, il a éprouvé certains troubles nerveux qui demandaient des soins, du repos, et qui ont nécessité, il y a trois mois, son retour en France. Il est aujourd'hui un peu rétabli. C'est une nature originale et généreuse. Clairvoyant et brusque, il dit volontiers ce qu'il pense.

La porte du fond est ouverte par l'infirmier.

Entre M^{sr} Bolène, un robuste vieillard à belle barbe, qui marche appuyé sur une canne. Il est en costume blanc et violet; sur sa robe blanche, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il est accompagné d'un Chinois, sans âge, jaune, rabougri, en costume de son pays, auquel il donne le bras, et qui paraît avoir pour lui beaucoup de dévouement.

L'ÉVÊQUE, *entrant*. — Excusez-moi, docteur! Il aperçoit la duchesse) Ah! pardon, madame! (*Il s'incline avec une noble élégance.*)

LE DOCTEUR, *les présentant*. — M^{me} la duchesse de Chailles. M^{sr} Bolène. évêque de Pi-Tchi-King. (*Il s'incline de nouveau.*) M^{me} la duchesse de Chailles désirait beaucoup connaître Votre Grandeur.

L'ÉVÊQUE. — Ma Grandeur, madame, est en ce moment bien rabaissée... J'ai bu quelquefois la goutte en 1870 avec un de Chailles qui avait mené folle vie et qui servait pendant la guerre aux zouaves pontificaux, où il s'est fait tuer avec beaucoup de verve.

LA DUCHESSE. — Mon mari est son neveu.

L'ÉVÊQUE. — Vous lui ferez mes compliments de son oncle. C'était un friand de baïonnette.

LE DOCTEUR. — Madame était en train de me dire qu'à cette heure, dans tous les dîners, depuis votre retour, Paris ne s'entretient que de vous.

L'ÉVÊQUE. — Est-ce possible?... Vous m'étonnez !

LE DOCTEUR. — Et que l'on se raconte vos anciennes tortures en sucrant des fraises.

L'ÉVÊQUE. — Quelles tortures ? Je ne puis arriver à ruiner cette vieille légende. Il n'y a rien de vrai, madame ! J'ai été blessé... volontairement. C'est ma faute. Un simple accident, résultat de mon étourderie. J'étais en voyage. En ce temps-là — je vous parle de 1900 — la Chine n'était pas un pays de promenade d'une absolue sécurité. Un petit mandarin sans importance et qui voulait s'en donner, un excellent homme mais mal renseigné sur mon compte, me recherchait et avait donné ordre de m'arrêter. Je le savais. Je suis assez maladroit pour me laisser prendre. On m'amène dans la cour de son palais. Je suis fouillé. Mon bagage est ouvert. On y découvre différents objets sans valeur, je veux dire qui n'en avaient que pour moi : un crucifix, un drapeau français et un portrait de paysanne en bonnet lorrain, ma mère. Le tout ne valait pas dix francs. Sur le sol, on les met en tas et le mandarin, par indulgence, prétend me faire marcher dessus pour avoir ma liberté... Je n'avais qu'à obéir. Seulement, voilà... j'ai mauvaise tête... Je n'ai pas voulu. Alors, on m'a un peu taquiné. Mais, deux heures après, j'avais la chance d'être délivré par une poignée d'Européens résolus mis au courant de mon embarras. Vous voyez à quoi se réduit l'incident. (*Touchant sa croix.*) Quand je pense qu'ils m'ont décoré pour ça !

LA DUCHESSE. — Qu'est-ce qu'ils vous avaient fait, quand ils vous ont torturé ?

L'ÉVÊQUE. — Je serais bien en peine de le dire. Madame, j'ai des troubles de mémoire. C'est la raison pour laquelle j'ai dû venir ici.

LE DOCTEUR, à la duchesse. — Moi, je vais vous le dire. Avec des aiguilles, on a commencé...

L'ÉVÊQUE, à la duchesse. — Ne l'écoutez pas, madame, il va vous raconter des histoires d'opérations...

LE DOCTEUR. — ...Par lui détacher tous les ongles d'un pied...

L'ÉVÊQUE, protestant. — C'est faux ! pas tous.

LE DOCTEUR. — Et puis d'une main.

L'ÉVÊQUE. — Ne continuez pas, cher monsieur !

LA DUCHESSE. — Quelle horreur !

L'ÉVÊQUE au docteur. — Vous voyez ? Vous impressionnez madame et me rendez ridicule. On ne m'a fait aucun mal, aucun. Je n'ai rien senti.

LE DOCTEUR. — Ils avaient pris la précaution de vous endormir ?

L'ÉVÊQUE. — A quoi bon ? Cela n'a rien été. Moi-même, je n'en revenais pas. On se fait des mondes... et puis, une fois qu'on y est... Je vous assure ! Tout ce que je me rappelle... et encore comme en un rêve d'opium... c'est qu'ils étaient cinq, le mandarin et deux assesseurs, avec de bien belles robes de soie, madame, et deux bourreaux...

LA DUCHESSE. — Et qu'enduriez-vous pendant... qu'ils vous tourmentaient ?

L'ÉVÊQUE. — Moi, madame ! Oh ! j'étais bien tranquille. Je récitais le *Nunc dimittis*.

LE DOCTEUR. — Vous deviez vous débattre ?

L'ÉVÊQUE. — Pas si bête ? Et puis, je ne pouvais pas. J'en avais un à genoux sur ma poitrine pour m'empêcher de bouger... parce qu'en remuant, vous comprenez ? j'aurais pu me faire blesser. (*Le Chinois, qui s'était rapproché en écoutant, vient s'agenouiller près de l'évêque, les yeux pleins de larmes, il entoure ses jambes de ses bras, la face cachée dans les plis de sa robe. L'évêque s'adressant à lui en chinois*) : Tchi lai, *Le Chinois se relève*.

LE DOCTEUR. — Que lui dites-vous ?

L'ÉVÊQUE. — De se lever, de se tenir dans le monde.

LA DUCHESSE. — Il a l'air de bien vous aimer ?

L'ÉVÊQUE. — C'est un chien chinois. Une espèce très rare. Il se ferait tuer pour moi.

LE DOCTEUR. — S'il avait été là pendant qu'on vous mutilait ?

L'ÉVÊQUE. — Mais il était là. C'était un des cinq. C'est ainsi que nous nous sommes connus. Et, depuis, vous voyez ? Pauvre enfant ! Est-ce qu'il savait.

(*Le Duel*, 1905, Acte I, sc. II, Ollendorff, éditeur.)



Gliché Paul Boyer (Ollendorff édit.)

PAUL MOUNET dans le rôle de M^{re} Bolène.
(*Le Duel*. Théâtre-Français, 1905.)

F. DE CUREL

Né en 1854

M. François de Curel, né à Metz en 1854, appartient à la famille lorraine de



F. DE CUREL.

Chêne H. Manuel.

Wendel, célèbre depuis le début du XVIII^e siècle dans l'industrie métallurgique. Il sortit de l'École centrale en 1876, fit un voyage en Allemagne, et il se serait établi à Metz pour faire dans la maison de Wendel son apprentissage industriel, si le gouvernement allemand ne lui en avait interdit le séjour comme à tout Alsacien-Lorrain ayant opté pour la nationalité française. Il vint donc se fixer à Paris. Il écrivit d'abord des nouvelles et des romans. En 1891, quand Antoine fonda le Théâtre-libre, il lui envoya trois pièces, sous des noms différents; les trois pièces furent reçues : *la Figurante*, *l'Amour brodé* et *l'Envers d'une Sainte*. — En 1893, il donna *les Fossiles*, puis *l'Invitée*. — Vinrent ensuite *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, *la Fille sauvage*, *le Coup d'aile*, *l'Ame en folie*, *Terre inhumaine*.

M. de Curel excelle, dans toutes ses pièces, à poser et à discuter des problèmes moraux et sociaux, qu'il

ne craint pas d'aborder de front; son talent consiste à donner la vie et une puissante individualité aux personnages qui représentent des *idées* ou des théories, et à les opposer impartialement les uns autres.



Cliché Bert-Sabourin.

Jean de Miremont, encore enfant, entend son père et l'ingénieur Boussac discuter les plans des usines à construire près du château.
(Théâtre-Français, 1919.)

Le Repas du lion.

Jean de Miremont ayant, tout enfant, causé la mort d'un ouvrier, a juré de se consacrer à la cause du peuple. Devenu un jeune homme, il se met à la tête d'œuvres sociales; et, comme il est doué d'un grand talent oratoire, il prononce des discours qui font de lui une sorte d'apôtre. — C'est au sortir d'une de ces réunions où il vient d'être acclamé par des milliers d'ouvriers, qu'il a une discussion avec son beau-frère Georges Boussac, directeur des usines de Miremont.

ACTE PREMIER

SCÈNE II

JEAN, GEORGES.

JEAN. — Vous n'avez donc pas compris? Ce n'est pas le triomphe d'une classe sur les autres que nous poursuivons, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun.

GEORGES. — Je connais votre idéal : créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations ; les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité ; en retour, les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux. En théorie, c'est charmant. Dans la pratique, qui prendrez-vous pour trait d'union ?

JEAN. — L'Église. On se figure que notre œuvre a pour objet de détourner les ouvriers du cabaret en leur procurant d'honnêtes distractions. Allons donc !... Elle n'a pour but ni la moralisation ni la charité ; elle est une œuvre sociale ! Nos comités, choisis dans les classes élevées, forment des groupes d'hommes attachés à leur foi et résolus à la propager par tous les moyens. Nous voulons également que, dans la classe ouvrière, nos cercles soient des associations d'hommes éprouvés, convaincus de leur mission et se posant à l'atelier comme les représentants et les apôtres d'une idée que voici : la religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent un peuple. Elle dit au riche : « Argent, intelligence, instruction, toute supériorité vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Ne soyez pas l'assassin de l'ouvrier votre frère, en évaluant son travail à un prix de famine. Ce travail ne saurait être une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande. Votre employé a droit à l'abondance et au bien-être. » Elle dit au pauvre : « Dieu a voulu votre infériorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté du Tout-Puissant. Il vous doit, en revanche, une juste rémunération de vos services et une aide amicale lorsque vous souffrez. Acceptez ses bienfaits sans rougir ; ce qu'il vous offre, ne fût-ce qu'un verre d'eau, lui sera payé en bonheur éternel. » Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

GEORGES. — A merveille !... Et vous croyez que vos ouvriers écoutent vos homélies sur Dieu qui accorde toute supériorité ?... Leurs bravos ont assez souligné ce qui les a frappés pour donner à réfléchir.

JEAN. — Je vois à quel passage vous faites allusion. Je n'en regrette pas un mot... En somme, qu'y trouvez-vous à reprendre ? Sous l'ancien régime, on naissait ouvrier, on devenait patron. Il fallait conquérir des grades professionnels, et ce n'est qu'après avoir produit un *chef-d'œuvre* qu'on obtenait la *maîtrise*. Aussi l'ouvrier admirait son chef et trouvait légitime son autorité fondée sur le talent. Le patron, lui, ayant passé par le plus humble labeur, se souvenait. Il connaissait le chômage, la maladie et la

détresse. L'ouvrier qui apportait ses doléances était écouté; on pouvait discuter et s'entendre. Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté professionnelle exigée. Riche, on commande; pauvre, on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette sous la chaudière. Mais enfin l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit; il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme!... Par malheur, il est généralement esclave, lui-même, d'inconnus qui ont versé de l'argent à un guichet; en échange, on leur a remis des *actions*, c'est-à-dire de beaux papiers à vignettes, mais sans cœur ni âme... L'*action*, voilà désormais le véritable maître du travailleur!... Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il?... A un papier! Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il?... Un papier!

GEORGES. — A ces mots, tonnerre d'applaudissements, rires, satisfaction générale. Et moi je me disais que les jours d'émeute, lorsque les grévistes envahissent la maison du directeur, ce n'est pas précisément un papier qu'ils jettent par la fenêtre et traînent sanglant le long des rues. (*Souriant*) Mais cette idée n'a dû venir qu'à moi... Les autres vous faisaient une ovation., Oh! bien méritée! car vous aviez soin de proclamer que l'œuvre des cercles est, avant tout, une entreprise de revendications : l'ouvrier demande justice au nom de Dieu. Qui donc soutenait que vos cercles sont des cabarets chrétiens?... Ce sont des casernes remplies de soldats enrôlés sous une bannière. Vous mettez le Sacré-Cœur et la Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge, et sachez bien que vos clients suivent la couleur et non la Vierge!

JEAN. — Alors vous refusez toute efficacité à l'intervention de l'Église?...

GEORGES. — Si vous parliez à des croyants comme ceux qui partaient pour Jérusalem en criant : Dieu le veut!... j'aurais confiance. Mais nous n'en sommes plus là. Et, tenez, permettez-moi de dire, sincèrement, ce qui vous manque à vous-même pour rallumer le feu sacré chez ceux qui ne l'ont plus.

JEAN. — Quoi donc?

GEORGES. — Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il n'inventorie pas la salle avec le sang-froid d'un vieux comédien et ne guette pas l'applaudissement à l'heure où on le croit emporté par un délire surlumain. Il y a entre votre parole et

celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots et termine par celui qui fera le mieux flèche?... Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, pas besoin de savants artifices. Il ne faut que du cœur, un cœur déchaîné!... Le vôtre est discipliné!...

JEAN. — Eh bien! c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un apôtre... Vous mettez la plaie à vif! Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Érmite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Quand j'affirme que seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique bien plus qu'en chrétien. Je vois l'armée du crime grossir sans cesse, les bagnes refuser du monde; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études au sortir de l'école athée. Devant cette marée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je reconnais avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale sans obligations ni sanctions n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. Je le constate et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas!

GEORGES. — Mon ami, j'avais deviné cette contradiction d'un chrétien tiède et d'un fervent défenseur de l'idée religieuse. Mais ce qui me dépasse, c'est votre âpre persévérance dans une vocation qui n'est pas la vôtre... Les satisfactions d'amour-propre, vous pourriez les recueillir dans une autre voie. Pourquoi vous faire docteur de l'Église, lorsque le Saint-Esprit ne vous inspire pas?

JEAN. — J'ai la conviction d'agir pour le plus grand bien des classes laborieuses. C'est le prochain que je veux servir et non moi-même.

GEORGES, *riant*. — Eh bien, vous n'y réussirez pas!... Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne. Il aura beau y apporter toute l'abnégation possible, il gardera le plus clair du profit. Une intervention n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise; elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que, dans un semis, dès qu'un jeune brin dépasse les autres, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un fil, il ne sera plus rattrapé. Il montera dans la lumière, voleur inconscient du soleil. Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, favorisent des élans dominateurs, comme

celui du rameau qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même devient une arme!... Voilà vous! Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité; vous, c'est certain!... Quel charme, quelle passion, quel don d'émoi!... Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à votre apostolat, un grand maniement des âmes. Vous voilà donc intelligent, éloquent, expérimenté, en route pour la gloire, au moyen d'une œuvre excellente ou détestable, la question ne se pose même pas!...

JEAN. — Mais je la pose, moi!... Nous tuons des hommes : je jure sur le cadavre de l'un d'eux d'être le soutien des humbles ; je m'y consacre de tout mon cœur, vous venez me dire : l'œuvre ne sert probablement qu'à vous seul!... Et j'entendrais cela sans bondir!...

GEORGES. — Ah! l'orateur, comme il brode!... Tenez, Jean, je vous prends sur le fait : vous avez des expressions par trop exagérées!... Nous tuons des hommes!... Eh! non, nous ne tuons personne!... Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences, c'est la nature indomptée. Nous tuons des hommes!... Avec des mots comme ceux-là, vous devenez vraiment dangereux.

JEAN. — Il y a des assassins parmi nous, j'en connais!...

GEORGES. — Toute vérité n'est pas bonne à dire.

JEAN. — Celle que je dis sort de ma conscience!... (*A Georges*) Voyons, vous, l'homme pratique, si vous vous étiez donné pour mission d'aider les pauvres, que feriez-vous?...

GEORGES. — Ce que je fais!... Je créerais d'immenses usines, je lancerais sur le marché d'énormes productions, j'emploierais des nuées de travailleurs...

JEAN. — Et vous croiriez avoir exécuté vos engagements envers les déshérités?

GEORGES. — Absolument. Suivant moi, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère ses idées, ses gestes. Quelques individus, supérieurement doués, combinent et réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre

d'activité où toute une population s'alimente, pullule, j'ai droit à la reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire; qu'elle soit adroite, économe, ordonnée; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est rare que nous allions leur offrir bénévolement une aug-



Cliché Bert-Sabourin.

Jean de Miremont, converti aux idées de l'ingénieur Georges Boussac, vient de faire aux ouvriers une conférence qui provoque la grève.

(Théâtre-Français, 1919.)

mentation de salaires. Donc, hardi!... Qu'on s'insurge!... Peut-être que je céderai, et tant mieux pour les révoltés!... Mais si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés... C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies et ses haines, même celle qu'ils me portent!... Cela vous étonne?... Nous voilà loin de vos petites parlottes entre patrons et ouvriers... Que voulez-vous?... Chacun a sa méthode!...

JEAN. — La vôtre est commode : gagner des monceaux d'or, c'est être philanthrope.

GEORGES. — A condition de gagner l'or par son énergie et son intelligence : oui.

JEAN. — Alors, plus de charité?...

GEORGES. — Au lieu de me donner une procuration en blanc, si vous regardiez de près l'administration de nos forges, vous sauriez ce que nous coûtent les hôpitaux, les écoles, les caisses de retraites alimentées sans retenues de salaires. J'encourage Louise à soigner les blessés, à courir au-devant des misères. La charité est un devoir social, puisqu'il y a des plaies qui ne peuvent se panser que par elle ! Un vagabond tombe sur le trottoir ; une croûte de pain lui sauvera la vie, c'est un crime de refuser la croûte. Mais quand vous secourez le mendiant, rendez-vous service à la société?... Ah ! que non pas !... Le mendiant est presque toujours paresseux et débauché ; en tout cas, c'est un isolé qui n'intéresse que vous, cœur compatissant... L'humanité craint son contact, comme le fruitier redoute le fruit gâté, propagateur de pourriture, et c'est l'humanité que vous prétendez servir. Comment s'y prendre pour qu'elle participe à vos dons, pour que vous soyez charitable en gros, après l'avoir été en détail?... C'est bien là, n'est-ce pas, le problème qui vous tracasse?... (*Signe d'assentiment.*) Moi, je l'ai résolu. Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour m'assurer que je suis très utile, et si je mourais demain, toute une population, sans me pleurer, me regretterait... Inventez, soyez une force créatrice, et la prospérité des autres découlera de la vôtre.

JEAN. — Mais c'est l'égoïsme érigé en devoir !...

GEORGES. — Pourquoi pas, s'il est bienfaisant?...

(*Le repas du Lion*, 1897, Acte II, sc. 1, Crès, éditeur.)

La nouvelle idole.

Albert Donnat, médecin des hôpitaux, cherche un vaccin contre le cancer. Quand il a dans son service quelque malade n'ayant plus que quelques jours à vivre, il lui inocule le virus du cancer, afin d'observer sur lui le développement du mal, et de tenter des expériences qui doivent l'amener à sauver des milliers d'existences. C'est ce qu'il essaye sur une petite orpheline, Antoinette Milat, phthisique au dernier degré et qu'il savait absolument condamnée. Cette orpheline est retournée dans son couvent, pour y mourir ; mais, par une sorte de miracle, elle revient peu à peu à la santé ; et comme les religieuses sont inquiètes de lui voir une petite rougeur provenant de la piqure, on la ren-

voie en consultation chez Donnat. C'est d'abord sa femme, Louise, qui reçoit Antoinette; Louise est au courant de cette expérience, et elle s'en est déjà indignée.

ACTE PREMIER

SCÈNE V

LOUISE, ANTOINETTE, ALBERT.

ALBERT, *prenant sa femme à part.* — Tu as cherché à voir cette fille pour la questionner, eh bien! tu vas assister à la consultation. (*Geste hésitant de Louise.*) Si, si, je le veux! Laisse-moi l'examiner ici, devant toi... Je ne crains pas ton jugement, ni celui de personne... Pourvu qu'on sache... (*Allant à Antoinette.*) Mon enfant, cela ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien? (*Regard affectueux d'Antoinette. Louise s'assoit dans un fauteuil. Albert prend Antoinette par les deux épaules, avec une amicale brusquerie, et lui tourne le visage vers la lumière.*) Eh! mais... Nous avons beaucoup meilleure mine... Un peu engraisée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien?

ANTOINETTE, *joyeusement.* — Comme une marmotte.

ALBERT. — On mange?

ANTOINETTE. — Tout va mieux... Infiniment mieux...

ALBERT. — Diable!... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, ôtez votre corsage... (*Pendant qu'Antoinette se déshabille, Albert continue à l'interroger.*) Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée... Hein?...

ANTOINETTE, *hésitant.* — C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... (*Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.*) Oh! à peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la sœur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... elle m'a emmenée.

ALBERT, *allant à elle.* — Pas tant d'histoires?... Où est-il, ce bouton?... (*Il se livre à un rapide examen.*) Ça ne fait pas mal quand on appuie?... Bien, je suis fixé... (*Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.*)

ANTOINETTE. — Ce n'est pas mauvais?

ALBERT. — Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas?

ANTOINETTE. — Oui, monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

ALBERT. — Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin?

ANTOINETTE. — C'est ça, Verdier.

ALBERT. — Je le connais, il a été mon interne.

ANTOINETTE. — Oh! quand il parle de son maître!.. Il vous admire tant!

ALBERT, *ironique*. — Bien obligé!.. (*Revenant à elle.*) Écoutons cette poitrine, maintenant (*Il l'ausculte longuement.*) Respirez plus fort! Plus fort, sacrebleu! Toussez!.. Toussez encore!.. (*Il continue à l'ausculter avec une angoisse croissante.*) Rien!.. (*Il se redresse et promène vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette.*) Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

ANTOINETTE. — C'est que, ... monsieur le docteur!... c'est que vous avez l'air furieux... Cela va donc plus mal?

ALBERT, *rudement*. — Vous êtes guérie!

ANTOINETTE, *joyeuse*. — N'est-ce pas!.. Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les sœurs, et tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT. — Qu'avez-vous fait?

ANTOINETTE. — Comment?..

ALBERT, *s'exaspérant*. — Quel régime avez-vous suivi? Quels remèdes avez-vous pris?

ANTOINETTE. — Ceux que vous aviez ordonnés, monsieur le docteur; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT, *avec emportement*. — Laquelle, voyons?

ANTOINETTE, *tremblante*. — Ne grondez pas, monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins... (*Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.*)

ALBERT. — Allons, rhabillez-vous!

ANTOINETTE *achevant de s'habiller*. — Monsieur, vous êtes terriblement en colère!.. Je me repens d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie!... » il m'a semblé que la Sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous m'en voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous m'avez fait du bien.

ALBERT, *distrainment*. — Laissez donc !... Je pense à autre chose.

LOUISE, *allant à elle*. — Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas, lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui !

ANTOINETTE. — Vous me croyez donc en danger, Madame ?

LOUISE. — Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie ! (*Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.*)

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT.

LOUISE. — Assassin !

ALBERT, *lentement*. — Oui, je suis un assassin !

LOUISE. — Je ne sais pas de crime plus lâche !... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre !...

ALBERT. — Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé à soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une amélioration, nous l'aurions traité d'idiot !... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devint menaçant... Six mois ! L'éternité pour elle !...

LOUISE, *ironique*. — C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir !

ALBERT. — Eh ! je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois ! Ma sécurité était entière... Les gens comme moi, qui ont observé beaucoup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent pas croire à une autre vie. Non, non, quand on voit chez des êtres intelligents s'en aller peu à peu l'esprit, la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être humain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de douleur qu'une pauvre brute stu-

pide et vagissante, on a conscience d'assister à la dissolution lamentable d'une créature et non à son glorieux départ. Eh bien ! nous qui savons qu'après la mort il n'y a rien, nous avons un tout autre respect de la vie qu'un fanatique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, une minute à l'existence que guette le néant, nous paraît le plus grand des crimes. Aussi tu ne peux pas te figurer les précautions que je prenais pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abréger d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une avance telle que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE. — Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT. — J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon diagnostic.

LOUISE. — Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle !

ALBERT. — Je n'en avais jamais rencontré.

LOUISE. — Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu !... Tiens, ne mens pas !... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Élysée. Ta voisine, une femme sensible, te cherchait querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge !... La vivisection !... Ah !... bien, oui !... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve ?... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT. — J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux

qui dépeuplent le monde?... Le petit soldat frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon, souffre d'autres tortures que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement exploitées, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien.

LOUISE. — Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat! Comme il manie le paradoxe! Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel!... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage!... Et puis, parle à présent de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du bon sens à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une observation neuve aux trésors de ta science?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on inscrive ton nom sous la coupole de l'Institut. La vérité, c'est cela!

ALBERT, *avec force*. — Non!

LOUISE. — Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence!... Elle est un aveu!... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne¹!

(*La Nouvelle Idole*, 1899, Acte I, sc. v et vi. Crès, éditeur.)

Les nénuphars.

A l'acte II de *la Nouvelle Idole*, Albert Donnat discute avec un de ses confrères, Maurice Cormier. Celui-ci se prétend athée et matérialiste. Donnat lui oppose l'aspiration de l'âme vers un idéal, et conclut que cet idéal doit scientifiquement exister.

ALBERT. — Et jamais, jamais, cette question de l'Infini ne vous tourmente?

1. C'est précisément ce que fera Albert Donnat. Pendant la nuit suivante, il s'inocule à lui-même le virus du cancer, et il pourra observer sur son propre corps la marche de la terrible maladie.

MAURICE. — Pour moi, elle est résolue. Pour vous aussi, d'ailleurs. Vous m'avez dit avoir tenu trop d'âmes sur la pointe de votre scalpel pour accorder la moindre créance aux hypothèses du spiritualisme.

ALBERT. — Le jour où j'ai dit cela je ne parlais pas en savant.

MAURICE. — Encore une fois, quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à s'occuper d'un problème qui n'a pas de données?

ALBERT. — Pas de données!... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le plus vulgaire, une table par exemple, sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existeront? Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité tout ce qu'il effleure, serait seul voué au néant! Allons donc! le néant!... Pouvez-vous y penser sans frémir!... Oh! ne dites pas que oui! On croit cela de loin!... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je me serais écrié : « Après cela, je pourrai mourir!... » Eh bien! J'ai eu cela, et je ne veux pas mourir! Il m'est arrivé il n'y a pas longtemps, je vous dirai comment, de me poser le canon d'un revolver sur la tempe, avec la résolution d'en finir. Je sais jusqu'où peut aller l'horreur du néant! Voyons, nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand principe de la science moderne, qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté. L'œil implique l'existence de la lumière; le poumon, l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une survie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité?... Ma raison, ma raison de savant proteste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison!... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent... Heureusement elle n'est pas mon seul moyen d'investigation. J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être est relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison. Dans la vie, est-ce elle qui vous conduit aux vérités les plus précieuses? Est-ce elle qui vous montre le bonheur dans le regard d'une femme? Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est-ce la raison qui les souffle à votre oreille? Pasteur n'était pas un savant vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi. Pourquoi

voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare satisfaite? Trouvez-vous que sans Dieu l'énigme du monde soit simplifiée? Moi, pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur des bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait sur une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh! mais tendus à se rompre! Tous les jours, les tiges s'allongeaient, mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu?... » Et puis, je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : « Ils n'arriveront pas! Demain, je les verrai morts sur la vase... » A la fin le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les fleurs de cire s'étaient étalées sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour?... Il faut qu'il y ait un soleil!

(*La Nouvelle Idole*, Acte II, sc. v, Crès, éditeur.)



EUG. BRIEUX

Né en 1858

M. Eugène Brieux n'a pas craint de porter à la scène les problèmes sociaux les plus graves et les plus délicats. Chacune de ses pièces attaque un préjugé, une ignorance, une des formes du *snobisme* ou de l'*arrivisme*, une des erreurs commodes où s'endort notre égoïsme. Il a donné en 1892, *Blanchette*, puis *l'Évasion* (1896) qui est dirigée contre les théories si discutables de l'hérédité. *Les Bienfaiteurs* (1896) sont une satire souvent très spirituelle des erreurs involontaires de la charité. *Le Berceau* (1898) est une pièce originale; à cette date où le théâtre célébrait surtout les avantages du divorce, Brieux ose soutenir que l'enfant établit un lien indissoluble entre deux époux. *La Robe rouge* (1900) est peut-être l'œuvre maîtresse de Brieux, qui signale avec autant de sûreté que de hardiesse les ravages que la fièvre de l'avancement peut causer dans la conscience des magistrats, et surtout la cynique intrusion de la politique dans la justice. Déjà, en 1894, Brieux avait consacré à la politique une pièce intitulée *l'Engrenage*. Il y montrait les dangers de l'atmosphère empoisonnée que respirent nos députés et nos sénateurs. Dans *les Remplaçantes* (1901), il rappelle aux mères de famille qu'elles doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants.

Brieux a traité encore beaucoup d'autres questions, avec un rare bon sens, avec un inlassable courage. S'il n'a pas la subtilité d'un Bataille ou la profondeur philosophique d'un F. de Curel, il sait poser un problème social, raisonner avec force, ramener son public à l'estime des vertus nécessaires. Il a fait du théâtre moral et utile, tout en prouvant une réelle maîtrise dans l'agencement de l'action et dans la peinture des caractères.



Cl. Manuel

EUGÈNE BRIEUX.

Blanchette.

Rousset est un cabaretier de village. Sa femme l'aide à servir les clients. Ce sont de braves gens, très vulgaires. Mais leur fille, Élise (Blanchette), a été élevée dans une pension de la ville, et a obtenu son brevet. Le père Rousset se figure que ce brevet constitue pour sa fille un titre immédiat à un poste d'institutrice; et, dans la scène que nous citons, il se plaint à M. Galoux, un notable du pays, que le Gouvernement ne remplisse par ses promesses. Dans la suite de la pièce, on voit que Blanchette dédaigne le milieu où vivent ses parents, qu'elle en souffre, en un mot qu'elle est devenue une déclassée. Au dénouement, elle se résout à épouser le fils du cantonnier, et à rentrer dans son monde à elle, dont elle n'aurait jamais dû sortir.

ROUSSET, M^{me} ROUSSET, M. GALOUX.

M. Galoux, 55 ans, en veston et chapeau mou, grisonnant, paraît à droite.

M. GALOUX, *donnant une poignée de main à Rousset.* — Eh bien! ça va-t-il comme vous voulez, père Rousset?

ROUSSET. — Ça va tranquillement. Entrez donc, monsieur Galoux, entrez donc.

M. GALOUX. — Avec plaisir. (*A M^{me} Rousset*) Bonjour, madame Rousset.

M^{me} ROUSSET. — Bonjour, monsieur Galoux. (*Rousset a fermé la porte.*)

ROUSSET. — Là! Asseyez-vous. (*Il tire son tabouret de sous la table ronde.*) Il fait bon ce matin.

M. GALOUX. — Mais oui.

M^{mo} ROUSSET. — Qu'est-ce qu'on peut vous offrir?

M. GALOUX. — Oh! merci, je ne prends jamais rien avant déjeuner... Ça va-t-il, le commerce?

M^{mo} ROUSSET. — Vous savez, le débit ne rapporte pas beaucoup. Il y a des jours où nous ne voyons personne. Heureusement que Rousset travaille à notre terre...

ROUSSET. — Et encore qu'on a bien du mal. Une terre que nous avons achetée dans le temps, quand le commerce allait bien; nous avions le bureau de tabac alors! On nous l'a enlevé pour le donner au patron de l'autre débit... parce qu'un ancien ministre est venu demeurer dans une maison où son cousin est concierge à Paris. Ah! ça ne va plus guère!

M^{mo} ROUSSET. — Mais ce n'est pas pour cela que le temps nous dure.

M. GALOUX. — Pourquoi vous dure-t-il ? racontez-moi cela...

M^{me} ROUSSET. — C'est pour Blanchette... pour Élise... pour notre fille enfin. Quand elle était petite, elle était toute pâle, alors, on l'appelait Blanchette, et le nom lui est resté... C'est pour elle que...

ROUSSET. — Mais oui ! Voyons, monsieur Galoux, on est toujours à parler du gouvernement... vous devez savoir cela, vous qui allez être député...

M. GALOUX. — Oh ! vous allez bien vite...

ROUSSET. — Bien vite ! Je vous le dis, moi... Et quand le père Rousset dit quelque chose, c'est comme si le notaire y avait passé... Je ne suis pas une fichue bête ! Je n'ai pas été à l'école, c'est vrai ; c'est tout juste si je sais lire et écrire, mais il y en a encore plus d'un à qui j'en remontrerais... Eh bien ! pourriez-vous me dire, à quoi ça sert que le gouvernement ait délivré ce papier-là à notre enfant ? *(Il va au fond, monte sur un banc et décroche le brevet sous verre qui était suspendu au mur.)* Il y en a pourtant des cachets et des signatures. Tenez, vous qui avez de bons yeux, lisez cela... moi, je vais chercher les miens.

Il va prendre ses lunettes sur le comptoir, les met et revient.

M. GALOUX. — Qu'est-ce que c'est ?... Ah ! le brevet de capacité de votre fille.

ROUSSET. — Oui. Il est revenu ce matin de chez l'encadreur... On peut bien le mettre sous verre : il nous coûte assez cher, ce papier-là !...

M^{me} ROUSSET. — Il n'y a que le bon Dieu qui sait, combien il nous coûte.

ROUSSET. — C'est pourtant bien en règle... *(Lisant)* « République française... Brevet de capacité pour l'enseignement primaire. Institutrices. Brevet supérieur... Vu le décret... Vu l'arrêté... Vu le procès-verbal... Vu le certificat... Délivre à Mademoiselle Rousset Élise-Marguerite, le présent brevet. »

M. GALOUX. — Oui, je vois.

ROUSSET. — Eh bien ! depuis six mois, qu'on l'a trouvée bonne à être institutrice, pourquoi ne la prend-on pas ?

M. GALOUX. — C'est qu'il y en a d'autres à caser.

ROUSSET. — Je m'en moque pas mal. Est-ce qu'il y en a de plus instruites que Blanchette ? M^{lle} Lucie, votre demoiselle, peut bien vous le dire puisqu'elle était dans la même pension.

M. GALOUX. — Ma fille, en effet, me parle tous les jours de M^{lle} Élise

qui est sa meilleure amie; nous vous portons beaucoup d'intérêt, vous le savez. Je vous promets de dire un mot au préfet.

ROUSSET. — Il fera bien de se dépêcher, monsieur le préfet, parce que tout cela, vous savez, ces retards, ces... au point de vue politique, ça ne fait pas bon effet dans le canton. Je vous en parle, moi... ça m'est bien égal... seulement on se dit : Tout de même, on ne protège guère les ouvriers.

M. GALOUX. — Je vous promets de m'en occuper.

ROUSSET. — Vous serez bien bon. Il faut que la jeunesse travaille. Si vous avez gagné votre fortune, vous, ce n'est pas en vous croisant les bras, pas vrai, c'est en vendant des cuirs; en en vendant dur et ferme... Moi, je ne veux pas de paresseux dans ma famille.

M. GALOUX. — Dites à M^{lle} Élise qu'elle prenne patience...

M^{me} ROUSSET. — Mais c'est qu'elle s'ennuie, la pauvre petite!

M. GALOUX. — Lucie viendra la voir tout à l'heure.

ROUSSET. — C'est ça!

M^{me} ROUSSET. — Et vraiment, vous ne voulez rien prendre? Pas même un petit verre de cognac...

M. GALOUX. — Non, non, merci. Je me sauve.

ROUSSET. — Alors, monsieur Galoux, on peut compter sur vous?

M. GALOUX. — Oui, mais prenez patience.

ROUSSET. — Patience! Patience! C'est commode à dire! Avec tout ça, c'est toujours l'ouvrier qui est le dindon de la farce. L'État nous trompe.

M. GALOUX. — Mais comment cela, voyons?

ROUSSET. — Du moment qu'il m'a poussé à donner de l'instruction à mon enfant en inventant des facilités, des concours, en distribuant des bourses, en faisant des promesses, il doit tenir sa parole. Jadis, j'ai écouté monsieur le maire; je vous ai écouté, vous qui êtes dans la politique; vous m'avez excité à laisser Élise à l'école, en me faisant espérer un tas de choses, disant qu'elle gagnerait de l'argent, et pafati, et patata, lorsqu'elle aurait son brevet. Elle l'a aujourd'hui; alors il faut lui donner de quoi vivre et lui trouver une place. Et ce n'est pas une faveur que je demande, c'est ce que l'on me doit. Il y a un papier... (*Désignant le brevet.*) Le voilà. Il est échu : il faut payer!

M. GALOUX. — Mais on ne peut donner une place à votre fille avant son tour. Les autres se plaindraient : ce serait une injustice.

ROUSSET. — Qu'est-ce que ça peut me faire! Du moment que j'aurai

mon dû ! Les affaires des autres ne me regardent pas. Qu'ils réclament... Qu'ils s'arrangent !

M. GALOUX. — Je vous le répète, je verrai le préfet dès demain. Au revoir.

Il sort.

ROUSSET, M^{me} ROUSSET. — Au revoir, monsieur Galoux.

ROUSSET, *après le départ de M. Galoux, en descendant.* — Il est bon ! Si c'était pour passer seulement selon notre droit, on n'aurait pas besoin de lui !

M^{me} ROUSSET. — Parbleu !...

ROUSSET. — Elle n'est pas encore levée, Blanchette ?

M^{me} ROUSSET. — Oh ! si ! je l'ai entendue marcher il y a longtemps. (*A elle-même, en sortant à gauche*) Il faut tout de même que j'aille la réveiller, cette gamine-là... elle dormirait jusqu'à midi...

Elle sort.

ROUSSET. — Moi, je vais raccrocher cela...

Il va suspendre le brevet encadré à la place où il était. Entrent Morillon et son fils Auguste.

(*Blanchette, 1892, Acte I, sc. II, Stock, éditeur.*)



BOIS de H. BROUTELLE.



R. DE FLERS et A. DE CAILLAVET

Né en 1872

1869-1915

On n'avait pas retrouvé, depuis Meilhac et Halévy, une collaboration aussi

heureuse que celle de Robert de Flers et de Gaston A. de Caillavet. Ils ont d'abord maintenu et renouvelé la tradition du théâtre gai, de celui qui peint les mœurs de la société qui s'amuse, où la fantaisie excentrique s'unit à l'observation pénétrante. Dans *le Roi* (1908), *le Bois Sacré* (1910), *l'Habit vert* (1913), ils ont réalisé avec un art parfait tout ce que peut donner ce mélange de bouffonnerie spirituelle et de fine satire. Il y a là une transformation de l'opérette, genre qu'ils ont débarrassé d'une encombrante mise en scène et d'une musique tintamaresque. De plus, en situant leurs sujets dans la société contemporaine, ce n'est plus par allusions qu'ils procèdent; ils se font caricaturistes à la façon de Gavarni et de Grévin.

Mais leurs succès des Variétés, avec une troupe d'artistes qui poussaient tout à la charge, ne leur ont pas suffi. Ils ont voulu développer ce qu'il y avait de meilleur dans leur double talent: et, tout en conservant leur esprit mordant et satirique, ils ont évolué vers la comédie psychologique,



Cl. Manuel.

ROBERT DE FLERS.

en donnant *Primerose* (1911) et *la Belle Aventure* (1913), et même vers le réalisme, avec *Monsieur Bretonneau* (1914).

Primerose.

Dans cette charmante comédie, restée au répertoire du Théâtre-Français, les auteurs ont créé deux personnages exquis, celui d'une jeune fille, Primerose, caractère spontané, vif, loyal, et celui de son oncle, le cardinal de Mérance, ancien polytechnicien et qui, avant d'entrer dans les ordres, était sous-lieutenant d'artillerie; sa parfaite connaissance du grand monde jointe à son expérience de prêtre en fait le confident des secrets de Primerose. Il saura la calmer et la conseiller. — Dans la scène qui précède, Primerose avait franchement déclaré à Pierre de Lancray, qu'elle l'aimait et qu'elle l'autorisait à demander sa main. Pierre, de son côté, adorait Primerose, à qui il n'osait l'avouer. Il va donc aller vers ce grand bonheur, quand il reçoit une lettre lui annonçant qu'il est ruiné. Alors, il refuse...

ACTE I

SCÈNE XII

PIERRE, PRIMEROSE.

PIERRE. — Primerose !

PRIMEROSE. — Pierre...

PIERRE. — Voulez-vous que nous causions un peu ?

PRIMEROSE. — Oui...

PIERRE. — Que nous causions comme deux grands amis ?

PRIMEROSE, *avec inquiétude*. — Oui.

PIERRE. — Pardonnez-moi, si je m'exprime mal... mais je suis profondément ému.

PRIMEROSE. — Moi aussi.

PIERRE. — Voilà : Ma petite amie, ma chère petite amie, lorsque, ce matin, nous nous sommes séparés... au tournant de la haie... lorsque je n'ai plus entendu votre voix qui s'en allait, j'ai ouvert la main comme vous me l'aviez dit ¹. J'ai lu votre petit billet. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai pu être bouleversé... Vous m'aimiez... et vous aviez cette audace... cette candide audace, de me l'écrire. Voyez-vous, Primerose, la douceur de cet instant a été si grande que je la retrouverai toujours en y pensant...

1. Primerose n'avait pas osé *parler* de son amour. Elle avait écrit sa déclaration, et au cours d'une promenade avec Pierre, elle lui avait mis dans la main un petit billet, en lui disant : « Je vais partir en chantant. Promettez-moi de ne lire ce billet que lorsque vous n'entendrez plus ma voix. »

et je suis sûr de ceci : Quand la vie me sera méchante et dure — ça lui arrivera, je la connais, — je me dirai que je lui dois tout de même ce souvenir-là... et je lui pardonnerai de tout mon cœur.

PRIMEROSE. — Pierre, pourquoi me répondez-vous si longuement ?

PIERRE. — Primerose, je vous réponds comme je dois... J'ai pour vous une affection, une tendresse infinie... Jamais je n'avais rien ressenti de tel avant de vous trouver... c'est dans cette affection-là que je cherche la force qu'il me faut — et il m'en faut — pour vous dire : je ne peux pas être votre mari.

PRIMEROSE. — Pourquoi ?

PIERRE. — Mais parce que je ne suis pas digne de ce bonheur merveilleux... parce que ma vie n'est pas faite pour l'accueillir ? parce que mon existence d'aventurier n'est pas finie... parce que je puis être obligé à des absences subites... à des voyages lointains... Et, tenez, pourquoi vous le cacher... ces nouvelles qu'on vient de m'apporter m'obligent à partir.

PRIMEROSE. — Quand ?

PIERRE. — Demain.

PRIMEROSE. — Pour où ?

PIERRE. — Pour l'Amérique.

PRIMEROSE. — Eh bien, partez... Pierre... je vous attendrai.

PIERRE. — Vous m'attendriez peut-être trop longtemps.

PRIMEROSE. — J'ai toute ma vie pour cela.

PIERRE. — Mais moi je ne veux pas que vous abîmiez cette existence-là à cause de moi. Je veillerai sur elle. Elle peut être si joyeuse, si bonne, si belle...

PRIMEROSE. — Oui... Si vous voulez bien que je vous la donne... Sans vous, elle ne sera rien.

PIERRE. — Je vous en supplie, Primerose... ne me dites pas cela... Vous le croyez peut-être en ce moment.

PRIMEROSE. — J'en suis bien sûre.

PIERRE. — Vous m'oublierez...

PRIMEROSE. — Je ne sais pas oublier.

PIERRE. — Ça s'apprend. à votre âge on le peut. C'est au mien qu'il est trop tard.

PRIMEROSE. — Vous me jugez mal, Pierre. Je ne suis pas de celles qui changent... Tenez, lorsque j'entends, dans une de ces conversations comme j'en ai trop entendu, un homme ou une femme de notre monde

dire : « J'ai aimé », je ne comprends pas ce que cela signifie. Comment peut-on avoir aimé et ne plus aimer?... Moi, je vous aime. Je ne l'ai jamais dit qu'à vous et je jure que je ne le dirai jamais à aucun autre... Alors, vous voyez c'est très grave... c'est très profond... et si pénible que ce soit pour vous, si déchirant que ce soit pour moi... si vous ne m'aimez pas, Pierre, c'est votre devoir de me le dire... Il faut que vous me répondiez.

PIERRE. — Eh bien... puisqu'il le faut... puisqu'il faut aller jusque-là... (*Avec une tendresse qu'il ne peut cacher.*) je ne vous aime pas.

PRIMEROSE. — Pierre... Pierre...

PIERRE. — Je ne peux pas vous aimer... J'ai les tempes grises... Je suis votre grand frère... J'ai toujours vécu en solitaire, âprement, durement. Je suis égoïste et brutal... Le bonheur se détourne de moi... Seulement, il y a une chose que je veux que vous sachiez bien, c'est la dernière que je vous dirai : S'il m'avait été permis d'aimer une femme au monde, ç'aurait été vous, et, alors, comme je vous aurais aimée ! comme je me serais laissé ravir par votre jeunesse, par votre fraîcheur, par votre lumière... Et j'aurais été heureux... heureux !... mais... à quoi bon... c'est impossible, puisque je ne vous aime pas.

PRIMEROSE. — Je vous remercie, Pierre, de votre franchise... Elle est digne de vous... Nous n'avons plus rien à nous dire...

PIERRE. — Non.

PRIMEROSE. — Nous ne nous reverrons plus.

PIERRE, *d'une voix brisée*. — Nous ne nous reverrons plus.

PRIMEROSE. — Adieu.

Pierre sort lentement sans qu'elle tourne la tête. Elle tombe dans le fauteuil sur lequel elle s'appuyait et éclate en sanglots.

SCÈNE XIII

LE CARDINAL, PRIMEROSE.

LE CARDINAL *entrant de gauche sans la voir*. — Tiens, tu es là... Primerose... Tu te reposes, je viens en faire autant... Tout ce monde qui tourbillonne... (*Primerose ne répond pas.*) Qu'est-ce que tu as ?

PRIMEROSE, *dissimulant son visage*. — Rien.

LE CARDINAL. — Mais si, tu as l'air bouleversée...

PRIMEROSE. — Non... non, ce n'est rien.

LE CARDINAL. — Qu'est-il arrivé... dis-moi.

PRIMEROSE, *la gorge serrée*. — Je ne peux pas...

LE CARDINAL. — Voyons, tu as les mains glacées... parle... parle...

PRIMEROSE. — Oui... plus tard, plus tard.

LE CARDINAL. — Mais non, tout de suite... je veux savoir?

PRIMEROSE. — Oui, oui... laissez-moi un instant, que je me reprenne un peu, voilà, voilà...

LE CARDINAL. — Eh bien...

PRIMEROSE. — Eh bien... mon oncle... c'est très important... c'est très grave... et très difficile à vous dire, parce que... voyez-vous, ce sont des choses que je n'aurais pu dire qu'à maman, si je l'avais... Elle n'est plus là... alors...

LE CARDINAL, *très doucement*. — Alors, il faut me les dire à moi.

PRIMEROSE. — Oui... c'est ça... à vous... à vous... seulement, mon oncle... il faut m'écouter... avec tout votre cœur... et puis ne pas sourire... ne pas douter, parce que, voyez-vous... je me suis décidée à une chose, mais ce n'est pas par coup de tête... Oh! non! J'ai pensé souvent que si un jour j'avais trop de peine, je ferais cela, et, aujourd'hui, j'ai trop de peine... j'y ai réfléchi, depuis très longtemps... même quand j'étais contente et gaie. Alors, vous comprenez, c'est bien arrêté... je suis sûre de moi, et je ne regrette rien... Mon oncle, je veux rentrer au couvent.

LE CARDINAL. — Toi!

PRIMEROSE. — Je veux être religieuse.

LE CARDINAL. — Mon enfant, que dis-tu là, mais c'est une folie!

PRIMEROSE. — Non! Oh! je comprends que vous soyez surpris. C'est gênant, n'est-ce pas, je vous dis cela en robe de bal, les bras nus, avec des fleurs dans les cheveux, à côté de tout ce bruit, de tout ce monde, mais mon cœur est tout seul... et si résolu.

LE CARDINAL. — Apaise-toi, ma chère petite. Tu parles dans la fièvre.

PRIMEROSE. — Non, je suis calme maintenant.

LE CARDINAL. — Écoute-moi... nous allons causer là, tous les deux, très affectueusement. Tu vois, je ne te réponds pas comme j'aurais fait à toute autre. Je te sais incapable d'un enfantillage qui serait irrespectueux. Tu n'aurais pas prononcé de pareils mots sans une sincérité profonde, j'en suis sûr. Mais avoue, mon enfant, que la brusquerie d'un tel projet est déconcertante. Reprends-toi, nous reparlerons de tout cela dans quelque temps, je te le promets.

PRIMEROSE. — Non, non, mon oncle, je vous en supplie, croyez-moi, croyez-moi tout de suite. Je ne me suis pas exaltée dans la prière. Je ne me trompe pas sur moi-même; je ne me trompe pas sur ma route. Laissez-moi la suivre, donnez-moi la main... Aidez-moi.

LE CARDINAL, *lui prenant la tête dans ses mains*. — Mon devoir est de t'éclairer. C'est une grande chose, mon enfant, qu'une vocation... c'est la plus grande chose qui soit au monde... une vocation, c'est Dieu même qui vous appelle.

PRIMEROSE. — C'est aussi Dieu qui vous accueille.

LE CARDINAL. — On a donc fait tant de mal à ma petite fille?

PRIMEROSE, *baissant la tête*. — Oui.

LE CARDINAL. — Tu es bien malheureuse?

PRIMEROSE. — Oui.

LE CARDINAL. — Et, tout à l'heure, tu chantaïs. L'orage vient vite... Les méchants sont partout.

PRIMEROSE. — Oh! ce n'est pas un méchant.

LE CARDINAL. — Alors, c'est plus grave.

PRIMEROSE. — Mais...

LE CARDINAL. — Ne me dis rien... ne remue pas ta douleur. Ce n'est pas la peine... À nous autres, vois-tu, les chagrins disent leurs secrets d'eux-mêmes... Le tien vient de me parler... il avait la voix d'un chagrin d'amour.

PRIMEROSE. — D'un chagrin que rien n'effacera jamais.

LE CARDINAL. — Qui te dit, pourtant, que tu ne te consoleras pas? (*Primerose fait non de la tête.*) Mais si. Il ne faut pas s'abandonner ainsi, aller tout de suite à l'extrême. Est-ce raisonnable de renoncer, en un moment, à une existence telle que la tienne, à un monde où tu as vécu et où tu as été jusqu'ici très heureuse?

PRIMEROSE. — Vour croyez! Oui. C'est bien naturel. Ah! si vous saviez combien j'y ai été froissée, blessée, dans ce monde-là, combien j'y ai souffert!...

LE CARDINAL. — Calme-toi, mon enfant, tu me bouleverses.

PRIMEROSE. — Si j'avais eu, maman, elle m'aurait expliqué peu à peu, elle m'aurait caché la vie comme avec des ailes. Mais je ne l'avais pas... alors, j'ai souffert... j'ai souffert. Enfin, un jour, j'ai trouvé un refuge, un être bon, un être fort... et je me suis crue sauvée... Et voilà qu'il m'échappe... qu'il est parti. Et je vais retomber parmi ces gens-là... Et il

va falloir continuer à les mépriser ou finir par leur ressembler. Oh ! non, je ne veux pas... Je ne veux pas... Je ne veux pas...

LE CARDINAL. — Comment aurais-je pu me douter que j'avais auprès de moi une âme si profondément blessée, ma pauvre petite... Je viens de découvrir en toi un être si différent de celui que je voyais hier.

PRIMEROSE. — Allez, mon oncle, il ne me reste plus qu'un asile.

LE CARDINAL. — Oui, peut-être.

PRIMEROSE. — Je le connais, c'est le petit couvent de Sainte-Claire. Voilà trois ans que j'y vais, que j'essaie de soigner les enfants. Ils m'aiment bien. La paix y est partout. Il y a une petite chapelle toute blanche. Il y a un jardin, avec de grands glaïeuls pour l'autel. Il y a de longs couloirs frais. Les petites sœurs y glissent vite... vite... Quelquefois, on entend leur rire sans entendre leurs pas... Elles vont de leurs malades à leurs fleurs. Elles sont contentes. Mon oncle, je voudrais être contente aussi. Je l'ai mérité, je vous l'assure. *(Elle tombe à ses pieds.)*

LE CARDINAL. — Mon enfant, tu m'as dit des paroles si cruelles, et puis, tu m'en as dit d'autres si apaisées, que je ne puis t'empêcher de t'éloigner de cette amertume pour aller vers cette douceur.

PRIMEROSE. — Merci. Et tenez, rien que de vous avoir confié tout cela, je me sens tout autre. Je me sens déjà comme protégée... Je n'ai presque plus mal. Merci.

LE CARDINAL. — Je t'aiderai, oui, si tu persévères dans ta résolution, je t'aiderai.

PRIMEROSE. — Vous voyez bien que j'étais raisonnable et que ce n'était pas une folie.

LE CARDINAL. — Qui sait ? Enfin, quand on fait une folie, c'est encore avec le bon Dieu qu'il vaut mieux la faire. Avec lui, ça s'arrange toujours ¹.

Il l'embrasse sur le front. La porte de gauche s'ouvre. Layrac paraît. On entend une valse.

(Primerose, 1911, Acte I, sc. XII et XIII.)

1. Primerose entrera comme novice au couvent de Sainte-Claire. La loi contre les congrégations l'obligera à quitter ce couvent et à revenir dans sa famille; elle y retrouvera Pierre, qui a restauré sa fortune, et, grâce à l'intervention du cardinal de Méranche, elle l'épousera.

L'Habit vert.

L'Habit vert est une aimable satire du monde académique : M. de Flers n'en est pas moins devenu le plus spirituel des Académiciens. — On voit au premier acte, dans un manoir aux environs de Deauville, le duc de Maulévrier, académicien, ses confrères le baron Bénin et le général Roussy des Charmilles, puis le secrétaire général de l'Institut, Pinchet. — Ils s'entretiennent de l'Académie française, et des candidatures possibles à un siège vacant.

LE BARON, BÉNIN, PINCHET, LE DUC.

BÉNIN. — Bonjour, mon cher ami.

LE DUC. — Merci. Je me porte bien.

BÉNIN. — Devinez qui je vous amène ?

LE DUC. — Je ne devine jamais rien.

BÉNIN. — Il est vrai... Eh bien, je vous amène M. Pinchet, secrétaire général de l'Institut, qu'à ma très grande stupeur, je viens de rencontrer sur la plage en chapeau haut de forme et en redingote.

PINCHET, *se présentant sur le seuil de la porte*. — Monsieur le duc...

LE DUC. — Comment, mon bon Pinchet, est-il possible?... Vous, à Deauville !

PINCHET. — Oh ! non, monsieur le duc, non ! pas à Deauville ! je ne me permettrais pas. Je suis venu passer quelques jours à Dives, avec madame Pinchet. M. le baron Bénin m'ayant dit que vous étiez ici, monsieur le duc, je me suis permis...

LE DUC. — Vous avez fort bien fait, mon cher Pinchet, je vous tiens en grande estime... Vous avez le sens de la tradition. Nous ne sommes plus guère aujourd'hui à en goûter la noblesse et la beauté.

BÉNIN. — C'est pour moi que vous dites ça, mon cher duc ?

LE DUC. — Mon Dieu, mon cher ami, vous apportez dans vos propos et d'ailleurs parfois dans vos ouvrages un ton de frivolité dont je m'offusque.

BÉNIN. — Ne me faites pas rougir devant Pinchet, mon ami.

PINCHET. — Oh ! monsieur le baron.

LE DUC. — Mais je ne vous ai pas demandé des nouvelles de M^{me} Pinchet. Se plaît-elle ici ?

PINCHET. — Vous êtes trop bon, monsieur le duc. M^{me} Pinchet aime la mer. Quoique devenue très forte avec l'âge, elle est restée rêveuse. M^{me} Pinchet est toujours pour les poètes dans nos élections académiques.

LE DUC. — Et jusques à quand restez-vous sur la côte ?

PINCHET. — Jusqu'à lundi au plus tard. Voyez-vous, monsieur le duc, mon père et mon grand-père qui furent avant moi secrétaires généraux de l'Institut, ne s'en sont pas éloignés un seul jour durant trente-sept ans. Depuis vingt ans, je ne l'avais jamais quitté non plus... J'ai essayé, j'ai eu tort.

BÉNIN. — C'est fort touchant.

PINCHET. — Non, monsieur le baron, non... c'est de l'égoïsme et aussi un peu d'orgueil. Il me semble que je manque là-bas, qu'en mon absence il y a de la poussière qui n'est pas à sa place.

LE DUC. — Vous avez le mal du pays, Pinchet!

PINCHET. — Exactement, monsieur le duc. Ah! quand je pense que dimanche — car je repartirai dimanche — au moment où le petit omnibus de la gare passera le pont des Saints-Pères, j'apercevrai la coupole, le quai, la petite place en hémicycle, modeste et si glorieuse pourtant...

BÉNIN. — Les deux braves petits lions de pierre endormis sur notre seuil d'un sommeil de collègues.

PINCHET. — Nos voisins les bouquinistes qui vendent des livres qu'ils ont lus à des gens qui ne les liront pas... Ah! on pourra dire tout ce qu'on voudra, c'est un bel endroit.

LE DUC. — A propos, Pinchet, comment va notre collègue Bretonneau? Il était fort mal quand j'ai quitté Paris.

PINCHET. — Oh! il n'y a plus d'espoir, monsieur, il est tout à fait guéri. En revanche, on croit que M. Jarlet-Brézin ne passera pas l'été. Du reste, je vous tiendrai au courant des nouvelles, monsieur le duc, car mon fils me renseignera par dépêche.

BÉNIN. — C'est lui qui vous remplace en votre absence?

PINCHET. — Oui, je l'ai formé; je lui ai appris, comme mon père me les avait appris autrefois, les noms de tous les académiciens dont les bustes ornent nos couloirs, nos greniers et nos caves. Il y en a beaucoup.

BÉNIN. — Ah! il y en a énormément.

LE DUC. — Énormément.

PINCHET. — Énormément. Ils sont immortels et pourtant personne ne connaît plus rien d'eux. Si bien que ces hommes illustres n'existeraient plus du tout, s'il n'y avait pas toujours un Pinchet pour savoir leur nom.

LE DUC. — Oui, n'est-ce pas...

PINCHET. — Mais, je m'excuse, messieurs, d'avoir abusé de vos instants. M^{me} Pinchet m'attend sur la plage. Elle espérait un peu vous y rencontrer, monsieur le duc.

LE DUC. — Je ne vais jamais sur la plage. Mon nom et ma situation ne me permettent pas de fréquenter les endroits où je suis exposé à me voir saluer par le premier venu.

PINCHET. — Je comprends, monsieur le duc. Si vous avez quelques commissions pour Paris, messieurs, je suis tout à vos ordres.

BÉNIN. — Je vous remercie, je rentre dans trois jours comme vous.



L'INSTITUT DE FRANCE, SOUS LE PREMIER EMPIRE.
(Bibl. Nat. Estampes.)

PINCHET. — Oh! moi, mon Dieu, cette conversation m'a beaucoup troublé... beaucoup ému. Je crois bien que je repartirai demain matin. A cette heure-ci... je serai à l'Institut... Messieurs.

Il salue.

LE DUC. — Très bien, mon cher Pinchet, très bien. Plus je vous connais, plus je vous estime. Nous ne sommes que de l'Académie. Vous, vous êtes : l'Académie.

PINCHET, *très ému*. — Monsieur le duc, je pleure.

LE DUC. — Je vous accompagne jusqu'à la grille. Venez-vous, Bénin?
BÉNIN. — Non! J'attends la duchesse pour lui présenter mes devoirs.

Le duc et Pinchet sortent.

LE DUC, PINCHET, BÉNIN, LE GÉNÉRAL.

LE DUC. — Eh bien, Pinchet... quoi de nouveau à l'Académie?

PINCHET. — Hélas! rien, monsieur le duc! Les cinq candidats que vous connaissez déjà — les habitués — restent seuls en ligne pour le fauteuil de M. Jarlet-Brézin.

LE DUC. — Et aucun de ceux-là, messieurs, je vous le rappelle, ne saurait agréer au parti bien pensant, à notre parti, qu'il est pourtant indispensable de renforcer.

BÉNIN. — N'avait-on pas parlé du général Baringer?

LE GÉNÉRAL. — Ah! non, pas de général! Un général à l'Académie, c'est bien: deux, de quoi ça a-t-il l'air?

LE DUC. — Évidemment, mes chers amis, cette situation est, ne nous y trompons pas, très sérieuse.

PINCHET. — Elle est plus que cela, messieurs, elle est grave.

LE DUC. — Comme vous dites cela!

BÉNIN. — Expliquez-vous!

LE GÉNÉRAL. — Qu'y a-t-il?...

PINCHET. — Messieurs, puisque vous me faites l'honneur de m'interroger... Mais, non, je n'ose pas...

LE DUC. — Dites, dites.

PINCHET. — Permettez-moi donc de vous le dire, messieurs, depuis quelque temps, je ne suis pas content de l'Académie.

BÉNIN. — Pourquoi donc?

PINCHET. — Mon Dieu, messieurs, l'esprit qui y règne, certains petits détails, certaines innovations... Un autre ne les remarquerait pas sans doute, mais moi qui sers votre Compagnie depuis trois générations, je suis inquiet.

LE DUC. — Précisez... Asseyez-vous et précisez!

PINCHET. — Hélas, c'est facile... Tenez, le dernier jeudi de janvier fut une date dans notre histoire. Vous n'assistiez pas, messieurs, à la séance. Elle était consacrée au dictionnaire... Les trois académiciens présents

discutaient d'une façon très intéressante... très approfondie, le mot camomille... A ce moment, votre collègue, M. Rébeillard, est arrivé. Ah! dans quel état!

BÉNIN. — Quoi? Il était ivre?

PINCHET. — Si ce n'était que ça. il y a des précédents! Non, messieurs, il est entré dans la salle avec des bottines jaunes.

BÉNIN. — Des bottines jaunes!

PINCHET. — Oui, monsieur le duc, des bottines jaunes!

LE DUC. — Je connais Rébeillard. Il devait aller en soirée.

PINCHET. — Voilà un petit indice. Hélas! il y en a tant d'autres.

BÉNIN. — Enfin, mon cher Pinchet, à quoi attribuez-vous ce relâchement des mœurs académiques?

PINCHET. — Oh! à bien des choses, monsieur, à bien des causes.

BÉNIN. — Le scepticisme!

PINCHET. — ... L'irréligion!

LE DUC. — La lecture!

PINCHET. — Et tenez, messieurs, au sein même de votre Compagnie, j'aperçois un danger qu'hélas, je ne saurais trop vous signaler.

LE DUC. — Lequel?

PINCHET. — Eh bien, messieurs, ce sont les auteurs dramatiques! Il vous en faut bien quelques-uns, évidemment, mais croyez-moi, messieurs, le moins possible... Ah! si vous les connaissiez comme moi... Ils sont exagérés, nerveux, susceptibles. Ils sont pleins de petits secrets qu'ils confient à tout le monde. Ils racontent des histoires inconvenantes devant les bustes!... Oh! messieurs, prenez garde aux auteurs dramatiques : ce sont des gens épouvantables.

LE DUC. — Vous avez raison, Pinchet, il vaut encore mieux accueillir les romanciers.

PINCHET. — Mais, monsieur le duc, maintenant les romanciers font tout de suite du théâtre!

BÉNIN. — Rejetons-nous sur les historiens.

PINCHET. — Mais, monsieur le baron, aujourd'hui, les historiens ne font plus que des espèces de romans...

LE DUC. — Alors, les hommes du monde?

PINCHET. — Mais, monsieur le duc, les hommes du monde font tous de l'histoire!

LE DUC. — C'est effrayant!

BÉNIN. — Mais enfin quel est pour vous le candidat idéal?

PINCHET. — Le candidat idéal, messieurs, c'est celui qui n'a rien fait, qui n'a pas cédé à cette manie d'écrire, qui perd tant d'hommes remarquables. C'est celui que personne ne connaît et qui, en entrant à l'Académie, lui doit tout, car sans elle, il ne serait rien. Ça c'est beau, ça, ça a de la grandeur!

LE DUC. — Pinchet, voilà qui est parler.

PINCHET. — Messieurs, j'ai rempli mon modeste devoir. A vous d'aviser. Je vous demande la permission de prendre congé.

Il se lève.

(*L'Habit vert*, 1912, Acte I, sc. II. Acte II, sc. III. Librairie théâtrale, édit.)



UNE SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE AU XVII^e SIÈCLE.
(D'après une estampe contemporaine.)

HENRY BECQUE

1837-1901

Henry Becque marque une vive réaction contre l'école de Scribe et de Victorien Sardou. A leur optimisme moral, à leur philosophie indulgente, Becque substitue le plus noir pessimisme : il est le premier auteur de ces pièces tristes et *amorales*, où l'on prétend représenter la société *telle qu'elle est*, composée de canailles et de dupes : c'est la *comédie-rosse*. Les deux meilleures pièces de cet écrivain, qui travaillait difficilement, et qui parvenait plus difficilement encore à se faire jouer, sont *les Corbeaux* (1882) et *la Parisienne* (1885).

Dans *les Corbeaux*, il a fait une peinture réelle et navrante de la situation d'une famille exploitée, après la mort du père, par les gens d'affaires (*les corbeaux*). M^{me} Vignerot est aux prises avec l'associé de son mari, un certain Teissier, qui compte profiter du désarroi de la veuve et des enfants pour les dépouiller. Mais on le verra céder au charme de la fille cadette, Marie, qui pour sauver sa famille, consentira à l'épouser. Le personnage sympathique de cette jeune fille met un peu de lumière dans l'action ténébreuse des *Corbeaux*. L'impression d'ensemble n'en est pas moins fort triste, et la pièce ne sera jamais de celles que le public aime à revoir.

Henry Becque a laissé d'importants fragments d'une pièce intitulée *les Polichinelles* : il y fait une satire très mordante des gens d'affaires et des spéculateurs de Bourse. On peut regretter que *les Polichinelles* soient restés inachevés : c'eût été un pendant très intéressant aux *Ventres dorés* d'Ém. Fabre.



HENRI BECQUE.

Cl. Nadar.

Les Corbeaux.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE II

M^{me} VIGNERON, TEISSIER.M^{me} VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.*

Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron ! C'est le travail qui l'a tué ! Pourquoi travaillait-il autant ? Il ne tenait pas à l'argent ; il ne dépensait rien pour lui-même. Ah ! il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

Un silence.

TEISSIER. — Est-ce avec votre autorisation, madame, que M^{me} de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ?

M^{me} VIGNERON. — J'ignorais complètement cette visite que je n'aurais pas permise.

TEISSIER. — Mon devoir était bien net ; j'ai pris cette dame par le bras et je l'ai poussée à la porte de mon cabinet.

M^{me} VIGNERON. — Son indiscretion ne méritait pas autre chose. Tenez, monsieur Teissier, M^{me} de Saint-Genis était ici, lorsque vous êtes arrivé, elle me parlait des affaires de mon mari. Vous les connaissiez, ces affaires, et vous les compreniez mieux que personne, éclairez-moi.

TEISSIER. — Je me suis amusé justement, dans un moment de loisir, à établir la succession de Vigneron. Avant tout, que désirez-vous savoir ? Si elle se soldera en perte ou en bénéfice. (*Mouvement de M^{me} Vigneron.*) Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici... Vous m'écoutez?... La fabrique vendue...

M^{me} VIGNERON. — Pourquoi la vendre ?

TEISSIER. — Il faudra en arriver là. Vos terrains et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

M^{me} VIGNERON. — Je garderai mes terrains.

TEISSIER. — Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

M^{me} VIGNERON. — Mais je n'ai pas de dettes.

TEISSIER. — Je les évalue à quarante mille francs environ. Je ne comprends

pas pourtant dans cette somme votre architecte dont le règlement devra venir avec la vente de vos immeubles. Je continue. Les droits de l'enregistrement acquittés...

M^{me} VIGNERON. — On paie donc, monsieur, pour hériter de son mari?

TEISSIER. — On paie, oui, madame. Les frais généraux liquidés... j'entends par frais généraux les honoraires du notaire, ceux de l'avoué, les dépenses imprévues, voitures, ports de lettres, etc. Bref, le compte que vous aurez ouvert sous cette rubrique : « Liquidation de feu Vigneron, mon mari », ce compte-là entièrement clos, il vous restera une cinquantaine de mille francs.

M^{me} VIGNERON. — Cinquante mille francs de rente?

TEISSIER. — Comment, de rente? Vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis? Où voyez-vous dans tout ce que vous a laissé Vigneron le capital nécessaire pour établir une rente de cinquante mille francs.

M^{me} Vigneron le quitte brusquement, elle sonne et ouvre le meuble-secrétaire avec précipitation.

M^{me} VIGNERON, écrivant. — « Mon cher monsieur Bourdon, ayez l'obligeance de venir me parler le plus tôt possible, je ne serai tranquille qu'après vous avoir vu. Je vous salue bien honnêtement : veuve Vigneron. » Cinquante mille francs! (*A Auguste qui est entré.*) Portez cette lettre à la minute.

TEISSIER, il a tiré un portefeuille bourré de papiers. — Vous vous rendrez mieux compte à la lecture...

M^{me} VIGNERON. — Cinquante mille francs! (*Se retournant vers Teissier et lui faisant sauter son portefeuille.*) Gardez vos papiers, monsieur, je n'ai plus d'affaires avec vous.

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE III

TEISSIER, seul, en ramassant ses papiers.

Ignorance, incapacité, emportement, voilà les femmes! A quoi pense celle-là, je me le demande? Elle veut garder ses terrains, elle ne le pourra pas. Bourdon se chargera de le lui faire comprendre. S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, discrètement, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les paierai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait

amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire. Quand Bourdon saura que j'ai donné le premier coup, il se dépêchera de porter les autres.

Il va pour sortir, Marie entre par la porte de gauche.



LA FAMILLE VIGNERON A TABLE (*Les Corbeaux*, Acte II).
(Théâtre-Français, 1882.)

G. Gilbert René.

SCÈNE IV

TEISSIER, MARIE

MARIE. — Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir fait la paix avec ma mère. Elle a tant pleuré, ma pauvre mère, tant pleuré, qu'elle n'a plus toujours la tête à elle.

TEISSIER, *revenant*. — Il était temps que vous m'arrêtiez, mademoiselle. J'allais de ce pas assigner M^{me} Vignerot au Tribunal de commerce en

remboursement des avances que je lui ai faites. Je me suis gêné moi-même pour ne pas laisser votre mère dans l'embarras. (*Il tire une seconde fois son portefeuille et y prend un nouveau papier.*) Vous aurez l'obligeance de lui remettre ce petit compte qu'elle vérifiera facilement. Au 7 janvier, avancé à M^{me} Vigneron 4.000 francs qui ont dû servir aux obsèques de votre père; au 15 janvier, avancé à M^{me} Vigneron 5.000 francs pour les dépenses de sa maison, c'est à ce titre qu'ils m'ont été demandés; au 15 également, écoutez cela, remboursé une lettre de change, signée : Gaston Vigneron, ordre : Lefébure, montant : 10.000 francs. Votre frère étant mineur, son engagement ne valait rien. Mais M^{me} Vigneron n'aurait pas voulu frustrer un bailleur de fonds que ce jeune homme a trompé nécessairement sur son âge et sur ses ressources personnelles. (*Il plie le papier et le lui remet.*) Je suis votre serviteur.

MARIE. — Restez, monsieur, je vous prie de rester. Ce n'est pas ce compte qui a bouleversé ma mère au point de s'emporter avec vous. Elle vous eût remercié plutôt, tout en blâmant son fils, comme il le mérite, d'avoir fait honneur à sa signature.

TEISSIER, *surpris, avec un sourire*. — Vous savez donc ce que c'est qu'une signature?

MARIE. — Mon père me l'a appris.

TEISSIER. — Il aurait mieux fait de l'apprendre à votre frère.

MARIE. — Asseyez-vous, monsieur; je suis peut-être bien jeune pour parler d'affaires avec vous.

TEISSIER, *debout, souriant toujours*. — Allez, causez, je vous écoute.

MARIE. — Je m'attendais bien, pour ma part, à un grand changement dans notre position, mais qu'elle fût perdue entièrement, je ne le pensais pas. Dans tous les cas, monsieur, vous ne nous conseilleriez ni une faiblesse, ni un coup de tête. Que devons-nous faire alors? Examiner où nous en sommes, demander des avis et ne prendre aucune résolution avant de connaître le pour et le contre de notre situation.

TEISSIER. — Ah! laissons de côté vos immeubles qui ne me regardent pas. Que faites-vous, en attendant, de la fabrique?

MARIE. — Qu'arriverait-il, monsieur, si nous voulions la garder et vous la vendre?

TEISSIER. — Elle serait vendue. Le cas a été prévu par la loi.

MARIE. — Il y a une loi?

TEISSIER, *souriant toujours*. — Oui, mademoiselle, il y a une loi. Il y

a l'article 815 du Code civil qui nous autorise l'un comme l'autre à sortir d'une association rompue en fait par la mort de votre père. Je peux vous mettre à même de vous en assurer tout de suite. (*Tirant un volume de sa poche.*) Vous voyez quel est cet ouvrage : « Recueil des lois et règlements en vigueur sur tout le territoire français. » Je ne sors jamais sans porter un code sur moi, c'est une habitude que je vous engage à prendre. (*Il lui passe le volume à une page indiquée; pendant qu'elle prend connaissance de l'article, il la regarde avec un mélange d'intérêt, de plaisir et de moquerie.*) Avez-vous compris?

MARIE. — Parfaitement.

Pause.

TEISSIER. — Vous vous appelez bien Marie et vous êtes la seconde fille de Vignerou?

MARIE. — Oui, monsieur, pourquoi?

TEISSIER. — Votre père avait une préférence marquée pour vous.

MARIE. — Mon père aimait tous ses enfants également.

TEISSIER. — Cependant il vous trouvait plus raisonnable que vos sœurs.

MARIE. — Il le disait quelquefois pour me consoler de n'être pas jolie comme elles.

TEISSIER. — Qu'est-ce qui vous manque? Vous avez de beaux yeux, les joues fraîches, la taille bien prise, toutes choses qui annoncent de la santé chez une femme.

MARIE. — Ma personne ne m'occupe guère, je ne demande qu'à passer inaperçue.

TEISSIER. — C'est vous bien certainement qui aidez votre mère dans les détails de la maison; vous lui servez de scribe au besoin.

MARIE. — L'occasion ne s'en est pas présentée jusqu'ici.

TEISSIER. — La voilà venue. Je ne crois pas M^{me} Vignerou capable de se débrouiller toute seule et vous lui serez d'un grand secours... Avez-vous un peu le goût des affaires?

MARIE. — Je les comprends quand il le faut.

TEISSIER. — La correspondance ne vous fait pas peur?

MARIE. — Non, si je sais ce que je dois dire.

TEISSIER. — Calculez-vous facilement? Oui ou non? Vous ne voulez pas répondre? (*La quittant.*) Elle doit chiffrer comme un ange. (*Il va prendre son chapeau et revient.*) Vous savez maintenant, mademoiselle, qu'il n'y a pas de débat possible entre nous. On est tout de suite

d'accord, le code à la main. Vous aviez peut-être vos idées sur la fabrique; elles sont inutiles; je me suis peu à peu détaché de cet établissement. Dans tous les cas, vos besoins d'argent ne nous permettraient pas de le conserver. Sa situation est très prospère. La mort de son directeur est une occasion excellente, qui ne se représentera pas pour nous en défaire, profitons-en. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

MARIE. — Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir revu ma mère; elle est plus calme maintenant, elle vous écouterait très volontiers.

TEISSIER. — C'est inutile. J'ai dit ce qu'il fallait à M^{me} Vigneron et vous êtes assez intelligente pour lui expliquer le reste.

MARIE, *après avoir sonné*. — Faites ce que je vous demande, monsieur. Ma mère n'a pas été maîtresse d'un mouvement d'impatience; en allant à elle, vous lui donnerez l'occasion de vous exprimer ses regrets.

TEISSIER. — Soit! Comme vous voudrez! Vous désirez donc que nous vivions en bons rapports? Vous n'y gagnerez rien, je vous le dis d'avance. Quel âge peut bien avoir M^{lle} Marie? Vingt ans à peine! Mais c'est déjà une petite personne, modeste, sensée, s'exprimant fort convenablement, (*la quittant*) et ce que son père ne m'avait pas dit : très appétissante.

Auguste entre.

MARIE. — Suivez Auguste, il vous conduira près de ma mère.

TEISSIER, *après avoir cherché un compliment sans le trouver*. — Je suis votre serviteur, mademoiselle.

Il entre à gauche, sur un signe que lui fait Auguste de prendre par là.

(*Les Corbeaux*, 1882, Acte II, sc. II, III et IV, Stock, éditeur.)



JULES RENARD

1864-1909

Jules Renard est un de nos réalistes les plus pénétrants. Aussi pessimiste que Henry Becque, il a sur lui l'avantage d'un style spirituel sans efforts, où abondent les mots à l'emporte-pièce, les *mots de nature*, qui sortent spontanément des caractères et des situations. — Il publia d'abord sous forme de roman *Poil de Carotte*; puis il le mit à la scène; et la version dramatique nous paraît très supérieure à l'autre. — Dans le fragment que nous citons, on voit le jeune François Lepic, surnommé Poil de Carotte à cause de ses cheveux roux, qui fait la conversation avec une bonne que sa mère, M^{me} Lepic, vient d'engager. Il lui explique ce qu'elle aura à faire; mais en même temps il lui révèle avec candeur son propre rôle de souffre-douleur dans la maison.

Poil de Carotte.

ANNETTE. — Il y a beaucoup de travail?

POIL DE CAROTTE. — Non. Dix mois sur douze. M. et M^{me} Lepic vivent seuls. Vous avez un peu plus de mal pendant que nous sommes en vacances, mon frère et moi. Ce n'est jamais écrasant.

ANNETTE. — Oh! Je suis forte!

POIL DE CAROTTE. — Vous paraissez solide... D'ailleurs, je vous aide. (*Étonnement d'Annette.*) Je veux dire... (*Géné, il s'approche.*) Écoutez, Annette, quand je suis en vacances, je ne peux pas toujours jouer comme un fou; alors, ça me distrait de vous aider... Comprenez-vous?

ANNETTE, *écarquillant les yeux*. — Non. Vous m'aidez? à quoi, monsieur Lepic?

POIL DE CAROTTE. — Appelez-moi Poil de Carotte. C'est mon nom.

ANNETTE. — Monsieur Poil de Carotte!

POIL DE CAROTTE. — Pas monsieur... Monsieur Poil de Carotte!... Si M^{me} Lepic vous entendait, elle se tordrait. Appelez-moi Poil de Carotte, tout court, comme je vous appelle Annette.

ANNETTE. — Poil de Carotte, ce n'est pas un nom de chrétien. Vous avez un autre nom, un petit nom de baptême.

POIL DE CAROTTE. — Il ne sert pas depuis le baptême... On l'a oublié.

ANNETTE. — Où avez-vous pris ce surnom?

POIL DE CAROTTE. — C'est M^{me} Lepic qui me l'a donné, à cause de la couleur de mes cheveux.

ANNETTE. — Ils sont blonds.

POIL DE CAROTTE. — Blonds ardents. M^{me} Lepic les voit rouges, elle a de bons yeux. Appelez-moi Poil de Carotte.

ANNETTE. — Je n'ose pas.

POIL DE CAROTTE. — Puisque je vous le permets!

ANNETTE. — Poil... de...

POIL DE CAROTTE. — Puisque je vous l'ordonne. — Et prenez cette habitude tout de suite, car dès demain matin, — ce soir je vais à la chasse, avec M. Lepic, — dès demain matin, nous partagerons la besogne.

ANNETTE. — Que me dites-vous là! (*Elle rit.*)

POIL DE CAROTTE, *froid.* — Vous êtes de bonne humeur.

ANNETTE. — Excusez-moi.

POIL DE CAROTTE. — Oh! ça ne fait rien!... Entendons-nous, afin que l'un ne gêne pas l'autre. Nous nous levons tous deux à cinq heures et demie précises.

ANNETTE. — Vous aussi?

POIL DE CAROTTE. — Oui. Je ne fais qu'un somme, mais je ne peux pas rester au lit le matin. Je vous réveillerai. Nos deux chambres se touchent, près du grenier. Aussitôt levé, je m'occupe des bêtes. Je porte la soupe au chien. Je jette du grain aux poules et de l'herbe aux lapins. — De



Cliché Henri Manac.

JULES RENARD.

votre côté, vous allumez le feu et vous préparez les déjeuners de la famille Lepic. M^{me} Lepic...

ANNETTE. — Votre mère?

POIL DE CAROTTE. — Oui... prend du café au lait. M. Lepic...

ANNETTE. — Votre père?

POIL DE CAROTTE. — Oui, — ne m'interrompez pas, Annette, — M. Lepic prend du café noir et mon frère Félix du chocolat.

ANNETTE. — Et vous?

POIL DE CAROTTE. — Vous, Annette, on vous gâtera les premiers jours. Vous prendrez probablement du café au lait, comme M^{me} Lepic. Après, elle avisera.

ANNETTE. — Et vous?

POIL DE CAROTTE. — Oh! moi, je prends ce que je veux, dans le buffet, un reste de soupe, je mange un morceau de pain sur le pouce, je varie, ou rien. Je n'ai pas une grosse faim au saut du lit.

ANNETTE. — Vous n'aimez pas, comme votre frère, M. Félix, le chocolat?

POIL DE CAROTTE. — Non, à cause de la peau. — Toute la matinée je travaille à mes devoirs de vacances. — Vous, Annette, vous ne vous croisez pas les bras; vous attrapez les chaussures, graissez à fond les souliers de M. Lepic.

ANNETTE. — Bien.

POIL DE CAROTTE. — Ne cirez pas trop les bottines, le cirage les brûle.

ANNETTE. — Bien, bien.

POIL DE CAROTTE. — Vous faites les lits, les chambres, le ménage. Ah! je vous tirerai vos seaux du puits : vous n'aurez qu'à m'appeler. c'est de l'exercice pour moi... Tenez, que je vous montre. (*Il tire avec peine un seau d'eau qu'il laisse sur la margelle.*) Ça me fortifie... Tant que vous en voudrez, Annette. — Cuisinez-vous un peu?

ANNETTE. — Je sais faire du ragoût.

POIL DE CAROTTE. — C'est toujours ça; mais vous ne serez guère au fourneau. M^{me} Lepic est un cordon bleu, et quand elle a bon appétit, on se lèche les doigts. — A midi sonnant, je vais à la cave.

ANNETTE. — Ah! c'est vous qui avez la confiance?

POIL DE CAROTTE. — Oui, Annette, c'est moi, et puis l'escalier est dangereux. Ces fonctions me rapportent : je vends les vieilles feuilletons à mon bénéfice, et je place l'argent dans le tiroir de M^{me} Lepic. — N'ayez crainte, Annette parce que j'ai la clef de la cave, vous ne serez pas privée de vin.

ANNETTE. — Oh ! une goutte à chaque repas...

POIL DE CAROTTE. — Moi, jamais... Le vin me monte à la tête; je ne bois que de notre eau, qui est la meilleure du village. — Bien entendu, vous servez à table. On change d'assiettes le moins possible.

ANNETTE. — Tant mieux.

POIL DE CAROTTE. — C'est à cause des assiettes. Après le repas, la vaisselle. Quelquefois, je vous donne un coup de main.



POIL DE CAROTTE ET ANNETTE.

Dessin de Maillaud (Arthème Fayard, éditeur).

ANNETTE. — Pour la laver ?

POIL DE CAROTTE. — Pour la ranger, Annette, quand on a sorti le beau service !

ANNETTE. — Il y a souvent de la société ?

POIL DE CAROTTE. — Rarement. M. Lepic, qui n'aime pas le monde, fait la tête aux invités de M^{me} Lepic et ils ne reviennent plus. — Par exemple, le soir, Annette, je n'ai rien à faire.

ANNETTE. — Rien ?

POIL DE CAROTTE. — Presque rien. Je m'occupe à ma guise, en fumant une cigarette.

ANNETTE. — Oh! Oh!

POIL DE CAROTTE. — Oui, M. Lepic m'en offre quelquefois, et ça l'amuse, parce que ça me donne mal au cœur. — Je bricole, je jardine, je cultive des fleurs, j'arrache un panier de pommes de terre, des pois secs que j'écosse à mes moments perdus.

ANNETTE. — Quoi encore?

POIL DE CAROTTE. — Oh! je ne me foule pas. Quand vous êtes arrivée, je désherbais la cour, sans me biler. Des oies avec leur bec iraient plus vite que moi.

ANNETTE. — Et c'est tout?

POIL DE CAROTTE. — C'est tout. Je fais peut-être aussi quelques commissions pour M^{me} Lepic, chez l'épicière, la fermière, ou, à la ville, chez le pharmacien... et le reste du temps, je suis libre.

ANNETTE. — Et votre frère Félix, qu'est-ce qu'il fait toute la journée?

POIL DE CAROTTE. — Il n'est pas venu en vacances pour travailler. Et il n'a pas ma santé. Il est délicat...

ANNETTE. — Il se soigne.

POIL DE CAROTTE. — C'est son affaire... — Pendant que je me repose. L'après-midi, vous, Annette, ah! ça, c'est pénible, vous allez le plus souvent à la rivière.

ANNETTE. — Ils salissent tant de linge!

POIL DE CAROTTE. — Non, mais il y a les pantalons de chasse de M. Lepic : par la pluie, il rapporte des kilos de boue. Ça sèche et c'est indécrottable. Il faut savonner et taper dessus à se démettre l'épaule. Annette, les pantalons de M. Lepic se tiennent droits dans la rivière comme de vraies jambes!

ANNETTE. — Il ne porte donc pas de bottes?

POIL DE CAROTTE. — Ni bottes, ni guêtres. Il ne se retrousse même pas. M. Lepic est un vrai chasseur. — Au fond, je crois qu'il patauge exprès pour contrarier M^{me} Lepic...

ANNETTE, *curieuse*. — Ils se taquinent?

POIL DE CAROTTE. — Mais comme ce n'est pas M^{me} Lepic qui va à la rivière, il ne contrarie que vous. Tant pis pour vous, ma pauvre Annette, je n'y peux rien : vous êtes la servante.

ANNETTE. — Ils sont sévères?

POIL DE CAROTTE *confidentiel*. — Écoutez, Annette, sans quoi vous feriez fausse route : c'est M. Lepic qui a l'air sévère et c'est M^{me} Lepic... chut ! (*Il entend du bruit et se précipite sur sa pioche. Une femme passe dans la rue.*) Ce chardon m'agaçait... Oui, Annette. (*Il jette sa pioche, s'assied dans la brouette, met une corbeille de pois sur ses genoux et écosse. Annette en prend une poignée.*) Oh ! laissez, profitez de votre reste... — Oui, Annette, M. Lepic, à première vue, impressionne, mais on ne le voit guère. Il est tout le temps dehors, à Paris, pour un procès interminable, ou à la chasse pour notre garde-manger. A la maison, c'est un homme préoccupé et taciturne. Il ne rit que dans sa barbe, et encore ! Il faut que mon frère Félix soit bien drôle... Il aime mieux se faire comprendre par un geste que par un mot. S'il veut du pain, il ne dit pas : « Annette, donnez-moi le pain. » Il se lève et va le chercher lui-même, jusqu'à ce que vous preniez l'habitude de vous apercevoir qu'il a besoin de pain.

ANNETTE. — C'est un original.

POIL DE CAROTTE. — Vous ne le changerez pas.

ANNETTE. — Il vous aime bien ?

POIL DE CAROTTE. — Je le suppose. Il m'aime à sa manière, silencieusement.

ANNETTE. — Il n'a donc pas de langue ?

POIL DE CAROTTE. — Si, Annette, à la chasse, une fameuse pour son chien. Il n'en a pas pour la famille.

ANNETTE. — Même pour se disputer avec M^{me} Lepic ?

POIL DE CAROTTE. — Non. Mais M^{me} Lepic parle et se dispute toute seule, et plus M. Lepic se tait, plus elle cause, avec tout le monde, avec M. Lepic qui ne répond pas, avec mon frère Félix qui répond quand il veut, avec moi qui réponds quand elle veut, avec le chien qui remue la queue.

ANNETTE. — Elle est toquée ?

POIL DE CAROTTE. — Vous dites ? — Faites attention, Annette, elle n'est pas sourde.

ANNETTE. — Elle est maligne ?

POIL DE CAROTTE. — Pour vous, la servante, elle est bien, en moyenne. Tantôt elle vous appelle ma fille et tantôt espèce d'hébété ; pour M. Lepic, elle est comme si elle n'existait pas ; pour mon frère Félix, c'est une mère. Elle l'adore.

ANNETTE. — Et pour vous ?

POIL DE CAROTTE. — Nous n'avons pas, Félix et moi, la même nature.

ANNETTE. — Elle vous déteste, hein ?

POIL DE CAROTTE. — Personne ne le sait, Annette. Les uns disent qu'elle ne peut pas me souffrir et les autres qu'elle m'aime beaucoup, mais qu'elle cache son jeu.

ANNETTE. — Vous devez le savoir mieux que n'importe qui.

POIL DE CAROTTE. *Il se lève et pose la corbeille de pois près du mur.* — Si elle cache son jeu, elle le cache bien.

ANNETTE. — Pauvre petit monsieur !

POIL DE CAROTTE. — Une dernière recommandation, Annette. N'oubliez pas à la tombée de la nuit....

ANNETTE. — Vous avez plutôt l'air gentil.

POIL DE CAROTTE. — Ah ? vous trouvez ?... Il paraît qu'il ne faut pas s'y fier.

ANNETTE. — Non ?

POIL DE CAROTTE. — Il paraît.

ANNETTE. — Vous avez des petits défauts ?

POIL DE CAROTTE. — Des petits et des gros. Je les ai tous. (*Il compte sur ses doigts.*) Je suis menteur, hypocrite, malpropre, ce qui ne m'empêche pas d'être paresseux et têtus...

ANNETTE. — Tout ça à la fois ?

POIL DE CAROTTE. — Et ce n'est pas tout. J'ai le cœur sec et je ronfle.. Il y a autre chose... Ah ! je boude, et c'est même là peut-être le principal de mes défauts. On affirme que, malgré les coups, je ne m'en corrigerai jamais...

ANNETTE. — Elle vous bat ?

POIL DE CAROTTE. — Oh ! quelques gifles.

ANNETTE. — Elle a la main leste ?

POIL DE CAROTTE. — Une raquette.

ANNETTE. — Elle vous donne de vraies gifles ?

POIL DE CAROTTE, *léger*. — Ça ne fait pas mal ; j'ai la peau durc. C'est plutôt le procédé qui m'humilie, parce que je commence à être un grand garçon. Je vais avoir seize ans.

ANNETTE. — Je ne peux pas me figurer que vous êtes un mauvais sujet.

POIL DE CAROTTE. — Patience, vous y viendrez.

ANNETTE. — Je ne crois pas.

POIL DE CAROTTE. — M^{me} Lepic vous y amènera.

ANNETTE. — Si je veux.

POIL DE CAROTTE. — De gré ou de force, Annette, elle vous retournera comme une peau de lièvre, et je ne vous conseille pas de lui résister.

ANNETTE. — Elle me mangerait ?

POIL DE CAROTTE. — Elle se gênerait !...

ANNETTE. — Bigre !

POIL DE CAROTTE. — Je veux dire qu'elle vous flanquerait à la porte.

ANNETTE. — Si je m'en allais tout de suite ?

POIL DE CAROTTE, *inquiet*. — Attendez quelques jours. M^{me} Lepic fera bon accueil à votre nouveau visage. Comptez sur un mois d'agrément avec elle, et jusqu'à ce qu'elle vous prenne en grippe, demeurez ici, Annette, vous n'y serez pas plus mal qu'ailleurs, et... je vous aime autant qu'une autre.

ANNETTE. — Je vous conviens ?

POIL DE CAROTTE. — Vous ne me déplaitez pas et, je suis persuadé que si chacun de nous y met du sien, ça ira tout seul.

ANNETTE. — Moi, je le souhaite.

POIL DE CAROTTE. — Mais dites toujours comme M^{me} Lepic, soyez toujours avec elle, contre moi.

ANNETTE. — Ce serait joli !

POIL DE CAROTTE. — Au moins faites semblant, dans notre intérêt ; rien ne nous empêchera, quand nous serons seuls, de redevenir camarades.

ANNETTE. — Oh ! je vous le promets.

POIL DE CAROTTE. — Vous voyez comme j'ai le cœur sec, Annette, je me confie à la première venue.

ANNETTE. — Le fait est que vous n'êtes pas fier.

POIL DE CAROTTE. — Je vous prie seulement de ne jamais me tutoyer. L'autre servante me tutoyait sous prétexte qu'elle était vieille, et elle me vexait. Appelez-moi Poil de Carotte comme tout le monde...

ANNETTE, *discrètement*. — Non, non,

POIL DE CAROTTE. — ...ne me tutoyez pas.

ANNETTE. — Je ne suis pas effrontée. Je vous jure que...

POIL DE CAROTTE. — C'est bon, c'est bon, Annette. — Je vous disais que j'ai une dernière recommandation à vous faire. M. Lepic et moi, nous irons tout à l'heure à la chasse. Comme on rentre tard, j'avale ma soupe et je me couche, éreinté. N'oubliez donc pas, ce soir, de fermer les bêtes. D'ailleurs, c'est toujours vous qui les fermez.

ANNETTE. — Un pas de plus ou de moins !

POIL DE CAROTTE. — Oh! oh! Annette, les premières fois que vous traverserez cette cour noire, de nuit, sans lanterne, la pluie sur le dos, le vent dans les jupes...

ANNETTE. — J'aurai de la veine si j'en réchappe...

POIL DE CAROTTE. — Hier soir, vous n'étiez pas là, j'ai dû les fermer, et je vous certifie, Annette, que ça émotionne.

ANNETTE. — Vous êtes donc peureux?

POIL DE CAROTTE. — Oh! non! permettez, je ne suis pas peureux. M^{me} Lepic vous le dira elle-même, je suis tout ce qu'elle voudra, mais je suis brave. Regardez cette grange. C'est là que je me réfugie quand il fait de l'orage. Eh bien! Annette, les plus gros coups de tonnerre ne m'empêchent pas d'y continuer une partie de pigeon vole!

ANNETTE. — Tout seul?

POIL DE CAROTTE. — C'est aussi amusant qu'à plusieurs. Quand j'ai un gage j'embrasse ma main ou le mur. Vous voyez si j'ai peur! Mais chacun nos besognes, Annette : une des vôtres, d'après les instructions de M^{me} Lepic, c'est de fermer les bêtes le soir, et vous les fermerez.

ANNETTE. — Oh! c'est inutile de nous chamailler déjà, je veux bien, je ne suis pas poltronne.

POIL DE CAROTTE. — Moi non plus! Annette, je n'ai peur de rien, ni de personne (*Avec autorité.*) Mais il s'agit de savoir qui de nous deux ferme les bêtes; or, la volonté de M^{me} Lepic, sa volonté formelle...

M^{me} LEPIC, *surgissant.* — Poil de Carotte, tu les fermeras tous les soirs.

(*Poil de Carotte*, Scène III, Arthème Fayard, éditeur.)



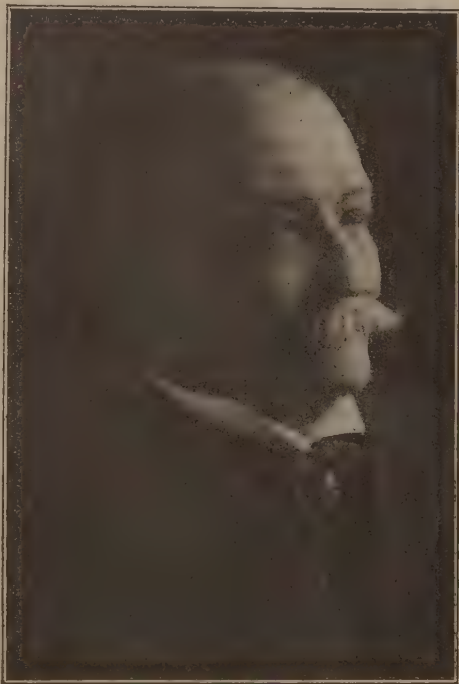
GEORGES COURTELINE

Né en 1861

G. Courteline est, de tous nos auteurs comiques, celui qui réunit au plus haut point la clairvoyance du *contemplateur* et le don de l'expression. Il a su faire d'admirables *pochades* de la vie militaire, dans *Lidoire* (1891) et dans *les Gaîtés de l'Escadron* (1895), un chef-d'œuvre de comédie-rosse dans *Boubouroche* (1893), et il a composé une foule de petites pièces sur les misères courantes de la vie, sur les contradictions de nos systèmes administratifs, etc... Ses types de soldats, d'officiers, de juges, d'avocats, d'employés, sont un complet renouvellement de silhouettes qui dataient de Scribe, et qui, vraies il y a plus de soixante ans, étaient devenues conventionnelles.

On pourra quelque jour reconstituer la physionomie réelle de nos bureaux, de nos tribunaux, de nos commissariats de police, de nos casernes, avec les saynètes de Courteline. Ses personnages sont amusants et ridicules : mais ce ne sont pas des *caricatures*, ce sont des *instantanés*.

Tout en usant avec une exquise justesse des mots les plus hardis du jargon contemporain, Courteline est un *classique* ; sa langue, sa syntaxe, l'égalent à nos meilleurs écrivains.



COURTELINE.

Cliché Henri Manuel.

Les Gaïetés de l'Escadron.

DEUXIÈME TABLEAU

La cour du quartier. Au fond, portant l'inscription « Magasin », un bâtiment percé de deux portes accolées, surmontées, l'une du mot « Entrée », l'autre du mot « Sortie ». A gauche, au premier plan, la porte, praticable, du bureau ; au deuxième plan, une fenêtre praticable, donnant sur une chambrée. De chaque côté de la scène, bâtiments séparés par des rues.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ESCADRON, *rangé au fond du théâtre*, HURLURET, MOUSSE-RET, BERNOT, le sous-officier de semaine BARQUETTI.

HURLURET, à *Mousseret*. — Oui, c'est une affaire entendue. Vous savez mieux que moi ce que je dis.

MOUSSERET. — Excusez-moi, mon capitaine. Je me borne à vous faire remarquer que le passage du général à Bar-le-Roi a été signalé hier. Il est donc permis d'affirmer qu'avant de débarquer ici, il s'arrêtera aux postes intermédiaires compris dans sa tournée d'inspection : à Saint-Blaise et à Passy-sur-Loire.

HURLURET. — Vraiment ! Et s'il ne s'y arrête pas ?

MOUSSERET. — Pourquoi ne pas s'y arrêter ?

HURLURET. — Parce que la logique des choses exigerait qu'il s'y arrêtât. Vous ne connaissez pas le personnage. C'est le monsieur exaspérant qui ne vient pas quand on l'attend, et qui vous tombe sur le poil aussitôt qu'on ne l'attend plus, histoire de pincer son monde au saut du lit. C'est un malin : je l'ai vu cent fois à l'œuvre. Avec ça, un flair de limier pour dégouter la pie au nid, mettre le doigt sur le pot aux roses. — Qu'un homme n'ait pas de bretelles ; c'est à celui-là qu'il ira, tout de suite, inévitablement, et qu'il dira : « Ouvrez votre veste ! » Qu'il y ait au ratelier d'armes une carabine gravée de rouille à l'intérieur de la culasse, c'est celle-là qu'il désignera pour qu'on lui en démonte la batterie sous les yeux. Je vous dis que c'est un flair, un don. Il n'y a pas à discuter, il n'y a qu'à s'incliner sans comprendre.

MOUSSERET. — Un vilain monsieur.

HURLURET. — Ne parlez pas ainsi de vos chefs. C'est un monsieur à qui on ne la fait pas, et c'est d'ailleurs un officier dans l'acception la plus large et la plus noble du terme. Je l'ai eu pour lieutenant aux lanciers en

1870, moi maréchal des logis chef, et nous avons été portés ensemble à l'ordre du jour pour faits de guerre. Nous promettons!... Il a mieux marché que moi. Le voici avec les étoiles, tandis que moi, son cadet de dix-huit mois à peine, je marque le pas dans mon grade depuis quelque chose comme onze ans. Si jamais j'en sors, je veux être changé en moulin à poivre! Voilà ce que c'est que de se montrer trop bon avec des propriétaires qui n'en fichent pas une secousse et se fichent de vous par-dessus le marché. (*Aux soldats qui demeurent immobiles.*) Vous entendez, hein? Chenapans!

MOUSSERET, *bas à Bernot.* — Toujours le même.

HURLURET. — Enfin!... Lisez la décision, fourrier.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — A droite et à gauche, formez le cercle.

BERNOT, *lisant.* — « Décision. (*Les hommes, du même mouvement automatique portent la main à leurs calots.*) Par ordre du capitaine commandant le 2^e escadron en détachement à Vannes-sur-Loire, les permissions de dix heures et de théâtre, demandées au rapport, sont accordées. Celles de vingt-quatre heures et au-dessus sont ajournées jusqu'au retour des cavaliers Laguillaumette et Croquebol. Il n'y aura demain ni exercices, ni manœuvres. Après le pansage du matin, les hommes se livreront dans leurs chambres et dans les locaux du quartier, à des travaux de propreté collective et individuelle, en vue de l'inspection imminente. Les cavaliers Laguillaumette et Croquebol seront portés déserteurs et déferés au conseil de guerre s'ils n'ont pas rejoint l'escadron pour neuf heures du soir. »

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Sur le centre, alignement.

HURLURET. — Vous avez entendu : l'inspection imminente ! Tâchez d'ouvrir l'œil et le bon, ou c'est à moi que vous aurez à faire... A vos écuries, mauvais bougres!

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Rompez vos rangs. Marche.

Les hommes exécutent le mouvement.

HURLURET, *au sous-officier de semaine qui se dirige vers les écuries.* — Marchis.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Mon capitaine?

HURLURET. — Un mot. Vous avez saisi la consigne, pour Laguillaumette et Croquebol?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Certainement, mon capitaine.

HURLURET. — Enfin, voyons, je vous le demande, ces pierrots-là se paient-ils ma tête, oui ou non ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Mon Dieu... mon capitaine...

HURLURET. — Oui ! n'est-ce pas ? D'ailleurs, c'était forcé. Je suis trop bon et on en abuse. Eh bien ! c'est fini. A partir d'aujourd'hui, les bons paieront pour les mauvais. En attendant, nous en tenons deux mauvais, ils paieront pour tous les autres.

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Soyez tranquille, mon capitaine, si à neuf heures ils n'ont pas rejoint, portés déserteurs.

HURLURET. — C'est cela même. — Seulement, il ne faut pas non plus pousser les choses à l'extrême, confondre autour avec alentour, vitesse avec célérité. Nous ne sommes pas à un quart d'heure près, ni à une demi-heure non plus. Le tout, c'est qu'ils rejoignent, n'est-ce pas ?... Que ce soit à une heure du matin ou à deux heures... ou demain matin au réveil... la question est sans importance. Enfin, voilà, nous verrons ça demain au rapport. Ne faites rien sans m'en parler. Compris, hein ?

LE MARÉCHAL DES LOGIS BARQUETTI. — Compris... compris. Un coup à me faire casser, quoi ! Toi, t'as de la veine d'être un brave homme.

(*Les Gaïetés de l'Escadron*, 2^e tableau, sc. 1, Stöck, éditeur.)

Le Commissaire est bon enfant.

LE COMMISSAIRE, BRELOC.

UNE VOIX, à la cantonade — Monsieur le commissaire !

LE COMMISSAIRE. — Vous demandez ?

LA VOIX. — Une audience, une courte audience.

LE COMMISSAIRE. — Si courte que cela ?

LA VOIX. — J'en ai pour une minute.

LE COMMISSAIRE. — Pas plus ?

LA VOIX. — A peine, monsieur.

LE COMMISSAIRE. — En ce cas...

Il s'efface. Apparition, sur le seuil de la porte, de Breloc, qui se découvre, et gagne le milieu du théâtre.

LE COMMISSAIRE. — Veuillez vous expliquer.

BRELOC. — Monsieur le commissaire, c'est bien simple. Je viens déposer

entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince.

LE COMMISSAIRE. — Une montre?

BRELOC. — Une montre.

LE COMMISSAIRE. — Voyons.

BRELOC. — Voici.

Il tire de son gousset et remet au commissaire une montre que celui-ci examine longuement. A la fin!



DESSIN de BARRÈRE (Flammarion, édit.).

LE COMMISSAIRE. — C'est une montre, en effet.

BRELOC. — Oh! il n'y a pas d'erreur.

LE COMMISSAIRE. — Je vous remercie.

Il va à sa table, fait jouer un tiroir et y enfuit la montre de Breloc.

BRELOC. — Je puis me retirer?

LE COMMISSAIRE, *l'arrêtant du geste*. — Pas encore.

BRELOC. — Je suis un peu pressé.

LE COMMISSAIRE. — Je le regrette.

BRELOC. — On m'attend.

LE COMMISSAIRE, *sec*. — On vous attendra.

BRELOC, *un peu étonné, sec*. — Ah!

LE COMMISSAIRE. — Oui.

BRELOC. — Mais...

LE COMMISSAIRE. — C'est bien. Un instant. Vous ne supposez pas que je vais recueillir cette montre de vos mains sans que vous m'ayez dit comment elle y est tombée.

BRELOC. — J'ai eu l'honneur de vous expliquer tout à l'heure que je l'avais trouvée cette nuit, au coin de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel.

LE COMMISSAIRE. — J'entends bien; mais où?

BRELOC. — Où? Par terre.

LE COMMISSAIRE. — Sur le trottoir?

BRELOC. — Sur le trottoir.

LE COMMISSAIRE, *soupçonneux*. — Voilà qui est extraordinaire. Le trottoir n'est pas une place où mettre une montre.

BRELOC. — Je vous ferai remarquer...

LE COMMISSAIRE. — Je vous dispense de toute remarque. J'ai la prétention de connaître mon métier. Au lieu de me donner des conseils, donnez-moi votre état civil.

BRELOC, *un commencement d'impatience dans la voix*. — Je m'appelle Breloc (Jean-Eustache). Je suis né à Pontoise, le 29 décembre 1861, de Pierre-Timoléon-Jean-Jacques-Alfred-Oscar Breloc et de Céleste Mouchérol, son épouse.

LE COMMISSAIRE. — Où demeurez-vous?

BRELOC. — Rue Pétrelle, 47, au premier au-dessus de l'entresol.

LE COMMISSAIRE, *après avoir pris note*. — Quelles sont vos ressources?

BRELOC, *qui se monte peu à peu*. — J'ai vingt-cinq mille livres de rente, une ferme en Touraine, une chasse gardée en Beauce, six chiens, trois chats, une bourrique, onze lapins et un cochon d'Inde.

LE COMMISSAIRE. — Ça suffit! — Quelle heure était-il quand vous avez trouvé cette montre?

BRELOC. — Trois heures du matin.

LE COMMISSAIRE, *ironique*. — Pas plus?

BRELOC. — Non.

LE COMMISSAIRE. — Vous me faites l'effet de mener une singulière existence.

BRELOC. — Je mène l'existence qui me plaît.

LE COMMISSAIRE. — Possible; seulement, moi, j'ai le droit de me demander ce que vous pouviez fiche à trois heures du matin au coin de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui dites habiter rue Pétrelle, 47.

BRELOC. — Comment, je dis ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, vous le dites.

BRELOC. — Je le dis parce que cela est.

LE COMMISSAIRE. — C'est ce qu'il faudra établir. En attendant, faites-moi le plaisir de répondre avec courtoisie aux questions que mes devoirs m'obligent à vous poser. Je vous demande ce que vous faisiez à une heure aussi avancée de la nuit, dans un quartier qui n'est pas le vôtre.

BRELOC. — Ça ne vous regarde pas.

LE COMMISSAIRE. — C'est à moi que vous parlez ?

BRELOC. — Je pense.

LE COMMISSAIRE. — Oh ! mais, dites donc, mon garçon, vous allez changer de langage. Vous le prenez sur un ton qui ne me revient pas, contrairement à votre figure, qui me revient elle !

BRELOC. — Ah bah !

LE COMMISSAIRE. — Oui ; comme un souvenir. Vous n'avez jamais eu de condamnations ?

BRELOC, *stupéfait*. — Et vous ?

LE COMMISSAIRE, *qui bondit*. — Vous êtes un insolent !

BRELOC. — Vous êtes une fichue bête !

LE COMMISSAIRE. — Retirez cette parole !

BRELOC. — Vous vous fichez de moi. Me prenez-vous pour un escroc ?

Ensemble { BRELOC. — Et puis j'en ai plein le dos, à la fin ; vous m'embêtez avec votre interrogatoire. A-t-on idée d'une chose pareille ? Je trouve dans la rue une montre ; je me détourne de mon chemin pour vous la rapporter, et voilà comment je suis reçu ! D'ailleurs, c'est bien fait pour moi ; ça m'apprendra à rendre service et à me conduire en honnête homme.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! c'est comme ça ? Eh bien attendez, mon gaillard, je vais vous apprendre à me parler avec les égards qui me sont dus ! En voilà encore, un voyou ! Est-ce que je vous connais, moi ? Est-ce que je sais qui vous êtes ? Vous dites habiter rue Pétrille : rien ne me le prouve ! Vous dites vous nommer Breloc : je n'en sais rien. Et d'ailleurs, c'est bien simple, la question va être tranchée.

(*Le commissaire court à la porte qu'il ouvre.*)

LE COMMISSAIRE. — Emparez-vous de cet homme-là, et collez-le-moi au violon !

BRELOC. — Ça, par exemple, c'est un comble !

L'AGENT. — Allez! Allez! Au bloc! Et pas de rouspétance!

BRELOC *emmené presque de force.* — Eh bien, que j'en trouve encore une!... que j'en trouve encore une, de montre!

(Il disparaît.)

(Le Commissaire est bon enfant, Sc. iv, Flammarion, éditeur.)

Le petit Malade.

LE MÉDECIN, *le chapeau à la main.* — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

MADAME. — C'est ici, docteur, entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comme cela se fait, depuis ce matin tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Il tombe!

MADAME. — Tout le temps; oui, docteur.

LE MÉDECIN. — Par terre?

MADAME. — Par terre.

LE MÉDECIN. — C'est étrange cela... Quel âge a-t-il?

MADAME. — Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN. — Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes à cet âge-là!... Et comment ça lui a-t-il pris?

MADAME. — Je n'y comprends rien, je vous dis! Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf! il tombe!

LE MÉDECIN. — Un faux pas, peut-être.

MADAME. — Attendez!... Je me précipite; je le relève... Pouf! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade?

MADAME. — Sans doute.

Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin.

Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche.

LE MÉDECIN. — Il est superbe, cet enfant-là !... Mettez-le à terre, je vous prie.

La mère obéit, l'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Encore une fois s'il vous plaît.

Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.

MADAME. — Encore.

Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute, du petit malade qui tombe tout le temps.

LE MÉDECIN, rêveur. — C'est inouï.

Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.

Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Tu n'as pas mal à la tête ?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi ?

TOTO. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et tu as appétit, ce matin ? mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

TOTO. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Parfaitement.

Compétent.

C'est de la paralysie.

MADAME. — De la para !... Ah ! Dieu !

Elle lève les bras au ciel, l'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Hélas ! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

Tout en parlant il s'est approché du gamin et s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup :

Ah ça, mais... ah ça, mais... ah ça, mais... *Puis éclatant :*

Et ! sacrédié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter avec votre paralysie ?

MADAME. — Mais, docteur...

LE MÉDECIN. — Je le crois bien, tonnerre ! qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon !

'Coco, Coco et Toto; Flammarion, éditeur.)

SACHA GUITRY

Né en 1885

Fils du célèbre acteur Lucien Guitry, M. Sacha Guitry a débuté de très



Cliché Waléry, Paris.

SACHA GUITRY.

bonne heure au théâtre, à la fois comme auteur et comme interprète de ses propres comédies. C'est un des talents les plus originaux et les plus spontanés de notre littérature dramatique contemporaine. On peut dire qu'il n'imité personne, et qu'il a créé l'art exquis avec lequel il construit ses pièces et fait dialoguer ses personnages. Il ne faut pas chercher dans ses ouvrages une profonde psychologie ni une sérieuse logique. Mais, à travers les caprices et les boutades de sa manière imprévue, Sacha Guitry peint à merveille certains types de la société actuelle, et on pourra le consulter un jour à titre de document. — Ses plus célèbres succès sont : *Nono*, *le Veilleur de nuit*, *la Prise de Berg-op Zoom*, *Un beau Mariage*, *Mon père avait raison*, *Je t'aime*. Il est aussi l'auteur de pièces consacrées à des person-

nages célèbres : *La Fontaine*, *Béranger*, *Pasteur*.

Débiteur et créancier¹.

LE VALET DE CHAMBRE. — Si monsieur le comte était là, je vous le dirais ! Il n'y a pas de honte à être chez soi !

LE CRÉANCIER. — Je viens d'entendre des cris à l'instant !

LE VALET DE CHAMBRE. — Ce sont sans doute les enfants de monsieur le comte qui jouent...

LE CRÉANCIER. — Vous direz à M. de Varançay, de ma part, que si demain mardi je ne suis pas intégralement payé de ce qu'il me doit, je n'hésite pas à le faire saisir. N'est-ce pas : demain ou saisi !

A ce moment, Paulette entre en scène en toute vitesse. Se rencontrant avec le créancier, elle s'en sert comme d'un meuble et elle se met à tourner autour de lui pour échapper à Maurice qui, en coulisse, dit :
« Où est mon fusil ? »

LE CRÉANCIER. — Mais, voulez-vous me laisser, madame ! Je ne suis pas un toton !

MAURICE, *paraissant dans la baie*. — Paulette... Voyons, Paulette, tu vois bien que monsieur ne veut pas jouer, allons-nous-en !

Il remonte, Paulette aussi.

LE CRÉANCIER. — Pardon, monsieur de Varançay, pardon...

MAURICE, *revenant*. — Vous voulez bien jouer ?

LE CRÉANCIER. — Non, monsieur ! *Le valet de chambre est sorti.*

LE CRÉANCIER. — Vous refusez de me payer, monsieur.

MAURICE. — Vous payer pour jouer ? Ah ! Oui ! (*A Paulette*) Il est fou.

LE CRÉANCIER, *parlant très fort*. — Monsieur, je l'ai dit à votre valet de chambre, si je ne suis pas intégralement payé demain mardi...

MAURICE, *encore plus fort*. — Mais, d'abord, monsieur, qui êtes-vous, pour vous permettre d'élever ainsi la voix chez moi ?

LE CRÉANCIER. — Je suis le représentant de la maison Kahn et Vibert.

MAURICE. — Qu'est-ce que vous pouvez désirer de plus ! Vous avez une situation superbe...

PAULETTE. — Vous devez faire des envieux...

MAURICE. — Je ne m'explique pas votre mauvaise humeur !

LE CRÉANCIER. — Vous ne répondez pas à mes lettres et vous n'êtes jamais chez vous !

1. Cette scène est à comparer avec celle où Molière nous a représenté Don Juan recevant son créancier, M. Dimanche. (*Don Juan*, Acte IV, sc. III)

MAURICE. — Vous non plus!

LE CRÉANCIER. — Comment, moi non plus?

MAURICE. — Puisque vous êtes tout le temps chez moi!... Ne vous fâchez pas et, dites-moi, que voulez-vous, monsieur?

LE CRÉANCIER. — L'argent que vous me devez, monsieur.

MAURICE. — Où est-il cet argent?

LE CRÉANCIER. — Je n'en sais rien!

MAURICE. — Moi non plus. (*Il cherche avec Paulette dans tous les coins.*) Et d'abord, combien vous dois-je?

LE CRÉANCIER, *fouillant dans sa poche*. — Neuf cents francs...

MAURICE. — Vous allez me les prêter?

LE CRÉANCIER. — Non, je vais vous donner la facture.

MAURICE. — Je n'en fais pas collection.

LE CRÉANCIER. — Voici... (*Il lui tend la facture.*) Neuf cents francs.

MAURICE. — Neuf cents francs de quoi?

LE CRÉANCIER. — De meubles!

MAURICE. — Quels meubles?

LE CRÉANCIER. — Ces deux fauteuils-ci.

MAURICE. — Ces deux-là?

LE CRÉANCIER. — Oui.

MAURICE. — Neuf cents francs! Ça met le fauteuil à quatre cent cinquante francs!

LE CRÉANCIER. — Oui.

MAURICE. — C'est cher!

LE CRÉANCIER. — Cher?

MAURICE. — Oui, cher, monsieur, cher, très cher, monsieur!

LE CRÉANCIER. — Mais, monsieur, quand vous les avez achetés il y a un an?...

MAURICE. — Je les ai achetés il y a un an?

LE CRÉANCIER. — Dame!

MAURICE. — Alors, ils sont à moi?

LE CRÉANCIER. — Non...

MAURICE. — Alors, s'ils ne sont pas à moi, je ne veux pas les payer! (*Il va pour sortir avec Paulette.*)

LE CRÉANCIER, *le rappelant*. — Ils sont à vous puisqu'ils sont usés?

MAURICE, *revenant*. — Ah! vous les trouvez usés?

LE CRÉANCIER. — Parfaitement, et ils sont invendables, maintenant!

MAURICE. — Invendables? Alors, je ne peux pas les acheter!

LE CRÉANCIER. — Oh! Mais c'est trop tard!

MAURICE. — Quelle heure est-il?

LE CRÉANCIER. — Vous les avez choisis, on vous les a livrés, vous les avez usés... il faut les payer!

MAURICE, *se blottissant contre Paulette*. — D'abord, qu'est-ce qui me prouve que je ne les ai pas payés?

PAULETTE. — Oui, au fait, qu'est-ce qui prouve que tu ne les as pas payés, mon chéri?

LE CRÉANCIER. — Comment ce qui...

MAURICE. — Vous n'avez pas neuf cents francs dans votre caisse?

LE CRÉANCIER. — Mais sûrement si!

MAURICE. — Ce sont peut-être les miens?

PAULETTE. — C'est très possible!

LE CRÉANCIER. — Oh!

MAURICE, *changeant de ton et devenant tout à coup hautain, noble et sévère*. — D'ailleurs, il m'est indifférent de vous les payer deux fois!... Voyons, où est mon carnet de chèques... (*Il va à son bureau, au fond, à gauche*.) Voulez-vous être réglé en un chèque ou en plusieurs pièces de deux sous?

LE CRÉANCIER. — Je préfère que ce soit un chèque.

MAURICE. — Moi aussi! (*Il est allé à son bureau, il couvre un chèque*.) Voici, monsieur, un chèque de neuf cents francs.

LE CRÉANCIER. — Merci, monsieur.

Le créancier tend la main, il va saisir le chèque, mais Maurice le retire aussitôt et le déchire.

MAURICE. — D'ailleurs, non... Je paierai tout à la fois...

LE CRÉANCIER. — A la fois?

MAURICE. — Oui. Pouvez-vous me faire un machin, comment appelle-t-on ça, un cosy-corner?

LE CRÉANCIER. — Mais... (*Il regarde Paulette et Maurice qui conservent leur sérieux*.) Mais... certainement, monsieur... en acajou marqueté, comme votre bureau?

MAURICE. — C'est ça.

PAULETTE. — Très bonne idée.

MAURICE. — Pas?

PAULETTE. — Ça fera un coin intime et douillet, ce sera charmant!

MAURICE. — Il vous faut combien de temps pour faire ça ?

LE CRÉANCIER. — Un mois...

MAURICE. — Un mois?... Alors, prenez de préférence le mois de février, c'est le plus court.

PAULETTE. — On choisira une jolie étoffe pour les coussins...

Elle va s'asseoir sur le fauteuil, près du canapé.

LE CRÉANCIER. — Bien, madame.

MAURICE. — Présentez-moi un devis avant de commencer le travail.

LE CRÉANCIER. — Bien, monsieur le comte. (*Gagnant le fond, à droite.*)
Je pense qu'on pourrait mettre en haut deux petites bibliothèques, n'est-ce pas ? C'est plus gai... C'est plus chaud...

MAURICE. — C'est plus cher!... Vous m'avez très bien compris. Au revoir, monsieur...

LE CRÉANCIER. — Au revoir, monsieur le comte.

Le valet de chambre entre.

MAURICE. — Accompagnez monsieur...

LE CRÉANCIER. — Au revoir, madame... Je vous salue, monsieur...

PAULETTE. — Moi aussi, monsieur.

Le créancier sort.

(*Un beau Mariage, Act. II, Stock, édit.*)



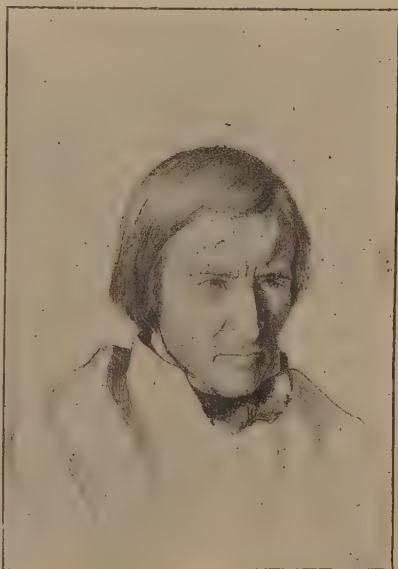
BOIS de H. BROUTELLE.

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE

F. DE LAMENNAIS

1782-1854

Félicité Robert de Lamennais est né à Saint-Malo. Elevé au château de la Chesnaie, près de Dinan, il eut, comme Chateaubriand, une enfance mélancolique et rêveuse; la solitude et les lectures donnèrent à son imagination un tour romanesque, et développèrent dans son intelligence des ferments de révolte. — Il se fit prêtre à trente-quatre ans, et d'abord il servit passionnément l'Eglise en écrivant (1817) *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. En même temps, il s'éprenait de *libéralisme* et groupait autour de lui quelques jeunes catholiques avides de nouveautés et de poésie : Montalembert, Lacordaire, Maurice de Guérin, etc... Avec eux, il fonda en 1830 le journal *l'Avenir* dont l'épigraphe était : *Dieu et liberté*. Ce journal ayant été condamné à Rome, les collaborateurs de Lamennais firent leur soumission; mais Lamennais rompit avec l'Eglise. Il écrivit alors les *Paroles d'un croyant* (1834), les *Affaires de Rome* (1836), le *Livre du peuple* (1837), et il devint député à l'Assemblée nationale de 1848.



F. DE LAMENNAIS

D'après le dessin de H. Lehmann (1840).

Lamennais reste, sur plusieurs points, un écrivain d'actualité; il a le premier soutenu certaines thèses *socialistes*. Mais il est surtout remarquable par son style oratoire et poétique; il est, après Bossuet, un de ceux qui ont le mieux senti et reconstitué l'incomparable poésie des Livres Saints.

La Providence.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; « car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; « car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ! »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants : pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et, si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

(Paroles d'un croyant, 1834, XVII.)

L'Union fait la force.

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise absorbe la sève qui le nourrit.

Tant que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'aurez rien à espérer, que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : « Combien êtes-vous ? » « Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères. »

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffe en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savait qu'il en serait ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les faibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre; et ainsi les faibles ne craindront rien lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : « Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans défense ? »

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux; peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse. »

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : « Prions », dit encore : « Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble. »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher et le rocher céda, et ils poursuivirent la route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

(Paroles d'un croyant, VII.)

L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens ! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays ; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux ; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous ? » Et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir : tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, amis.

La patrie n'est point ici-bas : l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

(Ibid., XLI.)

Poésie des cathédrales gothiques. Poésie et musique.

Chateaubriand avait « restauré la cathédrale gothique ». Lamennais n'a fait que développer les idées de Chateaubriand, mais avec une poésie à la fois sombre, colorée, mystérieuse, en rapport avec son objet. Il y joint l'expression d'une *esthétique* (science du beau) renouvelée de Platon et de saint Thomas.

... Figurez-vous être au déclin du jour, dans l'immense cathédrale chrétienne. Une frayeur religieuse, quelque chose de semblable à ce vague sentiment de l'infini qu'on éprouve au sein des grandes solitudes de la nature, vous saisit à l'aspect de ces vastes nefs, de ces gigantesques piliers dont les sommets se perdent dans les ombres croissantes. Avec les dernières lueurs, la nuit éteint les derniers bruits : un silence mystérieux vous enveloppe de toutes parts. Au dehors de vous, des ténèbres muettes : au dedans, l'invisible soufle d'une puissance inconnue qui vous pénètre et vous domine irrésistiblement. Séparé de ce qui frappe les sens, il se fait en vous comme un travail étrange : des esprits passent devant l'œil interne, l'imagination se peuple de fantômes sans corps : le temps, qui n'a plus de mesure, semble lui-même s'être évanoui. Tout à coup, dans le lointain, apparaît un point lumineux, puis un autre, puis un autre encore¹ : vous commencez à discerner les masses de l'édifice, les murs, pareils aux flancs d'une montagne escarpée, les fortes arêtes des angles, les courbures des arcs, les énormes pendentifs. La lumière augmente : sur ces masses qu'unissent des lignes harmonieuses, se montrent les plantes, les animaux, les formes innombrables des êtres sortis de leurs entrailles inépuisablement fécondes. Éclatants de mille couleurs dont les reflets se croisent et se mêlent, ils portent à vos sens comme une révélation de la vie, et les suaves vapeurs qui parfument l'atmosphère en accroissent encore l'impression. Lorsque, au milieu de ce monde naissant, vibre soudain la voix tour à tour majestueuse, douce, sévère, de l'orgue, qu'elle remplit de ses accords indéfiniment variés les voûtes frémissantes, ne dirait-on pas la voix de tous ces êtres dont la création vient de s'opérer sous vos yeux ? Mais leur langage indéterminé ne parle qu'à ce qui sent et non pas à ce qui pense. Tel est le caractère de l'art musical.

1. Ce sont les lampes que l'on allume une à une.



Ph. Neurdei

FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS (XIII^e SIÈCLE).

..... Plastique de l'ouïe, si on peut le dire, la musique, elle aussi, comme la poésie, revêt d'un corps l'idée immatérielle, mais d'un corps aérien qui échappe à l'œil, et que saisit seul le sens le plus délié, le plus délicat. Mais elle émeut plutôt qu'elle n'éclaire; elle ne produit pas la vision de la réalité spirituelle, elle y prépare en quelque sorte par une intime aspiration, elle en donne le pressentiment. Comme les lucurs indécises de l'aube, glissant sur de vagues horizons, montrent seulement les masses confuses des objets dont l'astre du jour manifestera les formes distinctes, elle annonce le monde idéal et ne le révèle pas. La Poésie, qu'elle précède dans la génération de l'Art, et qui procède d'elle par ce qu'elle a de sensible, le son et les lois harmoniques, le rythme, la mesure, le nombre, l'accent, la Poésie détermine ce qu'elle laisse indéterminé, en spécifiant par la parole et manifestant l'idée pure. Ainsi, par elle, s'opère, dans une région plus élevée, l'union du réel et du vrai, de la pensée et de la sensation, de la Nature et de son type éternel¹.

(*De l'Art et du Beau*, 1841.)

1. Voilà une admirable définition de la sensation musicale. D'ailleurs, Lamennais a parlé de la musique en connaisseur dans plusieurs passages du même ouvrage.



CUL-DE-LAMPE ROMANTIQUE, par Georges Blanke.

LACORDAIRE

1802-1861

Henri Lacordaire, d'abord avocat, devint prêtre en 1824. Il débuta comme prédicateur à Saint-Roch, en 1833; puis il fit des conférences au collège Stanislas; et, en 1835, il commença la série de ses Carêmes à Notre-Dame de Paris. En 1847, il prononça *l'oraison funèbre du général Drouot*; et en 1848 il fut député à l'Assemblée nationale, mais il démissionna bientôt. Il avait fait rétablir en France l'ordre des Dominicains ou Frères Prêcheurs; enfin à partir de 1854 il se consacra entièrement à l'éducation de la jeunesse, au collège de Sorèze (Tarn). L'année même de sa mort, il fut élu à l'Académie française. Son originalité comme prédicateur (et c'est la raison de son succès auprès de la jeunesse active et pensante de 1835 à 1851) consiste à suivre en quelque sorte l'évolution d'une âme qui, du doute sincère, s'élève par degrés jusqu'à la foi. Il a donné à ses auditeurs les preuves qui lui avaient suffi et qui le soutenaient encore. Et ces preuves avaient un incontestable mérite d'actualité: elles ramenaient sans cesse ces auditeurs de bonne volonté, encore tourmentés par le doute, à la valeur sociale et humaine du christianisme. Il continuait ainsi, avec plus d'autorité, l'action de Chateaubriand.



LACORDAIRE EN 1841

D'après le portrait de Th. Chassériau.

L'Enfance du général Drouot.

Le jeune Drouot¹ s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des écoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait à ce rude soleil la lecture de Tite Live ou de César.

Telle était cette enfance dont la mémoire poursuivait le général Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries.

... C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre La Place² y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant. La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examineur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir. On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, La Place reconnaît une fermeté

1. Drouot, né à Nancy, en 1774, était fils d'un boulanger. Il eut, sous l'Empire, une brillante carrière militaire, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, et fut nommé pair de France sous Louis-Philippe. — 2. La Place (1749-1829), célèbre astronome et mathématicien.

d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au delà de ses limites naturelles; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal : les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. La Place est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, La Place disait à l'Empereur : « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

(Oraison funèbre du général Drouot, 1847.)

Le Bonheur du monde.

L'homme a-t-il trouvé dans cette voie (les plaisirs) la félicité qu'il y cherchait? L'humanité abreuvée de passions est-elle contente d'elle-même, et le Dieu qui la regarde du haut d'une croix lui donne-t-il un spectacle de misère qui lui soit inconnu, ou bien est-ce la représentation fidèle de ses maux qu'il a prise sur lui-même pour l'instruire et la rappeler?

Voyons donc le monde et pesons son bonheur. Voilà des siècles qu'il y travaille. La nature, à la longue, n'a rien pu lui dérober de ses secrets; il les a tous pénétrés, expliqués tous à son profit, et, quant aux passions, il est manifeste que, malgré la différence des temps et des mœurs, aucune ne lui a manqué jamais. Le monde est à l'âge d'homme; on peut lui promettre des siècles plus fortunés que ceux dont il a joui, mais non pas une autre âme; un autre corps, une autre terre ni un autre ciel; et par conséquent le sort que lui ont fait tous ces éléments de sa vie entre les mains de ses passions ne saurait différer essentiellement du sort qu'ils lui feront dans l'avenir. J'écoute donc le bruit du monde. Comme un pâtre errant, dans une forêt profonde et silencieuse entend quelquefois, sous l'effort du vent qui se lève, un gémissement se produire, ainsi le monde a des voix qui sortent de ses générations, et chacun de nous, enfants perdus de la foule, peut écouter dans sa pensée le bruit de ses pères et de ses contemporains. Quel est-il? Est-ce une plainte? Est-ce un cantique? Dites-le-moi vous-mêmes, vous, partie de ce monde, dites-moi le son que rend la vie dans le secret de votre conscience. Mais peut-être en êtes-vous les heureux, et, si vaste que soit cette assemblée, peut-être à cause du rang et de la fortune, n'a-t-elle pas le sens de maux de l'humanité, parce qu'elle n'en a

pas le poids. Sortons d'ici, non pour voir l'homme, mais pour le voir dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà! ah! oui, le voilà : c'est bien celui que le proconsul romain montrait au peuple, il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur un sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne; je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils; tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et si la croix ne t'attend plus, c'est que tu n'as pas cessé d'y être attaché.

(Conférences de Toulouse, 1854.)

Le seul éternellement aimé.

Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom, mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes, qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore, et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baissent avec une indicible ardeur les pieds



LE CHRIST.
Tableau de Carrière,

sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, m'oindre, me sacrer dans votre amour et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas.

(39^e Conférence, 1846.)



Un des successeurs de Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame.
LE PÈRE MONSABRÉ.

M^{gr} FREPPEL

1827-1891

M^{gr} Freppel, évêque d'Angers, occupa la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie, devint député en 1880, et écrivit de nombreux ouvrages d'apologétique et de polémique. C'est en 1885 qu'il prononça l'oraison funèbre de l'amiral Courbet, discours dans lequel il imite le style de Bossuet : on trouvera dans le fragment que nous citons de curieuses « réminiscences » de l'oraison funèbre de Condé.

L'amiral Courbet.

.....A peine arrivé sur le théâtre de la lutte, l'amiral Courbet a vu du premier coup d'œil sur quel point il faut porter l'effort pour obtenir le succès. Il part de Tourane à la tête de son escadre, se dirige vers les forts de Thuan-An, qu'il prend d'assaut sous la protection d'un feu bien nourri, force l'entrée de la rivière de Hué et va dans la capitale dicter un traité de paix à l'ennemi étonné d'un coup de main aussi hardi qu'habilement exécuté. Une campagne de cinq jours lui a suffi pour réduire l'Annam.

De là, sans perdre un instant, il tourne ses regards vers le Tonkin, où une action énergique et immédiate pourrait faire tomber une résistance que le temps rendrait plus opiniâtre. Trois mois se passent, trois mois longs au gré de l'homme de guerre pour qui tout retard ajoute à la difficulté. Enfin, il peut agir, et alors tombe de sa plume ce mot de soldat qui se souvient du chrétien : « Nous ferons de notre mieux, et la Providence



L'AMIRAL COURBET.
Eau-forte de Boilot (B. N. Estampes).

fera le reste. » La prise de Sontay est en tête de son plan d'opération : il marche sur cette place réputée imprenable, avec sa faible armée, qu'il partage en deux colonnes, l'une et l'autre se rejoignent devant les ouvrages avancés, qu'elles emportent après une résistance désespérée; la ville cède à son tour malgré les formidables retranchements qui la protègent, et la citadelle abandonnée témoigne de l'impression produite par la bravoure de nos soldats et par l'habileté de leurs chefs. Encore quelques jours, et Bac-Ninh tombera sous les coups du vainqueur; le Tonkin tout entier, surpris par la rapidité foudroyante de cette marche, va se ranger sous nos lois, avant qu'un nouvel adversaire, plus redoutable que le premier, entre en ligne pour rallier des bandes dispersées et vaincues.

Pourquoi faut-il que des motifs étrangers à l'art de la guerre soient venus arrêter l'amiral Courbet dans le cours de ses victoires? Ah! je comprends comme vous tous, messieurs, la douleur dont il a dû être saisi en se voyant brusquement séparé de ses compagnons d'armes, au moment où il allait les conduire à un triomphe qui lui semblait certain. Je comprends ces épanchements intimes du soldat qui redoute, pour l'honneur et les intérêts de son pays, les hésitations du pouvoir, les lenteurs de la diplomatie, les luttes des partis politiques, et qui, devant la mauvaise foi dont il est témoin, ne connaît qu'un moyen d'en avoir raison, les grands coups portés d'une main ferme et sûre. Les natures de cette trempe s'accommodent peu des demi-mesures, et leur magnanimité s'irrite de ne pas trouver, là surtout où elles se croient le plus en droit de la chercher, une énergie qui égale la leur.

L'homme du devoir et de la discipline était rentré à bord du *Bayard*, où il allait rendre à sa patrie des services encore plus éclatants que ceux de la veille. Sans doute, ses vastes conceptions ne devaient pas se réaliser en face d'un courant d'opinions moins porté vers la guerre que vers la paix et devant des puissances étrangères plus soucieuses de protéger leurs intérêts que de servir les nôtres. Mais que de brillants faits d'armes dans cette campagne de six mois qui s'ouvre à Fou-Tchéou pour se terminer aux îles Pescadores! S'il n'est pas donné à l'amiral Courbet de remonter à Port-Arthur pour frapper au cœur de la puissance ennemie, il ira dans la rivière Min détruire la flotte chinoise, briser les moyens de défense accumulés sur les deux rives depuis vingt ans, et, sortant d'un défilé dont cent obstacles semblaient devoir lui fermer l'issue, ramener en pleine mer son escadre triomphante, après avoir accompli, aux applaudis-

sements de la marine de tous les pays, une opération dont la hardiesse rappelle les exploits les plus audacieux des Jean Bart et des Duguay-Trouin. Il ira le long des côtes de la Chine, dans une croisière mémorable



LE CERQUEIL DE L'AMIRAL COURBET DÉBARQUÉ DU « BAYARD » EN RADE DES ILES D'HYÈRES
(26 AOUT 1885).

(Composition de A. Brun. — Charavoy, éditeur.)

à jamais, appliquer cette science navale dont il a suivi tous les progrès, et montrer par une expérience décisive ce que l'on peut attendre des batteries flottantes, quand on a, pour les manier au péril de la vie, des héros comme ceux des canots du *Bayard*.

A Kélung, et pendant tout le blocus de Formose, de cette île si bien

faite pour tenter une politique d'avenir, il ira déployer cette constance du marin plus admirable encore dans sa lutte de chaque jour contre les éléments de la nature qu'au milieu des combats où l'énergie croît avec le danger. Enfin, couronnant sa carrière par un dernier coup d'éclat, il ira conquérir pour la flotte une station militaire dans les mers de Chine, et s'emparer des îles Pescadores après un combat de trois jours où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, d'une prévoyance qui ne laisse rien au hasard, d'une direction à laquelle n'échappe aucun détail, ou bien d'un calme et d'une décision si propres à soutenir la confiance d'une poignée de braves combattant à trois mille lieues de la France.

Que ne pouvait-on, messieurs, espérer de l'homme de guerre auquel deux ans avaient suffi pour révéler au monde de si hautes qualités? Et quels motifs de confiance pour le pays, de se sentir en possession d'une gloire à laquelle de plus grandes luttes n'auraient pu qu'ajouter un nouveau lustre? Il n'entrait pas sans doute dans les desseins de la Providence qu'une telle force nous fût réservée pour l'avenir. Lorsque, du haut de la montagne des Pescadores, l'amiral Courbet, entouré de ses compagnons d'armes, leur montrait avec une légitime fierté cette nouvelle conquête qu'il espérait pouvoir conserver à la France, c'était pour son cœur de soldat la joie qui précède le sacrifice suprême. Il touchait à ce moment, où, les honneurs de la terre n'ayant plus rien qui puisse égaler le mérite, Dieu seul se réserve de décerner aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres. Vainement le pressait-on de toutes parts d'aller demander à la terre natale la réparation de ses forces épuisées sous la zone torride : « Moi, répondait-il, en montrant ses marins, quitter ces braves gens, jamais ! » La paix ne lui semblait pas assurée; dès lors sa résolution était prise : « Mon devoir, disait-il en se dérochant aux instances les plus vives de l'amitié, mon devoir est de rester ici, et j'y resterai jusqu'au bout. » C'est au milieu de ces braves qu'il allait montrer comment savent mourir les hommes qui ont fait du devoir la règle de leur vie. Ils l'avaient vu calme et intrépide sous le feu de l'ennemi; ils le verraient opposer à la souffrance une égale sérénité, s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres, remplir sa charge comme si la fatigue et la douleur n'avaient aucune prise sur son âme, descendre à terre chaque jour pour visiter les blessés, et conserver jusqu'à la fin cette force de volonté qui n'avait jamais connu de défaillance. Comme cet empereur romain près d'expirer et disant d'une voix ferme au centurion qui venait

tous les matins lui demander le mot d'ordre : « Travaillons », on verra l'amiral Courbet se traîner à son bureau la veille de sa mort, et là, d'une main tremblante, rédiger ses derniers ordres, en vrai soldat chrétien qui, en face du trépas, attend tranquillement sous les armes que Dieu et la patrie viennent le relever de son poste.

Dieu! ah! messieurs, comment n'aurait-il pas tourné vers Dieu le dernier regard de son âme? Avant de partir pour le Tonkin, n'était-il pas allé, pèlerin plein de foi, se placer, lui et son escadre, sous la protection de sainte Anne d'Auray! En réclamant avec tant d'insistance le ministère des prêtres de Jésus-Christ pour ses frères d'armes, n'avait-il pas mérité que la religion vint le consoler et le fortifier lui-même à ses derniers moments? Aussi quel calme et quelle touchante simplicité dans l'accomplissement des actes qui préparent le chrétien à paraître devant le juge suprême! Comme toutes les âmes vraiment fortes et qui ont senti par elles-mêmes le néant des choses de ce monde, l'amiral a compris que la vie présente n'est qu'un passage à la vie future; que pour être admis à contempler le saint des saints face à face, l'homme a besoin d'être purifié de ses fautes, et que seule la religion, avec les pouvoirs du pardon dont elle est dépositaire, peut ouvrir devant nous les portes de l'éternité heureuse. C'est avec la foi la plus vive qu'il s'incline sous la main bénissante du prêtre, en serrant sur sa poitrine le signe de la piété chrétienne qui ne l'avait jamais quitté au milieu des hasards de sa périlleuse carrière. Il pourra mourir désormais, comme il a vécu, sans peur et sans reproche, le regard vers le ciel, après un adieu suprême à sa famille, objet d'une affection si tendre, à sa patrie, dont les joies et les tristesses ont été constamment les siennes; et, quand la fatale nouvelle de sa mort aura jeté la consternation d'un navire à l'autre, quand le morne silence d'un équipage en pleurs lui aura fait un éloge funèbre auprès duquel pâliront tous nos discours, en face de cet Océan qui prête sa majesté aux grands deuils comme aux grands triomphes, devant ces îles, dernier trophée d'une série de victoires sans revers, debout sur le *Bayard* devenu un cercueil après avoir été le théâtre de la gloire, la religion pourra redire, pour l'instruction de tous les âges, en montrant les dépouilles du héros chrétien : « *Confiteantur Domino qui descendunt mare in navibus facientes operationem in aquis multis*. Rendez hommage au Seigneur, vous qui descendez sur mer dans les navires, et qui faites vos opérations au milieu des grandes eaux. »

Ces paroles, amiral, dans lesquelles se résume votre vie, nous les répétons en ce jour où les prières de l'Église, plus durables dans leur effet que tous les hommes du monde, descendent sur vos dépouilles au milieu de votre ville natale. Ah! vous avez rendu à la France d'immortels services. Vous n'avez pas seulement attaché votre nom à des conquêtes dont l'avenir montrera tout le prix, mais, en portant le pavillon haut et fier dans les mers lointaines, vous avez prouvé par votre exemple ce qu'il tient en réserve d'intelligence et de bravoure et quelles merveilles on peut obtenir de l'armée française quand on sait la conduire avec énergie et talent. Et puis, ces manifestations unanimes autour de votre mémoire ne sont-elles pas faites pour ouvrir nos cœurs à l'espérance? Serait-il possible que votre cercueil eût traversé la France d'une extrémité à l'autre, salué sur son passage par le respect de tous, sans laisser derrière lui une pensée de paix et d'union. S'il est pénible de voir la division parmi les enfants d'une mère qui souffre — et pour nous cette mère, c'est la France! — si le cours des événements nous a mis en face de tout un ordre de choses sur lesquelles l'opinion se partage, vous nous avez enseigné, par votre dévouement à la cause commune, par votre esprit de sacrifice et d'abnégation, que tous les partis doivent s'effacer et tous les ressentiments se taire, du moment qu'il s'agit de l'honneur et des intérêts de la patrie.

Grand Dieu! qui, depuis l'origine de la France, n'avez cessé de proportionner vos grâces à sa mission, et qui, pour manifester sur elle vos desseins de miséricorde, avez, aux plus mauvais jours de son histoire, fait germer l'héroïsme militaire avec la sainteté jusque dans le cœur d'une pauvre fille des champs, Dieu de Godefroy de Bouillon, de saint Louis et de Jeanne d'Arc, suscitez parmi nous des serviteurs du pays qui soient en même temps des fils dévoués de l'Église, des hommes en qui la religion et le patriotisme s'unissent comme dans l'amiral Courbet, pour élever leur âme à la hauteur du devoir. Ajoutez à ce patrimoine d'honneur que les siècles nous ont légué, en ramenant parmi nous ce qui fait la force d'une nation, les grands cœurs et les grands caractères. Tout ce qui profite à la France tourne au bien de votre Église, car entre l'une et l'autre il y a des liens d'amour qui ne se rompent jamais.

*(Oraison funèbre de l'amiral Courbet,
Roger et Chernoviz, édit.)*

LOUIS VEUILLOT

1813-1883

Louis Veuillot, fils d'un ouvrier tonnelier, fut clerc de notaire, puis journaliste en province. Il était d'abord incrédule; pendant un voyage à Rome, il se convertit au catholicisme (Cf. son livre *Rome et Lorette*). A partir de 1848, il prit la direction du journal *l'Univers*, où il soutint, avec autant d'ardeur que de talent, mais souvent avec des violences compromettantes pour ses propres idées, la cause de l'Eglise. — En dehors de ses articles, réunis en 6 volumes de *Mélanges*, il a écrit: les *Parfums de Rome* (1865), les *Odeurs de Paris* (1866); un roman : *L'Honnête femme* (1844). Il eut une polémique célèbre en 1863 avec Émile Augier, qui l'avait caricaturé dans *le Fils de Giboyer*. — Polémiste d'une verve magistrale, Veuillot est aussi un écrivain remarquable. Son style est clair, ferme, varié, et toujours d'une pureté toute française.



LOUIS VEUILLOT

D'après une lithographie (B. N.)

Souvenirs d'enfance.

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied

de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuiviers ; s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus ; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui une bonne renommée, et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François, il était né dans la Bourgogne ; il ne savait pas lire ; il ne connaissait que son métier, — qu'il avait appris par des efforts prodigieux d'intelligence et de courage, étant le septième ou huitième orphelin d'un cultivateur, obligé depuis sa tendre enfance de gagner sa vie au jour le jour, plus souvent appelé à donner aux siens qu'à en recevoir, n'ayant eu pour l'instruire que sa persévérante adversité. D'ailleurs, garçon de force et de mine ; pacifique d'esprit, ferme de cœur ; en querelle seulement avec la mauvaise fortune, à laquelle il tenait tête sans sourciller ; plus prompt à user de ses robustes mains pour le travail que pour le combat, sachant toujours faire à l'aumône, sur le prix de ses sueurs, la part qu'il ne songeait point à faire au plaisir : son plaisir était la paix d'une âme innocente et la joie de ses vingt-cinq ans, qui jetaient un brave défi à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté. Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une belle robuste jeune fille qui travaillait en chantant ; il ralentit sa marche, il tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable ; elle aimait le travail ; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours ; les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair, le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain, jadis errant, de chaque jour. Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure ; mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau fut de lui apprendre à lire, — afin sans doute que, quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain par le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait.

Si je suis le premier de mon nom et du nom de ma mère qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'orthographe, c'est probablement, après Dieu, à ce craintif instinct de l'amour paternel et de la pauvreté que je le dois.

..... Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles; ils travaillaient sans cesse; pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des fatigues et des privations amenait une maladie; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille, qui avait toujours faim; ils venaient, avec une générosité sublime, au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas ! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer. En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire : « Habituez-vous à la peine, vous en aurez ! » Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur, ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous deux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, ils n'en avaient point trouvé dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'en vieillissant ils avaient entendu dire aux plus habiles qu'eux de l'Église et des ministres de la religion leur en inspirait l'horreur. Seulement ma mère, par un reste des traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe, où elle venait elle-même aux grandes fêtes, et m'avait appris quelques bribes de l'*Ave Maria*, que je récitais le soir au pied de mon lit.

..... Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. A la maison, l'appétit allait croissant, en même temps que décroissaient, usées par un rude travail, les forces de mon père. Il fallait songer à me donner un état. Mais quel état choisir ? Ici se présentaient des difficultés sans nombre. Le petit bourgeois a pour son fils un avenir tout trouvé : il le fera médecin ou avocat ; ou, le député aidant par la force du cens électoral, il le poussera dans l'administration ; il lui cédera son commerce ; il lui laissera son champ ; ou enfin, soit par une place de faveur dans les écoles spéciales, soit au moyen d'une pension facile à payer, l'enfant apprendra sans peine et sans privations quelque noble ou lucratif métier. Mais le pauvre ouvrier chargé de famille, qui ne suffit que par miracle au besoin du moment, comment avec le salaire de chaque jour payera-t-il un apprentissage ? Si faibles que soient les frais, ils dépassent pour lui la limite du possible. Il cherche alors avec inquiétude, avec effroi, quelle est la profession la plus facile à apprendre pour la donner à son enfant, ou plutôt pour livrer son enfant à cette profession ; car elle est presque toujours pénible, et toujours elle rapporte peu. Son expérience et sa tendresse s'unissent pour lui déchirer le cœur. Il lit

dans son propre passé l'avenir du pauvre petit dont il va décider le sort ; il prévoit toutes les souffrances qui vont pleuvoir sur cette jeune tête, jusque-là si insouciant et si gaie sous l'abri du dévouement paternel : la servitude d'abord, et quelle servitude ! sous quels maîtres avides, grossiers, sans bonne foi, sans entrailles !

... Le soir donc, au coin de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir. « Que ferons-nous de lui ? disait mon père. — Eh ! mon Dieu, reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essayait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher. — — Ébéniste ? — C'est trop long ! — Maçon ? — C'est trop pénible ! — Cordonnier ? — C'est trop sale ! »

Mon père et ma mère ne voyaient partout que des cœurs durs et fermés ; ils n'avaient point d'espérance. Mais, résignés comme des sauvages, ils n'accusaient ni Dieu ni les hommes ; ils croyaient qu'ainsi avaient été toujours et partout le monde et la vie !...

Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Des amis qui le savaient me cherchèrent une place ; il ne s'agissait déjà plus d'apprendre un métier. Vingt francs par mois me furent offerts dans une étude¹ ; on m'y plaça. Informée de ce que j'aurais à faire, ma mère y vit un commencement pour devenir juriconsulte : c'était un bien petit commencement. Mais la main du Seigneur dirigeait cela.

J'allai demeurer hors de la maison paternelle ; j'avais treize ans.

(*Rome et Lorette*, 1838, Lethielleux, édit.)

La Légende du moine dormeur.

Il y a quelque temps, vivait à la Port-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines. Or la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il

1. L'étude de M^e Fortuné Delavigne, quai Malaquais.

ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage; pendant quelques nuits, les choses allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait..., et le moine ronflait. Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait toujours à onze heures, lui siffler dans l'oreille : « Il est temps, levez-vous. » Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une découverte. Il ne s'était cru que dormeur, il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il était il hésitait à quitter sa dure couchette; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se trouvait humilié; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre, il fallait reprendre le dessus. Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur tout boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur; soit que ses jambes fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention, et tous les soirs avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde, qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours... Endormir, oh ! non : le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte, et, malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : — Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin ! Ce fut son dernier mot.

(Lethielleux, éditeur.)

A. DE MUN

1841-1916

Le comte Albert de Mun fut d'abord officier, et prit part à la guerre de 1870-71 comme capitaine de cuirassiers. Il démissionna en 1875 pour se vouer à la création des cercles catholiques d'ouvriers. Élu député en 1876, il se révéla

comme un de nos grands orateurs parlementaires, et prononça de remarquables discours sur toutes les questions religieuses et sociales. La dignité de sa vie et l'élévation de ses idées le firent toujours respecter de tous les partis. Quand éclata la guerre de 1914, A. de Mun fut un de ceux qui s'employèrent le plus activement à créer et à fortifier l'*union sacrée*. Il mourut sans avoir vu le triomphe de la France, dont il n'avait jamais douté.



Cliche Henri Manuel.

LE COMTE ALBERT DE MUN.

La fondation des Cercles d'ouvriers.

Je n'avais jamais parlé en public. Plus tard, au cours de ma carrière, les journaux racontèrent, sur la précocité de mes goûts oratoires, des anecdotes, où la bienveillance de leurs intentions avait plus de part que l'exactitude de leurs informations.

La vérité est que, si je m'étais senti parfois, dans des réunions de camarades, quelque facilité de parole, si j'avais, aux heures de rêverie de la vie africaine, découvert, tout au fond de mon âme, de vagues ambitions politiques, je ne me croyais cependant en aucune façon, un orateur. Même

j'avais gardé un fâcheux souvenir d'une certaine arrivée à la campagne, après mon mariage, et de la gaucherie avec laquelle j'avais, sans trouver un mot à répondre, écouté les compliments de bienvenue des vieux serviteurs.

J'étais donc passablement inquiet lorsque, le 10 décembre 1871, à huit heures du soir, pendant que la neige tombait sur le boulevard Montparnasse, je me présentai, en dolman bleu de ciel, les aiguillettes d'argent à l'épaule, portant au côté un sabre à poignée d'acier droit et léger, à la porte du cercle. Maignen m'attendait sur le seuil, souriant et paternel, et aussitôt, me conduisit dans la salle longue et basse d'un rez-de-chaussée presque en sous-sol, où les ouvriers me reçurent avec des applaudissements.

J'avais écrit et appris mon discours : je l'ai, par une pensée de reconnaissant souvenir envers ceux qui accueillirent ce premier essai de ma parole, publié dans le recueil de mes œuvres¹. Je ne m'en repens pas : en le relisant, je me défends mieux contre le mirage du passé, et je me replace plus facilement dans l'état d'esprit où j'étais alors.

Ce n'est pas le discours d'un réformateur en herbe : c'est simplement l'apostrophe émue d'un soldat, encore tout chaud des combats de la veille, tout brûlant d'amour pour la patrie mutilée, à des jeunes gens, soldats eux-mêmes hier², ou qui demain vont entrer dans les rangs, et c'est aussi le salut fraternel d'un chrétien, heureux d'affirmer sa ferveur naissante, à des travailleurs, chrétiens comme lui, dont la foi courageuse a séduit son cœur.

En cette fin de l'année terrible, telles étaient bien les aspirations confuses qui agitaient mon âme. La soirée du 10 décembre leur imprima soudain un cours nouveau et une forme précise.

Tandis que, debout derrière la table d'honneur, je disais mon discours, quelque chose d'inconnu, d'inexprimable, se remuait en moi : les yeux de ces ouvriers parisiens, fixés sur les miens, faisaient vibrer tout mon être, comme si un courant électrique nous eût mis en contact ; un souffle surnaturel traversait la petite salle où s'enfermait le mystérieux dialogue de nos

1. *Discours du comte Albert de Mun*, t. I, p. 13. — 2. Plusieurs membres du cercle avaient pris part à la défense nationale, les uns dans l'armée de la Loire, les autres dans les régiments de marche parisiens. L'un d'eux, engagé volontaire, avait été tué par un obus sur le plateau d'Avron. La salle des fêtes du cercle avait été, pendant le siège, convertie en ambulance. (Note de l'auteur.)

cœurs ; les paroles qui sortaient de mes lèvres au milieu du silence n'avaient plus leur sens accoutumé. Je croyais prononcer la formule d'un pacte solennel ; sans le savoir, sans le vouloir, irrésistiblement, je me donnais tout entier.

Quand j'eus fini, un de mes auditeurs, assis près de moi, m'étreignit les mains ; il avait la barbe hirsute, la chevelure en désordre. C'était Léon Gautier, l'amant passionné du moyen âge chrétien, l'enthousiaste historien des « épopées françaises », celui dont l'œuvre fut symbolisée par le chevalier de Frémiet, revêtu de sa cotte et de ses armes, qui tient devant sa poitrine, comme une devise et un cri de bataille, le mot *Credo* gravé sur une banderole. Puis quelqu'un se leva pour me répondre, mince, avec l'allure d'un officier d'infanterie. Je ne sais plus ce qu'il dit, mais j'entends toujours l'accent martelé de sa voix pénétrante, je vois son œil bleu, brillant sous les paupières nerveuses ; il s'appelait Paul Vrignault. Qui le croirait à ce portrait ? Il était fonctionnaire, chef de bureau au ministère des Affaires étrangères. Mais, dès que Paris fut investi, il était devenu soldat, et il gardait, de son métier de passage, une marque encore ineffacée¹. C'était un homme extraordinaire : six cents ans plus tôt, il eût tout quitté pour s'attacher aux pas du mendiant d'Assise : dans le cadre moderne de sa profession protocolaire, il avait l'âme d'un mystique du ^{xiii}^e siècle. Son nom reviendra plus d'une fois dans la suite de ces récits, car il exerça sur notre Œuvre naissante une influence souvent décisive. Maignen, après la séance, nous mit en rapport. J'appris qu'il logeait au cercle, dans l'une des modestes chambres destinées aux ouvriers venus du dehors, et qu'il passait dans la maison tout le temps que lui laissaient ses devoirs d'état. Il présidait la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, où ces jeunes gens, dont le salaire était l'unique ressource, s'entraînaient au ministère de charité que, le soir et le dimanche, ils allaient remplir près de plus pauvres qu'eux.

Le président du cercle, M. Guillorier, ouvrier serrurier, prit la parole après Paul Vrignault. Sa courte harangue ne fut qu'un remerciement ordinaire, mais l'éclat de son regard, le tremblement de sa voix lui donnèrent une éloquence inattendue. On eût dit que lui aussi voulait s'enga-

1. Vrignault avait servi pendant le siège, au 26^e régiment d'infanterie ; déjà d'ailleurs, en 1867, attiré par le sacrifice militaire, il avait couru à Rome pour porter des secours aux blessés de Mentana (Note de l'auteur).

ger irrévocablement. Le visage de Maignen rayonnait de joie. Pour moi, je me sentais comme soulevé par une force intérieure.

Je sortis dans cette émotion, sans aucun dessein arrêté, mais sachant que ma vie était fixée.

II

Ce ne fut pas une médiocre difficulté que de rassembler, dans le quartier de Belleville, les éléments de notre entreprise. Il avait encore, à cette époque, l'aspect d'une petite ville de province. La classe élevée n'y était représentée que par quelques rentiers, modestes commerçants retirés des affaires, ou employés retraités; nous n'y connaissions personne. Les ouvriers n'étaient pas plus faciles à découvrir et à grouper.

Nos courses d'alors, dans les rues éloignées, sont demeurées très présentes à ma mémoire. Nous les faisons ensemble, mon frère et moi, quelquefois avec Vrignault, et toujours de très bonne heure, à cause des obligations de mon service. Il n'y avait en ce temps-là ni *métro*, ni *tram*, et le voyage était long, de l'avenue de l'Alma à la rue de Belleville. Nous y arrivions cependant dès sept heures du matin.

Que de souvenirs se pressaient autour de nous, tandis que nous gravissions la colline! Cette rue, quelques mois plus tôt, je l'avais vue barrée, presque à chaque pas, de pavés amoncelés, sur lesquels étaient jetés, en de hideuses postures, des cadavres souillés de poussière et de sang; sur cette place, le général de Ladmirault, vers la fin de la matinée du 25 mai, n'avait pu, malgré son calme ordinaire, retenir un geste de désolation, en apercevant autour de lui les morts entassés, soldats de la Commune et soldats de l'armée, confondus en effroyables monceaux, restes du combat fratricide; dans cette église de Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui paisible et recueillie, une foule de malheureux étaient réfugiés, que notre chef aurait voulu laisser libres, et que les ordres de M. Thiers l'obligeaient à envoyer, en une lamentable colonne, aux prisons de Versailles. Là, le même jour, de la bouche de quelques habitants du quartier, frappés d'épouvante, nous avions appris avec un frisson d'horreur le massacre des otages, fusillés la veille au « secteur¹ » de la rue Haxo : leur affreux cortège, commandé

1. Le « secteur » était un groupe de quelques maisons, qui formaient la « cité de Vincennes », au n° 8 de la rue Haxo, et où, pendant le siège de Paris, s'était installé l'état-major du deuxième secteur. (Note de l'auteur.)

par Émile Gois, dit « Grille d'Égout », avait suivi le chemin que nous parcourions, la rue de Puebla, la rue des Rigoles, la rue de Paris, les gardes municipaux se laissant conduire militairement au supplice au lieu de se ruer sur leurs bourreaux, les religieux, le Père Olivaint, le Père de Bengy, le Père Caubert, tous les trois jésuites, le vieux Père Tuffier de la congrégation de Picpus, qui se traînait à peine, le séminariste Seigneret, presque un enfant, marchant au martyre, en priant à haute voix : *Ibant gaudentes*.

Ces images qui hantaient nos esprits stimulaient notre ardeur. N'était-ce point de cette scène tragique que notre œuvre était sortie ?

Un vicaire de la paroisse nous avait accueillis dès notre première visite avec un joyeux empressement ; il se nommait l'abbé Petit. C'était un cœur d'apôtre ; il souffrait cruellement de l'impuissance à laquelle le clergé se trouvait condamné dans les quartiers populaires. « Songez, disait-il, la voix tremblante d'émotion, que cette paroisse a plus de 60.000 habitants, que le service de l'église, que l'exercice du culte, absorbent tout notre temps. Il faudrait atteindre cette foule, entrer en contact avec elle, la pénétrer : personne ne nous aide ; pas d'œuvre ouvrière, une école de Frères, une maisons de Sœurs perdues dans l'immense population ! » Les plaintes de l'abbé Petit remuaient nos âmes, éclairaient douloureusement le drame social de la veille. Comment ce peuple abandonné, sans prêtre, sans culte, sans éducation chrétienne, eût-il résisté à l'appel des passions révolutionnaires ? Par quelle folle imprévoyance, par quelle coupable indifférence, le gouvernement impérial, entourant la religion d'un respect extérieur, avait-il abandonné dans ce dénûment moral ces masses populaires, dont il favorisait l'agglomération.

Nous échangeons ces idées en parcourant avec l'abbé Petit les rues du quartier, tantôt pour découvrir une petite maison à louer, abri du cercle futur, tantôt pour visiter les personnes qu'on nous signalait comme disposées à seconder notre œuvre, ou les ouvriers dont, sur des indications péniblement recueillies, nous allions demander l'adhésion.

Ces courses étaient fatigantes, mais nous les faisions gaiement, reçus presque partout avec sympathie, souvent avec un véritable enthousiasme. Elles occupèrent les premiers mois de l'année 1872.

(*Ma Vocation Sociale*, 1908, III, IV, Lethiellieux, éditeur.)



LA CRITIQUE

JOUBERT

1750-1821

Joubert n'a rien publié de son vivant ; c'est en 1842 seulement, vingt ans après sa mort, que parurent ses *Pensées* et sa *Correspondance*. Il eut personnellement, grâce à son jugement et à son goût, une profonde influence sur Chateaubriand et sur son groupe littéraire. Il fut un causeur exquis ; il reste un moraliste à la fois sévère et sensible, apparenté à Vauvenargues plutôt qu'à La Rochefoucauld, très humain et très religieux ; un critique sûr et délicat ; un *épistolier* spirituel, précieux témoin d'une société où se préparait un siècle nouveau ; enfin écrivain de race, au style sobre et charmant.

Pensées.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

Madame Victorine de Châtenay disait de moi que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

J'aime peu de tableaux, peu d'opéras, peu de statues, peu de poèmes, et cependant j'aime beaucoup les arts.

S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi.

Ce n'est pas ma phrase que je polis mais mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume.

J'avais besoin de l'âge pour apprendre ce que je voulais savoir, et j'aurais besoin de la jeunesse pour bien dire ce que je sais.

Ferme les yeux, et tu verras.

Il faut se faire aimer, car les hommes ne sont justes qu'envers ceux qu'ils aiment.

Des yeux levés aux ciel sont toujours beaux quels qu'ils soient.

Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.

On peut convaincre les autres par ses propres raisons, mais on ne les persuade que par les leurs.

Les véritables bons mots surprennent autant ceux qui les disent que ceux qui les écoutent; ils naissent en nous, malgré nous, ou du moins sans notre participation, comme tout ce qui est inspiré.

Le corps est la baraque où notre existence est campée.

Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

Entre l'esprit et l'âme, il y a l'imagination, faculté naïve et riante qui participe de l'un et de l'autre.

L'imagination est l'œil de l'âme.

J'appelle imagination la faculté de rendre sensible ce qui est intellectuel, d'incorporer ce qui est esprit; en un mot, de mettre au jour, sans le dénaturer, ce qui est de soi-même invisible.

Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste et chantent faux!

Quand un ouvrage sent la lime, c'est qu'il n'est pas assez poli; s'il sent l'huile, c'est qu'on a trop peupillé.

Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures.

— La bonté d'autrui me fait autant plaisir que la mienne.

— Les questions montrent l'étendue de l'esprit et les réponses sa finesse.

— Que peut-on faire entrer dans un esprit qui est plein, et plein de lui-même?

— Adressez-vous aux jeunes gens ; ils savent tout !

— Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe.

— Les vers ne s'estiment ni au nombre, ni au poids, mais au titre ¹.

— On ne peut trouver de poésie nulle part, quand on n'en porte pas en soi.

— Il est tel auteur qui commence par faire sonner son style, pour qu'on puisse dire de lui : Il y a de l'or.

— On n'est correct qu'en corrigeant.

— On ne sait bien quoi que ce soit que longtemps après l'avoir appris.

— Il n'est rien de plus beau qu'un beau livre.

— Excelle, et tu vivras.

Une aventure de Chateaubriand.

Chateaubriand vient de partir pour ce voyage en Italie, en Grèce et en Orient, qu'il a raconté dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : il a envoyé de ses nouvelles à Joubert, et celui-ci les transmet à M^{me} de Vintimille.

A Madame de Vintimille.

Issy, 8 août 1806.

... Il m'a écrit trois fois. Par sa première lettre, écrite de Lyon, il m'apprenait qu'à Nevers on l'avait jeté dans la Loire. A cela il n'y a rien à dire : on n'est pas responsable du fait d'autrui, fût-on noyé.

Mais il me dit dans la seconde, écrite de Turin, qu'il a pensé être brûlé, et ici c'eût été sa faute. Concevez, s'il vous est possible, l'excès de fureur où je suis entré, en lisant les détails que je vais écrire.

Et d'abord, il paraît que le jour de son départ de Lyon il voulut aussi

1. *Titre*, au sens où ce mot est employé pour les alliages.

partir tard et voyager la nuit : sans cela que ferait-on d'une dormeuse¹ ? Il paraît encore que, dans la matinée, il eut du loisir comme à Paris, et que, ne sachant que faire, et par la pure horreur du vide, il se mit à charger ses armes². Entendez bien que ce fut toujours en cachette, et par un passe-temps ignoré de tout autre que lui; je vous en ai dit la raison. Tout cela présupposé, voici quel fut et surtout quel risqua d'être l'événement.

Il part. Au moment où la voiture arrivait sur la place Bellecour³, un de ses pistolets prend feu sur son repos; au bruit de l'explosion, madame de Chateaubriand s'évanouit; les chevaux s'arrêtent; tout le monde accourt et les environne. On descend; personne, grâce au ciel, n'est blessé; madame de Chateaubriand revient à elle, et déjà on se félicite d'avoir échappé au péril, quand tout à coup quelqu'un s'écrie que le feu est à la voiture. Je suppose qu'il en sortait de la fumée, et que la pensée que le pistolet n'était pas seul fit craindre à tous une seconde explosion. Chateaubriand ne dit rien de tout cela. mais on l'imagine aisément, car tout le monde prit la fuite, à ce qu'il dit. Alors il se ressouvint qu'il avait caché, dans un coin, quatre ou cinq livres de poudre! — « Heureusement », dit-il, « il ne perdit point la tête; il ouvrit sa voiture, y monta, saisit le paquet « fatal, et, trouvant que les cordons de ce paquet étaient en feu, il l'éteignit. « — Sans son courage et son industrie », ajoute-t-il, car l'abominable ose se vanter, plaisanter même, « lui, sa femme, la berline, le postillon et les chevaux étaient en l'air! »

Il finit en m'assurant qu'une demi-heure après tout était réparé, et que de là à Turin tout s'est passé le mieux du monde. J'en suis charmé.

1. **Dormeuse.** Voiture de voyage, assez grande pour que l'on puisse s'y étendre et y dormir. Chateaubriand aimait à faire de nuit les parties *ingrates* du trajet. — 2. **Ses armes.** Dans la même lettre, Joubert vient de raconter que Chateaubriand a emporté une quantité de *carabines*, de *pistolets*, d'*espingoles*... — 3. **Place Bellecour**, à Lyon.

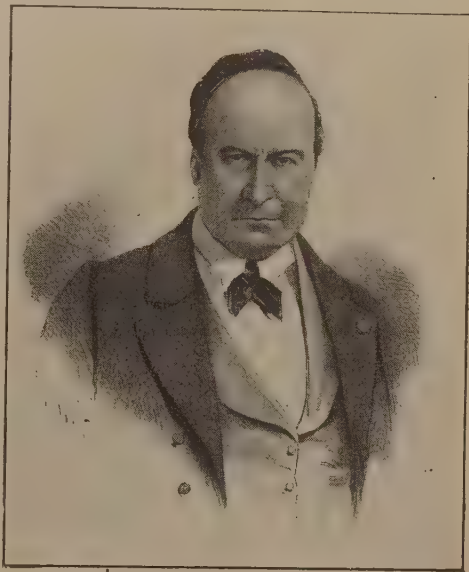


SAINTE-BEUVE

1804-1869

Charles-Augustin de Sainte-Beuve débuta dans le journalisme; il écrivit pour le *Globe* des articles sur les poètes de la Renaissance, articles qui formèrent en 1828 le *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*. Puis il se crut poète et publia, en 1829, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, et, en 1830, *les Consolations*. En 1834, il donna un roman : *Volupté*. En 1837-38, il fit à Lausanne un cours public sur Port-Royal; et, en 1848, il en fit un autre à Liège, sur Chateaubriand. — Cependant ses articles au *Constitutionnel*, puis au *Moniteur*, devaient former les nombreux volumes des *Portraits* et des *Lundis*.

Sainte-Beuve a dit lui-même qu'il voulait faire « l'histoire naturelle des esprits. » Il avait traversé tous les milieux, éprouvé tous les sentiments, sympathisé avec toutes les croyances; il était l'esprit « le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. » Revenu de tout, établi dans le scepticisme moral et le positivisme philosophique, il croit n'avoir d'autre passion que celle du



SAINTE-BEUVE

D'après la lithographie de Théo.

vrai. Et, de fait, il a la passion de la recherche exacte; il n'épargne rien ni pour connaître, ni pour comprendre; il a des secrétaires qui vont consulter et copier des documents dans les bibliothèques; il n'hésite pas à interroger lui-même les témoins ou les auteurs. Biographie, milieu historique, idées ambiantes, philosophie, religion, influences sociales ou particulières, tous ces éléments, il les analyse, quand il essaye de définir et de classer aussi bien Racine que M^{me} de

Staël, Diderot que Franklin. Il remplit, sous ce rapport, toute sa définition : « Le critique est un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. » Sainte-Beuve, *expliquant* Port-Royal ou la Pléiade, Boileau ou La Rochefoucauld, est vraiment le plus *intelligent* des critiques; il ne déplait que par un excès de souplesse et de détachement, un air de « ne pas y tenir » qui dévoile, sous l'intelligence, l'absence de *caractère* et de grandeur morale.

Le salon de M^{me} Récamier.

M^{me} Récamier (1777-1849), célèbre par sa beauté, par son esprit et par sa bonté, commença à recevoir sous le Consulat, rue de la Chaussée-d'Antin. Exilée sous l'Empire, elle rouvrit son salon en 1819, à l'Abbaye-aux-Bois. C'est alors que Chateaubriand en devint l'hôte le plus illustre et le plus assidu.



M^{me} RÉCAMIER

D'après le portrait dessiné par Pulchérie de Valence
et gravé par Henry.

... M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *a parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et¹ il n'avait rien de banal; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de

mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne

1. Et, dans le sens de : *et pourtant...*

sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer



MADAME RÉCAMIER DANS SON SALON DE L'ABBAYE-AUX-BOIS.

D'après le tableau de Dejuine (1826), lithographié par Aubry le Comte (1827).

W

dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons

distingués au dix-huitième siècle, ceux de M^{me} Geoffrin, de M^{me} d'Houdetot, de M^{me} Suard¹. M^{me} Récamier les connaissait tous et en parlait très bien; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme...

Dans son petit salon de l'Abbaye², elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants! C'était le caractère de cette âme si multipliée de M^{me} Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure; que dis-je? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions, et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez³. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure, dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant les

1. M^{me} Geoffrin (1699-1777) eut au dix-huitième siècle un célèbre salon *philosophique*; — M^{me} d'Houdetot (1730-1813) était la belle-sœur de Mme d'Épinay (voir *Confessions* de J.-J. Rousseau); — M^{me} Suard (1750-1830) était femme de l'académicien J.-B. Suard; elle recevait surtout les héritiers des *philosophes* du dix-huitième siècle, et ceux que Napoléon appelait les *idéologues*. — 2. L'Abbaye-aux-Bois, couvent situé rue de Sèvres, et qui prenait quelques dames du monde comme pensionnaires. M^{me} Récamier y vécut de 1819 jusqu'à sa mort, 1849. L'Abbaye est aujourd'hui démolie; sur son emplacement se trouve la rue Récamier. — 3. Les *Mémoires d'outre-tombe* avaient été vendus par Chateaubriand à une société, moyennant une somme de 250.000 francs et une rente viagère de 20.000; mais ils ne devaient paraître qu'après la mort de l'auteur: de là leur titre. Cependant Emile de Girardin en commença la publication dans son journal, *la Presse*, quelques mois avant la mort de Chateaubriand.

témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent ; toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait ¹ !

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de M^{me} Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakespeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait les infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

(*Causeries du lundi*, t. I, *Madame Récamier*, 1849, Garnier frères, éd.)

La « Muse française » et « le Cénacle ».

Sainte-Beuve s'était lié intimement avec Hugo, après un article publié au *Globe* en 1827. Il fit dès lors partie du petit groupe qui fréquentait le salon du poète, rue Notre-Dame-des-Champs. Dans ce salon, il eut force détails sur la *Muse française* et sur les débuts du romantisme. — La *Muse française* était une petite revue littéraire, fort éclectique, et qui publiait surtout des vers.

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés², au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme³ à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquents, de M. de Chateaubriand et de M. de Villèle ; si, faisant la part des passions, des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui sept ans trop tôt coulait déjà des veines populaires ; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la Restauration comme

1. Ce qui semble vouloir dire qu'il ne l'était guère naturellement. D'ailleurs Sainte-Beuve, qui a beaucoup flatté Chateaubriand vivant, lui consacra, dès le lendemain de sa mort (1848), un cours, professé à Liège, d'une malveillance vraiment fâcheuse. —
2. Allusion aux divisions qui se produisirent pendant le ministère de Villèle. —
3. Carbonarisme désigne une société secrète italienne qui travaillait, pendant l'occupation autrichienne, à la délivrance de l'Italie du Nord. Ici, il s'agit des *conspirateurs* en général.

les dix-huit mois de M. de Martignac ¹ en furent le moment tolérable et sensé; on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense; en proie aux irritations de parti, aux engouements grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absents qui la regrettaient, et *la Muse Française* servit en partie à cela. C'était au premier abord, dans ces retraites mondaines, quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur; l'initiation se faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique; et dès lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers; c'étaient des noms galants comme dans *Clélie* ². Le mépris pour la *vulgarité* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendiants faisaient fureur et se partageaient le fonds général des sujets, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de M^{me} de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*, comme l'a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore: « Ce poète-là, une étoile! dites plutôt une bougie ³. » M. de Latouche, dans son piquant article de *la Camaraderie* ⁴, a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus

1. M. de Martignac succéda à de Villèle en 1828; il faillit sauver, par son intelligent libéralisme, le gouvernement de Charles X. Son successeur, M. de Polignac, précipita la chute de la monarchie. — 2. *Clélie*, roman de M^{me} de Scudéry. — 3. Emile Deschamps jugeait ainsi son ami Jules de Rességuier. — 4. *La Camaraderie*, titre d'un article fameux de Henri de Latouche, paru dans la *Revue de Paris* de 1836. Scribe écrivit sous ce titre une comédie en cinq actes, jouée en 1837.

beau jour, ou plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées) du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre*¹, si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de victoire arrachée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi : de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse*². Le seul Lamartine échappait à ces fades molleses et les ignorait ; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage³. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art ; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout : les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce. Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'âme, d'avoir dès lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets avec nos poètes, ou, qui mieux est, à ne pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violents instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son intelligence complète du moyen âge, même laid et grotesque, et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis clos, où les autres jouaient

1. *Clytemnestre*, tragédie d'Alex. Soumet, jouée en 1822. — 2. La collection de *la Muse française* n'est pas considérable. Elle ne forme que deux volumes. — 3. Lamartine refusa toujours de se laisser enrôler dans aucune coterie. Sollicité d'entrer dans le Cénacle de *la Muse française* et d'y publier des vers, il envoya son *offrande* (un billet de 1.000 francs) avec des souhaits.

à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères et se discernent à peine : ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent ; il y a trop sacrifié au joli : il s'y est trop détourné à la périphrase : plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvénients passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre : ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vite par l'effet d'un contre-coup politique. La chute de M. de Chateaubriand¹ mit la désunion dans les rangs royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta en mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, castolettes, soupirs et mandores² : il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la Restauration, le public avait fait de grands progrès ; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vers, la littérature étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs ; et mille indices, éclos comme un mirage à l'horizon, et réléchés à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très petit nombre de nouveaux ; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés : on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu ; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain. Dans cette confiante indifférence, le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs ; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque ; il y avait un sculpteur, un peintre³ parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, riva-

1. Chateaubriand, quitta le ministère Villèle le 6 juin 1824. — 2. Mandore, instrument de musique, du genre de la guitare. — 3. David d'Angers (1789-1856), le plus célèbre sculpteur de l'époque romantique. Il a exécuté les bustes de la plupart des

lisait avec tous les deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on



LE SALON DE CHARLES NODIER A L'ARSENAL.
Eau-forte de Tony Johannot.

avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amas-
saient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui
rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*,

grands hommes de son temps. Parmi ses plus beaux ouvrages, on peut signaler le
fronton du Panthéon et le *tombeau du général Foy*. — Louis Boulanger (1806-1867),
peintre romantique.

et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique : les *Orientales* sont, en quelque sorte, son architecture gothique du quinzième siècle; comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, lui, ardent et inquiet, s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*, donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte; et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des maîtres, on le concevra sans peine; notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse.

(*Portraits contemporains*, t. I : V. Hugo, 1846,
Calmann-Lévy, édit.)

Comment et pourquoi il faut lire les Anciens.

On se demande souvent à quoi peut servir l'étude des littératures grecque et latine. La question se posait déjà au milieu du siècle dernier: Sainte-Beuve y répond. En critique très *intelligent*, il ne sacrifie ni l'antiquité ni les temps modernes : il cherche à établir les raisons qui doivent nous rendre les Anciens à la fois précieux et *neutres*. Peut-être même exagère-t-il un peu, quand il signale les différences entre notre civilisation et celle des Anciens.

C'est dans la jeunesse qu'il faut apprendre à lire les Anciens. Alors la page de l'esprit est toute blanche, et la mémoire boit avidement tout ce qu'on y verse. Plus tard, la place est occupée; les affaires, les soucis, les soins de chaque jour la remplissent, et il n'y a plus guère moyen qu'avec

un trop grand effort de repousser la vie présente qui nous envahit de tous côtés, et qui nous déborde, pour aller se reporter en idée à trois mille ans en arrière. Et encore, pour y revenir, quand on sait les chemins, quelle préparation est nécessaire ! que de conditions pour arriver à goûter de nouveau ce qu'on a senti une fois ! Après quelques années d'interruption, essayez un peu, et vous verrez la difficulté. Il est besoin auparavant de se recueillir, de s'isoler de la vie qui fait du bruit et de lui fermer la porte, de faire comme on faisait autrefois quand on voulait s'approcher des mystères, de prendre toute une semaine de retraite, de demi-ombre et de silence, de mettre son esprit au régime des ablutions et de le sevrer de nourriture moderne.

Je le sais, dans le tourbillon accéléré qui entraîne le monde et les sociétés modernes, tout change, tout s'agrandit et se modifie incessamment. Des formes nouvelles de talent se produisent chaque jour ; toutes les règles d'après lesquelles on s'était accoutumé à juger les choses mêmes de l'esprit sont déjouées ; l'étonnement est devenu une habitude ; nous marchons de monstres en monstres¹. Le vrai d'hier, déjà incomplet ce matin, sera demain tout à fait dépassé et laissé derrière. Les moules, fixés à peine, deviennent aussitôt trop étroits et insuffisants. Aussi, j'y ai souvent pensé : de même qu'autour d'un vaisseau menacé d'être pris par les glaces on est occupé incessamment à briser le cercle rigide qui menace de l'emprisonner, de même chacun, à chaque instant, devrait être occupé à briser dans son esprit le moule qui est près de prendre et de se former. Ne nous figeons pas ; tenons nos esprits vivants et fluides.

Mais aussi, que le présent, que l'avenir le plus prochain, ne nous possèdent point tout entiers ; que l'orgueil et l'abondance de la vie ne nous enivrent pas ; que le passé, là où il a offert de parfaits modèles et exemplaires, ne cesse d'être considéré de nous et compris. C'est par les yeux, c'est par les arts encore, c'est par les débris des monuments qui ont gardé je ne sais quoi de leur fleur première et de leur éclat de nouveauté, que les Anciens, les Grecs, se sauvent le plus aisément aujourd'hui. Les marbres sont devenus comme les garants des livres. Phidias a été inspiré par Homère : il le lui rend et le protège à son tour. Mais cela ne suffit pas ; et je réclame la prééminence pour l'art des arts, la poésie.

1. Sainte-Beuve proteste ici contre les excès du *romantisme*, dont il tendait à se dégager de plus en plus.

O vous qu'un noble orgueil anime, qui avez pris à votre tour possession de la vie et des splendeurs du soleil, qui vous sentez hautement de la race et de l'étoffe de ceux qui ont le droit de dire : « Et nous aussi, soyons les premiers et excellons ! » ; vous qu'un sang généreux pousse aux nouvelles et incessantes conquêtes de l'art et du génie, et qu'impatiente, qu'ennuie à la fin cet éternel passé qu'on déclare inimitable, veuillez y songer un peu : les Anciens, si vantés qu'ils soient, ne doivent pas nous inspirer de jalousie : trop de choses nous séparent ; la société moderne obéit à des conditions trop différentes ; nous sommes trop loin les uns des autres pour nous considérer comme des rivaux et des concurrents. Les problèmes en art, en science, en industrie, en tout ce qui est de la guerre ou de la paix, se posent pour nous tout autrement : nous avons l'étendue, la multitude, l'Océan, tous les océans devant nous, des nations vastes, le genre humain tout entier ; nous sondons l'infini du ciel ; nous avons la clef des choses, nous avons Descartes, et Newton, et Laplace¹, nous avons nos calculs et nos méthodes, nos instruments en tout genre, poudre à canon, lunettes, vapeur, analyse chimique, électricité : Prométhée n'a cessé de marcher et de dérober les dieux. Nous avons une morale pratique plus largement humaine, qu'on la prenne chez saint Vincent de Paul ou chez Franklin. Mais c'est une raison de plus pour que notre fond de perspective ne cesse de nous montrer cette beauté première, cette excellence parfaite dans son cadre et en ses contours limités. Que l'admiration de nous à eux, des modernes aux vrais Anciens, à ceux qui ont le mieux connu le beau, s'entretienne de phare en phare, de colline en colline, et ne s'éteigne pas ; que l'enthousiasme de ce côté n'aille pas mourir, — ce serait une diminution du génie humain lui-même ; — non un enthousiasme crédule, aveugle et indigne d'eux comme de nous, mais un enthousiasme léger, clairvoyant, intelligent, divinateur et réparateur, qui n'est que l'émotion la plus délicate et la plus vive en face de tant de belles choses, accomplies une fois en leur juste cercle et à jamais disparues.

(*Nouveaux lundis*, tome VII, Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. **Descartes** (1596-1650), auteur du *Discours de la Méthode*, qui a fondé la philosophie moderne ; — **Newton** (1642-1727) a renouvelé la science astronomique par la découverte de l'*attraction* ; — **Laplace** (1749-1827), auteur de la *Mécanique céleste* et du *Système du monde*.

TAINE

1828-1893

Élève de l'École normale, professeur de philosophie, Taine quitta de bonne heure l'Université, où la hardiesse de ses idées lui créait des difficultés. Il venait de publier sa thèse de doctorat sur *La Fontaine* (1853), qu'il remania pour en faire le charmant et vigoureux ouvrage intitulé : *La Fontaine et ses Fables* (1860). Il donna ensuite : *Essai sur Tite Live* (1855); *Histoire de la littérature anglaise* (1863); *Voyage en Italie* (1865); *De l'Intelligence* (1870). De 1876 à 1890, il publie les *Origines de la France contemporaine* (6 vol.).

La méthode de Taine est celle de Sainte-Beuve, mais poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques, sous l'influence de la philosophie positiviste. Elle est exposée dans la *Préface de l'Histoire de la littérature anglaise* (1863). Les ouvrages sont, pour Taine, des manifestations de la façon de penser et de sentir d'une *race*, à un certain *moment*, dans un certain *milieu*. C'est ainsi qu'il étudie Shakespeare, Milton, Swift, Byron, types représentatifs du génie anglais aux xvi^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles.

La même méthode, il l'applique à La Fontaine dans sa thèse de doctorat, à Racine, à Balzac, à Stendhal, dans ses *Essais de critique*. C'est vraiment, beaucoup plus que chez Sainte-Beuve, « l'histoire naturelle des esprits ». Il procéda de même en critique d'art, dans son Cours à l'École des Beaux-Arts, de 1865 jusqu'à sa mort.



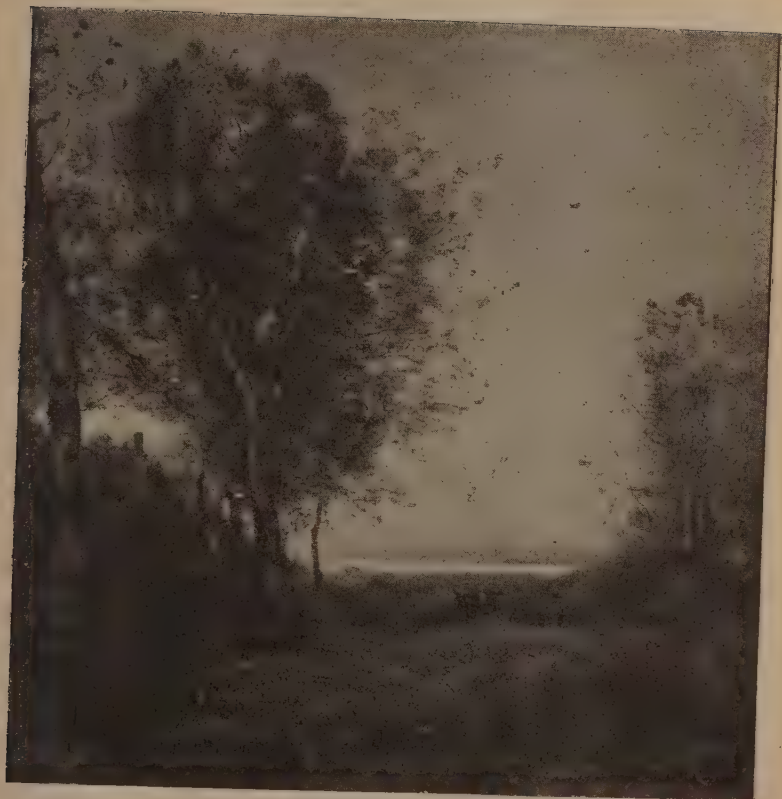
TAINE EN 1865

D'après une photographie.

Trop systématique, trop absolu, Taine a le mérite éminent d'avoir donné plus de précision scientifique à la critique littéraire, qui a toujours une tendance à s'échapper vers le *dilettantisme* et la *dissertation morale*. De plus, il a présenté ses idées dans un style qui, pour être un peu tendu et volontaire, n'est pas moins remarquable par la solidité que par l'éclat.

Du sentiment de la nature.

Partout autour de nous, dans les objets les plus bruts et les plus inertes, il y a des tendances, des élans, des efforts, des impuissances et des victoires, en sorte que notre âme, se retrouvant en eux sous une autre forme, se contemple dans la plante qui est une puissance, comme elle s'est contemplée dans l'animal qui est une pensée. Un moineau alerte qui sautille en dressant sa petite tête hardie, et picote le grain d'un air coquet et délibéré, vous faisait penser aux ébats et aux mines d'un gai polisson, indiscret convive, mais espiègle de bonne maison. A présent un bouleau blanchâtre, à l'écorce mince et lisse, qui élève vers le ciel son tronc grêle et ses feuilles frissonnantes, est un être souffrant, délicat et triste que nous aimons et que nous plaignons. Qui est-ce qui ne s'est pas arrêté, en passant sur une route, auprès d'une pauvre plante, d'un buisson solitaire qui pend, demi-déraciné, le long d'un talus? Les chèvres le broutent à mesure qu'il verdit; le vent le secoue; il a peine à vivre et s'accroche par ses racines tordues au sol qui s'effondre : ses graines qui tombent sur la pente pierreuse meurent ou avortent. (Là et là pourtant des fleurs blanches sortent de l'écorce, avec un fin parfum d'aubépine. Nous passons, et nous emportons sans le savoir un sentiment délicat et triste. Nous ne disons plus comme au dix-septième siècle que la campagne est vide. Une ligne de peupliers debout au bord d'un champ ressemble à une bande de frères. Ils murmurent éternellement et leurs feuilles bruissantes semblent sans relâche chuchoter les mêmes paroles. Notre vie inquiète nous rend plus doux le spectacle de leur vie tranquille. Nous sommes presque étonnés de les revoir le matin, posés comme le soir, et nous les trouvons heureux de leur immobilité monotone. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'ils ont fait la nuit, lorsque le silence et l'ombre enveloppaient leurs grandes formes, et que la brume venait poser son voile diaphane sur leurs manteaux. Il nous semble qu'ils



COROT. — LE MATIN.
(Musée du Louvre.)

ont dû se réjouir, lorsque l'aube a touché de son rayon charmant leur tête si fine. En effet, à ce moment, sous la petite brise qui s'éveille, ils bruissent faiblement, et leurs feuilles luisent. Alors nous pensons vaguement à la lenteur de leur croissance, et à la régularité des révolutions qui les renouvellent. Chaque année, leurs bourgeons s'enflent, rougissent; une odeur pénétrante sort de la sève qui regorge; l'écorce suinte, et les essaims d'insectes accourent en bourdonnant autour des feuilles nouvelles. Elles se lustrent, s'étalent, jouissent de toute la lumière du ciel, et répètent leur chant incessant et tranquille jusqu'au moment où, une par une, elles tombent en tournoyant sur le gazon jauni. Une pousse est venue, une autre va venir; voilà toute la vie végétale, exempte d'effort, de privation et de recherche, encore plus douce à contempler que celle de l'animal. Car ici la pensée supprimée a supprimé la souffrance. Ils se confient davantage à la nature; ils n'ont point à se défendre comme les bêtes, ni à chercher leur pâture... Alors s'éveillent en nous mille rêves charmants que la solitude nourrit, et qui seraient détruits à l'instant par la présence des visages humains. L'esprit prend quelque chose de l'harmonie et de la sécurité des objets qui l'environnent. On ne peut contempler les grandes lignes des paysages, le calme des ombres et de la lumière, la large voûte du ciel, sans se conformer à la pensée sourde qui semble pénétrer toutes ces choses et les unir. Il suffit à l'âme qui veille et s'agite d'apercevoir la nature qui sommeille pour se rendormir à demi. Le propre des êtres sans forme est d'atteindre leur développement par les états contraires, d'être indifférents à l'issue de leur effort, de se continuer dans leurs voisins, et, par le manque de but et de limites, d'atteindre la perfection du calme et l'apparence de l'infinité. Nous savons bien, en leur prêtant ainsi des pensées et des émotions, que nous mettons notre âme dans leur être, et que notre discours n'est qu'image. Mais notre âme se trouve doucement dans cet être plus simple, et nos images n'en sont que plus délicates, parce que nous sentons qu'à la réflexion elles devront s'évanouir. Nous ne nous y arrêtons point avec une précision grossière. Nous les changeons par d'autres, nous les remplaçons selon notre état intérieur, et pour les besoins du moment. Nous glissons ainsi sur un courant d'émotions fugitives et demi-formées. La pitié, la joie, la colère, toutes les passions nous effleurent, sans qu'aucune s'enfonce en nous. Notre sympathie ne souffre pas; nous sentons que notre esprit est un magicien involontaire, et que ses créations ne sont qu'ap-

parence. Nous avons le même plaisir que devant un beau tableau ou un beau livre; au plus fort des passions qu'il nous présente, nous savons que les personnages sont des fantômes, et que ce n'est point un sang véritable que nous voyons couler. La campagne est un poète qui fait et défait en même temps les illusions dont il nous nourrit. C'est pour cela que la partie délicate et passionnée de notre âme ne trouve son contentement que devant elle. C'est pour cela encore qu'elle est aujourd'hui le dernier refuge de la beauté. C'est vers elle que, dans le dépérissement des arts, la peinture s'est reportée. C'est par elle que les peintres ont retrouvé l'originalité et l'invention. C'est par elle que la poésie et la rêverie subsistent encore.

(*La Fontaine et ses Fables*, II^e partie, chap. II, 1, 1853, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)

Puissance de la poésie.

Beaucoup de gens disent, quand on leur offre un volume de vers : « Ce sont des vers, je n'en lis pas; à la bonne heure, si le livre était en prose. » Ils font bien; car presque toujours l'ouvrage n'est que de la prose gênée par les vers. Un homme au collège s'est laissé dire qu'un vers est une ligne de douze syllabes sans élision, laquelle finit par un son pareil à celui de la ligne voisine; tout le monde peut fabriquer des lignes semblables, c'est affaire de menuiserie... Pour moi, j'aimerais mieux être obligé de commander une armée, que d'écrire ces terribles lignes non finies; je trouve plus difficile de composer six beaux vers que de remporter une victoire; en pareil cas, du moins, j'aurais la chance d'avoir un imbécile pour ennemi: mes généraux me remplaceraient; et il y a telle occurrence où les soldats tout seuls ont gagné la bataille. Mais trouver six beaux vers! — C'est que les vers sont tout autre chose que des lignes non finies. Je crois que, s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits, à la façon des algébristes; ils ont joué, en leur présence et pour les exprimer, un drame figuratif et une pantomime; ils ont imité les événements avec leurs attitudes, avec leurs cris, avec leurs regards, avec leurs gestes; ils les ont dansés et chantés. Un

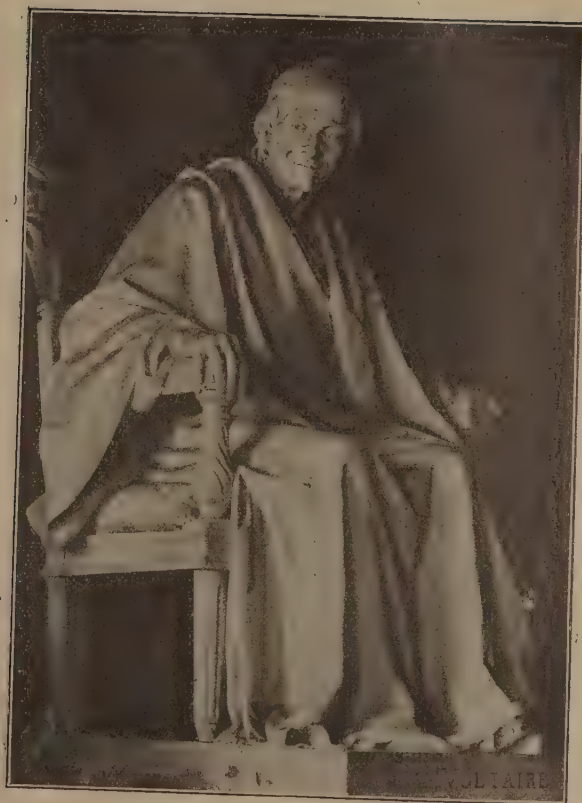
poète indien, dit la légende, vit tomber à ses pieds une colombe blessée, et son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut l'origine des vers. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne; notre main décrit une ligne sinueuse à l'aspect d'une eau ployante et penchée; notre pas se mesure sur le rythme d'un air que nous entendons : les sons nous pénètrent, et retentissent en passion au plus profond de notre cœur; le monde extérieur trouve encore son écho en nous-mêmes, et notre vieille âme, entourée et façonnée par la grande âme naturelle, palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et par des mesures prend possession de nous; nous lui appartenons, et il nous maîtrise; nous ne lui donnons pas seulement la partie raisonnable de notre être : nous sommes à lui, esprit, cœur et corps; ses sentiments descendent dans nos nerfs; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et barbares, il est puissant comme un prophète. Eschyle renvoyait ses spectateurs « tout agités des furies de la guerre ». Et nous, aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons une sensation unique qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.

(*La Fontaine et ses fables*, Hachette et C^{ie}, édit.)

Voltaire.

Dans ses *Origines de la France contemporaine*, Taine étudie d'abord les influences sociales et intellectuelles qui ont préparé la Révolution. C'est là qu'il trace cet étincelant portrait de Voltaire.

La philosophie a besoin d'un écrivain qui se donne pour premier emploi le soin de la répandre, qui ne puisse la contenir en lui-même, qui l'épanche hors de soi à la façon d'une fontaine regorgeante, qui la verse à tous, tous les jours et sous toutes les formes, à larges flots, en fines gouttelettes, sans jamais tarir ni se ralentir, par tous les orifices et par tous les canaux, prose, poésie, grands et petits vers, théâtre, histoire, romans, pamphlets, plaidoyers, traités, brochures, dictionnaires, correspondance, en public, en secret, pour qu'elle pénètre à toute profondeur



STATUE DE VOLTAIRE par HOUDON.
(Foyer de la Comédie-Française.)

et dans tous les terrains : c'est Voltaire. — « J'ai fait plus en mon temps, dit-il quelque part, que Luther et Calvin », et en cela il se trompe. La vérité est pourtant qu'il a quelque chose de leur esprit. Il veut comme eux changer la religion régnante, il se conduit en fondateur de secte, il recrute et ligue des prosélytes, il écrit des lettres d'exhortation, de prédication et de direction, il fait circuler les mots d'ordre, il donne « aux frères » une devise ; sa passion ressemble au zèle d'un apôtre et d'un prophète. — Un pareil esprit n'est pas capable de réserve : il est par nature militant et emporté ; il apostrophe, il injurie, il improvise, il écrit sous la dictée de son impression, il se permet tous les mots, au besoin les plus crus. Il pense par explosion ; ses émotions sont des sursauts, ses images sont des étincelles ; il se lâche tout entier, il se livre au lecteur, c'est pourquoi il le prend. Impossible de lui résister, la contagion est trop forte. Créature d'air et de flamme, la plus excitable qui fût jamais, composée d'atomes plus étherés et plus vibrants que ceux des autres hommes, il n'y en a point dont la structure mentale soit plus fine ni dont l'équilibre soit à la fois plus instable et plus juste. On peut le comparer à ces balances de précision qu'un souffle dérange, mais auprès desquelles tous les autres appareils de mesure sont inexacts et grossiers. — Dans cette balance délicate, il ne faut mettre que des poids très légers, de petits échantillons ; c'est à cette condition qu'elle pèse rigoureusement toutes les substances ; ainsi fait Voltaire, involontairement, par besoin d'esprit et pour lui-même autant que pour ses lecteurs. Une philosophie complète, une théologie en dix tomes, une science abstraite, une bibliothèque spéciale, une grande branche de l'érudition, de l'expérience ou de l'invention humaine se réduit ainsi sous sa main à une phrase ou à un vers. De l'énorme masse rugueuse et empâtée de scories, il a extrait tout l'essentiel, un grain d'or ou de cuivre, spécimen du reste, et il nous le présente sous la forme la plus maniable et la plus commode, dans une comparaison, dans une métaphore, dans une épigramme qui devient un proverbe. En ceci nul écrivain ancien ou moderne n'approche de lui ; pour simplifier et vulgariser, il n'a pas son égal au monde. Sans sortir du ton de la conversation ordinaire et comme en se jouant, il met en petites phrases portatives les plus grandes découvertes et les plus grandes hypothèses de l'esprit humain, les théories de Descartes, Malebranche, Leibnitz, Locke et Newton, les diverses religions de l'antiquité et des temps modernes, tous les systèmes connus de physique, de physiologie, de géo-

logie, de morale, de droit naturel d'économie politique, bref, en tout ordre de connaissances, toutes les conceptions d'ensemble que l'espèce humaine au xviii^e siècle avait atteintes. Sa pente est si forte de ce côté, qu'elle l'entraîne trop loin ; il rapetisse les grandes choses à force de les rendre accessibles. On ne peut mettre ainsi en menue monnaie courante la religion, la légende, l'antique poésie populaire, les créations spontanées de l'instinct, les demi-visions des âges primitifs ; elles ne sont pas des sujets de conversation amusante et vive. Un mot piquant ne peut pas en être l'expression ; il n'en est que la parodie. Mais quel attrait pour des Français, pour des gens du monde, et quel lecteur s'abstiendra d'un livre où tout le savoir humain est rassemblé en mots piquants ? — Car c'est bien tout le savoir humain, et je ne vois pas quelle idée importante manquerait à un homme qui aurait pour bréviaire les Dialogues, le Dictionnaire et les Romans. Relisez-les cinq ou six fois, et alors seulement vous vous rendrez compte de ce qu'ils contiennent. Non seulement les vues sur le monde et sur l'homme, les idées générales de toute espèce y abondent, mais encore les renseignements positifs et même techniques y fourmillent, petits faits semés par milliers, détails multipliés et précis sur l'astronomie, la physique, la géographie, la physiologie, la statistique, l'histoire de tous les peuples, expériences innombrables et personnelles d'un homme qui par lui-même a lu les textes, manié les instruments, visité les pays, touché les industries, pratiqué les hommes, et qui, par la netteté de sa merveilleuse mémoire, par la vivacité de son imagination toujours flambante, revoit ou voit, comme avec les yeux de la tête, tout ce qu'il dit à mesure qu'il le dit. Talent unique, le plus rare en un siècle classique, le plus précieux de tous, puisqu'il consiste à se représenter les êtres, non pas à travers le voile grisâtre des phrases générales, mais en eux-mêmes, tels qu'ils sont dans la nature et dans l'histoire, avec leur couleur et leur forme sensibles, avec leur saillie et leur relief individuels, avec leurs accessoires et leurs alentours dans le temps et dans l'espace, un paysan à sa charrue, un quaker dans sa congrégation, un baron allemand dans son château, des Hollandais, des Anglais, des Espagnols, des Italiens, des Français chez eux, une grande dame, une intrigante, des provinciaux, des soldats, et le reste du pêle-mêle humain, à tous les degrés de l'escalier social, chacun en raccourci et dans la lumière fuyante d'un éclair.

Car c'est là le trait le plus frappant de ce style, la rapidité prodigieuse,

le défilé éblouissant et vertigineux de choses toujours nouvelles, idées, images, événements, paysages, récits, dialogues, petites peintures abrégées, qui se suivent en courant comme dans une lanterne magique, presque aussitôt retirées que présentées par le magicien impatient qui en un clin d'œil fait le tour du monde, et qui, enchevêtrant coup sur coup l'histoire, la fable, la vérité, la fantaisie, le temps présent, le temps passé, encadre son œuvre tantôt par une parade aussi saugrenue que celles de la foire, tantôt dans une féerie plus magnifique que toutes celles de l'Opéra. Amuser, s'amuser, « faire passer son âme par tous les modes imaginables », comme un foyer ardent où l'on jette tour à tour les substances les plus diverses pour lui faire rendre toutes les flammes, tous les pétilllements et tous les parfums, voilà son premier instinct. « La vie, dit-il encore, est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme. » Il n'y eut jamais de créature mortelle plus excitée et plus excitante, plus impropre au silence et plus hostile à l'ennui, mieux douée pour la conversation, plus visiblement destinée à devenir la reine d'un siècle sociable où, avec six jolis contes, trente bons mots et un peu d'usage, un homme avait son passeport mondain et la certitude d'être bien accueilli partout. Il n'y eut jamais d'écrivain qui eut possédé à un si haut degré et en pareille abondance tous les dons du causeur, l'art d'animer et d'égayer la parole, le talent de plaire aux gens du monde. Du meilleur ton quand il le veut, et s'enfermant sans gêne dans les plus exactes bienséances, d'une politesse achevée, d'une galanterie exquise, respectueux sans bassesse, caressant sans fadeur et toujours aisé, il lui suffit d'être en public pour prendre naturellement l'accent mesuré, les façons discrètes, le demi-sourire engageant de l'homme bien élevé qui, introduisant les lecteurs dans sa pensée, leur fait les honneurs du logis. Êtes-vous familier avec lui, et du petit cercle intime dans lequel il s'épanche en toute liberté, portes closes, le rire ne vous quittera plus. Brusquement, d'une main sûre et sans avoir l'air d'y toucher, il enlève le voile qui couvre un abus, un préjugé, une sottise, bref quelqu'une des idoles humaines. Sous cette lumière subite, la vraie figure, difforme, odieuse ou plate, apparaît; nous haussons les épaules. C'est le rire de la raison agile et victorieuse. En voici un autre, celui du tempérament gai, de l'improvisateur bouffon, de l'homme qui reste jeune enfant et même gamin jusqu'à son dernier jour, et « fait des gambades sur son tombeau ». Il aime les caricatures, il charge les traits des visages, il met en scène des grotesques, il les pro-

mène en tous sens comme des marionnettes, il n'est jamais las de les reprendre et de les faire danser sous de nouveaux costumes ; au plus fort de sa philosophie, de sa propagande et de sa polémique, il installe en plein vent son théâtre de poche, ses fantoches, un bachelier, un moine, un inquisiteur, Maupertuis, Pompignan, Nonotte, Fréron, et tant d'autres qui viennent devant nous pirouetter et gesticuler en habit de scaramouche et d'arlequin. — Quand le talent de la farce s'ajoute ainsi au besoin de la vérité, la plaisanterie devient toute-puissante ; car elle donne satisfaction à des instincts universels et profonds de la nature humaine, à la curiosité maligne, à l'esprit de dénigrement, à l'aversion pour la gêne, à ce fond de mauvaise humeur que laissent en nous la convention, l'étiquette et l'obligation sociale de porter le lourd manteau de la décence et du respect ; il y a des moments dans la vie où le plus sage n'est pas fâché de le rejeter à demi et même tout à fait.

(*Les Origines de la France contemporaine*, 1876,
tome I, ch. XII, Hachette et C^{ie}, édit.)

Shakespeare.

..... Sur ce fond commun se détache un peuple de figures vivantes et distinctes, éclairées d'une lumière intense, avec un relief saisissant. Cette puissance créatrice est le grand don de Shakespeare, et consiste à produire l'effet que voici : chaque phrase prononcée par un personnage nous fait voir, outre l'idée qu'elle renferme, le sentiment qui la cause, les passions qui produisent ce sentiment, l'ensemble des qualités et le caractère dont ces passions dépendent, le tempérament, l'attitude physique, le geste, le regard du personnage, tout cela en une seconde, avec une netteté et une force dont personne n'a approché. Les mots qui frappent nos oreilles ne sont pas la millième partie de ceux que nous écoutons intérieurement ; ils sont comme des étincelles qui s'échappent de distance en distance ; les yeux voient de rares traits de flamme ; l'esprit seul aperçoit le vaste embrasement dont ils sont l'indice et l'effet. Il y a ici deux drames en un seul, l'un bizarre, saccadé, écourté, visible ; l'autre conséquent, immense, invisible ; celui-ci couvre si bien l'autre, qu'ordinairement on ne croit plus lire des paroles : on entend le grondement de

ces voix terribles, on voit des traits contractés, des yeux ardents, des visages pâlis; on sent les bouillonnements, les furieuses résolutions qui montent au cerveau avec le sang fiévreux, et redescendent dans les nerfs



HAMLET ET HORATIO CONTEMPLANT LE CRANE DE YORICK
D'après le tableau d'Eugène Delacroix (1799-1863).

tendus. Cette propriété qu'a chaque phrase de rendre visible un monde de sentiments et de formes vient de ce qu'elle est causée par un monde d'émotions et d'images. Shakespeare, en l'écrivant, a senti tout ce que nous y sentons, et beaucoup d'autres choses. Il avait la faculté prodigieuse d'apercevoir en un clin d'œil tout son personnage, corps, esprit, passé, présent, dans tous les détails et dans toute la profondeur de son être, avec l'attitude précise et l'expression de physionomie que la situation lui imposait.

Il y a tel mot d'Hamlet ou d'Othello qui, pour être expliqué, demanderait trois pages de commentaires; chacune des pensées sous-entendues que découvrirait le commentaire laissait sa trace dans le tour de la phrase, dans l'espèce de la métaphore, dans l'ordre des mots; aujourd'hui, en comptant ces traces, nous devinons les pensées. Ces traces innombrables ont été imprimées en une seconde dans l'espace d'une ligne. A la

ligne suivante, il y en a autant. imprimées aussi vite et dans le même espace. Vous mesurez la concentration et la vélocité de l'imagination qui crée ainsi.

Ces personnages sont tous de la même famille. Bons ou méchants, grossiers ou délicats, spirituels ou stupides, Shakespeare leur donne à tous un même genre d'esprit, qui est le sien. Il en fait des gens d'imagination dépourvus de volonté et de raison, machines passionnées, violemment heurtées les unes contre les autres, et qui étalent aux regards ce qu'il y a de plus naturel et de plus abandonné dans l'homme. Donnons-nous ce spectacle, et voyons à tous les étages cette parenté des figures et ce relief des portraits.

Au plus bas sont les êtres stupides, radoteurs ou brutaux. L'imagination existe déjà là où la raison n'est pas née encore; elle subsiste encore là où la raison n'est plus. L'idiot et la brute suivent aveuglément les fantômes qui habitent leur cerveau engourdi ou machinal. Nul poète n'a compris ce mécanisme comme Shakespeare. Son Caliban, par exemple, sorte de sauvage difforme, nourri de racines, gronde comme une bête sous la main de Prospero qui l'a dompté. Il hurle incessamment contre son maître, tout en sachant que chaque injure lui sera payée par une douleur. C'est un loup à la chaîne, tremblant et féroce, qui essaye de mordre quand on l'approche, et qui se couche en voyant le fouet levé sur son dos.

..... Quelle âme! quelle étendue d'action et quelle souveraineté d'une faculté unique! que de créatures diverses et quelle persistance de la même empreinte! Les voilà toutes réunies et toutes marquées du même signe, dépourvues de volonté et de raison, gouvernées par le tempérament, l'imagination ou la passion pure, privées des facultés qui sont contraires à celles du poète, maîtrisées par le corps que se figurent ses yeux de peintre, douées des habitudes d'esprit et de sensibilité violente qu'il trouve en lui-même. Parcourez ces groupes, et vous n'y trouverez que des formes diverses et des états divers d'une puissance unique. Ici, le troupeau des brutes, des radoteurs et des commères, composés d'imagination machinale; plus loin, la compagnie des gens d'esprit agités par l'imagination gaie et folle; là-bas, le charmant essaim de jeunes femmes que soulève si haut l'imagination délicate et qu'emporte si loin l'amour abandonné; ailleurs, la bande des scélérats endurcis par des passions sans frein, animés par une verve d'artiste; au centre, le lamentable cor-

tête des grands personnages dont le cerveau exalté s'emplit de visions douloureuses ou criminelles et qu'un destin intérieur pousse vers le meurtre, vers la folie ou vers la mort. Montez d'un étage et contemplez la scène tout entière : l'ensemble porte la même marque que les détails. Le drame reproduit sans choix les laideurs, les bassesses, les horreurs, les détails crus, les mœurs dérégées et féroces, la vie réelle tout entière telle qu'elle est, quand elle se trouve affranchie des bienséances, du bon sens, de la raison et du devoir. La comédie promenée dans une fantasmagorie de peintures s'égare à travers le vraisemblable et l'invraisemblable, sans autre lien que le caprice d'une imagination qui s'amuse, décousue et romanesque à plaisir, opéra sans musique, concert de sentiments mélancoliques et tendres qui emportent l'esprit dans le monde surnaturel, et figure aux yeux, par ses sylphes ailés, le génie qui l'a formée. Regardez maintenant. Ne voyez-vous pas le poète debout derrière la foule de ses créatures ? Elles l'ont annoncé ; elles ont toutes montré quelque chose de lui. Agile, impétueux, passionné, délicat, son génie est l'imagination pure, touchée plus fortement et par de plus petits objets que la nôtre. De là ce style tout florissant d'images exubérantes, chargé de métaphores excessives dont la bizarrerie semble de l'incohérence, dont la richesse est de la surabondance, œuvre d'un esprit qui au moindre choc produit trop et bondit trop loin. De là cette psychologie involontaire et cette pénétration terrible qui, apercevant en un instant tous les effets d'une situation, et tous les détails d'un caractère, les concentre dans chaque réplique du personnage, et donne à sa figure un relief et une couleur qui font illusion. De là notre émotion et notre tendresse. Nous lui disons, comme Desdémone à Othello : « Je vous aime parce que vous avez beaucoup souffert ! »

(*Histoire de la Littérature anglaise*, 1863, tome II, ch. iv, 9,
Shakespeare, Hachette et C^{ie}, édit.)



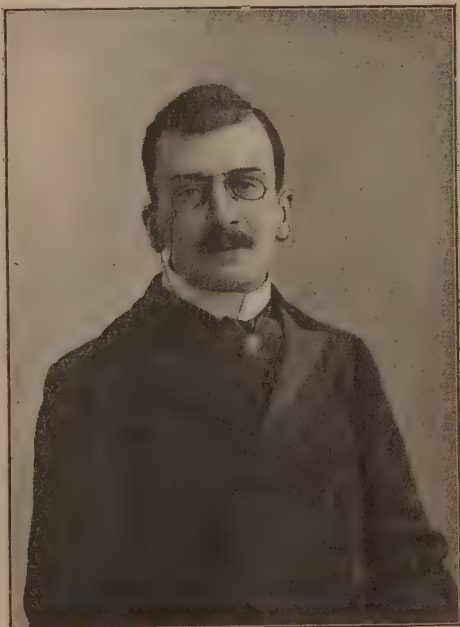
BRUNETIÈRE

1849-1907

Ferdinand Brunetière, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*, maître de conférences à l'École normale supérieure, a réuni en de nombreux volumes ses articles et ses conférences, et a laissé une *Histoire de la littérature française classique* inachevée.

Très érudit, Brunetière voulut appliquer à la critique littéraire les méthodes scientifiques. Il inventa la théorie de l'évolution des genres. Un genre, l'épopée, le lyrisme, le roman, etc..., naît, se développe, se transforme, meurt ou plutôt se mue en un autre, selon le moment, le milieu, les influences. D'autre part, Brunetière renonce à l'indifférence critique de Sainte-Beuve ou de Taine; il combat, au nom de la morale et des lettres, la doctrine de *l'art pour l'art*. Il admire surtout ceux de nos grands classiques qui sont à la fois l'honneur de la France et de l'esprit humain; et, dans la littérature contemporaine, il flétrit sans pitié tout ce qui est sans élévation ni portée morale.

Pour défendre ses idées qu'il transforme toujours en thèses ou en plaidoyers, il était doué du plus remarquable talent oratoire. Il compose admirablement; il ordonne ses preuves en prédicateur; il prépare, amène, formule des conclusions, qui sont une réponse définitive aux objections qu'il a posées. Moins incisif et moins imagé que Taine, il a plus de mouvement et plus d'ampleur.



FERDINAND BRUNETIÈRE.

Voltaire et Bossuet.

Au foyer de la Comédie-Française, on voit une admirable statue de Voltaire. C'est le Voltaire de Ferney, chargé d'années, exténué par l'âge, amaigri, mais éternellement jeune par la flamme du regard et la vie du sourire. Tout son corps se porte en avant et semble provoquer la lutte. On dirait que le sculpteur¹ l'a surpris dans son attitude familière, au moment où « le bon Suisse » va lancer contre un adversaire qu'on devine quelque-une de ces plaisanteries mortelles qui clouent à terre un ennemi. Ses mains mêmes, longues et maigres, crispées sur les bras du fauteuil, ne semblent attendre qu'un signal pour soulever et lancer tout le corps d'une seule détente. C'est bien là le vrai Voltaire, imparfaite ébauche de sa personne peut-être, mais portrait vivant et parlant de ses œuvres. Allez voir maintenant au Louvre le portrait de Bossuet par Rigaud². Le prélat est en pied, vêtu des ornements sacerdotaux. Le visage est plein, les lignes en sont fermes et nettes; dans les yeux et sur les lèvres un léger sourire dont la sérénité, dont la douceur étonnent. On se figurait un Bossuet plus sévère. L'attitude est d'un corps tout entier rejeté en arrière, prêt à la lutte aussi; mais à cette lutte qu'on attend de pied ferme, non pas à cette lutte qu'on provoque et qu'on défie. C'est le calme de la force qui s'est éprouvée par l'expérience et la sincérité d'une inébranlable conviction contre laquelle rien d'humain ne saurait prévaloir.

Considérez-les lentement, attentivement, ce portrait et cette statue: ce ne sont pas seulement deux hommes, ce sont deux siècles de notre histoire, ce sont deux formes du génie français, ce sont aussi, grâce à la haute signification des modèles dans le marbre de Houdon et sur la toile de Rigaud, deux faces de l'esprit humain que l'art a fixées pour jamais.

(*Études critiques*, 1878, t. I^{er}, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)

Antagonisme de Voltaire et de Rousseau.

On a cherché un peu partout les causes de ce succès³, et on a surtout fait voir les littéraires: la nouveauté de la langue de Rousseau, le carac-

1. Le sculpteur. Houdon (1744-1828). Cf. p. 931. — 2. Rigaud (1659-1743). Le Louvre contient aussi son portrait en pied de Louis XIV. — 3. Celui de Rousseau.



PORTRAIT DE BOSSUET par RIGAUD.
(Musée du Louvre.)

tère de son éloquence, la sensibilité, la passion, la nature, se faisaient enfin jour au travers et sur les débris des anciennes conventions. Tous les genres étaient épuisés : tragédie, comédie, éloquence, histoire même, languissaient dans l'imitation des modèles classiques ; le roman de Prévost¹, le drame avec Diderot, naissaient à peine ; la poésie lyrique n'était pas encore née ; le siècle s'ennuyait, en dépit de l'Encyclopédie, des épigrammes de Piron², des petits vers de Bernis³, des polissonneries du jeune Crébillon⁴. Rousseau vint et tout changea. Libre des préjugés qui pesaient sur la plupart des hommes, il osa être lui-même, et, comme il était Rousseau, ce fut une révolution. Or, cette révolution commençait par renverser tout ce que Voltaire, depuis tantôt un demi-siècle, avait cru, dit et enseigné ; mais si par hasard elle réussissait, elle convainquait sa critique d'erreur et son effort même de stérilité. Conservateur en tout, comme on l'a si bien dit, sauf en religion, Voltaire avait docilement subi toutes les entraves de la tradition, mais il les avait glorifiées, et, en un certain sens il n'avait composé son *Siècle de Louis XIV* que pour en élever le respect à la hauteur d'un dogme. Selon lui, les seuls genres que l'on doit cultiver étaient ceux où s'était exercé le xviii^e siècle, et, puisque ni Corneille ni Molière n'avaient fait de romans, mais seulement Courtilz de Sandras et la comtesse d'Aulnoy, le roman n'était bon que pour amuser les enfants et les femmes. « Si quelques romans paraissent encore, les vrais gens de lettres les méprisent. » Il estimait que de certains sujets étaient indignes d'être traités par l'art, et, Racine ni lui n'ayant jamais mis à la scène les amours d'un précepteur avec son écolière, *la Nouvelle Héloïse*, pour cette raison, ne pouvait être qu'une rapsodie. Et, croyant enfin qu'il y avait des règles ou plutôt des formules fixes de l'art d'écrire, invariables et rigides, il jugeait que quiconque n'écrivait pas selon la rigueur de ces règles écrivait mal, d'un style moins français que suisse, ou plutôt encore iroquois. « Le style élégant est si nécessaire que sans lui la beauté des sentiments est perdue. »

Qui ne conviendra qu'avec de telles idées, Voltaire ne pouvait pas plus approuver la forme que le fond de celles de Rousseau, ni ses romans, ni ses discours, encore moins s'y plaire ; et que, si ces deux hommes se fus-

1. L'abbé Prévost (1697-1763), auteur de *Manon Lescaut*. — 2. Piron (1689-1774), auteur de *la Métromanie* et de nombreuses poésies légères. — 3. Bernis (1715-1794), poète élégant et précieux, devint cardinal et ministre. — 4. Crébillon (1707-1777), fils du poète tragique ; auteur de romans et de contes.

sont accordés sur tout le reste, leur seule façon d'entendre l'art de l'écrivain eût suffi pour les diviser? Le vieux Corneille, au siècle précédent, n'avait pas été plus étonné ni plus scandalisé quand il vit réussir les tragédies de Racine, que Voltaire en voyant le succès du citoyen de Genève. Il parut vraiment à l'auteur de *Zaïre* et du *Siècle de Louis XIV* qu'un barbare entrât en conquérant dans le domaine qu'il avait mis cinquante ans à se faire, lui disputait les terres dont Fréron¹ et Desfontaines² même lui avaient jadis reconnu l'empire, dévastait l'héritage qu'il croyait avoir directement reçu des hommes du grand siècle. Et on doit le dire à son honneur, si le succès de Rousseau l'avait piqué dans sa vanité d'auteur à la mode, ce qu'il défendit, ce qu'il voulut, ce qu'il imagina défendre contre l'auteur de l'*Émile* et de l'*Héloïse*, ce fut la cause des lettres et du goût, des sciences et des arts, la cause des « honnêtes gens » et « de la bonne compagnie », la cause du progrès même et de la civilisation.

(*Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 3^e série, 1880, Hachette et C^{ie}, édit.)

L'art et la morale.

Les pages qui suivent ne sont pas seulement d'un critique; elles sont d'un moraliste élevé et surtout courageux, — Brunetierre ayant eu quelque mérite à résister au goût de ses contemporains pour le dilettantisme et l'amoralité.

J'ai souvent entendu les théoriciens de l'art pour l'art³ comparer l'indifférence, ou plutôt l'impassibilité qu'ils réclament pour l'artiste, à celle qu'on permet au savant dans son laboratoire, et s'étonner qu'on ne leur accordât pas que l'art, comme la science, purifie tout ce qu'il touche. Mais ils n'avaient pas réfléchi qu'entre beaucoup d'autres difficultés, qui ne souffrent pas cette fallacieuse comparaison de la science avec l'art, il en est une d'essentielle, dont tous les raisonnements ne triompheront jamais, si la matière et les lois de la science nous sont à la fois extérieures,

1. Fréron (1718-1776), critique, rédacteur de l'*Année littéraire*, très sévère pour Voltaire. — 2. Desfontaines (1685-1745), autre journaliste, rédacteur des *Observations sur quelques écrits*. — 3. L'Art pour l'art, théorie de ceux qui prétendent que l'art, quel qu'il soit, doit, comme la science, se suffire à lui-même, et se prendre pour but, sans se soucier d'aucune question morale, philosophique, etc. — Brunetierre a traité la même thèse dans un de ses plus éloquents articles sur le *Disciple* de Bourget (*Questions de critique*, p. 330).

antérieures et supérieures. Quand nous n'existerions pas, les lois de la mécanique céleste ou celles de la chimie végétale n'en seraient pas moins tout ce qu'elles sont — on peut le croire, on peut le concevoir — et l'apparition de l'homme sur la terre n'a rien changé sans doute aux lois de l'affinité chimique, non plus qu'à celles de la pesanteur. Mais l'art que serait-il, à quoi répondrait-il, et comment pourrait-on le concevoir en dehors de l'homme? Certainement, s'il y a quelque part une création qui soit de l'homme, une invention que l'on ne puisse pas disputer à l'espèce, il semble que ce soit l'art. La morale même et la logique nous appartiennent moins, comme ayant peut-être leur fondement en dehors de nous! Si donc le savant n'a point à s'inquiéter des conséquences ou des relations d'une vérité dont la loi n'est pas en notre pouvoir, que nous n'avons pas faite, avec laquelle nous n'avons de commun que de coexister dans le temps, il en est autrement de l'artiste; et une autre origine, d'autres conditions, d'autres nécessités aussi de son art lui imposent peut-être une autre discipline... C'est un point que je me contente aujourd'hui, d'avoir indiqué.

Serai-je traité maintenant de « bourgeois » si j'ajoute que l'artiste lui-même ne saurait exister, n'a de raison ou de lieu d'être que dans un certain état de société, dont il faut alors qu'il accepte les lois, puisqu'il en réclame et, si j'ose le dire, puisqu'il en perçoit les bénéfices? Tâchons donc une bonne fois de voir les choses comme elles sont. Pour qu'il y ait des peintres, des musiciens, il faut une civilisation qui leur crée des loisirs; et tandis qu'ils suivent leur « rêve intérieur », il faut des bourgeois, il faut des ouvriers, il faut des paysans qui s'acquittent, qui les acquittent plutôt de ce que l'on pourrait appeler le « gros œuvre » de l'humanité. Ce ne sont point les peintres, généralement, qui engrangent le blé, ni les musiciens qui conduisent les locomotives. Et pourquoi ne dirions-nous pas qu'il leur faut aussi des moyens de vivre : j'entends des « amateurs » qui achètent leurs toiles et qui écoutent leurs symphonies? Car on ne peint pas pour les aveugles, on ne fait pas d'opéras pour les sourds. Et il se peut après cela, qu'aujourd'hui, dans quelque canton perdu de nos provinces, tout à coup, comme spontanément, le génie musical ou pittoresque s'éveille du fond d'une âme inculte, c'est encore un effet à distance de la civilisation ambiante, à moins que ce n'en soit un des hérités accumulés et entrecroisés. En toute occasion donc, les liens qui unissent l'art et la société reparaissent. Même ils sont d'autant plus étroits qu'étant plus savant et plus raffiné lui-même, l'art a besoin d'approbateurs plus cultivés ou plus

subtils. Et, si je voulais pousser plus loin encore, qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que la perversion même de l'art n'étant possible que par la perversion de la civilisation, le mal qu'en pareil cas ils se font l'un à l'autre est une preuve nouvelle de leur solidarité? Mais lorsque deux quantités croissent ou décroissent ensemble, et qu'elles varient simultanément, on les appelle des *fonctions* l'une de l'autre. L'art est *fonction* de la société.

Si ces observations sont vraies du peintre ou du musicien, combien ne



BRUNETIÈRE CONFÉRENCIER.

Dessin de H. RENOUARD (*Illustration*, avril 1894).

le sont-elles pas davantage du poète? Car, le musicien ou le peintre opèrent, si je puis ainsi dire, sur des sons, sur des couleurs, sur des formes en d'autres termes, sur des éléments qui n'ont point d'eux-mêmes, par eux seuls, de signification précise, et qui souvent même, de leur combinaison, n'en reçoivent qu'une assez douteuse. *Do, ré, mi, fa, sol*, ne veulent rien dire; et le *rouge* ou le *vert* peuvent offenser cruellement les yeux, mais non pas l'esprit, ni la morale, ni l'humanité. Les formes mêmes, qui le peuvent, n'ont ce pouvoir qu'autant qu'elles rappellent la forme humaine, et qu'elles empruntent ainsi leur sens à ce que l'on pourrait appeler le langage du corps. Par où, messieurs, je ne veux point dire

du tout que le paradoxe de l'art pour l'art soit plus admissible, ou plus soutenable, en musique ou en peinture qu'en poésie ! Non, mais j'entends seulement que s'il y a lieu, comme toujours et partout, de distinguer des degrés, il est plus insoutenable et moins admissible encore en littérature que dans les autres arts. Ce qu'effectivement on ne pourra jamais faire, quelles que soient d'autre part les qualités intrinsèques des mots — qualités très réelles : de nombre et de pittoresque, de couleur et de sonorité — c'est qu'ils cessent absolument de représenter des idées, et les idées à leur tour d'être ou de devenir des principes ou des mobiles d'action. Ce que l'on ne fera jamais non plus, c'est que, comme nos actions, nos paroles ne s'étendent et, pour ainsi parler, ne se prolongent bien au delà d'elles-mêmes et de nous, en ondulations de conséquences presque infinies. Et ce que l'on fera donc moins encore que tout le reste, c'est que quiconque parle ou écrit, prenant vraiment ainsi charge d'âmes, et s'investissant comme d'une fonction sociale, ne doive être jugé, {quoi qu'il en ait, sur la façon dont il aura rempli la tâche qu'il s'est à lui-même imposée. Il faut que tout le monde vive ; mais personne, que je sache, n'est obligé de parler ou d'écrire, et quiconque s'y décide est éternellement comptable de sa parole ou de son « écriture » à l'humanité tout entière.

*(L'évolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle, 1892,
I, 3, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)*

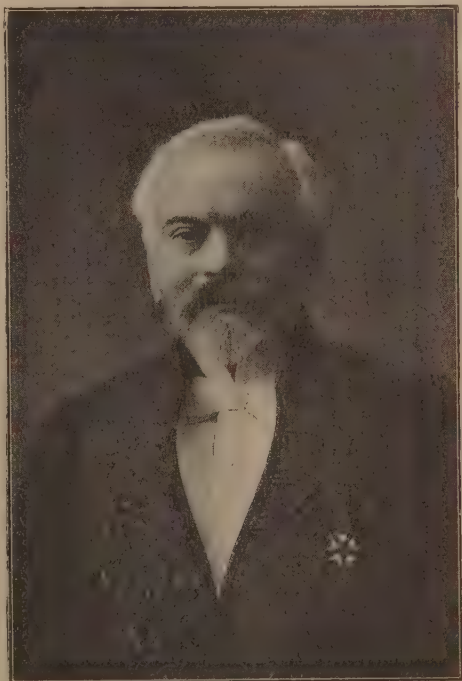


JULES LEMAITRE

1853-1914

Jules Lemaître, d'abord professeur de l'Université, écrivit à la *Revue bleue* des articles qu'il a réunis en huit volumes sous le titre de *les Contemporains*; puis il fut chargé de la critique dramatique au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il se révéla conférencier plein de finesse et de force, dans ses cours sur Rousseau, Racine, Fénelon, Chateaubriand, à la Société des Conférences. Le titre d'*Impressions de théâtre* que Jules Lemaître a donné aux dix volumes de ses articles de critique dramatique, peut presque servir de définition pour sa méthode. Mais il faut ajouter que, s'il donne sincèrement ses *impressions personnelles*, Jules Lemaître n'est, tout autant que Brunetière, partisan décidé des œuvres morales et élevées. Il a su exécuter avec autant d'esprit que de fermeté, quelques-uns de ses contemporains. Enfin, il est peut-être de tous nos critiques, celui qui a le mieux écrit.

On doit aussi à J. Lemaître plusieurs comédies d'une psychologie fine et spirituelle : le *Député Leveau*, *l'Aînée*, *la Massière*, — et de charmantes fantaisies : *En marge des vieux livres*, où il rivalise d'humour et d'ironie avec A. France.



JULES LEMAITRE.

Cliché Bert.

Comment procèdent les auteurs de « pensées ».

Ce sont les mots eux-mêmes et les tours de phrase connus qui suggèrent le plus de pensées.

Voici d'abord une formule d'un assez grand usage. Il s'agit de trouver quatre sentiments, passions, vices, vertus, qualités, défauts, etc., dont les deux premiers soient entre eux dans le même rapport que les deux derniers. Le schème ordinaire est celui-ci : *...est à... ce que... est à...* Il est évident que, dès qu'on a les deux premiers mots, on parvient toujours à trouver les deux autres. Par exemple, je prends *mélancolie* et *tristesse*; je songe tout de suite à *rire* et *gaieté*, et j'écris : *La mélancolie n'est pas plus de la tristesse que le rire n'est de la gaieté.*

Cela ne veut rien dire, mais on ne s'en douterait pas.

Nous appellerons cela la pensée *algébrique*.

La préoccupation de faire des antithèses suggère aussi beaucoup de pensées. Il est rare que la réunion de mots exprimant des idées contraires n'ait pas l'air de signifier quelque chose. *L'amitié naît des confidences...* voilà qui n'est pas difficile à trouver. Cherchez l'antithèse, et vous obtiendrez cette maxime, qui vous a un air fin et qui en vaut une autre : *L'amitié naît des confidences, et elle en meurt.*

Ou bien le mot *larme* vous vient à l'esprit, et il suscite immédiatement le mot *sourire*. Vous marmotez : *il y a des larmes..., il y a des larmes...* et, comme vous ne voulez rien dire de commun, vous trouvez d'abord, je suppose : *Il y a des larmes qui remercient.* La pensée est faite; vous n'avez qu'à ajouter : *et des sourires qui reprochent.* A moins que vous préfériez *des larmes qui disent au revoir et des sourires qui disent adieu*, ou *des larmes qui rient et des sourires qui pleurent.* Cela n'est point de première force; mais à la dixième tentative je trouverais peut-être mieux, et d'ailleurs je ne m'occupe ici que du procédé.

Nous appellerons cela la pensée *antithétique*.

D'autres fois on s'applique à ébouriffer ses contemporains; on contre-dit brusquement, sans crier gare, le sens commun et les impressions les plus naturelles. Par exemple, on s'écrie tout à coup : *Il n'est pire orgueil que l'humilité chrétienne*; ou encore : *La vertu est le plus odieux des calculs, parce qu'il est le plus sûr.* Presque toujours ces boutades ont un

air profond. Quand elles risquent d'être trop impertinentes, on ajoute¹ : *souvent, quelquefois, il est des cas...*

Nous appellerons cela la pensée *paradoxe*.

Après le genre tranchant, fendant, le genre suave, poétique, idéaliste. On avise quelque sentiment ou quelque façon d'agir particulièrement honorable, et on tâche d'en donner quelque raison ou d'en tirer quelque remarque qui témoignent à la fois de notre esprit et de notre cœur. A cette catégorie se rapportent toutes les réflexions sur ce thème, qu'il est meilleur d'aimer que d'être aimé. On dira fort bien : *Celui que j'aime ne me doit rien puisque je l'aime!* Beaucoup de pensées de cette espèce commencent ainsi : *Il y a une douceur secrète... Il y a je ne sais quel charme... Il y a un plaisir délicat...*

Nous appellerons cela la pensée *genre Vauvenargues* ou *genre Joubert*. Celles que je viens de produire sont du Joubert-Jocrisse ou du Vauvenargues-Guibollard; mais encore une fois, je n'ai voulu qu'indiquer le tour et le ton.

Où bien on prend des vertus proches voisines ou des vices parents, et l'on s'évertue à saisir les nuances qui les distinguent. Soit *orgueil, vanité, amour-propre, fatuité*. On écrit bravement : *L'orgueil est viril, la vanité est féminine, l'amour-propre est humain. — La fatuité est la vanité de l'homme dans ses rapports avec la femme. — Il y a un moindre abîme entre la modestie et l'orgueil qu'entre l'orgueil et la vanité*, etc.

Nous appellerons cela la pensée *définition*.

On peut être plus banal encore sans en avoir l'air. On prend la réflexion la plus vulgaire et on lui donne, par une image imprévue, une apparence de nouveauté.

Notre imagination dépasse ordinairement ce que nous apporte la vérité. Voilà certes une pensée qui n'a rien de rare. Eh bien, travaillons là-dessus. Nous nous rappelons que l'imagination est « la folle du logis »; c'est une première indication. Creusons ce mot *logis*, et nous ne tarderons pas à écrire : *L'imagination est une maîtresse d'auberge qui a toujours plus de chambres que de clients*.

Nous appellerons cela la pensée *pittoresque*.

Enfin il y a telle idée plate et incolore, telle banalité honteuse, tel truisme misérable, qu'un tour sentencieux réussit à déguiser en pensée. Exemple : *Attendre est peut-être le dernier mot de la politique*.

1. Comme l'a fait La Rochefoucauld dans les dernières éditions de ses *Maximes*.

Nous appellerons cela la pensée à la *Royer-Collard*.

Pour conclure, les pensées et maximes sont un genre épuisé et un genre utile.

(*Les Contemporains*, 2^e série, *Comtesse Diane*, 1885.
Société française d'imprimerie et de librairie.)

La retraite de Racine.

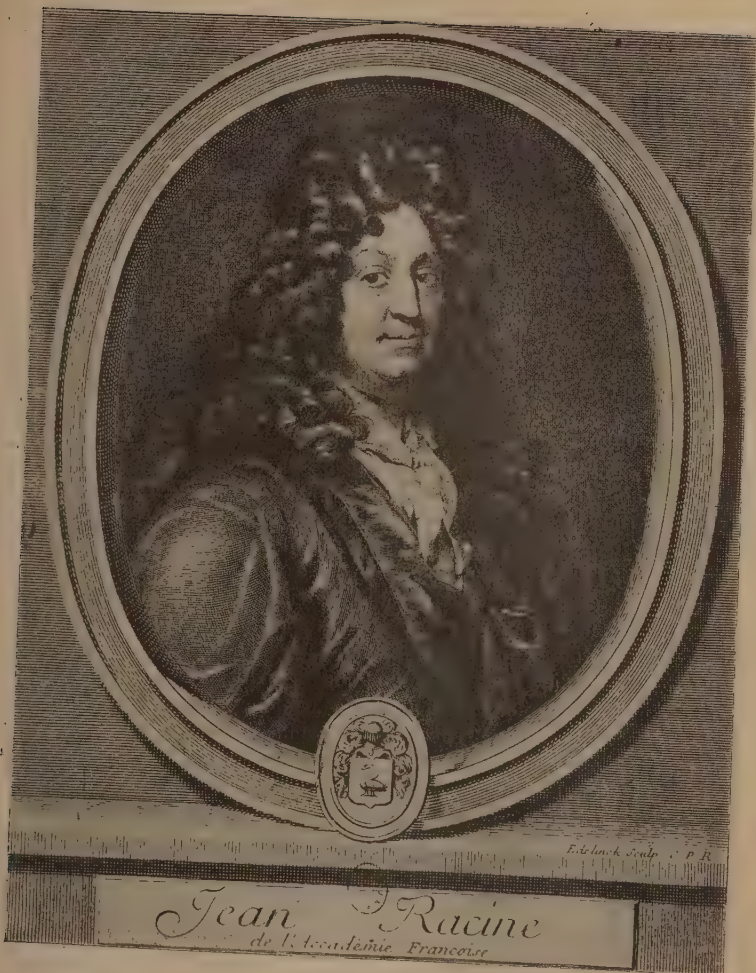
... Sa personne, je l'avoue, ne me séduit pas moins que son œuvre. On sait qu'il fut le plus impressionnable des hommes, et que même cette sensibilité l'entraîna plus d'une fois dans des démarches ¹ que lui ont amèrement reprochées ceux qui ne l'aiment point. Mais avez-vous fait attention que sa vie renferme le drame le plus extraordinaire et à la fois le plus douloureux, un drame tel que l'histoire de la littérature n'en offre pas un autre exemple? Après *Phèdre*, il renonce au théâtre par repentir et scrupule de pitié : voilà le fait; il est simple; Racine lui-même n'en a point parlé, sinon peut-être dans ses lettres intimes; car en ce temps-là on cachait ce qu'on étalerait aujourd'hui ².

O louable et sainte pudeur! Ne souffrez pas, toutefois, qu'elle vous dérobe un secret si intéressant. Réfléchissez; tâchez de vous représenter les circonstances, les causes secrètes et la beauté morale de cette retraite et de ce renoncement, et ce qu'il y a eu là de souffrance et d'héroïsme.

Racine avait trente-sept ans; il était aimé... il menait la vie la plus brillante, la plus noble et la plus douce; il avait la gloire; il était dans toute la force de son génie et le sentait; il avait ses tiroirs pleins de beaux projets de tragédies, le plan d'*Iphigénie en Tauride* et une *Alceste* presque terminée. Et, comme c'était un génie fort conscient, il devait être d'autant plus persuadé que son art était la plus haute des occupations humaines. La poésie devait être vraiment sa vie et son tout. Or, en pleine jeunesse, en pleine gloire et en pleine joie de production poétique, non seulement il se range tout à coup à une vie pieuse et à une pratique exacte de la morale chrétienne — ce qui serait déjà remarquable et singulier — mais il répudie entièrement et sans retour ce qui avait été pour lui jusque-là la principale raison de vivre; il fait une chose plus difficile encore, la plus difficile de toutes : il brûle, il anéantit les œuvres commencées : — et il les anéantit

1. Allusion à sa brouille avec Molière, à ses lettres satiriques contre Port-Royal, etc.

— 2. Le xviii^e siècle a une littérature *impersonnelle*; le xix^e siècle aime à trouver l'auteur, en tant qu'individu, dans son œuvre.



POTRAIT DE RACINE
D'après l'estampe gravée par Gérard Edelinck (1649-1707).

tout en les sachant belles. Ce qu'il tue en lui, ce n'est pas seulement la vanité, l'orgueil, l'amour de la gloire : il cherche, tout au fond de son âme, quelque chose de plus intime et de plus cher encore à immoler. Ce qu'il tue en lui, c'est l'attachement de l'artiste à son œuvre, le désir invincible de réaliser le beau qu'il conçoit. Et c'est ce sacrifice qui me paraît prodigieux. Un moment, il songe à se faire chartreux. Mais chartreux, c'est trop aisé. Puis, il trouve que ce dénouement sent encore trop son homme de théâtre, et alors il découvre un genre d'immolation plus humble et plus complet : il se marie, il épouse une bourgeoise simple d'esprit et qui n'avait pas lu une seule de ses tragédies. Et, à partir de ce moment, « l'auteur » est bien mort en lui. Le chrétien écrira un jour *Esther* et *Athalie*; mais l'auteur, c'est-à-dire la bête la plus vivace, la plus longue à mourir et la plus prompte à ressusciter que nous portions dans nos entrailles, se taira pour jamais.

Jugez maintenant, à l'étrangeté et à la grandeur du sacrifice, de ce qu'il a pu coûter. Imaginez la lutte cachée, les élans et les reculs de l'âme, les angoisses mortelles. Quel drame on devine ! Quelle illumination intérieure et quelles larmes ! Quelle vue nette, aiguë, définitive, de la vanité des choses humaines ! Quels souvenirs tendres de sa pieuse enfance à Port-Royal, de la chapelle où il priait, des jardins où il rêvait et composait ses odes enfantines ! Quels remords d'avoir tant contristé ses vieux maîtres ! Quels mouvement de foi et d'amour vers le Dieu qu'ils lui avaient enseigné ! Parmi tout cela, sans doute, quelles réapparitions des images de gloire ou de plaisir ! Quels retours offensifs du tentateur ! Quelles morsures peut-être, subitement réveillées dans sa chair, des sensations d'autrefois ! Mais aussi quelle allégresse amère de renonciation ; quelle joie mystique de sacrifier plus que les autres, ayant reçu plus qu'eux ! Et à la fin, je veux le croire, quel apaisement et quelle douceur ! On parle de la nuit de Pascal et de la nuit de Jouffroy. Que dut être la nuit de Racine ? Voilà un sujet que je livre aux faiseurs d'à-propos pour son prochain anniversaire ; ou plutôt qu'ils n'y touchent point, cela est trop beau. Le rêve me suffit.

(*Impressions de théâtre*, 1888, 2^e série. Société française d'imprimerie et de librairie.)

Le génie de Lamartine.

Cet article de J. Lemaître marque, avec les *Études sur le dix-neuvième siècle* de Ém. Fagnet, une réaction en faveur de Lamartine, à qui depuis quelque vingt ans on préférait Victor Hugo.

De génie plus authentique et de vie plus belle que le génie et la vie de Lamartine, je n'en trouve point. Doucement élevé, en pleine campagne, par des femmes et par un prêtre romanesque, n'ayant pour livres que la Bible, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, il s'en va rêver en Italie et se met à chanter. Et aussitôt les hommes reconnaissent que cette merveille leur est née : un poète vraiment inspiré, un poète comme ceux des âges antiques, ce « quelque chose de léger, d'ailé et de divin » dont parle Platon.

Ce poète, aussi peu « homme de lettres » qu'Homère, ce qu'il exprimait sans effort, c'était tous les beaux sentiments tristes et doux accumulés dans l'âme humaine depuis trois mille ans : l'amour chaste et rêveur, la sympathie pour la vie universelle, un désir de communion avec la nature, l'inquiétude devant son mystère, l'espoir en la bonté du Dieu qu'elle révèle confusément; je ne sais quoi encore, un suave mélange de piété chrétienne, de songe platonicien, de voluptueuse et grave langueur.

Mais qui dirait cela mieux que Sainte-Beuve? « En peignant ainsi la nature à grands traits et par masses, en s'attachant aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie et sous ces horizons immenses tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait, une fois pour toutes, ce qui n'était qu'une seule fois possible. »

Loué soit-il à jamais! On se fatigue des prouesses de la versification. On est las quelquefois du style plastique et de ses ciselures, du pittoresque à outrance, de la rhétorique impressionniste et de ses contournements. Et c'est alors un délice, c'est un rafraîchissement inexprimable que ces vers jaillis d'une âme comme d'une source profonde, et dont on ne sait « comment ils sont faits ».

Sans compter que parmi ces vers de génie — à travers les nonchalances, les maladresses et les naïvetés de facture qui rappellent les très anciens poètes, et parfois aussi à travers les formules conservées du dix-huitième siècle — des vers éclatent et des strophes (les poètes le savent bien), d'une

beauté aussi solide, d'une plénitude aussi sonore, d'une couleur aussi éclatante et d'une langue aussi inventée que les plus beaux passages de Victor Hugo ou de Leconte de Lisle.

Rappellerai-je que ce roi de l'élégie amoureuse et religieuse est aussi le poète de *la Marseillaise de la paix*, des *Révolutions*, des *Fragments des livres antiques*; que nul n'a plus aimé les hommes ni annoncé avec une éloquence plus impétueuse l'Évangile des temps nouveaux; qu'il a fait *Jocelyn*, cette épopée du sacrifice et le seul grand poème moderne que nous ayons? que nul n'a exprimé comme lui la conception idéaliste de l'univers et de la destinée, et qu'enfin c'est dans *Harold*, dans *Jocelyn* et dans *la Chute d'un ange* que se trouvent les plus beaux morceaux de poésie philosophique qui aient été écrits dans notre langue?

(*Les Contemporains*, 4^e série, Société française
d'imprimerie et de librairie.)

Le mal littéraire.

Ce mal est peut-être éternel dans son essence. Mais il est visible que, depuis les naïfs aèdes qui amusaient les longues mangeries des âges primitifs, depuis les trouvères à l'âme superficielle et enfantine, depuis les écrivains du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle, même depuis les romantiques et les parnassiens, ce mal a fait chez nous d'étranges et effroyables progrès. Les causes? On en voit tout de suite deux principales. C'est d'abord la vieillesse de la littérature, qui rend l'invention plus difficile en effet, plus inquiète, plus tourmentée, et qui fait ainsi d'une certaine excitation maladive des nerfs une des conditions de « l'écriture artiste ».

Il y a aussi ce fait que la littérature, plus lucrative de nos jours qu'elle ne l'a jamais été, apparaît de plus en plus comme une profession à laquelle il est avantageux de se vouer exclusivement : et de là le nombre toujours croissant de jeunes écrivains, un pullulement prodigieux, une concurrence âpre, amère, enragée. Le résultat est lamentable.

Autrefois, un écrivain était le plus souvent un honnête homme qui faisait des livres et qui, le reste du temps, vivait comme les autres hommes; et cela d'autant mieux qu'il avait besoin, pour réussir, de se mêler à la société polie de son temps et de se distinguer d'elle le moins possible.

Aujourd'hui les jeunes littérateurs forment réellement une nouvelle va-

riété de la race humaine. Je les vois marqués d'un pli professionnel plus spécial encore que celui des innocents Trissotins de jadis, — bien plus profond que celui des prêtres, des magistrats, des soldats ou des comédiens, — et beaucoup plus redoutable et plus déplaisant.

A vingt ans, parfois plus tôt, le mal les prend et ne les lâche plus. Ils commencent par croire, — d'une foi étroite et furieuse de fanatiques, — premièrement, que la littérature est la plus noble des occupations humaines et



LE CAFÉ PROCOPE VERS 1895.

(Gravure tirée de *Vingt-cinq ans de littérature française*. Librairie de France.)

la seule convenable à leur génie; que les autres métiers, la culture de la terre, l'industrie, les sciences et l'histoire, la politique et le gouvernement des hommes sont de bas emplois et qui ne sauraient tenter que des esprits médiocres; et, secondement, que c'est eux, au fond, qui ont inventé la littérature. Et alors, ils fondent des cénacles à trois, à deux, même à un. Ils renchérissent douloureusement sur des formes littéraires déjà outrées: ils sont plus naturalistes que Zola, plus impressionnistes que les Goncourt, plus mystico-macabres que Baudelaire ou Barbey d'Aurevilly; ils inventent le symbolisme, l'instrumentisme, le décadentisme et la kabbale;

les plus modestes et les plus lucides croient avoir découvert la psychologie, et ils en ont plein la bouche. Ils se tortillent pour dire des choses inouïes. Et, sous prétexte d'exprimer des nuances de sensation et de sentiment qui, si on les presse, s'évanouissent comme des rêves de fiévreux ou se ramènent à des impressions toutes simples et notées depuis des siècles, ils font de la langue française un je ne sais quoi qui n'a plus de nom.

Jadis, à vingt ans, nous savions admirer. Nous étions respectueux des maîtres. Nous aimions naïvement les grands classiques; nous aimions Lamartine, Hugo, Musset, Sand, Michelet, Taine, Renan. Même d'humbles dramaturges, tels qu'Augier ou Dumas, ne laissaient pas de nous inspirer quelque considération.

Mais rien n'est plus rogue, plus pédant, plus tranchant, plus prompt au dénigrement, que les jeunes gens atteints du mal littéraire. Ces jeunes gens ont des dédains aussi inattendus que leurs admirations, et celles-ci sont aussi rares que ceux-là sont étendus, et aussi agressives qu'ils sont écrasants. Ce sont moroses cervelles de fanatiques qui haïssent et méconnaissent tout ce qui ne leur ressemble pas. Eux qui ne savent rien, qui n'ont même, le plus souvent, aucune connaissance historique de la langue (et il y paraît à la barbarie de leur syntaxe et aux impropriétés de leur vocabulaire), ils ont des mépris imbéciles et entêtés pour les plus beaux génies et pour les plus incontestables talents dès qu'ils ont reconnu ces dons abominables : le bon sens, une vision lucide des choses et l'aisance à la traduire. Lisez là-dessus, pour vous édifier, la plupart des jeunes revues littéraires : elle suent le pédantisme le plus âcre et la plus sottie intolérance.

Cela rend leur compagnie peu divertissante ou même étrangement incommode. On est sûr que, quoi qu'on leur dise, ils vous prendront en pitié. On est aussi embarrassé pour leur parler qu'on le serait avec un derviche ou un thug étrangleur.

Même entre eux, ils restent mornes, hargneux, fermés. Les réunions d'hommes de lettres furent charmantes autrefois. Les banquets de ces jeunes gens, même leurs conversations autour des bocks, sont lugubres. Ces infortunés ne parlent que de littérature. Ils se rassemblent pour déchirer les absents pendant la première heure et pour se déchirer entre eux le reste du temps, en phrases brèves, bizarres, violentes et obscures. Chacun songe à soi et se délie des autres «... Silence! L'atmosphère est

fausse, craintive. » Au fond, ils se réunissent « pour s'ennuyer ensemble »...
« Bah! répond un autre, je ne me plais qu'avec les gens qui s'embêtent. »

La Bruyère dit, en parlant de certains financiers : « De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

Je dirais volontiers de nos jeunes gens : « Ils ne sont ni chrétiens, ni citoyens, ni amis, ni parents, ni peut-être des hommes ; ce sont des littérateurs, chacun d'une religion littéraire distincte à laquelle il est seul à croire et qu'il est seul à comprendre, quand il la comprend. »

J'exagère? Oh! à peine. Il fallait bien forcer un peu les traits pour vous rendre mieux reconnaissable ce monstre, le jeune homme de lettres en cette fin de siècle. S'ils n'en sont peut-être pas tout à fait là, c'est là qu'ils vont. Il y en a toujours bien un sur deux qui est fait sur ce modèle ; et c'est fort inquiétant.

Il y a vingt ans, nous récitons en classe ces vers de l'*Art poétique* :

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infesté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité...

Et encore :

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.

O vieux Boileau, que dirais-tu de ces jeunes gens? Et quelle horrible vanité de sacrifier la vie même et tout ce qui lui donne son prix véritable, à d'inutiles et inintelligibles transcriptions de la vie!

(Article du *Figaro* sur le *Termite* de Rosny.)



ÉMILE FAGUET

1847-1916

Professeur à la Sorbonne, Emile Faguet devint, après Jules Lemaitre, critique

dramatique au *Journal des Débats*. Il a publié des *Études* sur le xvi^e, le xvii^e, xviii^e et le xix^e siècle. — des *Notes sur le théâtre*, — des *Questions de théâtre* (1890-1908), des études sur les *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle* (1899-1900), etc... En outre, il a donné des ouvrages de philosophie politique.

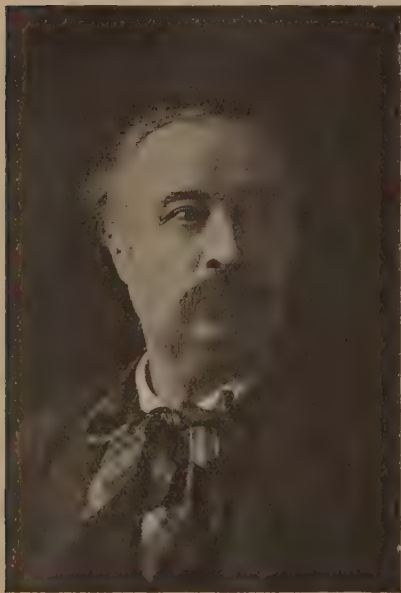
Ém. Faguet, dans ses études critiques, présente les grands écrivains dans leur ensemble, et cherche à réduire en de sobres, piquantes et puissantes formules, le génie d'un Montaigne, d'un J.-J. Rousseau, d'un Victor Hugo, d'une M^{me} de Staël. Il procède par *plans* : vie, idées morales (il y insiste), idées littéraires, art, style, etc. Et chacun de ces paragraphes est un cadre où l'auteur analysé apparaît dans une de ses *poses* essentielles. Il use volontiers d'un style concis, antithétique, suggestif au plus haut point. ▲

Dans ses derniers volumes (*Nietzsche, Platon, le Socialisme*, etc.), É. Faguet tend de plus en plus à traiter des questions de

sociologie et de morale : il y apporte autant d'intelligence et de hauteur de vues que dans la critique littéraire.

Montesquieu.

« Encore une fois, je le trouve grand », comme disait Fénelon d'un autre : et c'est bien la dernière impression. L'idée de grandeur est surtout



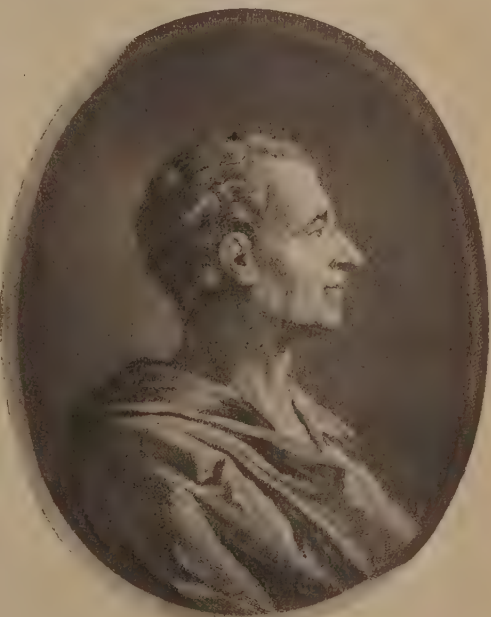
Cliché H. Manuel.

ÉMILE FAGUET.

inspirée par la noble empreinte de l'intelligence, et ce que Montesquieu a été, c'est surtout un homme souverainement intelligent. Il est impossible de trouver quelqu'un qui ait mieux compris ce qu'il comprenait, et pour ainsi dire ce qu'il ne comprenait pas. Sa pensée et le contraire de sa pensée, son système et

ce qui est le plus opposé à son système, et ceci et son contraire et, ce qui est le plus difficile, l'entre-deux, il pénètre en tous ces mystères, et il s'y meut avec une pleine liberté, comme entouré d'un air lumineux qui émane de lui. On sent qu'il n'y a pas eu de vie intellectuelle plus forte, plus intense et, avec cela, plus libre ni plus sereine. Personne n'a plus délicieusement que lui, à l'abri des passions, joui des idées. Voir les idées sourdre, jaillir, abonder, s'associer, se concentrer, conspirer, former des groupes et des systèmes et comme des mondes; voir « tout céder à ses principes », « poser les principes et

voir tout le reste suivre sans effort », et aussi n'être point esclave de ses principes, et savoir s'y soustraire et en aborder d'autres, et, dans un ordre d'idées qui n'est point celui qu'il préfère, ouvrir des voies que ce sera une gloire à ses successeurs seulement de suivre; ce jeu agile et sûr de l'intelligence est pour lui comme une sorte de délice, une ivresse calme et subtile. Le seul transport lyrique qu'il ait connu lui est inspiré par cette



MONTESQUIEU

D'après l'estampe gravée par Henriquez.

manière de ravissement de l'intelligence jouissant d'elle-même comme d'un sens aiguë et affiné. Il s'arrête au milieu de son long travail pour s'écrier : « Vierges du mont Piérie, entendez-vous le nom dont je vous nomme ? Je cours une longue carrière, je suis accablé de tristesse et d'ennui. Mettez dans mon esprit ce charme et cette douceur que je sentais autrefois et qui fuit loin de moi. Vous n'êtes jamais si divines que quand vous menez à la sagesse et à la vérité par le plaisir... Divines muses, je sens que vous m'inspirez... Vous voulez que je parle à la raison, elle est le plus parfait, le plus noble et le plus exquis de tous les sens. »

Il a parlé à la raison ; pendant vingt années, il a eu avec elle un entretien continu, plein de sincérité, d'abondance de cœur, d'infinis et renaissants plaisirs. Il s'éveillait « avec une joie secrète de voir la lumière », et son âme aussi voyait avec une joie pleine et une sorte d'élargissement se lever en elle à chaque jour la lumière pure d'une idée nouvelle. Il s'est pénétré d'idées et en a fait comme sa substance. Il a cru qu'elles devaient gouverner le monde, parce qu'il était tout entier gouverné par elles. Il a voulu mettre dans l'organisation du monde beaucoup de raison, et même beaucoup de raisonnement, parce que, si le raisonnement n'est pas la raison, il en est la marque ou, du moins, le signe qu'on la recherche.

Il est si prodigieux pour son temps, qu'avant lui on ne se doutait même pas de la science où il reste le maître. Il inspire le temps qui le suit, tout en le dépassant, à ce point que Rousseau ne fait que pousser à l'extrême et mettre en système une des idées de Montesquieu, presque dédaignée par lui parmi tant d'autres. Après avoir cherché loin de lui sa lumière, la France revint à lui, et longtemps chercha à s'organiser selon sa pensée : et maintenant qu'elle l'a définitivement abandonné, quelques-uns se demandent si elle a raison, si notre histoire même a raison contre lui. Et à mesure que sa pensée devient moins applicable, que ce soit de sa faute ou de la nôtre, elle n'en paraît que plus belle, devenant purement artistique, et comme l'esquisse lumineuse d'un idéal.

On ne peut lui reprocher d'avoir embrassé trop de choses pour avoir pu tout approfondir. Il court trop vite au milieu de la multitude d'objets qu'il rencontre. « Il annonce plus qu'il ne développe », dit admirablement Voltaire. Et encore on sent bien qu'il y a là insuffisance de nos yeux et non des siens. Tout ce qu'il a vu, il l'a pénétré : il a seulement trop compté que nous le pénétrerions aussi vite et aussi à fond que lui. « Je suis, dit-il lui-même, avec son esprit charmant, comme cet antiquaire qui partit de son pays,

« arriva en Égypte, jeta un coup d'œil sur les Pyramides et s'en retourna. » Je n'aime pas à le contredire, et je veux bien qu'il soit comme cet anti-quaire; seulement il a été dans tous les pays, et il a vu toutes les Pyramides, et il les a mesurées toutes, et surtout les plus hautes.

(*Le XVIII^e siècle, Montesquieu, VIII,*
Boivin, éditeur.)

La sensibilité de Michelet.

Il a été surtout un homme de sentiments vifs et infiniment tendres, un homme de sympathie, de pitié, d'amour profond et inquiet. Très refoulé et meurtri dans son enfance malheureuse et précaire, il ne pouvait être que très haineux ou très attendri, nullement banal de cœur. Le fond était bon, il fut aimant; il fut presque tout amour, d'une sensibilité qui aimait à se répandre; à s'épancher, qui cherchait des objets, et qui en créait presque pour en trouver. Virgile, dit-il, lui a donné le don des larmes. Il l'a bien plus que Virgile, et bien plus aussi la tendresse vraie, le besoin d'aimer. Il faut remonter plus haut que la vieille Rome pour trouver qui lui ressemble en cela. On dirait plutôt un Indien primitif, un rédacteur du Ramayana, tout plein, non seulement du sentiment de la vie universelle, mais d'une pitié, plus encore, d'une affection fraternelle pour toute créature, surtout pour les plus humbles, les plus déshérités et les plus faibles, ce qui est la marque même d'un cœur aimant.

La femme, l'enfant, le pauvre, le peuple, l'exilé, le proscrit; plus bas, l'animal, cette âme obscure et empêchée, qui semble réclamer un droit, qu'on lui mesure, à la pensée et au sentiment; plus bas encore, ou plus loin de nous, l'arbre, la plante, l'élément même, qui semble aveugle et monstrueux; la mer, le glacier, ces terreurs de l'homme, nos auxiliaires pourtant et nos grands nourriciers, qui nous font et refont incessamment la vie éternelle, entretenant nos corps et nos âmes, et, qui sait? âmes eux-mêmes peut-être; ce primitif égaré dans nos âges, aiguisé du reste de toute la science et toute la pénétration des pensées contemporaines, contemple, admire, embrasse tout cela, poursuit tout cela d'une sympathie toujours allumée et renaissante.

L'un des objets le mène à l'autre. C'est dans le livre du Peuple qu'est le premier germe du livre de l'Oiseau, et à l'inverse, dans le pauvre pic de

nos forêts, robuste ouvrier qui fend les chênes, il admire, aime et plaint le « travailleur calomnié et persécuté ». Il lui faut des êtres à plaindre, à chérir et à consoler. Il en créera s'il en manque. Il n'y en a pas assez dans la nature; il en cherche dans le passé, dans la cendre des tombes, dans la poudre des archives. Ces livres, ces papiers, ces pièces historiques qu'il a tant maniés, s'il les a aimés, c'est que pour lui il en sortait des voix et des plaintes ¹. Ne vous y trompez pas, c'étaient des âmes, et des âmes malheureuses, qui du fond du passé lui disaient : « Nous avons peiné, pâti; nous avons été mourants, corvéables, serfs, brûlés comme sorciers, pendus comme misérables; fais-nous revivre. » Et il en a été touché, et l'histoire a été pour lui « une résurrection ».

Son haut spiritualisme, invincible, vient de là. Pour qui aime, la mort n'existe pas. L'idée de l'immortalité est née sur une tombe. Elle n'est autre chose que l'amour par delà la mort. Michelet croit à l'âme plus qu'à Dieu, encore que profondément déiste. Les théories philosophiques modernes lui étaient pénibles. Quand on lui parlait de Darwin il disait : « Ah! qu'on me rende mon moi! » qu'on me rende mon âme et l'âme aussi des autres, tous les cœurs du présent, du passé, de l'avenir que j'aime, que je veux pouvoir aimer. Il ne veut pas qu'on croie que l'histoire est le jeu naturel et fatal de forces aveugles. Comme il croit à l'âme, il croit à la volonté. Une force libre, homme, héros, femme inspirée, homme de génie, se dresse tout à coup, pense, parle : le cours des temps est changé, l'histoire dévie : « Une âme pèse infiniment plus qu'un royaume, un empire, parfois plus que le genre humain. »

Mais surtout c'est aux âmes humbles qu'il croit, comme un homme chez qui la foi se fonde sur l'amour, et l'amour sur la pitié. Les souffrants et les frères ont non seulement sa pitié, mais sa confiance et l'abandon de son cœur; d'un transport de joie il communique avec eux : « Au tome III (de son *Histoire*) je n'étais pas en garde, quand la figure de Jacques dressé sur son sillon me barra le chemin, figure monstrueuse et terrible... Grand Dieu! c'est là mon père, l'homme du moyen âge?... Oui, voilà mille ans de douleurs! Ces douleurs, à l'instant je les sentis qui remontaient en moi du fond des temps... C'était lui, c'était moi qui avions souffert tout cela... » Voilà ceux qu'il aime particulièrement, au milieu de son amour

1. « Me voilà bientôt vieux, écrivait Michelet; j'ai par-dessus mon âge deux ou trois mille ans que l'histoire a entassés sur moi. »

universel; et parce qu'il les aime, voilà ceux qui sont vraiment grands, bons, justes, et qui ont raison, toujours raison.

Voilà ceux dont il écrit le poème avec amour, dont il décrit la vie comme une pure et charmante idylle (le ménage d'ouvriers au XIX^e siècle dans le Peuple); voilà ceux qu'il croit plus clairvoyants et intelligents que les habiles, faisant de la simplicité je ne sais quelle surnaturelle lumière et seconde vue.

Enfant malheureux et triste, jeune homme laborieux solitaire toujours, du fond de son cabinet et de sa bibliothèque, son âme aimante et naïve, aussi peu avertie et prévenue que possible, débordait sur ce monde qu'elle ignorait, l'aimait de toute la bonté qui était en elle, et, pour l'aimer mieux, le faisait bon. Nous aimons les êtres et même les choses pour toutes les qualités que nous leur prêtons.

(Le XIX^e siècle, Michelet, Boivin, éditeur.)



ORNEMENT TIRÉ DU MANUSCRIT CAROLINGIEN
dit la Bible de Saint-Denis.



LE FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. Tableau de Louis Béroud (1894).
Féraudy, Worms, Le Bargy, Boucher, Truffler,
Got, M^{mes} Reichenberg, Pierson, Broisat, Baretta.

FRANCISQUE SARCEY

1828-1899

Francisque Sarcey rédigea le feuilleton dramatique de l'*Opinion nationale*; et, de 1867 à 1899, celui du *Temps*. Une partie de ses articles a été recueillie dans les huit volumes intitulés *Quarante ans de théâtre*. Son originalité consistait surtout soit à *expliquer* les pièces de l'ancien répertoire, en y découvrant des qualités de *métier*, — soit à rappeler aux écrivains dramatiques nouveaux les lois essentielles du théâtre. Il *causait*, la plume à la main, avec beaucoup de verve et de bon sens; et parfois, comme on le verra dans les pages suivantes, avec l'ardeur d'un polémiste convaincu.

Les Abonnés du Mardi.

Nous avons senti quelque humiliation à écouter le récit de ce qui s'est passé au dernier mardi de la Comédie-Française. On m'a conté — car je n'y étais pas — que la comédie des *Corbeaux*, qui était pour la première

fois donnée à ce public spécial, avait été outrageusement sifflée, et cela de parti pris, dès le premier acte, si bien que le directeur reculant devant cette manifestation, n'avait pas osé redonner la pièce, le jeudi suivant qui est, comme on sait, le second jour de l'abonnement hebdomadaire.

Eh bien ! voilà M. Perrin joliment payé de ses peines ! Il croit, lui, ancien directeur de l'Opéra, à ce public du « high-life » et il a tout fait pour l'attirer chez lui. Vous nous rendrez cette justice, vous qui me faites l'honneur de suivre mes feuilletons, que, la première épreuve faite, nous avons toujours dénoncé cette innovation comme une des causes les plus actives de la décadence du Théâtre-Français.

De tous les publics que l'on connaisse, j'ose dire que c'est (en son ensemble, bien entendu, et sauf exception) le moins intelligent, le moins instruit, le moins attentif, le moins amoureux d'art qu'il y ait au monde. Ce public-là, voyez-vous, c'est un tas de gens « très chics » qui ne viennent que pour se saluer. A l'Opéra, ça ne me regarde pas, et d'ailleurs ça m'est égal. S'il me prend envie d'entendre une heure de musique, je me fourre dans un petit coin, et ne me soucie pas de l'inattention et de l'ennui des loges. Au Théâtre-Français, je sens comme un grand écœurement à voir qu'on jette le théâtre en pâture à tout ce monde qui fait du genre.

Je ne veux pas reprendre mes anciens thèmes ; ce n'est pas du tout parce qu'ils me traitent de Prudhomme. Ah ! s'ils savaient le cas que je fais de leur jugement ! Non, c'est que j'éprouve quelque scrupule à me répéter.



F. SARCEY conférencier.
Dessin de Renouard
(Illustration, avril 1894).

Mais, cette fois !... Enfin, voyons ? Si *les Corbeaux* eussent dû trouver un peu de sympathie quelque part, c'est précisément chez ce public de raffinés et blasés, qui affecte de mépriser les préjugés bourgeois. Il n'y a pas à dire ; elle est pleine de talent, cette pièce des *Corbeaux*. Je m'étais bien dit, en la voyant : Diable ! diable, quand on en viendra au public de la rue Saint-Denis, il y aura du tirage, et j'avais fait mes réserves, en vue de ce public.

Mais c'est justement le public qui se croit et qui se dit le public parisien par excellence, c'est celui-là qui témoigne de la même étroitesse d'esprit, de la même énergie de préjugés, tranchons le mot : de la même sottise.

Et vous ne voulez pas que ma bile s'échauffe ! Mais, au moins, les « pourris » de la fin du XVIII^e siècle avaient-ils conservé comme un héritage de famille, et l'indépendance du jugement et un grand goût d'art, et l'amour de l'esprit. Les « pourris » de notre temps n'ont plus d'autre idée au monde que de s'amuser, et ils ne s'amuse plus de rien qui soit noble et délicat. Ils s'en vont des *Corbeaux* en criant : C'est infect, et ils courent à une *opérette*.

Je ne sais ; mais, à supposer qu'ils n'eussent qu'un médiocre plaisir aux *Corbeaux*, c'était leur devoir, oui, entendez-vous bien, c'était votre devoir, à vous qui avez la prétention de donner le ton et de marcher en avant — c'était donc votre devoir de subir l'originalité de cette pièce et d'encourager au moins d'une approbation tacite le débutant qui l'avait signée.

Et s'il est vrai que M. Perrin a reculé, s'il est vrai que c'est par crainte de nouveaux sifflets qu'il n'a pas donné aux abonnés du jeudi la pièce qu'avaient réprouvée ceux du mardi, eh bien ! il a eu plus tort que vous encore. Il n'a pas consulté l'auteur : je connais Becque, c'est un vaillant ; il n'eût demandé, lui, qu'à lutter jusqu'au bout. Il faut croire que M. Perrin est moins crâne.

Mais que donnera-t-il à ses abonnés ? Cette fleur d'aristocrates s'ennuie à Corneille, baille à Molière, écoute d'une oreille distraite le répertoire moderne, n'a de goût pour rien. M. Perrin me répondra qu'elle ne vient à la Comédie-Française que pour les entr'actes. Cela est vrai ; mais alors, pourquoi s'ingère-t-elle de siffler quand on joue ? Est-ce que ces choses-là la regardent.

Ah ! il faut voir comme ça amuse nos comédiens de jouer devant ce public ! Ils ne connaissent pas de corvée plus pénible et plus désagréable. Ils vont là comme à la guillotine. Ils se gardent bien, quand ces jolis messieurs se répandent au foyer des artistes, tout fleuris de compliments

et abondants en louanges banales, ils se gardent bien de leur dire ce qu'ils pensent de leur goût. Mais j'en ai vu d'enragés contre cette nonchalance d'attention, contre ces airs de dédain ennuyé, contre ces causeries à mi-voix, qui bourdonnent sur le rebord des loges.

Ces prétendus dilettantes n'ont pas même cette idée, qui fit l'honneur des gentilshommes d'autrefois : que c'est à ceux qui composent ce que l'on appelle aujourd'hui les classes dirigeantes qu'il appartenait de distinguer les jeunes talents, de les protéger, de les imposer. Du même fond d'esprit mesquin et intolérant dont ils ont sifflé Becquie, ils refusent d'admettre dans les distributions qu'on leur soumet le nom d'un pensionnaire. Ils ne veulent que les comédiens éprouvés, qui portent depuis longtemps l'estampille du succès. Ils ne connaissent pas ce plaisir délicat et charmant de découvrir dans un rôle, moins savamment tenu en son ensemble, un vers bien dit, un trait original, une espérance d'avenir.

Et c'est à eux que M. Perrin sacrifie la Comédie-Française. Ils sont riches ; ils payent. L'argent, c'est l'*ultima ratio* ! (1^{er} janvier 1883.)

La Comédie-Française s'en va, en dépit de ses fameux mardis, et qui sait ? peut-être aussi un peu à cause de ses fameux mardis.

Permettez-moi de revenir sur cette question, qui a fait plus de bruit que je n'eusse jamais supposé. Ce n'était pas mon intention, à coup sûr ; mais parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues — qui m'eût dit que ce public avait l'épiderme si chatouilleux ? — il s'en est trouvé une si courtoise, si sensée, si spirituelle, que je me sens le besoin de m'expliquer avec l'auteur, quel qu'il soit, ou plutôt, quelle qu'elle soit ; car la lettre part certainement d'une femme.

La personne qui me fait l'honneur de m'écrire pour se plaindre à moi de l'âpreté et, ajoute-t-elle, de l'injustice de mes reproches, m'allègue que ce public des mardis n'est pas si incompetent que j'ai bien voulu le dire. Elle me passe en revue les conditions sociales qu'il représente, et elle me demande s'il n'y a pas là un concours d'intelligences, tel qu'on en trouverait malaisément un semblable, réuni dans aucun autre théâtre.

Je me suis mal expliqué, ou ma correspondante m'a mal compris. Je ne mets pas en doute l'intelligence de ce public spécial. Il a, au contraire, l'esprit très affiné. Ce qui m'irrite chez lui, c'est qu'il n'a pas le goût de la chose. Il n'aime pas. En art, voyez-vous, comprendre n'est pas grand'chose : sentir est tout. Eh bien ! ce public-là ne vient pas à la

Comédie-Française avec l'intention de s'y amuser, et il ne s'y amuse pas. Intelligent, tant que vous voudrez, Madame, mais il pense à autre chose.

Voilà la vérité.

Et ne me dites pas que je me trompe. Je l'ai vu, de mes yeux vu, et cela dix fois, vingt fois. Tous les artistes que j'ai pu consulter en conviennent, et je vous affirme, sans crainte d'être démenti par aucun, que de toutes les corvées, la plus déplaisante qui lui incombe est celle de jouer devant vous. Ils ne se sentent pas dans un milieu attentif et sympathique.



COQUELIN CADET, BELOIR, P. MOUÏET,
M^{lle} BARTET.

Je suis d'autant moins suspect en disant ces vérités qu'avant l'épreuve j'avais applaudi à l'initiative de M. Perrin. A l'époque où il a inauguré ces mardis de malheur, j'avais le plaisir de causer quelquefois avec lui des intérêts et de la gloire de la Comédie-Française, pour lesquelles nous sommes l'un et l'autre, malgré nos dissentiments littéraires, également passionnés; j'ai fort approuvé l'institution et j'en espérais les meilleurs résultats.

C'était une erreur. Je ne connaissais point ce monde que M. Perrin allait attirer chez lui. Je me suis vite aperçu de ma méprise. Les premières représentations ont été bonnes. Mais cette lune de miel n'a pas duré. Il a tout de suite été clair pour moi comme pour tous les artistes, comme pour les amateurs, que ce public venait non pour les œuvres où il était convié, mais pour lui-même.

Savez-vous bien que je n'ai jamais, sur ce public dont j'ai pourtant si souvent parlé sans enthousiasme, rien dit d'aussi vif, d'aussi malin, d'aussi désagréable que le *Moniteur officiel des élégances mondaines, la Vie parisienne*, qui nous a peint plus d'une fois, d'un crayon léger et spirituel, cette société frivole causant et badinant dans un fond de loge, tandis qu'on récite du Molière sur la scène.

Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours, les artistes prièrent un des amis de la maison, qui fait partie de ce public — je pourrais le nommer — d'aller présenter dans une loge où l'on n'avait cessé de causer

et de rire à haute voix, une supplique des comédiens employés dans la pièce en cours de représentation. On désirait que les locataires de la loge, ou parlissent plus bas, si cela leur était possible, ou, s'ils ne pouvaient prendre sur eux de se taire, qu'ils élevassent assez la voix pour être écoutés du public et faire la représentation à eux tous seuls.

Tenez! Madame, voulez-vous faire une comparaison curieuse. Allez-vous-en un lundi à l'Odéon, le jour où l'on représentera quelque pièce du vieux répertoire. Oh! dame! là, vous ne trouverez pas de beau monde; vous ne pourrez pas causer avec vos amis dans la loge à côté, ni saluer vos connaissances dans la loge d'en face. Il n'y a là, je vous en préviens, que du petit monde : des étudiants, des professeurs, de médiocre bourgeoisie, les commerçants du quartier, les élèves du Conservatoire; pas un homme ni une femme chics.

Mais quel public sérieux! convaincu! Comme il s'amuse! comme il rit! comme il bat des mains! Ah! c'est qu'il aime, celui-là! S'il a payé ses trois francs, ce n'est pas du tout pour exhiber son gilet, ou faire les yeux blancs à la propriétaire d'une *baignoire*, c'est pour écouter des vers de Molière plus ou moins bien dits.



M^{lle} DUDLAY, BAILLET, SILVAIN,
A. LAMBERT, MOUNET-SULLY.

Il ne les sent pas toujours bien, je le sais; et avec cela, voyez-vous: je me diverts mieux, moi qui vous parle, à l'Odéon qu'à la Comédie-Française, parce que je suis plongé dans un milieu plus sympathique; parce que les acteurs, quoique moins expérimentés, ont plus de feu et surtout plus de confiance dans leur public.

Et voulez-vous, Madame, faire une autre expérience?

Allez-vous-en à Saint-Cloud, à Étampes, à Chartres, un soir que vous verrez affichée une pièce de Molière, jouée par une de ces troupes à la diable, qui vont exploiter les banlieues et apprendre leur métier aux dépens de qui il appartiendra, comme dit le maître.

Vous reculez d'horreur! cet essai répugne à votre délicatesse. Pas à la mienne, Madame, et voilà pourquoi je sais mieux toutes ces choses-là que

vous. On trouve là, sachez-le, un public plus neuf, qui souvent ne sait pas ce dont il est question, mais qui, ne faisant pas de genre, ne feint pas de le savoir et d'en être dégoûté. Il est naïf, il est primesautier, il se récrie, il éclate de rire, il applaudit à tout rompre. Ah! le bon public! l'aimable public!

Le vôtre, Madame, est un public insupportable. Il goûte tout de cette dent superbe et dédaigneuse dont parle Horace. Il ne s'émeut de rien, il ne s'amuse de rien!

Est-il beaucoup plus instruit que les autres? Eh? Eh? j'en doute fort pour ma part. Je ne suis pas très convaincu que toutes ces belles dames du monde aient lu Molière; qu'elles soient familières avec le xvii^e et le xviii^e siècles. Et comme disait La Fontaine :

Et je sais même, sur ce point,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

M. Perrin commence à être fort embarrassé lui-même vis-à-vis de ce public qu'il a formé, qu'il a choyé, qui est sa création, son honneur, sa joie. Il ne sait plus que lui donner.

Et pourquoi?

C'est que ce public-là ne vient que pour son plaisir et n'en prend à rien.

..... Ma correspondante me prend à partie sur l'indignation que j'ai témoignée.

— Eh mais! s'écrie-t-elle, n'avez-vous pas vous-même trouvé beaucoup de choses mauvaises? Pourquoi vous gendarmer que nous vous donnions raison?

— Eh oui! j'ai fait bien des restrictions. Et j'eusse volontiers excusé un public ordinaire d'être plus frappé de certains défauts voyants que des grandes qualités de l'œuvre.

Mais ce public des mardis, c'est (par hypothèse) le public intelligent, le public lettré, le public de la bonne compagnie; il est la résultante de ce qu'on appelle, dans l'abominable jargon d'aujourd'hui : les classes dirigeantes.

Le propre d'une classe dirigeante, c'est de diriger. Vous ne pouvez, sans forfaiture, vous soustraire à ce devoir de diriger. Je ne m'occupe ici ni de politique ni d'administration, ni d'aucune autre branche de l'activité humaine. Je ne me soucie que du théâtre.

Eh bien! au théâtre, le devoir de la classe dirigeante, votre devoir,

Madame, celui de vos amis, c'est, quand un auteur, sinon inconnu, nouveau tout au moins rue Richelieu, et plein de talent comme Becque, donne une œuvre après tout remarquable et abondante en promesses, de ne pas la siffler brutalement, sans même l'avoir entendue.

Sans l'avoir entendue. Je n'étais pas à cette représentation néfaste; mais tout le monde me l'a contée; et c'était à la Comédie contre vous, contre les vôtres, une indignation générale. Au dernier acte, le rideau se lève sur ce misérable intérieur, que M. Perrin avait mis en scène avec un goût exquis; on a sifflé le décor, on a sifflé ce déjeuner silencieux et navré qui le premier soir avait fait éclater les applaudissements de la salle.

Et maintenant, Madame, puisque vous paraissez y tenir, je retire le mot « pourris ». Aussi bien était-ce un de ces mots que Henri Monnier appelait des *mots d'auteurs*. Il ne faut s'en servir qu'avec les gens qui ont lu leurs *auteurs*. Les autres les prennent tout de travers.

15 janvier 1883.

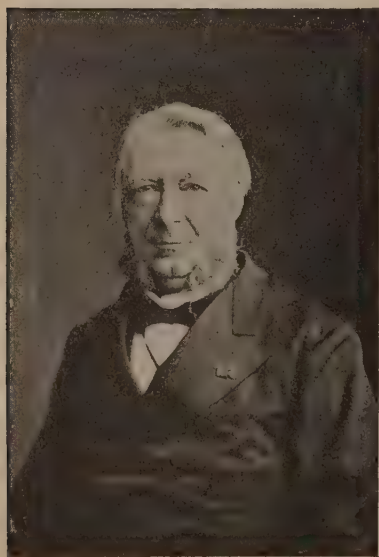
(*Quarante ans de théâtre*, t. I, Librairie des Annales, édit.)



DESSIN de H. PROUTELLE.

GASTON BOISSIER

1823-1906



Chêne H. Manuch.

GASTON BOISSIER.

Gaston Boissier fut maître de conférence à l'École Normale Supérieure, professeur au Collège de France, secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Latiniste très érudit, il avait su, tandis que la philologie allemande desséchait l'enseignement, rester un *humaniste* au sens le plus large du mot. Ses études sur *Cicéron et ses amis*, ses *Promenades archéologiques*, son *Tacite*, son *Catilina*, etc., sont des ouvrages qui font comprendre et goûter la littérature et l'esprit des Romains. D'ailleurs, Boissier ne s'est pas moins distingué dans la critique des grands écrivains français; il a donné de charmants ouvrages sur Saint-Simon et sur M^{me} de Sévigné.

Son influence comme professeur a été considérable. Ses cours du Collège de France attirèrent à la fois les étudiants et les gens du monde. Jamais on n'a expliqué avec plus d'esprit et de sûreté les *Odes* d'Horace ou les *Annales* de Tacite. Il savait, sans jamais tomber dans l'anachronisme, rajeunir et moderniser les vieux auteurs. Il les aimait, il les faisait aimer. Aucun de ses succes-

seurs n'a eu au même degré ce mérite ou ce bonheur.

M^{me} de Sévigné.

Peu de gens ont eu autant d'amis que M^{me} de Sévigné. Dans toutes les crises de sa vie, sa correspondance nous la montre entourée de personnes dévouées, qui s'empressent de lui être agréables et utiles. Elle-même

s'étonnait de cette bienveillance générale. « Je reçois mille amitiés, disait-elle ; j'en suis toute honteuse. Je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. » L'explication pourtant était très simple à trouver : on l'aimait parce qu'elle aimait les autres ; quoi qu'on dise ; c'est encore le moyen le plus sûr de s'attacher les cœurs ; on ne faisait que lui rendre ce qu'elle donnait. Un de ceux qui l'ont le mieux connue, La Rochefoucauld, avait coutume de dire « qu'elle contentait son idée de l'amitié avec toutes ses circonstances et ses dépendances ». Il est fâcheux que La Rochefoucauld n'ait pas développé davantage son opinion et qu'il ne nous ait pas dit par quelles qualités M^{me} de Sévigné lui semblait mériter ce bel éloge : nous aurions ainsi un traité de l'amitié de la main d'un maître. Ce qu'il n'a pas fait, personne ne peut le faire aujourd'hui. A la distance où nous sommes de M^{me} de Sévigné, bien des choses nous échappent que voyaient les gens de son temps. Interrogeons pourtant ses lettres, et tâchons d'y découvrir, s'il se peut, quelques-unes des raisons qui la faisaient aimer de ceux qui vivaient près d'elle.

Ce qui frappe d'abord, c'est de voir combien elle est, en général, bonne, aimable et bienveillante. Ce mérite est d'autant plus remarquable qu'il s'agit ici d'une correspondance intime, où elle pouvait ouvrir son cœur sans crainte. Pascal dit quelque part : « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. On ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie, et peu d'amitiés subsisteraient si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. » Il me semble que si la plupart de ceux dont M^{me} de Sévigné parle à sa fille avaient pu lire ses lettres, ils n'y auraient trouvé aucune de ces blessures cruelles qui ne peuvent pas se pardonner. C'est une épreuve à laquelle peu de correspondances intimes pourraient résister. Quand on se croit sûr de la personne à qui l'on s'adresse, qu'on se fie à sa discrétion et qu'on lui dévoile les impressions fugitives qui traversent l'esprit, que de confidences précipitées, que de soupçons injustes, que d'accusations sans fondement échappent à un premier moment de dépit, que de méchants propos dont on n'est pas le maître, et qu'on voudrait reprendre aussitôt qu'on les a lâchés ! Quoi qu'on ait dit, je ne vois rien ou presque rien de pareil chez M^{me} de Sévigné. Elle avait trop d'esprit pour ne pas apercevoir les travers de ses amis ; mais elle n'y touche que d'une main légère. Elle n'est pas toujours tendre pour les sots qui l'en-

nuient et les importuns qui viennent la déranger; il lui arrive de rapporter de bonnes histoires pour amuser sa fille, et, une fois qu'elle est en train de les raconter, sa verve l'emporte, et elle va quelquefois plus loin qu'elle ne voulait; mais sa plaisanterie n'égratigne pas, comme celle de Bussy, et il y a toujours quelque chose de souriant dans sa malice. En somme, je ne vois personne de tous ceux dont elle parle dans sa correspondance, qu'elle ait tout à fait détesté. Elle juge favorablement ceux qu'elle connaît, tout le monde est bon avec elle : le bien bon, la bonne Troche, le bon d'Hacqueville, la bonne Marbeuf, la bonne Tarente; elle voit les gens en bien et le monde en beau. Je sais bien qu'elle s'est irritée, un jour de mauvaise humeur, de l'optimisme de Malebranche. « Je voudrais bien me plaindre au Père Malebranche des souris qui mangent tout ici : cela est-il dans l'ordre? Quoi? de bon sucre, du fruit, des compotes! Et l'année passée, était-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt et de nos jardins et tous les fruits de la terre. Et le Père Païen qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, cela est-il dans la règle? » Mais ce n'est qu'une boutade; d'ordinaire, il ne lui paraît pas que le monde marche si mal qu'on le prétend. Elle n'a point de ces révoltes contre l'opinion qui sont familières aux esprits aigris. « Voilà mon ancienne thèse, écrit-elle, qui me fera lapider un jour : c'est que le public n'est ni fou ni injuste. » Même arrivée au déclin, elle ne juge point la vie avec amertume et ne jette pas un regard chagrin sur les années passées. Elle disait un jour à sa fille en lui rappelant certaines circonstances fâcheuses qu'elle avait traversées : « Trouvez-vous que ma fortune ait été fort heureuse? J'en suis contente. » Elle avait bien quelquefois, le soir, « des pensées gris brun, qui, la nuit, devenaient tout à fait noires ». Mais d'ordinaire elle les laissait dans sa solitude et n'en affligeait pas les gens qu'elle fréquentait. C'était une de ces personnes que le monde excite, qui se trouvent si à l'aise dans la société de leurs amis qu'elles oublient leurs misères, et portent partout la joie avec elles. Elle avait un bon rire et une franche gaieté à laquelle les plus mélancoliques ne résistaient pas. Elle savait dérider le cardinal de Retz, ce grand ambitieux déçu. Quand elle entra dans ce jardin du faubourg Saint-Germain où le morose La Rochefoucauld et la sage M^{me} de La Fayette vieillissaient tristement ensemble, c'était comme un rayon de soleil, qui perçait la brume. Il y a des gens qu'une sorte d'indifférence générale rend bienveillants pour tous, et qui ne font bon accueil à tout le monde que parce qu'ils ne préfèrent

personne. L'amitié de M^{me} de Sévigné avait, au contraire, des ardeurs qui ont quelquefois surpris. Napoléon, en lisant les lettres qu'elle a écrites à M. de Pomponne pendant le procès de Fouquet, remarque que l'intérêt qu'elle porte au surintendant est bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié. C'était sa façon d'aimer ses amis, et il y avait ici une raison particulière qui l'empêchait de se contraindre et donnait plus de vivacité à l'expression de ses sentiments : cet ami était malheureux.



Cliché A. Moutet.

HOTEL DE MADAME DE SÉVIGNÉ (Carnavalet).

Vue de la cour intérieure (Pavillon des drapiers).

Souvenons-nous, à ce propos, que M^{me} de Sévigné, par son âge et son éducation, appartient encore à la jeunesse du xvii^e siècle. Elle est de celles qui applaudirent les premières aux pièces de Corneille et qui se sont formé l'esprit et le cœur dans les romans de la Calprenède et de M^{lle} de Scudéry. Ce sont des livres bien médiocres, comme œuvres littéraires, mais il y règne un certain idéal de politesse et d'héroïsme, dont un jeune cœur devait s'éprendre. Longtemps après, dans la retraite solitaire des Rochers, elle relisait *Cleopâtre* et y retrouvait toutes ses anciennes émotions. « Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits, disait-elle : de grandes périodes de roman, de méchants mots; je sais tout cela. J'écrivis l'autre jour une lettre à mon fils de ce style, qui était fort plaisante, je trouve

donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille. » Ces admirations de sa jeunesse ont laissé leur empreinte sur elle. Elle en a gardé une sorte de goût naturel pour tout ce qui était grand, hardi, héroïque. Il lui plaît de tenir tête à la fortune : elle éprouve un certain orgueil à ne pas changer avec elle et à rester attachée à ceux qu'elle abandonne. Elle avait mis le surintendant à la raison pendant qu'il était tout-puissant ; lorsqu'il fut réduit à disputer sa vie à des juges prévenus et malveillants, elle éprouva pour lui une tendresse qui approchait de l'amour. De même, la disgrâce de Pomponne le lui rendit plus cher. « Le malheur ne me chassera pas de cette maison », avait-elle dit quand elle apprit qu'il était congédié, et elle tint parole ; on sent, dans ses lettres, son affection devenir plus vive à mesure qu'elle le voit plus triste et plus délaissé. Cette pointe de générosité relève encore sa bonté et sa bienveillance naturelles, et leur donne un charme de plus. Pouvons-nous être surpris qu'avec des qualités si aimables elle ait été tant aimée ?

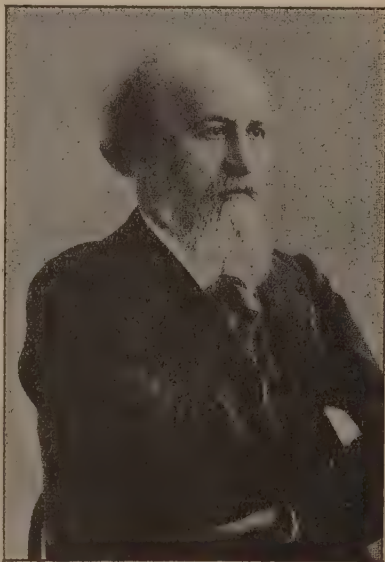
(*M^{me} de Sévigné*, chap. 1, Hachette, éditeur.)



GASTON PARIS

1839-1903

Gaston Paris, fils de Paulin Paris, à qui l'on devait d'importantes publications sur le moyen âge, fut, comme son père, professeur au Collège de France. Élève du célèbre « romainiste » Diez, à l'Université de Bonn, il donna à l'étude philologique et critique de notre vieille littérature un essor magnifique. A la fois savant et penseur, homme d'érudition et d'imagination, Gaston Paris a ramené en France, autour de sa chaire, la culture romane qui était devenue, grâce à notre négligence, le domaine des Allemands. — Ses publications sont très nombreuses, car sa curiosité allait des sujets les plus généraux aux moindres détails de la langue, et toujours avec la plus grande sûreté. — Signalons son *Histoire poétique de Charlemagne*, la *Poésie au Moyen Âge*, *Villon*, etc... — Plus encore que des œuvres, Gaston Paris a laissé des élèves, tels que son successeur au Collège de France, M. Joseph Bédier ; et l'on peut dire que toutes les chaires de langue romane, dans notre pays et à l'étranger, sont actuellement occupées par les disciples de Gaston Paris.



Cliché Reutlinger.

GASTON PARIS.

La poésie de François Villon.

La poésie personnelle, quoi qu'on en ait dit, aura toujours une valeur et un attrait sans pareils : une valeur de document, un attrait de sympathie. Un poète moderne, qui, d'une qualité d'âme bien différente de celle de

Villon, a cependant, comme lui, éprouvé l'irrésistible besoin de nous initier à ses « combats intimes », nous l'a dit admirablement, en parlant des amitiés lointaines que valent aux poètes leurs révélations sur leurs propres souffrances, et qui leur apportent une joie pure :

Et nous la méritons, cette ivresse suprême;
Car si l'humanité tolère encor nos chants,
C'est que notre élégie est son propre poème,
Et que seuls nous savons, sur des rythmes touchants,
En lui parlant de nous, lui parler d'elle-même.

Cette poésie personnelle, l'antiquité l'avait connue, au moins l'antiquité romaine, car les Grecs n'ont guère confié à la Muse que des sentiments généraux, si on en excepte l'amour, qui lui-même est, au fond, le moins personnel des sentiments, et dont l'expression par un amoureux convient à tous les amoureux. La « satire » romaine contient une très large part d'autobiographie : Lucilius, nous dit Horace, avait exposé en ses vers toute sa vie « comme dans un de ces tableaux que colportent les naufragés ». Catulle nous initie à mille incidents de son existence privée, et met à nu devant nous les contradictions de son cœur; Tibulle et, à un moindre degré, Propertius nous révèlent souvent leur vie et leur âme; Horace lui-même nous livre à chaque instant des fragments d'une confession générale, si on peut appeler ainsi des aveux où il entre si peu de repentir; puis ce trait éminemment romain disparaît dans l'art conventionnel et dans l'imitation de la poésie alexandrine. Le christianisme, qui approfondit l'analyse des âmes, aurait dû développer ce genre, mais il n'a pas, dans la période antique, produit de poésie adéquate à sa valeur morale, et c'est en prose qu'il a inspiré, dans les *Confessions* de saint Augustin, l'un des plus saisissants examens de conscience que l'humanité ait produits.

Ce n'est en général que lentement que la poésie personnelle arrive à se faire jour : le moyen âge l'a peu connue, au moins en France, car Dante a rempli de sa puissante personnalité toutes ses œuvres, même les plus objectives en apparence. Chez nous la poésie lyrique, organe naturel de l'expansion de l'âme du poète en dehors de lui, a presque exclusivement servi de véhicule à des sentiments de pure convention, dont on apprenait la combinaison et l'expression comme on apprenait les règles de la construction des strophes et de leur mise en musique. Ça et là cependant, nous trouvons quelques notes qui annoncent de loin Villon. Colin Muset nous

fait connaître ses goûts de gentil bien-être et quelques épisodes de son existence vagabonde. Rutebeuf étale sous nos yeux, — mais peut-être avec l'exagération professionnelle, — sa vie précaire de jongleur et les petites misères de son ménage. Plus tard, Eustache Deschamps, dans beaucoup de ses innombrables ballades, se met lui-même en scène pour nous confier ses ennuis domestiques, ses mésaventures de cour, ses impressions de voyage, et nous parle librement de son physique, de sa santé, surtout de ses besoins d'argent. Christine de Pisan a laissé s'échapper dans ses gracieuses poésies, — dont la plupart ont sans doute, malheureusement, été composées au nom d'autres personnes, — plus d'un soupir sur son triste veuvage. Dans le monde factice qu'anime l'ingéniosité de Charles d'Orléans passe aussi un souffle de la vie réelle de l'auteur, vie qui eût été si vraiment poétique s'il avait su l'exprimer et d'abord, on peut le dire, la comprendre. Mais aucun poète ne s'était encore avisé de se prendre lui-même pour le sujet central de son œuvre, celui vers lequel tout converge, et c'est ce qu'a fait l'auteur du *Testament*, car toutes les marionnettes dont il tient les fils dansent leur ronde autour de lui et sont en rapport intime avec celui qui les fait mouvoir.

De cette poésie qu'il avait inaugurée il est resté longtemps le seul représentant. Les poètes du xvi^e siècle étaient trop occupés à copier les modèles grecs, latins et italiens pour avoir le loisir de regarder en eux-mêmes : seul Du Bellay a mis un peu de son âme dans deux ou trois sonnets, qui par là même se détachent du reste de son œuvre. Regnier parle de lui-même avec une franchise qui rappelle celle de Villon, et qui par endroits est aussi pathétique ou aussi cynique ; mais Regnier est en tout un isolé. Au xvii^e siècle, attaché avant tout à l'expression noble, élégante et juste d'idées générales, il n'y a que La Fontaine qui laisse çà et là percer quelque trait naïf ou charmant sur sa façon de comprendre et de goûter la vie, sur son âme indolente, voluptueuse et tendre. Il faut franchir tout le xviii^e siècle — purement intellectuel — pour retrouver dans André Chénier, élève des élégiaques latins, mais les dépassant en profondeur, la sincérité des cris sortis du cœur et l'expression passionnée des ivresses et des dégoûts de la vie. Cependant la poésie personnelle avait jailli en Allemagne dans les *Lieder* de Goethe et devait arriver à une rare perfection dans ceux de Heine. Les poètes anglais en faisaient un instrument d'analyse minutieuse avec Wordsworth ou, avec Byron, une orgueilleuse provocation. En France elle s'éveillait avec Lamartine, bien que ce noble

poète n'ait livré à sa lyre que la partie la plus vague, la plus généralement humaine, de ses sentiments. Alfred de Vigny, dès son début et jusqu'à la fin, a fait retentir sur la sienne la plainte altière de son âme orgueilleuse et solitaire. Quant à Victor Hugo, sous forme d'épanchements personnels, il a développé des thèmes plutôt qu'il n'a exprimé des émotions, sauf dans la partie de son œuvre consacrée à la plus grande douleur de sa vie. Alfred de Musset, qui se piquait d'avoir « un cœur humain à lui », différent de celui des autres, a été dans la première moitié du siècle le vrai représentant de la poésie personnelle, et lui a donné un charme à la fois exquis et troublant. Puis sont venus trois poètes bien différents, mais qui tous trois ont cherché leur inspiration dans leur être intime et dans les luttes que s'y livrent des sentiments contradictoires, Baudelaire, Sully Prudhomme et Verlaine. Le dernier seul est de la vraie lignée de Villon, et je reparlerai de lui en étudiant l'influence de celui-ci ; mais tous trois ont en commun avec l'auteur du *Testament* d'avoir, si l'on ose dire ainsi, fait leur lyre de leur propre cœur. Le premier vivait cependant à l'époque où Gautier et Leconte de Lisle enseignaient à la poésie l'impassibilité ; le second avait appartenu à ce groupe des Parnassiens qui, sous l'inspiration de ces maîtres, regardait la poésie comme l'expression aussi parfaite que possible des choses éternelles et déclarait indignes d'elle les petites aventures de la vie réelle de chacun ; le troisième a été le persécuteur de cette école qui, en n'exprimant les sentiments que par des symboles, leur enlève par cela même toute individualité. Mais la nature chez eux a été plus forte que l'enseignement ou le milieu :

Puisque c'est ton métier, misérable poète,

dit Musset avec un juste sentiment du destin invincible auquel obéissent les poètes ainsi doués,

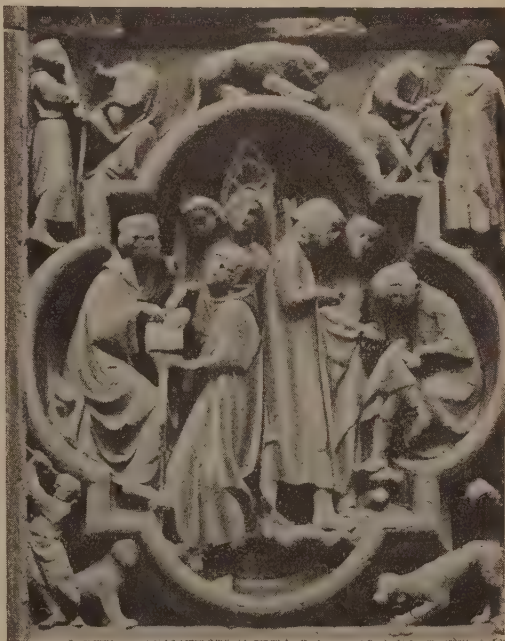
Puisque c'est ton métier de faire de ton âme
Une place publique, et que, joie ou douleur,
Tout demande sans cesse à sortir de ton cœur...

Eh bien ! ce besoin, qui pousse, comme Musset l'a dit ailleurs si magnifiquement, le poète à offrir son cœur en pâture aux autres hommes, Villon est le premier qui l'ait ressenti, et c'est par là que son œuvre est surtout originale et qu'il mérite le nom de premier des poètes modernes.

Il mérite celui de poète et même, çà et là, de grand poète, par des qualités variées. La plus saillante, celle qui le caractérise peut-être le plus,

est la facilité avec laquelle il passe d'un ton à l'autre, entremêlant sans cesse le plaisant au sérieux, allant du rire aux larmes avec une brusquerie apparente qui sans doute est chez lui surtout instinctive, mais qu'il a certainement dirigée avec intention pour produire un effet artistique, comme l'a fait, seul après lui avec autant de maestria, un poète qui, supérieur assurément, lui ressemble en plus d'un point, Henri Heine. Ce mélange fait parfois, chez l'un comme chez l'autre, l'effet d'une dissonance aiguë, quand, par exemple, une rêverie mélancolique se termine par un sarcasme ou qu'une facétie burlesque sert d'introduction à l'effusion la plus émue. Mais cette dissonance est un effet voulu, qui, en secouant les nerfs du lecteur, accroît et rend plus vibrante l'impression qu'il s'agit de leur communiquer. On a dit avec raison, je l'ai déjà remarqué, que « je ris en pleurs » est la vraie devise de notre poète.

Il a ensuite le don d'observer la réalité extérieure et d'en rendre surtout l'aspect pittoresque ou comique. Pour ne rappeler que les exemples cités plus haut, il a vu en poète et il a su peindre en artiste les vieilles accroupies autour de leur petit feu de chénevottes, et les femmes assises dans



SCÈNE DE LA VIE DES ÉCOLIERS DE NOTRE-DAME AU XIII^e SIÈCLE.

l'églisé sur le repli de leurs robes, et les écoliers modèles tenant leurs pouces dans leurs ceintures, et le bon Jean Cotart allant se coucher en trébuchant, et les crânes entassés dans les charniers des Innocents, et les squelettes des pendus balancés par le vent aux poutres de Montfaucon.

Avec ce don d'observateur et de peintre, il a de la gaité et de l'esprit. Même quand on ne saisit pas exactement le sens de ses plaisanteries, on en rit involontairement, tant il est visible qu'il s'en amuse, tant on devine l'effet qu'elles devaient produire sur ceux qui les entendaient pleinement, tant l'agencement même des mots, souvent imprévus, est plein d'enjouement communicatif. Lisez par exemple ce huitain, où il ridiculise un personnage dont nous savons seulement qu'il était sergent à verge au Châtelet; nous entendons d'ici les risées des auditeurs familiers avec la victime et nous voyons le dépit de celle-ci :

Item, donne au Prince des Sots,
Pour un bon sot, Michaut du Four,
Qui à la fois¹ dit de bons mots
Et chante bien Ma douce amour,
Je lui donne, avec le bonjour;
Brief, mais qu'il fust² un peu en point³,
Il est un droit sot de séjour
Et est plaisant... où il n'est point.

Ses plaisanteries ne sont pas toujours délicates, ni fines; il tombe souvent, et sans le faire exprès, dans une basse trivialité, comme font d'ailleurs presque tous ses contemporains, et il abuse du jeu de mots, bien qu'il en tire parfois d'heureux effets⁴. Mais il a une verve jaillissante qui entraîne et à laquelle on pardonne ses écarts. Sa langue est inégale : obscure, empôtrée et maladroite quand il veut l'élever au style noble, elle est souvent d'un tour vif et aisé, d'un jet dru, d'une précision merveilleuse. Le besoin de la rime, qui revient si rigoureusement dans ses huitains sur trois rimes et surtout dans ses ballades, le fait tomber dans des superfluités ou des impropriétés; mais quand il est dans ses bons moments, il choisit ses mots avec un rare bonheur et n'en admet ni d'inutiles ni de faibles. Sa syntaxe est trop souvent imparfaite et négligée : c'est son plus grand défaut d'écrivain et l'une des plus grandes causes de l'incertitude et

1. De temps en temps. — 2. S'il était seulement. — 3. Dispos, frais (se dit proprement d'un cheval bien reposé). — 4. La reine Blanche ou blanche comme lis, où blanche est nom propre ou nom commun, est un vers délicieux par son équivoque même.

de l'obscurité de son texte. On dirait qu'il a mis une sorte d'affectation d'insouciance à commencer l'un et l'autre de ses poèmes par une phrase qu'il a laissée inachevée : « Je, François Villon, escolier », n'est le sujet d'aucun verbe ; « En l'an trentiesme de mon aage » entame une phrase, qui est interrompue par une incise, « Nonobstant maintes peines eues, etc. », et qui ne se termine pas. Cette maladresse à construire des propositions un peu longues ou une chaîne de propositions était commune alors et s'est prolongée fort tard. Regnier, en cela comme en d'autres choses, est fâcheusement l'émule de Villon : il est telle de ses satires qui, elle aussi, débute par un commencement de phrase resté suspendu en l'air. Il a fallu les soins attentifs et minutieux des puristes du xvii^e siècle pour astreindre les écrivains à mettre dans leur syntaxe l'ordre et la dépendance qui ont tant contribué à donner à l'élocution française cette clarté qui la distingue entre toutes.

(*François Villon*, 1901, Hachette, édit.)



UN COURS AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON
d'après une miniature du xv^e siècle.

ANDRÉ CHEVRILLON

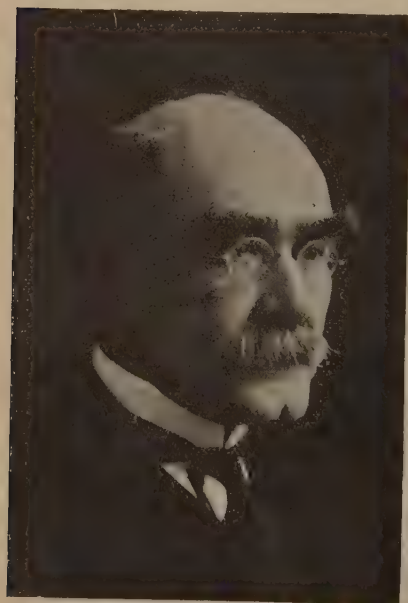
Né en 1860

M. André Chevrillon s'est distingué dans la critique contemporaine par son intelligence des choses et des hommes de l'étranger. Ses impressions de voyage et ses études anglaises contiennent des vues profondes sur les mœurs et sur les idées. On en jugera par ce fragment d'un de ses plus célèbres articles, consacré à Rudyard Kipling, écrivain souvent difficile à bien comprendre et dont M. Chevrillon explique, avec une rare pénétration, les sources et le développement.

Rudyard Kipling.

I

Le plus notable événement des douze dernières années dans l'histoire littéraire d'outre-Manche, c'est à coup sûr l'apparition de M. Rudyard Kipling. Au moment où poètes, conteurs et peintres cherchaient encore leurs inspirations dans l'art symbolique, dans l'art celtique, dans celui de la France contemporaine et du moyen âge, dans celui de l'Italie préraphaélite, et



Cliché H. Manuel.

RUDYARD KIPLING.

s'efforçaient d'être nouveaux à force de science, de culture, de sympathie intelligente et déliée, l'Angleterre recevait de l'Inde les premiers contes d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui étonnaient par leur accent impérieux et direct, par leur élan de vie presque dur et raide dans son

excès de vigueur, par l'étendue de l'expérience personnelle, par la sûreté de métier dont ils témoignaient. Soudain, les critiques laissaient de côté leurs auteurs habituels et se trouvaient obligés de s'occuper de ce nouveau venu. Toutes les originalités atteintes à force de recherches et de raffinements poussés jusqu'à la mièvrerie, pâlissaient auprès de cet art brutal et franc comme le rouge clair et cru d'une jaquette de soldat anglais.

En effet, M. Kipling était Anglais d'une façon simple, violente et, de plus, très nouvelle. L'Angleterre qu'il peignait et que son talent manifestait n'était pas celle des chemins creux et des bruyères du Devonshire ou du Surrey, ni celle des usines noyées dans les brouillards de Londres ou du Lancashire; c'était cette « plus grande Angleterre » qui commence à se connaître comme un seul être, dont les mers intérieures sont des océans, dont les rives sont les plages et les falaises du Canada, du Cap, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre impériale que peuplent des jeunes gens constructeurs de villes et de chemins de fer, missionnaires de la civilisation anglaise, et que l'on rencontre dans les fumoirs de tant de steamers en *tennis-shoes*¹, en casquettes de voyage, la pipe de bruyère à la bouche, buvant leur *whisky and soda*², échangeant des récits de chasse et d'affaires.

M. Kipling lui-même était né dans l'Inde³. Il y avait passé une partie de son enfance et de son adolescence. La grand'route de Londres à Bombay, les docks de Tilbury, l'énorme Tamise jaune où se serrent monstrueusement dans la brume couleur de suie, entre les rives de boue gluante,

1. Chaussures de tennis. — 2. Mélange de sirop, d'eau gazeuse et de whisky. — 3. M. R. Kipling est né à Bombay en décembre 1865. Il vint de très bonne heure en Angleterre et retourna chez ses parents dans l'Inde à dix-sept ans, ayant refusé de passer par une des Universités anglaises. A Lahore, où son père habitait, il entra dès son retour à la *Civil and Military Gazette* et y publia ses premiers contes, qui plus tard furent réunis sous le titre : *Plain Tales from the Hills*. — *The Story of the Gadsbys*, *In Black and White* furent aussi écrits à Lahore. C'est vers la fin de 1886 que l'Angleterre commença à connaître Kipling. En 1888, il quitta la *Civil and Military Gazette* de Lahore, et, après des voyages dans l'Inde, en Birmanie, en Chine, en Amérique, vint s'installer à Londres, où il écrivit *The Light that failed*. Il s'est marié en 1892 et presque aussitôt après partit pour le Japon, puis les États-Unis, où il habita plusieurs années, venant de temps en temps en Angleterre. Il a récemment visité l'Afrique australe. M. Kipling parle de son père, directeur du musée de Lahore, comme d'un homme d'une surprenante imagination, à qui il doit les sujets de ses plus beaux contes. Il est le neveu de Burne Jones, auprès duquel il a vécu à partir de 1896. Cette parenté est remarquable, quand on songe que les noms de Burne Jones et de Kipling représentent deux types d'âmes et d'art opposés, le second ayant détrôné le premier qui régnait en Angleterre jusqu'à l'apparition de Kipling. (*Notes de l'auteur.*)

entre les alignements d'usines et de magasins, les chapelets et les paquets de grands steamers noirs, — la joie du bateau qui entre dans son élément et commence à tanguer au rythme de la Manche, le défilé des pâles côtes anglaises et des phares, l'adieu d'Ouessant, dont les feux tournent à l'horizon comme les ailes d'un moulin dans la nuit brumeuse; les grands champs libres de l'Atlantique, ses larges houles massives, ses eaux noires comme du marbre à force d'être profondes, — les indigos, et le soir, au crépuscule, les tressaillements vineux de la Méditerranée, la chaleur et les bouges de Port-Saïd, la lente et solennelle traversée du canal entre les claires étendues de sables, les torpeurs de la mer Rouge, la directe descente vers le sud rendue sensible par la fuite lente des étoiles familières, — Aden, avec sa désolation de terre incendiée, les mornes splendeurs de l'Océan Indien, la subite tombée des nuits poudroyantes d'étoiles après le monotone aveuglement des jours, — l'arrivée enfin au pays d'humanité antique, nue et fourmillante comme en rêve sous les cocotiers, — tout cela semblait lui être connu comme à nous le voyage annuel au pays de vacances; tout cela il l'avait aimé, il l'avait senti, non pas, comme notre Loti, avec une mélancolie passive et demi-neurasthénique, avec un frisson de douleur et de volupté à l'idée de la mort et des grandes forces éternelles, mais en homme d'action qui ne voit dans ces forces que des résistances où exercer son effort, aiguïser sa volonté, fortifier sa personnalité, préciser et endurcir son orgueil, trouvant à les combattre le plaisir âpre d'un sport excitant et dangereux, lui demandant des sensations véhémentes et subites, les agressives et brutales ivresses d'un alcool violent, repaissant sombrement son imagination de leurs terreurs et de leurs mystères.

Ces fortes sensations, ces mystères, ces terreurs, de très bonne heure la terre de l'Inde l'en avait rassasié. A peine sorti de l'adolescence, parlant plusieurs langues indigènes, il l'avait, pendant plusieurs années, parcourue en touriste, en vagabond, en bohémien : à Lahore, correcteur d'épreuves et rédacteur d'un journal, il avait passé les nuits d'été où l'on suffoque, dès que le *pankah*¹ s'arrête, à travailler dans le vacarme de l'imprimerie. Plus tard, correspondant du même journal, il avait, à l'entendre, suivi les régiments aux frontières, couché sous la tente avec les soldats, vécu dans l'intimité de Tommy Atkins², et il l'aimait à cause de

1. *Pankah*, éventail suspendu au plafond. -- 2. Nom populaire du soldat anglais.

sa force, produit de la nourriture abondante et du grand exercice physique, à cause de sa rudesse disciplinée, de ses simples et puissants instincts batailleurs, de sa passion et de son respect pour les coups de poing, la bière, le whisky et la viande. Il avait bu le champagne au méss avec les officiers corrects, le soir, en habit, après les parties de polo; entendu les histoires et les légendes du régiment. A l'entendre encore, il avait vu pendre, fusiller et massacrer, et le vertige de la bataille, l'odeur fade du rouge sang huileux, le subit délire de l'homme qui fonce en avant pour tuer, lui avaient paru bons. Aussi bien il avait fréquenté le brahme, le mendiant sacré, le babou à lunettes, méprisables malgré sa haute culture, hésitant et obséquieux devant la décision simple, l'énergie froide et sûre de la race conquérante. Le soir, dans les rues étroites jonchées de fleurs, où glissent des pieds nus, dans les échoppes des étroits bazars dont l'atmosphère entête, il avait écouté les classiques et verbeux conteurs indigènes. Il avait vu le Gange jaune charrier les cadavres gonflés, l'orage équatorial enténébrer le ciel et étouffer la terre, l'arrivée subite des pluies diluviennes noyer les routes, fondre et détruire les murs de boue séchée. Il avait senti « l'odeur du grand empire indien quand il se change pour six mois en un enfer ». Les famines qui jettent à terre les squelettes par multitudes lui étaient bien connues et, de même, les silencieux travaux du choléra qui, par l'été pâmé de chaleur, « vient régler les comptes de la Nature avec un gros crayon rouge », quand la population s'est mise à pulluler trop vite. Il avait assisté aux pèlerinages qui rassemblent cinq cent mille Hindous autour d'une tombe sacrée, aux fêtes religieuses qui s'achèvent par des émeutes dans les rues, aux batailles entre les foules hindoues et musulmanes que la police anglaise pousse et disperse à coups de canne. Surtout il avait regardé le grouillement lisse et brun des multitudes asiatiques, sous le ciel blanchi, épuisé de chaleur, et la vie humaine lui était apparue chose abondante et de vil prix. Parce qu'il avait vu se coudoyer les religions et les morales étranges et différentes, il semblait ne reconnaître ni morale, ni religion : les idées de cet adolescent sur l'homme et sur la vie étaient singulièrement cyniques et précoces, faites pour secouer le respectable lecteur anglais protestant. A ce lecteur qui le lisait, assis dans sa *bay-window*, après son thé, ses œufs et ses confortables beurrées du matin, ou le dimanche, au retour du décent service anglican, il enseignait que, pour vivre véritablement, il faut ressembler à ces jeunes officiers anglais qui, dès vingt-quatre ans, dans l'Inde, en Birmanie, sous le soleil

hostile et qui verse la fièvre, en pays mal connu et révolté, détachés avec une poignée d'hommes dont ils ont la garde, ayant charge d'existences humaines, commandent, veulent, décident, et, indifférents à la vue quotidienne du cadavre humain, ont déjà fait fusiller le meneur ou l'espion. A ce même lecteur il décrivait ce qu'est un champ de bataille, où l'on n'a pas enterré les morts, où les troupeaux d'hommes abattus « retournent en masses à leurs origines ». Il paraissait savourer d'atroces souvenirs : trop tôt il avait aperçu les noirs dessous d'épouvante d'où émerge, comme d'un dangereux océan quelque luxueux navire hôtel, notre vie civilisée. Non seulement dans les pays sauvages il avait sondé les abîmes, et il en avait eu peur, mais à Londres, dans l'East End, dans les *slums* de brique suintante et jaune, parmi les ivrognesses affalées sur les trottoirs, dans les bouges où des bêtes à faces de cire pâle couchent en troupe pour deux sous la nuit, près de l'énorme et sinistre Tamise, il avait senti la terreur de sombrer, de couler dans les bas-fonds de cette société anglaise qui sont plus désespérés que les autres. Ça et là coupée de rêves visionnaires et d'heures hallucinées d'égoïste et féroce amour, la vie lui apparaissait comme un sanglant combat, une lutte acharnée pour subsister et prendre sa part à la curée ; il jugeait que l'homme est vraiment un loup pour l'homme, et de toutes ces noires et rouges imaginations il jouissait àprement, avec un frisson de tous ses nerfs, un raidissement de la volonté qui se tend pour lutter et vaincre. Par choix, il s'attachait aux êtres simples, d'énergie brutale, dont les impulsions d'attaque et les réactions de défense sont intactes et franches ; il prenait ses héros dans les tripots, dans les casernes, et, s'il peignait le civilisé, il l'éloignait de la civilisation ; il montrait l'officier combattant, en guerre contre l'Afghan ou le Derviche, ou bien le civil servant, hier étudiant de la traditionnelle Oxford, aujourd'hui maître responsable d'un district grand comme un comté, tous deux affirmant d'abord leur volonté de gentleman, que l'aristocratique éducation anglaise a trempée comme une claire épée, — ou bien, au contraire, vaincus, défaits, réduits à l'éternel fonds de misère humaine, acculés par la solitude trop longue, la fatigue, la souffrance, les torrides nuits sans sommeil, à l'hébétément, à la folie ou à la mort. Derrière ces groupes vivants, toujours de vastes et tragiques décors : Londres, le plus accablant des spectacles humains, obscure, vague, avec le pullulement infini de ses maisons basses qui se pressent, pareilles, se suivent, se perdent, se continuent toujours dans le brouillard, ou bien des paysages mornes à force de

splendeur : le désert, la mer libre, les mers australes de la planète, où le continents s'allongent et finissent en pointes, des cercles d'eau « si solitaires que le soleil a l'air d'avoir peur en surgissant le matin au-dessus d'elles », ou bien l'Inde avec sa terre odorante et brune, ses inflexibles étés, ses déluges et ses sécheresses, ses fleuves limoneux, ses trente-trois millions de dieux, ses deux cent quatre-vingts millions d'hommes, ses provinces cultivées où deux mille habitants se pressent par mille carré, et ses villes mortes de grès rouge, oubliées sur les sables jaunes, — où des singes et des paons s'ébattent à l'ombre des palais de marbre, entre les tombes monumentales des empereurs mongols.

(*Études Anglaises*, 1^{re} série, Hachette, édit.)



BOIS de H. BROUTELLE.



FRISE DÉCORATIVE
par Bernard Picard (1673-1733).

L'HISTOIRE. — LA PHILOSOPHIE

MICHELET

1798-1874

Michelet, fils d'un modeste imprimeur, eut une enfance pénible et laborieuse. Soutenu par une énergique volonté, il devint docteur ès lettres, agrégé, professeur au collège Sainte-Barbe, et enfin titulaire de la chaire d'histoire du Collège de France; en même temps il était chef de la division historique aux Archives. Son premier ouvrage fut une *Histoire romaine* (1828). Puis il publia de 1833 à 1844, les six premiers volumes de son *Histoire de France* (des origines à François I^{er}); son talent est alors en parfait équilibre.

Les approches de la révolution de 1848, commencent à troubler sa quiétude. Il publie en 1846 *le Livre du peuple*; et il s'avise qu'il ne saurait comprendre l'histoire de la monarchie absolue, s'il n'a pas auparavant étudié la Révolution. Il interrompt donc son *Histoire de France* à François I^{er}, et il publie, de 1847 à 1853, son *Histoire de la Révolution*, œuvre de foi et de propagande, plutôt qu'œuvre de science. — D'ailleurs, tout contribuait à rompre cet équilibre dont il jouissait la veille. Le coup d'État de 1851 l'avait chassé de sa chaire du Collège de France et de sa place aux Archives. Quand Michelet reprend, en 1855, la suite de son *Histoire de France*, il en veut à la monarchie des persécutions de Louis-Napoléon Bonaparte; il a perdu la sérénité et le sang-froid; il a seulement conservé et exagéré ses qualités de poète et de visionnaire. Les derniers volumes de l'*Histoire de France* paraissent de 1855 à 1867. Puis, Michelet écrit différents ouvrages descriptifs et poétiques : *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*, etc. Il meurt à Hyères, en 1874.

Michelet a donné lui-même sa formule. Pour lui, l'histoire doit être la *résurrection de la vie intégrale du passé*. Il veut combiner la méthode de Thierry et celle de Guizot: « ce livre, dit-il en 1833, est un *récit* et un *système* ».

Qu'on l'envisage dans telle de ses parties (arts au moyen âge, Jeanne d'Arc); ou dans son ensemble, elle étonne et charme par ce mélange de documentation *solide* et de poésie. — Ajoutons que Michelet éprouve avec une sincérité vrai-

ment touchante les grands sentiments qu'il veut faire partager à ses lecteurs. Sa sensibilité, son amour pour les humbles, ses ravissements devant l'art gothique, son respect religieux pour Jeanne d'Arc, ses colères contre l'or et contre Satan, tout cela fait de ses premiers volumes un poème épique. Ainsi Michelet réalise cette résurrection par le document, le symbole et la poésie.

Dans la seconde partie de son *Histoire de France*, Michelet conserve ses qualités de vie et d'enthousiasme. Mais sous l'influence de ses passions politiques, il perd quelque chose de son impartialité; et il tombe parfois dans le pamphlet.

Son style est *romantique* : il est imagé, vivant, poétique; mais souvent touffu, exagéré, emphatique.

Comment Michelet a fait son livre

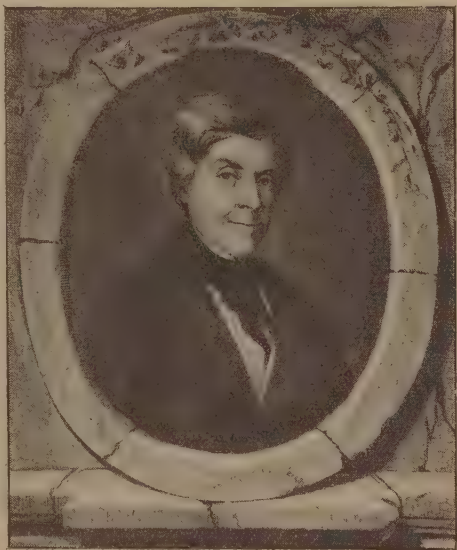
(Préface de 1869).

... Lorsque je commençai, un livre de génie existait, celui de Thierry¹. Sagace et pénétrant, délicat interprète, grand ciseleur, admirable ouvrier, mais trop asservi à un maître.

Ce maître, ce tyran, c'est le point de vue exclusif, systématique de la perpétuité des races. Ce qui fait, au total, la beauté de ce grand livre, c'est qu'avec ce système, qu'on croirait fataliste, partout on sent respirer en dessous un cœur ému contre la force fatale, l'invasion, tout plein de l'âme nationale et du droit de la liberté.

Je l'ai beaucoup aimé et admiré. Cependant, le dirai-je? ni le matériel, ni le spirituel ne me suffisait dans son livre.

Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissaient avoir

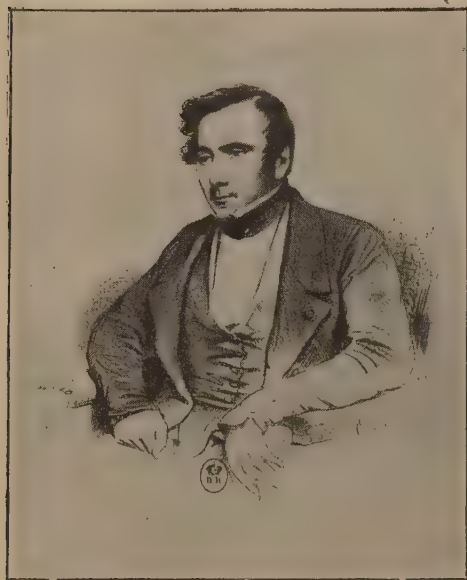


MICHELET

D'après la lithographie de Toullion.

1. A. Thierry, *L'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 1825.

besoin qu'on mît dessous une bonne forte base, la terre, qui les portât et les nourrit. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises, où le sol manque. Et notez que ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme.



AUGUSTIN THIERRY EN 1840

D'après la lithographie d'Émile Lassalle.

La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacée presque, à mesure que chacune s'élabore, se personifie... Contre ceux qui poursuivent cet élément de race et l'exagèrent aux temps modernes, je dégageai de l'histoire elle-même un fait moral énorme et trop peu remarqué. C'est le puissant *travail de soi sur soi*, où la France, par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts. De l'élément romain municipal, des tribus allemandes, du clan celtique, annulés,

disparus, nous avons tiré à la longue des résultats tout autres, et contrairement même, en grande partie, à tout ce qui les précéda.

La vie a sur elle-même une action de perpétuel enfantement, qui, de matériaux préexistants, nous crée des choses absolument nouvelles. Du pain, des fruits que j'ai mangés, je fais du sang rouge et salé qui ne rappelle en rien ces aliments d'où je les tire. Ainsi va la vie historique, ainsi va chaque peuple se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des

éléments, qui y restent sans doute à l'état obscur et confus, mais sont bien peu de chose relativement à ce que fit le long travail de la grande âme.

La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de la Liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée.*

En résumé, l'histoire, telle que je la voyais en ces hommes éminents (et plusieurs admirables) qui la représentaient, me paraissait encore faible en ses deux méthodes : — *Trop peu matérielle*, tenant compte des races, non du sol, du climat, des aliments, de tant de circonstances physiques et physiologiques. — *Trop peu spirituelle*, parlant des lois, des actes politiques, non des idées, des mœurs, non du grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale. Surtout peu curieuse du menu détail érudit, où le meilleur peut-être, restait enfoui aux sources inédites.

Ma vie fut en ce livre, elle a passé en lui. Il a été mon seul événement. Mais cette identité du livre et de l'auteur n'a-t-elle pas un danger ? L'œuvre n'est-elle pas colorée des sentiments, du temps de celui qui l'a faite ?

C'est ce qu'on voit toujours. Nul portrait si exact, si conforme au modèle, que l'artiste n'y mette un peu de lui... En pénétrant l'objet de plus en plus, on l'aime, et dès lors on regarde avec un intérêt croissant. Le cœur ému, la seconde vue voit mille choses invisibles au peuple indifférent. L'histoire, l'historien, se mêlent en ce regard. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Là s'opère une chose que l'on n'a point décrite et que nous devons révéler :

C'est que l'histoire, dans le progrès du temps, fait l'historien bien plus qu'elle n'est faite par lui. Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père. S'il est sorti de moi d'abord, de mon ouvrage (trouble encore) de jeunesse, il m'a rendu bien plus en force et en lumière, même en chaleur féconde, en puissance réelle de ressusciter le passé. Si nous nous ressemblons, c'est bien. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui...

Voilà comment quarante ans ont passé. Je ne m'en doutais guère lorsque je commençai. Je croyais faire un abrégé de quelques volumes peut-être en quatre ans, en six ans. Mais on n'abrège que ce qui est bien connu. Et ni moi, ni personne alors, ne savait cette histoire.

Après mes deux premiers volumes seulement, j'entrevis dans ses perspectives immenses cette *terra incognita*. Je dis : « Il faut dix ans... » Non, mais vingt, mais trente... Et le chemin allait s'allongeant devant moi, je

ne m'en plaignais pas. Aux voyages de découvertes, le cœur s'étend, grandit, ne voit plus que le but. On s'oublie tout à fait. Il m'en advint ainsi. Poussant toujours plus loin dans ma poursuite ardente, je me perdis de vue, je m'absentai de moi, j'ai passé à côté du monde, et j'ai pris l'histoire pour la vie.

La voilà écoulée, je ne regrette rien, je ne demande rien. Eh! que demanderais-je, chère France, avec qui j'ai vécu, que je quitte à si grand regret! Dans quelle communauté j'ai passé avec toi quarante années (dix siècles)! Que d'heures passionnées, nobles, austères, nous eûmes ensemble, souvent, l'hiver même, avant l'aube! Que de jours de labeur et d'étude au fond des archives! je travaillais pour toi, j'allais, venais, cherchais, écrivais, je donnais chaque jour de moi-même tout, peut-être encore plus. Le lendemain matin, te trouvant à ma table, je me croyais le même fort de ta vie puissante et de ta jeunesse éternelle.

Mais comment, ayant eu ce bonheur singulier d'une telle société, ayant de longues années vécu de ta grande âme, n'ai-je pas profité plus en moi? Ah! c'est que pour te refaire tout cela, il m'a fallu reprendre ce long cours de misère, de cruelle aventure, de cent choses morbides et fatales. J'ai bu trop d'amertumes. J'ai avalé trop de fléaux, trop de vipères et trop de rois.

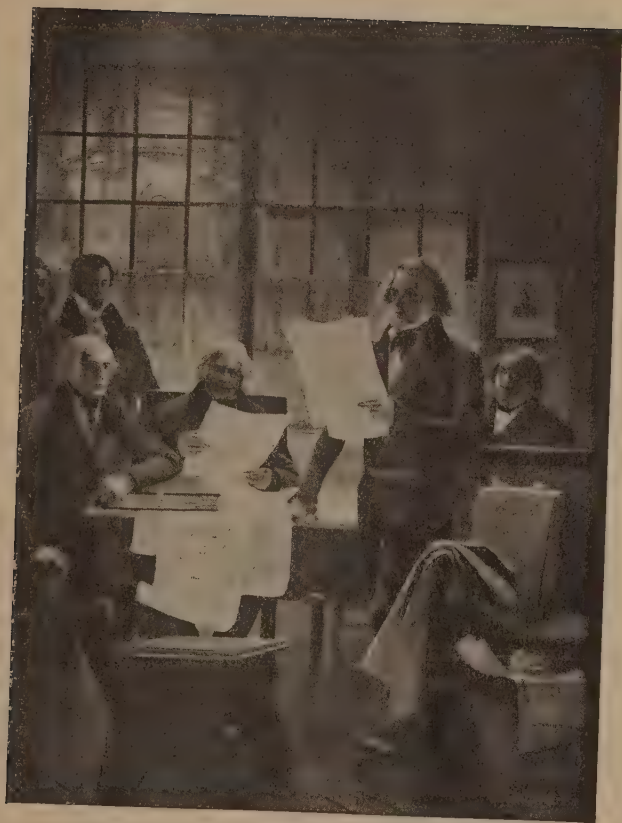
Eh bien! ma grande France, s'il a fallu, pour retrouver ta vie, qu'un homme se donnât, passât et repassât tant de fois le fleuve des morts, il s'en console, te remercie encore. Et son plus grand chagrin, c'est qu'il faut te quitter ici.

(*Préface de l'Histoire de France*, 1869,
Calmann-Lévy, éditeurs.)

Jeanne d'Arc.

Le long épisode de *Jeanne d'Arc*, au tome V, est peut-être le chef-d'œuvre de Michelet. Toutes ses qualités d'érudition, d'émotion, de couleur s'y trouvent équilibrées. On a fait plusieurs éditions séparées de *Jeanne d'Arc*, mais il vaut mieux lire ces pages dans le volume même où elles ont paru.

J'entrais un jour chez un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer, et semblait plongé dans un rêve; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même : « Elle est donc morte! dit-il. — Qui? — La pauvre Jeanne d'Arc. »



LA SORBONNE ET LE COLLÈGE DE FRANCE DE 1820 A 1870.
Edgard Quinet, Villemain, Guizot, Michelet, Cousin, Renan.
(Peinture de L. Flameng. Nouvelle Sorbonne.)

Telle est la force de cette histoire, telle sa tyrannie sur le cœur, sa puissance pour arracher les larmes. Bien dite ou mal contée, que le lecteur soit jeune ou vieux, qu'il soit, tant qu'il voudra, affermi par l'expérience, endurci par la vie, elle le fera pleurer. Hommes, n'en rougissez pas, et ne vous cachez pas d'être hommes. Ici la cause est belle. Nul deuil récent, nul événement personnel n'a droit d'émouvoir davantage un bon et digne cœur.

... L'histoire est telle :

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien, même à sa mère, rien à nul confesseur. Sans nul appui de prêtre ou de parents, elle marche tout ce temps avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors immuable elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands, elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne ; elle plonge intrépide au milieu des épées. Blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des pharisiens qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste en tout à ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes, qui feront pleurer éternellement. Abandonnée du roi et de son peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur l'échafaud le droit de la conscience, l'autorité de la voie intérieure.

Nul idéal qu'avait pu se faire l'homme n'a approché de cette très certaine réalité.

Ce n'est pas ici un docteur, un sage éprouvé par la vie, un martyr fort de ses doctrines, qui pour elles accepte la mort. C'est une fille, une enfant, qui n'a de force que son cœur.

... Quand on lui demanda, à cette fille jeune et simple qui n'avait rien fait que coudre et filer pour sa mère, comment elle avait pris sur elle de se faire homme, comment elle avait fait l'effort (elle si timide et rougis-sante) de s'en aller parler aux soldats, de les mener, de les commander, les réprimander, les forcer de combattre...

Elle ne dit qu'un mot :

« *La pitié* qu'il y avait au royaume de France. »

... Souvenons-nous toujours, Français, que la Patrie, chez nous, est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous.

(*Histoire de France*, t. V, 1869, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)

L'Hirondelle.

Dans son livre intitulé *l'Oiseau* (1856), Michelet a sans doute fait plutôt œuvre d'imagination et de poésie que de science. Mais sa poésie sort toujours des choses réelles; le fond en est précis et solide; l'imagination brode, développe, colore, mais elle n'invente pas.

L'hirondelle, prise dans la main et envisagée de près, est un oiseau laid et étrange, avouons-le; cela tient précisément à ce qu'elle est l'oiseau par excellence, l'être entre tous né pour le vol. La nature a tout sacrifié à cette destination : elle s'est moquée de la forme, ne songeant qu'au mouvement; et elle a si bien réussi, que cet oiseau, laid au repos, au vol est le plus beau de tous.

Des ailes en faux, les yeux saillants, point de cou (pour tripler la force); de pied, peu ou point : tout est aile. Voilà les grands traits généraux. Ajoutez un très large bec, toujours ouvert, qui happe sans arrêter, au vol, se ferme et se rouvre encore.

Ainsi, elle mange en volant, elle boit, se baigne en volant, en volant nourrit ses petits.

Si elle n'égale pas en ligne droite le vol foudroyant du faucon, en revanche elle est bien plus libre; elle tourne, fait cent cercles, un dédale de figures incertaines, un labyrinthe de courbes variées, qu'elle croise, recroise à l'infini. L'ennemi s'y éblouit, s'y perd, s'y brouille, et ne sait plus que faire.

Elle le lasse, l'épuise; il renonce. et la laisse non fatiguée. C'est la vraie reine de l'air; tout l'espace lui appartient par l'incomparable agilité du mouvement. Qui peut changer ainsi à tout moment d'élan et tourner court? Personne. Sa chasse infiniment variée et capricieuse d'une proie toujours tremblotante, de la mouche, du cousin, du scarabée, de mille insectes qui flottent et ne vont point en ligne droite, c'est sans nul doute la meilleure école du vol, et ce qui rend l'hirondelle supérieure à tous les oiseaux.

La nature, pour arriver là, pour produire cette aile unique, a pris un parti extrême. celui de supprimer le pied. Dans la grande hirondelle d'église, qu'on appelle martinet, le pied est atrophié. L'aile y gagne : on croit que le martinet fait jusqu'à vingt-cinq lieues par heure. Cette épouvantable vitesse l'égale à la frégate même. Le pied, fort court chez la frégate, n'est chez le martinet qu'un tronçon; s'il pose, c'est sur le ventre : aussi, il ne pose guère. Au rebours de tout autre être, le mouvement seul est son repos. Qu'il se lance des tours, se laisse aller en l'air, l'air le berce amoureusement, le porte et le délasse. Qu'il veuille s'accrocher, il le peut de ses faibles petites griffes. Mais qu'il pose, il est informe et paralytique, il sent toute aspérité, la dure fatalité de la gravitation l'a repris; le premier des oiseaux semble tomber au reptile.

Prendre l'essor d'un lieu, c'est pour lui le plus difficile; aussi, s'il niche si haut, c'est qu'au départ il doit se laisser choir dans son élément naturel. Tombé dans l'air, il est libre, il est maître; mais jusque-là serf, dépendant de toute chose, à la discrétion de qui mettrait la main sur lui.

Le vrai nom du genre, qui dit tout, c'est le nom grec. *Sans pied* (*Apode*). Le grand peuple des hirondelles, avec ses soixante espèces, qui remplit la terre, l'égaye et la charme de sa grâce, de son vol et de son gazouillement, doit toutes ces qualités aimables à cette difformité d'avoir peu, très peu de pied : elle se trouve à la fois la première de la gent ailée par le don, l'art complet du vol, d'autre part la plus sédentaire et la plus attachée au nid.

Chez cette tribu à part, le pied ne suppléant point l'aile, l'éducation des jeunes étant celle de l'aile seule et le long apprentissage du vol, les petits ont longtemps gardé le nid, longtemps sollicité les soins, développé la prévoyance et la tendresse maternelles. Le plus mobile des oiseaux s'est trouvé lié par le cœur. Le nid n'a pas été le nid nuptial d'un moment, mais un foyer, une maison, l'intéressant théâtre d'une éducation difficile et de

sacrifices mutuels. Il y a eu une mère tendre, une épouse fidèle, que dis-je bien plus, de jeunes sœurs qui s'empressent d'aider la mère, petites mères elles-mêmes et nourrices d'enfants plus jeunes encore. Il y a eu tendresse maternelle, soins et enseignement mutuel des petits aux plus petits.

(*L'Oiseau*, 1856, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)



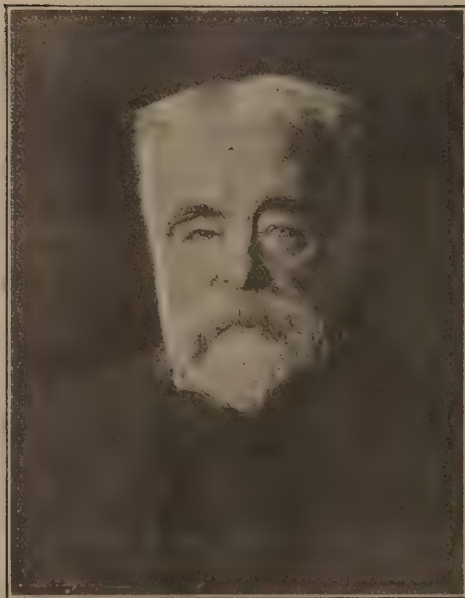
LA NOUVELLE SORBONNE.

Escalier d'honneur et entrée du Grand Amphithéâtre.

E. LAVISSE

1842-1922

Ernest Lavisse a professé l'histoire à la Sorbonne pendant de longues années :



E. LAVISSE.

Portrait par SIMON, *Illustration*, 1922.

il est mort Directeur de l'École normale supérieure. Ses principaux ouvrages sont : *la Jeunesse du Grand Frédéric*, *Trois Empereurs d'Allemagne*, et surtout une *Histoire de France* qui est aujourd'hui l'ouvrage le plus complet de ce genre. Par la vigueur et la chaleur de sa parole, comme par sa puissance de travail, Lavisse a formé de nombreux historiens, à qui il a inspiré, avec le respect du vrai, un noble patriotisme.

Il appartenait d'ailleurs à une époque féconde en historiens très distingués, qui succédaient aux Guizot, aux Thierry, aux Michelet... Ses contemporains sont Victor Duruy, Fustel de Coulanges, Albert Sorel, Chéruel, Vandal, Chuquet, Houssaye, Maspéro, Luchaire, etc... qui se partageaient le domaine de l'histoire ancienne et moderne, et laissèrent sur chaque

période des travaux qui les classent à la fois parmi les érudits et parmi les grands écrivains.

L'éducation du Grand Frédéric.

Frédéric-Guillaume, dès qu'il eut choisi les gouverneurs de son fils, leur remit, selon l'usage, une instruction sur l'éducation du prince. Il se

servit de celle qui avait été donnée à son propre gouverneur, en 1695, par le roi son père; mais il fit des corrections qui sont bien de sa main.

Frédéric I^{er} avait parlé la langue majestueuse qui lui était coutumière. Il commençait par remercier Dieu de lui avoir donné, dans sa bonté, un héritier « de tant et de si grands pays », « de tant de pays magnifiques ». Il se déclarait pénétré des devoirs que lui imposait l'éducation d'un prince de qui dépendaient « le salut et le bonheur de tant de millions d'hommes ». Il disait, en parlant de lui : « Nous », en parlant de sa femme et de son fils, « notre fils bien-aimé, notre épouse bien-aimée ». Frédéric-Guillaume enlève à tous ces mots leurs panaches. Comme ses millions de sujets n'allaient pas à deux, il ne les dénombre pas. Comme ses pays n'étaient point si magnifiques, il biffe l'épithète et dit : « Le pays, tout le pays ». Il écrit : « Je », « ma femme », « mon fils ».

L'instruction de 1695 peut être divisée en cinq parties : éducation morale et religieuse, éducation intellectuelle, éducation de la tenue, éducation physique, prescriptions relatives aux attributions du gouverneur, à la surveillance qu'il doit exercer sur le prince et à l'autorité dont le roi l'investit. Frédéric-Guillaume a conservé ces divisions, mais, dans chacune d'elles, il a retranché ou ajouté.

Le chapitre de l'éducation intellectuelle est abrégé. Frédéric I^{er} avait voulu que son fils apprît le latin, l'histoire avec la géographie et la généalogie, le français et les mathématiques. Sur chaque point il déduisait ses raisons. Il craignait, il est vrai, que la « dilection de son fils » ne fût retenue trop longtemps sur des thèmes de règles, l'expérience ayant prouvé « que l'ennui des exercices grammaticaux avait dégoûté de jeunes princes de la belle langue latine » ; mais l'étude de cette langue lui paraissait indispensable, parce que la Bulle d'or¹ l'avait prescrite, parce que le latin est employé en diplomatie par plusieurs puissances, parce qu'enfin il est d'un grand secours pour l'éducation historique et politique. Le roi ordonnait donc que son fils apprît les règles, « autant que possible, avec plaisir et en se jouant » ; que « l'éphore », c'est ainsi qu'il nommait le précepteur de la dilection, « pratiquât un agréable latin historique », afin que le prince apprît à la fois l'histoire et la langue. Ledit éphore devait donner ses leçons en latin, ne parler que latin « dans les promenades à

1. Bulle d'Or (ainsi appelée à cause du sceau d'or qui y était attaché), code électoral des empereurs d'Allemagne (publié en 1356 par l'empereur Charles IV). Le nombre des électeurs y est limité à sept. (*Note de l'auteur.*)

pied ou en voiture », et faire apprendre par cœur au prince ces aphorismes tirés des meilleurs auteurs, qui trouvent leur emploi en toutes circonstances.

Sur ce beau passage, comme sur le bel état de cour, Frédéric-Guillaume a fait une grande rature : « Pour ce qui est de la langue latine, mon fils ne l'apprendra pas. » De raisons, il n'en donne aucune, mais comme il prévoit qu'on pourrait lui en demander, il ajoute : « Je défends à qui que ce soit de me faire des observations sur ce sujet. »

L'instruction de 1695 parlait sagement de *studium historicum*. Elle recommandait de donner le plus de temps et d'attention à l'histoire des modernes, en particulier à celle du Brandebourg et des maisons alliées à la famille de Prusse, mais aussi de commencer par un exposé de l'histoire universelle, depuis le commencement du monde. Elle faisait de beaux compliments à l'histoire, « cette étude préférable à toutes les autres, car elle est à la fois réjouissante et édifiante ».

L'instruction de 1718 efface les compliments ; elle défend d'étudier « la vieille histoire » autrement qu'en passant ; « mais l'histoire de notre époque, c'est-à-dire depuis cent cinquante années, devra être exposée de la façon la plus exacte, en particulier celle de la maison ». A cet effet, « la bibliothèque et les archives seront ouvertes au prince ». Frédéric-Guillaume voulait bien que l'histoire servit de matière à réfléchir sur les causes des événements et à discerner « ce qui avait été bien de ce qui avait été mal fait ». Mais il entendait qu'elle fût avant tout une préparation aux affaires mêmes dont le prince serait un jour occupé. L'écuyer en trouverait les antécédents dans les pièces d'archives, témoins exacts d'une histoire vécue. Le roi espérait sans doute que son fils s'arrêterait de préférence sur les parchemins où étaient inscrits les droits de la maison à nombre d'héritages.

L'article mathématiques était pour plaire à Frédéric-Guillaume ; car c'est de mathématiques militaires qu'il y est question, de celles qui apprennent « les fortifications, la formation d'un camp et les autres sciences de guerre ». Mais, en relisant le passage, il a vu ce considérant qu'un prince « doit être instruit, dès l'enfance, au métier de général », pensant qu'il était peu convenable de faire ainsi tout de suite d'un bambin un général. Puis, comme l'idée principale lui plaît et qu'elle est, à son sens, l'essentielle, il insiste : « Ils doivent inculquer à mon fils le véritable amour du métier de soldat, imprimer en lui l'idée que rien dans le monde n'est capable de

donner à un prince la gloire comme l'épée; qu'il serait, sur terre, une créature méprisée, s'il n'aimait point cette épée, s'il ne cherchait en elle la gloire unique, *die einsige Glorie*. »

L'instruction de 1695 prescrivait l'étude de la langue française par l'exercice et par la lecture de bons livres français. Frédéric-Guillaume ajoute qu'il faudra « voir à ce que son fils soit accoutumé à un style élégant et bref, en français comme en allemand ». De l'allemand, Frédéric I^{er} avait oublié de parler, Il avait oublié aussi l'économie politique et le droit des gens, que Frédéric-Guillaume introduit à la place laissée libre par le latin.

Le chapitre des belles manières est écourté aussi, comme on peut s'y attendre. Frédéric-Guillaume consent que son fils soit exercé à bien parler, à tourner une *gratulatio*, ou une harangue à une armée, pour l'animer avant une action vigoureuse, à discuter dans les conseils, à résumer des avis et à conclure. Mais il a supprimé ici le mot « élo-

quence », car il suffit que son fils apprenne à dire « clairement et purement ». Il a biffé un développement solennel sur le « décorum qui convient à un seigneur régnant plus qu'à aucun autre humain », sur les façons propres à gagner l'obéissance et l'amour des sujets, sur le mélange qu'il y faut « de majesté et d'humanité ». Il dit simplement : « Que mon fils ait des mœurs et un maintien séants, et de bonnes manières, mais point pédantes. »



FRÉDÉRIC II

D'après le portrait peint par Antoine Pesne (1683-1757)
et gravé par Wille.

L'accord est à peu près complet sur les exercices physiques, qu'il faut graduer avec soin, pour qu'ils n'excèdent jamais les forces de l'enfant; de même, sur les « honnêtes récréations » de l'écolier; mais Frédéric-Guillaume ne veut pas que les ménagements aillent jusqu'à l'amollissement, car le corps doit être habitué à la vie dure. Comme il ne haïssait rien tant que la paresse, il ordonne de donner au prince « le plus grand dégoût qui soit au monde pour ce vice, un des plus grands parmi les vices ».

Pour lui, l'éducation religieuse et morale était de beaucoup la plus importante. Ici, il ajoute, développe et précise en même temps.

Il ne se contente pas d'une phrase banale sur la nécessité d'enseigner à son fils la crainte de Dieu, seul frein capable de retenir les princes, pour qui le monde n'a ni peines ni récompenses. Il commande que son fils soit élevé dans l'horreur de l'athéisme, de l'arianisme, du socinisme et du catholicisme. Il définit la confession à laquelle il veut que le prince appartienne. L'Église protestante était troublée par les querelles des luthériens et des calvinistes.... Il veut que le prince soit élevé dans la vraie religion chrétienne dont « le dogme principal est que le Christ est mort pour tous les hommes ». — « Vous ne devez pas faire de lui un *particulariste*¹, dit-il; il doit croire à la grâce universelle. »

Les conseils de morale sont beaucoup plus pratiques aussi dans l'instruction de 1718. Le roi entend que son fils soit prémuni contre certaines vanités qui coûtent cher, les opéras, comédies et autres mondanités : « Donnez-lui-en le dégoût. » Il interdit la flatterie, sous peine d'« encourir sa plus grande disgrâce ». Il commande d'employer « tous les moyens imaginables » de combattre l'orgueil et la superbe ». Il faut, au contraire, « accoutumer le prince au ménage, à l'économie, à la modestie, et veiller à ce qu'il devienne un bon économiste, et apprenne peu à peu tout ce qu'il faut pour cela ».

Les corrections faites par Frédéric-Guillaume à l'instruction de 1695 le rangent parmi les pédagogues qui veulent faire de l'éducation la préparation directe à la vie réelle. Le problème s'est posé devant son esprit en ces termes : étant donné un enfant destiné à la profession de roi, dans un pays déterminé, la Prusse, et à un certain moment de l'histoire de ce pays, que faut-il apprendre à cet enfant ? À être roi de Prusse, à ce moment-là.

1. Partisan de la prédestination, comme Calvin,

Peut-être bien qu'en d'autres pays les fils de roi, les dauphins, les princes de Galles, les enfants, ont le temps d'étudier des discours sur l'histoire universelle, d'apprendre le latin, et de chercher des aphorismes dans des éditions de classiques à leur usage. Peut-être convient-il aussi qu'ils s'exercent aux belles manières. Se bien tenir au petit et au grand lever n'est pas chose si naturelle qu'il n'y faille une préparation. Mais, en Prusse, le roi se lève tout seul, au tambour, et se couche sans cérémonie, après avoir fumé sa pipe.



Gliché Champagnat.

LE PARC DU CHATEAU DE SANS-SOUCI, A POSTDAM.

Les deux statues du centre sont le *Mercury* et la *Vénus* de Pigalle, que Louis XV offrit à Frédéric II.

..... Le roi de Prusse avait l'habitude de ne rien abandonner au hasard, et le don de voir en toute chose le détail, à son exacte place; son grand plaisir était de réglementer. Aussi a-t-il voulu régler minute par minute l'emploi des journées de son fils.

Les jours de semaine, lever à 6 heures. Le prince ne se retournera pas dans son lit. Il se lèvera toute de suite (*sogleich*), se mettra à genoux, récitera la petite prière; puis au galop (*geschwind*), il se chaussera, se lavera la figure et les mains, mais sans employer le savon, il vêtira son casaquin et se fera peigner, mais non poudrer. Pendant qu'on le peignera

il boira son thé ou son café. A 6 heures et demie entreront le précepteur et les domestiques : lecture de la grande prière et d'un chapitre de la Bible ; chant d'un cantique.

Les leçons se succéderont ensuite de 7 heures à 11 heures moins le quart. Alors le prince, au galop (*geschwind*), se lave le visage et les mains, en se servant du savon pour les mains seulement. Il se fait poudrer, met son habit, et se rend chez le roi pour y rester depuis 11 heures jusqu'à 2 heures. Après quoi, les leçons reprennent pour durer jusqu'à 5 heures.

Le prince dispose de son temps jusqu'au coucher, comme il lui plaira, « pourvu qu'il ne fasse rien qui soit contraire à la volonté de Dieu ». Le programme est terminé par une dernière recommandation de s'habiller vite et de se tenir toujours propre.

Ceux qui avaient connu Frédéric-Guillaume enfant, M^{me} de Roucoulle, par exemple, durent admirer combien peu Fritz ressemblait à son père.

Frédéric-Guillaume était arrivé au monde très robuste. Sa grand'mère l'électrice de Hanovre, venue à Berlin pour le voir naître, avait admiré la forte structure de ses membres. Dès l'âge de quatre ans, il était un espiègle redoutable. Un jour, il arracha, pendant qu'on l'habillait, une boucle de ses souliers, et la mit dans sa bouche. Comme on voulait la lui enlever il l'avalait. Sa mère poussa des cris qui auraient « attendri des rochers » ; son père si majestueux qu'il fût, faillit perdre le sens ; mais les médecins prescrivirent un purgatif : la boucle est exposée dans une vitrine au musée des Hohenzollern, à Berlin. En grandissant, il prit le goût des méchantes farces. J'en ai déjà dit quelques-unes. Il était extrêmement brutal. On dut le faire revenir de chez les grands-parents de Hanovre où il avait été envoyé : il y battait comme plâtre son cousin le futur Georges II d'Angleterre, qu'il a détesté toute sa vie. Il fallut un jour lui arracher des mains le prince de Courlande, qu'il tenait par les cheveux.

Il n'avait aucune bonne grâce, point la moindre coquetterie d'enfant qui veut plaire. Il fuyait les dames, rougissait lorsqu'elles lui baisaient les mains par respect, et quand il fallait leur parler, ne leur disait que « des sottises », au grand désespoir de Sophie-Charlotte, qui trouvait que « l'amour polit l'esprit et adoucit les mœurs ». C'était un sauvageon grossier.

Le petit Fritz était, dit sa sœur Wilhelmine, « d'une constitution très faible. Son humeur taciturne et son peu de vivacité donnaient de justes craintes pour ses jours ». Il eut plusieurs maladies pendant sa petite

enfance, il s'affermirait, mais demeura très délicat, avec un air de tristesse, pensant longtemps avant que de répondre. C'était d'ailleurs un gentil enfant, très aimé de son entourage, et, à quelques colères près, un « esprit angélique ».

Wilhelmine assure qu'il apprenait lentement ; mais cela signifie sans doute qu'il répugnait à de certaines choses, ou qu'il avait des distractions de jeune esprit qui regarde à côté, par un effet d'indépendance native. D'autres témoins louent ses heureuses qualités et l'incroyable facilité qu'il avait d'apprendre tout ce qu'il voulait. Il adorait Wilhelmine, son aînée de trois ans à peu près, dont tout le monde louait la précocité, car elle avait toutes les façons d'une grande demoiselle ; elle était vive, sensible, et elle aimait son frère. « Mon unique récréation était de voir mon frère. Jamais tendresse n'a égalé la nôtre. »

Ils étaient jolis tous les deux ; Pesne les a peints ensemble : Fritz (il a environ cinq ans) est en robe de velours, décolleté, avec le grand cordon et la plaque de l'Aigle noir ; il est coiffé d'un bonnet à grande plume. La main droite, qui tient une baguette, est levée avec un geste qui signifie : En avant ! Il regarde sa sœur, comme pour l'entraîner. Wilhelmine porte sur une robe de marquise à la Watteau un manteau de velours à grande traîne. Elle regarde le public ; une de ses mains soutient une gerbe de fleurs dans un pli du manteau. L'autre posée sur le tambour, arrête la main de Fritz, qu'elle empêche de battre la caisse. Elle est bien la grande sœur qui mène le petit frère. Des deux têtes tombent des boucles blondes. Fritz a le menton plus ferme, mais s'ils échangeaient leurs vêtements on ne saurait dire qui est le garçon et qui est la fille.

Il y a donc en Fritz une délicatesse, une fine distinction de nature, que son père n'avait pas prévues, et qu'il ne voyait peut-être pas. Pourtant le petit prince ne donna d'abord que des sujets de contentement. Il jouait très bien au petit soldat. Il n'avait pas encore six ans, quand son père organisa pour lui une « compagnie de cadets du prince royal », composée de cent trente et un enfants, choisis dans plusieurs écoles de cadets. L'effectif fut augmenté peu à peu et la compagnie devint le « Royal-Prince-Royal-Bataillon de cadets ». C'était une pépinière de héros futurs pour les guerres du grand règne. On n'y avait semé que la meilleure graine : hobereaux, fils de hobereaux, soldats, fils de soldats. Ces pygmées composaient une miniature de troupe modèle. Ils apprenaient l'art de renoncer au mouvement personnel, de s'engrener dans une machine joujou, correcte,

exacte, propre, et de fondre leurs petits gestes dans le geste d'ensemble.

Fritz s'exerça d'abord dans le rang, commandé par l'instructeur Reptzell; un grand qui avait dix-sept ans. Puis il commanda lui-même. Il eut l'honneur d'être passé en revue par le tsar Pierre et par son grand-père, le roi d'Angleterre, qui l'admirèrent fort. En 1721, pour son jour de naissance, le roi lui fit cadeau d'un petit arsenal, installé dans une des chambres du château, à Berlin.

« Dites que mon berceau fut environné d'armes », écrira plus tard Frédéric. Le père, en effet, en avait mis partout...

(*La Jeunesse du Grand Frédéric*, ch. 1^{er}, Hachette et C^{ie}, éditeurs.)



E. RENAN

1823-1892

Ernest Renan, né à Tréguier, fit d'excellentes études classiques et théologiques, et se consacra à des travaux d'histoire religieuse. Après plusieurs voyages en Orient, où il allait consulter sur place les ruines et les inscriptions, il publia l'*Histoire des origines du christianisme* (8 volumes, 1863-1885); et l'*Histoire du peuple d'Israël* (5 volumes, 1887 à 1891). Il occupa longtemps une chaire au Collège de France.

Renan connaît très bien les sources anciennes et modernes; il sait l'hébreu et le syriaque; il apporte à l'interprétation des documents un esprit à la fois curieux, tranquille, sensible, délicat, poétique. Son imagination et son scepticisme l'entraînent souvent à prendre pour des certitudes des hypothèses séduisantes et discutables, et ses ouvrages n'ont déjà plus de valeur scientifique. Le mélange de ces qualités contradictoires lui donne un charme étrange; il se dégage de ses écrits une philosophie quelque

peu troublante, et une impression de « naïveté savante » qui est unique au xix^e siècle. Il a également collaboré au *Journal des Savants* et au *Journal des Débats*, et à la grande *Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins et continuée par les membres de l'Institut.



ERNEST RENAN

Par Ary Scheffer. Collection de M^{me} Noëmi Renan.

Le Petit Séminaire de Saint-Nicolas à Paris.

... M. de Quélen¹ remit entre les mains de M. Dupanloup² l'austère et obscure maison de l'abbé Frère et d'Adrien de Bourdoise. Le petit Séminaire de Paris n'avait été jusque-là, aux termes du Concordat, que la pépinière des prêtres de Paris, pépinière bien suffisante, strictement limitée à l'objet que la loi lui prescrivait. C'était bien autre chose que rêvait le nouveau supérieur porté par le choix de l'archevêque à la fonction, peu recherchée, de diriger les études des jeunes clercs. Tout lui parut à reconstruire, depuis les bâtiments, où le marteau ne laissa d'entier que les murs, jusqu'au plan des études, que M. Dupanloup réforma de fond en comble. Deux points essentiels résumèrent sa pensée. D'abord, il vit qu'un petit séminaire tout ecclésiastique n'avait à Paris aucune chance de succès. et ne suffirait jamais au recrutement du diocèse. Il conçut l'idée, par des informations s'étendant surtout à l'ouest de la France et à la Savoie, son pays natal, d'amener à Paris les sujets d'espérance qui lui étaient signalés. Puis il voulut que sa maison fût une maison d'éducation modèle telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type ascétique et clérical. Il prétendit, chose délicate peut-être, que la même éducation servît aux jeunes clercs et aux fils des premières familles de France.

... Sa conception du monde était très aristocratique; mais il admettait trois aristocraties, la noblesse, le clergé et la littérature. Ce qu'il voulait, c'était une éducation libérale, pouvant convenir également au clergé et à la jeunesse du faubourg Saint-Germain, sur la base de la piété chrétienne et des lettres classiques.

... La vieille maison de la rue Saint-Victor fut ainsi, pendant quelques années, la maison de France où il y eut le plus de noms historiques ou connus; y obtenir une place pour un jeune homme était une grâce chèrement marchandée, les sommes très considérables dont les familles riches achetaient cette faveur servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune qui étaient signalés par des succès constants. La foi absolue de M. Dupanloup dans les études classiques se montrait en ceci. Ces

1. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, de 1817 à 1839. Homme d'un goût très délicat, il a découvert et mis à leur place Mgr Dupanloup et le P. Lacordaire. — 2. Dupanloup (l'abbé), plus tard Monseigneur, évêque d'Orléans, dirigea pendant plusieurs années le petit Séminaire de Paris. Il y attira de nombreux élèves de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. C'était un humaniste distingué et un remarquable pédagogue.

études, pour lui, faisaient partie de la religion. La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. Virgile lui semblait faire partie de la culture intellectuelle d'un prêtre au moins autant que la Bible ¹. Pour une élite de la jeunesse cléricale, il espérait qu'il sortirait de ce mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans. Le fait est qu'il réalisa sous ce rapport des prodiges. Composée de deux éléments en apparence inconciliables, la maison avait une parfaite unité. L'idée que le talent primait tout le reste étouffait les divisions, et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter ².

En cette année 1836, j'obtins justement au collège de Tréguier, tous les prix de ma classe. Le *palmarès* tomba sous les yeux d'un des hommes éclairés que l'ardent capitaine employait à recruter sa jeune armée. En une minute, mon sort fut décidé. « Faites-le venir », dit l'impétueux supérieur. J'avais quinze ans et demi; nous n'eûmes pas le temps de la réflexion. J'étais en vacances chez un ami, dans un village près de Tréguier; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à pied à travers la campagne. Les sonneries pieuses de l'*Angélus* du soir, se répondant de paroisse en paroisse, versaient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. Le lendemain, je partais pour Paris; le 7, je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou.

(*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 1883,
Calmann-Lévy, éditeurs.)

1. Mgr Dupanloup soutint à ce sujet une polémique célèbre avec l'abbé Gaume, qui voulait proscrire l'étude des auteurs profanes. — 2. On conviendra que c'était là une excellente conception de la véritable égalité démocratique : une seule *aristocratie*, celle de l'intelligence, du talent et du travail.

Les générations mortes.

Ces pages donnent une idée de Renan *poète*. Renan est, sous bien des rapports, un disciple de Chateaubriand, un imaginaire et un sensible. Et c'est par là, surtout, qu'il vivra; les travaux d'histoire et d'érudition se démodent et s'oublient; une page de poésie vraiment humaine est immortelle.

C'est une pensée d'une effroyable tristesse que le peu de traces que laissent après eux les hommes; ceux-ci même qui semblent jouer un rôle principal. Et, quand on pense que des millions de millions d'êtres sont nés et sont morts de la sorte, sans qu'il en reste de souvenir, on éprouve le même effroi qu'en présence du néant ou de l'infini. Songez donc à ces misérables existences à peine caractérisées qui, chez les sauvages, apparaissent et disparaissent comme les vagues images d'un rêve. Songez aux innombrables générations qui se sont entassées dans les cimetières de nos campagnes. Mortes, mortes à jamais... Non, elles vivent dans l'humanité; elles ont servi à bâtir la grande Babel qui monte vers le ciel, où chaque assise est un peuple. Je vais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma première jeunesse, je verse presque des larmes en y songeant.

Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couvert de mousses, les maisons d'alentour construites de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que, depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité, de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont là à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue. Je servais alors le Dieu de mon enfance, et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle qu'on voyait à travers les vitraux de

l'église, m'expliquait tout cela. Et puis, on voyait à peu de distance la mer, les rochers, les vagues blanchissantes ; on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Et puis, ma mère était à mes côtés ; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel grâce au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu. Depuis, j'ai transporté ma tente ¹, et je m'explique autrement cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau ; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué à faire la Bretagne ; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste cœur sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et, quand la Bretagne ne sera plus, la France sera ; et, quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira : Autrefois il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan, qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel. Et, quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau ², pas une parole qui aura servi à l'œuvre divine ne sera perdue.

(*L'Avenir de la science*, 1848, XII. Calmann-Lévy, éditeurs.)

La poésie des races celtiques.

On s'attend naturellement à voir Arthur, devenu le représentant de la nationalité galloise, soutenir dans les *Mabinogion*³, un personnage analogue à ce rôle, et y servir, comme dans Nennius, la haine des vaincus contre les Saxons. Il n'en est rien. Arthur, dans les *Mabinogion*, n'offre aucun caractère de résistance patriotique ; son rôle se borne à réunir autour de lui ses héros, à entretenir la police de son palais, à faire observer

1. Cette expression doit être prise au figuré. — 2. Évangile de saint Mathieu, x, 42 : « Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits (les apôtres) parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. » — 3. *Mabinogion* (contes d'enfants), recueil de récits du XIII^e siècle, en langue galloise. La plus importante collection est celle du *Livre Rouge*, manuscrit d'Oxford, publiée pour la première fois en 1838-49, par Lady Guest, et rééditée en 1887 par Rhys et Evans. Traduction française de J. Loth (1889).

les lois de son ordre de chevalerie. Il est trop fort pour que personne songe à l'attaquer. C'est le Charlemagne des romans carlovingiens, l'Agamemnon d'Homère, un de ces personnages neutres qui ne servent que pour l'unité du poème. L'idée de la lutte contre l'étranger, l'antipathie du Saxon n'apparaît pas une seule fois. Les héros des *Mabinogion* n'ont pas de patrie ; chacun d'eux combat pour montrer son excellence personnelle et par goût des aventures, mais non pour défendre une cause nationale. La Bretagne est l'univers ; on ne suppose pas qu'en dehors du monde kymrique il y ait d'autres nations et d'autres races.

C'est par ce caractère d'idéal et de généralité que la fable d'Arthur exerça sur le monde entier un si étonnant prestige. Si Arthur n'avait été qu'un héros provincial, le défenseur plus ou moins heureux d'un petit pays, tous les peuples ne l'eussent pas adopté, pas plus qu'ils n'ont adopté le Marco des Serbes, le Robin Hood des Saxons. L'Arthur qui a séduit le monde est le chef d'un ordre égalitaire où tous s'assoient à la même table, où l'homme ne vaut qu'à proportion de sa bravoure et de ses dons naturels. Qu'importaient au monde le sort d'une presque ignorée et les combats livrés pour elle ? Ce qui l'a enchanté, c'est la cour idéale où préside Gwenhwyvar (Geneviève) où, autour de l'unité monarchique, se réunit la fleur des héros, où les dames, aussi chastes que belles, aiment suivant les lois de la chevalerie, où le temps se passe à écouter des contes, à apprendre la civilité et les belles manières. Voilà le secret de la magie de cette Table Ronde autour de laquelle le moyen âge groupa toutes ses idées d'héroïsme, de beauté, de pudeur et d'amour. Il ne nous convient pas de rechercher si l'idéal d'une société douce et polie au milieu du monde barbare est dans tous ses traits une création purement bretonne, si l'esprit des cours du continent n'en a pas fourni, à quelques égards, le modèle, et si les *Mabinogion* eux-mêmes n'ont pas subi parfois le contre-coup des imitations françaises ; il nous suffit que l'ordre nouveau de sentiments que nous venons d'indiquer se soit, durant tout le moyen âge, obstinément attaché aux canevas des romans kymriques. Une telle association n'a pu être fortuite ; si les imitations ont toutes une couleur si tranchée, c'est qu'évidemment cette même couleur se trouvait dans l'original avec un caractère particulier d'énergie. Comment expliquer sans cela qu'une tribu oubliée aux confins du monde ait imposé ses héros à l'Europe, et accompli dans le domaine de l'imagination une des révolutions les plus singulières dont l'histoire des lettres ait gardé le souvenir ?

Si l'on compare en effet la littérature européenne avant l'introduction des romans kymriques sur le continent à ce qu'elle devint lorsque les trouvères se mirent à puiser aux sources bretonnes, on reconnaît sans peine



Cliché Kolner, Tréguier.

MAISON NATALE DE RENAN A TRÉGUIER.

(Vue prise du côté du jardin.)

qu'un élément nouveau est entré avec les récits bretons dans la conception poétique des peuples chrétiens et l'a profondément modifiée. Le poème carlovingien, par sa texture et par les moyens qu'il met en œuvre, ne sort pas de la donnée classique. Les mobiles qui font agir l'homme y sont les mêmes que dans l'épopée grecque. Les éléments romantiques par

excellence, la vie des forêts et l'aventure mystérieuse, le sentiment de la nature et cet entraînement d'imagination qui fait courir sans cesse le guerrier breton après l'inconnu, rien de tout cela ne se fait jour encore. Roland ne diffère des héros d'Homère que par son armure : par le cœur, il est frère d'Ajax ou d'Achille. Perceval, au contraire, appartient à un autre monde, séparé par un abîme de celui où s'agitent les héros de l'antiquité.

C'est surtout en créant le caractère de la femme, en introduisant dans la poésie, auparavant dure et austère, du moyen âge, les nuances de l'amour, que les romans bretons réalisèrent cette curieuse métamorphose. Ce fut comme une étincelle électrique; en quelques années, le goût de l'Europe fut changé. Presque tous les types de femmes que le moyen âge a connus, Geneviève, Iseult, Enide, viennent de la cour d'Arthur. Dans les poèmes carlovingiens, la femme est nulle, sans caractère et sans individualité; l'amour y est brutal, comme dans le roman de *Fierabras*, ou à peine indiqué, comme dans la *Chanson de Roland*. Dans les *Mabinogion*, au contraire, le rôle principal appartient toujours aux femmes. La galanterie chevaleresque, qui fait que le bonheur du guerrier est de servir une femme et de mériter son estime, cette croyance que l'emploi le plus beau de la force est de sauver et de venger la faiblesse, tiennent, je le sais, à un tour d'imagination qui s'empara de presque tous les peuples de l'Europe au douzième siècle; mais on ne peut douter que ce tour d'imagination n'ait d'abord trouvé son expression littéraire chez les peuples bretons. Un des traits qui surprennent le plus dans les *Mabinogion* est la délicatesse du sentiment féminin qui y respire. On n'y rencontre pas une légèreté ni un mot grossier. Il faudrait citer en entier les deux romans de *Pérédur* et de *Chérait* pour faire comprendre une telle innocence: or la naïveté de ces charmantes compositions nous défend de songer qu'il y eût en cela quelque arrière-pensée. Le zèle du chevalier à défendre l'honneur des dames n'est devenu un euphémisme goguenard que chez les imitateurs français, qui transformèrent la virginale pudeur des romans bretons en une galanterie effrontée, si bien que ces compositions, si chastes dans l'original, devinrent le scandale du moyen âge, provoquèrent les censures et furent l'occasion des idées d'immoralité qui, pour les personnes religieuses, s'attachent encore au nom de roman.

Certes, la chevalerie est un fait trop complexe pour qu'il soit permis de lui assigner une seule origine. Disons, cependant, que l'idée d'envisager

l'estime d'une femme comme l'objet le plus élevé de l'activité humaine et d'ériger l'amour en principe suprême de moralité n'a assurément rien d'antique, rien de germanique non plus. Est-ce dans l'Edda et dans les Niebelungen, au milieu de ces redoutables emportements de l'égoïsme et de la brutalité, qu'on trouvera le germe de cet esprit de sacrifice, d'amour pur, de dévouement exalté, qui fait le fond de la chevalerie? Quant à chercher parmi les Arabes, ainsi qu'on l'a voulu, l'origine de cette institution, entre tous les paradoxes littéraires auxquels il a été donné de faire fortune celui-ci est vraiment un des plus singuliers. Conquérir la femme dans un pays où on l'achète, rechercher son estime dans un pays où elle est à peine regardée comme susceptible de mérite moral! Aux partisans de cette hypothèse je n'opposerai qu'un seul fait : la surprise qu'éprouvèrent les Arabes de l'Algérie quand, par un souvenir assez malencontreux des tournois du moyen âge, on chargea les dames de distribuer les prix aux courses de Beïram. Ce qui semblait au chevalier un honneur sans égal parut aux Arabes une humiliation et presque une injure.

L'introduction des romans bretons dans le courant de la littérature européenne opéra une révolution non moins profonde dans la manière de concevoir et d'employer le merveilleux. Dans les poèmes carlovingiens, le merveilleux est timide et conforme à la foi chrétienne : le surnaturel est produit immédiatement par Dieu ou ses envoyés. Chez les Kymris, au contraire, le principe de la merveille est dans la nature elle-même, dans ses forces cachées, dans son inépuisable fécondité. C'est un cygne mystérieux, un oiseau fatidique, une main qui apparaît tout à coup, un géant, un tyran noir, un brouillard magique, un dragon, un cri qu'on entend et qui fait mourir d'effroi, un objet aux propriétés extraordinaires. Rien de la conception monothéiste, où le merveilleux n'est qu'un miracle, une dérogation à des lois établies. Rien non plus de cette personnification de la vie de la nature, qui forme le fond des mythologies de la Grèce et de l'Inde. Ici, c'est le naturalisme parfait, la loi indéfinie dans le possible, la croyance à l'existence d'êtres indépendants et portant en eux-mêmes le principe de leur force : idée tout à fait contraire au christianisme, qui, dans de pareils êtres, voit nécessairement des anges ou des démons. Aussi ces individus étranges sont-ils toujours présentés comme en dehors de l'Eglise, et, quand le chevalier de la Table-Ronde les a vaincus, il leur impose d'aller rendre hommage à Geneviève et se faire baptiser.

Or, s'il est en poésie un merveilleux que nous puissions accepter, c'est

assurément celui-là. La mythologie classique prise dans sa naïveté première, est trop hardie ; prise comme simple figure de rhétorique, trop fade pour nous satisfaire. Quant au merveilleux chrétien, Boileau a raison : il n'y a pas de fiction possible avec un tel dogmatisme. Reste donc le merveilleux purement nationaliste, la nature s'intéressant à l'action et devenant acteur pour sa part, le grand mystère de la fatalité se dévoilant par la conspiration secrète de tous les êtres, comme dans Shakespeare et l'Arioste. Il serait curieux de rechercher ce qu'il y a de celtique dans le premier de ces poètes ; quant à l'Arioste, c'est le poète breton par excellence. Toutes ses machines, tous ses moyens, tous ses moyens d'intérêt, toutes ses nuances de sentiments, tous ses types de femmes, toutes ses aventures sont empruntés aux romans bretons.

(*Essais de Morale et de Critique*, Calmann-Lévy, édit.)



BOIS de H. BROUTELLE.

PASTEUR

1822-1895

On connaît les travaux de Pasteur, si beaux en eux-mêmes, et qui sont restés féconds en magnifiques résultats entre les mains de ses disciples et continuateurs. Mais Pasteur est aussi un écrivain très remarquable. Dans ses rapports, dans ses discours, il a une façon claire, méthodique, simple et émue, de présenter ses découvertes ou ses idées générales de la science. Ses lettres sont particulièrement séduisantes; elles sont *d'un homme, à qui rien n'est étranger*, qui sait être avec candeur fils, ami, époux, père, et qui n'a au bout de la plume aucune de ces phrases toutes faites, qui se substituent si aisément, même chez les plus sincères, à la transcription directe de l'émotion. Que dire de son *Oraison funèbre de Sainte-Claire-Deville*, auprès de laquelle tous les *éloges* de ce genre semblent conventionnels et froids?

Pasteur n'est pas le seul savant qui soit en même temps un maître du style. Les noms de Buffon, de Cuvier, d'Ampère, d'Arago, etc., peuvent figurer avec honneur à la fois dans l'histoire de la science et dans celle des lettres.



PASTEUR.

Chébé Nadar.
N. Nadar
1895

Oraison funèbre de Sainte-Claire-Deville (1881).

Henri Sainte-Claire-Deville (1818-1881) s'est distingué par ses recherches sur les huiles minérales, le platine, l'aluminium. C'est un de nos plus remarquables chimistes. — On peut dire que voici le chef-d'œuvre de l'oraison funèbre au xix^e siècle. Là, le genre est renouvelé; plus de pastiche, plus d'imitation: rien qui sente la *rhétorique*: c'est une effusion du cœur, et c'est l'expression d'un spiritualisme *scientifique* d'une beauté tout à fait inconnue.

Me voilà, devant ta froide dépouille, obligé, malgré le chagrin qui m'accable, de demander à des souvenirs ce que tu as été, pour le redire à la foule qui se presse autour de ton cercueil. A quoi bon, hélas? Tes traits sympathiques, ta spirituelle gaieté, ton franc sourire, le son de ta voix, nous accompagnent et vivent au milieu de nous. La terre qui nous porte, l'air que nous respirons, ces éléments que tu aimais à interroger et qui furent toujours si dociles à te répondre, sauraient au besoin nous parler de toi. Les services que tu as rendus à la science, le monde entier les connaît, et tout homme que le progrès de l'esprit humain a touché porte ton deuil.

Dirai-je maintenant ce que tu as été dans l'intimité? A quoi bon encore! Est-ce à tes amis que je rappellerai la chaleur de ton cœur? Est-ce à tes élèves que je donnerai des preuves de l'affection dont tu les enveloppais et du dévouement que tu mettais à les servir? Vois leur tristesse. Est-ce à tes fils, tes cinq fils, ta joie et ton orgueil, que je dirai les préoccupations de ta paternelle et prévoyante tendresse? Est-ce à la compagne de ta vie, dont la seule pensée remplissait tes yeux d'une douce émotion, qu'il est besoin de rappeler le charme de ta bonté souriante?

Ah! je t'en prie, de cette femme éperdue, de tes fils désolés, détourne tes regards en ce moment. Devant leur douleur profonde, tu regretterais trop la vie. Attends-les plutôt dans ces divines régions du savoir et de la pleine lumière, où tu dois tout connaître maintenant, où tu dois comprendre même l'infini, cette notion affolante et terrible, à jamais fermée à l'homme sur la terre, et pourtant la source éternelle de toute grandeur, de toute justice et de toute liberté.

Discours de Dôle (1882).

Le 14 juillet 1882, le conseil municipal de Dôle inaugura, en présence de Pasteur, une plaque commémorative posée sur la façade de la maison où il était né. Pasteur répondit aux discours officiels par les paroles suivantes :

Messieurs, je suis profondément ému de l'honneur que me fait la ville de Dôle : mais permettez-moi, tout en vous exprimant ma reconnaissance, de m'élever contre cet excès de gloire. En m'accordant un hommage qui ne se rend qu'aux morts illustres, vous empiétez trop vite sur le jugement de la postérité!

Ratifiera-t-elle votre décision et n'auriez-vous pas dû, Monsieur le Maire, prévenir prudemment le conseil municipal de ne pas prendre une résolution aussi hâtive?

Mais après avoir protesté, Messieurs, contre les dehors éclatants d'une admiration que je ne mérite pas, laissez-moi vous dire que je suis touché et remué jusqu'au fond de l'âme. Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie : l'amour de la science et le culte du foyer paternel.

Oh! mon père et ma mère! Oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si



LA MAISON NATALE DE PASTEUR, A DÔLE.
(Vue du côté de la rue des Tanneries.)

j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison.

Messieurs, je vous remercie de m'avoir permis de dire bien haut ce que je pense depuis soixante ans. Je vous remercie de cette fête et de votre accueil, et je remercie la ville de Dôle, qui ne perd de vue aucun de ses enfants et qui m'a gardé un tel souvenir!

Discours d'inauguration de l'Institut Pasteur (1888).

(Fragment.)

Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une, et c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde.

S'il m'était permis de terminer par une réflexion philosophique, je dirais que deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail, de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent.

L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires : celle-là sacrifierait des centaines de mille d'existences à l'ambition

d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche même à travers le carnage à guérir les maux sanglants de cette loi de guerre. Les pansements inspirés par nos méthodes antiseptiques peuvent préserver des milliers de soldats. Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre ? Dieu seul le sait. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéissant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie.



TOMBEAU DE PASTEUR.
(Crypte de l'Institut Pasteur, rue Dutot.)

BERGSON

Né en 1859

M. Bergson, professeur au lycée Condorcet, puis au Collège de France, est à cette heure le plus original des philosophes. Ses cours publics ont attiré tout Paris. Mais on aurait tort de le comparer à tel philosophe de la Sorbonne dont la notoriété s'est presque bornée à des succès de ce genre. M. Bergson laissera un système, discutable sans doute comme ceux de tous les philosophes, mais particulièrement ingénieux et fécond en résultats intellectuels et moraux.

L'homme et l'évolution.

Comment n'être pas frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, de fabriquer n'importe quel objet, enfin d'acquiescer n'importe quelle habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animal le mieux doué, même chez le singe ? La caractéristique cérébrale de l'homme est là. Le cerveau humain est fait, comme tout cerveau, pour monter des mécanismes moteurs et pour laisser choisir parmi eux, à un instant quelconque, celui que nous mettrons en mouvement par un jeu de déclic. Mais il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre des mécanismes qu'il peut monter, et par conséquent le nombre des déclics entre lesquels il donne le choix, est indéfini. Or, du limité à l'illimité, il y a toute la distance du fermé à l'ouvert. Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature.

Radicalement aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent, et la conscience humaine. Car la conscience correspond exactement à la puissance de choix dont l'être vivant dispose ; elle est coextensive à la frange d'action possible qui entoure l'action réelle : conscience est synonyme d'invention et de liberté. Or, chez l'animal l'invention n'est jamais qu'une variation sur le thème de la routine. Enfermé dans les habitudes de l'espèce, il arrive sans doute à les élargir par son initiative individuelle, mais il n'échappe à l'automatisme que pour un instant, juste le temps de créer un automatisme

nouveau : les portes de sa prison se referment aussitôt ouvertes ; en tirant sur sa chaîne il ne réussit qu'à l'allonger. Avec l'homme, la conscience brise la chaîne. Chez l'homme, et chez l'homme seulement, elle se libère, toute l'histoire de la vie, jusque-là, avait été celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière, et d'un écrasement plus ou moins complet de la conscience par la matière qui retombait sur elle. L'entreprise était paradoxale ; — si toutefois l'on peut parler ainsi, autrement que par métaphore, d'entreprise et d'effort. Il s'agissait de créer avec la matière, qui est la nécessité même, un instrument de liberté, de fabriquer une mécanique qui triomphât du mécanisme et d'employer le déterminisme de la nature à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu. Mais, partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est laissé prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. Elle est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. L'automatisme qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté s'enroule autour d'elle et l'entraîne. Elle n'a pas la force de s'y soustraire parce que l'énergie dont elle avait fait provision pour des actes s'emploie presque tout entière à maintenir l'équilibre infiniment subtil, essentiellement instable, où elle a amené la matière. Mais l'homme n'entretient pas seulement sa machine ; il arrive à s'en servir comme il lui plaît. Il le doit sans doute à la supériorité de son cerveau, qui lui permet de construire un nombre illimité de moteurs, d'opposer sans cesse de nouvelles habitudes aux anciennes, et, en divisant l'automatisme contre lui-même, de le dominer. Il le doit à son langage qui fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner et le



Cliché H. Manuel.

BERGSON.

dispense ainsi de se poser exclusivement sur les corps matériels dont le flux l'entraînerait d'abord, l'engloutirait bientôt. Il le doit à la vie sociale, qui emmagasine la pensée, fixe par là un niveau moyen où les individus devront se hausser d'emblée, et, par cette excitation initiale, empêche les médiocres de s'endormir, pousse les meilleurs à monter plus haut. Mais notre cerveau, notre société et notre langage ne sont que les signes extérieurs et divers d'une seule et même supériorité interne. Ils disent, chacun à sa manière, le succès unique, exceptionnel, que la vie a remporté à un moment donné de son évolution. Ils traduisent la différence de nature, et non pas seulement de degré, qui sépare l'homme du reste de l'animalité. Ils nous laissent deviner que si, au bout du large tremplin sur lequel la vie avait pris son élan, tous les autres sont descendus, trouvant la corde tendue trop haute, l'homme seul a sauté l'obstacle.

C'est dans ce sens tout spécial que l'homme est le « terme » et le « but » de l'évolution. La vie, avons-nous dit, transcende la finalité comme les autres catégories. Elle est essentiellement un courant lancé à travers la matière, et qui en tire ce qu'il peut. Il n'y a donc pas eu, à proprement parler de projet ni de plan. D'autre part, il est trop évident que le reste de la nature n'a pas été rapporté à l'homme : nous luttons comme les autres espèces, nous avons lutté contre les autres espèces. Enfin, si l'évolution s'était heurtée à des accidents différents sur la route, si, par là, le courant de la vie avait été divisé autrement, nous aurions été, au physique et au moral, assez différents de ce que nous sommes. Pour ces diverses raisons, on aurait tort de considérer l'humanité, telle que nous l'avons sous les yeux, comme préformée dans le mouvement évolutif. On ne peut même pas dire qu'elle soit l'aboutissement de l'évolution entière, car l'évolution s'est accomplie sur plusieurs lignes divergentes, et, si l'espèce humaine est à l'extrémité de l'une d'elles, d'autres lignes ont été suivies avec d'autres espèces au bout. C'est dans un sens bien différent que nous tenons l'humanité pour la raison d'être de l'évolution.

De notre point de vue, la vie apparaît globalement comme une onde immense qui se propage à partir d'un centre et qui, sur la presque totalité de sa circonférence, s'arrête et se convertit en oscillation sur place ; en un seul point l'obstacle a été forcé, l'impulsion a passé librement. C'est cette liberté qu'enregistre la forme humaine. Partout ailleurs que chez l'homme la conscience s'est vu acculer à une impasse ; avec l'homme seul elle a poursuivi son chemin. L'homme continue donc indéfiniment le mou-

vement vital, quoiqu'il n'entraîne pas avec lui tout ce que la vie portait en elle. Sur d'autres lignes d'évolution ont cheminé d'autres tendances que la vie impliquait, dont l'homme a sans doute conservé quelque chose, puisque tout se compénètre, mais dont il n'a conservé que peu de chose. Tout se passe comme si un être indécis et flou, qu'on pourra appeler comme on voudra, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser, et n'y était parvenu qu'en abandonnant en route une partie de lui-même. Ces déchets sont représentés par le reste de l'animalité, et même par le monde



LE COLLÈGE DE FRANCE.

Cliché Patras.

végétal, du moins dans ce que ceux-ci ont de positif et de supérieur aux accidents de l'évolution.

De ce point de vue s'atténuent singulièrement les discordances dont la nature nous offre le spectacle. L'ensemble du monde organisé devient comme l'humus sur lequel devait pousser ou l'homme lui-même, ou un être qui, moralement lui ressemblât. Les animaux, si éloignés, si ennemis même qu'ils soient de notre espèce, n'en ont pas moins été d'utiles compagnons de route, sur lesquels la conscience s'est déchargée de ce qu'elle traînait d'encombrant, et qui lui ont permis de s'élever avec l'homme, sur les hauteurs d'où elle voit un horizon illimité se rouvrir devant elle.

Il est vrai qu'elle n'a pas seulement abandonné en route un bagage embarrassant. Elle a dû renoncer aussi à des biens précieux. La conscience, chez l'homme, est surtout intelligence. Elle aurait pu, elle aurait dû, semble-t-il, être aussi intuition. Intuition et intelligence représentent deux directions opposées du travail conscient : l'intuition marche dans le sens même de la vie, l'intelligence va en sens inverse et se trouve ainsi tout naturellement réglée sur le mouvement de la matière. Une humanité complète et parfaite serait celle où ces deux formes de l'activité consciente atteindraient leur plein développement. Entre cette humanité et la nôtre on conçoit d'ailleurs bien des intermédiaires possibles, correspondant à tous les degrés imaginables de l'intelligence et de l'intuition. Là est la part de la contingence dans la structure mentale de notre espèce. Une évolution autre eût pu conduire à une humanité ou plus intelligente encore, ou plus intuitive. En fait, dans l'humanité dont nous faisons partie, l'intuition est à peu près complètement sacrifiée à l'intelligence. Il semble qu'à conquérir la matière, et à se reconquérir sur elle-même, la conscience ait dû épuiser le meilleur de sa force. Cette conquête, dans les conditions particulières où elle est faite, exigeant que la conscience s'adaptât aux habitudes de la matière et concentrât toute son attention sur elles, enfin se déterminât plus spécialement en intelligence. L'intuition est là cependant, mais vague et surtout discontinue. C'est une lampe presque éteinte, qui ne se ranime que de loin en loin pour quelques instants à peine. Mais elle se ranime, en somme, là où un intérêt vital est en jeu. Sur notre personnalité, sur notre liberté, sur la place que nous occupons dans l'ensemble de la nature, sur notre origine et peut-être aussi sur notre destinée, elle projette une lumière vacillante et faible, mais qui n'en perce pas moins l'obscurité de la nuit où nous laisse l'intelligence.

De ces intuitions évanouissantes, et qui n'éclairent leur objet que de distance en distance, la philosophie doit s'emparer, d'abord pour les soutenir, ensuite pour les dilater et les raccorder ainsi entre elles. Plus elle avance dans ce travail, plus elle s'aperçoit que l'intuition est l'esprit même et, en un certain sens, la vie même : l'intelligence s'y découpe par un *processus* imitateur de celui qui a engendré la matière. Ainsi apparaît l'unité de la vie mentale. On ne la reconnaît qu'en se plaçant dans l'intuition pour aller de là à l'intelligence, car de l'intelligence on ne passera jamais à l'intuition.

La philosophie nous introduit ainsi dans la vie spirituelle. Et elle nous

montre en même temps la relation de la vie de l'esprit à celle du corps. La grande erreur des doctrines spiritualistes a été de croire qu'en isolant la vie spirituelle de tout le reste, en la suspendant dans l'espace aussi haut que possible au-dessus de la terre, elles la mettaient à l'abri de toute atteinte : comme si elles ne l'exposaient pas simplement ainsi à être prise pour un effet de mirage. Certes, elles ont raison d'écouter la conscience, quand la conscience affirme la liberté humaine ; mais l'intelligence est là qui dit que la cause détermine son effet, que le même conditionne le même, que tout se répète et que tout est donné. Elles ont raison de croire à la réalité absolue de la personne et à son indépendance vis-à-vis de la matière ; mais la science est là, qui montre la solidarité de la vie consciente et de l'activité cérébrale. Elles ont raison d'attribuer à l'homme une place privilégiée dans la nature ; de tenir pour infinie la distance de l'animal à l'homme ; mais l'histoire de la vie est là, qui nous fait assister à la genèse des espèces par voie de transformation graduelle et qui semble avoir réintégré l'homme dans l'animalité. Quand un instinct puissant proclame la survivance probable de la personne, elles ont raison de ne pas fermer l'oreille à sa voix ; mais s'il existe ainsi des « âmes » capables d'une vie indépendante, d'où viennent-elles ? Quand, comment, pourquoi entrent-elles dans ce corps, que nous voyons sous nos yeux, sortir très naturellement d'une cellule mixte empruntée aux corps de ses deux parents ? Toutes ces questions resteront sans réponse, une philosophie d'intuition sera la négation de la science, tôt ou tard elle sera balayée par la science, si elle ne se décide pas à voir la vie du corps là où elle est réellement, sur le chemin qui mène à la vie de l'esprit. Mais ce n'est plus alors à tels ou tels vivants déterminés qu'elle aura affaire. La vie entière, depuis l'impulsion initiale qui la lança dans le monde, lui apparaîtra comme un flot qui monte, et que contrarie le mouvement descendant de la matière. Sur la plus grande partie de sa surface, à des hauteurs diverses, le courant est converti par la matière en un tourbillonnement sur place. Sur un seul point il passe librement, entraînant avec lui l'obstacle, qui alourdira sa marche, mais ne l'arrêtera pas. En ce point est l'humanité ; là est notre situation privilégiée. D'autre part, ce flot qui monte est conscience, et, comme toute conscience, il enveloppe des virtualités sans nombre qui se compénètrent, auxquelles ne conviennent par conséquent ni la catégorie de l'unité, ni celle de la multiplicité, faites pour la matière inerte. Seule, la matière qu'il charrie avec lui, et dans les interstices de laquelle il s'insère, peut le diviser en individualités distinctes.

Le courant passe donc, traversant les générations humaines, se subdivisant en individus : cette subdivision était dessinée en lui vaguement, mais elle ne se fût pas accusée sans la matière. Ainsi se créent sans cesse des âmes, qui cependant, en un certain sens, préexistaient. Elles ne sont pas autre chose que les ruisselets entre lesquels se partage le grand fleuve de la vie, coulant à travers le corps de l'humanité. Le mouvement d'un courant est distinct de ce qu'il traverse, bien qu'il en adopte nécessairement les sinuosités. La conscience est distincte de l'organisme qu'elle anime, bien qu'elle en subisse certaines vicissitudes. Comme les actions possibles, dont un état de conscience contient le dessein, reçoivent à tout instant, dans les centres nerveux, un commencement d'exécution, le cerveau souligne à tout instant les articulations motrices de l'état de conscience : mais là se borne l'indépendance de la conscience et du cerveau ; le sort de la conscience n'est pas lié pour cela au sort de la matière cérébrale. Enfin la conscience est essentiellement libre ; elle est la liberté même : mais elle ne peut traverser la matière sans se poser sur elle : cette adaptation est ce que l'on appelle l'intellectualité : et l'intelligence, se retournant vers la conscience agissante, c'est-à-dire libre, la fait naturellement entrer dans les cadres où elle a coutume de voir la lumière s'insérer. Elle apercevra donc toujours la liberté sous forme de nécessité ; toujours elle négligera la part de nouveauté ou de création inhérente à l'acte libre, toujours elle substituera à l'action elle-même une imitation artificielle, approximative, obtenue en composant l'ancien avec l'ancien et le même avec le même. Ainsi, aux yeux d'une philosophie qui fait effort pour réabsorber l'intelligence dans l'intuition, bien des difficultés s'évanouissent ou s'atténuent. Mais une telle doctrine ne facilite pas seulement la spéculation. Elle nous donne aussi plus de force pour agir et pour vivre. Car, avec elle, nous ne nous sentons plus isolés dans l'humanité, l'humanité ne nous semble pas non plus isolée dans la nature qu'elle domine. Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière, et, en elle-même indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante,

l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort.

(*L'Évolution créatrice*, Alcan, éditeur.)



PORTAIL PRINCIPAL DE L'ÉGLISE DE LA SORBONNE
D'après l'estampe de Jean Lepautre (1618-1682).





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION : Le mouvement littéraire de 1800 à 1920.	5
Chateaubriand.	26
Les soirées du château de Combourg.	26
René.	29
Une nuit dans les forêts du Nouveau Monde.	32
Prière à bord d'un vaisseau.	33
Le Meschacébé.	35
La cataracte du Niagara.	37
M ^r Violet maître de danse.	40
Combat des Francs et des Gallo-Romains.	41
M^{me} de Staël.	46
Les Livres consolateurs.	46
Départ pour l'exil.	48
Schiller	51

LES POÈTES ROMANTIQUES

Lamartine	L'Isolément	56
	Le Lac.	58
	Le Vallon	61
	Le Crucifix.	64
	Milly ou la Terre natale.	68
	Le Chêne.	71
	La Retraite	75
	Hymne de l'enfant à son réveil.	77
	Les Laboureurs (<i>Jocelyn</i>).	79
	La Tempête (<i>Graziella</i>).	83
Victor Hugo.	L'enfant Grec.	89
	Pour les pauvres.	90
	L'Enfant.	93
	Océano Nox.	95
	Semailles.	96
	Waterloo (<i>L'Expiation</i>).	98
	Charge de cuirassiers (<i>Les Misérables</i>).	101
	Le pain sec.	103
	Aymerillot	104
	Aux arbres	110

	Pages.
A. de Vigny	Le Cor. 114
	Moïse. 117
	La Mort du loup. 120
	La Nature et l'Homme. 122
A. de Musset	La Nuit de mai. 125
	La Nuit d'octobre. 129
	L'Etoile du soir. 131
	L'Ame est immortelle. 132
	Une Soirée perdue. 132
	Sur trois marches de marbre rose. 134
Théophile Gautier	L'art. 138
	Nostalgies d'obélisques. 140
	Vieux de la vieille. 146
	La Première d' <i>Hernani</i> 150
Frédéric Mistral	La Cueillette (<i>Mireille</i>). 156

LES POÈTES PARNASSIENS

Théodore de Banville	L'Art serein. 162
	Rythme et rime. 162
	Les Lapins. 163
Leconte de Lisle	L'Enfance d'Héraklès. 167
	Le Cœur de Hialmar. 169
	Les Éléphants. 170
	Le Sommeil du Condor. 172
	Midi 173
	Nox. 174
François Coppée	Promenade 176
	Promenades et Intérieurs. 179
	Le Régiment qui passe. 180
	Menuet. 182
	La Mort des oiseaux. 183
	Les Larmes. 184
J.-M. de Hérédia	Epigramme funéraire. 187
	Après Cannes. 188
	Les Conquérants. 189
	Sur les <i>Amours</i> de P. de Ronsard. 190
	Le Récif de corail. 191
Sully Prudhomme	Les Chaines. 193
	Un Songe 194
	Le Vase brisé. 195
	Les Yeux. 195
	Première solitude. 196
	Le Cygne. 198
	Le Zénith. 199

LES POÈTES SYMBOLISTES

		Pages.
Baudelaire	L'Albatros	204
	Les Aveugles	204
	Spleen	205
	L'Invitation au voyage	206
	Harmonie du soir	207
Paul Verlaine	Chanson d'automne	210
	Art poétique	210
	Dialogue mystique	212
Stéphane Mallarmé	L'Azur	215
	Le Tombeau d'Edgar Poe	216

LES POÈTES CONTEMPORAINS

Albert Samain	Le Repas préparé	218
	Soir	219
	Il est d'étranges soirs	220
Henri de Régnier	Le Feu	221
	Odelette	223
	Le Vase	224
M^{me} de Noailles	Le Verger	229
	Éloge de la rose	230
	Les Vivants se sont tus	232
Francis Jammes	Avec ton parapluie	235
	Le vieux village	236
	Il va neiger	237
	Élégie première (à Sainain)	238
	La petite vieille	240
J. Richepin	Les plantes, les choses, les bêtes	240
	La Plainte des bois	242
	L'Odyssée du vagabond	245
Ch. Péguy	N. D. de Chartres	249
	Le Porche de la deuxième vertu	253
Paul Claudel	La Sainte-Face	257
	L'Église	258
	Soir d'annonciation	268
Paul Fort	Louis XI	261
	Ballade	266
	Soir d'Annonciation	268
Ch. Le Goffic	Le Pardon de la reine Anne	268
	<i>Membra Dei</i>	272
	Soir de Saint-Jean	273
Louis Mercier	La Route	274
	Prière pour les voyageurs	278
Fréd. Plessis	L'Écolier	281
	Les Abeilles	284
	Le Retour au Manoir	285

	Pages.
A.-P. Garnier.	Les Laveuses 288
	Le Facteur 288
	Le Rouet 289
	La Pable 289
	Soir marin. <i>Prélude et Finale.</i> 290
Louis le Cardonnel.	L'Attente mystique. 295
	Prière du soir d'été. 298
M. Levailant.	O mon père. 299
	Mars 300
	Pour les fastes de l'aile. 301
	Marines 303
P. de Nolhac.	Sur un portrait de Pétrarque. 306
	Sonnet pour Hélène. 307
	L'Échafaud de la reine. 307
	Vana Gloria 308
	Vœu d'écrivain. 308

LES POÈTES BELGES

Ém. Verhaeren.	Rentrée des Moines. 311
	Novembre 313
	L'Effort. 315
	Le Vent 317
M. Maeterlinck.	Heures ternes. 320
	Vieilles chansons. 321
G. Rodenbach.	Béguinage flamand. 326
	O ville, toi, ma sœur... 328
	Le malade souvent... 329
F. Séverin.	Les Iles en fleurs. 331
	Le Portrait 332
	Les Nuages 333

LE ROMAN

Alex. Dumas père.	Le Pont du Diable. 336
	<i>Monte-Cristo</i> 339
Victor Hugo	Quasimodo et les cloches de Notre-Dame 346
	La chute de Claude Frolo. 350
Stendhal.	La bataille de Waterloo. 355
H. de Balzac.	Pension bourgeoise 364
	Une Revue sous le Premier Empire. 368
	Les Ravages de l'idée fixe 371

	Pages.
P. Mérimée.	Le Voleur bienfaisant 375
	Un duel au Pré aux Clercs. 376
	<i>L'Enlèvement de la redoute.</i> 380
G. Flaubert.	Hamilcar sauve le petit Hannibal. 387
	La vieille servante. 390
George Sand	Les Laboureurs. 394
	Le Cornemuseux inspiré 397
	Beauté de l'hiver. 401
E. et J. de Goncourt.	Le Duel 404
	Les Têtes de La Tour. 406
Alphonse Daudet.	<i>Tartarin de Tarascon.</i> 411
	<i>Le Petit chose.</i> 413
	<i>Le Sous-préfet aux champs</i> 419
Eug. Fromentin.	<i>Dominique.</i> 422
	Ruysdael. 427
Guy de Maupassant.	<i>La Ficelle.</i> 431
Émile Zola.	Le Déraillement. 439
Maurice Barrès.	Jeanne d'Arc 445
	Au tombeau de Napoléon. 448
	Le Général Boulanger. 453
Octave Feuillet.	L'Enfance de Sibylle. 461
	La mort de Julia de Trécœur. 467
E.-M. de Vogüé.	<i>Les Morts qui parlent.</i> 471
	Dostoïevsky. 474
E. Psichari	<i>L'Appel des armes.</i> 481
	<i>Le Voyage du Centurion.</i> 487
Louis Hémon.	<i>Maria Chapdelaine.</i> 494
Anatole France	La révélation de la poésie. 504
	Jamais de la vie! 509
	Collégien. 511
Pierre Loti.	Impressions d'enfance 519
	La Mort de Sylvestre 524
	La Douleur d'une grand'mère 527
	Nazareth. 531
	Le Dîner de M ^{me} Chrysanthème. 535
J.-K. Huysmans.	Psychologie d'une conversion. 538
	L'Art gothique 543
Paul Bourget.	<i>Cosmopolis.</i> 548
	<i>Un Divorce.</i> 554
René Bazin.	La Sortie de l'Usine. 562
	Un dîner chez le conseiller Brausig. 567
	Le départ du fils. 573
Henry Bordeaux.	<i>Les Roquevillard.</i> 579
	La Mission du garde. 584
J. et J. Tharaud.	<i>Le Chemin de la Croix.</i> 588
	<i>Dingley l'illustre écrivain.</i> 592
	<i>Marrakech.</i> 597

	Pages.
René Boylesve.	<i>La maison Colivaut.</i> 601
René Benjamin.	<i>Gaspard.</i> 607
	<i>A l'hôpital.</i> 612
Roland Dorgelès.	<i>Le Défilé.</i> 616
A. Lichtenberger	<i>Trott et le petit pauvre.</i> 620
Claude Farrère.	<i>Une Japonaise.</i> 623

LE THÉÂTRE

A. Dumas père.	<i>Henri III et sa Cour</i> 629
Victor Hugo.	<i>Monologue de Don Carlos à Aix-la-Chapelle</i> <i>(Hernani)</i> 635
	<i>Don César de Bazan (Ruy Blas).</i> 640
	<i>Les Burgraves.</i> 646
	<i>La Grand'Mère.</i> 654
A. de Vigny.	<i>Chatterton.</i> 657
A. de Musset.	<i>Fantasio.</i> 668
	<i>Il ne faut jurer de rien.</i> 673
F. Ponsard.	<i>Charlotte Corday</i> 682
H. de Bornier.	<i>La Fille de Roland.</i> 688
F. Coppée	<i>Pour la Couronne.</i> 699
E. Rostand.	<i>Les Romanesques</i> 710
	<i>Cyrano de Bergerac</i> 714
	<i>L'Aiglon.</i> 718
	<i>Chantecler.</i> 721
Scribe.	<i>Un Mariage d'argent</i> 726
	<i>Bertrand et Raton</i> 731
Emile Augier.	<i>Le Gendre de M. Poirier.</i> 748
	<i>Un bohème des lettres: Giboyer (Les Effrontés).</i> 755
A. Dumas fils	<i>Un contrat de mariage (La Question d'argent).</i> 763
	<i>L'Étrangère</i> 768
Eug. Labiche.	<i>Le Misanthrope et l'Auvergnat</i> 777
	<i>Le Voyage de M. Perrichon.</i> 782
	<i>La Cagnotte.</i> 785
Victorien Sardou	<i>La Famille Benoiton.</i> 791
	<i>Madame Sans-Gêne.</i> 796
E. Pailleron.	<i>Le Monde où l'on s'ennuie.</i> 805
H. Lavedan.	<i>Le Duel.</i> 812
F. de Curel.	<i>Le Repas du Lion.</i> 817
	<i>La Nouvelle Idole.</i> 823
E. Brieux.	<i>Blanchette.</i> 832
de Flers et Cailhavi	<i>Primrose</i> 837
	<i>L'Habit vert.</i> 843
Henry Becque.	<i>Les Corbeaux</i> 850

	Pages.
Jules Renard.	<i>Poil de carotte.</i> 857
G. Courteline.	<i>Les Gaietés de l'Escadron.</i> 866
	<i>Le Commissaire est bon enfant.</i> 868
	<i>Le Petit malade.</i> 872
Sacha Guitry.	<i>Un beau mariage.</i> 875

L'ÉLOQUENCE RELIGIEUSE

Lamennais.	<i>La Providence.</i> 880
	<i>L'Union fait la force</i> 881
	<i>L'Exilé.</i> 883
	<i>Poésie des cathédrales gothiques.</i> 884
Lacordaire	<i>L'Enfance du général Drouot.</i> 888
	<i>Le Bonheur du monde.</i> 889
	<i>Le Seul éternellement aimé.</i> 890
M^{gr} Freppel	<i>L'Amiral Courbet.</i> 893
Louis Veuillot.	<i>Souvenirs d'enfance.</i> 899
	<i>La Légende du moine dormeur.</i> 902
A. de Mun.	<i>La fondation de cercles d'ouvriers.</i> 904

LA CRITIQUE

Joubert.	<i>Pensées.</i> 909
	<i>Une aventure de Chateaubriand.</i> 911
Sainte-Beuve.	<i>Le Salon de M^{me} Récamier.</i> 914
	<i>La Muse française et le Cénacle.</i> 917
	<i>Comment il faut lire les anciens.</i> 922
Taine.	<i>Du sentiment de la Nature.</i> 926
	<i>Puissance de la poésie.</i> 929
	<i>Voltaire</i> 930
	<i>Shakespeare.</i> 935
Brunetière.	<i>Voltaire et Bossuet.</i> 940
	<i>Antagonisme de Voltaire et de Rousseau.</i> 940
	<i>L'art et la morale.</i> 943
J. Lemaitre.	<i>Comment procèdent les auteurs de Pensées.</i> 948
	<i>La Retraite de Racine.</i> 950
	<i>Le Génie de Lamartine</i> 953
	<i>Le Mal littéraire.</i> 954
Emile Faguet.	<i>Montesquieu.</i> 958
	<i>La Sensibilité de Michelet</i> 961
Fr. Sarcey.	<i>Les Abonnés du Mardi.</i> 964
Gaston Boissier.	<i>M^{me} de Sévigné.</i> 972
Gaston Paris.	<i>La Poésie de François Villon.</i> 977
A. Chevrillon.	<i>Rudyard Kipling.</i> 984

L'HISTOIRE. — LA PHILOSOPHIE

	Pages.
Michelet.	Comment Michelet a fait son livre. 991
	Jeanne d'Arc 994
	L'hirondelle 997
E. Lavisse.	L'éducation du Grand Frédéric. 1000
E. Renan.	Le Petit Séminaire de Saint-Nicolas 1010
	Les Générations mortes. 1012
	La poésie des races celtiques. 1013
Pasteur.	Oraison funèbre de Sainte-Claire-Deville. 1020
	Discours de Dôle. 1021
	Discours d'inauguration de l'Institut Pasteur. 1022
H. Bergson.	L'Homme et l'évolution. 1024





